

L'EMPIRE CHINOIS

LE BOUDDHISME EN CHINE ET AU THIBET

PAR

LAMAIRESSÉ

ANCIEN INGÉNIEUR EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS
DANS L'INDE
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

PARIS
GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

38, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 38

—
1893

AVANT-PROPOS

Ce livre complète la série que nous avons annoncée et publiée comme formant dans son ensemble l'histoire générale du Bouddhisme : L'Inde avant le Bouddha, la vie du Bouddha, l'Inde après le Bouddha, le Japon, l'Empire Chinois (Chine et Thibet). Le trait le plus frappant de cette religion est sa faculté d'adaptation aux milieux ambiants et d'assimilation de ces milieux. Elle ne peut donc être ni bien exposée ni bien comprise si on l'en détache. Pour apprécier son influence sur eux et leur influence sur elle, en un mot son rôle dans l'humanité, il faut connaître, en même temps que son histoire et ses dogmes, ceux de chaque civilisation dans laquelle elle a reçu un développement particulier. L'extrême-Orient, jusqu'aujourd'hui son seul domaine, renferme deux mondes et deux civilisations : le monde et la civilisation de l'Inde ; le monde et la civilisation de la Chine. Le Bouddhisme est leur trait d'union. Dans les trois premiers livres précités nous avons décrit le Monde de l'Inde ; dans ceux sur le Japon et l'Empire Chinois, la civilisation de la Chine. On peut considérer comme se rattachant par beaucoup de points au Bouddhisme Indien, le Premsagar ou Vie de Krishna que nous avons publiée récemment. La plupart des auteurs qui ont écrit sur l'Inde et la Chine ont volontairement

ou inconsciemment plaidé plus ou moins une cause ; celle du Bouddhisme ou la cause contraire. Nous n'avons eu qu'un seul souci : connaître à fonds les faits et les doctrines et jeter sur eux le plus de jour possible, de telle sorte que le lecteur tire lui-même la conclusion des exposés en se plaçant à son point de vue personnel. C'est ainsi que nous comprenons le rôle de l'historien. Nous ne servons aucun drapeau ; nous applaudissons aux efforts de tous les hommes de bonne volonté. Ils peuvent tous, quelque soit leur point de départ, se rencontrer et se serrer la main sur le terrain de la sympathie et de la bonne foi.

L'EMPIRE CHINOIS

PREMIÈRE PARTIE

**La Chine proprement dite, histoire, civilisation,
religion.**

L'EMPIRE CHINOIS

LE BOUDDHISME DU NORD

PREMIÈRE PARTIE

La Chine historique, sociale et religieuse.

—

TITRE PREMIER

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA CHINE

1. *Géographie.*

Comprise entre le 20^e et le 40^e degré de latitude Nord, la Chine a une étendue octuple de celle de la France, qui s'étale sur la pente immense descendant du Thibet à la mer Pacifique et présente les altitudes, les reliefs et les climats les plus variés. Elle a de vastes plaines et plus de mille montagnes ; des accidents géologiques et volcaniques de tous genres, avec des richesses minéralogiques inépuisables ; beaucoup de lacs et de cours d'eau navigables et deux fleuves gigantesques, le fleuve Jaune et le fleuve Bleu qui la traversent ; et enfin un développement prodigieux de canaux d'irrigation remontant à la plus haute antiquité, qui permettent à son agriculture de nourrir une population exubérante de 450 millions d'habitants et auxquels il ne manque que d'être tous rendus navigables et complétés par des réservoirs pour en régulariser l'alimentation. Sous ce rapport, la Chine a beaucoup à emprunter à l'Inde de nos jours.

La chaleur de Canton égale celle de Madras ; les hivers de la province de la Rivière-Noire ont la rigueur de ceux

de la Sibérie ; à Pékin, à la latitude de 40°, on a trois mois d'hiver où le thermomètre descend jusqu'à 30°, et en été il monte jusqu'à 30°. A cause de ces variations extrêmes qui fortifient beaucoup les tempéraments, et plus encore à cause des forts courants d'air qui suivent les grandes vallées, la Chine est très salubre, bien que, en raison de ce qu'elle est beaucoup plus massée et moins découpée que l'Europe, elle offre bien moins d'accès qu'elle aux brises et aux grands courants d'air venant de la mer.

Dans la zone du Nord, au-dessus du 35° parallèle, et du cours inférieur du fleuve Jaune, on ne peut cultiver que l'orge et le millet ; dans celle du centre entre le 35° et le 27° parallèle, le thé et le riz abondent, ainsi que le cotonnier, le jujubier, l'oranger et le bambou. La partie centrale de cette zone pourrait alimenter de riz toute la Chine ; la partie Est est célèbre par ses produits de soie et de coton.

La zone du Sud au-dessous du 27° parallèle a les mêmes produits, mais de qualité moindre à cause de la chaleur.

La vigne était autrefois très *cultivée en Chine* ; et on y reviendra tôt ou tard ; aujourd'hui, on n'y fait plus que du vin de riz, un empereur ayant fait arracher toutes les vignes.

La Chine produit ou possède tout ce qui peut lui être utile y compris le charbon minéral et les métaux. Les mines de fer et d'anhracite se touchent sur de vastes territoires.

2. *Ethnographie.*

Les Chinois des diverses provinces, loin de former une race commune, contrastent nettement entre eux, les éléments aborigènes s'étant mêlés diversement avec tous les peuples limitrophes voisins. Bien que l'on considérât jadis le peuple Chinois comme le représentant de la race dite mongole, le type mongol est celui que l'on trouve le moins en Chine. Il faut se figurer le Chinois moyen, comme de taille médiocre 1^m60 à 1^m65, assez gracieux de formes, bien musclé quoique un peu grêle de membres, porté souvent à l'obésité, le visage plat et rond, les os

maxillaires élevés, la saillie des pommettes développée aux dépens des os propres du nez qui est très court, et enfin les yeux petits, noirs et obliques ; ce dernier trait est le plus caractéristique. Les cheveux sont noirs et rudes, la barbe rare, la peau blanche, jaune ou noire suivant les climats ; la forme générale du crâne sous dolycocéphale, c'est-à-dire allongée, tandis que la tête des Mongols est d'ordinaire beaucoup plus arrondie. La plupart des Chinoises sont petites, souples, de formes délicates qu'elles conservent même dans la campagne.

3. *Caractères moraux.*

Tous les Chinois ont une industrie merveilleuse et une aptitude particulière pour le commerce. Gagner de l'argent est leur unique préoccupation. Ils ne se laissent jamais tromper et ils trompent autant qu'ils peuvent. Toutefois ce dernier reproche ne s'applique pas au haut commerce chinois. Il a appris par l'expérience et par ses rapports avec les Européens que la bonne foi dans les affaires est le moyen le plus sûr d'arriver à la fortune. La Chine est une foire perpétuelle.

Elle est aussi, comme l'Allemagne, une immense librairie. Tous les Chinois savent lire et écrire. Des *Magistri* répandus partout, enseignent à vil prix, jusque dans les plus petits hameaux, la lecture, l'écriture, le calcul et la politesse. C'est dans les Ecoles surtout que le caractère Chinois se montre à son avantage. Les élèves sont toujours tranquilles, dociles et laborieux, et, malgré leur calme imperturbable, gais et dispos.

Les Chinois sont naturellement réservés, attentifs, bienveillants. « Les hommes des quatre mers, disent-ils, sont tous frères et ceux qui sont du même âge aiment à se donner ce nom. »

Les Chinois sont d'une extrême politesse.

Ils sont très hospitaliers. Le gouvernement lui-même héberge sur les routes et sur les grands fleuves les voyageurs et les étrangers qui ont besoin de cette assistance. Toutes les villes entretiennent des asiles semblables surtout pour la nuit.

Mais ces asiles ne sont que temporaires. La bienfaisance

proprement dite ne s'exerce qu'entre les membres d'une même classe ou d'une même famille ou entre amis. C'est de la solidarité, plutôt que de la charité ou de l'humanité.

Les lettrés souscriront pour soulager un des leurs, mais non pour adoucir une calamité publique, bien que l'exemple leur en soit donné largement par les chrétiens.

L'absence d'institutions et d'associations charitables démontre que la charité telle que nous la comprenons, c'est-à-dire *pour tous* et surtout pour les petits et les misérables, n'était point au fond des préceptes des anciens sages et législateurs de la Chine.

Le Bouddhisme lui-même, bien que son principe fût *la compassion*, ne combla point cette lacune lorsqu'il s'introduisit en Chine. Le Pèlerin Bouddhiste Chinois Fa-hien signale comme étant une nouveauté pour lui un hôpital pour les malades et les vieillards qu'il a vus à Patna dans l'Inde Bouddhiste.

Les Chinois sont très sobres ; le peuple se contente d'une nourriture fort simple quoique suffisamment réparatrice et qui est d'un bon marché extraordinaire, en rapport avec le très bas prix de la main d'œuvre.

Ils sont très bons cuisiniers.

La principale qualité des Chinois est l'amour du travail. Ils ont une extrême patience dans leurs travaux de toute nature, œuvres d'art, études, ou bien occupations pénibles et fatigantes. Tous les ouvriers Chinois travaillent dans le but de produire une œuvre finie bien plus qu'avec la hâte de terminer une tâche ennuyeuse. De là la perfection de leurs ouvrages.

Comme la lutte entre les nations tend à se porter entièrement sur le terrain économique, les qualités laborieuses du peuple Chinois assurent sa conservation et même son expansion sous tous les climats et sa prédominance future dans les pays qui ne conviennent point aux Européens, soit à cause de leur climat, soit à cause des fièvres paludéennes.

La science Chinoise est essentiellement empirique ; elle constate et enregistre exactement les faits dans l'ordre chronologique ¹.

¹ Outre le tribunal de l'histoire, il existe des Annales locales dans beaucoup de villes ; on y imprime tous les faits saillants

Les Chinois comprennent et appliquent heureusement les sciences mathématiques et physiques, mais ils n'ont point le génie actif et inventif. Ils n'ont su tirer qu'un très faible parti des découvertes qu'ils avaient faites bien avant nous dans les sciences, entre autres celle du Carré de l'hypothénuse qu'il n'ont point dépassé. Ils ont quelques auteurs qui ont écrit sur le calcul supérieur, surtout depuis l'arrivée des missionnaires au xvii^e siècle, quelques uns même ont fait école; mais ils n'ont pas la même précision que les savants Européens. Les Chinois, bien qu'ils saisissent et retiennent tout, tiennent peu à la rigueur des démonstrations et des résultats, ils se contentent de l'à peu près. Lors de la prise de Canton, on y a trouvé beaucoup de calculateurs mais pas un seul mathématicien. Il y a maintenant dans les Ecoles militaires des cours de mathématiques qui sont suivis sans difficulté¹.

De même en métaphysique; les Chinois sont nuls pour la combinaison et l'invention des systèmes; à part ceux de leurs anciens moralistes les plus éminents, leurs écrits philosophiques sont creux et ne renferment que des vérités de sens commun. Cependant ils étudient et passent des examens littéraires jusqu'à un âge très avancé. Un grand obstacle au progrès intellectuel en Chine est la complication de l'écriture.

L'art Chinois est à peu près exclusivement réaliste. Il excelle dans les couleurs, dans les dessins de paysages, de fleurs et d'objets champêtres.

Les Chinois ont l'ouïe assez fine et goûtent la musique Européenne comme mesure et harmonie, mais non comme expression du sentiment et de l'idéal. Ils sont nuls dans la composition musicale.

Ils sont également nuls dans la sculpture et la grande peinture.

Leur poésie est comme leur peinture, toute réaliste, ou, pour mieux dire, toute naturaliste. Les fleurs, les eaux, le ciel, la lune etc., y tiennent presque toute la place;

du district même ceux qui concernent les femmes, et ces mémoires sont controlés par les Mandarins du district réunis.

¹ Parmi les jeunes Annamites envoyés au lycée d'Alger, quelques-uns ont été de très bons élèves pour les Sciences.

les fleurs sont la passion dominante ; la Chine s'appelle elle-même l'Empire fleuri. — Le reste est donné aux sensations épicuriennes, le bon vin, les femmes aimables, les plaisirs modérés, quelques scènes de la vie intime ; voir « la Chine familière et galante » de M. Jules Arène.

Dans les réunions amicales et de plaisir et dans les festins, on échange des vers comme intermède entre d'autres distractions. On peut se faire une idée exacte de la poésie chinoise et de l'usage qu'on fait des vers par le livre de M. Emile Blémont : « les poèmes de la Chine.

Aux yeux des Chinois, la littérature et les arts sont un passe-temps pour des oisifs et on ne doit savoir gré à personne de s'y livrer. Ils ne sont nullement curieux des étrangers ni de leurs œuvres. Leur théâtre renferme quelques comédies amusantes, et des pièces dramatiques ou féeriques curieuses, mais les caractères sont trop souvent noyés dans la multiplicité des événements tels que les bastonnades, les supplices, les aventures de brigands, l'intervention de tous les personnages religieux, hommes, dieux, esprits ou spectres. Il n'est fait aucune allusion à la politique, ni aux mandarins ou lettrés.

4. Théâtre.

La mise en scène est d'une grossièreté primitive¹.

Le théâtre représente un mur avec deux portes, l'une à droite, l'autre à gauche, entre lesquelles se place l'orchestre composé d'un violon aigu joué en trémolo, de petites tymbales de bois au son assourdissant, d'une longue flûte, d'une trompette de verre et de deux symbales gigantesques.

Les toiles du fond sont remplacées par de la littérature en vers de quatre pieds. « J'entre dans un jardin, » dit un acteur en descendant la scène, « je m'assied sur un rocher noir à l'ombre d'un prunier en fleurs ; le ciel est pur². »

¹ Les détails qui suivent sont empruntés à une conférence de M. Guimet sur le théâtre en Chine et au Japon.

² On trouve les mêmes procédés dans le théâtre indien, ainsi qu'on peut le voir dans les pièces indiennes traduites en français notamment dans Sakountala de Kalidasa. Cela est la

Cela remplace le décor, quelquefois cependant l'acteur arrive en tenant à la main le rocher noir lui-même peint sur une planchette.

Les accessoires sont aussi imaginaires que le décor. Lorsqu'un acteur tient la jambe levée pendant un certain temps, cela veut dire qu'il est à cheval. S'il fait siffler l'air d'un coup de cravache, c'est qu'il part au grand galop ; les autres acteurs qui l'entourent sont censés le perdre de vue et tandis que, dans l'esprit du spectateur, il s'éloigne ventre à terre, il se retire en réalité d'un petit pas tranquille et noble.

Si un acteur se présente tenant à chaque main un carré d'étoffe sur lequel est peinte une roue, cela veut dire qu'il est en voiture. Pour descendre de son char, il passe ces morceaux d'étoffes à un garçon de théâtre qui les remise sous son bras.

Pour indiquer qu'un acteur est en barque, un garçon d'accessoire le suit pas à pas armé d'une rame qu'il tient comme un gouvernail.

Dans une pièce représentée à Hong-Kong, il y avait une scène d'inondation. Une femme échevelée et évanouie était portée sous le bras d'un héros de la pièce. On apportait une large table et le héros, avec son précieux fardeau, montait dessus en disant : « Le fleuve grossit toujours. » Alors on mettait sur la table une autre plus petite, puis sur celle-ci un guéridon ; puis sur le guéridon des tabourets (l'eau montant toujours). L'acteur, sans lâcher la dame évanouie, gravissait la pyramide ainsi formée ; et comme les autres acteurs qui venaient pour délivrer le couple, n'auraient pu se tenir sur le tabouret du sommet, la dame en descendait à la force des bras, le héros en faisait autant et l'intrigue se continuait en présence de la dame redevenue évanouie et du héros qui disait : « nous sommes sur une haute montagne entourée d'eau. »

Les guerres sont fréquentes sur le théâtre chinois. Elles se font ainsi :

Un groupe d'hommes portant des drapeaux entre par la porte de droite, traverse la scène et sort par la porte

conséquence de ce que les Indous et les Chinois n'ont point d'édifices pour les représentations dramatiques et n'ont que des comédiens ambulants.

de gauche ; un autre groupe armé d'autres étendards entre par la porte de gauche et sort par celle de droite. Cela constitue les opérations stratégiques. Puis on apporte sur la scène une table de bois ; c'est le champ de bataille. Des acrobates sautent sur la table, s'élancent à pieds joints sur la poitrine de l'ennemi qui, faisant un tremplin, les aide à exécuter en arrière un superbe saut périlleux. Quand les acrobates sont las de faire des culbutes, la guerre est terminée. Le prince vainqueur se présente et levant la jambe pour montrer qu'il est à cheval, fait passer sous sa cravache cinq ou six acrobates qui représentent les peuples vaincus.

Les acteurs chargés du rôle de guerriers se font des figures terribles avec du vert, du noir, du blanc et du rouge.

Les rôles de femmes sont joués par des hommes qui, tenant à chausser les souliers microscopiques des grandes dames, sont obligés de marcher sur les orteils comme des danseuses, ce qui fait, qu'au théâtre, les femmes sont plus grandes que les hommes.

Dans toutes les pièces, il y a un personnage qui chante, répondant ainsi à ceux qui parlent ; il joue le rôle du chœur antique.

Ce qu'il y a de plus remarquable au théâtre Chinois, ce sont les splendides costumes que l'on recopie depuis plusieurs siècles sur des modèles antiques.

La littérature dramatique de la Chine se divise en trois genres : Le genre héroïque qui nous reporte aux époques les plus anciennes de l'histoire Chinoise, ainsi qu'au style archaïque de ces époques ; le genre fantastique qui, à l'aide du merveilleux Laôssée et Bouddhique, nous donne de véritables scènes de féerie. Nous verrons fleurir sous les Youen cette littérature généralement soignée (xiv^e siècle) ; enfin les comédies de mœurs qui sont de tous les temps, mais surtout modernes.

Il y a enfin, comme partout, les farces des saltimbanques dont on devine facilement le caractère.

Les troupes de comédiens sont ambulantes et vont donner chez les grands personnages des représentations auxquelles les dames chinoises assistent quelquefois dans des loges grillées.

Caractère. — Sauf les lettrés, les Chinois ne s'occupent

nullement des affaires publiques ni des choses de l'esprit. Ils sont indifférents en général à tout « ce qui ne remplit pas le ventre, » objection qu'ils ont constamment à la bouche.

Ce manque de développement et d'élévation dans tout ce qui touche à l'esprit et au cœur ne saurait être imputé, ni au climat qui est généralement tempéré et salubre, ni à la religion essentiellement tolérante et indépendante, ni au gouvernement qui prétend ne donner les emplois qu'à la capacité et au mérite ; il faut donc l'attribuer à une infériorité de race.

Le fonds du caractère et du tempérament Chinois est le positivisme et la sensualité. Dans les hautes classes, le réalisme se traduit par le mépris des études spéculatives, par l'absence des sentiments tendres, par l'égoïsme et par un épicurisme qui garde toujours, il est vrai, la convenance et la modération. Dans le peuple, la sensualité descend jusqu'à la lubricité grossière. La décence est observée dans les rues, mais les murs des auberges sont tapissés d'obscénités, de toutes sortes, même contre nature, que l'on appelle des « fleurs » bien que les enseignes de ces auberges, comme toutes les enseignes chinoises portent toujours un titre moral : La perfection, le renoncement etc. La basse classe est adonnée au mensonge et au jeu. Cette dernière passion est générale et frénétique. Les gens du peuple jouent jusqu'à leurs doigts. Il n'y a point de limite au paupérisme et le banditisme est très répandu.

Après la sensualité, ce qui distingue le Chinois c'est la passivité, l'absence d'action et de ressort intellectuel et moral. Le manque d'initiative est le trait essentiel par lequel le Chinois est réellement inférieur à l'Européen. Ce trait commun à tous les peuples de l'Extrême-Orient explique leur état arriéré, malgré les découvertes importantes que, par l'effet du hasard sans doute, ils avaient faites bien avant les Occidentaux.

Les Chinois ont une résignation absolue en face de la mort soit naturelle, soit violente ; ils la reçoivent et même se la donnent sans hésitation ni trouble. On place toujours près du mourant le cercueil qui lui est destiné et il s'éteint sans émotion et le plus souvent sans agonie comme une lampe qui manque d'huile. On reconnaît

qu'un Chinois est très mal quand il cesse de fumer. Le père Huc et d'autres observateurs avec lui attribuent cette tranquillité à deux causes : 1° l'absence de sentiments pieux et tendres ; la séparation d'objets peu aimés n'a pas pour eux d'amertume et ils craignent peu la vie future. 2° Le tempérament flegmatique des Chinois. Les médecins des hopitaux de Hong-Kong et de Shang-haï parlent tous avec étonnement de l'impassibilité des malades pendant les opérations les plus graves. Evidemment le système nerveux des Chinois est beaucoup moins sensible que celui des Européens ; s'il en était autrement, ils seraient fort à plaindre, car la question et les supplices sont atroces en Chine.

On n'y a jamais tenu en honneur les exploits guerriers. Aucun peuple ne célèbre autant les arts de la paix et et surtout celui du laboureur. « Que de privations ! chante mélancoliquement l'homme du peuple soldat malgré lui, que de malheurs immérités depuis que j'ai dû porter les armes, cessant de suivre la charrue ! »

L'opinion publique est contraire à l'accroissement des armées ; partout on répète l'adage de Confucius :

« Pour chaque homme qui ne travaille pas, il en est un autre qui manque de pain. »

Et cependant ils sont très cruels dans leurs guerres, dans leurs insurrections, et dans leurs lois pénales. Les brigands et pirates Chinois commettent des cruautés inouïes, uniquement pour s'amuser de la vue des souffrances de leurs victimes. Les gens du peuple n'ont entre eux ni solidarité, ni cohésion, ni lien national ou patriotique. Quand nos soldats escaladaient les murailles de leurs places fortes, c'étaient des coolis chinois qui tenaient les échelles. Ils n'ont de commun qu'une certaine haine des étrangers que leur souffle leur gouvernement ; avant la prise de Pékin, c'était du mépris pour les *barbares*. Ce mépris disparaît par la connaissance qu'ils acquièrent peu à peu de la supériorité des Européens dans les sciences et les arts appliqués.

Ils ont à un très haut degré l'esprit d'association pour leurs intérêts, mais non pour la bienfaisance ou d'autres buts élevés souvent même cet esprit supplée pour son initiative à l'insuffisance de l'Administration chinoise.

Ainsi il se formera dans un district une association pour la destruction d'une bande de brigands qui le ravage, dans un village une association pour la suppression du jeu en faisant appliquer les lois contre le jeu etc., les associations pour des entreprises commerciales ou de crédit sont nombreuses. Il y a même des associations entre brigands et surtout entre mendiants. Ceux de Pékin forment une corporation représentée auprès du Gouvernement par un *Roi* élu.

Les brigands associés ont leur point d'honneur, les tortures les plus atroces ne leur arrachent ni aveux, ni révélations. L'amour-propre est le mobile de quelques-uns et on cite d'eux des traits de générosité. Dans toute la Chine, on vend publiquement des histoires de brigands célèbres qui sont les héros du jour.

5. *La famille.*

En Chine l'institution de la famille repose principalement sur le nom patronymique.

Une des dénominations anciennes du peuple Chinois est celle de peuple aux Cent familles. — Il n'y avait donc originairement que cent noms patronymiques ; aujourd'hui on en trouve moins de cinq cents pour une population de près de cinq cent millions.

Les familles Chinoises sont donc en réalité d'importantes tribus s'alliant forcément entre elles par le mariage qui est interdit entre personnes portant le même nom patronymique. C'est par cette disposition fort sage de la loi que les familles chinoises diffèrent des anciens clans écossais et des castes.

Chaque famille a un livre de généalogie qui remonte à près de deux mille ans ; ces livres constituent tout l'état civil des Chinois.

En général, le commandement dans la famille appartient *au plus ancien* de la branche aînée de la famille ; assisté d'un conseil de parents âgés, il est *magistrat* dans sa famille ; plus puissant que le magistrat public, il peut condamner à mort et faire exécuter sa sentence de sa propre autorité.

Il y a quelques années, deux jeunes gens d'une même

famille surpris en adultère, furent murés ensemble dans dans un tumulus en pierre en exécution d'une sentence de ce genre.

On frémit en pensant au nombre d'erreurs et d'injustices possibles dans des jugements entourés d'aussi peu de garanties. Mais qu'importe au gouvernement ? Il se décharge ainsi sur les familles, les associations et les communautés, de tous les soins, de toutes les responsabilités qui n'intéressent pas directement sa propre conservation.

La famille Chinoise peut être assimilée à une société civile en participation ; tous ses membres doivent vivre en communauté et se prêter assistance. En cas de désaccord, la loi autorise le partage des biens de la communauté par égalité entre les mâles, à l'exclusion des femmes.

Chaque famille a ses statuts réglant les coutumes. Tous les biens de la famille y sont inscrits avec leur affectation respective. Ainsi le produit de telle terre est consacré aux pensions à donner aux vieillards, celui de telle autre aux primes à accorder au jeunes gens après leurs examens. Les frais de l'éducation des enfants, les donations aux filles mariées et toutes les autres dépenses, pour des exigences prévues, sont prises et inscrites sur le revenu.

Les statuts définissent les devoirs et même fixent les punitions à infliger pour des fautes compromettant la fortune ou l'honneur de la famille.

La famille participe à l'élévation ou à l'abaissement de ses membres. Ainsi la femme jouit de tous les privilèges accordés à son mari, même de celui de porter l'uniforme de son rang. Qu'un fonctionnaire public reçoive un titre ou une distinction conférant une sorte ou degré de noblesse, ses parents sont anoblis au même degré, mais cette sorte d'annoblissement qui tient au rang ne se transmet point aux descendants.

Un titre héréditaire ne s'accorde que très rarement et seulement pour deux ou quatre générations comme récompense de services éminents, par exemple d'une victoire. Le seul privilège qui y soit attaché est de ne pouvoir point être poursuivi en justice sans un ordre de l'Empereur. Mais le titre ne donne aucune influence s'il n'est soutenu par le mérite personnel. Il n'existe donc point en Chine ce que nous appelons : La noblesse.

Toute l'autorité publique affecte de reposer sur les sen-

timents et le modèle de la famille. L'empereur et tous les fonctionnaires s'appellent *les père et mère* des sujets. La justice s'administre au nom de la piété filiale ; le plus grand crime est *l'impiété* ; ce dogme est universel de toute antiquité en Chine, — l'impiété est le manquement aux devoirs de famille. — Mais imposés avec tant de rigueur, ces devoirs constituent une tyrannie qui exclut la tendresse et même l'humanité. Pour avoir frappé un parent plus âgé, la peine est la mort ; pour le parricide, c'est le supplice des cent couteaux. La loi punit très sévèrement le manquement aux rites sur le deuil et sur les cérémonies des funérailles qui sont ruineuses. Elle donne tout pouvoir et permet tout au père sur ses enfants ; l'épouse peut frapper impunément les secondes femmes même mortellement, pourvu que la mort n'ait pas lieu dans la journée. Mais comme elle-même peut être maltraitée sans limites par son mari et même être vendue par lui à un autre pour être sa femme, mais non son esclave, elle se trouve en réalité dans la maison sans autre pouvoir que celui de se livrer par désespoir à un acte de violence. Dans les classes inférieures, quand elle n'est plus jeune et qu'elle n'a pas de fils le mari en prend une autre dont elle devient la servante, exactement comme chez les Arabes en Algérie.

Toutefois l'éducation qui enseigne l'union entre les époux (et surtout entre les frères), et la mansuétude générale des mœurs font que, dans la plupart des provinces, les Chinois ne sont point trop mauvais maris bien que les gens du peuple croient de leur dignité de passer pour des maîtres rudes.

Il n'y a que les Bouddhistes qui épousent des veuves. Même encore aujourd'hui nombre de femmes se font un point d'honneur de suivre leur mari dans la tombe, soutenues ou non par l'approbation publique. Elles mettent fin à leurs jours par le poison, la faim, la noyade et surtout la corde ¹. En 1859 des milliers de femmes se suicidèrent pour ne point tomber aux mains des anglo-français qui furent très brutaux.

¹ L'empereur Chitsoung promulgua en 1729 un édit notifiant qu'à l'avenir il refuserait sa sanction (autrefois toujours accordée) à l'érection de tablettes et d'arcs de triomphe en l'honneur des veuves suicidées.

On voit en Chine, en dehors et près des villes un grand nombre d'arcs de triomphe, élevés en l'honneur de vierges ou de femmes vertueuses (Pere Huc). Les Chinois attachent donc du prix à la pureté virginale, tout en condamnant le célibat.

Le sentiment de la perpétuité et de l'indissolubilité du mariage est profondément enraciné dans la conscience des masses. Cependant la femme légalement ne compte pour rien. Elle est mineure à toute époque de sa vie. Veuve elle est sous la tutelle de son fils aîné qui toutefois, obéissant au principe de la piété filiale, l'entoure de beaucoup de respect. Elle n'hérite pas, elle appartient à son mari qui l'achète quelquefois très cher, elle ne mange point avec son mari et ses fils ; elle ne parle point à son mari en public. C'est à cause du prix qu'elle coûte et des fils qu'elle donne à son mari et qu'elle élève qu'elle est l'objet de soins plus ou moins grands suivant sa position sociale ; la femme du commun, quand elle rencontre un homme de sa connaissance, doit lui tourner le dos par respect¹.

La femme riche, sauf dans quelques occasions où elle partage les honneurs dus au rang de son mari, ne paraît au dehors que pour aller de temps en temps à la pagode et pour rendre des visites à ses amies. Son occupation et sa recommandation principale, sont les soins qu'elle donne à l'éducation de ses enfants, surtout à ses fils, auxquels elle doit inspirer les vertus et inculquer les principes de la civilisation chinoise. Elle peut étudier, dessiner, lire, faire des vers, etc. Elle est traitée avec un respect extérieur ; un homme qui compte ne maltraite pas sa femme, il serait deshonoré. Il la consulte même pour ses affaires et les décisions de famille si elle est intelligente. Mais il y a la jalousie, les secondes femmes, etc.

La femme pauvre travaille à la maison ou aux champs, et pour qu'elle puisse le faire, on ne lui estropie point les pieds dans son enfance. Elle a ainsi plus de liberté et est réellement moins malheureuse que la grande dame. C'est chez les fumeurs d'opium que sa condition est la plus triste. Beaucoup de leurs femmes se suicident de désespoir.

¹ Cet usage existe aussi dans l'Inde, je l'ai observé à Pondichéry.

Chez les Bouddhistes aisés qui sont généralement assez pieux, la femme est sur le même pied que chez les chrétiens.

Les Chinois sont très indéliçats dans leurs rapports avec les femmes. Dénués de tout scrupule, ils ont toutes facilités et beaucoup d'habileté pour satisfaire leurs mauvais penchants. Il n'y a point de mœurs dans le peuple ; on ne trouve d'exception que dans les familles des campagnes éloignées des grandes villes, familles où l'on rencontre souvent autant et quelquefois plus d'intelligence que chez nous dans les mêmes situations.

La Polygamie n'est tolérée que pour l'Empereur, les princes et les Mandarins ; elle n'est légale pour les autres hommes que dans le cas où une femme arrivée à 40 ans n'a pu donner d'héritier à son époux.

Le livre des Rites punit le concubinage de *cent coups de bambou*. Si un homme renvoie indument sa femme légale ; il doit la reprendre et recevoir *quatre vingt coups de bambou*. Pour la récidive la peine est doublée. Mais ces dispositions ne protègent la femme légale qu'en apparence, parce que le code Chinois n'interdit point les secondes femmes. Les Chinois en ont toujours le plus qu'ils peuvent ; cependant, en principe, cela ne leur est permis que dans des circonstances déterminées et avec l'agrément de la femme légale. Elles sont prises en général dans la classe pauvre ou parmi des parents nécessiteux. Les enfants de la seconde femme sont considérés comme étant ceux de la femme légitime si celle-ci n'en a pas. En cas contraire, ils ont autant de droits que ceux de la première femme.

Sauf chez les Bouddhistes fervens, on ne demande jamais le consentement de la femme pour le mariage ; tout se règle entre les parents sans que les intéressés soient consultés.

Le divorce est autorisé par la loi :

1° En cas d'adultère (dans ce cas en général le mari tue sa femme ; la loi édicte la mort).

2° En cas d'injure grave envers les parents du mari ;

3° Si la femme est stérile ;

Malgré cela, le divorce est condamné par l'usage ;

La femme divorcée perd le droit d'élever ses enfants et toute situation sociale. Le mari que sa femme ne gêne

nullement la conserve pour éviter le scandale. Tous deux ont intérêt à ne pas divorcer.

Un grand nombre de filles sont vendues par leurs parents (et quelques femmes par leurs maris) comme esclaves ; mais cet esclavage n'est que temporaire, puisque le propriétaire est obligé de leur trouver un mari dont elles suivent la condition.

L'infanticide des filles est commun dans le Fo-kien et dans plusieurs des districts surpeuplés des environs d'Amoï, à cause de la misère des parents. Les mandarins le tolèrent tout en le blâmant dans leurs proclamations.

L'exposition des enfants devant les asiles est une pratique fréquente chez les Chinois pauvres de certaines provinces ; des voyageurs l'ont, à tort, crue générale, ayant été trompés par la vue de nombreux cadavres d'enfants charriés par les fleuves qui servent de sépulture, mais non de tombeau, aux enfants des pauvres, comme aux esclaves et à tous ceux auxquels on est dispensé de faire des funérailles.

Toutefois l'exposition des enfants est punie par la loi lorsque l'enfant meurt et que les parents sont connus ; en outre l'Etat, et des personnes charitables ont institué des asiles où l'on reçoit les enfants nouveaux-nés des pauvres. Certaines familles pauvres vendent leurs enfants aux missionnaires sachant qu'ils seront mieux soignés par l'œuvre de la Sainte-Enfance que dans les asiles publics.

On peut juger par leurs proverbes du cas que les Chinois font des femmes et de ce qu'est chez eux l'esprit de famille : « Le frère aîné et le frère cadet sont comme les mains ou les pieds (de l'homme), l'épouse comme son vêtement. Si le vêtement est déchiré, on peut le remplacer par un autre. Mais si la main et le pied sont brisés, il est difficile de les remettre. »

« Si la discorde se met dans les familles, c'est d'ordinaire la femme qui en est la cause. »

6. *Etat social.*

Il n'y a point de castes en Chine et l'esclavage y est fort doux ; tous les historiens et les voyageurs s'accordent à reconnaître que nulle part les esclaves n'ont été traités

d'une manière plus humaine et plus paternelle. Cela tient sans doute à la facilité avec laquelle l'homme du peuple passe de la servitude à la liberté et inversement. Le régime social de la Chine c'est l'égalité de tous, fonctionnaires et administrés dans l'obéissance passive au pouvoir politique et social représenté par l'Empereur. La mesure de chacun, c'est son utilité. Il n'y a d'autre supériorité que celle résultant des services rendus ou plutôt de la capacité d'en rendre à l'Etat. Cette capacité est toujours constatée par des examens et des concours ou par des succès administratifs. L'obéissance repose uniquement sur la terreur et le châtement, et les agents du pouvoir sont plus que tous les autres sujets, en butte à son inquisition et à ses sévérités toujours cruelles et souvent imméritées. Si un grand crime se commet dans une localité, le chef de cette localité est disgracié et ses supérieurs hiérarchiques sont punis ou réprimandés par le conseil de Pékin. Ils n'échappent à ce traitement qu'en faisant périr le coupable dans sa prison d'une mort qu'ils attribuent à un suicide. Cela les dispense d'informer l'Empereur pour lui demander l'exécution de la sentence capitale, comme c'est la règle.

On peut dire que la suspicion et la pénalité règnent en Chine à tous les degrés de l'Echelle sociale. L'Empereur lui-même n'échappe pas à cette loi ; il est pour ainsi dire de droit public qu'il est responsable de tout ce qui arrive, qu'il sera enterré hors du sépulcre de la famille s'il laisse amoindrir le territoire, et que la révolte est permise contre un tyran.

Sous cette réserve platonique, la soumission hiérarchique est une religion ; l'étiquette un culte. Une révérence manquée, une préséance violée sont des crimes.

Il n'y a aucune hérédité, ni pour les titres, (sont l'exception insignifiante signalée plus haut), ni pour les rangs et les places, ni même pour une possession certaine des terres. Le grand nombre des enfants des riches, fruit de la polygamie, ne permet point la constitution de familles opulentes par la transmission des biens, ni la formation d'une élite sociale. Les Economistes Chinois sont opposés au luxe et aux grandes fortunes, en vertu de ce principe étroit que la richesse de quelques privilégiés entraîne la pauvreté du plus grand nombre. Le seul corps

constitué est celui des mandarins et des lettrés qui se recrutent et avancent uniquement par des examens. On ne saurait citer la Chine comme un heureux exemple en faveur de ce mode de promotion. On peut penser toutefois que la faute n'est pas au système en lui-même, mais à la race inférieure à laquelle il est appliqué.

Les terres sont la propriété de l'Etat qui les distribue entre les cultivateurs pour qu'ils puissent à la fois gagner leur subsistance et remplir le trésor public. C'est sur la loi qui règle les rapports entre les cultivateurs et l'Etat qu'ont roulé toutes les révolutions de la Chine. La base de la famille a maintenu jusqu'aujourd'hui l'autonomie communale.

7. Pénalité légale.

Toute la pénalité légale est évaluée en coups de bambou jusqu'à 250 coups. Dix coups constituent le premier degré de punition. Au-delà de 150 coups, on remplace 50 coups par un an de bannissement. Au-delà de 250 coups, soit 150 coups et deux ans de bannissement, c'est la cangue, l'esclavage la décollation et enfin la mort lente et cruelle.

Les prisons sont des réduits infects, les geoliers choisis souvent parmi d'anciens criminels, sont les bourreaux des prisonniers ; quelquefois même ils concourent aux exécutions (voir la relation de la captivité de M^{sr}. Ridel en Corée). Les prisonniers, s'ils ne sont pas nourris par leurs proches ou par des sociétés de bienfaisance risquent de mourir de faim. Les bourreaux abrègent ou aggravent les souffrances des exécutions suivant qu'ils sont ou non payés par les familles des patients.

Les principes sur lesquels repose la pénalité légale sont inhumains et surannés malgré leur sagesse apparente.

En tête du code de Gialong (1812) on lit : « Châtier afin de n'avoir plus à châtier ; établir des peines dans le but de n'avoir plus besoin de peines. »

Dans ce dernier but, on a fait le châtement atroce afin qu'il servît d'épouvantail.

D'après le Chou king de Confucius :

1° Les lois seules peuvent fixer les peines ; le juge ne

doit avoir qu'à appliquer des textes d'une précision rigoureuse. Tous les cas doivent être prévus. »

Ce principe absolu et l'absence d'une jurisprudence ont conduit à encombrer la loi successivement d'une foule de dispositions relatives aux cas nouveaux qui se produisent chaque jour. De là une facilité pour le juge de rattacher les faits à un ou plusieurs articles, ce qui favorise l'arbitraire que l'on prétend éviter.

2° Le souverain est un père de famille, il doit punir « *avec mansuétude* » uniquement pour ramener dans la voie droite un fils qui s'en est écarté, et « *en mesurant la peine à l'intérêt social.* »

Il y a contradiction entre les deux textes en italique. Si l'utilité sociale de la peine est jugée très grande, la peine sera très forte. Où sera la mansuétude ? Les crimes d'état sont punis de supplices terribles.

Mesurée ainsi la pénalité n'est point en rapport avec la gravité morale de la faute, mais bien avec le mal ou le dommage qui en est résulté ; par exemple un vol est puni uniquement d'après son importance quelles que soient les circonstances dans lesquelles il s'est accompli ; la loi ne s'enquiert point de l'intention de l'accusé ; elle ne fait aucune différence entre les homicides par imprudence, par entraînement et avec préméditation. Toutefois, elle admet les circonstances atténuantes.

Il est rare que les femmes soient punies avec rigueur ; leurs maris ou leurs fils sont rendus responsables de leurs crimes ou délits.

Comme la loi admet des torts et dommages indirects, le magistrat peut condamner qui il veut ; ainsi elle punit de quatre coups de bambou le négociant qui fait concurrence à son voisin, de 4 à 8 coups de bambou quiconque tient une conduite contraire à *l'esprit* d'une loi sans cependant l'enfreindre en aucun point précis (cela rappelle les procès de tendance). On peut être rendu responsable d'un suicide. Par induction morale ces clauses mettant tout le monde à la merci des mandarins et ils profitent de leur situation pour commettre toutes les extorsions et abus possibles ; à tous les degrés la corruption règne en même temps que la terreur. Les mandarins peuvent prononcer des peines plus que suffisantes pour tuer, ou ruiner par leur répétition, ceux dont ils veulent se défaire. Mais s'ils

ont un pouvoir presque discrétionnaire, ils ne sont jamais surs du lendemain ; sur la dénonciation d'un ennemi un ordre de l'Empereur peut les faire mettre à mort.

Toutes les peines, même la peine capitale, se rachètent le plus souvent par une rançon. Lorsque, exceptionnellement, la rançon n'est pas admise, la loi Chinoise permet la substitution. Même pour la torture, même pour la *mort lente et cruelle*, on trouve des suppléants qui donnent leur vie en échange de quelque bien être pour leurs familles. Pour l'application du bambou les remplaçants se présentent en foule. En Chine « il y a une infinité de gens qui ne vivent que de coups de bâton. »

Un pareil principe introduit et maintenu dans la loi, et celui de la responsabilité pénale étendue à d'autres qu'aux coupables, donnent une pauvre idée du sens moral des sages les plus vantés de la Chine, législateurs et moralistes. Pour eux, comme pour les Brahmes, l'intérêt social et politique primait la justice et la responsabilité morale.

Pour ce motif on doit rabattre beaucoup des éloges qu'on leur a prodigués. On peut leur accorder la rectitude mais non l'élévation. La dignité humaine qu'ils ont proclamée n'était qu'apparât, « toutes les vertus ont leur source dans l'étiquette » (Confucius).

Oubliant qu'elle réside toute entière dans la conscience et dans la liberté morale, ils en ont fait en réalité le privilège « de l'homme supérieur » planant par l'esprit sur la foule infime. Sous ce rapport, ils n'ont guère dépassé les Hindous qui font consister la vertu presque entièrement dans la politesse minutieuse et obséquieuse.

Le code Chinois comprend quatre parties : Code pénal ; recueil des lois ; règlements généraux (comme de police) ; Lois coutumières. Il existe en outre le Hiao king, qui n'est point susceptible de modification.

En Chine, la loi étend la responsabilité des actes commis aux proches et aux voisins, aux supérieurs et aux inférieurs ; elle prétend atteindre tout à la fois les crimes résultant de l'immoralité et l'immoralité qui en est la cause. Par exemple : un époux se plaint en justice que la femme qu'il vient d'épouser n'est point vierge — on punit la fille et en même temps tous ceux qui auraient pu empêcher sa corruption soit par de bons exemples et des corrections, soit, au besoin, en la

dénonçant à l'autorité ; cent coups de bâton pour les parents et... cent coups de bâton... cent coups de bâton pour les voisins, car ceux-ci auraient bien du connaître le scandale donné par la fille.

Cette théorie juridique est fondée principalement sur le Hiao king, Livre sacré de la Piété filiale dont la première édition a été donnée par Confucius et qui a été traduit par M. de Rosny. On fait rentrer dans les crimes contre la piété filiale tout acte que l'on prétend faire scandale et on en rend responsable tous les membres de sa famille. Dans chaque division territoriale composée de cent familles, il y a un chef choisi par les concitoyens avec six autres pour veiller au paiement des impôts. Il est responsable de tous les délits qui peuvent se commettre dans la division. Pour les crimes d'État, la peine est la mort lente et cruelle ; en outre, tous les parents mâles au premier degré ainsi que les ascendants et les collatéraux, sont indistinctement décapités. C'est par cette terreur qu'on maintient la tranquillité en Chine, et cependant aucun pays n'a eu plus de révolutions.

Toutefois, on trouve dans le Code pénal de Chine des choses remarquables : le droit de grâce réservé au Souverain (aucune sentence capitale n'est exécutée sans qu'il lui en soit référé), les circonstances atténuantes, le droit d'appel, la liberté individuelle garantie par la responsabilité des magistrats.

A l'inverse de ce qui a lieu en Europe, la responsabilité pèse toujours sur les inférieurs, lors même qu'ils justifieraient qu'ils n'ont fait qu'obéir aux supérieurs ; on admet qu'ils devraient refuser leur concours à l'exécution d'une mesure illégale. En cas de condamnation injuste, le plus gravement puni est le commis qui tient le registre, viennent ensuite les autres degrés en s'élevant jusqu'au Président du Tribunal.

On échappe au supplice par le suicide. Les grands portent des boules empoisonnées dans leurs colliers.

Innombrables sont les suicides, les victimes des accidents ordinaires et des brigands, les morts dans les batailles et les insurrections ; les massacres ou supplices après la défaite. Comme la loi respecte les morts, quand un accusé veut sauver sa famille, il se donne la mort. Pour se venger d'un ennemi qu'on ne peut atteindre autre-

ment, on se tue en l'accusant d'être la cause de cette résolution désespérée et la justice le poursuit. Quand un ministre veut résister au souverain et le censurer, il se présente au palais avec son cercueil. On l'écoute avant qu'il se donne la mort.

Aujourd'hui toutefois l'Empereur ne condamne plus guère les ministres et les mandarins qu'au banissement. Il paraît aussi vouloir adoucir la législation pénale pour éviter le contraste entre les pénalités chinoise et Européenne et pour empêcher que dans les Ports de mer les Chinois se réclament des juridictions consulaires.

On pense que, dans peu, la torture sera abolie en Chine, au moins officiellement, car il faudra beaucoup de temps pour que les magistrats Chinois renoncent à un moyen d'instruction qui fait, il est vrai, condamner des innocents, mais ne laisse échapper aucun coupable, ce qui pour eux est l'essentiel.

Malgré la barbarie morale de ses institutions arriérées, l'Empire conserve une grande force de persistance. Elle est due à sa centralisation, à l'esprit de corps et à la Hierarchie des mandarins et lettrés, à l'universalité de la langue, à l'uniformité de la législation pour tout l'Empire, au culte universellement accepté de tout ce qui est considéré comme la tradition des anciens ; enfin aux ressources de toute nature que possède la Chine, à son unité et son isolement géographiques, aux habitudes laborieuses et sobres de la population, à la conviction où sont les Chinois, surtout les lettrés, de la supériorité de leurs institutions et de leur sagesse. Toutefois cette dernière confiance diminue considérablement par les rapports qu'ont les Chinois avec les Européens établis en Chine ou ailleurs. Leurs émigrants temporaires contribuent beaucoup à ce résultat. Comme le fond des idées Chinoises est communiste et comme ils ont au plus haut degré l'esprit d'association, soit publique soit secrète, il se forme en Chine et hors de Chine des sociétés secrètes qui pourront révéler leur existence par une explosion soudaine. Le jour où la classe riche des négociants Chinois aspirera aux avantages aujourd'hui réservés au corps des lettrés, il y aura pour le Gouvernement Chinois un danger semblable au Nihilisme Russe.

Par contre, la Chine a un pouvoir considérable d'assi-

milation, tant à l'intérieur que sur ses frontières. Elle a absorbé dans sa civilisation 20 millions de descendants des dix tribus d'Israël presque entièrement, et, à un degré bien moindre il est vrai, ses soixante millions de Musulmans ; sa population envahit la Mongolie, Formose, et le kouldja ; par le nombre elle lutte avec avantage contre ses voisins et arrête leurs progrès jusqu'à un temps dont on ne saurait prévoir la durée. Elle n'a renoncé qu'en apparence à ses possessions anciennes bordant les frontières et elle entretient une guerre sourde contre leurs détenteurs : par exemple en Annam contre les français. Son plus grand péril est sa lenteur de transformation en présence du progrès universel dans l'art militaire, les voies de communication et les finances.

TITRE II

LA CHINE AVANT L'INTRODUCTION DU BOUDDISME

1. *La Chine jusqu'à l'an 600 avant J.-C.*

Impropos à l'idéal, ennemis du merveilleux, passionnés pour l'exactitude, les Chinois mettent dans leurs écrits toute la précision et la clarté possibles. Nous comprenons leurs philosophes, leurs poètes, tous leurs livres, comme s'ils étaient écrits en français ; leur histoire officielle, d'une rigueur mathématique, n'admet aucune fable et la science moderne ne trouve rien à y redire.

Leur tribunal de l'histoire fondé depuis un temps immémorial, est composé de hauts fonctionnaires chargés d'enregistrer tous les événements. On les choisit d'une impartialité et d'une compétence absolues ; leurs rapports rédigés comme des procès-verbaux sont jetés dans le trou d'un secrétaire et ne sont lus qu'après l'extinction de la dynastie régnante. On est ainsi garanti contre l'adulation pour le pouvoir, mais non contre l'esprit de corps et de secte, car les hauts Mandarins appartiennent tous au corps des lettres attachés aux doctrines de Confucius et ennemis passionnés des religions de Lao Tsé et de Bouddha. Il faut tenir grand compte de cette circonstance dans l'appréciation des événements racontés par les grandes Annales, la seule source des renseignements que l'on possède.

En Chine les religions sont tellement mêlées entre elles, et les événements politiques et sociaux tellement liés aux

luttons religieuses, qu'on est obligé de les réunir dans une histoire unique qui forme surtout l'histoire du Bouddhisme Chinois.

Celle-ci n'a rien à faire avec la Chine préhistorique qui, du reste, n'a pas encore été étudiée.

La Religion a passé en Chine, comme partout ailleurs (hors de la révélation) par les phases d'une Genèse naturelle ¹ et logique dans l'ordre suivant :

1° Animisme, adoration des Esprits bons et mauvais ;

2° Selection de l'Animisme se traduisant : soit par le Dualisme, groupement séparé des génies du bien et de ceux du mal ; soit par le Polythéisme.

3° L'aperception philosophique et religieuse du Un, du Principe primordial et suprême.

Nous allons exposer les deux premières phases ; nous décrirons la dernière avec la philosophie de Laotseu à la fin de la dynastie des Tcheou.

1° Animisme.

Dans le *Chi King* ² et plusieurs autres livres anciens, il est fait allusion au Culte des génies des montagnes, des rivières, des arbres, des plantes.

Dans le *Kia Yu*, les génies sont définis : « Des êtres qui ne mangent pas et qui ne meurent pas. »

Lieh tse dit : sur les montagnes, il y a des *chin* ; ils se nourrissent du vent et s'abreuvent de la rosée ; leur cœur est semblable à la source d'un abîme ; leur forme est celle d'une vierge ; ils n'ont point d'attachement, ils n'ont pas d'amour.

Suivant un autre ouvrage : dans les montagnes, les rivières, les lacs, les tertres, les collines, ce qui peut produire ou provoquer le vent et la pluie, et tout ce qui paraît extraordinaire est généralement appelé *Chin*.

La forme attribuée aux génies des montagnes et des eaux était presque toujours fantastique. Ils tenaient à la fois de l'homme et des animaux. Ils habitaient de préférence les gorges inaccessibles des montagnes ou les gouffres des ri-

¹ Se reporter à la Cité antique de Fustel de Coulanges ; voir aussi notre article : L'évolution religieuse, publiée par la société Ethnographique et formant notre Introduction à l'histoire Générale du Bouddhisme.

² King signifie : livre canonique ou sacré.

vières, lorsqu'ils se montraient aux humains, le vent faisait rage, la pluie tombait à torrents ; autour d'eux apparaissaient des lueurs extraordinaires.

Le Chan-hai King traduit par M. Léon de Rosny et qui est sans doute la plus vieille géographie du monde, renferme le nom des génies spéciaux aux différentes montagnes de la Chine et la description des cérémonies pratiques en l'honneur de chacun d'eux. — Elles comprenaient le plus souvent des offrandes de riz et de vin et des sacrifices d'animaux ; on les accomplissait sur des tertres artificiels environnés d'une plateforme qu'on nivelait avec soin. Au nombre des offrandes figuraient des objets en jade, des tablettes votives de différentes formes, ou bien des sceptres fabriqués avec une pierre précieuse, on les enterrait à la fin du service sacré. Le même livre mentionne des danses religieuses avec le concours d'armes et d'instrument de musique.

Confucius ne mentionne les *Chin* ou génies (qu'il ne faut pas confondre avec les Sièn ou immortels) que pour tenir compte d'une croyance populaire fortement enracinée et il s'efforce de leur retirer leur caractère mythologique. Ils ne sont plus pour lui les forces naturelles déifiées, comme les Devas et les Assuras, mais des êtres qui ont acquis l'état surnaturel par une vertu supérieure, souvent même les ancêtres déifiés.

Dans le Yila King seul, le *Chin* est rattaché au Dualisme, très ancien en Chine des principes mâle et femelle ; ce qui est inscrutable dans le principe mâle et dans le principe femelle s'appelle *Chin*.

2^o Sélection ou épuration de l'Animisme.

L'existence du Polythéisme est, suivant M. de Rosny, établie par plusieurs anciens monuments littéraires de la dynastie des Tcheou et peut-être même par des écrits qui remontent à des temps encore plus reculés. Ce polythéisme s'est traduit par des déifications en nombre illimité à partir de la dégénérescence du Taoïsme sous l'Empereur Chi-Hoang-ti et probablement un siècle à un siècle et demi avant lui. Ce que nous savons du polythéisme ancien est trop rudimentaire. Il faudrait dégager le reste des superfétations modernes qui sont l'œuvre des Taossé.

Dans ce polythéisme, il est souvent question de métamorphoses. Les livres Indigènes en renferment de nom-

breux récits d'une naïveté enfantine et, pour la plupart d'une forme bizarre et à peine dégrossie qui exclut toute sentimentalité et toute poésie. Après la réforme décrétée par l'Empereur Vouvang de la dynastie des Tcheou, le polythéisme de la Chine devient une adoration purifiée des esprits célestes, terrestres et humains étroitement unis avec les objets naturels ; d'où une tendance au fétichisme.

Le ciel considéré comme un être personnel, comme le pouvoir suprême, est au sommet de ces esprits. C'est lui qui a tout produit dans la collaboration avec la terre. Sa volonté fait le destin. Il récompense et punit. Maître unique, il a sous lui des esprits innombrables ; ceux du Soleil, de la Lune, des astres etc.

L'esprit de la Terre est généralement regardé comme féminin et il commande aux Esprits des fleuves, des montagnes, etc.

C'était l'Animisme systématisé par la politique des Empereurs de manière à en rendre les superstitions le moins dangereuses possible. On y trouve la doctrine de la survivance, telle qu'elle a été admise chez tous les peuples sauvages, le culte des mânes des ancêtres, mais nulle trace de la rétribution après la mort.

Le culte réglé minutieusement était l'affaire de l'état seul et ressortait à un ministre qui dirigeait tous les fonctionnaires attachés au Culte y compris les musiciens et les danseurs. L'Empereur seul sacrifiait à Thian l'Esprit du Ciel ; ses vassaux aux esprits de la Terre, des fruits, des champs ; les Hauts fonctionnaires aux cinq esprits domestiques ; et ainsi de suite.

Dans les sacrifices, on offrait aux esprits la partie des victimes, quelquefois humaines, qu'on regardait comme le siège de l'âme ou de la vie. Les Magiciens, et devins étaient des fonctionnaires. On attachait une grande importance à leurs oracles ¹.

Les premiers Empereurs Chinois adoraient sous le nom de Chang-ti les esprits de leurs ancêtres déifiés, et ils leur adressaient des prières pour être secondés. *Un Chang ti* était suffisant comme gardien de l'Empire et se perpétuait

¹ En Chine, comme en Grèce et à Rome, la religion n'a été qu'une institution politique reposant sur les superstitions populaires.

de dynastie en dynastie, quelle que fût la famille qui occupât le trône. Des pouvoirs sans limite lui étaient attribués lorsque le souverain régnant voulait réunir dans ses dévotions et ses sacrifices tous ses prédécesseurs dont il désirait l'assistance spirituelle. L'idée comprend en conséquence beaucoup de monarques qui avaient reçu l'apothéose ; en leur qualité de gardiens du trône qu'ils avaient occupé pendant un temps, tous ces empereurs étaient et sont encore invoqués pour leur appui spirituel par leurs héritiers jusqu'à ce jour ¹.

Les Annales de la Chine mentionnent d'abord les Empereurs mythologiques. L'un invente la cabane, l'autre le feu, le 3 les arts de la paix, le 4^e l'agriculture, le 5^e la ville et les armes ; le 6^e voit paraître les spectres, le 7^e les dompte, le 8^e les honore dans le tombeau et le 9^e se présente comme le rythme du Nombre. C'est une sorte de Genèse administrative.

Le rôle attribué aux quatre derniers confirme l'existence d'une religion des esprits et par conséquent des magiciens que la domination impériale a domptée ou absorbée.

Les temps historiques commencent pour la Chine vers l'an 2,000 avant Jésus-Christ, par Yao et Chun. D'après Confucius, l'Empereur Yao mit la paix dans la famille, le bon ordre parmi les fonctionnaires et l'union dans tous les pays.

Il avait évidemment un pouvoir absolu qu'il exerçait dignement, car il se déclarait responsable de tout dans le sens le plus illimité. « Le peuple a-t-il faim ou froid c'est ma faute ; commet-il des crimes, j'en suis l'auteur. »

Yao, après avoir mis Chun à l'essai comme premier ministre et en lui donnant ses deux filles en mariage ², l'associé à l'Empire, et il devient le *type de l'homme qui sait commander comme il sait obéir*, maxime Chinoise aussi pédagogique que contestable. Resté seul, Chun fortifie le

¹ Notice du missionnaire américain Wells William, traduite par M. Léon de Rosny. Les mots Chang-ti signifient : « Suprême souverain ». Plusieurs Sinologues y avaient vu la personnification du Monothéisme de la Chine primitive.

² Ces deux filles ont été divinisées comme génies des deux plus grands fleuves de la Chine.

pouvoir en organisant l'inspection partout et créant le ministère de la police.

Il a pour successeur le général Yu qui fixe la loi d'hérédité Impériale. Pour guérir le peuple de l'adoration des Génies et des Spectres, il fait peindre leurs formes laides et grimaçantes sur les vases qui représentent les Provinces de l'Empire et, par le ridicule, les fait tomber ainsi que les magiciens dans le mépris. Il développe l'agriculture par la création des réservoirs et des Canaux d'irrigation.

Après ces trois Empereurs, les Dynasties des Hia et des Chang règnent chacune 500 ans de 2205 à 1766 et de 1766 à 1122. La première distribue la terre aux familles ; chaque famille reçoit sa quote-part à titre d'usufruit et la cultive moitié pour son compte, moitié pour celui de l'Empereur sous la surveillance de l'État.

Les révolutions qui se lient aux dispositions de la loi agraire et les luttes entre les Magiciens et les lettrés remplissent la première partie de l'histoire de la Chine. Le fondateur de la dynastie des Chang double les avantages faits précédemment aux cultivateurs. Cette dynastie finit comme la précédente par la faveur que ses derniers membres accordent aux Magiciens et à la religion des esprits¹ et par les débauches et les cruautés du dernier Empereur Cheou-Sui et de sa femme Meghi qui faisaient éventrer des femmes enceintes pour observer les mouvements du fœtus et inventaient des supplices pour jouir des nouvelles formes des spasmes de la douleur.

La dynastie des Tcheou règne ensuite de 1122 à 878, son fondateur Vou-vang améliore encore la loi agraire et remplace la centralisation Impériale par la division du territoire entre des Seigneurs responsables du contingent financier et militaire, sorte de bureaucratie armée. Il tolère les dieux, les esprits et les magiciens. Désespérant de vaincre la superstition populaire, il organise une

¹ On prétend que l'Empereur Ti-Yih de la dynastie des Thang qui vivait environ quatre siècles avant Moïse répandit en Chine le culte des Idoles qu'il appela « Génies du Tien ou génies célestes. C'était sans doute pour les opposer aux mauvais esprits dans la croyance populaire ; plus tard tout culte idolatrique a été condamné et alors on a appelé Ti-Yih prince sans foi.

hiérarchie de bons esprits Ken, serviteurs de l'Empereur et ennemis des mauvais esprits les Kouéï. Enfin, il décrète une réforme religieuse décrite dans le Tcheou li, livre qui existe pour une partie depuis 3000 ans avant Jésus-Christ.

La dynastie des Tcheou régna plus de 900 ans et fit progresser la Chine, bien que les Annales et les livres de Confucius la représentent comme en décadence à cause du morcellement de l'Empire entre de grands vassaux ; mais ce morcellement ne paraît avoir eu d'effets funestes que dans les trois derniers siècles où la Chine se décomposa en plus de 150 états ; alors l'anarchie fût à son comble. — L'ancienne constitution politique et morale de la Chine se trouve exposée dans les Kong de Confucius, non avec impartialité, mais de la manière qu'il a jugé la plus utile pour appuyer ses vues comme législateur.

Il y avait eu jusque-là en Chine, faisant sans doute contraste avec les magiciens et sans attaches officielles, des sages, pour la plupart des solitaires, jouissant d'une renommée de savoir et de vertu, et que les princes consultaient. Ils répondaient aux Brahmes ascètes et aux Munis de l'Inde. Le principal objet de leurs spéculations était le Tao.

D'après l'un des plus anciens solitaires, « le Tao est obscur et caché ; on ne peut le voir ni l'entendre ; immobile et inaltérable, il n'opère point avec un corps ; il ne se meut point quoiqu'il soit ce qu'il y a de plus subtil. Il prévoit ou plutôt il voit, par une intuition directe, tout en dedans de lui-même. »

Le Li-li, livre de Confucius, en fait, d'après les anciens, dit-il, le type de la perfection, telle qu'il la comprend et veut la faire comprendre. Il lui attribue toutes les vertus morales et surtout les vertus publiques ou civiques, le dévouement à l'État comprenant la résistance jusqu'à la mort aux Caprices et aux erreurs des tyrans ¹, l'humilité ou du moins la modestie, la privation et le renoncement.

Un Yu Kioo, école de cour et d'administration origine du corps des lettres, ajouta à ce portrait.

¹ On voit par là que, dans ces temps reculés, les Empereurs étaient contenus par la loi et par le haut caractère des Ministres et des Magistrats.

« Le sage n'emprunte point sa politique, il la trouve dans son cœur ; le sage est *lui-même* ; la supériorité de ses vues le distingue de la foule, et sa conduite exprime sa grandeur. »

Nous sommes bien loin de l'image d'un sage ou solitaire ou ascétique voué à la méditation et à l'étude du problème religieux, tel qu'il a dû nécessairement en exister un certain nombre dans la Chine antique comme dans l'Inde. Les deux premiers passages cités constatent cette existence et en même temps celle de doctrines plus ou moins mystérieuses, et celle très probable d'écoles de sages qui, par le travail de la pensée, sont arrivées à des conceptions semblables à celles que nous trouvons en tête du Brahmanisme. Ces écoles ou ces sages devaient avoir pour fonds commun les idées ou croyances qui remontent en Chine à la plus haute antiquité, telles que les suivantes :

1° L'existence simultanée chez l'homme de deux âmes qu'ils appelaient : l'une *hoën* et l'autre *peh*.

L'essence ou exhalaison du ciel s'appelle *hoën*, tandis que celle de la terre s'appelle *peh*. Le *hoën* est le principe spirituel ou l'âme spirituelle ; il dépend du principe mâle (Yang) et se meut.

Le *peh* est le principe matériel, l'âme sensitive ; il dépend du principe femelle (Yin) et reste dans le repos à la mort, le *Hoën* monte au ciel et le *peh* descend dans la Terre.

De la sorte *le hoën est l'Ombre ou les Mânes*, la partie spirituelle du fantôme, le principe évolutif des êtres en voie de retour vers leur source ; l'âme qui va et vient, sort et entre pour retourner finalement au ciel.

Quant au *Peh*, il représente « la forme » ; de sorte que l'âme d'un mort s'appelle *hoën* et sa forme *peh* ; c'est l'esprit terrestre, le corps subtil de tous les êtres, alors qu'il n'a pas subi encore de transformation ; c'est la puissance perceptive des organes matériels, tels que les yeux et les oreilles. Cette puissance perceptive des sens quitte avec la vie le *hoën* auquel elle était associée, pour finalement retourner en terre et devenir un fantôme.

2° Une théorie ancienne d'après laquelle les éléments de la création ont obtenu leur diversité par les forces d'un dualisme secondaire pour aboutir finalement à leur retour vers leur source au moyen d'une synthèse carac-

térisée par l'expression trinitaire M. de Rosny pense que ce dualisme est l'acception la plus ancienne du mot Tao¹.

3^o Enfin, d'après J. Eskins, une Cosmogonie ancienne suivant le principe de l'évolution, dont les traces sont restées dans le 42^e Chapitre du Tao the king :

« Le Tao a produit *un*, un a produit *deux*, deux a produit *trois*, et trois a donné naissance à tous les êtres. »

Texte, que Sieh hoeï a commenté ainsi :

L'unité primordiale se divisa en deux principes : le principe mâle ou *yang* et le principe femelle ou Yin ; de ces deux principes une fois réunis, il résulta « l'Harmonie » représentée par le nombre trois.

Quelques auteurs, au lieu de l'Harmonie, mettent l'homme. En dehors de ce fond commun, les conceptions de ces sages qui n'avaient pas entre eux un lien comme celui qui unissait les Brahmes, devaient flotter dans une indétermination et dans une diversité correspondantes à celles des esprits. Il semble toutefois que tous attribuaient au Mot Tao au moins ce sens :

Le principe (ou les principes), expression par laquelle nous désignons la cause ou essence primordiale, et aussi la *Règle* ou l'ordre universel dans l'homme et dans le Monde.

Le Tao était le correspondant chinois du Darma et de la Boddhi, et aussi de la σοφία ou sagesse de l'antiquité.

Le philosophe Lao Tseu paraît avoir personnifié dans sa Vie et dans son ouvrage le Tao the King (livre du Tao et de la Vertu), tout le courant d'esprit véritablement philosophique et indépendant qui l'a précédé en Chine. Les Sinologues qui nous les ont fait connaître, principalement M. Léon de Rosny nous ont révélé tout ce que l'histoire religieuse de la Chine présente d'original et de profond. En voici le résumé :

Lao Tseu naquit la 3^e année du règne de Ting Wang de la dynastie Impériale des Tcheou, c'est-à-dire en l'an 604² avant notre ère dans le royaume de Tsou, province actuelle du Honan, et mourut vers l'an 500 avant Jésus-Christ. Il

¹ Heinrich Schumacher a rattaché l'ancien Dualisme Chinois à la question de l'existence du bien et du mal sur la terre.

² Çakyamouni naquit vers 622 avant J.-C., Zoroastre vers 650, avant J.-C., Pythagore de 608 à 572, avant J.-C.

remplissait les fonctions de gardien (conservateur) du palais des Archives à la cour des Tcheou. Les malheurs des temps, dit-on, lui firent chercher une réforme. Mais cette réforme n'était que dans l'ordre des idées, car il n'avait rien d'un législateur.

Lao Tseu pratiqua le Tao et la Vertu. Il vécut dans l'obscurité et demeura longtemps dans le royaume des Tcheou ; lorsqu'il vit leur dynastie tomber en décadence, il abandonna sa charge et se rendit à une barrière située aux limites du domaine royale. Là il composa le Tao the king qui renfermait cinq milliers de caractères. Puis, il s'en alla, on ne sait où il termina son existence ¹.

Le mot Tao est interprété diversement par les synologues ; pour les uns, c'est la nature dans son origine et sa perfection, comme la Nature naturante de spinosa ; pour d'autres le principe nécessaire et universel des choses, d'où part et où revient tout ce qui existe ; quelques-uns y voient la Raison Universelle, λογος de Platon et le verbe de St-Jean l'Évangéliste ; pour Stanislas Julien, c'est la voie par laquelle tout passe, et le Tao the king est. Le livre de la Voie et de la Vertu.

M. Frank pense que toutes ces significations étaient également et confusément admises par Lao Tseu. Les deux premières ressortent évidemment des deux textes suivants : 1° « Toutes choses sont nées de l'être, l'être est né du non être » c'est-à-dire d'un principe qui, tant qu'il est indéterminé, n'a pas de nom et est pour nous comme s'il n'existait pas — 2° « Tous les êtres ont été créés simultanément, puis ils retourneront à leur source première. »

D'après un autre texte, cette sortie de tous les êtres du sein du Tao, c'est la vie, et leur rentrée est le signal du

¹ On rapporte que Lao Tseu fit son voyage dans l'Ouest, monté sur un bœuf de couleur bleuâtre, ainsi que le représentent beaucoup de statuettes chinoises. Suivant M. de Rosny, cette légende est très moderne et on ne possède rien qui justifie des rapports de Lao Tseu avec l'Occident. Cependant ces rapports n'ont rien d'impossible si l'on considère que l'hospitalité était universellement pratiquée dans les temps anciens et en outre que tout homme qui avait un caractère religieux, fût-il un étranger, était l'objet d'un respect et d'égards particuliers.

non être — Celui-ci ; naturellement, est un effacement plus complet que la mort.

Toutes les existences sortant du Tao et devant y rentrer, le Tao est leur *voie* commune, ce qui justifie la traduction de Julien ; ce mot Voie peut ainsi être entendu dans le sens de voie à suivre, chemin de la perfection à peu près comme dans le Bouddhisme.

Puisque le Tao est le principe des êtres, il est aussi le verbe ou la suprême intelligence, la Raison universelle ; car c'est ainsi que Platon définit le λογος, tout ce qui est pensé est, et rien n'est que ce qui est pensé. La raison ou l'idée est donc l'essence des choses. Pour posséder cette raison dans son unité et sa pureté, il faut posséder dans les mêmes conditions l'être ou l'existence ; ce qui revient à dire avec la plupart des Ecoles Indiennes, qu'il faut être affranchi de ce qui est accidentel et passager, qu'il faut être exempt de passion. De là cette maxime au début du livre :

« Lorsqu'on est exempt de passions, on voit l'essence parfaite du Tao, tandis que l'on n'en aperçoit que la manifestation matérielle ou la forme bornée, lorsqu'on est sous l'empire des passions. »

Le livre dont Abel Remusat compare le style à celui de Platon, est divisé en deux parties et 81 chapitres. C'est un recueil de maximes qui ne forment point un système coordonné. On ne peut donc qu'examiner les plus caractéristiques.

Le chapitre XXV donne la principale explication du mot Tao ; M. de Rosny l'a traduite ainsi :

« Il est une force indivise, parfaite, antérieure au ciel et à la Terre, sans forme ! incorporelle ! Etablie solitaire et immuable, circulant partout, éternelle. »

M. de Rosny estime qu'une force ainsi définie est Dieu, avec exclusion de toute hypothèse antropomorphique ; quelque chose de bien plus élevé que *Tien* ou Ciel immatériel des livres de Confucius et qu'on ne saurait non plus confondre avec le Chang-ti ou suprême Empereur.

Il fait observer que si on traduit le mot Tao par Dieu, le premier chapitre du Livre commence ainsi :

— *Le Dieu qu'on peut définir n'est pas le dieu éternel ;*

- *Le nom qu'on peut prononcer n'est pas le nom éternel*¹ ;
- *Il est ineffable en tant que l'Principe du Ciel et de la Terre.*
- *Il n'a de nom, que lorsqu'il devient la Mère des créatures ;*
- *En conséquence, Eternel non être, il voulût apercevoir, sa beauté parfaite ;*
- *Eternel Etre, il voulut apercevoir sa condition limitée ;*
- *Sa double Nature*², *s'est manifestée simultanément, mais le Verbe n'a pas été le même ;*
- *Dans sa synthèse, il s'appelle l'Insondable ;*
- *Insondable, et encore insondable, il est la porte de toutes les perfections (en langage bouddhique on dirait : le chemin de la perfection)*³.

L'idée que ces lignes nous donnent du Tao (ou de dieu) ressemble singulièrement à celle conçue par les Brahmes : de Brahma, le Un qui créa les êtres parce que, s'ennuyant d'être seul, il voulût être plusieurs. Cette appréciation nous paraît confirmée par le développement suivant de M. de Rosny : « Le Tao est le principe initiateur et intelligent des êtres qui sont sortis de son sein et qui doivent rentrer en lui ; il est la Raison suprême qui règle l'Évolution générale de la Nature. »

« Le Tao éternel appelé à recevoir dans son Sein les créatures qui en sont sorties (Tao the king chap. 40) est alors qualifié de non Etre, » et le principe des choses de la forme, qui en est la manifestation obligée de « Mère du Monde ».

Le non être n'est point entendu ici comme le Néant. Le Vide et le non Etre, ont dans le Tao the king et le Bouddhisme à peu près la même signification. Le non être du Tao the king, est une conception tout à fait semblable sinon identique à celle de Nivriti dans le Bouddhisme du Népaül. Le principe des choses de la forme,

¹ Dans le résumé des Théories thaoistes attribué à Tchoung-li Kouen à l'époque des Han, il est dit : le Grand Tao est sans forme, sans nom, sans question, sans réponse.

² Cette double nature rappelle les théories Indiennes et les Écoles allemandes qui ont attribué à Dieu Esprit l'essence de la matière ou Nature.

³ Ainsi définie cette force est identique à celle conçue par M. Abel de Rémusat comme supérieure à l'idée qu'on peut se faire d'un dieu personnel.

agissant comme « Mère du Monde » serait alors Prakriti, la nature universelle.

Le retour des êtres dans le sein du non Etre ou de Nivriti, paraît une solution plus saisissable, au moins pour les Chinois, très réalistes et très positifs, que celle de l'extinction de l'âme dans la divinité, ou celle de la métempsykose ; au moins elle demande beaucoup moins d'efforts d'abstraction et de préoccupations.

La rétribution, ou plutôt la punition appartiendrait *au Ciel*. « La justice du *Ciel*, est immense, ses mailles sont écartées, mais elles ne laissent échapper personne. »

Suivant une habitude très répandue dans le monde Oriental, Lao Tseu fait usage des nombres, sous une forme sacramentelle, pour l'exposé de ses théories, notamment dans le passage suivant :

« Les assesseurs ou compagnons de la Vie sont au nombre de 13 et les assesseurs de la mort également au nombre de 13. »

La doctrine morale de Lao Tseu consiste à rappeler l'homme à l'état de nature : La nature de l'homme est bonne, il faut lui laisser son cours ; l'activité humaine ne peut qu'en troubler l'action spontanée et bienveillante. Il n'y a pas lieu à l'amélioration morale, « celui qui conserve le Tao garde ses défauts ». Le Tao est *l'asile de tous* les êtres, le trésor de l'homme vertueux. L'homme qui connaît le Tao est égal aux succès et aux revers, au gain et à la perte, à l'honneur et à l'ignominie. Le sage arrive sans marcher ; sans agir, il accomplit de grandes choses. Le dernier terme de la perfection, c'est le non agir.

De là le dogme du non agir qui prescrit virtuellement et explicitement une imperturbable apathie, une quiétude parfaite. Il est exprimé en propres termes dans le 2^e, le 3^e, le 27^e, le 38^e, le 43^e, et le 47^e chapitre du Tao the king. Lao Tseu en admet toutes les conséquences : La vie solitaire et silencieuse, le mépris des richesses, celui du corps poussé par quelques-uns de ses disciples jusqu'à ses dernières limites, jusqu'à la suppression de la propagation de l'espèce ; l'abstention de tout travail corporel et même de celui de la pensée, alors même que ce travail s'opère en vue de pratiquer le bien ; l'absence du prosélytisme. La seule vertu à ses yeux est celle qui s'ignore et se produit sans qu'on y ait songé. *Haute vertu, pas*

*vertu ; c'est pourquoi avoir vertu. Basse vertu pas vertu, c'est pourquoi sans vertu*¹.

Selon Lao Tseu, toute chose, tout sentiment, toute idée n'existe que par le fait de son antinomie. C'est lorsque la notion du bien a été imaginée que le mal a apparu dans le monde. L'homme primitif ignorait le vice, parce qu'on ne lui avait pas encore donné la notion de la vertu². — Le bonheur naît du malheur ; le malheur s'engendre au sein du bonheur. — Tout dans l'Univers procède de l'Être ; l'Être procède du non être — plus loin, il dit encore :

Lorsque la bonne harmonie cessa de régner dans la famille, la piété filiale et l'amour paternel parurent au grand jour. — Quand les Etats tombèrent dans le désordre, on vit se manifester chez les fonctionnaires publics, la fidélité et le dévouement au devoir.

Pour le philosophe vieillard³, le véritable Critérium de la certitude, est le sens intime, à l'exclusion de l'observation et de l'Expérience. « Le sage, dit-il s'appuie sur son for intérieur et non sur la déclaration de ses yeux. »

D'où la conséquence ; qu'il faut savoir se dégager des influences de la forme « Les cinq couleurs rendent l'homme aveugle, les cinq sons le rendent sourd, les cinq saveurs lui perdent le goût. Le sage se préoccupe de son organisation intime et non pas de ce qui frappe les yeux. »

La sagesse consiste donc à se connaître soi-même
(γνωθί σεαυτον)

Celui qui sait vaincre ses penchants est fort, celui qui sait se suffire est riche ; le plus grand crime est d'être capable de désirs ; le plus horrible malheur est de ne pas savoir se suffire, celui qui possède le superflu ne s'y arrête pas (chapitre XLVI) ; la calamité la plus affreuse

¹ Nous faisons cette citation comme exemple du style souvent énigmatique du Livre.

² Il est clair que c'est l'inverse qui a eu lieu. La distinction entre le bien et le mal et par conséquent la notion du bien n'a apparu que quand le mal s'est produit. C'est du reste la conséquence de la théorie de Lao Tseu que l'état primitif ou de nature était bon.

³ C'est la traduction des deux mots *Lao Tseu* ainsi nommé à cause de sa longévité.

est le besoin d'acquérir. Le sage n'a d'autre ambition que de ne rien ambitionner (chap. XIII). C'est donc l'indifférence complète que recommande Lao Tseu. Celui qui est parvenu au culmen du Vide ¹, garde fermement le repos. Par cette quiétude on n'use point la vie ; par suite, on la prolonge. « Je suis calme, dit Lao Tseu ; chez moi les affections n'ont pas encore germé : Je ressemble à un nouveau-né qui n'a pas encore souri à sa mère, » quoique sans affection, Lao Tseu était cependant un philanthrope, car il dit : « Faire du bien aux êtres et n'attendre aucun salaire, telle est la profonde vertu. » Et il a ajouté qu'il faut rendre le bien pour le mal.

Mais c'était un philanthrope de tête, comme on peut en citer d'illustres, Lao Tseu a dit : « La prolongation de la vie est une infortune, » cela peut être une conséquence de la doctrine du non agir en considérant la mort comme le suprême repos. Cependant sa secte a présenté la longévité comme la récompense de la sainteté, se plaçant ainsi au point de vue du réalisme chinois.

Lao Tseu condamne l'éloquence et le style : « Les paroles élégantes ne sont pas sincères, les paroles sincères ne sont pas élégantes. L'homme de bien n'a pas de facilité d'élocution ; celui qui a la facilité d'élocution n'est pas bon (chap. LXXXI). Pour faire comprendre la vérité, un langage simple et sans apprêt suffit toujours ; l'éloquence n'est nécessaire que pour induire les esprits faibles dans l'erreur et le mensonge. Posséder le savoir et être convaincu qu'on ne sait point, est la condition des esprits supérieurs ; être ignorant et croire qu'on sait est une maladie (chap. LXXI). En d'autres termes l'homme ne vaut quelque chose que parce qu'il sent qu'il ne vaut rien ou presque rien. La vertu s'oppose à ce qu'on fasse étalage des talents et de la science qu'on a acquis. Le sage se connaît lui-même, et ne se met pas en évidence (chap. LXXII) ; il est parfait et semble rempli d'imperfections (chap. XLV) ; il possède l'intelligence du Tao ², et il a l'air d'être environné de ténèbres ; son aspect est

¹ Il faut entendre par ce mot quelque chose comme le Nirvana sur la terre, l'exemption d'impressions, mais non le néant.

² Ici le Tao ne peut évidemment être pris que dans le sens de voie.

celui d'un être vulgaire ; on le croirait frappé d'incapacité ; il paraît vil et dégradé ; il ne se prodigue pas, et c'est pour cela qu'il brille ; il ne se fait pas valoir et c'est pour cela qu'il a du mérite ; il ne lutte pas et c'est pour cela que nul ne peut lutter avec lui (chap. XLI et XXII).

« Dans le monde, dit Lao Tseu, tous me trouvent éminent et néanmoins, je ressemble à un homme borné : j'ai le cœur d'un homme simple, je suis dépourvu de savoir. Les gens vulgaires sont pleins de clartés, moi seul je suis comme obscurci ; ils ont de la pénétration, moi seul je demeure dans le trouble ; je suis vague comme la mer, flottant comme si je ne savais où m'arrêter (chap. LXVII et XX). »

Lao Tseu est presque muet sur la question de la famille. Il se borne à une allusion sur le rôle de la femme : « La femelle triomphe sans cesse du mâle par la douceur. »

Le non agir est aussi l'idéal de la politique. « Lorsque le saint homme est au pouvoir, il fait le vide dans son cœur et il pratique *le non agir*. »

La bonne méthode de gouverner consiste à n'avoir pas de prudence, c'est à-dire à ne pas prendre sans cesse des précautions importunes ¹. Si le chef de l'Etat est trop clairvoyant, le peuple est privé de tout. Contrairement à l'exemple du *Ciel*, les princes prennent à ceux qui manquent du nécessaire pour donner à ceux qui ont le superflu ; lorsqu'ils regorgent de richesses, ce sont des voleurs.

Le prince obtient l'absence des désirs dans le peuple en maintenant l'ignorance et il fait en sorte que ceux qui savent n'osent pas agir. Si le peuple a beaucoup de moyens de lucre, le luxe augmente aux dépens de la morale et de la tranquillité publiques. Si le roi pratique le non agir, le peuple se convertit et se rectifie de lui-même, si les ordonnances sont trop multipliées et trop

¹ Il faut voir dans cette doctrine une protestation et une réaction contre l'abus de l'intervention de l'autorité pour tout régler même dans le privé comme l'a fait Confucius. C'est la théorie moderne du laisser faire, vraie dans certaines limites qui dépendent beaucoup du tempérament des peuples auxquels on l'applique. C'est en tout cas une théorie de liberté.

sévères, les sujets s'y soustraient par la ruse, et le nombre des bandits s'accroît proportionnellement. Ne préchez pas l'Humanité et la Justice, n'exaltez pas les sages et le peuple ne se disputera pas. Méprisez le luxe et les biens inutiles et le peuple ne les recherchera pas, confiez le gouvernement de l'Empire à ceux qui ne le veulent pas.

Lao Tseu proclame hautement que les princes ne doivent régner et ne valent que par le peuple.

Les rois doivent imiter les premiers Empereurs de la Chine qui avaient tous les mérites et toutes les vertus.

Dans la Haute antiquité, dit-il, le peuple savait à peine s'il avait des rois; plus tard il les aima et chanta leur louange, plus tard encore il les craignit, et enfin il les méprisa.

Les grands, les Vassaux et les rois sont de la même nature que l'homme du peuple.

Lao Tseu le démocrate était opposé au patricien Confucius, surtout au sujet des Rites et des pratiques de la courtoisie sociale. Il est convaincu que la politesse dans le monde, n'aboutit qu'à faire naître l'hypocrisie et que le formalisme dans les relations des hommes ne sert qu'à déguiser les mauvais sentiments.

Opposé à l'action Lao Tseu condamne la guerre; les armes sont des instruments de malheurs et de torture; le sage ne s'en sert que quand il ne peut s'en dispenser; s'il triomphe, il ne s'en réjouit pas, s'en réjouir c'est aimer à tuer les hommes, et celui qui aime à tuer les hommes ne peut régner heureusement. La paix la moins glorieuse vaut mieux que la guerre la plus brillante. Les anciens disaient: « Ne rendez point d'honneurs funèbres aux conquérants; recevez-les avec des larmes et des cris, et entourez de tombeaux les monuments de leurs victoires. »

C'est là une très ancienne idée Chinoise qui se trouve aussi dans Confucius et qui a sa racine dans les kings. Le général Chinois qui remportait une victoire prenait des habits de deuil. En raison des épouvantables massacres qui remplissent l'histoire de Chine, il faut moins attribuer ces idées chinoises à l'humanité qu'à l'absence de passion patriotique et aussi à cette circonstance que la plupart des guerres de la Chine étaient des guerres civiles.

Lao Tseu exige non seulement l'ignorance et le désarmement mais encore l'absence de voyages à l'intérieur et à l'étranger. « S'il se trouvait dans son royaume des bateaux et des voitures, les habitants n'y monteraient pas, même pour le plus court voyage. » Si un royaume se trouvait en face du sien et que les chants des coqs s'entendissent de l'un à l'autre, ses sujets arriveraient à la vieillesse et à la mort sans même avoir visité leurs voisins. »

Lao Tseu et Confucius avaient des génies et des caractères tout opposés. Le premier était un solitaire nourri de spéculations et d'abstractions, complètement étranger, il est vrai, au maniement des hommes, mais en même temps un esprit puissant, exempt de tous préjugés religieux et sociaux, d'une indépendance d'esprit et d'une sincérité absolues, très respectueux de la dignité et des droits de l'homme et pratiquant toutes les vertus d'un ascète.

Le second était un patricien, héritier de hautes traditions administratives déjà anciennes en Chine, connaissant à fond la nature de ses compatriotes et ne visant qu'à une organisation pratique basée sur elle ; un homme d'Etat uniquement préoccupé d'assurer le fonctionnement sans chocs de la machine sociale par l'adaptation exacte et le poli de tous ses détails.

Ces deux génies n'avaient de commun, qu'un trait qui paraît essentiellement Chinois, l'idée de l'immobilisation et l'absence de celle du progrès. Aux yeux de Lao Tseu, Confucius était un conservateur dans le sens orgueilleux et absolu du mot. Son système politique en effet était celui des Brahmes : l'obéissance de la foule à la coutume immémoriale, représentée en Chine par les Rites, et à une élite d'hommes (les Lettrés) assumant en eux tout savoir toute intelligence, comme les Brahmes dans l'Inde. En Orient, tout système fondé sur l'apathie de l'esprit est indestructible.

Celui de Confucius et peut-être sa personne étaient profondément antipathiques au solitaire et il ne se fit pas faute de le laisser voir.

D'après le célèbre historiographe ssé Mat sien ¹, Confu-

¹ Traduction. Léon de Rosny. Cette visite eut lieu en 517 av. J.-C ; Confucius avait 35 ans et Lao tse 88 ans.

cius, se rendit dans le pays des Tchéou pour interroger Lao Tseu au sujet des Rites ; Lao Tseu lui dit :

« Les hommes dont vous parlez, aussi bien que leurs os, ont tous disparu et sont tombés en pourriture. Leurs paroles seules subsistent. J'ai entendu dire qu'un habile marchand cachait soigneusement ses richesses de façon à laisser croire qu'il ne possédait rien. Le sage dont la vertu est accomplie a les allures de l'ignorance sur son visage.

Chassez votre air orgueilleux et vos nombreux désirs, vos manières insinuant et vos vues déréglées : tout cela ne sert de rien à votre personne. C'est là tout ce que j'ai à vous dire. »

Interrogé sur le résultat de sa visite, Confucius répondit :

« Je sais que les animaux qui courent peuvent être saisis dans un piège, qui nagent, se prennent à la ligne, que ceux qui volent peuvent être atteints par des flèches. Quant au Dragon, j'ignore comment il monte sur le vent et les nuages pour s'élever jusqu'au ciel. Lao Tseu est semblable au Dragon. »

Une autre fois, Confucius écrivit des annotations sur les douze kings et les soumit à Lao Tseu qui s'écria :

Quelle erreur ! je voudrais savoir quelle est la chose la plus importante en ce monde.

R. L'humanité et la Justice.

D. L'humanité et la Justice sont-ils les sentiments essentiels de la nature humaine ?

R. Certainement, si le sage n'avait point l'humanité, il ne serait pas accompli ; s'il ne possédait pas la Justice, il ne pourrait remplir sa mission.

Confucius développa cette thèse, mais sans convaincre Lao Tseu qui l'engagea à se conformer simplement aux lois immuables de la nature. « Celui qui professe l'amour du prochain, veut évidemment que le prochain l'aime à son tour ; or c'est là le comble de l'égoïsme. Vous ressemblez à un homme qui, pour attraper un fuyard, battrait du tambour de façon à le faire courir plus vite. En réalité vous apportez le trouble dans la condition morale des hommes » *Confucius*.

Confucius le génie tutélaire de la Chine dont ses livres font la loi naquit vers l'an 550 avant J.-C. environ 50 ans

après Lao Tseu et mourut l'an 480 avant J-C. Il poursuit le même but que Lao Tseu, le relèvement de la Chine, mais par des moyens inverses, la doctrine du bon sens et du juste milieu. Les calamités et les désordres survenus lui défendent de s'en tenir à *l'inaction*.

« La force morale du Midi, dit-il est d'avoir de bonnes et bienveillantes manières pour instruire les hommes, d'être patient, doux, compatissant. Celle de l'homme du Nord est de coucher sur des bancs de fer, et des peaux de bêtes fauves, et de contempler sans crainte l'approche de la mort. Mais bien plus forte est l'âme du sage qui vit en paix avec les hommes et qui ne se laisse pas corrompre par les passions ; bien plus puissant est celui qui tient toujours le droit chemin également éloigné des extrêmes, (*in medio consistit virtus*) ; celui qui ayant donné à son pays un bon gouvernement n'en tire point vanité, et celui qui, dans sa patrie privée de lois et sous un mauvais gouvernement reste immuable dans la vertu jusqu'à la mort. »

« La nature qui soumet la famille au père et à la mère, et la société à *l'homme supérieur*, nous indique que c'est le *sage* qui doit gouverner, parce *qu'il est plus homme que ses semblables*. »

« Sa vertu corrigera sa personne, sa personne corrigera sa famille ; sa famille servant de modèle, l'État sera bien gouverné. Il faut donc obéir à la raison, à la philosophie. »

Quoique très sévère pour les fautes du passé, Confucius croit toutefois que la raison se trouve dans la tradition qu'il interprète au mieux de l'intérêt social. Il réunit les anciens livres, les commente et s'appuyant sur la raison seule, il en tire sa morale qu'il résume dans les lignes suivantes :

« Je n'exige des hommes que ce qu'il faut exiger. Je n'enseigne rien que ce qu'ils apprendraient eux-mêmes en faisant un libre usage des facultés de leur esprit. Je n'ai rien ajouté et je n'ôte rien à la doctrine des anciens sages, à la pratique universelle de nos ancêtres. Dès les temps les plus reculés, ils ont observé les trois lois fondamentales de relation entre les souverains et les sujets, entre les pères et les enfants, entre l'époux et l'épouse, et les cinq vertus capitales qu'il suffit de nommer pour convaincre de la nécessité de les exercer : C'est l'huma-

nité, c'est-à-dire cette charité universelle entre tous ceux de notre espèce sans distinction ; c'est la justice ; c'est la conformité aux cérémonies et aux usages établis, afin que ceux qui vivent ensemble aient la même manière de sentir et participent aux mêmes avantages, comme aux mêmes incommodités ; c'est la droiture, c'est-à-dire cette rectitude d'esprit et de cœur qui fait qu'on cherche en tout le vrai et qu'on le désire sans vouloir se donner le change à soi-même, ni le donner aux autres ; c'est enfin la sincérité et la bonne foi, c'est-à-dire cette franchise, cette ouverture de cœur mêlée de confiance qui excluent toute feinte et tout déguisement, tant dans la conduite que dans le discours. Voilà ce qui a rendu nos premiers instituteurs respectables pendant leur vie et a immortalisé leurs noms. Prenons-les pour modèles et faisons tous nos efforts pour les imiter. »

Outre le mérite de la sobriété, de la clarté et de la netteté, cette morale a l'avantage d'être beaucoup plus compréhensible et surtout plus active que celle de Lao-Tseu.

Les trois lois fondamentales de relation sont déterminées par les rites qui, dans toute situation, donnent une solution. Pour Confucius les rites sont l'expression de la loi céleste ; mais il en recommande la sobriété et reconnaît qu'ils ne sont que secondaires.

Le plus grand des rites est celui des ancêtres qui nous déclare tous soumis à l'autorité paternelle des morts, tous leurs disciples et leurs protégés en toutes choses.

Confucius consacre trois ans au deuil de sa mère, mais en présence du tombeau, il ne parle point de la vie à venir. A cette question : qu'est la mort ? Le philosophe répond : quand on ne sait pas encore ce qu'est la vie, comment pourrait-on connaître la mort ?

Il se tait systématiquement sur les génies, les revenants, les spectres et l'action de Changti dont il sera question plus loin : « Kilou demande comment il fallait servir les esprits et les génies ; le philosophe dit : quand on n'est pas encore en état de servir les hommes, comment pourrait-on servir les Esprits et les génies ?

Toutefois dans le Lili, il admet les sacrifices de l'Empereur au ciel et à la terre, des Princes aux dieux tutélaires, des fonctionnaires de troisième ordre aux dieux domestiques — Le sacrifice public à celui qui a édicté de

bonnes lois, à celui qui est mort pour le bien public. Mais ce sont là évidemment des honneurs commémoratifs et non un culte de foi et d'adoration.

S'il y a des génies ainsi qu'on l'a toujours cru universellement en Chine, il peut y avoir des âmes détachées des corps ; de là le sacrifice aux ancêtres. Dans le chapitre VIII du Lili, il se fait par l'entremise du devin qui commence par annoncer aux ancêtres l'ardente piété de leurs descendants et finit par se tourner vers la famille, comme s'il avait entendu les ayeux (ce que suppose l'immortalité de l'âme) lui promettant de la récompenser par mille prospérités. On voit dans le même ouvrage que la tortue sert aux divinations et la plante Kia à jeter des sorts, enfin le premier chapitre conseille de consulter les esprits.

Dans les Odes de Chi-King, autre livre de Confucius, les esprits vivent, agissent ; les morts même conservent une demi-existence. Cette sorte de Pandémonium naturaliste n'est qu'une concession aux superstitions populaires et invétérées faite d'ailleurs dans des formes telles, que les commentateurs pourront la retirer et la retirent aujourd'hui, au moins dans les discours parlés, par une interprétation facile. On reconnaît sans peine que Confucius ne croyait pas au surnaturel et l'écartait de son mieux.

Confucius n'était point un spéculatif, c'était un homme pratique, le fils d'un Mandarin de sang royal. Il n'attaqua aucune doctrine ni aucune personne ; s'il fut persécuté, c'est que son intégrité comme ministre et la hardiesse de son langage lui créèrent des ennemis. Sa vie fût un apostolat administratif.

Sur la fin de sa carrière, dans sa maison transformée en Lycée, 3000 élèves recevaient son enseignement et fraternisaient avec d'innombrables adeptes disséminés dans tous les états de l'Empire. Nulle part la raison n'a tenu un langage plus digne :

« La philosophie pratique consiste à développer et à faire éclater le principe lumineux de la *raison*, la loi constitutive que le ciel a mise dans chaque être pour accomplir régulièrement sa destinée.

La loi du devoir est tout ; elle est par elle-même la loi du devoir, c'est-à-dire qu'elle renferme en elle-même sa cause et sa fin.

On ne peut s'écarter de la règle de conduite morale en

un seul point, autrement ce ne serait plus une règle immuable. La loi du devoir est éternelle, égale pour tous, quelle que soit leur condition, accessible aux plus humbles et en même temps supérieure à toute sagesse et à toute science, si étendue qu'elle peut s'appliquer à toutes les actions des hommes, « *si subtile qu'elle n'est pas manifeste pour nous.* »

Sans doute par ces derniers mots Confucius veut indiquer l'immatérialité, la spiritualité, l'absolu.

« Oh que la loi de l'homme saint est grande ! c'est un Océan sans rivages. Elle produit et elle entretient tous les êtres. Elle touche au ciel par sa hauteur. Si le matin vous avez entendu la voix de la Raison Céleste, le soir vous pouvez mourir. »

La première partie de la morale est le perfectionnement de soi-même. Le sage de Confucius doit avoir toutes les qualités du stoïcien et en plus l'humilité. La perfection est un idéal céleste que l'homme doit se proposer, bien qu'il ne l'atteigne jamais. Dans le livre de son petit fils intitulé *l'invariabilité dans le milieu*, on lit :

« La persévérance dans le milieu loin de tout extrême est le signe d'une vertu supérieure. Mais le milieu varie suivant les circonstances.

L'homme supérieur se conforme toujours à sa situation et en remplit les obligations.

« Riche, il tient son rang et se rend le plus utile possible ; pauvre, il est soumis, laborieux et content. Se nourrir d'un peu de riz, n'avoir que son bras courbé pour appuyer sa tête, est un état qui a sa douceur. Etre riche et honoré par des moyens iniques, est pour moi comme le nuage flottant qui passe »

L'homme supérieur s'afflige de son impuissance pour le bien, mais il ne s'afflige pas d'être ignoré et méconnu des hommes.

La seconde et la plus importante partie de la morale se compose des devoirs envers les autres. La principale vertu est la vertu de l'humanité. Fant-ché demande ce que c'est que la vertu de l'humanité, le philosophe dit : aimer les hommes.

« Je voudrais procurer aux vieillards un doux repos, aux amis conserver une fidélité constante, aux femmes et aux enfants donner des soins tout maternels.

« *L'homme supérieur* regarde comme ses frères tous les hommes qui habitent dans l'intérieur des quatre mers »

« La doctrine de notre maître, dit Meng-Tseu, consiste uniquement à avoir la droiture du cœur et à aimer son prochain comme soi-même. »

« Agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils agissent envers nous-mêmes, voilà la doctrine de l'humanité ; la règle de la vie est la réciprocité ¹. »

Pour Confucius ; la politique n'est qu'une partie de la morale. Il définit le gouvernement : « ce qui est juste et droit Il écarte le peuple de la critique du gouvernement. Mais le souverain n'a de droit sur le peuple qu'à la condition de posséder tous les talents et toutes les vertus. Il recommande au prince de chercher l'amélioration de ses sujets, non par des supplices (le seul moyen de gouvernement dont jusqu'aujourd'hui on ait usé en Chine), mais par le bon exemple. « Le Prince vertueux possède le cœur de ses sujets, et avec le cœur, le territoire. » Le mandat du Prince se perd par l'indignité. « Ceux qui admistrent doivent faire de la justice et de l'équité leur seule richesse. »

Cette recommandation prouve que, du temps de Confucius comme aujourd'hui, le désintéressement était le moindre défaut des fonctionnaires Chinois.

« Les grands ministres servent leurs princes selon les principes de la droite raison et non selon les désirs du Prince ; s'ils ne le peuvent pas, alors ils se retirent. »

Cette maxime généralement mise en pratique par les disciples de Confucius a diminué beaucoup les inconvénients du despotisme impérial. C'était le plus grand service qui put être rendu à la Chine, et la plus haute vertu qui put être exigée, car souvent elle a coûté la perte de la vie dans d'affreux supplices.

Confucius a composé le Chi-King livre des vers, ce sont les Rites en action ; le Li-King, livre des Rites ; enfin les Annales Impériales en cent chapitres — et aussi quelques traités techniques, sortes de manuels des connaissances positives ou des arts de son époque.

S'appuyant toujours sur la tradition, il décline le rôle

¹ On ne saurait assez remarquer et admirer cette maxime.

de chef d'École, à plus forte raison, celui de chef de religion.

4. *Meng-Tseu.*

Les Chinois appellent Confucius le premier saint de la Chine, Meng-Tseu le second. Il naquit l'an 398 et mourut l'an 314 avant J.-C., contemporain de Platon et d'Aristote. Il recueillit l'héritage de Confucius, quelque peu compromis par l'égoïsme s'appuyant sur le système fort élastique du juste milieu. Il reproduisit et renouvela sa doctrine en développant ses principes. Sa manière d'argumenter se rapproche beaucoup de la méthode socratique. C'est une espèce d'ironie ; il réfute ses adversaires par l'absurde, c'est-à-dire en déduisant les dernières conséquences de leurs principes.

Sa morale est celle de Confucius avec le principe de Lao Tseu sur l'excellence de la nature humaine.

« La nature de l'homme lui permet de faire le mal, mais le mal n'est pas sa nature. — Tous les hommes ont le sentiment de la miséricorde et de la pitié, de la honte et du mépris du vice, de la déférence et du respect, de l'approbation et du blâme.

Aussi bien que les sens, le cœur est le même chez tous les hommes, et ce qui convient au cœur de l'homme, c'est l'équité.

De plus que Confucius, Meng-Tseu ou Mencius a des doctrines politiques et ces doctrines sont libérales. Il disait à l'Empereur et aux Ministres les vérités les plus dures.

Il explique le droit de la souveraineté par une sorte d'accord entre le ciel et le peuple.

« Ce n'est pas l'empereur lui-même qui nomme son successeur, il ne fait que le présenter à l'acceptation du ciel et du peuple. Le ciel exprime sa volonté par le consentement du peuple. Meng-Tseu cite à l'appui de cette doctrine ce texte du Chou-King qui prouve que c'était la tradition de L'Empire :

« Le ciel voit, mais c'est par les yeux du peuple. Le ciel entend, mais c'est par les oreilles du peuple. »

Les événements historiques prouvent que ces lignes étaient une pure théorie à l'usage du plus fort, et qu'invoquaient les usurpateurs aussi bien que les tyrans. Avoir le ciel

pour soi, c'était réussir et triompher. Le peuple était représenté par le ciel, qui était supposé entendre ses vœux ou ses plaintes, mais il n'avait aucune autre représentation terrestre que l'insurrection. Meng-Tseu appelle les tyrans *des voleurs de grand chemin*, et il croit qu'ils doivent être punis comme tels.

« Le voleur et un tyran sont des hommes isolés, repoussés, abandonnés de leurs parents et de la foule, hors la loi. En faisant périr le tyran Chèou-Sin, Wouvang n'a pas tué son prince, il a mis à mort un homme réprouvé. »

« Le peuple est ce qu'il y a de plus noble dans le monde ; les esprits de la terre ne viennent qu'après, » le prince est de la moindre importance.

« Les princes prennent le peuple dans des filets, l'exposent au crime par la détresse qu'ils causent ou qu'ils ne préviennent pas. »

« Il n'y a point de différence entre le meurtre d'un homme par l'épée ou par une administration injuste.

Pour remède à la misère publique, il propose la constitution de la propriété et l'abolition des impôts ; à ceux-ci il substitue, suivant la situation des lieux, soit la dîme, soit la corvée d'assistance, c'est-à-dire la main-d'œuvre pour cultiver le neuvième des terres qu'on réserverait à l'Etat.

Chez les Chinois, point de castes, point de couches sociales.

Meng-Tseu ne reconnaît que deux classes d'hommes, aussi nécessaires l'une que l'autre : « Les uns travaillent de leur intelligence, les autres de leurs bras ; les premiers gouvernent les seconds qui les nourrissent. C'est la loi universelle du monde. »

« Le travail des bras est estimable, mais non obligatoire pour tous ; ce n'est pas tout d'apprendre au peuple à se nourrir, il faut encore lui montrer à cultiver sa raison. »

Malgré sa rudesse envers les grands et peut-être à cause de cette rudesse qui justifiait l'avènement de la nouvelle dynastie, Meng-Tseu ne fut jamais disgracié.

C'est un radical, ou un plébéen par rapport à Confucius qui est un patricien ou conservateur. On peut remarquer que *l'homme supérieur* revient partout dans Confucius. C'est évidemment lui seul qu'il a en vue. C'est à lui seul qu'il s'adresse. On sent que Confucius ne donnait ses

préceptes que pour une élite qu'il savait être seule capable de les appliquer.

Quant à la multitude, à la foule immense en dehors des lettrés, *des hommes supérieurs*, elle devait suivre comme un troupeau obéissant à l'habitude et à la crainte, bien plus qu'à des sentiments moraux. Il manque au philosophe de Confucius, dit avec raison M. Bousquet, une affection intime et maîtresse, à toute la nation, le lien de l'amour et de la solidarité. Le Confucianisme ne peut être une règle de conduite que pour des privilégiés ; en dehors de ceux-ci, les masses ne connaissent de lui que les cinq règles immuables sur les rapports entre : le père et les enfants, le roi et les sujets, le mari et la femme, les vieillards et les jeunes gens ; l'ami et l'ami. — Ce catéchisme est trop court et trop formaliste pour constituer un code moral.

Il n'y a guère plus de développements dans le San Kan-woo-chang, *les trois relations et les cinq vertus constantes*. Les trois relations sont les trois premières règles immuables citées plus haut. Les cinq vertus dont l'obligation est constante et universelle sont : bienveillance, droiture, politesse, savoir, fidélité.

On connaît le sens très étendu que les Chinois donnent à la *politesse*. — Le mot Chinois qui signifie « savoir » implique plutôt l'idée d'expérience. — Le mot « fidélité » exprime à la fois fidélité et confiance, et s'applique surtout à l'amitié.

On sait que la droiture n'est en Chine la vertu ni du bas peuple qui est très menteur, ni du petit commerce, ni des diplomates.

La morale de Confucius est la doctrine des lettrés, la philosophie et la règle, au moins extérieure de la bonne compagnie, mais non la foi populaire. Aussi quelque grand législateur qu'il soit, il doit, même aux yeux de l'historien purement naturaliste et humanitaire, être placé bien au dessous de Bouddha, du Christ, de Mahomet, malgré la nullité philosophique du Coran.

Sans prosélytisme, sans popularité, son enseignement n'a ni remué, ni fait marcher le monde ; il a seulement empêché la Chine de reculer et maintenu sa civilisation matérielle. Sans doute, on ne pouvait demander d'avantage à Confucius et aux chinois auxquels manquent la

chaleur du cœur et l'essor de l'esprit, et dont l'intelligence est bornée presque exclusivement au sens droit et pratique des choses simplement utiles, rationnelles et convenables ; les qualités essentielles de Confucius, comme du génie chinois sont l'ordre, la clarté, l'exactitude. Les idées et le langage sont aussi simples et aussi nets dans les auteurs chinois que dans les nôtres. L'esprit français et l'esprit chinois ont d'assez grands rapports. Les Anglais disent même ironiquement, en visant la politesse et la cuisine françaises et chinoises, que les peuples qui se ressemblent le plus, sont les Français et les Chinois. Il est vrai que les Français ont de plus l'esprit scientifique et la furia francese bien connue des Anglais dans l'Inde qui se souvient encore de nos corsaires et nos officiers de fortune ; d'un autre côté, les Chinois se rapprochent beaucoup des Anglais par leurs goûts et leurs aptitudes mercantiles.

5. *Les Tao-Tsé et les lettrés.*

Pendant les cinq siècles qui s'écoulèrent depuis la mort de Confucius et Lao-Tseu jusqu'à l'introduction officielle du Bouddhisme, les deux sectes qu'ils avaient fondées se partagèrent la Chine. Sous la dynastie des Tchéoude 1122 à 269 avant J.-C., les lettrés régnèrent avec le système fédératif et les Taouistes laissés dans l'ombre n'eurent aucune action sur les affaires publiques.

A la suite d'immenses massacres où on abattit plusieurs fois jusqu'à 1400,000 têtes, aux Tchèou succédèrent les Tchîn (ou Tsin) qui réunirent sous un sceptre unique les sept états, derniers restes du système fédératif. Les lettrés alors s'effrayèrent de n'avoir plus entre le monarque et le peuple des intermédiaires qui gouvernaient par eux, et crièrent que la Chine allait périr.

Irrité de leur opposition, Hoang-Li, le premier Empereur de la nouvelle dynastie environ 215 ans avant J.-C. sur le réquisitoire resté célèbre de son ministre Leu Sse fit brûler 400 lettrés et tous leurs livres, y compris ceux de Confucius. Mais le texte de ceux-ci fut conservé de mémoire et reproduit sur la soie et alors commença l'impression des livres pour le peuple.

Protégés et adoptés par l'Empereur, les solitaires de Lao-Tseu descendirent de leurs retraites et prenant un habit sacerdotal devinrent les Bonzes d'une religion représentée par des temples dans lesquels on invoquait les esprits au moyen de sacrifices et qui aboutissait à la science occulte. Ils prirent à la Cour la place des lettrés, travestis en magiciens et promettant à l'Empereur le breuvage d'immortalité ¹.

L'œuvre d'unité accomplie par Hoang-Li, au prix d'un nombre incalculable de vies humaines, fut au plus haut degré utile à la Chine, et fonda sa grandeur. Ce fut lui qui fit construire la grande muraille par des millions d'ouvriers. Elle a protégé efficacement la Chine pendant les 14 siècles qui se sont écoulés jusqu'à Gengiskan ; ensuite elle n'a plus servi que partiellement.

Lorsqu'il mourut, après trois ans de règne seulement, on lui fit des funérailles à la fois splendides et terribles ; on lui éleva un monument semblable à une montagne et les 10.000 ouvriers qui y avaient travaillé furent enterrés vivants.

Après une longue anarchie et d'affreux massacres, un général heureux Liéou-Pang fonda en 207 avant J.-C. la dynastie des Han et se fit remarquer par son humanité et par le bien qu'il fit aux peuples. Son successeur Vou-Ti adoucit les lois pénales ; entre autres, celle qui frappait le père et la mère des coupables ; il remplaça le supplice de la mutilation par la bastonnade et fit nourrir régulièrement les vieillards.

La dynastie des Han révoqua les édits de proscription contre les lettrés et rétablit l'autorité des livres de Confucius.

L'édifice des lettres fut reconstruit avec les matériaux de l'antiquité soumis avant l'emploi à une critique sévère. L'histoire eut pour principal interprète Tse-Mat-Sien, l'Hérodote de la Chine qui expia par un affreux supplice cette raideur de caractère commune aux disciples de Con-

¹ Pour chercher ce breuvage dans les îles de l'Asie Orientale l'Empereur envoya 1.000 garçons et 1.000 jeunes filles qu'on ne revit plus.

L'incendie des livres ordonné par cet empereur avait pour but d'anéantir l'histoire des dynasties qui avaient précédé la sienne et qui avaient été favorables aux lettres.

facius ; ceux-ci se faisaient entre eux un point d'honneur de ne jamais sacrifier leurs convictions à la faveur impériale.

L'expansion de la Chine continua sous les Han. Au nord, elle ne cessa de refouler les Tartares, et de grandes victoires l'étendirent jusqu'à la mer Caspienne. — En l'an 50, elle atteignit la mer du Midi.

Depuis le partage du sol entre toutes les familles de cultivateur, la propriété privée s'était constituée peu à peu au profit de l'Empereur et des grands. Au ^{xii}^e siècle avant J.-C. la terre se divisait en apanages et en fiefs ; mais chaque homme valide, quoique vassal, gardait son droit à la mise en culture d'une partie du fief, et même certaines portions du domaine, bois, paturages et terrains vagues restaient indivisés pour chaque groupe de huit familles. La commune chinoise était organisée à peu près comme le Mir actuel de la Grande-Russie ; c'était le système communal où personne ne peut ni vendre, ni louer, ni hypothéquer son lot.

Dans la dernière moitié du ^{iv}^e siècle avant J.-C., la population était devenue fort inégale, le partage entre les divers groupes de huit familles ne correspondait plus aux besoins ; en 375 avant J.-C., on fit une réforme ; chaque cultivateur fut autorisé à s'établir sur toute terre vacante, sans tenir compte des *limites communales*. La propriété privée remplaça la propriété collective. Mais alors se constitua la grande propriété et les cultivateurs furent déposés. De là une lutte, avec des vicissitudes diverses, entre le système communal et celui de la grande propriété ou de la propriété domaniale.

Le travail intérieur de la Chine depuis la réforme de l'an 375 avant J.-C., ses révolutions, son unification, ses victoires sont dus à l'affranchissement de la propriété qui la déroba à la loi agraire, à l'arbitraire des Mandarins et au procédé de répartition annuelle.

Mais le principe de la propriété poussé jusqu'à ses dernières limites finit par constituer une tyrannie plus dure que le système de la loi Agraire. Wango-ang devenu de ministre empereur, édicta que désormais la terre serait propriété Impériale « nul sujet ne peut en détenir plus d'un tsin (moins de 6 hectares) et ne peut commander à plus de huit esclaves mâles. La vente du sol est défendue,

afin que chacun garde ce qui le nourrit. « Tous les excédants de terre sur le maximum permis font retour à la couronne et sont distribués aux communes. Quiconque blâmera ces mesures sera banni, quiconque s'y opposera sera mis à mort. »

On obéit en effet ; mais, peu d'années après, les grands avaient repris possession de leurs domaines.

Sous le grand empereur Vou-Ty (140 à 86 avant J.-C.) les Tao-Ssé avaient, avec toutes leurs pratiques, fait de grands progrès à la Cour et dans toutes les classes de la société.

Sous leur influence, la société Chinoise se corrompît par le luxe, bien qu'il y eût un grand développement littéraire. Ce développement avait lui-même ses dangers résultant du nombre excessif des doctrines nouvelles, tant celle du pessimiste Yang-Tchu que celle de Mih-Teih le prédicateur de l'amour universel et d'autres encore qui eurent vogue ; toutes furent combattues vigoureusement par Meng Tseu.

L'Empire ayant essuyé des revers, tous les intrigants et les corrompus s'unirent aux Tao-Ssé contre les lettrés qui occupaient les places et le pouvoir, et recoururent à la guerre civile. Les lettrés furent vaincus, puis décimés. Mais les deux partis avaient déjà des rivaux redoutables dans les Bouddhistes.

TITRE III

LA CHINE, DEPUIS L'INTRODUCTION DU BOUDDHISME EN CHINE,
JUSQU'AU PÈLERINAGE D'HIOUEN TSANG DANS L'INDE.

1. Importation en Chine et traduction des livres Bouddhistes de l'Inde.

Dans ses périodes de domination paisible, l'Empire chinois comprenait le bassin du Tarim et communiquait librement avec celui de l'Oxus par les passes du Pamir ; c'est par là que pénétrèrent les pèlerins Bouddhistes. Comme ils arrivèrent successivement, par groupes partiels et isolés, le Bouddhisme qu'ils importèrent, avec les ménagements et les compromis familiers à ses missionnaires, changea peu de chose à la vie des Chinois. Il s'accomoda à la Chine plutôt qu'il ne l'imprégna. La Religion des Rites en l'honneur des ancêtres se maintint ; de même la croyance aux Esprits et leur conjuration et, par dessus tout, l'observance des formes traditionnelles.

« En 207 avant Jésus-Christ des missionnaires Bouddhistes venus de l'Inde entrèrent en Chine et s'établirent dans la capitale de la province de Chen-si pour y prêcher. Ensuite vers l'an 122 avant Jésus-Christ, une statue d'or de Bouddha fût envoyée du Yicou Hou à l'Empereur par ses généraux qui avaient pénétré jusqu'à cette province située au delà de Yarkand. Ce fut là l'origine et le modèle des statues de Bouddha en Chine (de Rémusat). »

Le bouddhisme se répandit assez rapidement pour que, l'an 61 de notre ère, l'Empereur Meng-Ti se décidât à

faire partir pour l'Inde des envoyés chargés d'y demander des livres et des missionnaires. Ils revinrent avec plusieurs religieux dont l'un Kaschiapamadanga, originaire de l'Inde centrale, traduisit le court mais important sutra de quarante-deux sections. (Petit Véhicule). Ce traité enseigne qu'il y a dix vertus, et dix vices qui en sont le contraire. Trois de ces vices appartiennent au corps : le vol, le meurtre et l'adultère ; quatre à la parole, la diffamation, l'injure, le mensonge, la séduction ; trois sont intérieurs, la jalousie, la haine et l'égarement de l'esprit. Ce dernier comprend l'absence de foi dans les trois joyaux¹ et *l'hérésie*, c'est-à-dire la croyance au brahmanisme.

Ce soutra fait dire à Bouddha : « A celui qui ne se repent point de ses fautes, le péché afflue comme l'eau à la mer et il lui devient très difficile d'y renoncer ; mais si un pécheur se repent et change de conduite, son péché diminuera tous les jours jusqu'à ce qu'il obtienne la pleine lumière. »

Dans ce livre et d'autres traités relativement peu étendus, on trouve les préceptes du Bouddhisme primitif tel qu'il fût enseigné par Çakyamouni et qui consiste essentiellement dans la morale.

La vie religieuse y est tracée clairement avec ses devoirs ; mais bien qu'elle soit fort recommandée ainsi que le célibat, elle n'est point considérée comme absolument essentielle. Dans le Wei-mo Soutra, Vimakita, un laïque de Naïshala, est dépeint comme ayant fait de grands progrès dans la vertu bouddhique ; on le met bien au-dessus de beaucoup de religieux, et au niveau de Manjukri. On les donne tous deux comme modèles également excellents ; Vimakita pour l'action, les œuvres ; Mandjukri pour la vie intérieure.

Chufalun traduisit le Sutra des dix articles du repos.

On signale en l'an 150 après Jésus-Christ, comme un excellent traducteur, un religieux de l'Est de la Perse.

Vers l'an 170 après Jésus-Christ, Chiltin, un religieux de la nation des Gètes fit une traduction du Sutra du Nirvana.

Sun kiuen souverain de l'Etat de Vu (un des trois

¹ Bouddha, la Loi et l'Assemblée des Parfaits.

royaumes qui composaient alors la Chine) quelque temps après l'ambassade de Marc-Aurèle à la Chine, reçut à sa cour, avec les plus grands égards, un commerçant Romain et ensuite un religieux de l'Inde qui traduisit pour lui un des livres attribués à Bouddha.

Vint ensuite l'Indien Dharmakakala qui traduisit le Vinaya à Loyang.

Vers la fin du III^e siècle de notre ère, un Indien Chikun-Ming en résidence à Si an Fu, fit la première traduction du Lotus de la bonne Loi (Grand Véhicule).

Mais comme cette traduction était fort imparfaite aussi bien que celles de plusieurs autres livres, le bouddhiste Chinois Tau an s'efforça de corriger les fautes qui s'y trouvaient en suivant les instructions de Buddhajunga.

Vers 290 après Jésus-Christ le chinois Chu-si-hing traduisit à Ho-nan un sutra de 90 sections, *le Pradjna Sutra de la lumière* qu'il était allé chercher dans le Nord de l'Inde à khoten. En même temps, Chufaka, un religieux Gête qui avait voyagé dans l'Inde¹, traduisit plusieurs ouvrages de la même école (Pradjana). Des traducteurs et pèlerins vinrent aussi du pays des Ouigours. Il y eut encore d'autres traductions, parmi lesquelles le Sutra de la lumière dorée et le Sutra éclatant par l'Indien Dharmaraksha qui prétendait prédire les événements politiques à l'aide de la magie.

L'an 405 le souverain du royaume de Tsin donna un emploi élevé au bouddhiste indien Kumarajiva qui lui avait été amené du Thibet comme prisonnier et lui ordonna de traduire les livres sacrés de l'Inde avec l'aide de 800 religieux bouddhistes amenés également du Thibet. Cette traduction comprend plus de 300 volumes.

On cite surtout trois sutras qui forment le cours d'instruction de l'École *du grand développement*.

¹ Les Gètes reçurent de bonne heure le Bouddhisme. Ils y étaient disposés, d'abord par tempérament, comme les autres peuples de race scythe, et peut-être aussi par une préparation pythagoricienne. On lit dans l'Yamblique de Chalcée :

(Le thrace Zamolxis, esclave d'abord, puis disciple de Pythagore, étant retourné chez les Gètes, leur donna des lois et les rendit courageux en leur enseignant l'immortalité de l'âme, par reconnaissance ils l'ont divinisé.)

En même temps on traduisit les ouvrages formant le cours du *petit développement* : le long Agama Sutra ; la discipline de la division ; la discipline des dix chants et le sutra de la métaphysique par Darmayagama.

Le livre du Dharma, en sentence, est un traité d'instruction morale arrangé dans la forme de Gathas divisés en chapitres avec des titres tels que ceux-ci : Enseignement, conversation, compassion, et cætera.

On peut s'en faire une idée par la sentence suivante : « La vie est courte et fragile comme le vase du potier. Celui qui meurt ne revient pas ». Comme conséquence, il faut apprendre la loi de Bouddha. »

Il y a aussi des ouvrages composés de fables et de paraboles ; entre autres le mélange des Paraboles et le *fillet* de Brahma, traduit par Gogerly, qui donne les règles que doivent suivre les Boddhisattvas.

On peut remarquer par la concision de ces livres que, sous la main exercée des lettrés Chinois, la littérature Bouddhique prend une forme didactique et même acquiert avec l'élégance, la précision et surtout la sobriété qui lui manquaient dans l'Inde.

Des couvents suivaient le petit Véhicule et d'autres le grand Développement. Cette divergence entretenait l'étude comme l'ont fait les disputes théologiques au moyen âge. Les récits des voyageurs Chinois dans l'Inde et dans sa ceinture d'états bouddhistes qui, avant l'invasion musulmane, s'avancait jusqu'en Perse, montrent combien cette étude et la vie monastique étaient alors étendues.

Fa hien, dans ses voyages se procura des copies du Vinaya et des autres livres fondamentaux. A son retour, aidé de l'Indien Bhadra, il traduisit l'Asangkhyea-Vinaya qui, depuis, a toujours fait autorité.

Vers l'an 400 Sangadéva traduisit les Agama Satra.

En 502 un Hindou traduisit plusieurs Sastras du grand Développement, la position fixe et les 10 positions.

2. *Succès et revers du Bouddhisme jusqu'à Bodhidarma.*

L'Empereur Hian Hu de la dynastie des T'sin éleva une pagode dans son palais à Nankin.

Le Bouddhisme fût bien accueilli du peuple à cause de sa ressemblance avec la religion du Tao-ssé avec laquelle le vulgaire le confondait, et surtout à cause du malheur des temps qui portait les misérables à se réfugier dans

une vie meilleure. Son développement fut favorisé par les expéditions dirigées vers le N.-O. par les troubles intérieurs, par la faiblesse des familles régnantes qui perdaient la tradition des grandes dynasties et laissaient la liberté de penser se faire jour au milieu de la confusion générale, et enfin par la prépondérance toujours croissante des Mongols convertis au Bouddhisme.

Nous avons vu jusqu'ici que les violences, les cruautés, les massacres et tous les vices étaient habituels en Chine. Les enseignements bouddhistes eurent un effet remarquable pour adoucir les mœurs. Les apôtres bouddhistes attaquaient avec succès la guerre, le libertinage, l'ivrognerie et les dissensions de famille. Ils combattaient les lettrés par la parole et les Tao-ssé par la vertu miraculeuse attribuée à la sainteté ou du moins à la pratique des œuvres méritoires. Ils ménageaient les Empereurs en proclamant que la fidélité au prince est le premier des devoirs et qu'il faut aimer l'Empereur comme un père. Ils prêchaient aussi les devoirs de famille, conformes en cela à la tradition et aux mœurs chinoises. Ils se rapprochaient des lettrés par la raison, le bon sens pratique, la convenance et la modération qu'avaient recommandées Bouddha. Le célibat religieux était contraire à la politique impériale et, jusqu'à un certain point au dogme des ancêtres ; les Bouddhistes trouvaient de ce côté beaucoup d'opposition. Mais, avec des concessions, ils arrivaient à tout concilier, en Chine comme ailleurs.

La dynastie des Han qui régna de 206 avant J.-C. à 220 après J.-C., ne fut point favorable aux Bouddhistes, elle favorisa surtout les lettrés et les Tao-ssé.

On laissa d'abord les Bouddhistes élever des temples dans les grandes villes, mais sans permettre aux sujets chinois de se faire religieux mendiants (Shramanas). Ce ne fut que l'an 335 que le prince du royaume de Ch'au sous la dynastie des Tsin accorda cette permission à la sollicitation de l'Indien Buddhajanga qui avait acquis, dit-on, une grande influence sur son esprit en s'attribuant des pouvoirs surnaturels ¹.

¹ Le Samanaphata Sutra, conservé à Ceylan comme appartenant à la prédication primitive du Bouddha, prête des pouvoirs surnaturels très étendus aux religieux parvenus au plus haut degré dans la contemplation (voir l'Inde après le Bouddha).

A cette époque on commença à avoir dans le Nord de la Chine de vastes monastères Bouddhistes et les neuf dixièmes de la population étaient attachés à la foi de Bouddha.

Dans les premiers temps, il fallait une autorisation du gouvernement pour se faire religieux. Mais, peu à peu, les Bouddhistes s'affranchirent de cette obligation et alors le consentement des chefs religieux fût seul nécessaire.

Vers l'an 400 après J.-C. l'Empire divisé en deux royaumes, du Midi et du Nord, était en décomposition; les lettrés en imputaient la faute au Bouddhisme. Liéou général heureux s'empara du royaume du Midi, fit étrangler l'Empereur qui était Bouddhiste et fonda la dynastie chinoise des Sung. Le royaume du Nord tomba aux mains d'une puissante famille Tartare connue sous le nom de la dynastie des Wey. Les deux royaumes persécutèrent violemment le Bouddhisme. En 435 un Ministre du royaume du Midi écrivait : « Il y a 400 ans que la secte de Foë s'est introduite en Chine; elle s'est tellement répandue que jusque dans les plus petits villages, on voit des temples et des tours élevées en son honneur, etc.

Ce Ministre obtint la destruction des établissements bouddhistes et l'autorisation de se servir des matériaux pour relever les édifices publics. En même temps, on fonde des collèges et on relève la littérature de l'époque des Han.

De son côté, l'Empereur du Nord proscrit les religieux et les apôtres bouddhistes et les Tao-ssé, et décrète de mort quiconque leur fournira des aliments ou leur donnera asile ou n'enverra pas ses enfants aux écoles publiques.

« Les religions, disait l'édit, sont la cause de tous les troubles qui ont bouleversé l'Empire et ont occasionné la mort d'une infinité de sujets. » Ces lignes visent le Bouddhisme et le Taouïsme appelés *des religions*, par opposition à la doctrine de Confucius considérée comme une philosophie.

On détruisit les statues et les livres Bouddhiques, on mit à mort beaucoup de religieux. Adorer les divinités étrangères ou fabriquer des statues d'argile ou de bronze fût un crime capital.

Le fils aîné de l'Empereur qui était bouddhiste, fit de

vains efforts pour empêcher la persécution. Il y mit fin quand il succéda au trône ; il permit d'avoir dans chaque ville un temple bouddhiste et quarante à cinquante religieux.

Dans le royaume du Midi, l'Empereur Van-ti se montra favorable au Bouddhisme ; il reçut plusieurs ambassades des royaumes situés entre la Chine et l'Inde. Les ambassadeurs lui remirent des lettres qui se félicitaient de la faveur dont le Bouddhisme était l'objet en Chine et vantaient la prospérité de cette religion dans leurs états.

Le Bouddhisme avait pénétré en Chine à une époque assez rapprochée de sa naissance ; il y avait apporté avec le célibat religieux les livres canoniques et pieux, la vie studieuse et méditative, le culte sobre et limité presque exclusivement aux statues de Bouddha. Mais il prit lentement et progressivement un tout autre caractère grâce à Bodhidharma, à ses disciples et aux écoles issues d'eux.

3. *Bodhidharma et son école ou école du cœur de Bouddha.*

En 456 Bodhidharma, le 28^e Patriarche du Cachemir, qui avait vieilli dans le Nord de l'Inde, débarqua à Canton où il fut reçu avec les honneurs dus à son âge et à son caractère et invité à se rendre à la Cour de l'Empereur du Midi, Lyang Vu Li à Nankin. L'Empereur lui dit : « Depuis le commencement de mon règne, je n'ai cessé de faire élever des temples, traduire des livres sacrés et autoriser de nouveaux monastères. Combien de mérites puis-je avoir ainsi accumulé ? » aucuns répondit le Patriarche. Et pourquoi ? interrogea l'Empereur. Le Patriarche reprend : Tout ce que vous avez fait est le résultat insignifiant d'une cause essentiellement imparfaite et en elle-même incomplète. C'est comme l'ombre qui suit le corps, mais n'a pas d'existence réelle. Alors l'Empereur dit : En quoi consiste le mérite ? Le Patriarche : Dans la pureté et la lumière, la profondeur et la plénitude obtenues par l'absorption dans la pensée, au milieu du vide et du silence. Un pareil mérite ne peut-être conquis par des moyens terrestres. » L'Empereur : quelle est la plus importante des doctrines saintes ? — Le Patriarche. Là où tout est le vide, rien

ne mérite le nom de saint. L'Empereur : qui est-ce qui me parle ainsi ? — Le Patriarche : Je l'ignore.

L'Empereur, dit le Narrateur Bouddhiste, resta non éclairé.

En exposant ses vues mystiques, Bodhidarma déconseillait l'usage des livres sacrés. Il représentait l'obtention de l'aspiration du Bouddhiste comme étant uniquement œuvre de cœur.

Bien qu'il protestât qu'il ne faut pas se servir des livres, ses sectateurs mirent en écrit ses apothegmes et c'est par une large diffusion de ces écrits que se fonda une école nombreuse de contemplatifs sous les noms de Chán-hio et de Chán-men.

Mécontent de son entrevue avec le roi du midi, Bodhidarma se rendit dans le royaume des Wey et résida à Loyanga où, dit-on, il resta neuf ans la face tournée vers un mur. Là il eût tant de succès que l'Empereur du Midi se repentit, de l'avoir accueilli froidement et s'efforça, mais vainement, de le rappeler près de lui. Sa présence excita les Bouddhistes fanatisés à faire des efforts surhumains pour dominer leur sensibilité physique, et ils retombèrent dans les pratiques cruelles des ascètes brahmaniques.

Lorsqu'il voulut revoir l'Inde après 9 ans d'absence, Bodhidarma désigna un de ces fanatiques pour son successeur au patriarcat de la Chine qui, selon lui, devait durer deux siècles nécessaires pour assurer le règne du Bouddhisme dans ce pays, ses instructions à son successeur sont consignées dans le Chi yné luch.

Bodhidharma mourut très vieux. Son disciple Sung-uen visitant sa tombe trouva, dit-on, un soulier dans son cercueil. Où allez-vous lui demanda-t il ? Le défunt répondit : « Au ciel d'Occident » la croyance au ciel d'Occident est plus ancienne que Bodhidarma qui a prétendu avoir apporté sa doctrine avec un sceau *du ciel d'Occident*. En outre, comme tous les chefs d'Ecoles Bouddhistes qui l'ont précédé et suivi, il fait remonter sa doctrine à Cakyamouni et même aux Bouddhas antérieurs par une succession non interrompue de patriarches dont certains écrivains Bouddhistes se sont efforcés d'établir la série avec une continuité fort contestée et fort peu authentique.

Le principe des Ch'an men, la secte de Bodhidharma,

était qu'il faut écarter tout enseignement par les livres lors même que ceux-ci reproduisent les propres paroles de Bouddha, et que le cœur (l'esprit), doit s'entretenir lui-même dans un état de perfection en rejetant tout ce qui est extérieur et se renfermant dans une existence inconsciente comme le sommeil.

(Le sankya des Pantajali déclare par son Upanischad la plus importante que : « C'est en ne pensant à quoi que ce soit, qu'on se délivre des formes de l'existence et qu'on a la vue de Brahma).

4. *Chi-kaï et son école. Les trois voies. Le vide.*

Ce célèbre Chi-kaï qui avait reçu l'enseignement de cette école se fatigua de ce système et jeta les grandes lignes d'un autre qu'il professa avec beaucoup d'éclat et de succès d'abord à Nankin, capitale de la dynastie de Chien, puis dans la solitude de Tien tai mont très pittoresque et très célèbre où il se retira et où il mourut assis les jambes croisées et enseignant. Ses œuvres originales et ses commentaires sur les livres du grand Véhicule ont été en 1024 compris dans la Triple corbeille (collection des livres sacrés bouddhistes de la Chine).

Son école a régné pendant des siècles dans les monastères de Kwot sing et de Fu-lung.

Son livre favori était le Lotus de la Bonne Loi, dont il a fait un magnifique éloge.

Il divisait l'enseignement de Çakiamouny en cinq périodes dans lesquelles il classait tous les livres sacrés, puis il exposait à ses disciples son propre système : — Pour reconstituer la vraie nature morale de l'homme, il faut « l'observation » des actions humaines (sans doute l'observation interne). Il y a trois sortes d'opinions : la vraie (l'idéalisme) qui n'est enchaînée à aucune méthode ni aucun système ; l'opinion commune destructive de tout système et de toute doctrine qui donne naissance à ceux-ci, (systèmes et doctrines) ; et l'opinion humble ou inférieure qui réunit tous les systèmes et prend une voie moyenne. Un triple bandeau cache aux hommes la vérité : l'ignorance, la poussière du monde et l'activité des sens et de l'imagination ; tous trois dérobent à leur vue la

beauté de la vie religieuse, entravent le perfectionnement moral et empêchent la liberté mentale absolue. En observant cet état du monde, Bouddha pensait que les idées, les notions des hommes sont fausses ; qu'une science vraie ne fait aucune distinction entre ce qui est le moi et le non moi, et qu'il faut abandonner la conception d'un Bouddha personnel vivant. Autrement ces hommes ne pourraient reconquérir (revenir à) leur vraie nature morale.

L'observation parfaite est : vide, hypothétique ou moyenne. — Pour écarter les illusions qui nous aveuglent, il faut tout voir *dans le vide*. Pour fonder une doctrine ou une institution, il faut la méthode inventive, ou par hypothèse ; pour constituer ou affermir la nature morale de l'homme (la vertu), la voie moyenne est la meilleure. Les trois doivent se compléter et être inséparablement unies, comme les trois yeux de Maha Iswara (Siva).

Pour élucider ces définitions et distinctions, Chi-kai a donné la série des six connexes :

1. La raison. — Elle se trouve dans tous les êtres ; tous ont reçu une nature morale, l'essence du Bouddha.

2. Noms et langage. Tous les êtres n'ont pas l'instruction nécessaire pour l'usage de la raison, et indispensable pour produire la certitude et écarter l'erreur.

3. L'observation des actions humaines ou internes donne la marque vraie du monde.

4. *La ressemblance*. La Perfection est un idéal dont on ne peut atteindre que la ressemblance ;

5. *Le développement* vrai de la nature humaine ;

6. *La confirmation*, état ou l'ignorance est dissipée et l'homme à l'intelligence parfaite. Il y a, dans le progrès pour la perfection, dix degrés dont les plus élevés sont les Pratyéka Bouddha, les Boddhisattvas et les Boudhas.

Il y a huit états de spiritualité, les quatre derniers s'appellent les quatre modes de contemplation de Chi-Kaï.

Il y a vingt-quatre moyens auxiliaires de la science et de la vertu, dix modes d'observer la vraie nature de l'homme ; etc., etc.

Nous abrégeons ces classifications, subdivisions et énumérations. Elles nous donnent une idée de la manière dont les Bouddhistes, en général, divisent leurs écrits

par une profusion de n^{os}, de titres et de séparations. Cette habitude allourdit toute la littérature bouddhiste.

La division fondamentale du système de l'École de Tien-tai dans : le vide, ou l'irrét, l'invention, (ou la vue des objets par l'imagination, l'Idéalisme), et la voie moyenne remonte à Nagardjuna. Les vues que cette école lui a empruntées se trouvent dans le sutra du milieu, traduit en chinois au commencement du v^e siècle ; ce sutra composé de cinq cents Stances, repose sur les principes de la Pradjna Paramita. Il a donné naissance au Thibet à l'École de Madyamika (la philosophie du milieu.)

On lit dans cet écrit :

« Les méthodes et les doctrines nées de différentes causes aboutissent toutes au vide ; ce sont de simples dénominations et classifications.

Et encore :

Elles contiennent la signification de la *voie moyenne*. »

Cette dernière proposition a été la base du système de Hwei-wen et ensuite de celui de Chi-Kai qui lui a donné sa forme actuelle dans l'École de Tien-tai-Kiau ¹.

La définition par un de leurs commentateurs de l'État de Lo-han ou Arhan nous initie aux idées de ces diverses

¹ Voir cette École dans la suite de cet ouvrage au Bouddhisme Japonais, et dans l'esquisse des huit sectes bouddhiste du Japon (Alfred Milloud, annales du musée Guimet, année 1892). Il y a d'assez grandes différences entre ces exposés tout à fait récents et celui qui vient d'être fait ici ; en cas de désaccord ou d'obscurité, il faut préférer les dernières appréciations, les premières ont cependant leur intérêt et leur utilité, les unes et les autres se complètent mutuellement.

Chaque école bouddhiste a sa théorie métaphysique qui correspond presque toujours à une théorie similaire de la philosophie allemande. Nous considérons comme indispensable de rapprocher les théories similaires entre elles et les ensembles entre eux, les philosophes allemands ayant une bien plus grande puissance de déduction et d'élucidation que les Bouddhistes, Pour cela il suffit de lire les exposés des théories de Shelling, Fichte, Hegel, Hartmann, Stopenhauer dans l'histoire de la philosophie de M. Alaux (Degorce Cadot, bibliothèque de Vulgarisation). On fera bien aussi de comparer de la même manière le spinosisme et le Védantisme. (Voir aussi Weber, histoire de la philosophie Européenne).

écoles en même temps qu'à leur langage. 1° La pureté de la vie religieuse *Le* délivre de la renaissance. 2° En chassant l'ignorance et le mal, *Il* tue les *voleurs*, c'est-à-dire les sensations et les perceptions, voleurs de l'esprits. 3° Il est digne d'honneur parce qu'il a le pouvoir de donner le bonheur aux neuf classes d'êtres. Le *Recueillement* et le *Progrès*, deux degrés ou principes de perfectionnement, tuent *les voleurs*, mais les deux principes ou degrés supérieurs, le discernement et l'état complet tuent non-seulement les voleurs, (les apparences) mais encore les non-voleurs, c'est-à-dire le Nirvana lui-même qui est débarrassé des *voleurs*. Dans la théorie de la triple contemplation (doctrine primitive de Nagardjuna) le n° 1 correspond à la voie moyenne, le n° 2 à l'invention, le n° 3 à la compréhension du vide.

Dans la théorie de la contemplation du cœur (école de Tien-tai) la voiemoyenne et la vue correcte dispensent de s'aventurer dans l'invention et la compréhension du vide. Le chagrin du cœur a disparu. L'intuition de la vraie nature de son esprit donne à l'homme le plus haut état d'affermissement, le trésor caché réservé pour lui-même (le moi.)

Un commentateur de cette école fait apparaître Brahma comme un disciple de Bouddha et, d'après la méthode de l'observation du cœur, le définit « la contemplation de l'éloignement de toutes les souillures » ; phraséologie à la fois brahmanique et bouddhiste.

Dans ces abstractions morales et métaphysiques que l'on pousse jusqu'à leur dernière limite par l'abus des antithèses, la Mythologie des Bouddhas, des Boddhisattvas, des rois, des dieux devient un hors d'œuvre ! Les métaphysiciens attaquent tout et ne laissent debout dans l'univers *que la connaissance* qu'ils finissent même par nier à son tour.

Indifférents à tout, ils laissent, au vulgaire, les légendes, les dieux et le culte idolâtrique.

L'École de Tien-tai s'est proposé spécialement de tracer une voie moyenne entre la foi à la vérité des premiers enseignements du Bouddha (considérés par quelques-uns comme livres sacrés) pris à la lettre, et leur rejet total par un idéalisme absolu. Elle admet les expansions même divergentes du Bouddhisme comme le résultat de son dévelop-

pement naturel dans deux sens, et il apporte un système de conciliation formé par l'étude, la comparaison et la combinaison des autres systèmes.

Voici les pratiques que Chi Kai a instituées :

1. Rester constamment assis pour atteindre l'état de Çamadi ou contemplation rêveuse, enseignée à Manjukri.

2. Se mouvoir constamment pour obtenir un autre état de Çamadi enseigné par Bouddha

3. Être tantôt assis, tantôt en mouvement, pour arriver à l'état de Çamadi indiqué par Pu-hien.

4. Enfin n'être ni assis ni en mouvement pour atteindre un autre état de contemplation.

Les règles pour le chant dans les cérémonies religieuses adoptées par sa secte ont été élaborées par un religieux plusieurs siècles après lui. Elles sont très nombreuses et ont pour objet d'exciter le sentiment religieux plus qu'il ne l'est par le cérémonial Bouddhiste ordinaire.

5. Continuation de la lutte entre les trois religions.

Reprenons au point où nous l'avons laissé le cours des vicissitudes de fortune du Bouddhisme en Chine.

La faveur dont il avait été l'objet dans le royaume du midi de la part de l'Empereur Ven-ti cessa bientôt.

Un magistrat adressa à l'Empereur un mémoire où il signalait le nombre exagéré des nouveaux temples et pagodes, le luxe et la frivolité qui y régnaient ; il demandait qu'il fut interdit de fonder de nouvelles statues en bronze de Bouddha sans la permission de l'autorité. Quelques années après en 458, un religieux Bouddhiste se trouva impliqué dans une conspiration.

A cette occasion parut un Edit Impérial, signalant que beaucoup de criminels, pour échapper à la justice, prenaient l'habit religieux sous lequel ils continuaient leurs méfaits, et ordonnant des recherches minutieuses sur les bonzes et la mise à mort de tous ceux qui étaient des criminels.

Quant à ceux qui n'observaient pas leurs vœux d'abstinence et de renoncement, ils devaient être renvoyés à leurs familles et à leurs anciennes occupations. Défense

aux bonzes d'entrer au palais et de converser avec les femmes de l'Empereur.

Pour gagner à eux le peuple dans la lutte contre les deux religions, les lettrés provoquent un nouveau partage des terres deux fois plus favorable aux cultivateurs que la dernière loi agraire.

Malgré cela, les couvents continuent à s'étendre et une controverse s'engage entre les Bouddhistes et les lettrés.

Tsi-Liang, ministre d'Etat sous l'Empereur Tsi-Wuti (483), plaide pour le Bouddhisme. « Si vous ne croyez pas à la rétribution des actes, comment expliquez-vous la différence entre l'état des riches et celui des pauvres? son contradicteur répond : Les hommes sont comme les fleurs qui s'épanouissent sur un arbre ; elle croissent ensemble et sont emportés par le même vent. Les unes tombent sur des tapis de verdure comme les hommes qui naissent dans les palais, les autres gisent dans la boue et la poussière comme les pauvres et les déshérités. Il n'y a pas besoin de la doctrine de la rétribution pour concevoir la richesse et la pauvreté. L'âme est au corps ce que le fil est au couteau. Le fil ne peut exister qu'autant que le couteau existe. »

Les disciples de Confucius rejetaient donc la vie future. Mais le peuple accablé par les maux de la vie terrestre l'acceptait des Bouddhistes. Aussi aujourd'hui la langue chinoise est toute imprégnée de cette croyance et les termes qui y ressortent abondent dans tous les écrits chinois¹.

On lit dans l'histoire de la dynastie des Sung une controverse intéressante : « La doctrine de Confucius, dit le bouddhiste, ne connaît rien au-delà des sens, et une pareille ignorance nous plonge dans la tristesse. La doctrine de Çakya a au contraire des aspirations sans limites. La crainte de l'Enfer empêche de pécher. Le désir du ciel force à la vertu. Le Nirvana est la science la plus parfaite,

¹ A ceux qui se convertissent, nous a écrit M. l'abbé Desgodins, nous n'avons rien à apprendre sur le fait de l'existence du ciel et de l'enfer. Nous n'avons qu'à leur expliquer la nature vraie de ces deux états qui suivent la mort ; ils la comprennent très facilement.

le spectacle le plus vaste que l'on puisse concevoir¹. »

A cela le disciple de Confucius répond ! « Faire le bien pour obtenir le ciel vaut infiniment moins que de le faire pour lui-même. Gouverner son cœur par le sentiment, l'amour du devoir, est bien mieux que de réprimer ses sens par crainte de l'Enfer. »

Les actes d'adoration qui ont pour but le rachat du péché n'ont point leur source dans la piété. Une offrande faite pour obtenir le centuple ne provient point d'un véritable sentiment intérieur. Se plonger dans la béatitude du Nirvana, c'est tomber dans l'inertie. Exalter la beauté de la représentation idéale de la doctrine de Bouddha contemplée par ses disciples avancés, c'est développer dans les hommes l'amour du merveilleux. Votre système poursuit des biens éloignés et ne dompte pas votre chair qui se révolte sous vous.

Vous dites que le Bodhisattva n'en ressent point les aiguillons, mais tous les êtres sans exception les ressentent. »

Le Bouddhiste réplique : « La croyance à la vie future est nécessaire pour conduire l'homme à la vertu. Autrement comment les mauvaises tendances de la vie présente seraient-elles réprimées ? L'homme n'agit point spontanément et immédiatement sans espérer quelque chose. Le cultivateur laboure son champ pour obtenir une moisson. S'il n'avait pas cet espoir, il resterait oisif chez lui. » — Le Confucien répond que la religion consistant dans la répression de tous les désirs, on ne saurait prendre pour mobile de la vertu le désir du Ciel bouddhique ouvert à la passion. »

Le Bouddhisme était très prospère dans le royaume du Nord dont le souverain n'épargnait rien pour le propager. Dans l'année 467, ce prince érigea une statue de Bouddha en bronze haute de 15 mètres et enfin abdiqua pour se faire religieux.

Vers le même temps, l'Empereur du Midi élevait un magnifique temple Bouddhiste et était violemment blâmé par les Mandarins pour ce fait et pour la faveur qu'il accordait au Bouddhisme.

¹ Remarquons cette idée sur le Nirvana ; c'est la béatitude par la science et non l'anéantissement.

Au commencement du vi^e siècle, il y avait en Chine plus de 3,000 religieux Indiens qui avaient fui la persécution des Brahmes et qui contribuaient beaucoup à propager leur religion en Chine. L'Empereur du Nord (dynastie des Wey) les reçut dans des Monastères élevés dans les plus beaux sites. Un grand nombre se fixèrent dans la capitale Loyang aujourd'hui Ho-Nun fu. On rapporte même qu'il commenta publiquement les classiques bouddhistes.

Les lettrés lui reprochent beaucoup d'avoir fait la guerre, alors qu'il professait une religion absolument opposée à *la cruauté et à l'effusion du sang*¹.

En 515 plusieurs religieux furent mis à mort pour avoir pratiqué la magie. C'est un reproche que les historiens Chinois font souvent aux anciens Bouddhistes de la Chine. Sans doute ils venaient du Nord de l'Inde où, contrairement à son esprit originel, le Bouddhisme, comme nous l'avons vu, était tombé dans le mysticisme et la Magie.

En 518 le religieux Hei Swang fût envoyé dans l'Inde pour y chercher des livres Bouddhistes. Il rapporta du Candahar et du royaume d'Oude où il séjourna deux ans, 175 ouvrages bouddhiques. La relation de son voyage a été traduite en allemand par le professeur Newin.

A cette époque, les reliques de Bouddha et des autres saints personnages faisaient fureur. — Deux Empereurs prirent l'habit religieux dans un âge avancé par crainte de la vie future.

L'Empereur Wu-ti (de la dynastie des Lyang) dans l'année 558, après 26 ans de règne, se fit religieux et entra pendant quelque temps dans le Tunghai, monastère de Nankin. Il prit encore deux autres fois la robe de religieux, abolit la peine de mort au nom du Bouddhisme et supprima dans les provinces les collèges des lettrés pour en faire des greniers publics. Il eut pour successeur son fils qui protégea les Tao-ssés.

L'Impératrice Hou-chi du royaume du Nord, sans doute par un système d'équilibre politique suivi généralement par les Empereurs de la Chine éminents, donna de grandes marques d'honneur aux trois religions et voulut en-

¹ Ainsi les ennemis du Bouddhisme eux-mêmes lui reconnaissent ce caractère.

tendre à la fois les lettrés, les Tao-Tsé et les Bouddhistes tous mis en présence, les lettrés reprochèrent aux Bouddhistes le culte du néant et de la mort, la diminution de la population, de la richesse publique et de l'impôt, la destruction de l'esprit de famille par l'exemple de Bouddha qui avait quitté son père, sa femme et son royaume héréditaire pour se livrer à des spéculations métaphysiques. Mais les bonzes Bouddhistes et Tao-Tsé leur opposèrent le silence de Confucius sur la vie future et l'indulgence avec laquelle il avait laissé passer les esprits, les pronostics et le culte des ancêtres qui impliquaient cette vie. « N'appellez-vous pas esprits les âmes des hommes après la mort ? Bouddha n'a été qu'un homme comme vous ; quel est notre tort si nous l'appelons esprit ? »

Les bonzes prouvaient ainsi que les lettrés devaient s'occuper des âmes. L'Impératrice proclama la défaite de ces derniers, donna un thaël d'or à chaque bonze et voulut faire de la doctrine de Lao ssés la religion dominante ; en même temps elle envoya chercher dans l'Inde 160 volumes de la religion de Bouddha qu'elle confondait presque avec celle de Lao-Tseu. Mais les lettrés se révoltèrent et firent noyer l'Impératrice avec son fils. L'Empire du Nord se divisa en deux états, celui d'Orient et d'Occident. Dans le premier, le roi se déclara pour les Bouddhistes et proscrivit les Tao-ssés, le second état proscrivit les deux religions et fit régner la philosophie de Confucius.

Le souverain de l'Etat de Tsei s'efforça de réunir les deux religions. Il mit à mort plusieurs prêtres des Tao-ssés qui avaient refusé de se faire Bouddhistes, ce qui fit cesser toute résistance.

En 558, un Empereur de la dynastie des Chen proscrivit à la fois le Taouisme et le Bouddhisme. Les livres et les statues furent détruits.

6. *Constitution de la Chine en un seul état. Dynasties de Souï et des Tsung.*

L'Empereur Souï réunit toute la Chine pour son sceptre et fonda une dynastie qui régna seulement 37 ans et qui se montra favorable aux deux religions. Il défendit que

l'on détruisit ou mutilât aucune des statues des Bouddhistes ou des Taouistes et s'efforça de réduire le pouvoir oppressif des lettrés. Il limita le nombre des collèges de manière qu'il n'en sortît que 700 élèves tous les 10 ans, ce qui est très peu pour une population comme celle de la Chine. « Je rends à l'Etat, disait l'Empereur dans son Edit, des laboureurs, des ouvriers et des commerçants que lui enlevait la facilité pour chacun de faire des études gratuites ; ils le serviront utilement, à l'inverse de cette foule de demi-lettrés qui n'étaient pour la plupart que des fainéants orgueilleux et des frondeurs perpétuels. »

Les historiens de l'Ecole de Confucius se plaignent de cette dynastie et se lamentent de ce que, à cette époque, les livres bouddhistes étaient dix fois plus nombreux que les classiques de l'Ecole de Confucius ; on comptait 4950 ouvrages bouddhistes différents. A cette époque les Bouddhistes firent quelques efforts pour améliorer l'alphabet chinois par l'assimilation avec l'alphabet sanscrit. C'est à peu près vers le même temps qu'ils donnèrent un alphabet aux Thibétains et aux Coréens.

Un général Kao-Tseu qui s'était fait le protecteur de l'Empire, fonda la dynastie suivante, celle des Tang (ou Sung) qui affectèrent la suprématie religieuse et la prétention de réglémenter le culte.

Il y eût retour aux doctrines de Confucius. Il en fut ainsi à chaque restauration de l'Empire au moins pour ce qui regarde la constitution de l'Etat. Les dynasties Mongole et Mantchoue elle-mêmes ont eu recours aux lettrés pour les affaires du Gouvernement, quelle que fût la croyance personnelle du souverain. Lorsque Kao-Tseu travailla à ramener la Chine à l'unité, les lettrés le secondèrent et se mirent à la tête du mouvement, bien que le prince favorisât les pratiques des Tao-Ssé. Défiant presque l'Empereur dont ils étaient les Ministres et les agents, les lettrés disaient : « L'Etat est tout, l'Etat c'est nous. »

Le ministre Fuhi fulmina contre les Tao-Ssé un réquisitoire resté célèbre qui atteignait également les Bouddhistes.

« Les pratiques des Tao-Ssés n'ont aucune influence sur le sort des hommes. La vie et la mort dépendent unique-

ment de causes naturelles auxquelles l'homme ne peut échapper. La récompense ou la punition des actes appartiennent aux princes ; l'état de richesse ou de pauvreté de chacun dépend uniquement de la conduite. Les sièges de béatitude bouddhique sont de pures fictions. Les religieux sont des membres inutiles du corps social. Ils ne se font ascètes que pour échapper à l'impôt. Il faut forcer les religieux et les religieuses à se marier et à avoir des familles. »

L'Empereur se contenta de réformer les abus ; il limita et restreignit le nombre des bonzes et des docteurs Tao-Ssé, voulant ainsi équilibrer les trois sectes.

Tai-Tsung le second des Tsung et le premier des Empereurs, Chinois pour l'habileté et la bonté, — Gibbon l'appelle l'Auguste de la Chine — se montra tolérant pour tous. Il fit des Edits pour rétablir les collèges de Confucius et les lettrés. Mais en revenant d'un pèlerinage au tombeau de Confucius qu'il proclama le grand Maître, il s'arrêta au village où était né Lao-Tseu dont il pensait descendre et lui conféra le titre posthume de souverain.

Il accueillit avec une grande faveur les chrétiens Syriens, Alopen et ses compagnons.

Sept ans plus tard il reçut avec une grande distinction Hiouen Tsang à son retour de l'Inde et l'encouragea de tout son pouvoir.

NOTE

Nous avons repris dans ce titre l'historique des divers systèmes métaphysiques qui forment le Bouddhisme du Nord ; il se continue dans tout le cours du présent ouvrage et de celui que nous avons publié sur le Japon. Pour faciliter au lecteur l'intelligence de ces systèmes et leur rattachement aux systèmes philosophiques de l'Occident, nous donnons ici la nomenclature de ces derniers si lumineusement établie par Alfred Weber.

En tant que recherche de la cause première, la philosophie s'appelle plus spécialement *métaphysique*, *ontologie*, *philosophie spéculative*. La philosophie qui renonce à cette recherche et se contente d'être la Synthèse-Scientifique est dite philoso-

phie *positive* ou *positivisme*. Celui-ci peut se baser simplement sur le fait historique de la contradiction perpétuelle des systèmes, c'est-à-dire avoir un fondement purement empirique, ou bien, il peut se fonder sur l'analyse raisonnée de l'entendement humain : dans le premier cas, il est *scepticisme* ; dans le second, *criticisme*. Au scepticisme est opposé le *dogmatisme*, c'est-à-dire la foi naïve ou raisonnée ou la possibilité pour l'esprit humain d'une connaissance objective des choses et de leur cause première. Le *rationalisme* prétend arriver à cette cause par le raisonnement *a priori* ; l'*empirisme* n'admet d'autre méthode que l'observation et l'induction ou raisonnement *a posteriori*. La spéculation pure ou *a priori* est la méthode préférée de l'*idéalisme*, qui voit dans la pensée le fait primitif, antérieur et supérieur à toute réalité ; l'*empirisme* au contraire se fonde sur l'opinion que la pensée, loin d'être cause première, dérive d'une réalité préexistante, c'est-à-dire sur le réalisme au sens moderne du mot. Si l'action de la cause première est considérée comme inconsciente et involontaire, par opposition à l'activité *téléologique* ou se produisant en vue d'une fin, le réalisme devient *matérialisme* et *mécanisme*. De son côté l'idéalisme devient *spiritualisme* lorsque, personnifiant la cause première, il y voit non pas seulement une idée qui se réalise, mais un *être* qui plane au-dessus des choses (*supranaturalisme*, *transcendance*) et les gouverne d'après sa libre volonté (*théisme*) ou par l'intermédiaire de lois invariables (*déisme*). C'est le dualisme de l'esprit et de la matière, du créateur et de la nature (d'une partie des systèmes de l'Inde,) par opposition au *panthéisme*, au *naturalisme*, au *monisme* (autre système de l'Inde). Le Panthéisme, naturalisme ou monisme (le non deux de l'Inde), assimilant l'idée de cause au concept de substance, considère la cause première comme la substance même des choses (*immanence* de dieu) et l'ensemble de ses modes ou phénomènes, l'univers, comme une unité vivante (monisme), un seul et même être collectif se gouvernant lui-même suivant des lois qui résultent de la nature même (naturalisme). Le monisme est : monisme absolu ou monisme multiple, selon qu'il considère la substance cosmique comme une unité absolue ou comme une collection d'unités irréductibles ; atomisme ou dynamisme, selon que ces unités sont considérées comme des unités infiniment petites (atomes) ou des centres de force absolument inétendus (dynamides ou monades).

TITRE IV

DÉVELOPPEMENT DU BOUDDHISME CHINOIS DEPUIS HIOUEN-TSANG
JUSQU'À L'INTRODUCTION DU LAMAISME À L'AVÈNEMENT DE LA
DYNASTIE MONGOLE.

1. *Les pèlerins Chinois dans l'Inde.*

Ce fût dans l'année 629 que le célèbre Hiouen-Tsang entreprit son voyage pour l'Inde. Il en rapporta, outre des reliques et des statues de Bouddha, 124 Sutras du grand développement et 178 ouvrages des cinq écoles principales, Sammitiyas, Mahishashakas, Cashayapiyas, Darmaguptas et Sawastiwadas. On lui donna, à son retour, autant d'assistants qu'il voulût et, avec leur aide, il traduisit tous ces ouvrages.

A la prière de l'Empereur, il corrigea le célèbre Sutra de Vajru-Chedika-Pradjna-Paramita que l'École du Grand-Vehicule prétend renfermer l'enseignement même de Bouddha.

La vie et les aventures de Hiouen-Tsang ont fourni le sujet d'un long roman très populaire en Chine où l'auteur, un Taouiste, a accumulé à la fois tout le surnaturel et toute la mythologie des deux religions.

Hiouen-Tsang est le plus marquant des pèlerins qu'entraîna le mouvement Chinois vers l'Inde dont il convient de rendre un compte sommaire :

S'associant à ce mouvement, les Empereurs de Chine envoyèrent, dans le cours du VII^e siècle de notre ère, plusieurs missions de Mandarins civils et militaires pour étudier l'Inde et en rapporter des renseignements utiles.

Le premier pèlerin Chinois qui ait écrit son voyage dans l'Inde, Chi-tao-an, voyageait au commencement du IV^e siècle. 80 ans avant Fa-Hien ; on n'a pas retrouvé son livre intitulé : Description des contrées Occidentales.

Fa-Hien vint dans l'Inde au commencement du V^e siècle, en passant par le Thibet, l'Afghanistan et le Punjab ; il visita comme pèlerin les lieux rendus célèbres par les diverses circonstances de la vie de Foé. (non Chinois de Bouddha), et ensuite l'île de Ceylan. De là, il fit voile pour l'Archipel Malais, toucha à Java et rentra sain et sauf en Chine, après un voyage de 7 ans où il avait parcouru presque tous les pays Bouddhistes ; il avait étudié assez bien leur état religieux pour pouvoir en publier à son retour un compte exact et complet et il rapportait une collection complète de tous les livres considérés comme canoniques ; afin de pouvoir bien les comprendre, au besoin les commenter ; il avait consacré trois années de son séjour dans l'Inde à l'étude de la langue Pâli.

Cent ans environ après Fa Hien, Hoëi Seng et Song Yun furent envoyés dans l'Inde par une impératrice ; le récit de leur voyage a été traduit en Allemand.

Hiouen Tsang se fit pèlerin, dans le but de raviver le Bouddhisme à une époque de langueur et d'éclipse. Il quitta la Chine, sans avoir obtenu l'autorisation de l'Empereur, avec beaucoup de peine et de dangers. Le récit de son voyage, sous le titre de : mémoire sur les contrées Occidentales, forme dans le texte Chinois un volume de plus de 600 pages in-quarto ; il a eu plusieurs éditions impériales.

A son retour, l'Empereur lui avait offert un poste élevé ; il le refusa, alléguant son ignorance complète de la doctrine de Confucius.

Il refusa également d'accompagner l'Empereur dans une expédition militaire, déclarant que ses principes fondés sur l'amour des hommes ne lui permettaient pas d'assister à des combats et à des scènes de carnage.

Il demanda pour seule faveur et obtint d'être mis à même de traduire les 600 ouvrages qu'il avait rapportés

de son voyage. Au bout de 3 mois Hiouen-Tsang offrit à l'Empereur avec un résumé de son voyage qui lui avait été demandé la traduction de 5 ouvrages ; et celui-ci daigna, sur sa demande, y inscrire une préface à la louange de Bouddha, qui, avec une autre préface du prince Impérial, fut gravée sur des tables de marbre et déposée dans le couvent principal. On sait que tout ce qui est écrit ou édifié par les Empereurs devient pour les Chinois l'objet d'un culte qui en assure la conservation indéfinie ; c'était donc une sorte de consécration officielle et à perpétuité du Bouddhisme en Chine que le grand Pélerin avait obtenu.

Hiouen-Tsang obtint encore un décret de l'Empereur disposant qu'on ordonnerait 5 nouveaux religieux dans chaque couvent ordinaire et 50 dans celui du Grand-Bonheur, soit pour 3,716 couvents environ 19,000 religieux. Pendant les dernières années de la dynastie Souï (581 à 618) la plupart des couvents et des temples, avaient été saccagés, et un grand nombre de religieux exterminés, ce décret remit les monastères sur un pied respectable et non excessif. Cet empereur et son fils qui lui succéda furent tous deux favorables au Bouddhisme.

Hiouen-Tsang avait compris que le Bouddhisme qui était entré en Chine avec une certaine humilité et en faisant beaucoup de concessions, manquait de l'énergie vitale nécessaire pour ne pas s'éteindre soit par l'envahissement soit par les attaques du Confucianisme et qu'il fallait le retremper à sa première source. Il consacra toute sa vie, 50 ans, à l'accomplissement de cette unique pensée. Quand il sentit ses forces l'abandonner, il ordonna à un religieux de dresser la liste des livres sacrés et des traités qu'il avait traduits, au nombre de 740. Il fit aussi inscrire le nombre fabuleux des bonnes œuvres de toute nature qu'il avait accomplies, soit pour la gloire de la religion, soit pour le soulagement des êtres, etc.

Puis il invita tous les religieux du couvent où il résidait à dire joyeusement adieu « à ce corps impur ».

« Je désire voir reverser sur les autres hommes, les mérites que j'ai acquis par mes bonnes œuvres, naître avec eux dans le ciel des Thucita et servir le Maitreya Bodhisattva. »

(Il avait pendant toute sa vie exalté Maitreya comme le Bouddha de l'amour et de la Charité).

« Quand je descendrai sur la terre, je désire, à chaque naissance nouvelle, remplir avec un zèle sans bornes mes devoirs envers le Bouddha et arriver enfin à l'intelligence suprême ».

Bien que dans ces démarches et ces paroles perce un désir assez grand de glorification personnelle, le sentiment dominant est une grande et réelle charité. Comme son modèle le Maitreya Bouddha, Hiouen-Tsang aime les hommes immensément ; il veut les éclairer et les sauver au prix du sacrifice perpétuel de lui-même. Pendant sa vie, il n'a reculé devant aucun danger, il n'a pas dévié un seul instant de la ligne qu'il s'est tracée. Il était soutenu par une foi ardente qu'il a poussée quelquefois jusqu'à la crédulité enfantine. Sous ce rapport, comme sous celui de la ferveur charitable, il s'éloignait du caractère chinois réaliste et flegmatique. Était-ce un Chinois pur sang, ou bien avait-il une origine Indienne ou Mongole ? Question curieuse que ses portraits, s'ils sont exacts, pourraient élucider. Comme le type Chinois, ainsi que nous l'avons vu, n'est qu'une moyenne fictive, il peut appartenir à un des meilleurs groupes ethniques de l'ancienne Chine. S'il en est ainsi, on peut en conclure qu'il y a en Chine des éléments pour un développement altruiste et pieux assez étendu.

La nécessité de raviver sa flamme au foyer commun a poussé vers l'Inde la Chine bouddhiste pendant de très longs siècles. Ce mouvement non interrompu jusqu'à l'expulsion du Bouddhisme de l'Inde, existe encore aujourd'hui et a pour objet la vénération pour les ruines et monuments.

En 730, cent ans environ après Hiouen-Tsang, un lettré I-Tsing rédigea en vertu d'un décret impérial « l'histoire et les itinéraires des religieux de la dynastie des Tsung (au nombre de 56) qui voyagèrent à l'Occident de la Chine pour aller chercher la loi. »

Il y a enfin, l'Itinéraire du « voyage de Khi-Nio dans les contrées de l'Ouest ». En 944 Khi-Nio était parti par ordre de l'Empereur avec 300 religieux, et il était resté 12 ans hors de sa patrie. Il ne reste de lui que des notes ne formant pas plus de huit pages in-quarto.

2. *Faveur du Bouddhisme sous la dynastie des Tsung ou Tsang son influence sur la littérature de la Chine et réciproquement. Réaction contre lui.*

Le Bouddhisme très puissant à la cour sous la dynastie des Tsung eût une très grande influence sur la littérature de cette époque et réciproquement. D'une part les traductions des livres Bouddhistes furent faites avec un soin extrême et reçurent des lettrés chinois un grand fini littéraire et la concision, deux qualités qui leur manquent généralement. D'un autre côté, on doit au Bouddhisme ou à sa direction, les dictionnaires du temps, l'épellation syllabique, la découverte des tons et l'établissement des règles de la poésie. Les poètes et les critiques de la dynastie des Tsung reconnaissant les obligations qu'ils avaient au Bouddhisme ne s'opposèrent que faiblement à la propagation de la foi dans le peuple et à l'introduction dans le langage des phrases et des expressions Indiennes. Han yu dans son Fo kupiau fut une exception.

Les courts traités bouddhiques de morale sont dignes d'attention. M. Béal en a traduit plusieurs dans son Caténa.

Plusieurs livres bouddhiques, entre autres celui des cent paraboles, renferment des paraboles ingénieuses présentées comme des récits de quelque vie antérieure. Nous en citerons deux pour exemples :

1^o Les voyageurs qui sacrifient leur guide. — Une caravane de marchands, tous de la même ville et amis, arriva avec son guide à un temple des Dévas où c'était la coutume de sacrifier un homme avant de passer outre. Ne voulant point désigner l'un d'entre eux, ils immolèrent le guide. Mais ensuite, ils s'égarèrent dans leur route et moururent l'un après l'autre.

Il en est ainsi des hommes. Dans leur voyage à travers la vie s'ils sacrifient aux convoitises et aux obstacles du chemin, leur guide, la vertu ; ils ne sortiront jamais du désert de la vie et de la mort, et ils seront tourmentés pendant des siècles.

2^o le Brahmane qui tue son fils. — Cette parabole vise le charlatanisme spirituel, un des quatre péchés capitaux bouddhiques. Un brahmane qui se croyait très sage et très habile astrologue et jongleur, s'en vint dans un pays étranger pour y montrer son pouvoir. Il portait son fils dans ses bras en pleurant. A ceux qui lui demandaient le sujet de ses larmes, il répondait : Cet enfant doit mourir dans sept jours, je pleure sur sa vie. On lui disait : vos calculs peuvent vous tromper. Il sera temps de pleurer dans huit jours. Il affirmait alors : « Le soleil et la lune peuvent s'éteindre, les étoiles tomber, ma parole ne peut manquer de s'accomplir ». Le 7^e jour, pour gagner réputation et profit, il tua son fils, et obtint ainsi un grand nombre de disciples.

Il en est ainsi de ceux qui parmi les 4 classes de bouddhistes prétendent à des lumières exceptionnelles. Etouffant en eux-mêmes la bonté, ils prennent faussement un rôle de bienveillance et, pour se soutenir, ils endurent beaucoup de souffrances, et ressemblent au Brahmane qui a tué son fils.

De là le livre passe aux Bouddhas et à leur enseignement. Ils ne sont point sujets aux erreurs humaines. En donnant l'instruction ils gardent toujours le milieu de la voie, ne s'attachant jamais à un côté unique. Ils conforment leurs actes à leur doctrine. Beaucoup de personnes qui prétendent les imiter tombent dans la vanterie, le mensonge et l'extravagance. Les hommes exposent la forme de la loi, mais ils ne montrent pas la loi elle-même dans sa vérité absolue.

Après Tai-Tsung l'histoire signale particulièrement la mère du 6^e Empereur de la dynastie des Tsung, l'Impératrice Vou héou qui régna de 649 à 705 ; extravagante, ambitieuse et cruelle, elle s'éprit d'un jeune bonze qui épuisa le Trésor pour la construction d'un temple gigantesque, puis elle le fit périr. Elle protégea le Bouddhisme, vénéra la doctrine de Tao-Tseu et persécuta les lettrés. Elle attribua un haut rang au patriarche Bouddhiste ; après sa chute, celui-ci prit le titre de : *maître et prince spirituel de la loi*.

Bodhidharma avait eu cinq successeurs qui, avec lui, sont désignés sous le nom de Patriarche de l'Orient. Le 4^e, invité à se rendre à la cour, refusa, même sous la

menace de la mort. Peu après, la ville où il résidait fut assiégée par des rebelles. Il ordonna à ses religieux de monter sur les remparts, en costume, et de réciter la Praradjana. Les ennemis les prirent pour des esprits et s'enfuirent.

Dans l'année 690 fût composé un Soutra Bouddhique où l'Impératrice était représentée comme étant le Maitreya Bouddha à venir. Elle le fit circuler dans tout l'Empire et accorda des charges publiques à un certain nombre de religieux Bouddhistes ; ce qui fût signalé comme une monstruosité.

La faveur excessive qu'elle avait eue pour le Bouddhisme provoqua une réaction ; l'Empereur Yen-Tsung imputant aux deux religions la courte durée des dynasties qui les avaient favorisées, proscrivit le culte Bouddhique, supprima les Bonzeries, et rendit à la vie laïque plus de 12,000 religieux. Cependant ayant été obligé de recourir à un Bonze et à des Hindous pour corriger le calendrier, il fit fléchir la rigueur des Edits portés contre les bonzes.

En l'an 760 ap. J.-C. l'Empereur Su-Tsung montra son attachement au Bouddhisme, en faisant célébrer dans le palais impérial, par une cérémonie de cette religion, l'anniversaire annuel de sa naissance.

Son successeur l'Empereur Tao-Tsung se montra encore plus attaché au Bouddhisme et surtout plus superstitieux ; quand le territoire était envahi, il envoyait, dit-on, les religieux Bouddhistes chanter leurs hymnes et les ennemis se retiraient ¹.

Les Bonzeries se multiplièrent beaucoup sous lui. Dans l'année 768, à la pleine lune du 7^e mois, un vase d'offrandes pour nourrir les esprits affamés fut apporté du palais par ordre de l'Empereur et présenté au Temple de Chang-King-Si. C'est une cérémonie du Bouddhisme, d'origine chinoise, qui se pratique encore aujourd'hui dans les grands monastères Bouddhiques. On fait tous les ans cette offrande aux *Esprits affamés* ; Les religieux se réunissent, on récite des prières pour le bénéfice des Esprits et on jette du riz aux quatre coins pour les nourrir.

En 819 Hien Tsung envoya des Mandarins pour escorter

¹ Cela rappelle les Évêques chrétiens qui venaient au devant des Barbares.

un os de Bouddha jusqu'à la capitale. Il y eût une splendide fête officielle que le vice-Président du Tribunal des punitions Yan Yu blâma fortement dans un mémoire assez violent et resté très populaire.

Ce fut le premier prosateur sous la dynastie des Tsung. Son principal grief contre eux en dehors de son argumentation philosophique, était leur provenance étrangère et la destruction des Rites nationaux.

Il perdit son emploi et n'obtint qu'avec beaucoup de peine d'être replacé dans un poste fort inférieur ; ses amis durent faire valoir en sa faveur que la liberté de la pensée était traditionnelle en Chine pour les Mandarins.

La faveur de la dynastie des Tang (ou Tsang) pour le Bouddhisme était passée en proverbe. Elle provoqua une résistance passionnée des deux autres sectes. Les Tao-Ssé s'emparèrent de l'empereur Vu-Tsieng ; en l'an 843, le Bouddhisme éprouva une troisième et très violente persécution suscitée par eux. Un édit de l'Empereur Vu-Tsieng supprima 4.600 monastères dans les villes et 40.000 dans la campagne. Toutes les propriétés de la secte furent confisquées et consacrées à élever des maisons pour loger des fonctionnaires publics. On fondit les statues et les cloches pour faire de la monnaie. Plus de 260.000 religieux et religieuses furent forcés de retourner à la vie laïque.

Mais cet Empereur abrégé ses jours en buvant avec excès de ces breuvages merveilleux par lesquels les docteurs Taouistes lui promettaient de lui procurer une jeunesse éternelle.

Son successeur Siuen-Tsung, tint au commencement de son règne, une conduite toute opposée envers les Bouddhistes ; les temples et les couvents Bouddhiques se relevèrent.

Alors Sun-Tsiau présenta à l'Empereur un mémoire signalant que l'entretien des religieux Bouddhistes était pour le peuple un fardeau intolérable et demandant qu'on ne permit plus d'introduire de nouveaux religieux.

Cette demande fut accordée. Mais l'Empereur qui partageait la faiblesse de son père pour les Tao-Ssé, périt à son tour à peu près empoisonné par les drogues des docteurs célestes.

3. Ecoles dérivées de Nagardjuna. — Secte de Lin-Tsi, sa prédominance.

La ligue des Patriarches venait de se clore quelques années auparavant. La première autorité parmi les Bouddhistes Chinois était alors Mo-Tsu qui appartenait à l'ordre des Chan-Shi (la contemplation). Les deux autres ordres étaient les *disciplinistes*, c'est-à-dire les religieux qui avaient conservés les règles du Bouddhisme primitif, et les Fa-Chi voués à l'étude et à l'enseignement de la religion.

Mo-Su appartenait à l'école de Bodhidharma qui détache *l'esprit* de tous les objets des sens et même de ses propres pensées. Il disait à ses disciples: Vous croyez tous que l'esprit (*spiritus*) lui-même est la Boddhi (l'intelligence). Bodhidharma a apporté la lumière en Chine en enseignant la méthode du cœur. Le Linga-Soutra montre la nature réelle de l'esprit humain et donne la doctrine de Bouddha sur *l'esprit*, (l'âme), l'être immatériel. Hors de cet *esprit*, il n'y a point de Bouddha, ni hors de Bouddha point d'*Esprit*.

La vraie méthode consiste à n'avoir pas de système. Il n'y a point de vertu à poursuivre, ni de vice à éviter. Rien en soi n'est pur ou impur; avoir la perception d'un objet, c'est uniquement éprouver l'effet de l'activité de l'esprit. L'esprit s'ignore lui-même parce qu'il est aveuglé par le *cañcara*, les phénomènes. On a demandé à Bodhidharma par quelles pratiques on peut atteindre l'excellence dans la religion. Il a répondu, la religion ne consiste pas dans des pratiques. Celles-ci ne procurent point l'objet essentiel. — Alors on lui a demandé encore. Que faut-il faire pour avancer dans la religion ?

Rép. « La nature de l'homme a en elle-même tout ce qu'il lui faut. Il faut écarter tous les livres qu'on donne pour codes du vice et de la vertu et toutes les pratiques. Celui qui agit ainsi est un homme religieux. » C'est la doctrine de la contemplation et de la dévotion intérieure de Nagardjuna opposée à celles des mérites obtenus par les œuvres extérieures, la doctrine primitive.

Sans doute par là le Bohisattva a voulu aussi proclamer la souveraineté de la conscience, du for intérieur, et son indépendance de toute formule écrite. Probablement avant lui, on abusait des manuels pour examen de conscience, de la classification et de la définition des fautes, tandis que la conscience, doit être le juge, au moins en dernier ressort.

Les successeurs du sixième patriarche fondèrent cinq écoles, dont l'une, celle de Lin-Tsi a eu et a encore une grande popularité. Elles ne diffèrent entre elles que par le plus ou moins d'importance qu'elles attachent à l'un ou à l'autre des deux points capitaux que réunit la doctrine de l'Ecole mère celle de Nagardjuna, qu'on appelle aussi la doctrine ésotérique. Toutes admettent que le cœur est Bouddha.

C'est par l'esprit seul qu'on peut atteindre l'état de Bouddha. L'esprit n'a ni commencement, ni fin, ni couleur ni forme. Celui qui regarde et voit l'extérieur est un homme ordinaire. Celui qui regarde et voit l'intérieur est Bouddha. En réalité l'homme est la même chose que Bouddha, avoir confiance dans l'accomplissement de certaines œuvres est une erreur. Faire des offrandes à tous les Bouddhas du passé vaut infiniment moins que maîtriser son esprit et ses sens.

Tout ce que les grands Boddhisattvas ont enseigné, les hommes le trouvent en eux-mêmes. Le vide pur de Manjucri, l'éloignement de nos pensées du monde des sensations recommandé par Pu-Hien, la miséricorde de Kwan-Yin, la science de Shī-Chī, la pureté de Vimakita (Weimo), tous ces différents principes sont dans le cœur. Savoir cela, c'est tout savoir.

Pour devenir Bouddha, il suffit que l'esprit ne soit plus affecté par rien, ni par l'amour, ni par la haine, ni par le désir des richesses, ni par la joie, ni par la crainte.

Se livrer au vice ou aspirer à la vertu, c'est abandonner le cœur pour s'égarer dans le monde de la matière et des formes. C'est dans le premier cas s'enchaîner à la transmigration, dans le second, se donner inutilement beaucoup de peine et de tourment sans résultat. La vraie méthode est dans l'esprit, c'est l'esprit lui-même. Tous les Bouddhas n'en ont pas enseigné d'autre. Quand l'Esprit

ne fait rien, n'observe rien, n'aspire à rien, n'est lié à rien, l'éclairement se produit, on est Bouddha. Alors il n'y a aucune différence entre être en ce monde ou dans le Nirvana. Alors la nature humaine, l'Esprit, Bouddha et sa doctrine sont une seule et même chose ¹.

L'école de Lin-Tsi a étouffé les autres sectes et a pris une énorme extension dans le nord et le sud de la Chine. Née dans le Shan-Tung elle a conquis les 18 provinces et même le Japon, elle est l'expression la plus populaire de la doctrine contemplative qu'elle formule ainsi :

Dans le corps qui reçoit les sensations, acquiert les notions, pense et agit, il y a l'homme réel qui n'est point localisé (wu-wei-chen-jen). Il se manifeste clairement, sans être caché par aucune enveloppe, même par la plus subtile. Pourquoi ne le reconnaît-on pas ? C'est une force invisible qui agit dans toute partie du corps. Dans l'œil, elle s'appelle la vue, dans l'oreille l'ouïe. Quoique une, elle se partage pour l'action entre les diverses parties du corps. Partout où l'esprit n'est point lié à une existence consciente, il y a liberté, délivrance. Qu'avez-vous de moins que les sages de l'antiquité ? — Qu'est-ce que Bouddha ? La pureté et la fermeté, un pur esprit à l'état de calme parfait. — Qu'est-ce que la loi ? c'est l'esprit clair et lumineux. — Qu'est-ce que l'assemblée ? c'est chez tous la lumière et l'absence des obstacles.

Les trois ne font qu'un. Le progrès religieux consiste à écarter les obstacles à la délivrance.

D'où la conclusion « que les chemins de la perfection sont encombrés d'obstacles et que le religieux possède en lui-même le pouvoir de les surmonter. »

L'homme réel non localisé est entouré d'une enveloppe hérissée de pointes comme la noisette. On ne peut le toucher. C'est Bouddha au dedans de vous.

On se donne la discipline, en se frappant les joues avec les paumes des mains et les côtés avec les poings. Cet exercice fouette l'esprit et excite la ferveur.

¹ Cet exposé a été traduit par le Révérend J. Etkins d'un petit ouvrage paru sous la dynastie des T'ang sous le titre de Twan tsi Sin yau ; cette doctrine paraît être un mélange de l'idée de la souveraineté de la conscience avec la théorie essentiellement chinoise du non-agir.

Les pénitences ou punitions consistent en trois coups de bambou, trois réprimandes consécutives et des alternances de silence et de discours,

Cette école, dans l'exposé de ses doctrines, aime les oppositions de mots, les antithèses, quelquefois les énigmes pour éveiller la curiosité et fixer l'attention. Des explications orales achèvent l'initiation.

Le fondateur de l'École du Lin-Tsi mourût en 868 après Jésus-Christ.

Les Bouddhistes Chinois de l'école ésotérique, ne discutent point sur l'existence de Dieu, ils s'abstiennent systématiquement d'affirmer ou de nier aucun dogme théologique. Selon eux, *l'Esprit* (l'âme) ne doit avoir aucune action déterminée, aucune impulsion, aucune direction vers ce qui n'est pas lui-même. En conséquence ils ont en pitié tout acte d'adoration comme contraire au but que poursuivent ceux qui l'accomplissent, car ceux-ci devraient éviter tout écart au dehors d'eux-mêmes, même l'enseignement extérieur, pour s'en rapporter uniquement aux leçons muettes, aux suggestions intérieures de l'Esprit lui-même ¹.

On retrouve au Japon la même école et ses diverses branches sous le nom de secte Zen ou de la contemplation ².

Il y a dans le Bouddhisme ésotérique de la Chine cinq écoles dérivées de celles du Bouddhisme Indien du Nord; celle du Vinaia, celle de l'Enseignement secret du Yoga, qui comprend aussi le tantrisme, et cætera ³. A la suite

¹ Les penseurs chinois ont eu grande estime ce système, parcequ'il méprisent l'adoration des images.

² Voir dans la suite de cet ouvrage, au Bouddhisme Japonais la secte Zen ou de la contemplation.

³ Voir *ibidem* les chapitres qui concernent l'École du Vinaia ou Kitsou Shü, celle du singon ou des vraies paroles qui correspond au tantrisme et enfin les trois sectes de la terre pure; ces chapitres complètent l'exposé des cinq écoles indiquées ici exposé auquel il convient d'ajouter :

1. Les religieux du vinaya sont vêtus de noir.

2. L'enseignement secret du yoga. Les nombreux adhérens de cette secte s'occupent surtout de charmes et d'incantations. On traduit le mot Yoga par « correspondance » il désigne généra-

vient la secte du Lotus ou de la Terre Pure où se trouve le Paradis d'Amitâbha, le ciel d'Occident qui, dans les aspirations de presque tous les Bouddhistes, a remplacé le Nirvana, surtout en Chine et au Thibet ¹.

lement les traités contenant les doctrines secrètes (relatives à la magie). C'est cette secte qui fait la fête des spectres affamés, le 6^e mois.

On confond le Yoga avec le Tantrisme, secte des formules magiques.

3. Vei-Schi-Siang-Kiau. Cette secte se fonde sur le Sastra Wei-Shi lun et autres traités semblables écrits par les deux Bodhisattvas Vu-cho et Tien-tsin. Ils eurent pour successeurs : l'Indien kiao-kien ; puis après lui Hiouen-Tsang ; après ce dernier kwei-ki. Cette secte se nomme : « L'École qui explique la nature et le sens des doctrines bouddhiques écrites. »

4. La 4^e école emprunte son nom au Sastra Chung-lun de Nagarjuna. Celui-ci eut pour successeur un disciple de Bodhidharma et Chïkai de Tientaï, remplaça ce dernier.

5. La dernière doctrine exotérique fut fondée par Fashun, Son arrière disciple Hien Sheu fonda l'école « de la vraie nature » de la doctrine écrite.

¹ Secte des Tsingtu, ou de la terre pure.

Les deux pièces de vers suivantes en donnent une idée suffisante.

LE CIEL D'OCCIDENT

La terre pure d'Occident ! quelles paroles pourraient décrire sa beauté et sa majesté ? C'est l'éternelle demeure des hommes de ce monde et des Devas du ciel, tous pareillement couronnés de gloire. Ils voient à nu les secrets de la sagesse. Le sol qu'ils foulent est de l'or le plus pur. Dans ce pays du plaisir vrai, les fleurs ne se fanent pas. Les coteaux et les terrasses étagées sont de diamant et de jade. Tous les oiseaux chantent la loi du Tathâgata. Toutes les touffes d'arbres font entendre une musique suave. La plus belle des fleurs l'Upatu qui ne se flétrit pas, embaume ces bosquets enchanteurs. Là, venus chacun du monde qu'il gouverne, se réunissent dans une conférence longue et profonde les dix Bouddhas suprêmes qui louent sans cesse cette contrée, séjour des génies ; bénie et heureuse entre toutes les contrées. En y entrant les hommes échangent leur corps grossier pour un corps éthéré et brillant dardant au loin une lumière éclatante. Leur existence s'écoule dans la joie pen-

4. *Nouvelles luttes et mouvement intellectuel remarquable du Bouddhisme, jusqu'à la dynastie mongole.*

L'Empereur I Tsung qui monta sur le trône en 860 se livra avec ardeur à l'étude des livres bouddhiques. Alors parurent plusieurs mémoires des mandarins de l'Ecole de Confucius pour représenter au souverain que le Thaouïsme qui enseigne la modération et la miséricorde, et la Religion primitive de la Chine dont le principe fondamental est la bienveillance et la droiture, devaient suffire à la Chine. L'Empereur n'en tint compte.

dant d'innombrables Kalpas. Autour d'eux de vertes forêts, au dessus un ciel serein. Point de soleil brûlant, point de vents glacials. Point d'hiver ni d'été dans la terre de la loi et le diamant du trône. Toute erreur est dissipée, tout mystère est éclairci. Le repos n'est troublé par aucun souci ni crainte. La vérité que les ténèbres enveloppaient brille comme une gemme sans strie ni tache.

L'AMIDA BOUDDHA

Contemple en ce lieu toujours assis et souriant le compatissant Bouddha qui rayonne à une distance immense, rendant la joie aux victimes du chagrin et de l'oppression que sa loi sauve des tourments de l'existence. Aucune expression ne saurait rendre la beauté de ses traits. Les fleurs de lotus l'enserrent comme si elles naissaient à ses pieds. Quiconque veut entrer dans la demeure du Bien Heureux doit tenir sa pensée la plus intime incessamment fixée sur sa merveilleuse forme semblable à la pleine lune dans un ciel sans nuage. Il verse sur tous les êtres vivants les rayons de ce halo lumineux qui encercle sa tête (comme une auréole). Le soleil de midi est moins glorieux que lui, sa pitié est une mer sans fonds. Ses bras d'or sont toujours tendus vers les misérables pour soulager les peines de ceux qui pleurent, l'affliction des cœurs désolés. Sa bonté compatissante n'a point d'égale, et des années de gratitude ne suffiraient point pour en reconnaître les bienfaits.

Nous engageons le lecteur à comparer ces deux morceaux avec leurs correspondants dans notre livre sur le Japon.

A cette époque vinrent de l'étranger plusieurs religieux dont l'un prétendait procurer la pluie par les charmes et la Magie. Il vint aussi quelques religieux de la Corée et d'autres du Japon. L'Empereur en profita pour préparer par la religion la domination de la Chine sur ces contrées.

Ching Tsoung s'efforça de concilier et de coordonner les trois religions ¹. Il plaça l'image de Confucius entre celles de Lao-Tseu et de Foé considérés non comme fondateurs de deux religions, mais comme chefs de deux grandes écoles philosophiques. « Les trois religions, disait-il, font une bonne religion. » Pour opposer à l'organisation bouddhique une sorte d'église philosophique hiérarchisée, il fonda l'Académie de Hau-liu composée de 40 membres, juges suprêmes de la science et de l'art, et d'où il tira les plus hauts fonctionnaires de l'Etat.

Il réduisit de 12,000 le nombre des bonzes, et il autorisa l'érection d'une église chrétienne.

Les trois sectes en lutte fortifiaient leur croyance chacune à sa manière. Pendant les VII^e VIII^e, et IX^e siècles de notre ère, il y eut en Chine un mouvement intellectuel parallèle et semblable à celui que produisait dans l'Inde l'antagonisme entre le Brahmanisme et le Bouddhisme. Il y eut une lutte philosophique et trois littératures, une pour chacune des trois sectes.

Il faut sans doute rapporter à la littérature taouiste de cette époque le Traité des récompenses et des peines si célèbre en Chine.

Le livre populaire des Tao-Tsé est le Traité de récompenses et des peines ; c'est une collection de pieux récits arrangés de siècle en siècle, car il renferme beaucoup d'emprunts faits ouvertement à la philosophie de Confucius et surtout aux Bouddhistes : tels que celui-ci : « Par pitié pour les papillons, n'allumez pas la lampe. »

¹ Les empereurs de Chine se sont attribué, sans qu'on le leur contestât, le droit de traiter les questions de religion comme des affaires administratives. Ching Tsoung fit passer à la secte de Bodhidarna une partie des couvents des autres sectes. En 1119 Hiwey-Tsung fit remplacer le nom de Bouddha par un autre qui ressemblait aux noms des génies Taouistes. Il changea les noms Indiens des religieux, des temples, des couvents etc. Mais on y revint peu après.

On y invoque positivement pour le respect de la vie des animaux l'autorité des livres Bouddhiques. La chasteté, vertu Bouddhique, est recommandée, la charité aussi à chaque pas. « Payez les impôts pour les pauvres gens, rachetez des prisonniers, même coupables d'un léger larcin, achetez des terres dont le produit aidera les pauvres étudiants. » Ailleurs c'est l'idée indienne du mérite et du démérite attaché aux œuvres ; « l'homme, lui seul par la route qu'il suit, attire sur sa tête le bonheur ou le malheur. La récompense du bien et la punition du mal s'attachent à lui comme l'ombre qui suit le corps et aussi juste à la forme et à la taille. » Mais on trouve surtout dans ce livre des idées essentiellement chinoises procédant, soit de Lao-Tseu lui-même, soit de Confucius, par emprunt ou assimilation.

« Les grandes clartés qui illuminent le ciel, le soleil, la lune, les étoiles, sont autant d'yeux qui surveillent les hommes, inscrivent leurs actions et ces actions se compensent les unes par les autres ; suivant les résultats de cette balance, l'homme est récompensé ou puni. Le châtement sera la perte des grades civils et littéraires, et de la fortune, une mort prématurée ; la récompense sera le contraire. Fuyez tout ce qui est impur, les bons esprits veillent et secondent chaque action. »

« On suit la raison (le Tao) lorsqu'on ne s'aveugle point par le mal. Celui qui l'évite deviendra lui-même un esprit ou un immortel. »

Suit l'énumération de toutes les fautes morales à éviter ; nous ne citerons que ce qui est particulièrement chinois par la forme ou le fonds : désobéir dans le secret de son cœur aux princes et aux pères et mères et blesser ainsi sa propre chair et ses propres os ; mépriser le peuple du ciel (les veuves et les orphelins) ; troubler l'ordre de l'Empire ; être sans cesse en deçà ou au-delà de ce qui convient ; offrir et préparer des sacrifices sans suivre les anciens Rites ; s'élever contre les traditions des anciens et résister à son père et en général à un plus âgé ; oublier l'antiquité pour des innovations ; prendre le ciel et la terre à témoins des plus mauvaises pensées et commettre des actions criminelles sous les yeux des Esprits ; s'abandonner sans mesure aux voluptés, etc. Ce sont là des actions plus ou moins punissables suivant le degré de

résistance au Tao (qui serait alors la conscience) qui abrègent la vie et avancent la mort ; même après la mort, la punition, si tout n'est pas expié, passe aux fils et aux petits fils ; l'Esprit décédé, lui-même, erre aussi longtemps autour des tombeaux et dans les éléments et apparaît en divers fantômes. Les Esprits, recueillent les bonnes pensées, tout comme ils reprochent et poursuivent les mauvaises. Le bien suit le repentir et l'amendement, c'est ce qu'on appelle la conversion du mal au bien. L'homme vraiment heureux et bon voit du bien, dit du bien, fait du bien et, après la mort, se réunit aux saints ; le méchant au contraire, le malheureux, voit du mal, dit du mal, fait du mal, et se réunit aux Esprits mauvais. — Comment ne pratiquerait-on pas la vertu ? »

On voit par cette analyse que le Livre des Récompenses est un livre éclectique, rédigé sans doute sous l'influence de quelque Empereur éclectique à une époque où les Tao-Tsé avaient adopté une partie des principes de Confucius et du Bouddhisme.

Le commentaire classique de ce Traité, sans doute de provenance ou d'inspiration officielle, tantôt cite *l'Immuable milieu* un des livres de Confucius, tantôt invoque l'autorité des livres Bouddhiques ; tantôt fusionne les idées indiennes avec les croyances chinoises, comme dans cette maxime : les hommes qui ne tuent point les êtres vivants obtiennent en récompense une longue vie. »

Enfin il conclut « Lorsqu'on compare les paroles des Saints hommes qui appartiennent aux trois religions, on dirait qu'elles sont sorties d'une seule et même bouche ».

En effet, ce qu'on appelle les trois religions de la Chine, sont trois philosophies morales, mais nullement religieuses ; dans toutes les trois la récompense est inhérente à la vertu et la punition au vice et non à l'exercice de la justice divine. Pour Confucius, la vertu trouve en elle-même et chez elle seule sa récompense et le vice sa punition. Pour Lao-Tseu, la récompense et la punition consistent dans des biens ou des maux qui nous arrivent dans cette vie ou dans le prolongement de notre séjour ici-bas comme spectres ou Esprits, sans renaissances, ou qui arrivent à nos descendants ; pour Bouddha la sanction de la loi morale se trouve dans de nouvelles vies.

Remarquons aussi que tous les préceptes du Livre des

peines et des récompenses, même celui de la charité ont un but social et autoritaire plutôt que moral. Il n'est point question des affections réciproques, de la conduite vis-à-vis des épouses et des enfants, ni de l'éducation morale du peuple. On chercherait en vain dans les écrits du Misanthrope Lao-Tseu et dans ceux des autres philosophes Chinois, ces pages éloquentes des Bouddhistes sur les devoirs réciproques et les sentiments touchants de l'amitié, de la paternité etc., et dont M. Spence Hardy nous a donné l'intéressante traduction dans son : *Buddhism in Ceylan* (voir notre vie du Bouddha, ch. IV : devoirs réciproques).

L'Empereur Hiouen Tsoung composa une glose du Tao te King dont la plupart des commentaires datent de l'anarchie des sept dynasties. Il ordonna que le titre ou le nom de Bouddha fût changé en celui de l'un des principaux génies thaouistes.

La plupart des Empereurs de la dernière dynastie des T'ang élevèrent à Lao Tseu des temples et des statues. Le dernier Empereur de cette dynastie prescrivit des examens pour l'admission dans les couvents soit Taouistes, soit Bouddhistes.

Le dernier prince de la famille des Cheu fut contraire aux Bouddhistes. Un édit supprima beaucoup de temples et en même temps défendit aux Bouddhistes religieux ou laïques, de se couper les mains, de se brûler les doigts, d'accrocher des lampes dans leurs chairs, et autres tortures semblables. Cela prouve que l'école de Bodhidharma avait ramené les Bouddhistes aux pratiques des ascètes Brahmaniques, condamnées cependant par Bouddha.

Son successeur, de la dernière dynastie des Tsin partagea les faveurs et les titres impartialement entre les adeptes des deux religions.

La dynastie des Sung, qui lui succéda, rendit à la Chine une partie de son éclat en recourant aux lettrés. En 1069 après J.-C. Wangantche, ami et conseiller de l'Empereur Tang Sung, édicta l'abolition de la propriété personnelle; l'Etat, maître unique des terres dans son système, répartissait également les produits du sol entre les travailleurs; les industries étaient sous la direction de l'état, et les capitalistes durent, dans les cinq ans, faire remise de toutes les valeurs au gouvernement. Wangantche réussit à

maintenir pacifiquement cet état de choses pendant 15 années. Mais on s'en lassa parce qu'on s'aperçut qu'on avait substitué la tyrannie et la rapacité des Inspecteurs et des Mandarins aux abus de la propriété et on revint au système précédent.

Tai Hu le premier Empereur de cette dynastie (964 ap. J.-C.) invita, par une ambassade, l'Empereur de la dynastie des Tang, son contemporain, à ne pas encourager le Bouddhisme et il en fut écouté. Son successeur fut d'abord contraire aux Bouddhistes, surtout à leurs excès ; puis il changea de politique et fit ériger une Pagode de 360 pieds chinois de hauteur.

La politique des Empereurs fut alors, comme elle l'a été souvent depuis, à double face. D'un côté, ils flattaient les Bouddhistes par des hommages privés ou par l'érection de temples et, en même temps, ils favorisaient les lettrés en attaquant le Bouddhisme dans leurs proclamations ou leurs édits. Ils divisaient pour régner.

Vers la fin de la dynastie des Sung on fonda un grand nombre de temples et de couvents Bouddhistes ; la plupart sont remarquables par l'heureux choix de leur emplacement dans de très beaux sites. Les Bouddhistes excellèrent aussi dans l'art d'embellir la nature par leur décoration religieuse. Leurs temples et couvents ressemblent à des chalets suisses s'élevant au milieu de jardins anglais.

Les couvents Bouddhistes les plus fameux sont ceux de l'île de Pu-to à l'Est du Chusan fondés en l'an 715 après J.-C.

Ils comptent cependant moins de religieux que le couvent de Tien-Taï. A ce moment Tien-Taï devint célèbre par la formation d'une nouvelle école qui produisit des ouvrages chinois et des traductions du sanscrit, entre autres le *livre ordinaire des prières*. Le propre de cette nouvelle école fut de combiner la contemplation avec le culte des images. Aux règles les plus compliquées et les plus minutieuses pour s'agenouiller et chanter à l'unisson, on joignit la fixation des pensées sur des objets de dévotion. Le secours des sens s'ajouta à l'abstraction mentale de Bodhidarma. On considéra comme un grand progrès l'union de la décoration idolâtrique et des exercices d'ensemble avec la méditation. Le culte Bouddhique pri-

mitif n'avait pas réservé d'aliments ni de soulagement pour les facultés de la méditation et il était tombé dans la sécheresse des formes. On le voit dans le cérémonial commun de nos jours où les fidèles manquent de tenue et se bornent à réciter, sans rien sentir ni comprendre, des mots d'une langue étrangère,

Chi-Kai ¹ avait inauguré le nouveau système à Tien-Taï dans la dernière moitié du vi^e siècle. Mais ce ne fut que quatre siècles plus tard que les écrits et le cérémonial de son Ecole firent secte dans le Bouddhisme. Le cérémonial inventé alors conserve encore sa réputation et est observé par ceux qui veulent dans le culte un sentiment plus profond que celui dont se contentent les Bouddhistes ordinaires.

Il y avait entre les Bouddhistes de la Chine et ceux des autres pays, principalement de l'Inde, pour tout ce qui concerne la religion, des rapports constants qui eurent une grande influence sur le Bouddhisme de la Chine. Le fonds de la littérature bouddhique s'accrut incessamment en Chine de traductions de livres Indiens.

5. *Additions faites à la religion officielle sous la dynastie des Sung.*

On peut compter cinq périodes littéraires pendant les cinq siècles qui s'écouleront entre Confucius et les philosophes de la dynastie des Sung.

La première est celle de Mencius, de Suin King Men Ti et Kuh Yuen ; c'est l'époque des philosophes orthodoxes et hérétiques, et d'un poète très populaire, temps d'indécision flottante pour l'opinion publique, de lutte des Confuciens et de la doctrine officielle contre les divers moralistes et politiciens qui développaient des vues différentes et dont les principaux les Taossé prenaient beaucoup de force et d'autorité.

La seconde période, celle des Han est remplie par une nuée de commentateurs, de critiques appartenant à la philosophie orthodoxe, d'historiens de mérite, d'éditeurs de classiques, d'astronomes, d'astrologues, d'alchimistes

¹. *Chi-Kai est le même qui, dans l'histoire du Bouddhisme Japonais, est appelé Ticha Daïshe ou Tendaïshi.*

et de docteurs Taossés. Bien que l'on conserve un profond respect pour l'autorité de Confucius et pour les classiques, les spéculations Taossés prédominent.

La théorie des cinq éléments existait déjà dans l'ancienne Ecole ; les Taossés de la dynastie des Han le développèrent et lui donnèrent sa forme moderne. Alors on avait foi dans la magie des Taossés, dans les pouvoirs surnaturels des solitaires, dans le breuvage d'immortalité ; le peuple vénérait les magiciens comme les Iraniens vénéraient les mages. Ce fut le règne de la superstition, mais ce fut aussi l'époque du plus grand effort pour la restauration des anciens livres et leur usage dans l'éducation de la jeunesse. Une philosophie matérialiste ayant affaibli le sentiment religieux, l'Alchimie et l'astrologie en faveur sous les Han produisirent, chez les uns la fatigue et l'indifférence, chez les autres le besoin du retour à un culte ou un idéal quelconque. Le terrain était ainsi préparé pour le triomphe du Bouddhisme.

La 3^e période est la période bouddhiste. Sous le règne simultané des six dynasties, on dissipe les finances de l'empire pour des établissements bouddhiques ; on adopte dans toute la Chine, la doctrine, l'astrologie et la mythologie de l'Inde avec l'alphabet, l'épellation syllabique et la métaphysique. Les bouddhistes sont une puissance en littérature et fondent une Ecole Chinoise de philosophie Indienne.

La 4^e période est celle de la dynastie des Tsung ou Tangs, époque de luxe et de poésie. Han Venkung et les poètes se partagent l'admiration. En dehors d'eux, aucune œuvre que des dictionnaires d'après le système de l'épellation hindoue ; on ne cite aucun autre philosophe, que Han Ven Kung. Tout le travail produit consiste en traductions et dans le perfectionnement de la forme littéraire ; il n'y a rien pour l'invention.

A cet âge de stérilité intellectuelle et d'énervement succéda la période des Sung dont les philosophes entreprirent de restaurer le confucianisme qui, tout en conservant sa situation officielle, avait perdu toute influence sur les esprits.

Tout était changé en Chine : la politique, les usages, les croyances religieuses et superstitieuses. Sous peine d'abdiquer tout pouvoir sur le peuple, et de le livrer

complètement aux deux religions, il fallait adapter la doctrine ancienne à cet état nouveau. Alors les lettrés introduisirent dans la religion officielle la quantité qui leur parut indispensable d'éléments bouddhistes et taouïstes, ceux-ci sur la divination, ceux-là sur la vie future.

Il faut beaucoup de bonne volonté pour trouver une cosmogonie dans le Yi-King où Confucius a résumé la pensée des anciens sages. « Le grand extrême, au commencement des changements, produisit les chiffres; les combinaisons des chiffres donnèrent les images, et celles des images les huit symboles de la divination qui déterminent la bonne et la mauvaise fortune source des grandes actions. Il n'y a pas de spectacle plus grand que le ciel et la terre, pas de changements plus grands que les saisons. Il n'y a pas d'image, ni de tableau plus grands que le soleil et la lune. Pour approprier les choses à l'usage des hommes, nul n'est supérieur au sage. Pour déterminer la bonne et la mauvaise fortune, rien n'est au-dessus des pailles de divination et de la tortue. »

Evidemment, dans ces phrases, Confucius présentait la divination comme l'imitation des phénomènes naturels se succédant dans un certain ordre. Mais il voulait surtout désigner le monde et les lois physiques comme but aux recherches du sage et indiquer que celui-ci doit imiter et par conséquent étudier les lois de succession des phénomènes qui se produisent au ciel et sur terre. C'était un appel à l'esprit de science et d'observation.

La réforme cosmogonique des philosophes de la dynastie des Sung consista dans de nouvelles combinaisons et dans l'addition de figures géographiques et astronomiques à celles qui formaient la cosmogonie et la divination dans le Yi King. C'était, comme au moyen-âge, une science imaginaire, la science vraie faisant défaut.

Du temps de Confucius, l'ancienne magie existait encore et, si nous en croyons le Kya-yu, il y avait recours lui-même pour résoudre les difficultés de la politique et percer les mystères de la nature. Il admettait la divination « du livre des changements » parce qu'elle était attachée aux noms divinisés des grands empereurs Weu-wang et Cheu Kung. Tout cela fut balayé au temps de Sin Shiwang (220 av. J.-C.) parce que le peuple n'y croyait

plus. Les écrivains de la dynastie des Sung développèrent une philosophie naturaliste empruntée à Weypan, Taoïste de la dynastie des Han et à d'autres philosophes de la même époque dont la doctrine reposait sur l'Alchimie et sur la conservation de la santé et de la vie par des moyens physiques et non sur la morale qui est l'âme du système de Confucius. Telle fut l'origine des superstitions *du Feng-Shui* dont nous parlerons plus loin.

Aussi les lettrés leur reprochent-ils aujourd'hui des erreurs sans nombre, et, lorsqu'on presse les confucéens ils reconnaissent l'inanité de la divination et disent que Confucius n'y croyait pas.

Malheureusement cette superstition du Feng Shui est aujourd'hui tout aussi ancrée dans le peuple Chinois que la croyance à la vie future, autre concession que, à la même époque, les lettrés firent aux idées populaires.

Ces idées résultaient d'une fusion qui s'était faite dans le peuple entre la croyance bouddhiste aux maras et la vieille croyance chinoise aux esprits.

Les Maras, (de mar mort) sont, dans le bouddhisme comme nous l'avons vu, une classe de démons inconnue au brahmanisme et sans doute de provenance iranienne. Dans les livres bouddhistes toutes les tentations sont des maras. Il y a un démon caché dans tout ce qui peut nuire à l'homme ¹. Le démon de la colère est l'instigateur de

¹ A cette époque les Taossés s'approprièrent tout ce qui, dans le Bouddhisme ne contrariait pas trop leurs idées, notamment les pratiques du culte et la liturgie. Un clergé fut établi pour le service des temples et l'on mit à la tête un souverain pontife ; on édifia de tous côtés des monastères. Les prêtres intervinrent dans chacune des circonstances solennelles de la vie domestique, à la naissance, au mariage, au décès. Une foule de Chinois apprirent à ne plus pouvoir s'en passer. On promit aux adeptes fervents la richesse et le breuvage de longévité. — D'après les Taossés il est plus facile de fabriquer l'or que de le détruire.

On enseigna que la retraite dans les montagnes était favorable à l'obtention du salut et qu'elle transtormait ici-bas les hommes en *Sien*, c'est-à-dire en montagnards immortels. Puis on parla de la vie Australe réservée aux saints. Le P. Amyot missionnaire et écrivain éminent s'exprime ainsi au sujet des

tout péché de colère. Il en est ainsi du démon de la luxure, de l'ivrognerie, du vol, etc.

De même que dans les livres indiens les Maras peuvent être bons ou mauvais, le Mara ou *Mo* bouddhiste en Chine n'est point essentiellement un mauvais diable. — C'est ce qui *prend possession de nous*. On le trouve dans l'homme ivre, dans le mendiant importun dont on ne peut se débarrasser, dans le fumeur d'opium que sa passion possède, dans l'étudiant qui ne peut s'empêcher d'étudier. Tous sont possédés par un démon qui, dans l'antique Chine, était le Kwey et dans la poésie de la dynastie des Tang et des Sung est devenu le Mara-Indien ou le Mo-Chinois. Un écrivain est libre du Mo-chang (l'entrave démoniaque) quand ses pensées et son langage ont un cours libre et beau.

Les Maras ou Mo, par leur provenance chinoise, procédaient de l'Animisme ou démonisme ; par leur origine indienne et iranienne des idées de rétribution et d'enfer.

Depuis la dynastie des Sung, l'enfer pour le peuple en Chine est celui qui est décrit par le Yu li (probablement 1068 après J.-C.) et d'autres ouvrages et est figuré par les représentations des 10 tribunaux, aujourd'hui de beaucoup les plus communes dans les temples. Les supplices sont effrayants : L'incendiaire est enchaîné à un cylindre de fer chauffé au rouge qu'il étreint avec ses bras et ses jambes et d'où des flammes jaillissent de tous côtés. Ceux qui détruisent ou perdent les grains de riz, de millet etc. sont changés en chevaux, en brebis ou en bœufs, etc. Ceux au contraire qui arrachent à la souillure ou à la destruction les papiers écrits, sont couverts d'honneurs et de biens, etc.

Dans chaque cas, la récompense est proportionnée au mérite et la punition à la faute.

Les représentations populaires de l'enfer qui consistent en dessins au charbon sur les murs blancs des temples, en statuettes d'argile peinte, ou groupes figurant des supplices horribles ou grotesques, enfin en publications de

Taossés : Leur doctrine et leurs mœurs touchent à la fois au sublime et à la démence, à l'héroïsme des vertus et aux vices les plus abjects.

la littérature taouïste, sont autorisées et même encouragées dans un but qui se devine, par les classes gouvernantes. Bien qu'elles ne croient ni au ciel ni à l'enfer, elles considèrent celui-ci comme un complément utile du code pénal chinois, et tous deux comme un moyen de donner au penchant du peuple à croire aux peines et récompenses futures, unê satisfaction qu'autrement ils demanderaient au Bouddhisme.

Le célèbre juge Pan-Cheng de la période des Sung qui mourut l'an 1062 après J.-C. est le cinquième juge. Les neuf autres juges ont aussi des noms Chinois, et sont probablement aussi des juges qui ont existé à la même époque. Les Empereurs de la dynastie des Sung furent les premiers qui canonisèrent ainsi les magistrats et leur donnèrent dans le monde invisible une juridiction s'étendant à certaines villes. Les philosophes de la dynastie des Sung n'y firent aucune objection. Il y a beaucoup de temples chinois consacrés à des divinités chargées de la punition des crimes dans l'autre vie. Ces divinités ainsi que les magistrats du monde invisible, ont été promus à cette haute situation avec le concours des lettrés qui cependant rougiraient de le reconnaître dans leurs écrits. Ce sont les lettrés de la dynastie des Sung, magistrats, et spécialement Chu qui ont le plus encouragé la croyance populaire dans la rétribution des actes, à une époque où les images et la mythologie thaouïste avaient leur plus grand développement. Du reste, lorsqu'on voit, même aujourd'hui, que les affreux supplices usités en Chine n'effraient point les scélérats, on comprend que les magistrats aient eu recours aux enfers les plus terribles.

Quelques juges Chinois, lorsqu'on leur demande ce qu'ils pensent devenir après leur mort, répondent, un peu en plaisantant, qu'ils espèrent être juges dans l'autre monde.

Tel est, pour le peuple, l'enfer Chinois officiel, c'est une sorte d'enfer administratif comme les divinités du culte officiel, le dieu de la guerre, de l'étude, etc.

Quant aux Bouddhistes auxquels les mandarins ont fait cet emprunt, ils ont conservé Yama pour grand juge et souverain des enfers et la doctrine de la rétribution inhérente aux actes. Il est clair d'ailleurs que, soit directement par eux soit par l'action officielle, le peuple en

Chine est tout imprégné de la croyance à la vie future et aux peines et récompenses après la mort. Les missionnaires chrétiens n'ont aucune peine à faire admettre ce dogme, par les gens du commun ; la seule chose à leur enseigner est la base sur laquelle il doit reposer, le dieu personnel, principe de toute justice auquel le christianisme le fait remonter contrairement aux doctrines Indiennes. On conçoit que les Chinois *peu instruits* qui croient tous, même lorsqu'ils sont Bouddhistes, à la fois à la vie future et à la souveraineté *du ciel* (l'Être suprême de la Chine), soient facilement amenés à la *Religion du Maître du Ciel*, nom que le catholicisme a eu l'adresse de prendre en Chine. Mais il n'en est pas de même des classes éclairées qui sont toutes, ou bien Bouddhistes avec une certaine ferveur, ou sceptiques.

TITRE V

LA CHINE DEPUIS L'INTRODUCTION DU LAMAÏSME JUSQU'À NOS JOURS

4. Dynastie Mongole des Yen. Le Lamaïsme modifie les mœurs et combat les superstitions Taouïstes, excès des Lamas, réaction.

Vers la fin du XII^e siècle, Gengiskhan, chef des Mongols occidentaux, appelé par l'Empereur de la Chine pour le défendre contre les Mongols Orientaux, se rendit lui-même maître de la Chine et étendit ensuite son empire, sur plus de 800 lieues de l'Est à l'Ouest et plus de mille lieues du Nord au Sud.

Le gouvernement des Mongols fonda une nouvelle féodalité sur le droit de conquête. Ce fut le moyen âge de la Chine. Il y eut de grands fiefs et le moindre soldat eut pour sa part un domaine. En même temps les Mongols, afin d'accroître les pâturages pour leurs chevaux s'efforçaient de remplacer les cultures par des prairies ou par l'herbe des steppes et de refouler les Chinois vers le sud. On défendit de cultiver la plaine de Péking et ce ne fut qu'à la fin de la dynastie Mongole des Yen, qu'on permit aux laboureurs d'y faire quelques semailles en automne. On devine que ce système disparût avec la dynastie Mongole.

Dès que les Mongols dont la plus grande masse était depuis longtemps Bouddhiste, intervinrent dans les affaires de la Chine, ils exercèrent une grande influence en faveur du Bouddhisme.

Sous Kubilaï Khan descendant de Gengiskhan auquel échut la Chine et qui fonda la dynastie Mongole des Yen, les Temples Impériaux consacrés au culte national chinois furent affectés au Bouddhisme. le Taouïsme fut persécuté et il fut ordonné à tous les Bonzes de réciter avec soin les livres sacrés dans les couvents. Bien qu'il cherchât à étendre sa domination au moyen de la fraternité religieuse, Kubilaï Khan refusa d'abord d'envoyer une armée chinoise conquérir le Japon parce que cette île était Bouddhiste et il s'efforça de l'annexer pacifiquement. Il écrivit au souverain de ce pays : « Les sages que nous vénérons disent que tous les hommes sont frères et que le monde est une seule famille ; il faut que tous les peuples soient unis dans l'intérêt des bonnes lois. »

A la fin du XIII^e siècle dans les dernières années du règne de (Khubilaï-Khan), un recensement constata 42818 temples et 213148 religieux Bouddhistes.

Le seul reproche que les Chinois fassent à leur grand empereur de la race de Gengis Khan, après son amour pour l'argent et les femmes, est sa faveur excessive pour les religieux bouddhistes, principalement pour les Lamas.

Il fonda un grand nombre de bonzeries et surtout de lamasseries, de temples, etc., il envoya à Ceylan et dans l'Inde des missions chargées d'en rapporter des reliques et des livres saints.

Sa libéralité s'étendit non seulement aux Lamas hors de Chine et en Chine, mais encore aux religieux Bouddhistes de l'ancien rite, le Foïsme. On ne sait jusqu'à quel point il parvint à concilier ces deux sectes ; il y eut, à ce qu'il paraît, des luttes sanglantes, qui s'effacèrent peu à peu ; aujourd'hui elles vivent en paix côte à côte.

Tout en faisant du Bouddhisme la religion de l'État, celle de sa famille et la sienne propre, il continua non seulement à tolérer, mais à favoriser les autres religions, entre autres le Christianisme, ainsi que l'ont rapporté le voyageur Venetien Paolo et Monte Corvino qui fut évêque de Pékin.

Les descendants de Kubilaï furent comme ceux de Charlemagne, des avortons de corps et d'esprit chez lesquels on ne trouve rien de lui, si ce n'est sa prédilection pour le Bouddhisme. Les histoires chinoises de la dynastie des Yen (la dynastie Mongole) fourmillent de plaintes contre la faveur excessive accordée aux Lamas et aux bonzes, contre leur prodigieuse multiplication, leur avarice, leur débauche et leur insolence.

Le Bouddhisme aurait alors écrasé le Confucianisme s'il n'avait pas été libéral et bienveillant, à la fois par nature et par politique. Assis sur le Trône Impérial, il pratiqua la tolérance telle qu'on la trouve déjà dans les édits de Piadaçi.

D'ailleurs les Empereurs Mongols étaient, avant tout, des politiques ; ils employaient les mandarins en Chine parce qu'ils leur assuraient la soumission des Chinois ; et les Lamas en Tartarie et au Thibet, parce qu'ils civilisaient et même énervaient des peuples qui autrement, auraient été indomptables.

En s'introduisant en Chine à la suite des Empereurs Mongols, le Lamaïsme renouvela le vieux Bouddhisme qui avait dû faire trop de concessions aux usages et aux mœurs de la Chine pour conserver quelque vigueur et qui aurait pu, à force de décliner, périr presque comme culte extérieur et comme influence sociale. Alors la religion de Bouddha imprégna profondément les mœurs et y fit pénétrer la liberté.

A partir de cette époque, les drames populaires nous représentent les femmes traitées comme elles le sont dans l'Inde et dans tous les pays Bouddhistes. Elles sortent de l'appartement intérieur, vont au Temple, circulent dans les rues et sur les places publiques et même assistent en foule aux exécutions. Les dames se reçoivent entr'elles et reçoivent quelques amis.

Il y a des courtisanes semblables à celles de la Grèce et aux Bayadères de l'Inde, complètement distinctes des femmes publiques.

Dans la littérature, un merveilleux sans limites réunit pêle-mêle les dix-huit Enfers Taouïstes et les métépsychoses Bouddhiques. Des religieux de Lao se promènent dans les nuages et dans les abîmes sans quitter leurs couvents ; des esprits, hommes et femmes, errent sous toutes

les formes et jouissent de tous les plaisirs, sans toutefois cesser de vivre sur la terre désormais confondue avec le ciel. Mais ce merveilleux est pure fantaisie ; c'est souvent même une dérision qui enveloppe les bonzes, les Mandarins, les Tao-ssé, les Ministres, peut-être même l'Empereur. Le héros d'une pièce est successivement mandarin, brigand, assassin, religieux *et toujours débauché*, car le Chinois est essentiellement sensuel.

Dans les pièces bouddhiques, les dieux descendent sur terre, les hommes montent au ciel, les animaux parlent, toutes les régions se confondent. Des hommes se réveillent d'un sommeil de cent ans encore ivres des voluptés qu'ils ont goûtées avec des déesses — puis viennent des démons, des sorciers, des magiciens. — Mais tous ces récits ne sont qu'un fonds où l'allégorie, l'enseignement, l'intention philosophique dominant.

Les Yen développent toutes les connaissances. Aspirant à l'Empire du monde, ils appellent à eux tous les étrangers, toutes les traditions, toutes les religions ; ils fondent même un collège musulman pour les Turcs occidentaux.

La lutte entre les trois religions continue :

1^o Tolérant envers les Confuciens que les Empereurs Mongols ménageaient par politique, le Lamaïsme s'attaque aux Tao-ssé que les Sung avaient protégés et s'étaient efforcés de fondre avec les Bouddhistes. Si cette conciliation avait eu l'avantage de répandre partout les croyances essentielles du Bouddhisme, elle avait eu aussi l'inconvénient d'y mêler les superstitions des Tao-ssé telles que la magie etc. Les Lamas virent avec raison dans le Taouisme une hérésie et une corruption de la religion Indienne, beaucoup plus dangereuses que la doctrine de Confucius limitée à la morale.

2^o En 1281, les Lamas font brûler tous les livres des Tao-ssé, excepté toutefois le Tao Te King qui reste un livre officiel.

Six ans après, ils s'emparent de tous les palais de la dynastie Chinoise déchuë et se livrent à une rapacité sans limites, si on en croit les historiens de l'Ecole de Confucius.

3^o Sous Thong Hong, un des successeurs de Kubilaï Khan, les lettrés se relèvent ; on réduit tellement le

nombre des Lamas, que, dans une seule province, on en supprime 500.000 ; c'étaient des pères de famille qui avaient pris l'habit religieux pour être exemptés de l'impôt.

4° En 1307 sous l'Empereur Ou Thung les Lamas dominent de nouveau et se comportent avec beaucoup d'insolence. En 1313 ils se livrent à mille désordres dans la province de Shan-Si : « Enhardis par eux, disent les historiens, les esclaves tuent les maîtres, les femmes tuent leurs maris. » Ces récits sont évidemment exagérés, et il faut y voir l'expression de l'indignation qu'éprouvaient les lettrés de ce que les Lamas renversèrent le régime despotique de la famille sur lequel reposait tout l'édifice social de la vieille Chine.

Un écrit d'un employé de la province de Shan-Si, sous l'Empereur Jessun Tenur en 1326 les accuse d'être la cause principale de la misère publique. « Munis de lettres impériales, ils s'établissent dans les villes, chassent les habitants de leurs demeures et jouissent de leurs femmes. »

Les détracteurs des Lamas leur imputaient les fléaux qui ravageaient la terre comme les sécheresses, les épizooties etc.

5° L'Empereur Ou Tung reprend la tradition chinoise et donne la moitié des emplois aux Chinois. Il régleme le doctorat, rétablit le corps des Mandarins avili et les grands Inspecteurs censeurs.

6° Mais les Lamas réagissent ; ils s'insurgent même dans le district de Si-ngnan-fou. Sous prétexte qu'ils appartenaient à la race conquérante et qu'ils en étaient l'élite, les Lamas parcouraient la Chine en princes, en maîtres, se permettant tout dans les lieux où ils passaient.

Les obscénités sivaïstes adoptées par quelques Bouddhistes Thibétains furent importés à la cour de l'un des Empereurs de la dynastie Mongole, ce qui fut signalé à l'indignation publique. Aujourd'hui, quoique quelques auteurs aient affirmé le contraire, on ne trouve point de traces de ces pratiques dans le Bouddhisme chinois ; mais on en rencontre dans les temples des Lamas à Pékin.

Les Lamas s'étaient rendus odieux par leurs excès ; ils

succombèrent sous les attaques des Confuciens. On les déposséda de leurs établissements dans la plus grande partie de la Chine et on les confina dans le Thibet et les provinces limitrophes. Toutefois on les traitait avec les plus grands égards, surtout le Dalaï Lama. Quand il vint à la cour de Pékin, en 1329, pour visiter l'Empereur, on le combla d'honneurs ; le Président du collège Impérial, chef de tous les lettrés, dut le traiter au moins comme un égal.

A cette époque le théâtre chinois atteint son plus haut lustre ; les comédies de caractère, les pièces à intrigue nous frappent par leur cachet ; les drames mythologiques, historiques, judiciaires, domestiques, nous étonnent par leurs tableaux féériques, les situations inattendues etc.

Dans l'Orphelin de la Chine, que Voltaire nous a fait connaître, les Tao-ssés déploient tout leur arsenal de talismans et de sortilèges ; les déesses des arbres fruitiers s'unissent aux mortels ; les vivants et les morts obéissent à un mandarin escorté de génies et de hallebardiers : les revenants et même les objets inanimés viennent lui dénoncer les coupables. Toute la pièce n'est qu'une moquerie ; l'incrédulité chinoise sape toutes les légendes rassemblées par le système mongol-chinois. La guerre civile, à l'état permanent par l'effet de la lutte entre les Bonzes et les lettrés, dépopularisa la dynastie Mongole et amena sa chute en 1368 après 89 ans de règne.

2. *La dynastie des Ming favorise les lettrés. Secte du Wu wei Kiau (du non agir.)*

D'origine chinoise, ancien soldat, ancien religieux Bouddhiste, Tchéou chasse les Mongols et fonde la dynastie chinoise des Ming qui dura jusqu'en 1644 où les Tartares manchoux (Orientaux) s'emparèrent de la Chine. Il accepta à la fois la tradition Chinoise et le Bouddhisme. Confucius redevint le dieu de la Chine et les lettrés et les mandarins reprirent leur place. En même temps par politique à l'égard du Thibet, on favorisa le Lamaïsme dans

ce pays, on combla le Dalai Lama de respects et de titres magnifiques.

En Chine on honora les doctrines Bouddhiques, mais en les subordonnant à l'interprétation des philosophes.

En 1426, le 4^e Empereur de la dynastie des Ming prescrivit des examens pour prendre l'état religieux.

En 1430 un Edit défendit à tout monastère de posséder plus de 6.000 pieds carrés de terrain. L'excédent fut donné aux pauvres cultivateurs qui payaient l'impôt.

Les Tao-ssés reparaissent. De la lutte de toutes les Ecoles naît en 1400 la secte de Yuttian à laquelle appartenait Choo foo tse, un des plus grands hommes de la Chine et le plus remarquable des auteurs du moyen âge de ce pays.

Confucius enseignait que Tae-Keih, le grand extrême, existait au commencement de toute chose, mais il ne le définissait pas. Chao foo tse avait honte de la simplicité de la religion confucéenne quand il lisait les traités subtils des bouddhistes. Sous l'influence des idées Indiennes qui nient l'existence de la matière et celle d'un créateur suprême, il prétendit que le Tae-Keih est identique à la raison suprême et à Chang-ti le maître universel, que la création est une formation spontanée qui n'a pas eu d'agent et que la personnalité de Dieu n'existe pas.

Les philosophes du moyen âge Chinois, en interprétant Confucius, éliminèrent successivement les idées du dieu personnel et de la rétribution morale en tant que répartie par une personne. Ils soutiennent que le Chang-ti des classiques, le maître suprême (qui selon des auteurs chinois modernes et selon le Révérend Eskins appuyé par M. Hervey de St-Denys dans son mémoire lu à l'Académie des Ins^{ons} le 26 mars 1886, était adoré dans l'ancienne religion chinoise) n'était qu'un principe Li, raison, qui se retrouve dans toute chose, pour les uns loi morale ou intellectuelle remplissant le monde entier, pour d'autres, essence très subtile. Ces derniers proclament le Tae Kei, l'être insaisissable qui engendre la matière subtile (Yang) et la matière grossière Yu, les deux éléments de la terre et de tous les êtres.

La grande collection de philosophie naturelle, sous le titre de Ling li la Yuen résume le nouveau système, et réfute par l'ironie les doctrines de Lao Tseu et de Bouddha.

Jusqu'à la dynastie actuelle les esprits de la classe lettrée furent gouvernés par cette vieille philosophie avec une autorité presque aussi puissante que celle d'Aristote dans notre moyen âge ; elle est encore aujourd'hui enseignée officiellement dans les Ecoles.

Selon elle, le positif et le négatif se succèdent et se combattent dans l'Ether, substance inerte, inanimée, inintelligente, comme la Prakriti de la Sankia. Lorsque le positif a atteint son extrême, il engendre le négatif et réciproquement, c'est ainsi que la vie engendre la mort et la mort renouvelle la vie.

Le Confucianisme officiel ne reconnaît que la nature, mais il considère celle-ci non comme un édifice inerte, mais comme un organisme respirant ; une chaîne de vie spirituelle traverse toutes les formes de l'existence et réunit comme dans un corps vivant tout ce qui est en haut dans le ciel et en bas sur la terre. De là le Feng-shui et la divination.

Dans le firmament sont inscrites toutes les destinées. Les cieux gouvernent la terre et, avec elle, exercent sur les êtres vivants une influence que l'homme peut tourner à son avantage.

Le sort des vivants dépend également de la bienveillance et de l'influence générale des morts.

Ces principes sont admis par la plupart des Chinois.

3. *Secte du Wu-wei Kiau.*

C'est à cette époque que naquit le Wu-wei Kiau (secte du non agir) sorte de réformés bouddhistes, aujourd'hui mêlés dans la population rurale de l'Est de la Chine, appartenant aux derniers rangs de la société, ayant peu de livres et point de représentations matérielles, très attachés à leur croyance.

Le fondateur de la secte, un chinois de Shan-tung prit le titre de Lo tsu (le patriarche Lo). Il présenta à l'Empereur de la dynastie des Ming et de la période des Chang les cinq livres sacrés de sa doctrine qui traitent des six objets suivants : 1. Efforts pour l'émancipation (mouve-

ment). 2. Lamentations sur le monde. 3. Destruction de l'erreur. 4. Pente de l'esprit vers la vérité. 5. Devenir comme la montagne Ta'ischam (livre de la confirmation). 6. L'esprit et la nature purifiés et amenés à quiétude.

L'Empereur fit examiner les livres et interroger l'auteur par une commission de sept religieux. Voici leurs principales demandes et ses réponses :

D. Pourquoi ne récitez-vous pas de livres de prières ?

R. La grande doctrine est spontanée et d'instinct, la nature de l'homme est céleste. Le vrai livre (l'univers,) fait continuellement sa rotation (par allusion à la roue à prières). Le ciel et la terre répètent les paroles de la vérité. Le livre de la vérité est dans l'homme même. C'est parce qu'on l'ignore que l'on récite des livres de prières. La loi invisible se manifeste d'elle-même sans l'aide de livres de prières. Le murmure des eaux et le bruit des vents sont un grand chant religieux. A quoi bon dès lors réciter des prières contenues dans des livres ?

D. Pourquoi n'adorez-vous pas les images de Bouddha ?

R. Un Bouddha en bronze peut fondre, en bois peut brûler, en argile peut se dissoudre détrempe par l'eau ; il ne peut se sauver lui-même, comment pourrait-il sauver les êtres ? Chaque parcelle de poussière est un royaume d'êtres vivants gouverné par Bouddha. Il réside dans tous les temples ; les montagnes, les rivières, la grande terre, forment son image. Pourquoi alors sculpter ou modeler sa statue ?

C'est à peu près le langage que tiendrait un musulman ou un Juif, ou un puritain en parlant de Dieu. Les autres réponses sont dans le même esprit.

D. Pourquoi ne faites-vous pas brûler des cierges à parfums et l'encens ?

R. Les véritables parfums sont la possession de soi-même, la sagesse, la patience, la miséricorde, l'affranchissement des doutes et la science ; ce sont les seuls qui montent jusqu'au ciel. Les vents, les nuages et les rosées forment le véritable encens qui s'élève et se répand de lui-même partout en toute saison. L'Univers est un candélabre, les eaux sont l'huile qui l'alimente, le ciel est le couvercle qui l'encercle. Le soleil et la lune sont les flammes qui illuminent l'espace. La lumière qui est en

moi éclaire le ciel et la terre. Que je sois toujours éclairé et le ciel ne sera jamais obscur. On verra alors que *le roi de la Loi* est sans bornes.

Le roi de la loi, c'est la personnification de la doctrine qu'il faut croire. L'esprit s'applique à la doctrine et s'y absorbe jusqu'à un point où l'imagination se représente l'œil de l'intelligence sous une forme glorieuse qui est le *Roi de la Loi*.

Remarquons que cette conception n'est autre que : la Loi, maître absolu, sublime, éternel, proclamé par Confucius et par Bouddha, que l'on personnifie et auquel on donne un corps.

Cette religion, la seule qui soit née d'un Chinois, a sa grandeur et sa poésie naturaliste ; elle est complètement conforme au génie chinois essentiellement naturaliste, nullement porté à la spiritualité, à l'exaltation et aux représentations religieuses, fort semblable sous beaucoup de rapports au génie Juif ¹. Limitée à ce qui vient d'être exposé, elle convenait parfaitement à la Chine et pouvait devenir à la fois la religion officielle et la religion populaire.

Les sept juges religieux eurent sans doute cette impression, car ils proclamèrent unanimement la supériorité de Lo Tseu et le prièrent de devenir leur maître. L'empereur fit éditer ses livres par l'Imprimerie Impériale en l'an 1318.

Aujourd'hui cette religion consiste, non en cérémonies et en pompes extérieures, mais dans le silence, la quiétude, la vie méditative et une révérence intérieure pour Bouddha qui pénètre tout. On croit en Bouddha, mais on ne l'adore point. Dans les édifices religieux qui sont fort simples, on ne trouve point d'inscriptions, mais seulement les tablettes Chinoises ordinaires au ciel, à la terre, aux parents, au maître qui enseigne.

La secte admet la métempsychose et l'abstention de toute nourriture animale, mais repousse la vie ascétique et cénobitique et le célibat religieux. Elle reconnaît l'existence de la matière, mais elle répète sans cesse que

¹ On a dit des Chinois qu'ils sont les Juifs de l'Extrême Orient ; nous partageons cette opinion d'après notre connaissance des Juifs de l'Algérie et de l'histoire des deux peuples.

« tous les objets matériels sont périssables. » Elle adore-rait, à ce qu'il paraît, sous le nom de *mère d'or*, une déesse qui serait la mère de l'âme comme notre mère mortelle est celle du corps. A la fin du monde, la mère d'or, doit prendre tous ses enfants c'est-à-dire tous les croyants en sa religion dans sa demeure qui est le ciel.

C'est sans doute cette croyance, peu Chinoise, addition probable au fonds primitif, qui a rendu le secte suspect. Elle a été persécutée sous la dynastie des Ming ; un de leurs chefs a été crucifié avec des clous à la porte de la ville de Shan tung, et ils s'en font un mérite auprès des missionnaires chrétiens. Bien qu'ils n'aient pas subi d'autre persécution, leur religion est interdite et classée dans quelques éditions de « l'Edit sacré » « parmi les doctrines dépravées. » Les lettrés lui sont opposés, ils la considèrent comme étant corrompue et ayant un but politique secret. Jusqu'aujourd'hui rien d'apparent n'a justifié ce reproche. Si l'on fait abstraction de leur croyance à la *métempsykose*, ce sont presque des chrétiens.

La sévérité de leur culte complètement privé d'images les rapproche beaucoup des protestants qui ont commencé leur conversion. Mais, d'un autre côté, leur dévotion à la *mère d'or*, les prédisposerait au catholicisme qui rend de grands honneurs à la *mère de dieu*.

Vers la fin de la dynastie des Ming arrivèrent en Chine Mattéo Ricci et quelques autres missionnaires catholiques. Un de leurs convertis Lu Kwang Ki écrivit dans un style populaire un livre contre le Bouddhisme, et à la suite un chapitre contre le culte des ancêtres.

4. Réaction mongole. Constitution définitive, de la propriété et de l'agriculture.

En 1403 eut lieu une réaction Mongole ; un Général de cette nation, Yen, détrôna l'Empereur Chinois et immola à la fois les lettrés et les religieux par milliers. Les uns et les autres également proscrits, oublièrent leurs anciennes querelles ; la conciliation se fit entre les deux partis et le nouvel Empereur finit par l'accepter.

Les Mantchoux furent appelés en Chine par les derniers Ming impuissants contre des révoltés qui envahissaient toute la Chine succombant sous la misère et l'oppression des Mandarins. Le dernier défenseur des Mandarins fut un général qui avait des armées de 400.000 hommes de pied et 600,000 cavaliers, hordes sans discipline, ni organisation qui mettaient tout à feu et à sang ; il massacra 10,000 religieux et 600,000 personnes dans une seule province. Les Mantchoux s'emparèrent de Pékin sous la conduite de Tai Tsing qui, en 1634, prit le titre d'Empereur et fonda la dynastie des Tsing qui règne encore aujourd'hui.

Après sept ans de guerre, les Mantchoux devinrent complètement les maîtres de la Chine, grâce à Amawang que Koëppen considère comme le plus grand homme d'Etat, non seulement du xvii^e siècle, mais peut-être de tous les siècles.

Sous lui et ses successeurs s'acheva l'œuvre déjà élaborée sous les Ming de la constitution très appropriée à la Chine de la propriété et de l'agriculture telle qu'elle existe aujourd'hui.

C'est le régime de la petite propriété qui prévaut ; mais souvent la terre reste indivise entre les membres d'une même famille ou même d'un village sous la direction du chef de cette sorte de communauté ; on retrouve dans tout l'Empire les traces de l'ancienne propriété communale. Comme les grands capitaux se portent surtout vers le commerce et l'industrie, dans certaines provinces, la terre est presque en entier aux mains de ceux qui la cultivent ; cependant il reste encore beaucoup de vastes domaines exploités soit par des fermiers, soit par des métayers qui partagent la moisson d'été avec le propriétaire et gardent pour eux la moisson d'hiver ; ils fournissent l'outillage, les engrais, le bétail ; le propriétaire paie l'impôt qui d'ailleurs est relativement très faible. Dans les provinces fertiles du littoral où le sol est le plus divisé, la moyenne des exploitations ne dépasse pas probablement un hectare ; une propriété de six hectares est considérée comme un grand domaine. Ces détails donnés récemment par M. Elisée Reclus en disent plus que tous les récits sur la prospérité de l'agriculture Chinoise. Voici maintenant le régime légal :

Le chef de famille peut vendre ou hypothéquer son bien, mais en l'offrant d'abord aux membres de sa famille et à ses proches dans l'ordre de leur parenté. A sa mort, ou lors d'une donation entre vifs, il doit la diviser en parties à peu près égales entre tous ses fils. Si une terre n'est pas tenue en bon état d'entretien et de culture, s'il y a trois années de jachères consécutives, elle est confisquée de par la loi et donnée à un nouvel occupant. Le chef de la commune est rendu aussi responsable de la bonne tenue des terres et passible de ce chef de 20 à 100 coups de bambou.

L'assolement des cultures et l'aménagement du sol sont réglés depuis des siècles de manière à nourrir la population et ne sauraient, sans danger, être changés. Tout ce qu'on peut faire c'est d'augmenter le territoire cultivable par l'addition des pentes montueuses, des terrains en friche que l'on consacre maintenant à la pomme de terre et au maïs et par celle des marécages et des bords des lacs où l'on cultive le sagittaire et le nénuphar. Tout cultivateur peut s'établir sur le sol inculte ; il n'a qu'à informer l'autorité locale et réclamer l'exemption d'impôts qui lui est accordée pour un certain temps. Le gouvernement fonde lui-même des colonies avec des soldats ou des condamnés dans les régions éloignées des grandes villes et des routes surtout dans le Kan-Sou et la Dsoungarie. C'est un moyen de tenir en même temps que de peupler le pays, auquel la Chine donnera probablement de plus en plus d'extension en raison des succès obtenus.

Les propriétés de la Couronne, relativement peu étendues, sont presque toutes en Mongolie en dehors et près de la grande muraille, et en Mantchourée.

La commune administre les plantations qui entourent les temples, celles dont le revenu sert à l'entretien des Ecoles, les terres des hôpitaux et autres établissements d'utilité publique, enfin une partie des marécages, des lais de la mer et des fleuves.

3. *Dynastie Mantchoue.*

Les Mantchoux ne firent aucun mal inutile, même pendant la lutte qui leur donna la Chine ; on peut admettre que leur religion Bouddhiste fut pour quelque chose dans cette conduite. Les Chinois étaient pour eux des correligionnaires et par conséquent des frères.

Le nouvel Empereur conserva même en place les fonctionnaires chinois. Il se borna à doubler le nombre des présidences de Tribunaux pour pouvoir admettre les Mantchoux, et à imposer aux Chinois l'obligation de se raser la tête et de s'habiller à la Tartare afin d'effacer toute distinction entre les deux peuples.

Ce qui distingua les premiers Tsing des Ming ce fut la liberté religieuse pour toutes les sectes, l'accueil fait aux religieux de toutes les nations.

L'Empereur Shun Chi fut favorable au Bouddhisme et écrivit lui-même la préface de quelques livres de l'Ecole de Bodhidarma ; mais R'hanghison fils et successeur n'admit que la doctrine de Confucius.

K'hanghi régna de 1662 à 1722.

Les Jésuites qu'il protégea beaucoup à cause de leurs connaissances positives et auxquels il permit d'élever une belle église à Pékin, en ont fait un portrait peut être flatté. Toutefois ce fut un des plus grands souverains de l'Orient.

Son éducation et ses études l'avaient rendu sceptique et anticlérical. Bien qu'il fut resté, physiquement et par ses habitudes militaires, un Mantchou, ses idées, ses principes, ses vues sur le monde, la vie, l'état, la religion étaient chinoises. Mis au courant de l'art et de la science de l'Europe, il s'était fait une philosophie pratique grâce à laquelle il réussit à se dominer lui-même et à vaincre la seule passion à laquelle il céda étant jeune, la colère.

Pendant sa minorité, les Bonzes que son père avait mis au pouvoir furent chassés de la cour il ne leur accorda jamais la moindre influence politique en Chine.

Ses sentiments sont rappelés dans l'Edit sacré, ou Ma-

nuel impérial intitulé : Instructions morales pour le peuple, livre aujourd'hui fort répandu et goûté :

« Les Bouddhistes n'ont point souci du ciel et de la terre, ni de rien de ce qui se passe autour d'eux, mais ils suivent leur fantaisie. Ils forgent des contes de bonheur et de malheur futurs et ils encouragent les réunions du peuple des campagnes dans des temples et des fêtes uniquement pour se faire donner de l'argent destiné en apparence à brûler de l'encens, mais en réalité à satisfaire leurs vices. »

Aux yeux des Empereurs Chinois le Bouddhisme est contraire au développement de la population et de la richesse publique et son plus grand tort est de diminuer directement et indirectement les revenus du trésor. Il blesse d'ailleurs le principe sur lequel tout repose en Chine, que chacun doit se rendre le plus utile possible à la société.

Les réunions et fêtes que mentionne le texte précité constituent encore aujourd'hui, en grande partie, sinon en entier, le culte dans les campagnes.

Dans les parties de la Chine ouvertes aux Européens, chaque village a sa fête annuelle. Des milliers de personnes s'y rendent de plusieurs lieues pour assister aux processions des statues et aux cérémonies idolâtriques du jour sans se préoccuper, si le temple est Thaouiste ou Bouddhiste. Leur dévotion et leur crédulité sont les mêmes dans les deux cas.

Les fêtes de ce genre de dévotion sont d'ailleurs antérieures au Bouddhisme. On lit dans la biographie de Confucius que quand les habitants de la campagne vinrent pour boire du vin et accomplir une cérémonie destinée à éloigner la peste, au moment où parurent les vieillards courbés sur leurs bâtons, Confucius sortit de sa maison et se montra en robe courte (costume de cour) sur un perron pour montrer qu'il se conformait aux usages du pays.

Il s'agissait d'une représentation avec chants appelée aujourd'hui Yan Ko et qui se fait dans la campagne au commencement de Février ; cet usage qui s'était perdu a été ravivé par les Bouddhistes qui ont introduit un bonze dans la cérémonie. Les lettrés regardent le Yan-Ko comme un simple amusement des gens de la campagne,

En 1688 l'Empereur K'anghi conclut avec la Russie un traité qui régla les frontières des deux Empires.

Les Russes ayant construit un fort en s'avancant au delà de la limite fixée les Chinois le prirent et emmenèrent la garnison composée d'une centaine de cosaques auxquels on permit de s'établir à Pékin avec leurs familles. Afin de les entretenir dans la religion Orthodoxe, la Russie, en vertu d'une convention signée en 1778, envoie tous les dix ans à Pékin une sorte d'ambassade ecclésiastique ou mission ayant à sa tête un archimandrite. Les envoyés ont été constamment choisis de manière à recueillir et à rapporter les renseignements les plus intéressants sur la Chine. On connaît les remarquables travaux de Vasselief et de Palladius sur le Bouddhisme.

La compagnie anglaise des Indes était admise à négocier dans le port de Canton ; la Chine voulut y interdire l'importation de l'Opium. De là la guerre de 1839 à la suite de laquelle les anglais dictèrent les traités de 1842 et 1843 qui ouvrirent quatre nouveaux ports au commerce anglais. Les cinq ports sont de véritables colonies Européennes.

En 1844 la France obtint les mêmes avantages pour son commerce et demanda pour le culte catholique la liberté dans tout l'Empire. L'Empereur Tao Kwang rendit un édit dans ce sens. Mais son successeur ne fut point aussi favorable au christianisme. Wan, préfet de Canton publia contre le christianisme un mémoire semblable aux écrits polémiques que l'on édite actuellement au Japon (voir le Japon). Il soutenait que l'édit de Tao Kwang n'autorisait pas les chrétiens à s'établir dans tout l'Empire. Le ministre de France protesta et le Gouvernement Chinois céda, mais seulement en apparence.

6. Révolte des Taïpings.

La révolte des Taïpings ou Longs cheveux, commença, en 1848, par une simple querelle de culte suscitée par un maître d'école et devint rapidement une guerre générale ou entrèrent en lutte, bien plus encore que les passions

religieuses, les intérêts et les haines des classes. Les nouveaux sectaires détestaient le bouddhisme comme auxiliaire naturel de la dynastie Mantchoue ; ils massacraient impitoyablement les bonzes et épargnaient les chrétiens ; ils donnaient même aux étrangers chrétiens des emplois dans leur gouvernement. Mais leur chef voulait fonder une religion autoritaire dont il aurait été le pontife. Il se disait le frère de J.-C. et empruntait sa doctrine religieuse, partie au Coran partie à la Bible qu'il admettait comme un livre sacré. Cette religion fort semblable à l'Islam eût été, sans doute, hostile au Christianisme.

Nés dans le Koang Si, sur le fleuve de Canton, les Taïpings envahirent successivement les diverses provinces du Sud et s'avancèrent jusqu'aux portes de Tien-tsin. Le royaume de la Grande Paix (Taïpong) était fondé en 1851 et en 1855, il avait Nankin pour capitale et partageait en deux zones distinctes les régions restées fidèles à l'Empereur. Chaque année la secte envahissait de nouvelles provinces et ses progrès paraissaient ne pouvoir être arrêtés quand eût lieu en 1857 l'expédition franco-anglaise contre la Chine qui éludait l'exécution des traités de 1842, 43 et 44.

7. *Expéditions anglo-françaises.*

Les 28 et 29 décembre 1857, l'amiral Rigault de Genouilly attaqua Canton avec une flotte et 1.500 hommes d'infanterie de marine dont 1.000 français. Le 28 mai 1858 les alliés prirent les forts des deux rives du Péi-ho entre la mer et Pékin, et s'avancèrent jusqu'à Tien-tsin. Le 26 juin fut conclu entre les Chinois et les Anglais un traité, et le 27 un traité semblable entre les Chinois et les Français. L'article 8 porte que la religion chrétienne telle qu'elle est professée par les catholiques et les protestants sera tolérée et que ceux qui la professent seront protégés par le Gouvernement, que les missionnaires auront le droit de circuler et d'évangéliser dans tout l'Empire.

L'empereur ayant refusé son approbation aux nouveaux traités, une nouvelle expédition fut décidée. La France embarqua 12.000 hommes, l'Angleterre plusieurs régiments. Le 2 août 1860, l'armée s'empara des forts à l'embouchure du Péi-hang.

Le 21 septembre eût lieu la bataille de Palikao dans laquelle on enleva un camp de 25.000 Tartares qui se défendirent courageusement.

Le 7 octobre le sac du jardin d'été de l'Empereur jeta l'épouvante dans Pékin, et deux jours après on était en mesure de bombarder cette capitale.

Les Chinois se soumirent et le 24 octobre fut signé à Pékin le traité Anglais ; le traité français le fut le lendemain, avec une convention additionnelle du traité de Tien-tsin.

L'article 6 de cette convention stipule que les établissements religieux et de bienfaisance confisqués sur les chrétiens pendant les persécutions seront rendus à leurs propriétaires par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France en Chine auquel le Gouvernement Impérial les fera délivrer avec les cimetières et les autres édifices qui en dépendent.

L'Empereur était toujours fortement menacé par les progrès toujours croissants des Taïping, et il n'aurait pu les réduire sans l'aide qu'il reçut des Occidentaux. Ceux-ci, atteints dans leur commerce par la guerre civile, comprenant du reste que la vieille Chine était beaucoup moins redoutable et plus fructueuse pour eux que le Royaume fondé par des sectaires fanatiques, favorisèrent la formation de corps francs mixtes et de corps chinois organisés et exercés par des officiers Européens et auxquels se joignirent même des troupes régulières anglo-françaises. En 1862 les Européens repoussèrent l'attaque des Taïping contre Shanghai et leur reprirent rapidement tous les points stratégiques. Il ne resta plus aux soldats de l'Empereur qu'à exterminer les vaincus.

Nous ne dirons pas le nombre inouï et l'atrocité des massacres et des supplices que commirent les deux partis dans cette guerre civile.

Les Musulmans s'étaient soulevés en 1856 dans le Yunnam et en 1868 dans le Nord de la Chine ; l'insurrection ne fut définitivement vaincue qu'en 1875, ainsi que nous le verrons au chapitre XI.

On ne saurait considérer comme stable l'état actuel des provinces réduites par la force et même celui de la Chine presque entière. Les sociétés secrètes y fourmillent, conspirant pour le renouvellement social et politique de la Chine. L'une d'elles a même été fondée par un missionnaire protestant. Il faut y ajouter la franc-maçonnerie qui a beaucoup d'adeptes dans tout l'extrême Orient.

Le danger le plus grand provient, dans l'ordre matériel et guerrier, des musulmans ; dans l'ordre politique et social, des classes du commerce qui s'élèvent rapidement en Chine.

Wasselief qui a été pendant dix ans attaché à l'Ambassade Russe à Pékin prévoit le triomphe définitif des Musulmans dont la propagande est fort active et dont l'extension fondée sur la richesse et le commerce est fort rapide. Dans le Yunnan, ils pourraient facilement être amenés à faire cause commune avec les Européens établis au Tonkin. En tout cas, l'intérêt et les rapports commerciaux les en rapprocheront étroitement. Dans le Nord de la Chine les mêmes causes les rattacheront aux Russes et aux Anglais. Des Musulmans Chinois font chaque année le pèlerinage de la Mecque et quelques-uns d'entre eux restent dans le pays. De là un lien avec le reste de l'Islam.

Les commerçants chinois d'un certain ordre tendent à devenir la classe prépondérante. Ils ont de l'habileté, une probité relative assez grande et des connaissances positives qui valent mieux peut-être que la science des lettrés et des Mandarins. Nul doute que les riches ne donnent à leurs enfants l'instruction des Européens par laquelle ceux-ci deviendront, sous tous les rapports, supérieurs aux lettrés. Ils seront alors les chefs naturels de cette révolution qui couve et qui doit renverser les vieilles institutions. Ils fonderont un ordre social où le régime communal pourra être conservé, mais d'où sera banni tout ce que la Chine a encore de la barbarie du moyen âge et où la misère et l'oppression du peuple feront place à l'aisance par le travail. Les lettrés disparaîtront ou se mettront en possession de la science économique et sociale moderne.

TITRE VI

ÉDIFICES RELIGIEUX ET CULTE BOUDDHISTE

1. *Monuments religieux de la Chine, temples des ancêtres.*

On trouve en Chine un grand nombre de tours monumentales construites autrefois par les bouddhistes, principalement pour recevoir des reliques, comme les stoupas de l'Inde.

Les pagodes ou temples sont répandus en Chine avec une immense profusion. Il n'est point de village qui n'en possède plusieurs. Souvent, ce ne sont que de petites chapelles avec des niches renfermant quelques statues et des vases où brûlent des parfums.

Quelques pagodes sont fort remarquables ; tels sont, par exemple, les temples du ciel et de la terre à Pékin ; il n'existe point de temples d'une haute antiquité.

La peinture et la sculpture sont admises dans les temples ; la peinture est sans perspective ; les sculptures ont quelque mérite de détail, mais les formes manquent d'élégance et de précision. Quelques statues sont magnifiques.

Les Chinois prétendent que les peintres et sculpteurs des v^e et vi^e siècles de notre ère étaient bien supérieurs à ceux d'aujourd'hui.

Dans une ville chinoise les édifices principaux sont les

Yamuns et les temples. Dans les premiers, les fonctionnaires publics ont leur résidence officielle et traitent les affaires. Le temple de Confucius est situé sur une grande place ornée d'arbres et d'eau ; tout près se trouvent la salle d'examens du gouvernement, le temple qui renferme les tablettes des sages de la nation et celui où les noms des personnages illustres de la cité sont conservés sur des tablettes monumentales.

En Chine les temples sont en général mal entretenus. Dans les villes, comme ils s'ouvrent d'ordinaire sur la partie la plus large des rues ils servent de refuge à tous les batteurs de pavé, joueurs de dés, cordiers etc., aux enfants, aux porcs, poules, chiens, qui s'y nourrissent des débris de cuisines ambulantes. On s'y querelle et on s'y bat ; les prêtres et les gardiens se mêlent au jeu et aux querelles.

Dans les campagnes, ce n'est guère plus décent. La nuit, les voyageurs s'y logent et on y met quelquefois les bestiaux.

2. Temples des ancêtres.

Il faut cependant faire une exception pour les temples des ancêtres qui jouissent d'une vénération plus grande que tous les autres et dont le nombre est incroyable. Ils doivent leur existence en Chine comme dans l'antiquité payenne ¹ à la double crainte que chacun éprouve de manquer après sa mort de la nourriture et des vêtements que les descendants doivent fournir aux défunts, ou bien d'être dans la vie tourmentés par les spectres nus et affamés. Quelque pauvre que soit un village ses habitants trouvent toujours de l'argent pour ériger un monument de cette sorte.

Dès qu'un riche, ou plus souvent une association composée des membres d'un même clan, c'est-à-dire portant le même nom patronymique, a fait construire l'édifice et

¹ Se reporter aux deux premiers chapitres de la Cité antique de M. Foustel de Coulanges.

l'a consacré selon les rites pour faire rentrer dans le calme les esprits et fantômes que sa construction a dérangés, on établit des règles fixant les catégories de personnes qui pourront y ériger des tablettes et les prix qu'elles devront payer pour chacune afin d'assurer l'entretien futur du temple par un administrateur élu ou désigné par le sort.

Ces tablettes ne diffèrent de celles que l'on érige dans le tabernacle domestique de chaque maison, qu'en ce qu'elles sont plus grandes et aussi ornées que le permettent les ressources dont on dispose. Au bout d'un certain temps elles remplacent les anciennes tablettes domestiques.

Ces temples diffèrent beaucoup entre eux par leur architecture et leurs dimensions ; ils comptent depuis une seule salle jusqu'à douze chambres, selon les fonds qu'on peut y affecter.

D'ordinaire à l'entrée principale se trouve un grand écriteau portant en lettres dorées l'inscription : Temple ancestral de la famille NN. à l'intérieur les parois sont couverts d'inscriptions et de peintures à la louange des défunts les plus éminents. L'inscription la plus honorable est celle de — Disposition Impériale, — elle n'est placée qu'avec une autorisation spéciale de l'Empereur.

Lorsqu'un temple est encombré de tablettes, quelques membres de la famille en érigent un second pour continuer la filiation, on y transporte les tablettes les plus récentes de l'ancien sanctuaire. Ces temples successifs forment à la fois l'état civil et la généalogie des familles.

Ceux de ces temples qui renferment les tablettes des générations de clans et de villages appartenant tout entier à un même clan, ressèrent les liens de la parenté. Les membres du clan viennent y délibérer sur leurs intérêts communs et y concilier leurs différends ; ils viennent y faire annuellement des offrandes communes suivies de festins qui renouvèlent le sentiment de leur fraternité.

Ces temples fortifient ainsi le système d'assistance mutuelle et d'association locale ou municipale qui joue en Chine un rôle si considérable et souvent supplée à l'insuffisance de l'administration.

Le culte des ancêtres remonte à l'origine de la société en Chine et probablement partout ailleurs. Il a été adopté

par le Bouddhisme aussi bien que par le Taoïsme, et constitue presque une religion nationale.

3. Temples bouddhistes.

Les temples Bouddhistes ont tous à peu près la même architecture. On ne trouve point en Chine comme dans l'Inde et à Java des temples souterrains, mais seulement quelques statues dans des grottes naturelles ou dans des niches creusées dans le flanc des collines.

L'entrée des temples bouddhistes, comme celle des autres édifices Chinois, regarde habituellement le sud. Chaque pagode se compose de plusieurs bâtiments et chapelles. Le bâtiment d'entrée, vestibule fermé (pronaos) est consacré aux êtres qui, bien qu'appartenant encore au monde de la métempsykose, ont cependant droit à un certain culte. On y voit d'abord disposées sur une même ligne symétriquement par rapport à l'axe les statues des quatre grands rois des Dévas, régents des quatre continents situés aux quatre points cardinaux du mont Mérou. Ils gardent la pagode contre les mauvais esprits. Celui du sud tient une épée ; il a la peau noire et l'air féroce. Les trois autres sont bleu, rouge et blanc. L'un tient à la main une guitare, un autre une ombrelle et le dernier un serpent ou quelque autre bête dangereuse, mais qui lui est soumise. Entre ces régents et le mur sud ou de façade, il y a quelquefois les statues des généraux Heng et Ho.

En face de la porte d'entrée, il y a habituellement une statue de Maitreya Bouddha ; et du côté de la porte nord, une statue de Kwan tu tsi héros chinois déifié.

Derrière le Maitréya est une statue de Weito général sous les ordres des quatres rois gardiens. Au fond de ce vestibule fermé une porte s'ouvre sur le vaisseau principal qui est consacré aux statues de Çakiamouni et de ses principaux disciples.

Le sage est représenté dans l'attitude de la contemplation assis sur une fleur de lotus. A sa droite et à sa gauche sont le jeune Ananda et le vieux Kaschiapa. Le long

des murs Est et Ouest sont dix-huit Arhats possesseurs de différents pouvoirs surnaturels figurés par des animaux accroupis près d'eux dans une attitude de soumission. Ils écoutent Bouddha, les uns avec un air de béatitude, les autres avec un air de méditation.

Le long du mur Nord on voit les statues de Jan Teng un ancien Bouddha et de six Bodhisattvas ou disciples de Çakiamouni : Kwan-hien, Pu-hien, Schi-chi, Wenn-shu, Charipoutra et Maudgalyayana.

Voici comme ils sont disposés à Kwang fu-shi le principal couvent de Shang-hai. : Wen-shu et P'uhien sont à la droite et à la gauche de Bouddha. Derrière ces trois statues et tournée vers le Nord se trouve habituellement la statue de Kwan-yin taillée dans le bois avec rochers, nuages et océan, le tout représenté aussi par la peinture. On donne à ce vaisseau de beaucoup le plus haut et le plus vaste du monastère le nom d'un des titres de Bouddha qui signifie : le grand héros, avec l'addition du mot précieux.

La statue de Kwan-yin a plusieurs formes correspondantes à ses diverses métamorphoses. Deux des plus communes sont le Kwan-yin de la mer du Nord et celui de la mer du Midi.

Dans la représentation du ciel et de la mer en haut relief, qui forme souvent la figure principale, on ajoute, pour varier la scène, plusieurs personnages moindres, quelquefois les rois des Dévas, plus souvent une femme « la fille du roi Dragon » et un jeune homme *Shan-tsaï* qui apparaît comme interlocuteur dans quelques soutras. Une autre forme de Kwan-yin est celle d'une femme tenant dans ses bras un enfant, ce qui lui donne l'apparence de la *St^e-Vierge*. Quelquefois on représente Kwan Yin avec mille mains qui figurent ses efforts pour sauver tous les hommes.

Il y a quelquefois entre le vestibule des quatre grands rois de Dévas et le vaisseau de Çakyamouni, un autre corps de vaisseau ou salle où l'on voit le Kwan Yin de la mer du sud peint avec sa suite. Derrière on trouve souvent une scène ou groupe en l'honneur du Bodhisattva Titsang dont les personnages sont tournés vers le Nord. Au-dessus du Bodhisattva est un nuage et autour de lui un rocher dans les parois inclinés, duquel on a taillé les

dix rois ou juges de l'enfer. Ils écoutent les instructions que leur fait ce Bodhisattva pour sauver l'humanité des châtimens auxquels ils président respectivement ; le dieu Hindou Yama est le cinquième de ces rois.

Quelquefois, au lieu de cette salle de Kwan Yin, il y en a une autre appelée la salle des Lo-han dans laquelle on trouve sur les murs Est et Ouest des figurines représentant les cinq cents arrhats des légendes Bouddhistes, sculptées en relief comme celles de la scène dont nous avons parlé un peu plus haut. Quelquefois cette représentation des cinq cents arrhats se trouve dans le vaisseau de Çakiamouni au-dessus des dix-huit Arrhats principaux.

On peut considérer ce vaisseau Central comme consacré : soit à représenter toute la hiérarchie des saints Bouddhistes des divers degrés de perfection, depuis le Bouddha jusqu'aux simples religieux ; soit à figurer Bouddha donnant une instruction à ses disciples et collaborateurs de tout ordre affranchis de la métempsykose depuis les Bodhisattvas jusqu'aux Auditeurs. Ceux du dernier ordre sont représentés par Ananda tenant à la main un grand livre qui figure la compilation des Soutras et par Kaschiapa appuyé sur un bâton pastoral comme premier patriarche et successeur de Çakiamouni, tous deux la tête nue et rasée.

Viennent ensuite les dix-huit Arrhats ; par leur attitude de vainqueurs du mal et de défenseurs du bien, par l'expression d'intelligence et de satisfaction que l'artiste leur a donnée, ils semblent proclamer le pouvoir surnaturel, la science et la béatitude qu'ils ont obtenus en écoutant l'enseignement du Bouddha.

L'ordre des Bodhisattvas, immédiatement supérieur, est représenté par Ven-shu et Pu-hien couronnés de fleurs de lotus dorées et ornées.

Le premier ordre, celui des Buddhas est représenté par Çakiamouni et par Jan-tang qui a été son précepteur dans une vie antérieure. Ils ont une chevelure courte, formée d'écaillés, et de couleur bleue. On voit quelquefois auprès d'eux les Devas Brahma et Skakra. Dans quelques temples ces derniers sont deux des six auditeurs de Bouddha et les quatre autres sont Ananda, Kaschiapa. Pu-hien et Ven-shu.

Dans quelques grands temples Wei-to et un roi des

Devas tenant à la main une pagode sont l'un à droite, l'autre à gauche de Çakyamouni. Quelquefois vingt Devas, dix de chaque côté, forment le long du mur Sud la suite des Arrhats qui bordent chacun des murs Sud et Ouest et complètent ainsi *l'Assemblée* qui, dans les Soutras de grand développement, est décrite comme formant l'auditoire du Bouddha.

Dans quelques temples, à la place des Arrhats, il y a des statues figurant les trente-deux signes de Bouddha; dans d'autres, au lieu du Bouddha et de ses deux disciples, il y a trois Bouddhas, celui du centre figurant le présent, et les deux autres le passé et l'avenir.

Au vaisseau central, derrière ou latéralement sont accolées, d'autres chapelles consacrées à Yo Shi-Fo, Amito Fo, Ti-tsang pù sa et aux dix rois de l'enfer. Ce sont celles que l'on trouve le plus communément; mais il en existe encore d'autres, la Chapelle des mille Bouddhas, etc.

Quelquefois, comme dans la salle de Kwan-Yin, il y a deux statues du personnage principal; une assez légère pour être portée en procession, et une autre beaucoup plus grande pour le culte quotidien. Quelquefois on représente Kwan Yin sous les huit formes qu'il a prises pour sauver les hommes des huit sortes de douleur. On voit dans un groupe de sculptures: ici, des naufragés atteignant le rivage; là un voyageur qui échappe à une bête féroce; auprès d'eux est le sauveur Kwan Yin. Un groupe de ce genre comprend huit statuettes de Kwan Yin outre la statue centrale; on l'appelle le groupe de Kwan-Yin des huit sortes de douleur.

4. *Représentations bouddhiques; sens qu'on doit leur attacher.*

Quelquefois on représente Kwan Yin comme un des deux assistants d'Amitabha Bouddha; l'autre assistant est Schī chī. On les appelle les trois sages de l'Occident. Le Buddha de l'Est a pour assistants Yo tsang pù sa et Yo wang pù sa qui président à la médecine. Le Buddha

de l'Est ayant des pouvoirs illimités contre toutes les calamités, il est quelquefois représenté comme Çakya Mouni par trois statues figurant le passé, le présent et l'avenir,

Ti-tsang, d'après les récits bouddhistes était le fils d'un roi de Siam. Il a la figure pleine et douce, et, comme Bodhisattva, la tête couronnée de lothus. A sa droite et à sa gauche, se tient un disciple de Çakyamouni.

Il est assisté par les dix rois ou juges de l'enfer. Les suppliciés sont représentés par de petites figures de terre et de bois. Devant Ti-tsang les dix juges se tiennent debout. Si c'est Tung-apo-ti Kwin, divinité Thaouïste, qui préside les juges, ils sont assis comme étant presque ses égaux.

Les statues appelées Pu-sa, quand elles sont isolées, sont assises ; mais en présence de Bouddha elles sont toujours debout.

Il y a dans les temples Bouddhistes un grand nombre d'idoles Thaouïstes, notamment celles de Kwan-ti, Lung wang et Hwa-Kwang adoptées comme divinités protectrices. On fait aussi grand usage des divinités Thaouïstes médicales, afin d'attirer les malades aux temples. Il y en a pour les maladies d'yeux, les ulcères, la petite vérole et toutes les infirmités. Une foule de malades assiègent leurs idoles. Des divinités chinoises, la plus populaire de beaucoup est celle de la Richesse.

On trouve aussi dans les temples complets les statues des Bouddhistes célèbres de la Chine, principalement celle de Bodhidarma, et dans chaque monastère, celle de son fondateur.

Pour le Bouddhiste instruit, toutes ces représentations sont de purs symboles. A son entrée, le fidèle reçoit dans le vestibule l'impression de la protection par les Etres célestes. Quand il arrive en présence de Bouddha dans le grand vaisseau, il voit dans son image l'intelligence, fruit d'une longue et profonde contemplation. Les Bodhisattvas lui figurent la science et la miséricorde et lui en enseignent le culte.

Dans les Arrhats il s'inspire du modèle de ceux qui sont devenus vénérables par l'âge, la sagesse et un ascétisme prolongé. Les Auditeurs lui montrent le premier degré pour atteindre à la perfection, celui au moyen du-

quel on franchit les trois autres. Quand il s'agenouille devant ces statues et leur offre l'encens, les cierges et les papiers dorés, il n'a d'autre objet que de témoigner le respect avec lequel il reçoit les instructions du Bouddha.

Mais les gens du commun voient dans chaque idole une divinité puissante, et perdant de vue l'objet moral et idéal du système ; ils prient pour être délivrés de la maladie, de la pauvreté et d'une mort prématurée, etc. Malheureusement les Bonzes, dans un but intéressé, entretiennent cette superstition que beaucoup d'entre eux finissent sans doute par partager ¹.

Dans le Nord de la Chine, on voit sur les murs des temples des peintures bouddhistes grossières, principalement la déesse de la pitié, Kwan yin, des huit sortes de douleur.

Des voyageurs sont attaqués par des brigands et vont succomber ; la déesse apparait et les sauve en les rendant invisibles au moyen d'une vapeur qu'elle fait sortir d'un vase qu'elle ouvre à cet effet.

A Pékin et aux environs, on trouve un assez grand nombre de statues de métal, notamment un groupe en cuivre ou en cuivre blanc de Çakiamouni et de ses deux disciples préférés ; ils ont une taille de six pieds, et ils portent attachées des bandes de toile jaune et des clochettes qui résonnent lorsqu'elles sont agitées par le vent ou les visiteurs.

Il est d'usage à Pékin, lorsqu'on fait de grandes statues de métal, de bois ou d'argile, d'y mettre les organes intérieurs aussi complets que possible, conformément à la science anatomique plus ou moins exacte que l'on possède. La tête est toujours vide, les principaux viscères de l'estomac et de l'abdomen sont tous figurés en soie ou en satin. Une pièce ronde de couleur rouge de la grandeur d'un dollar figure le cœur dont l'élément est supposé être le feu ; au-dessus, un miroir en métal représente l'intelligence dont le cœur est le siège dans les systèmes Indiens. Les poumons recouvrent le cœur comme une ombrelle, pour le préserver de toute avarie.

¹ La principale cause de l'acharnement avec lequel les Musulmans ont partout proscrit les Bouddhistes est la multiplicité des représentations Bouddhiques qu'ils prenaient pour des idoles.

Dans l'intestin, on met souvent des grains, des perles, du jade, des fragments d'argent. Les plus grandes et les plus anciennes idoles ont été souvent dépouillées de ces objets, on ignore quand et comment.

La coutume de remplir ainsi l'intérieur des idoles existait aussi dans l'Inde. On sait qu'un conquérant Musulman au Bengale ayant éventré un Bouddha colossal, il en sortit un grand ruisseau de pièces et de bijoux d'or, et de pierres précieuses.

Il y a sur plusieurs points de la Chine des statues gigantesques de Bouddha auquel la tradition assigne une taille de cinq mètres, et de Maitreya Bouddha auquel elle attribue vingt mètres.

Le temple le plus riche est à l'Ouest de Pékin et a un revenu de près de 100.000 francs.

Au temple de Pi-yun-si situé à deux myriamètres environ à l'Ouest de Pékin, il y a une cour où sont représentés les états de la vie future. On y voit modelés en argile des montagnes, des nuages, des ports, des lacs, des hommes et d'autres êtres vivants. Kwan-yin, Ti-tsang, Ven-shu, Pu-hien et Ta Schi chi président ces domaines. On voit des bouddhistes vertueux, avec des visages respirant le bonheur, traverser un pont. Des démons précipitent les méchants dans un lieu de tourments ; des supplices cruels sont figurés ; le tout est en argile soigneusement moulée et colorée. Sur ce rocher sont peints les tourments de l'enfer et les bonheurs du paradis ; ces tableaux sont entremêlés, afin de montrer les résultats de l'enseignement Bouddhiste donné par les cinq divins maîtres.

De magnifiques escaliers en marbre sont bordés de grands lions en pierre ; des dragons et des phénix ornent les corniches. Sur de larges entablements est sculpté le triomphe des quatre vertus : piété filiale, loyauté, incorruptibilité, chasteté. Au-dessus est la pagode nommée à cause de sa forme, le trône de diamant ; et enfin, sur le plateau, s'élèvent sept petites pagodes couronnées de chapeaux en bronze.

5. *Temples et couvents de Pu-to. Délabrement des édifices bouddhistes en Chine.*

Les édifices bouddhistes de Chine les plus connus en Europe sont ceux de Pu-to décrits par le père Huc et d'autres voyageurs. Nous nous bornerons à appeler l'attention sur quelques particularités qui présentent un intérêt historique. La plus remarquable est que les couvents de Pu-to forment la transition entre le Bouddhisme Chinois et le Lamaïsme Thibétain. Kwan-Yin, le patron du Thibet est substitué à Bouddha dans la place centrale qu'il occupe dans les temples des pagodes d'une époque antérieure à l'avènement de la dynastie Mongole. A sa gauche est une statue en bois d'Amithaba, le Bouddha du ciel d'Occident. A sa droite est Avalokiteswara. On place devant ces trois statues une urne à encens et, de chaque côté de cette urne, un cierge et un vase de fleurs artificielles.

Il y a deux couvents qui se ressemblent beaucoup et un 3^e au haut d'une colline.

Le temple principal est au bord d'un lac et entouré d'un magnifique jardin Chinois (semblable à un jardin anglais). On monte par des gradins des bords du lac au porche du temple qui est supporté par huit énormes colonnes de granite. Sous le porche sont quatre statues colossales des rois des Devas, et à droite et à gauche, des escaliers qui conduisent au vestibule ou pronaos où trône une trinité bouddhique représentant le passé, le présent et l'avenir. Ces trois statues sont entièrement dorées et, quoique assises, elles ont au moins quatre mètres de haut. Celle du milieu est dans l'attitude de la méditation ; les deux autres dans celle de l'enseignement, la main et le bras droit levés. Devant chaque statue est un autel ou table où brûlent constamment des parfums. Aux murs sont suspendues de larges pièces de satin sur lesquelles on lit des sentences ou des maximes.

Le troisième vaisseau est consacré à Kwan-yin, comme nous l'avons vu plus haut.

Le quatrième est un Panthéon ou bien un Pandémonium

où sont réunis pêle-mêle : Le dieu du ciel et celui de la terre ; des monstres fabuleux ; les dieux patrons de la guerre, de l'agriculture, de la médecine, de la fabrication de la soie ; les images des saints de l'antiquité, des philosophes, des hommes d'état, des hommes de guerre, etc.

Bien que les couvents de Puto comme la plupart des couvents bouddhistes de Chine datent d'une époque postérieure à l'avènement de la dynastie Mongole, on y suit la règle chinoise et non la règle lamaïque ; les bonzes appartiennent à des écoles qui ont pris naissance en Chine, celle de Li-Tsi pour l'un des couvents et celle de Tsaoutung pour l'autre. Les élèves Chinois qui s'attachent à ces deux écoles n'étudient point dans des livres et reçoivent seulement un enseignement oral.

La plupart des couvents actuels appartiennent à cette école de Lit tsi.

Un demi-siècle s'est écoulé depuis que le père Huc a visité les pagodes de Pu-to ; elles étaient déjà alors dans un état de dégradation déplorable. Les cellules des vastes couvents étaient vides et abandonnées aux rats. La partie la mieux conservée était la bibliothèque. Bien qu'inférieure aux Bibliothèques des couvents du Thibet elle contenait 8.000 volumes, sans doute aussi peu remplis que ceux du Thibet. Quelques-uns sont de simples transcriptions en caractères Chinois de livres Indiens que les Chinois lisent mais ne comprennent pas. Les missionnaires Lazaristes firent observer au bibliothécaire que ces volumes ne pouvaient servir à l'instruction des Bonzes, « La famille de Bouddha, répondit celui-ci, n'aime plus les livres. Les bonzes de Pu-to n'en lisent aucun ; ils ne mettent jamais les pieds à la Bibliothèque. »

Le chef de l'île de Pu-to se lamenta sur la perte de la foi en Chine. Aux objections que lui firent les missionnaires contre la métempsykose etc., il fit uniquement cette réponse qui est un lieu commun en Chine : « Il est connu que les religions sont nombreuses, mais que la raison est immuable. »

Les plus célèbres pagodes de la Chine sont pour la plupart dans le même état de délabrement que celles de Pu-to. Il faut excepter celles de Tendaï.

Leur renom y attire à certaines époques un grand

nombre de visiteurs qui s'y rendent en troupes, généralement sur des chars à mulles, pour brûler de l'encens et obtenir à prix d'argent les prières des bonzes. Le plus souvent ces pèlerinages ont l'air de parties de plaisir ou de curiosité.

Tous les ans, aux mois d'avril et d'octobre, on organise à Pékin une procession pour Miau-feng Shan, lieu de pèlerinage bouddhiste dans les montagnes au N-O de Pékin. Le voyage dure cinq à six jours ; on passe les nuits sous des abris préparés exprès à l'avance. On y rend un culte à trois divinités sœurs appelées Niang mang. Le dieu principal est Thaouïste. Cependant le temple est entretenu par des religieux bouddhistes qui n'y restent que pendant la visite des pèlerins.

Quelques pèlerins, pour accomplir des vœux, s'y rendent dans des conditions exceptionnelles, par exemple enchaînés, ou portant volontairement par humilité le costume des criminels,

Les prières des religieux ouvrent les portes de l'enfer. Chanter ou réciter des textes sacrés sont des actes qui portent infailliblement leurs fruits.

Pour les réparations des édifices religieux, ce sont les bonzes qui prennent l'initiative et qui stimulent la piété publique ; mais les laïques paraissent plus portés que les religieux aux pèlerinages et aux associations volontaires dans un but religieux.

L'association la plus remarquée est celle qui s'est formée pour donner le 15 du 7^e mois un repas aux spectres affamés. Nous avons vu que, dans les anciennes croyances chinoises, les spectres sont les esprits des morts, particulièrement des ancêtres. Les Bouddhistes viennent en aide à ceux des esprits qui n'ont point de descendance ou bien qui sont négligés par leur postérité. En liant ainsi à la métempsykose le culte chinois des ancêtres, le Bouddhisme a acquis une très grande influence sur l'esprit public.

6. *Cérémonies bouddhiques, obsèques.*

En Chine, le culte bouddhique a conservé dans les temples presque toute sa simplicité primitive. Les religieux assis, debout ou à genoux chantent les textes sacrés ; ce sont des extraits des soutras ou des livres de magie qui mettent en relief la doctrine, la compassion ou miséricorde et la sagesse du Bouddha, ainsi que sa gloire. Ce ne sont pas des prières dans le sens que nous attachons à ce mot. Elles opèrent par une sorte de vertu magique ou de causalité intime inhérente à la lecture de la loi ou à l'offrande de l'encens, des fleurs et des fruits.

La musique accompagne l'offrande, on y remarque les instruments suivants, tous plus bruyant qu'harmonieux : le tambour, le carillon de petites cloches (chapeau chinois), le poisson de bois (sans doute analogue à l'ancien serpent de village) et la grosse cloche sur laquelle on frappe avec un maillet ou marteau de bois.

La vertu que la foi populaire attribue à ce culte fait vivre le corps religieux qui est l'âme du Bouddhisme.

La vie religieuse est une vie toute passive qui n'exige ni foi, ni zèle, mais seulement de la régularité et la récitation des instructions de Bouddha. On se fait bonze par paresse ; et le bonze s'agenouille devant les images des saints pour les honorer, mais non pour prier.

La récitation en commun des enseignements du Bouddha n'a pour but que d'aider à l'exercice de la contemplation et de la méditation par l'impression que la parole et le mouvement font sur l'esprit.

Ainsi que nous l'avons vu, les Bouddhistes attendent la délivrance, non d'un dieu, mais du mérite inhérent aux actes du Karma ou Khan, qui agit comme un destin impersonnel.

Mais nous avons vu aussi que, depuis longtemps, ils ne s'en tiennent plus à ce dogme qui constitue tout le bouddhisme primitif ; ils croient aux légendes qui exaltent les effets de l'intervention des Bouddhas et des Bodhisattvas. Ces personnages, en raison de leurs pouvoirs surnaturels, deviennent dans la foi populaire des divinités ou

du moins ils en ont tous les attributs ordinaires. Malgré cela, il n'y a point de livres de prières. Les simples et les dévots ont beau croire en Omitofo ou Schikia-fo ou à Kwan-yin-pusa, cela ne change rien au culte. On se borne tout-jours à lire les passages traditionnels des livres de Boud-dha qui enseignent le néant de toutes choses et ressemblent à des sermons sur le vieux thème de l'Ecclésiaste : « Vanité des vanités, et tout n'est que vanité. » On ne trouve que par exception des textes s'adressant aux pèlerins qui viennent d'être nommés et ils renferment uniquement quelque louange ou invocation extrêmement courte.

L'attribution d'une certaine ontologie aux textes écrits et même aux simples caractères, attribution que nous avons vue dans la plus ancienne école Indienne, celle du Mimansa, est une idée extrêmement répandue en Chine et poussée jusqu'à la superstition. La destruction ou la pollution de ce qui est écrit ou imprimé est considérée presque comme un sacrilège ; elle est pour les Chinois ce qu'est pour les Hindous le meurtre d'un être animé. Il y a une certaine classe de bonzes qui, la hotte au dos, ramassent tout papier écrit ou imprimé tombé dans les rues ou sur les routes. Le tout est brûlé dans les pagodes devant les images des sages de l'antiquité.

Fondé sur la croyance à la vie future, le Bouddhisme a des cérémonies pour tout ce qui concerne les morts.

Aux funérailles des riches à Pékin, on appelle huit prêtres Bouddhistes ; ils s'y rendent avec une image de Boudha, des cierges et le poisson de bois et récitent pendant trois jours consécutifs, six heures par jour, cinq livres de l'Ecole du grand développement dont l'un est le Lotus de la bonne loi (en Chine le nénuphar blanc) et un autre est un Tantra de la dynastie des Tang, afin de libérer des tourments l'âme du mort le plus tôt possible.

Les Bouddhistes Chinois ont une cérémonie pour l'anniversaire de la mort de leurs parents. Un Européen l'a vue célébrer à Shang haï en 1879 pour une mère de famille. Les détails qu'il a donnés dans le Journal Asiatique montrent que chez les Bouddhistes à la fois fervents et éclairés de la Chine, le respect de la femme et la tendresse filiale envers la mère existent comme dans les autres pays bouddhistes.

La maison du fils aîné chargé de la cérémonie avait une cour renfermée de tous côtés entre des bâtiments élevés dont les rez-de-chaussée sont occupés par de grandes salles. Dans l'une d'elle, était dressé un superbe autel éclairé à giorno ; dans les autres se trouvaient les invités. Tous les membres de la famille, de tout âge et de tout sexe assistaient à la cérémonie. Au milieu de la cour, on avait élevé pour la circonstance une forteresse d'un mètre de hauteur avec du carton simulant de la brique. Cette forteresse, image de la cité du roi des enfers, reposait sur un tapis rouge figurant un lac de sang.

Arrivent revêtus de leurs habits sacrés six bonzes précédés de leurs chefs. Ils s'agenouillent, puis se prosternent plusieurs fois devant l'autel ; ils récitent ensuite les textes sacrés avec accompagnement d'une musique bruyante. Ils se rendent ensuite devant la forteresse autour de laquelle on fait une promenade en procession. Le chef Bonze enfonce successivement chacune des quatre portes en brisant une brique, et il jette dans l'intérieur de la forteresse des pièces d'argent, pour se rendre propice par ces largesses ou corrompre les esprits de l'enfer. Il finit par la porte du Nord, et tirant de l'encensoir un bateau en papier, il est censé retirer de l'enfer l'âme de la défunte et lit un mémoire composé à sa louange par le fils aîné. Chacun boit un liquide bouillant qui représente le sang de la mère et on termine par une nouvelle promenade autour de la forteresse.

Ces pratiques peuvent nous paraître puériles ; n'oublions pas qu'elles sont observées par des Chinois, et reconnaissons qu'elles témoignent d'un véritable esprit de famille et d'une foi sincère dans la vie future et qu'elles doivent nécessairement fortifier l'un et l'autre de ces sentiments.

La cérémonie purement chinoise des funérailles repose uniquement sur l'esprit de famille.

Lorsqu'il s'agit d'un ascendant et que le médecin annonce un dénouement fatal sous peu de jours, on fait venir — un maître de chant et de danse — pour enseigner aux descendants du mourant leur rôle, c'est-à-dire la manière dont ils doivent chanter et pleurer aux obsèques. Les exercices ont lieu plusieurs fois par jour ; le mourant qui les entend ne s'en émeut point. Il a près de lui

son cercueil, meuble de luxe que, souvent, il a reçu en cadeau lorsqu'il était plein de santé.

On dépose dans ce cercueil le défunt revêtu de ses plus beaux habits. On lui introduit dans la bouche du mercure pour retarder la décomposition, car le corps doit rester exposé de huit à quinze jours ; on place à ses côtés des aromates et quelques pièces de monnaie, puis on porte le cercueil soit dans le temple des ancêtres, soit dans la pièce centrale de l'habitation qui, communément, sert à la fois de salon, de salle à manger et de temple. Cette pièce est, pour la circonstance, richement ornée et parfumée, éclairée à giorno par des bougies et parfumée par la combustion de verges odorantes ; on a eu soin préalablement de remplacer les cartouches rouges par des blancs (couleur du deuil).

Toute la famille, vêtue de deuil, forme un demi-cercle autour du cercueil, pleurant et psalmodiant suivant les rites ; le fils aîné, courbé sur un bâton avec tous les signes de la douleur, tourne lentement autour du cercueil. Cette cérémonie dure environ une demi-heure et se répète trois ou quatre fois par jour.

Le vêtement de deuil est la robe de toile de chanvre blanche et non ourlée.

Pendant toute la durée des obsèques, les bouddhistes se font assister par des bonzes, les Confucéens par des devins (prêtres thaouïstes).

Après l'exposition, on conduit le mort à son dernier asile choisi dans une propriété de la famille, de préférence dans celle qu'affectionnait le défunt. Pour les pauvres, il existe des champs de repos.

On enlève environ un pied de terre sur une surface égale à celle du cercueil et on le remplace par un dallage en marbre ou en pierre sur lequel on pose deux mardriers en bois qui reçoivent le cercueil. On entoure celui ci sur trois côtés d'un mur en fer à cheval surmonté d'une voûte. Sur le devant du tumulus resté ouvert on scelle une table de marbre sur laquelle sont gravés les noms et titres du défunt. Quand le tumulus est fermé, les psalmodies et les pleurs redoublent.

Le cortège retourne à la maison mortuaire, et la tablette du nouvel ancêtre est introduite dans le cadre où

se trouvent les noms des ayeux et qui est posé sur l'autel domestique, objet d'un culte quotidien.

Le deuil est porté trois mois par tous les parents et vingt-sept mois par le fils. Celui-ci doit s'abstenir pendant tout ce temps des plaisirs mondains et même, si c'est un fonctionnaire, des affaires publiques ; on lui désigne un suppléant.

Les fêtes des morts se célèbrent en général par tous les Chinois, mais les visites que l'on fait aux tombeaux pour des sacrifices sont des réunions gaies. Seules les lamentations obligées des veuves font diversion à la gaieté générale sans pourtant la troubler.

On se contente de faire aux ombres des ancêtres des offrandes sur les collines, d'y déblayer les tombeaux et de restaurer les anciennes tombes.

La période pendant laquelle doivent s'accomplir toutes les cérémonies dont les tombeaux sont l'objet embrasse les dix jours qui précèdent et les dix jours qui suivent celui de la fête annuelle.

Si les parents jugent que la bière n'est plus en état de résister aux infiltrations et à la poussée des terres, on exhume les ossements et on les met dans des urnes en métal que l'on enterre tantôt isolées, tantôt par groupes dans un emplacement heureux en temps propice.

7. *Fêtes bouddhiques en Chine.*

Les instructions relatives à la célébration des fêtes diverses sont réunies dans un livre intitulé Tsing-Kwey, les règles du culte pour les religieux. Nous en extrayons les détails suivants concernant les anniversaires :

1^o Fêtes nationales :

La fête de l'Empereur qui dure une semaine ; celle de l'impératrice ; la fête du jour où le couvent reçoit le message impérial ; les quatre fêtes du mois à la nouvelle et à la pleine lune et aux deux jours intermédiaires ; les anniversaires des morts des empereurs de la dynastie régnante.

2^o Fêtes d'êtres célestes ;

La fête des Dévas qui repose sur l'autorité du *Sutra brillant de la lumière dorée* ;

Les éclipses du soleil et de la lune. On considère ces astres comme des Bodhisattvas et on invoque le pouvoir de Bouddha pour les délivrer ; c'est là une concession évidente du Bouddhisme aux anciennes superstitions chinoises ;

Les prières que l'on offre pour eux sont considérées comme un hommage de gratitude pour la lumière qu'ils donnent.

Offrandes et hommages à la lune le 15 du 8^e mois. La lune, dans son palais, flambeau de la nuit, est honorée comme un Déva et un Bodhisattva :

Prières pour le beau temps, pour la pluie, pour la neige, contre les sauterelles. On s'adresse à divers Bouddhas et Bodhisattvas, Devas et esprits et au roi Dragon.

Prière à Wei-to (le Véda). Ce déva est le protecteur de la religion de Bouddha. Quand les provisions font défaut au monastère, on le prie de les renouveler. Il est le général en chef de l'armée des quatre grands Rois.

Fête de Wei-to le 3^e jour du 6^e mois. Ce Wei-to est sous un nom Chinois une déité de la mythologie Hindoue qui protège trois des quatre continents qui forment le monde (Remusat).

Fête des trois protecteurs des couvents. Le héros des trois royaumes, le roi Dragon et le Dieu de la guerre.

Fête du dieu de la cuisine. Ce dieu essentiellement Chinois correspond au dieu du foyer chez les anciens et chez les Hindous.

3^o Fêtes des Bouddhas et Bodhisattvas.

Anniversaires de la naissance de Çakiamouni, de son élévation au rang de Bouddha, de son entrée dans le Nirvana. Anniversaire de la naissance de Yo-Shi, le Bouddha qui instruit en guérissant et gouverne le monde à l'Est du nôtre.

Anniversaire de la naissance d'Amitâbha qui gouverne le monde situé à l'Ouest du nôtre et admet ceux qui demandent à entrer dans le ciel d'Occident.

Fêtes de Maitreya-Bouddha, de Chun-ti Bouddha féminin qui a de grands pouvoirs magiques ; des Bodhisattvas Manjusri, Puhien-pu-sa, (samanthabhadra), Kwan-Shi-Yin pu-sa (Avakiloteswara) qui siège à gauche d'Amithaba, et

et de Ta-Schi-pu-sa qui siège à sa droite (on les nomme les trois sages de l'Occident), enfin de Ti-tsang-pu-sa.

4^o Anniversaires des morts.

De Bodhidarma — de Pei chang qui enseigna le système de Bodhidarma sous la dynastie des Tsung de Chi-Kaï, le fondateur de l'Ecole de Tien-taï-de Hien-Shu qui fonda une école portant son nom et attachée au grand Véhicule — de Tain Simen, fondateur de l'Ecole de discipline — de Hwev-yuen, fondateur de l'Ecole de Tsing-tu — enfin pour chaque couvent particulier, du fondateur de ce couvent, et pour chaque bonze de son instituteur religieux, des religieux qui reçurent ses vœux et de ses parents.

5^o Enfin divers anniversaires qui ne peuvent être rangés sous les titres précédents :

Commencement de l'été, lorsque les religieux commencent leurs courses après la retraite de la saison des pluies ;

La fin de l'été ; — le commencement de l'année. — Le solstice d'été.

La fête pour nourrir les préas ou spectres affamés. — Naissance de Sakra, l'Indra de l'Inde ;

Le manuel des cérémonies l'identifie avec une divinité Taoïste bien connue Yu-ti.

Naissances de Bhaischaradja, roi médecin et Bodhisattva ; du Bodhisattva Nagarjuna auteur des cent discours, un des plus célèbres Shastras ; de l'ancien Bouddha Jantang (lampe brillante) enfin du Bodhisattva Hwayen.

8. Fête des spectres affamés ¹.

Des fêtes énumérées ci-dessus, nous ne décrirons que celle des spectres affamés ; c'est la plus populaire des fêtes bouddhiques.

La fête des Préas est une fête des spectres affamés, sinon instituée, au moins agrandie et transformée par les Bouddhistes pour populariser leur doctrine sur la trans-

¹ Voir la description plus détaillée de cette fête dans l'ouvrage de M. de Groot sur les fêtes d'Amoy, tomes 11 et 12 du Musée Guimet. •

migration des âmes et sur l'enfer en l'entant sur le culte rendu de temps immémorial en Chine aux mânes et aux spectres au moyen d'offrandes d'aliments, de vêtements, etc. Ce qui le prouve, c'est que cette fête n'existe pas dans les autres pays bouddhistes.

On admet que l'enfer est ouvert pendant le 7^e mois et que les Prétas ou âmes affamées s'en échappent pour venir pendant tout le cours du mois se nourrir des offrandes qui leur sont faites, se vêtir etc. Le jour de fête proprement dit est le 15.

Les habitants du quartier qui a un temple ou pagode dressent dans la rue, chacun devant la porte de sa maison, une table autel sur laquelle ils placent au moins un plat de légumes demi-cuit et, s'ils sont aisés, beaucoup de victuailles, même des viandes. Chaque plat est orné d'une fleur et on y plante un bâton d'encens. Vers le soir, on fixe dans le seuil de la porte quelques bâtons d'encens allumés.

Alors apparaissent trois ou cinq religieux bouddhistes avec l'administrateur et les chefs du temple en habit de cérémonie. Ce groupe accompagné de musiciens et de porteurs de bannières et de lanternes s'avance processionnellement et s'arrête à chaque table. L'officiant principal place un bâton d'encens dans le cendrier de l'autel, invite par quelques prières les esprits à prendre part à la nourriture exposée et récite un Tantra (formule magique) pour multiplier à l'infini les mets offerts afin qu'ils servent à un nombre infini d'esprits. La procession avance ainsi jusqu'au temple. Dès qu'elle a dépassé une maison ses habitants se prosternent devant la table autel et jettent dans la flamme activée par la combustion de l'encens, le légume avec du riz et un grand nombre d'articles de vêtement; puis ils font une libation de vin et lancent des pétards qui éclatent devant la porte.

Les mets restent intacts sur la table autel le temps jugé suffisant pour que les esprits soient rassasiés, puis on les enlève, on les prépare et on les sert aux membres de la famille et aux amis invités qui les arrosent abondamment de vin de riz chaud. Ce joyeux repas est suivi de jeux, de représentations de comédies et de marionnettes.

Ces offrandes privées ne sont que la moindre partie de la fête; la partie principale et commune à tout le quar-

tier se célèbre devant le temple avec le produit des souscriptions des habitants.

On érige sur la place devant la pagode ce que l'on appelle : *l'échafaud pour les délaissés*, sorte de table gigantesque, ornée de force banderoles et drapeaux et qui dépasse souvent le toit des maisons. On accumule dessus des mets de toute sorte achetés avec l'argent souscrit et une foule de dons volontaires. On l'illumine au moyen de torches et de lanternes et on plante des bâtons d'encens allumés dans tous les plats et tous les coins de la charpente. Des pyramides de mets innombrables et d'autres de sacs de riz ayant jusqu'à cinq mètres de hauteur forment au sommet de l'échafaud comme une montagne de comestibles. Dans l'après-midi, l'administrateur et les chefs de la pagode en habit de cérémonie font placer au sommet de cette montagne une poupée représentant la divinité qui dispense aux spectres les comestibles. Suivant la croyance générale, c'est Kouan Yin, la déesse de la grâce divine, qui a tout pouvoir pour délivrer les morts de l'enfer.

Le roi des ombres est représenté, quelquefois avec des dimensions colossales, en face de l'échafaud et tout près se trouvent les images de Yama et de ses deux acolytes. On leur offre à tous des mets et de l'encens, et l'on place aussi près d'eux pour les ombres des imitations en papier d'une foule d'objets de toute sorte.

Lorsque la procession qui a parcouru le quartier est arrivée sur la place, les officiants allument de l'encens sur l'autel du dieu de la pagode et devant Yama en faisant des génuflexions ; puis ils se rendent avec leur cortège au pied d'une tribune érigée en face du grand échafaud et où a été préparée pour eux une table entourée de sièges dont l'un, destiné à l'officiant principal, commande l'échafaud. Sur la table sont disposés des chandeliers, des cierges, des bâtons d'encens, un petit tas de sapèques et des pêches en plâtre ou en argile.

Les officiants montent à la tribune et prennent place sur les sièges ; puis, accompagnés par une musique très bruyante, ils chantent des tantras pour multiplier à l'infini les comestibles et tous les objets offerts ; ensuite ils récitent des prières pour la délivrance des âmes qui ont encore à traverser quatre degrés de transmigration, et des

litanies pour invoquer en leur faveur une foule de Boudhas et de Boddhisattvas et surtout Kouan Yin. C'est la seule partie exclusivement bouddhique de la cérémonie.

Quand cette longue récitation est terminée, un des officiants jette dans l'air aux ombres errantes les sapèques déposés sur la table ; les enfants et les mendiants se précipitent pour les ramasser.

Les religieux font ensuite, de leur tribune, avec un rameau vert, des aspersion de Soma pour rafraîchir les ombres.

Cela fait, des coups frappés sur les gongs annoncent que l'alimentation des ombres est terminée et le spectacle changeant tout à coup devient une scène de pillage et d'incendie. On fait un grand feu avec les dieux et autres objets de papier qui ont figuré dans la cérémonie. La flamme atteint l'immense échafaud et s'élève successivement dans toutes ses parties en donnant au géant l'aspect le plus fantastique jusqu'à ce qu'il chancelle et s'écroule. Une cohue se jette sur les comestibles et les prend, pour ainsi dire d'assaut.

Les groupes d'habitation qui n'ont point de pagode, n'en célèbrent pas moins la grande fête alimentaire. On y érige dans quelque endroit qui s'y prête l'échafaud des délaissés.

Le dernier jour du mois s'appelle : fermeture de l'enfer ; on y fait les mêmes offrandes que le jour de l'ouverture ; c'est le festin d'adieu offert aux ombres.

9. *Dieu de la Cuisine.*

Les Bouddhistes ont importé ou se sont approprié en Chine le dieu de la Cuisine. Il a des attributs et un culte semblables à ceux du dieu du foyer dans l'Inde et de ce même dieu ou des dieux pénates dans l'antiquité payenne. Il ne joue point cependant un rôle aussi considérable que ces derniers qui, avec le culte des morts, formaient primitivement toute la religion payenne ainsi que l'a fait ressortir M. Fustel de Coulanges.

Quelques auteurs supposent que le dieu Indien du foyer

dérive d'Agni, dieu du feu Védique. Il est plus probable que l'Agni Védique était originairement le feu du foyer ; tous les deux font aujourd'hui distinctement et simultanément partie du culte brahmanique.

Toutefois comme les Védas sont muets sur les peines futures, ce n'est qu'après l'ère Védique qu'on a pu prêter au dieu du foyer la charge de rendre compte aux dieux justiciers des actes des habitants de la maison suivant la croyance chinoise.

Voici les principales règles domestiques dont ce dieu surveille l'observation :

Jeunes filles. — Ne rien présenter de la main à la main à son jeune beau-frère. — Assise ou debout ne jamais remuer les genoux. — Avoir toujours un air convenable et digne. — Ne pas aller aux pagodes, rester dans la chambre. — Ne pas être riieuse ou bavarde. — Apprendre à lire, à tenir les comptes, à calculer sur la machine à compter, à couper les vêtements.

Femmes. — Se lever de bonne heure, soigner le mûrier et le chanvre. Filer avec zèle la soie et le coton pour son propre usage. — Laver ses vêtements sales. — Pendant ses heures de loisir, coudre des chaussures pour son beau-père, sa belle-mère, son mari et ses enfants, étudier les livres de piété filiale et de morale en action.

Dans la toilette, simplicité et propreté. Fuir les couleurs voyantes. — Ne pas faire un usage journalier de la poudre de riz et du fard. — Ne pas trop aimer les parures d'un haut prix. — Soigner les vêtements brodés, les étoffes de soie, ne les porter que quand cela est nécessaire. — S'habiller en temps ordinaire d'étoffes de coton, et ne pas les jeter, même quand elles commenceraient à se défraîchir. — Avoir l'humeur toujours égale ; de grandes dissensions existent entre les premières et les deuxième femmes, on en trouve à peine une qui ait bon caractère.

C'est le mari qui fait les invitations à diner.

TITRE VII

ÉTAT ACTUEL DU BOUDDHISME EN CHINE

1. *Foi des Bouddhistes.*

La multitude des monastères témoigne de l'influence ancienne du Bouddhisme, mais les beaux temples et les grands couvens datent de plusieurs centaines d'années. Actuellement beaucoup de ces édifices sont à demi-ruinés. En mainte contrée de la Chine, la religion bouddhique n'est plus qu'un rituel abandonné aux bonzes dont le peuple se détourne de plus en plus.

Toutefois l'immense majorité des habitants est aujourd'hui bouddhiste, comme elle l'était il y a cent ans ; mais les doctrines de plus en plus incohérentes ont fait place pour le plus grand nombre à un culte extérieur et sans âme dont les pratiques exigent à peine une croyance. L'esprit de prosélytisme a complètement disparu, les Bonzes qui se recrutent dans la plus basse classe ne tiennent *pour la plupart* à leur état que comme à un moyen d'exister ; et cependant le peuple est très attaché à la religion, au moins les femmes : Les hommes y tiennent par un long usage qui n'est pas sans force. Les Pagodes sont fréquentées surtout par les femmes. On appelle les bonzes pour les cérémonies des diverses époques de la vie.

Il y a cependant un assez grand nombre de bouddhistes

sincèrement pieux, surtout dans la classe moyenne ; ils attachent un grand mérite et une grande efficacité à la récitation des livres sacrés et ont des aspirations plus hautes que ceux qui se contentent de brûler de l'encens pour gagner quelque séjour de félicité. Ils se consacrent à la lecture des livres sacrés ou embrassent la vie religieuse pour maîtriser leurs passions et élever leurs cœurs à la vertu. Ils attendent avec dévotion l'avènement du Maitreya Bouddha et s'inspirent de son amour infini pour les créatures et surtout pour l'humanité.

Pour les Bouddhistes chinois les Maras tentateurs remplacent les esprits des Lao-ssé et même des Confuciens, ainsi que nous l'avons vu plus haut (titre IV).

La compassion divinisée, la foi populaire, le sentiment pieux et religieux se concentrent dans l'adoration de *la Miséricorde*, de *la compassion* personnifiées et comme divinisées par le Bouddhisme chinois dans Kwan yin qui correspond au *bon dieu* du peuple en Occident.

Importé sans doute en Chine par les premiers Bouddhistes, Kwan Yin est figuré sous la forme d'un homme par les peintres renommés des dynasties des Tsung et des Sung. Mais depuis six cents ans, dans les temples où l'on tient plus à flatter le goût populaire qu'à respecter la tradition, on le représente sous les traits d'une femme ; la déesse de la Miséricorde, de la pitié. Il semble que, en Chine, l'esprit Bouddhique, en défiant les idées, aime à féminiser *la compassion*. Son nom est : celui ou *celle* qui donne des fils. On comprend, d'après cela, qu'elle soit devenue très populaire en Chine.

Le salut des hommes par l'Enseignement joue un très grand rôle dans le Bouddhisme chinois.

Parmi tous les Bouddhas chinois ou Pu-Sa, Kwan yin est symbolisée par ses trente-deux métamorphoses. C'est sous cette forme qu'elle va sauver différents États. Dans ces représentations, on lui voit douze paires de bras et de mains avec lesquelles elle guide les ignorants et les pécheurs. Kwan yin enseigne la non-existence de la matière, la miséricorde et la science infinie de Bouddha, le salut par la croyance au vide (la non réalité) des choses apparentes, croyance qui s'obtient par la grâce de la déesse de la compassion.

Pour accomplir un vœu qu'elle a fait, elle prend l'une

des trente deux formes et s'en va dans les différents royaumes convertir les hommes, et dans les régions qu'habitent les dieux, les génies, les démons et les fées pour les protéger, les instruire et les sauver. Les rois, les gouverneurs, les peuples sont régénérés d'abord, puis sauvés finalement par le pouvoir de sa miséricorde. Elle procure le grand pouvoir de se venir en aide à soi-même qui donne : l'efficacité aux prières, des fils, l'état de *Camadhi*, la délivrance des dangers, une longue vieillesse et même le Nirvana.

Sous ce rapport, elle est le plus puissant des Bouddhas et Bodhisattvas, supérieure même à Pu hien et à Mandjukri dont le culte domine à Wu tai Shan, dans le Shan-Si, et surtout dans le nord de la Chine. La féminisation moderne de Kwan-yin n'est qu'une métamorphose populaire ; au fonds, Kwan-yin, ainsi que nous l'avons dit, c'est le Bouddha venant dans le monde sous une forme plus humble pour pouvoir plus facilement instruire et sauver.

De même P'u schen et Venshu sont représentés comme d'anciens Bouddhas apparaissant dans le monde à titre d'aides ou (coadjuteurs) de Cakyamouni.

Venshu dieu de la sagesse a pour monture le lion symbole de force ; et Pu-hien le dieu de l'action, un éléphant symbole de prudence. On retrouve encore dans les deux divinités la distinction entre la contemplation (la sagesse) et les œuvres (l'action).

2. *Paradis du ciel d'Occident.*

Il est dans la nature du Bouddhisme, sans doute à cause de sa provenance Indienne, de symboliser toutes les vertus et les idées. Mais ce n'est point au symbolisme qu'il doit son influence sur les fidèles, mais bien à l'idée du pouvoir des prières, etc. Le peuple croit que les cérémonies funèbres avec accompagnement de cymbales, de tambour etc. rachètent les péchés du mort. Elles durent deux à trois jours. Le nom en faveur, *O mi to fo*, indique l'attente de la béatitude. On a abandonné le Nirvana pour le paradis du ciel d'Occident. Le titre de Budha le plus en faveur est celui de (gourou) guide des hommes au paradis d'Occident.

L'École qui enseigne la légende du guide s'appelle : La secte de la terre (région) de la paix. Elle a toujours été populaire en Chine, et surtout au Japon, sous le nom de secte de la Terre pure. Dans les cimetières ordinaires du Japon, un grand nombre d'inscriptions portent que le défunt est mort avec l'espérance de parvenir à la terre de la paix. Il n'en est pas de même en Chine où le confucianisme a empêché le Bouddhisme d'imprégner le peuple aussi profondément.

Cependant en Chine, la procession funéraire porte beaucoup de traces de l'influence du Bouddhisme. Ainsi « la bannière de l'âme » que l'on porte devant le cercueil, a au sommet la fleur de lotus et au dessous trois bandes d'étoffe dont celle du milieu porte les mots : pan-yi, qui signifient la croyance au départ de l'âme pour le paradis d'Occident. Le portrait du mort est porté à côté dans ce qu'on appelle le tso-ting. Au dessous du portrait est une tablette à adoration. A droite, il y a une autre bannière appelée Ming-tsing sur laquelle sont rappelés les titres du défunt. Une sorte de baldaquin qui porte le portrait est bouddhiste. On y trouve le siège sur lequel le religieux bouddhiste se tient les jambes croisées pendant sa vie, et sur lequel on le pose dans la même attitude après sa mort. Cinq bonzes et 3 religieux thaouïstes lisent des prières sur les tombeaux des personnes de rang ou de fortune. Les liturgies qu'on lit sont : *le cœur classique*, et la *liturgie pour guider le cercueil jusqu'à la tombe*¹ ».

Outre que le Nirvana trop lointain et trop abstrait pour la foi populaire a été remplacé par le paradis du ciel d'Occident, la doctrine de la personnalité des fautes et de la *punition* inhérente aux actes, sans compensation ni compromis, qui était l'essence du bouddhisme primitif, cède à un système dans lequel les péchés peuvent être

¹ On voit d'après tout cela qu'on a pu dire du Bouddhisme que c'est un spiritualisme sans dieu — cela est naturel ; pour les Orientaux, tout est dans la tête pour les uns, dans les sens pour les autres. Ils ont de la morale, de la métaphysique et même de la charité sans cœur. C'est le cœur qui a besoin d'un dieu personnel, d'un dieu amour. C'est encore pour cela que ce qu'on appelle mysticisme dans le brahmanisme et le bouddhisme diffère essentiellement du mysticisme chrétien.

rachetés non seulement par le repentir, mais encore par les mérites d'autrui. Ce système est enseigné dans le Tisang Sutra, qui prête à Cakyamouni le récit suivant : Une jeune Brahmine sachant que sa mère était condamnée à l'enfer Avitchi s'en alla au temple invoquer le secours d'un ancien Bouddha auquel il était consacré. A ses offrandes et prières une voix répondit : qu'elle devait se tenir à la maison et méditer sur le nom de ce Bouddha. Ce faisant, elle tomba dans un état de profonde rêverie et se trouva sur le rivage d'un océan sur lequel volaient ou marchaient un grand nombre de carnassiers avec des corps en fer. Des multitudes de misérables des deux sexes nageaient à la surface constamment mordus par ces animaux féroces : La jeune fille soutenue par le pouvoir du Bouddha ne s'effraya pas. Un roi des démons lui apprit avec bonté qu'elle était arrivée à la grande montagne de fer qui enceint le monde. J'ai entendu dire, dit la jeune fille, que le monde est ici, comment puis-je y arriver ? Seulement par la spiritualité et par le mérite acquis par soi même. — Et quels sont les criminels qui souffrent dans cette mer ? Ce sont les habitants coupables du Djambudjiva (notre monde) morts récemment. Au bout de vingt quatre jours, si personne n'accomplit pour eux d'actes méritoires, ils sont d'abord transportés dans ce lieu. A l'Est il y a deux autres mers de souffrance où les tourments sont encore plus grands. Mais où est l'enfer ? R. Dans ces trois mers, il y a plusieurs milliers de prisons, mais seulement dix-huit très grandes — ma mère vient de mourir, où est maintenant son âme ? Le démon bienveillant lui demanda alors ? « ô Bodhisattva, quel genre de vie votre mère a-t-elle mené ? R. Ma mère avait des opinions hérétiques ; elle médissait et se moquait des trois joyaux. Elle était alternativement croyante et incrédule. — Comment s'appelait-elle ? Mon père et ma mère étaient de la Caste des Brahmes ; ils s'appelaient Shira et Yetiti — alors le démon élevant respectueusement vers la Bodhisattva ses mains jointes lui dit ¹ : jeune sainte, retourne dans ta demeure et bannis toute in-

¹ Dans les lois de Manou, certains actes sauvent ou perdent les ascendants de celui qui en est l'auteur.

quiétude. Il y a déjà trois jours que Yetiti est née de nouveau dans le Paradis. La piété filiale qui t'a donné tant de courage pour sauver ta mère, et ta dévotion pour un ancien Bouddha suffisent non seulement pour préserver ta mère de l'enfer mais encore pour faire monter au ciel d'innombrables pécheurs. La jeune fille s'éveilla alors comme d'un songe. Elle se rendit près de la statue de l'Ancien Bouddha et fit vœu d'accomplir pendant des Kalpas sans nombre des actes méritoires afin de libérer des souffrances de l'enfer des multitudes d'êtres vivants.

Ce nouveau dogme du Bouddhisme n'a point la rigueur rationnelle du dogme primitif, mais il est consolant et il donne satisfaction aux sentiments altruistes en leur permettant de s'exercer jusque par de là la tombe ; il devait naître nécessairement dans une religion qui reposait sur la miséricorde au moins autant que sur la justice. Tout le développement du Bouddhisme a consisté dans le triomphe de plus en plus complet de l'élément *miséricorde et bonté*, le seul que Bouddha ait introduit dans l'Hindouïsme, sur l'élément *justice absolue* qui était le principe théorique du brahmanisme, bien qu'il fût singulièrement faussé dans l'application pour des buts intéressés et dans un sens contraire à la bonté. Du moment où l'on détruisait l'inertie du Nirvana et où l'on admettait que les Bouddhas et Bodhisattvas (qui n'étaient après tout que des hommes canonisés) revenaient dans ce monde pour travailler au bien des vivants, on était conduit à croire que les vivants pouvaient, par leur sainteté, travailler pour le bien des décédés. C'était toujours le sentiment altruiste reliant à travers la tombe les vivants et les morts ; seulement l'ordre était renversé. Remarquons que cette doctrine de miséricorde est, dans son ensemble, exactement le contraire du démonisme primitif et de l'animisme qui supposaient que les spectres venaient tourmenter les vivants et qu'il fallait les apaiser par des sacrifices. Le démonisme, c'était la terreur, la croyance à l'empire du mal ; le bouddhisme développé c'était l'espérance, la croyance au triomphe du bien. Ce dernier caractère est commun du reste à toutes les religions qui ont remplacé le Démonisme primitif, en Chine et dans l'Iran, comme dans l'Inde. C'est la phase où l'humanité, échappant de plus en plus à la crainte de périls et de fléaux incessants,

et dominant la nature par l'intelligence, poursuit le bonheur en deça et au delà de la tombe par la sympathie, par l'amour réciproque. Dans cette phase, on trouve partout, sauf chez les Sémites, la croyance populaire à l'efficacité des prières et des offrandes des vivants pour les morts et à l'intervention des morts en faveur des vivants. Le Bouddhisme en a imprégné la Chine, malgré le positivisme de celle-ci, tellement que, sur ce point particulier, le catholicisme n'y rencontre ni répulsion, ni objection, sauf de la part des lettrés.

On peut en dire autant d'un autre point fort délicat en Europe, la direction de conscience. En Chine comme au Thibet, le gourou dont nous connaissons l'origine brahmanique, est tenu en haute estime pour donner la bonne éducation et comme directeur spirituel. Les Bouddhistes, qui admettent la confession, l'ont mise si fort en honneur que toute personne qui le peut se paie le luxe d'un gourou. Nous avons vu ci-dessus qu'une des sectes les plus populaires de la Chine et du Japon est celle qui enseigne la légende du Guide ou *Gourou* qui conduit les hommes au ciel d'Occident.

3. *Bienfaisance des Bouddhistes.*

Les religieux bouddhistes ont développé en Chine plus encore qu'ailleurs le principe de la bonté pour les animaux ; grâce à leur active propagande beaucoup de chinois non bouddhistes, les femmes surtout, adoptent leur doctrine sur ce point. Il y a des gens qui achètent les oiseaux et les poissons destinés à la mort, et leur rendent la liberté. D'autres se chargent de l'entretien de quelque animal domestique, poule, canard ou autre, jusqu'à sa mort naturelle, ou bien s'abstiennent du meurtre de certains animaux pendant un temps déterminé. On fait des vœux de ce genre et il existe des associations qui rachètent les poissons et la volaille pour leur rendre la liberté. Souvent aussi on met des animaux domestiques en pension dans quelque couvent bouddhique. Voilà pourquoi beaucoup de monastères ont de grandes rangées d'éta-

bles où on nourrit jusqu'à leur mort beaucoup d'animaux domestiques. Il y a aussi près des monastères de nombreux viviers qui ont un but semblable.

Mais un principe beaucoup plus important est observé par les Bouddhistes, c'est la *bonté pour les hommes*. On voit les bouddhistes zélés ou du moins ceux qui passent pour tels (le nom de Bouddhiste n'était donné en Chine qu'aux religieux) toujours au premier rang pour assister autrui de leur bourse ou de leurs peines et même se dépouiller dans ce but de leurs biens, ainsi que le veut la loi du renoncement bouddhique. Ils contribuent avec ardeur à la fondation d'hôpitaux, d'asiles d'enfants trouvés, d'écoles et autres établissements utiles. Ils organisent des fonds de secours mutuels, surtout en vue des décès et pour la célébration des fêtes annuelles des morts que le Bouddhisme a beaucoup développées en Chine. Ils font construire des ouvrages d'utilité publique, comme des routes, des ponts ; ils pourvoient à l'éclairage pendant la nuit des rues et des places publiques. Ils distribuent des aliments aux nécessiteux et des secours à tous les malheureux jusque dans leur domicile. Aujourd'hui, comme autrefois, c'est à la ferveur et au renoncement bouddhique, presque exclusivement, que l'on doit, de l'aveu de tous, l'initiative de ce que nous appelons les œuvres charitables. Cela provient de ce que l'amour de l'humanité est pour les Bouddhistes un sentiment, tandis que pour les autres Chinois il n'est qu'un principe d'une application fort limitée. C'est à cela qu'il faut attribuer la faveur dont le bouddhisme est l'objet de la part d'un grand nombre de fonctionnaires, et qui se traduit assez souvent par un concours pécuniaire personnel.

Si l'on se rappelle que c'est aussi le sentiment qui domine dans les familles bouddhistes, tandis que les autres familles sont régies presque uniquement par le principe d'autorité, et si l'on rapproche ce fait du précédent, on devra en conclure que c'est dans le Bouddhisme que réside la vitalité affective de la Chine, bien que les lettrés n'en conviennent pas.

4. *Ordre religieux.*

En Chine, la réputation des Bonzes est fort douteuse. plusieurs fument l'opium. On les accuse de faire des enfants qu'ils élèvent, les instruments d'une honteuse débauche trop commune en Chine. Ce qui est certain, c'est qu'ils les traitent assez durement ; les ayant achetés pour la plupart. ils s'en servent comme de leur propriété, jusqu'au moment où ils entrent dans l'ordre.

Il n'y a presque pas d'années où, dans la province de Kian-Han, un ou plusieurs Mandarins ne publient des édits défendant aux femmes d'aller dans tel ou tel monastère, d'y loger et surtout d'y passer la nuit, interdisant les processions, et même sécularisant tel ou tel couvent de Bonzes et de Bonzesses. Les couvents de femmes sont très nombreux et n'ont pas bonne réputation. Les religieuses ont la tête rasée, mais elles ne sont nullement cloîtrées ; elles peuvent sortir et circuler comme il leur convient.

Il y a quelques années, un Mandarin avait supprimé une maison de ces dernières et avait décidé qu'elles seraient mariées. Comme il y en avait des jeunes et des vieilles, il les fit mettre chacune dans un sac et les nombreux prétendants durent prendre sans savoir¹.

Les couvents de religieuses donnent tous les ans une représentation théâtrale dont le produit est consacré à leur entretien pendant l'année. Les pièces sont jouées par des acteurs ordinaires ; cette coutume se rattache à la religion parce qu'on considère les représentations

¹ Malgré les arcs de triomphe élevés à la vertu féminine, la dignité de la femme est peu respectée en Chine, sauf par les Bouddhistes. Le gouvernement met d'office « aux bat-aux fleuris, sorte de lupanars flottants » les femmes qui ne peuvent pas payer l'impôt de capitulation, fussent-elles vierges ou nones laïcisées. Des hommes de rang prennent pour épouses des prostituées, sans que cela nuise à la considération de l'un ou l'autre conjoint ; la prostitution est presque une institution publique.

comme destinées à amuser les dieux (les dévas, voir Ceylan).

Les bonzesses portent le même costume que les bonzes ; elles ont des manières rudes et une apparence peu prévenante. Il s'imprime et se vend dans un monastère de Canton, un manuel contenant des exhortations à l'usage des religieuses bouddhistes.

Il y a dans un recueil de poésies Chinoises une jolie ballade intitulée « La religieuse qui pense au monde » et qui a été traduite par Stanislas Julien. Le titre indique bien que les idées françaises et chinoises sont les mêmes sur ce sujet banal :

Des parents impitoyables l'ont condamnée au cloître comme la Religieuse de Diderot ; l'envie la dévore ; tout est accordé aux femmes du monde, tout lui est refusé, surtout un époux. Le démon de la concupiscence, Marah, pénètre la nuit dans sa cellule sous la forme d'un bel étudiant ; il la comble de caresses dans un rêve brûlant, puis il l'abandonne au plus fort de l'ivresse du plaisir. Elle s'éveille haletante ; elle n'étreint plus que le vide et retombe sur sa couche dévorée de désirs. Le lendemain elle s'échappe du couvent et va chercher un amant.

On peut lire dans « les Religieuses Bouddhistes, de M^{me} Mary Summer » les aventures de la religieuse Outpala qui rivalisent avec celles de Simbad-le-Marin dans les Mille et une Nuits.

On rencontre souvent des ermites dans le voisinage des grands établissements bouddhiques ; ils habitent des grottes creusées dans la montagne ou une cellule qu'ils ne quittent pas pendant un certain nombre d'années.

Ils laissent croître leurs cheveux incultes. Des religieuses du Monastère voisin leur apportent leur nourriture. Ils passent leur temps à réciter les livres sacrés, à méditer sur la doctrine de Bouddha, à tenir propre leur cellule et à remplir le vase à encens placé devant la statue de Çakiamouni.

On distingue en Chine et surtout dans les provinces limitrophes du Thibet : les Lamas jaunes appartenant à la réforme de Tsong Kapa, et les Lamas gris beaucoup plus anciens, moins fervents et moins sévères qui se sont presque fondus avec les bonzes Foïstes, les premiers venus en Chine où ils existaient seuls avant la dynastie mongole.

Le sentiment religieux est à peu près nul chez les Bonzes Chinois qu'à envahis le positivisme de la race ; ils sont ignorants et indolents, peu scrupuleux, préoccupés presque uniquement des moyens de vivre, vagabonds et menteurs ; ceux qui ne tiennent pas école comme les magisters ordinaires mendient leur nourriture. Mais comme les Chinois sont de moins en moins croyants et généreux vis-à-vis des bonzes, le nombre de ceux-ci va continuellement en diminuant. Les bibliothèques des Monastères Bouddhiques n'ont plus de lecteurs même parmi les religieux, ainsi que le père Huc le raconte pour le fameux monastère de Potou.

Les bonzes s'adonnent moins à la magie en Chine qu'au Thibet. Les lettrés qui font ce reproche aux Tao-ssé ne l'adressent point en général aux Bouddhistes.

Tout ce que nous disons au sujet du zèle religieux s'applique mieux aux bonzes foïstes qu'aux Lamas qui sont en général plus fervents et moins isolés entre eux.

Tous les bonzes ne donnent point l'instruction gratuitement au peuple, mais seulement à quelques enfants qu'ils préparent à l'état religieux. Chaque Bonze élève un enfant pauvre qui lui sert d'abord de domestique et qui ensuite devient bonze quand il a l'instruction nécessaire ; le plus souvent il remplace à sa mort le Bonze qui sort. Le célibat religieux n'est pas observé avec le même scrupule en Chine qu'à Ceylan et dans l'Indo-Chine. Ce reproche peut s'adresser surtout aux religieux qui vivent isolément, attachés un ou deux au service de petits miao ou temples.

Quant à ceux qui résident dans de grands établissements : tant qu'ils y restent, bien qu'ils n'y vivent point en communauté, ils sont plus réguliers au moins en apparence ; ils sont tous indépendants des uns des autres et sans aucun lien de discipline et de hiérarchie. Chaque maison a un chef, mais c'est plutôt un administrateur de biens temporels qu'un supérieur spirituel ; il n'a aucune autorité sur les frères qui font ce qu'ils veulent, vont où ils veulent, prennent et quittent comme ils veulent et sans condition aucune l'habit religieux. Aujourd'hui comme lors du voyage du père Huc, ils sont loin d'avoir à la fois l'influence et l'importance des Lamas.

Bien peu comprennent leurs livres, peuvent rendre

compte de leurs doctrines et les expliquer d'une manière intelligible. En se faisant Bonze, le Chinois conserve un caractère positif et sa répulsion ou son incapacité pour les abstractions. Comme tout Chinois, il demande toujours sur toutes choses, même sur les choses religieuses : A quoi cela sert-il ?

5. *Edits limitant le nombre des Bonzes.*

Tous les Bonzes, à quelque religion qu'ils appartiennent, sont désignés sous le nom générique de Thoukiajui (homme sorti de la famille) qui, en raison du culte des chinois pour la famille est loin d'être un titre de considération. Ce sont les seuls sujets dont les familles ne sont pas responsables vis-à-vis du gouvernement chinois auquel celles-ci doivent représenter leurs membres morts ou vifs. C'est pourquoi le gouvernement chinois s'efforce d'en restreindre le plus possible le nombre par des édits dont les dispositions ont même été reproduites dans le code annamite traduit par M. Philastre :

I. « Lorsqu'un religieux bouddhiste ou de la secte de Dao¹ aura commis une faute et sera renvoyé à la condition ordinaire, on recherchera son ancienne inscription sur les rôles (d'impôts) et il y sera réintégré. Si cependant, il demeure illicitement soit dans son ancien couvent, soit dans un autre, il sera indistinctement puni d'un mois de cangue, et, selon l'ancienne décision, il retournera à la condition ordinaire. Les fonctionnaires religieux bouddhistes ou de la secte de *Dao*, ainsi que les supérieurs des couvents, qui connaîtront le fait et ne le révéleront pas seront jugés et punis selon la loi relative à ceux qui contreviennent à une ordonnance souveraine (art. 350) ».

II. « Si, parmi le peuple, quelques personnes désirent fonder un couvent ou un monastère des religions bouddhistes ou de *Dao*, ou un temple dédié à des *esprits ou génies*, elles devront en faire la déclaration précise au gouvernement de la province qui en fera un rapport au gouver-

¹ Les Taossé.

nement ; l'autorisation du souverain accordée, il sera permis d'édifier l'établissement. Si, sans attendre la suite donnée au rapport et à la demande adressée au gouvernement, elles procèdent sans autorisation à la construction, elles seront jugées selon la loi relative à ceux qui contreviennent à un ordre écrit du Souverain (art. 60) ».

III. « Si de jeunes garçons du peuple, âgés de 6 ans et au-dessus, sont mis en dehors de leurs familles, la punition sera d'un mois de cangue et elle sera également subie par ceux qui auront causé le fait. Les fonctionnaires religieux bouddhistes ou de Dao ainsi que les supérieurs des couvents qui en auront connaissance et ne le révéleront pas seront, chacun, cassés de leurs fonctions ou dignités et remis à la condition ordinaire, (c'est-à-dire soumis à l'impôt et aux charges civiles ordinaires) ».

Commentaire du Code chinois à ce sujet :

« Ces articles ont été établis, parce que les religieux bouddhistes ou de la secte de Dao ne sont pas inscrits sur les rôles de leur famille et sont dispensés des charges publiques et que, si l'on établissait un nombre illimité de ces couvents et monastères, il en résulterait forcément cette conséquence que la population diminuerait. Cette classe de personnes ne laboure pas la terre et n'exerce aucun métier ni aucune industrie ; elle se nourrit donc et se vêtit aux dépens du peuple ; comment serait-il possible de permettre l'augmentation illicite de ces établissements, l'accroissement du nombre de telles gens, quand il en résulte une déperdition inutile des richesses de la nation ? Comment laisserait-on à chacun la liberté d'embrasser la vie religieuse et de désertier le foyer de la famille ? C'est pour cela que ces faits sont spécialement défendus et que la loi est particulièrement sévère pour ceux qui font de semblables fondations, fondations qui entraînent des dépenses considérables et irrégulières, et qui se pratiquent à l'aide de nombreuses séductions ».

6. *Le Bouddhisme actuel jugé par les lettrés.*

Le Bouddhisme Chinois actuel, est loin du Bouddhisme primitif de la morale, du renoncement, de la charité, de l'enseignement : « sa popularité actuelle » disent les Confuciens, tient uniquement à la foi dans la vertu surnaturelle, magique même, des prières bouddhiques (daranis) et dans le dogme de la rétribution inhérente aux actes. Cette foi seule entretient le culte et les religieux bouddhistes par un sentiment d'intérêt plutôt que de piété. »

Soit par éducation politique et sociale, soit par tempérament, les Chinois n'ont point cette dévotion dont les manifestations par la masse de la population donnent à L'hassa et en Birmanie un des plus intéressants spectacles de l'Orient.

« Les Bouddhistes Chinois ont des préceptes excellents et assez bien formulés, mais ils en négligent beaucoup l'observation et même l'enseignement ; des écrits sur des subtilités métaphysiques, comme la non existence de la matière, forment, bien plus que la morale, l'objet de leurs lectures quotidiennes » —. Ce qui fait la faiblesse du Bouddhisme et la force des Confuciens, c'est que l'enseignement moral et littéraire est entre les mains des derniers. Tout Chinois quelque peu instruit est en général esprit fort et n'admet ni la métempsykose, ni la vie contemplative ni le célibat religieux.

Les lettrés contestent même au Bouddhisme le mérite d'avoir importé en Chine la bonté pour les animaux. Elle est, disent-ils, naturelle au cœur de l'homme ; « la mère de Mencius changea son logement voisin d'une boucherie pour que son fils enfant n'en eût pas le spectacle ». En fait, c'est à peine si les Bonzes Chinois osent soutenir que les âmes des hommes émigrent dans les animaux. Toutefois leurs adversaires ne peuvent nier le bon effet du dogme bouddhiste qui enseigne la compassion en faisant de la miséricorde le principal attribut de Bouddha, et la bienfaisance active et chaleureuse exercée par les Bouddhistes.

Un écrivain chinois dit : « Les trois religions, avec des

doctrines différentes, ont le même objectif : sauver les hommes. Dans le Bouddhisme, le principal Sauveur est Kwan Yin ¹ ; dans le Taouïsme, c'est Lü Chùn Thang ; dans le Jun Kian, livre des lettrés, c'est Confucius et Mencius ». Ainsi l'idée de la rédemption, introduite par le Bouddhisme en Chine, y est maintenant générale. La rédemption bouddhiste est morale, car elle exige le repentir, le dégagement du Maya (l'illusion par les apparences). Elle renferme l'idée de la grâce par la compassion qui se trouve dans le cœur du Bouddha ou de quelque Boddhisattva, tel que Kwan Yin, et aussi l'amour moral ennemi du vice et ami de la vertu. Par tous ces côtés le développement du Bouddhisme se rapproche beaucoup du Christianisme.

¹ Il paraît avoir en Chine pris le pas sur Bouddha lui-même comme rédempteur. C'est Avalokitessoura le patron du Thibet. Rappelons que nous avons vu dans la vie de Bouddha deux faces du Bouddha auxquelles correspondent deux faces du Bouddhisme : la morale rigide et austère, d'où le petit véhicule — l'excellence du cœur de Bouddha, sa miséricorde infinie, d'où : d'abord le grand véhicule, puis la doctrine de Bodhidarma et son école : confiance dans le cœur du Bouddha.

TITRE VIII

LE TAOÏSME DE NOS JOURS OU TAOSSEISME ¹,

1. *Croyances actuelles.*

Comme l'ont fait de temps immémorial les Chinois, les Tao-ssés rendent un culte à des êtres qu'ils supposent résider dans diverses parties de la nature. Sur les bords de la mer, on trouve des temples érigés à l'esprit de la mer, au roi de la mer et au dieu des marées. Sur les bords des rivières, on rencontre fréquemment les chapelles des rois dragons. Le dragon habitant tantôt dans l'air, tantôt dans l'eau, chaque apparition remarquable dans le ciel ou à la surface de l'eau est prise habituellement pour un dragon ou pour un phénomène causé par la présence d'un dragon.

Les Tao-ssés croient que les Etoiles sont les essences sublimées des choses. Pour eux, le monde est formé de cinq sortes de matières qui contiennent chacune une essence ou substance élémentaire. L'âme est une essence

¹ Dans le reste de cet écrit, nous emploierons, ainsi que le fait Léon de Rosny, les mots Taosseisme et Taosseistes pour désigner la doctrine et les adeptes du Taoisma altérés au point qu'on n'y trouve plus que de faibles traces de la philosophie de Lao.

de matière, matière la plus pure qui soit dans le corps. Une série de cinq âmes correspondent aux cinq sortes de substances qui se trouvent dans la nature matérielle, le métal, le bois, l'eau, le feu et la terre. Cette théorie se rapproche beaucoup de la philosophie naturaliste de l'Inde, de même que la métaphysique de Lao Tseu ressemble à celle des Brahmes.

Quand elles furent purifiées, les âmes des cinq éléments devinrent les cinq planètes. Les étoiles fixes sont aussi des essences ou âmes de la matière. D'autres essences errantes dans l'espace, mues par une vie intérieure, reçoivent aussi le nom d'Etoiles, bien qu'elles ne soient pas visibles dans les cieux. Un vaste océan d'éther occupe l'espace ; notre terre en forme la partie la plus grossière, et le firmament les plus sublimes parties dans lesquelles se meuvent les astres divins qui ont une action invisible, mais cependant toute puissante sur les destinées humaines. De là l'Astrologie des Tao-ssés.

Les expressions Shin et tsing, âme et essence, peuvent se suppléer en chinois comme dans notre langue. Dans les légendes des dieux des Tao ssés on lit souvent qu'une étoile est descendue et, s'incarnant dans certains personnages, leur a donné le caractère divin ; tels sont Wen-chang, le dieu de la littérature, Towmeo, divinité féminine qu'on prétend résider dans la grande Ourse etc. Certains génies Taoouistes sont assimilés à des groupes d'étoiles. Cette mythologie s'est fort étendue en Chine dans les temps modernes.

Les Tao-ssés assimilent au Chang-ti des classiques Confuciens, Yuang Chang-ti leur principal dieu ; ils donnent à celui-ci la surveillance du monde physique à l'aide d'un personnel de dieux subalternes, et font de lui en même temps un instructeur de l'humanité et un ancêtre de leur hiérarque dont le nom de famille est Shang.

Dans son personnel se trouve la trinité des étoiles ou dieux du bonheur, du rang et de la longévité, sujets les plus communs de la statuaire et de la peinture Chinoises.

Dans leurs livres de prières, les Tao-ssés invoquent encore les esprits de la terre, du soleil et de la lune, l'étoile polaire, le seigneur des étoiles, quelques autres dieux des astres, le maître de la lumière et enfin la triade

Sank-van des directeurs qui président aux cieux, à la terre et à l'eau, formant ensemble une unité qui envoie la bonne ou la mauvaise fortune et sauve ceux qui sont perdus.

Dans les livres Bouddhistes, le Bodhisattva exprime un désir, une intention, et se met aussitôt à l'accomplir lui-même. Dans les livres des Taoistes, l'énonciation du désir est attribué à Ti-tsang ou Kwan-yin ; mais le décret du Salut est l'œuvre de Yü Wang shangti ; on y trouve aussi :

1^o Amour spontané de Pu-sa pour l'humanité ;

2^o Par l'enseignement, Pu-sa sauve les hommes des peines terribles des cent trente huit enfers.

3^o La cause de la punition future est le péché commis dans la vie présente.

4^o Le dieu des Taosséistes promulgue un décret de grâce pour remettre les péchés à ceux qui se repentent.

C'est ainsi que la rédemption des péchés est exposée dans les livres modernes Taouistes ; l'élément bouddhiste s'y développe en toute liberté. Une mythologie mêlée et un plan pour le Salut, l'un et l'autre élaborés et adoptés sous la dynastie des Sung, se sont maintenus jusqu'aujourd'hui comme doctrine dominante, notamment dans des livres tels que le Yuli.

A la faveur de la théorie des Tao-ssés qui assigne à l'âme une demeure fortunée, le Ciel d'Occident, conception purement bouddhiste, a été introduit ouvertement dans les cérémonies des Tao-ssés. On rencontre des pèlerins bariolés, portant des bannières avec cette inscription « nous vous conduisons au ciel d'Occident ». A leur tête marche un prêtre Tao-ssé, un crayon à la main pour tracer sur la tête des nouveaux disciples qu'ils rencontrent sur leur chemin le signe de l'initiation à la vie dévote des Taosséistes.

Le Révérend J. Edkin missionnaire protestant en Chine, remarque que les Chrétiens pourraient, en changeant quelques mots, faire avec un peu plus de gravité, la même chose, et que ce serait l'initiation à la vie chrétienne.

Aujourd'hui les Taosséistes ne comprennent plus rien à la philosophie de Lao Tseu et de Chwang-Cheu ; ils ne s'occupent plus de spéculations sur le pur et le vrai, ils

ont renoncé à l'Alchimie de la Dynastie des Han, à la transformation en or de tous les métaux, à l'élixir de vie et à toute leur pharmacopée ; mais ils écrivent des charmes pour éloigner les démons des habitations et ils lisent des prières pour conjurer les calamités. Ils prétendent guérir par la magie et procurer la pluie par leurs prières. Leurs talismans préservent de tout danger les citoyens paisibles et les voyageurs aventureux. Comme les religieux bouddhistes, ils se font payer pour réciter des liturgies qui procurent aux âmes des morts une demeure heureuse.

La foi dans l'existence de héros solitaires et de différents esprits et démons est le trait distinctif du Taosséisme populaire. On peut s'en faire une idée assez exacte par la description du musée Guimet, tome II, des fêtes et processions thaouistes, notamment de celle du grand Dieu de la production (agricole). On trouve dans la procession thaouiste de cette fête toutes les exhibitions gracieuses et aussi burlesques, sanglantes et hideuses des processions du brahmanisme hindou. Le rôle principal est aux exorcistes payés, (magiciens Taosséistes) à demi-nus qui se plantent des couteaux dans les bras et les joues, s'entaillent le dos avec des sabres courts, se flagellent avec des martinets garnis de balles etc. Les exorcistes sont censés des incarnations de la milice céleste contre les démons. A la suite des exorcistes venait le grand prêtre Thaouïste en grand costume, marchant sans gravité, montrant à tous la plus familière aménité, sans se préoccuper des dieux qui le suivaient dans de brillants palanquins portés par des coolies malpropres, courant par intervalle avec des hurlements pour effrayer les esprits.

Les exorcistes font métier d'indiquer, après s'être livrés aux mêmes mouvements frénétiques que dans les processions, les remèdes à donner aux malades qu'on croit possédés par les esprits. On peut les ranger dans la classe des sorciers ou devins convulsionnaires.

2. Chef des magiciens.

Dans toute la Chine, on fuit la maison hantée par les esprits. Le pouvoir de les en chasser appartient souverainement à Chang-tien si, le chef héréditaire des Taosséistes; et, par délegation, à tout prêtre thaouïste. A l'aide d'une épée transmise par ses ancêtres depuis la dynastie des Han, il chasse les démons, il les saisit et les renferme dans des jarres scellées avec un charme (formule magique). Il a dans sa résidence, sur les montagnes du Dragon et du Tigre, dans le Kian-si de nombreuses rangées de ces jarres, prisons des esprits. Le magicien lui-même est regardé comme un pouvoir magique aussi bien que la formule magique et l'épée. La puissance d'un charme est en proportion des dons surnaturels du magicien qui l'a fourni. Le grand magicien de Kian-si fait payer très cher ses services. Il faut donner un millier de taëls pour être sûr que les démons seront complètement subjugués par lui. C'est l'homme *spiritualisé*, c'est-à-dire qui n'est plus sous l'empire de la passion, état supérieur à celui d'immortel (deva indien) et inférieur à celui de saint (Ristchi indien). L'exercice de la discipline Taosséiste donne le pouvoir sur soi-même et sur la nature.

Le chef actuel des Magiciens est marié comme ses prédécesseurs. Il a pris femme dans Kiang-si, province où l'on fabrique un nombre immense d'idoles.

Antérieur au bouddhisme, le Taouïsme a conservé le mariage des Magiciens : le célibat lui est inconnu ; ils sont indépendants les uns des autres et se font concurrence pour les exorcismes. Ils ne portent de costume distinctif que dans les fêtes religieuses où ils figurent comme officiers du culte populaire ou du culte officiel.

Les magiciens furent à leur apogée sous les Han ; ils étaient alors fort honorés du prince et du peuple, et ils ont conservé une partie de ce prestige. Leur chef a le titre de grand Mandarin ; c'est une sorte d'Empereur spirituel, le lieutenant sur terre de Yü Shwang ti auquel il adresse des mémoires dans sa résidence céleste.

Il confère des boutons comme l'Empereur. Il a une cour d'environ trente hauts dignitaires, Les docteurs Tao-ssé viennent à lui des différentes villes et temples pour recevoir leur consécration. Il leur confère certains titres et délivre des sceaux aux titulaires, ce qui leur donne des pouvoirs semblables aux siens, par exemple d'écarter les démons en mettant sur les portes des charmes qui les empêchent d'entrer. Dans toute la Chine, les formules magiques écrites sur la porte des maisons témoignent de la croyance populaire aux démons et au Tao-sséisme.

Sous la dynastie des Han, on appelait, sarcastiquement peut-être, les Tao-ssés « des docteurs ailés » par allusion à leur prétention de voler.

3. *Taosséisme populaire.*

La divinité populaire par excellence est Vu-Lwang Shangti ; c'est un ancien magicien élevé à cet honneur probablement par les écrivains Taouïstes de la dynastie des Tsang, dont on a fait successivement : « Un des Immortels dorés » « l'Empereur de tous les immortels » ; « le dieu des Etoiles autour du pôle Nord, gouvernant les dieux qui président aux astres ». Les Magiciens Schang et Liu montés sur des dragons s'élevèrent à travers l'espace jusqu'au ciel et ce fut Schang qui remporta le prix de la course.

La mode de porter les cheveux en queue, mode qui passe aujourd'hui, était d'origine Taouïste. On croyait qu'une formule magique placée au bout de la queue défendait efficacement contre tous les esprits.

Outre la croyance à la Magie et aux esprits, le Taosséisme populaire a encore l'institution des religieux qu'il a empruntée au Bouddhisme. De son côté le Bouddhisme a emprunté au Taouïisme le culte de Wan-ti et au Confucianisme les tablettes des ancêtres, pour les dévotions des religieux dans les couvents. Les religieux taouïstes observent le célibat et se recrutent en gagnant des adeptes. Ils se rasent les deux côtés de la tête et réunissent le reste des cheveux en un chignon au sommet du crâne. Ils por-

tent d'ordinaire une robe couleur gris d'ardoise. Ils prétendent avoir de fréquentes entrevues avec les gens des anciens temps, leurs modèles supposés. Il y a aussi des nones Taouïstes.

La disposition des monastères Tao-ssés est imitée des Bouddhistes. Dans les trois religions, il y a les prières pour la pluie. Sauf quelques légères différences le cérémonial pour les morts est chez les Taouïstes emprunté au bouddhisme. Il en est de même du paradis et de l'enfer.

Ils ont une sorte de sauveur de l'enfer. Cet emprunt n'a été fait aux bouddhistes que dans le dernier siècle. L'enfer des Tao-ssés comprend actuellement à la fois le Yama des Bouddhistes avec tout son cortège et les dix cours de juges de l'enfer chinois.

On trouve partout dans l'art chinois le Taosseïsme ; partout, les 8 génies, sur la porcelaine, sur le bronze, sur le bambou ornementé ; c'étaient des ermites taouïstes fameux sous la dynastie des Tsang.

4. Le Feng-Shui.

Les Taouïstes, magiciens vivent surtout du Feng-Shui, soit géomancie, science ou plutôt superstition chinoise qui entrave les progrès de la civilisation. On la consulte pour toutes les entreprises, commerciales et autres. Elle exerce le jugement des particuliers et aussi l'opinion publique. Tout dernièrement, on l'invoquait pour refuser l'établissement d'un télégraphe électrique et d'un railway ; elle forme obstacle à beaucoup de projets de première utilité.

Le nom Feng-Shui se compose de deux mots Feng froid et Shui eau. Le feng est un vent froid qui vient de l'intérieur de la terre. Un tombeau ne doit pas être placé près d'un creux, le vent qui en viendrait, dessècherait, bouleverserait le corps et porterait malheur aux parents du défunt. La géomancie doit trouver pour le tombeau un lieu qui soit à l'abri de cet inconvénient et prescrire les dispositions à prendre. L'une des plus communes est

d'élever un tertre en tête de l'endroit où le corps est inhumé.

Le Shui est l'eau considérée dans la direction et la forme de son cours. La configuration de la terre dépend du dragon dont la crête des montagnes à l'horizon développe les courbes au coucher du soleil ; on retrouve encore le dragon dans les méandres des torrents et des rivières et dans les sinuosités terrestres. La destinée des hommes dépend de ces courbes et de ces directions qui rendent le dragon propice ou contraire.

Suivant la situation et la direction du cours des eaux ou des courbes des collines par rapport à un tombeau, la famille de l'inhumé sera prospère ou malheureuse ; par exemple, lorsqu'une vallée est bordée d'un hémicycle de collines, le Feng-Shui est favorable. La science très compliquée du géomancien consiste aussi à déterminer l'emplacement le plus favorable à ce point de vue.

L'ouverture d'une route change le cours des eaux ; elle modifie donc le Feng-Shui, de là une émotion et un trouble profond dans les esprits.

Les familles paient très cher le géomancien pour qu'il leur indique un emplacement très favorable ; elles font cette dépense bien moins par considération pour leurs ancêtres, que par intérêt personnel et parce qu'elles croient que leur prospérité en dépend. La piété filiale en Chine n'est point un sentiment tendre, c'est toujours un calcul intéressé ; aux yeux des magistrats c'est surtout un moyen de subordination sociale.

Le dragon fabuleux de la Chine est un monstre couvert d'écaillés comme un crocodile, avec des pieds à 3 palmes, et qui nage dans l'air par une force qui lui est particulière, qu'il agrandit ou diminue à volonté. C'est un saurien volant et non un serpent ailé comme le dragon des grecs. Il est l'objet d'un culte dont la principale fête est celle des bateaux dragons.

D'après cela le mythe du serpent se trouverait en Chine comme dans la religion de Zoroastre. Le dragon met en échec l'esprit de la mort.

« Les collines qui entourent les tombeaux des Ming sont le dragon qui a fait la prospérité de cette dynastie.

On consulte le géomancien pour les mariages et pour tous les événements importants.

La Géomancie est à la géographie, ce que l'Astrologie est à l'Astronomie.

Ainsi qu'on le voit à Pékin, on place, devant la porte de chaque maison, un mur de protection contre le mauvais vent ou la vapeur dont l'influence est malfaisante. Cette pratique semblerait donner à la superstition du Feng-Shui une origine hygiénique et climatérique.

Dans le même but, on place sur le toit une statuette de Kwan ti, le dieu de la guerre ou bien une flèche en pierre, ou bien on met sur la porte une inscription en l'honneur de Kiang Taikoung, héros de la dynastie des Chen, sous la protection duquel on place ainsi la maison.

Le Feng-Shui prétend se rattacher au Yi-King (voir le Chap. IV) ; mais bien qu'il ait très probablement une origine fort ancienne, il repose aujourd'hui sur un livre du siècle dernier le Han lung King ou traité pour dompter le dragon. Ce livre renferme, à la fois des éléments bouddhistes, taouïstes et Confuciens.

On peut rapporter au Taosséisme les neuf étoiles imaginaires ou esprits qui se meuvent dans l'atmosphère et apportent aux hommes, par leur influence, le bonheur et le malheur.

Le premier est « le loup de la cupidité. » Il a douze signes dont cinq heureux et sept malheureux. Il y a des diagrammes correspondant pour indiquer l'influence de la forme des collines qui environnent une tombe ; ils figurent une colline conique, un champignon et à la suite quatre ou cinq collines coniques.

Au dessous des diagrammes on lit cette inscription sans doute de provenance bouddhiste : « Les hommes croient au pouvoir du loup de la cupidité (le mot cupidité doit être entendu dans le sens de *soif des richesses*), mais les désirs purs et chastes ont encore bien plus d'influence. Sans eux, personne ne peut obtenir les avantages que procure le loup de la cupidité.

La seconde étoile est « la Grande Porte ».

Son influence se manifeste quand une colline a la forme d'un carré ou d'un trapèze et que la crête est horizontale. Le bois est l'élément dominant.

La 3^e étoile ou esprit est « la conservation du rang » neuf formes de collines indiquent sa présence ; la princi-

pale est celle d'un cône très raide tronqué dans le haut par un plan horizontal et dont la base s'épate en cinq branches. On attribue à son influence l'obtention des grades jusqu'à un certain degré, par exemple celui de chef d'une ville de second ordre. — La terre est l'élément dominant.

La 4^e étoile s'appelle : « Les sinuosités littéraires. Cet esprit aime la forme du serpent. Il a, comme les autres étoiles, sa forme normale et sa forme d'occasion, son élément est l'eau.

La 5^e étoile est « la pureté et », la sublimité ; son élément est le feu. — Elle aime les hauts lieux, les monts à pres et tourmentés, les forêts et la forme d'un ballon aplati. On la considère comme la meilleure influence du dragon, car là doit passer quelque courant d'eau.

La 6^e étoile est : « Les sinuosités militaires », son élément est le métal. Sa présence est indiquée par un mamelon au sommet arrondi et à la base large, c'est-à-dire ayant la forme d'une cloche.

Le 7^e esprit est Po-kuim, « le briseur de la phalange » il porte tantôt bonheur, tantôt malheur. Cette étoile se lie aux constellations. Son élément est aussi métallique.

Le 8^e étoile est le Tso-tu, l'assistant de gauche. Elle se lie aussi aux constellations, principalement à celle du dragon. Son élément est aussi le métal. Sa forme principale est celle d'un sommet entouré d'une ceinture, comme une tête est enveloppée d'une serviette.

Le 9^e esprit est « l'assistant de droite ». Son élément est l'eau, son trait distinctif c'est la forme plate qui correspond à tout ce qui est indécis.

Au sujet de l'influence des 9 étoiles ou esprits, on peut dire en général que, quand dans la recherche de l'emplacement pour un tombeau, on trouve : par exemple, ici l'apparence d'une poitrine, là celle d'un nid d'hirondelle ; ici celle d'un soc de charme, là d'un peigne, d'une main tournée en dessus, d'un harpon, d'un fer de lance, d'un pic, ces effets de l'influence stellaire désignent la vraie nature *du creux* désiré.

Le dragon a fait le creux ; en le cherchant il faut suivre les indications que donne l'action du dragon, quoique les noms des neuf étoiles soient nouveaux, les géomanciens les identifient avec ceux des sept étoiles de la

grande ourse et des deux étoiles les plus voisines. On lit dans le Li King : « Confucius ne voulait pas faire de levée ou tumulus sur la tombe de sa mère, parce que les anciens n'en faisaient pas. Il céda cependant sur ce point aux instances d'un ami. Quelques jours après, on lui annonça que la pluie avait emporté la levée. Il regretta alors sa complaisance ».

Donc Confucius ne goûtait pas la Géomancie et l'écartait comme tout ce qui est surnaturel, sauf toutefois la divination.

Dans l'antiquité, on enterrait les Empereurs sur le sommet des montagnes sous un large tumulus, les princes feudataires sur des collines et le peuple dans la plaine. On ne s'occupait point de la direction du cours des eaux.

Un ancien disait : « Je n'ai pas fait de bien pendant ma vie, je ne veux pas faire du mal après ma mort.

Que l'on m'enterre dans un lieu stérile ».

D'autres sages ont écrit : « Qu'on enterre sous la colline, celui qui meurt sur la colline, dans la plaine celui qui meurt dans la plaine. On épargnera ainsi les frais d'un transport inutile. » — Sous la dynastie des Tsung un haut fonctionnaire se fit enterrer en plein champ sans aucune marque et voulut que la charrue continuât à passer sur l'emplacement choisi.

Ce trait est tout à fait conforme à l'esprit chinois, essentiellement utilitaire et prosaïque.

Les lettrés rappellent tous ces traits, et fidèles à l'esprit de Confucius, ils combattent la superstition du Feng Shui autant qu'ils le peuvent, sans paraître manquer au respect de la coutume et de la tradition. Ils feraient bon accueil à un livre qui dépopulariserait le Feng-Shui et les Missionnaires protestants ont l'idée de faire cette publication. Peut-être le progrès des lumières fera-t-il, à lui seul, tomber ces sottises en dérision ou du moins, en oubli. Dans ce pays de soumission aveugle, il suffirait, pour les ruiner que l'autorité affectât de n'en tenir aucun compte et de leur refuser toute considération.

Les superstitions Taouïstes, source d'une friponnerie permanente de la part des magiciens et des docteurs Taossées, sont aussi quelquefois un danger pour la paix publique.

La croyance aux sorcières occasionne quelquefois des

troubles ; elle a été dans le Tien-si la cause du Martyre des sœurs de la Miséricorde (religieuses Boudhistes).

5. *Les superstitions Taosséistes et les missionnaire protestants.*

L'instruction qui va être répandue par les missionnaires chrétiens aura facilement raison des superstitions Taosséistes. Les protestants se proposent de rédiger et de répandre à profusion des livres spéciaux pour le peuple afin de le désabuser. Les lettrés leur verront avec plaisir, faire une besogne dont ils n'osent pas se charger.

Quant au Bouddhisme, en raison de son caractère moral et de son acclimatation en Chine depuis des siècles, ils n'ont point contre lui d'hostilité systématique ; ils se bornent à le contenir, et à limiter l'abus du monachisme à cause du tort qu'il fait à la richesse publique et à l'impôt : sans doute, à ce dernier point de vue, ils ne seront point fâchés des attaques que les missionnaires protestants vont diriger contre le célibat religieux, contre les bonzes. Ces attaques réussiront si, dissimulant leur origine et leur but chrétien, elles prennent une forme sarcastique et humoristique et si elles n'emploient que des arguments chinois, c'est-à-dire empruntés aux philosophes et économistes de la Chine. Les arguments et les textes sont nombreux, il n'y a que l'embarras du choix : la métempsychose surtout répugne au bon sens chinois.

Si ces attaques réussissent, les bonzes cesseront d'être alimentés par la crédulité populaire et disparaîtront, beaucoup vraisemblablement chercheront un refuge dans le Catholicisme ; on a remarqué que les bonzes et les femmes se convertissent facilement au christianisme. Sans les religieux, le Bouddhisme ne sera plus qu'un corps sans âme. Débarrassé de la croyance à la magie, aux esprits, aux pouvoirs surnaturels de tous les charlatants, le peuple ne conservera plus que les idées de rétribution, de miséricorde et de rédemption dont le Bouddhisme l'a imprégné et il reportera sa foi au surnaturel sur une personification divine de ces idées, c'est-à-dire sur le Dieu personnel, providence, justice et bonté.

Les succès des Taïpings et les progrès des Musulmans prouvent la tendance actuelle de la Chine vers le Monothéisme ; et cette tendance se trouve déjà dans le Bouddhisme lui-même ; car en Chine comme partout ailleurs, les Bouddhistes éclairés prétendent aujourd'hui qu'ils croient en un seul Dieu.

Toutefois, à moins de perturbations violentes, cette révolution religieuse mettra beaucoup de temps, des siècles peut être, à s'accomplir. A cause de son indifférence et de son scepticisme et de l'hommage rendu par tous, dans une formule générale, à la souveraineté de la Raison, la masse du peuple chinois peut rester presque indéfiniment ce qu'elle est en grande partie aujourd'hui, c'est-à-dire limitée à une notion sommaire et vague des peines et récompenses futures et au culte officiel chinois sous la direction des mandarins et des lettrés, disciples de Confucius et libre-penseurs ; quoique déjà ébranlée, la multitude croit encore à leur supériorité intellectuelle, et s'en rapporte à eux. Tant que le christianisme ne pénétrera pas dans leurs rangs, il ne fera que des progrès relativement minimes. Aussi est-ce à ce but que tendent aujourd'hui les efforts des Jésuites qui connaissent à fonds la Chine depuis plusieurs siècles. Dans l'œuvre si arriérée et si immense de l'évangélisation de la Chine, il ne devrait y avoir aucune annulation de forces par l'antagonisme des missions des diverses communions chrétiennes, mais plutôt une action sinon expressément combinée, au moins tacitement convergente, ainsi que cela a lieu aujourd'hui, affirme-t-on, dans l'Afrique Centrale et Orientale contre les Musulmans traqueurs de nègres ¹. Le Protestantisme aurait certainement une grande puissance comme bélier pour la destruction du vieil édifice des superstitions chinoises, en raison des ressources pécuniaires et de l'instruction philosophique que possèdent ses missions. Celles-ci semblent vouloir prendre corps à corps le confucianisme ; c'est peut-être une faute à éviter, le confucianisme ne peut tomber qu'avec les institutions politiques et par l'action des sociétés politiques secrètes. Le protestantisme doit s'efforcer de faire bon ménage avec lui, car il a avec

¹ Ces lignes ont été écrites avant les événements de l'Ouganda ; espérons qu'il ne se produira plus rien de pareil !

lui beaucoup de traits-d'union ; — de même que le catholicisme avec le Bouddhisme. Mais le protestantisme serait tout à fait dans son rôle en attaquant le célibat des bonzes.

TITRE IX

LA RELIGION OFFICIELLE

1. *Education publique.*

Le mot Kiaou qui en chinois signifie religion, signifie aussi instruction ; l'idée de religion comprend un système d'instruction, la situation la plus honorée est celle d'instituteur. L'enseignement est la profession régulière de la majorité des lettrés.

L'instruction élémentaire est donnée par une foule de magisters si faiblement rémunérés que les enfants les plus pauvres peuvent la recevoir.

L'éducation ou, si l'on aime mieux, l'instruction publique est toute dans le sens de la philosophie de Confucius.

L'instruction n'est point gratuite, mais elle est fortement encouragée et l'opinion publique la rend pour ainsi dire obligatoire.

Tous les enfants Chinois apprennent à lire et à écrire ; dans les Ecoles, ils se font remarquer par leur application et leur bonne tenue.

Le premier livre qu'on leur fait apprendre est une sorte d'Encyclopédie en vers qui contient les éléments de toutes choses, physiques et morales.

C'est une méthode qui paraît se rapprocher de celle inaugurée par les Allemands et qui consiste à apprendre par cœur ou à peu près, les définitions ou descriptions des objets, en les gravant en même temps dans l'esprit ou le souvenir par l'action des sens.

On attribue du mérite à l'Encyclopédie enfantine Chinoise.

Il y a quatre livres qui forment quatre degrés d'instruction. Viennent ensuite les cinq classiques, dont le premier est : *La grande étude*. On peut se faire une idée de celui-ci par les textes suivants auxquels nous donnerons, pour la clarté, des numéros qui ne sont point ceux du livre :

I. La loi de la grande Etude, ou la philosophie pratique consiste à développer la lumière de la raison que nous avons reçue du ciel pour la régénération de l'homme et à mettre sa destinée finale dans la perfection.

II. Nous devons connaître d'abord notre fin. Cette connaissance donne le calme de l'esprit, d'où dérive un repos inaltérable. Dans ce repos nous pouvons méditer et former notre jugement sur l'essence des choses et ce jugement nous conduit à la perfection.

III. Les êtres de la nature ont leurs causes et leurs effets ; les actions humaines leurs principes et leurs conséquences. La connoissance des uns et des autres est le moyen rationnel pour arriver à la perfection.

IV. Pour développer la lumière de la raison, les princes ont commencé par se corriger eux-mêmes, en donnant la rectitude à leur âme, c'est-à-dire, en s'efforçant d'avoir des intentions pures et sincères. Ils ont acquis ces intentions en perfectionnant le plus possible leur connaissance morale (éclairant leur conscience) et en examinant à fond leurs principes d'action.

V. Tous les hommes, les plus élevés comme les plus humbles, sont également tenus d'accomplir leur devoir. La correction et l'amélioration de soi-même est la base du progrès et du développement moral.

VI. Tout ce qui vient de la confusion et du désordre est désordre et confusion. Il faut surtout éviter de traiter légèrement ce qui est principal en accordant une importance capitale à ce qui n'est que secondaire.

Le dernier alinéa est surtout d'une profonde sagesse pratique. Mais le problème de toute morale religieuse ou

philosophique est précisément la détermination de ce qui est principal. Les autres textes sont également admirables, mais ils ne peuvent guère fructifier que dans une élite intellectuelle et sociale. Ils sont la plupart lettre-morte pour un peuple grossier comme les Chinois et ne peuvent être mis en pratique que par une nation de philosophes. Evidemment le législateur a admis que les lettrés formeraient cette nation dans la nation. — C'est toujours *l'homme supérieur* de Confucius conduisant la vile multitude. Le nombre des lettrés et de ceux qui ont passé les examens pour ce grade est d'environ 2 millions pour 400 millions de Chinois, soit de un pour 200, qui ont étudié les classiques.

Le gouvernement considère l'éducation du peuple, comme essentielle pour le bien de l'état. Il a des examinateurs publics qui confèrent les grades et autres distinctions aux élèves méritants ; il désigne les livres sur lesquels porteront les examens, l'école de philosophie et de morale qui sera tenue pour orthodoxe ; par suite il a un grand pouvoir sur l'opinion du pays et comme le gouvernement est entre les mains de la classe des lettrés, tous de l'Ecole de Confucius, l'instruction donnée ne peut être que dans le sens de cette Ecole.

Ajoutez à cela qu'en théorie les fonctionnaires publics sont désignés autant d'après leurs vertus que leurs capacités, et l'instruction confucéenne est censée former des caractères parfaitement vertueux.

Par l'effet de l'instruction scolaire universellement reçue et par la transmission constante de la tradition, certains principes moraux paraissent gravés dans l'esprit de tous, petits ou grands. On trouve dans le langage ordinaire du peuple des sentences par antithèses et des morceaux de poésie usuelle exhortant à la vertu ou flétrissant le vice et ces sentences sont dans la bouche et assez généralement dans la pratique de toutes les classes de la société.

Telles sont les deux suivantes :

Parmi les cent vertus, la piété filiale est la première ; parmi les dix-mille crimes l'adultère est le pire.

En effet la piété filiale est universelle en Chine et l'adultère y est très rare et cruellement puni. Pour l'assassinat d'un mari, le supplice est la mort lente et cruelle (Voir Jules Arène, la Chine, une **exécution à Pékin**).

Malheureusement ces vertus sont fondées sur la crainte du châtement et n'empêchent point les désordres qui peuvent se cacher.

Toutes les calamités individuelles ou nationales sont pour les Chinois des preuves de péché, surtout celles qui sont soudaines et accablantes : par exemple un homme foudroyé est unanimement condamné par les personnes qui apprennent son accident. Il doit avoir commis ou voulu commettre quelque grand crime. En cherchant bien on retrouve la même superstition dans l'antiquité payenne, surtout dans le théâtre grec.

Dans l'Inde Manou va plus loin ; il signale comme des maudits tous les disgraciés de la nature.

De là il n'y avait qu'un pas à faire pour condamner à une dégradation, ou du moins à une sujétion perpétuelle les disgraciés de la fortune et pour arrêter le progrès humain par des institutions égoïstes, divisant les hommes entre eux et éteignant la sympathie. C'est ce que firent : d'une part les Brahmes par l'Etablissement des Castes ; de l'autre, l'antiquité payenne la plus reculée et les premiers législateurs de la Chine par la religion des ancêtres et des morts plus ou moins divinisés consacrant le despotisme absolu dans la famille rendue presque aussi exclusive que la Caste.

Cette religion avait sa source dans la nature humaine, dans l'humanité à l'état rudimentaire, mais elle ne devait être que le point de départ pour atteindre des conceptions plus hautes.

La philosophie grecque et le Christianisme ont élevé l'Occident à ces conceptions. L'Inde et la Chine ont gardé jusqu'aujourd'hui leurs institutions égoïstes modifiées seulement et d'une manière insuffisante par le Bouddhisme. De là l'état arriéré de leur civilisation. Dans ce résultat négatif il faut faire deux parts, l'une au climat, l'autre à l'infériorité des races.

Les livres anciens de la Chine ont été transmis, ainsi que leurs premiers commentaires dans une pureté absolue. Jamais un commentateur n'altère un texte. Formés par une discipline scholastique unique, les Chinois, *quelle que soit leur croyance religieuse*, sont convaincus que ces livres anciens renferment et cachent le fonds et le dernier mot de la sagesse humaine ; ce point ne pouvant être dé-

passé, il faut faire laire ses propres doutes, annihiler sa raison, se pénétrer de la pensée de l'auteur étudié, chercher à la comprendre sans la modifier ; c'est la sagesse révélée, absolument comme la religion révélée. L'immense majorité des Chinois attribue cette valeur aux livres transmis par Confucius. De là résulte la stérilité constatée de la littérature chinoise et l'absence de toute originalité dans les vues.

2. *Culte officiel, Impérial, mandarinique, des villages.*

En Chine tout le monde rend des hommages publics à Confucius. Les lettrés se considèrent comme ayant seuls hérité de sa philosophie et de sa doctrine ; les deux autres religions, tout en combattant les lettrés, s'efforcent de prouver que leurs propres principes sont admis explicitement ou implicitement par Confucius lui-même

L'Etat a conservé, comme une institution civile, le culte rendu de temps immémorial aux *Esprits* du ciel et de la terre, des étoiles, des montagnes, des rivières, des parents décédés. C'est une religion extérieure obligée pour quiconque aspire à un emploi, mais que chacun entend comme il lui convient. Les fonctionnaires se rattachent à ce culte qui n'a pas de prêtres, tout en ayant en même temps d'autres pratiques religieuses. Ils se conforment, par nécessité, à des cérémonies gênantes qu'eux-mêmes ridiculisent dans le privé, comme la divination, les présages, les mauvais jours et toutes les superstitions qui sont communes en Chine.

L'une d'elles, l'adoration du Dragon de la pluie, est tantôt en faveur, tantôt en disgrâce auprès des Empereurs ; l'un d'eux la proscrit, d'autres abandonnent les populations à leur crédulité. Il y a en outre le dieu de la guerre, élevé au même rang que Confucius par décret impérial au milieu du dix-neuvième siècle, le dieu de l'instruction, celui de la richesse, le plus populaire de tous et dont tous les négociants portent au cou le médaillon.

L'Empereur est le grand pontife du culte officiel Chinois, et spécialement du culte dit Impérial qui n'existe qu'à Pékin, où il a des temples magnifiques.

C'est l'adoration du *Ciel*, le grand enseigneur, le foyer de la lumière, le père — et de la Terre de la Chine, la grande Nourricière, la mère.

Le principal centre du culte impérial est situé dans la cité extérieure de Péking à trois kilomètres de distance du palais Impérial.

Là sont deux autels entourés d'un parc de trois kilomètres de circuit : L'autel du ciel au sud, Yuen Keou, où monticule rond ; celui de la terre au nord surmonté d'un temple très élevé appelé Che-nien-tien. « Temple des prières pour une année (fertile). »

L'autel du ciel se compose de trois terrasses circulaires en marbre où l'on accède par vingt-sept marches. L'empereur s'agenouille sur une pierre ronde au centre des cercles concentriques que forment les dalles de la terrasse supérieure qui a 73 mètres de diamètre ; la seconde terrasse a 35 mètres de largeur de couronne, et celle du bas 20 mètres de largeur de couronne. La hauteur totale est de 9 mètres environ.

Au sud est se trouve un fourneau à holocaustes de porcelaine verte ; ce fourneau, où l'Empereur brûle la prière écrite, a 3 mètres de haut et 2 m. 60 de large, il est placé en dehors du petit mur-intérieur qui entoure l'autel. Tout près se trouve un puits dans lequel on jette la peau et le sang de la victime dans l'idée de faire participer les esprits de la terre au sacrifice, de même que la fumée et la flamme de l'holocauste le portent aux Esprits du ciel.

L'idée que se font les Chinois d'un sacrifice aux esprits du ciel et de la terre est uniquement celle d'un festin ou banquet. L'Empereur invite ses ancêtres à prendre place au festin (sacrifice) avec le Shang-ti, le maître-suprême, nom donné exclusivement à l'esprit du ciel. Le père du monarque est associé aux honneurs que l'on rend au ciel et sa mère à ceux que l'on rend à la terre.

Indépendamment des circonstances particulières, comme l'avènement d'un Empereur, il y a trois services réguliers par année : au commencement du printemps et aux solstices d'été et d'hiver.

On place sur la terrasse supérieure de l'autel, faisant face au sud et immédiatement devant l'Empereur agenouillé, la tablette du Shang-ti portant l'inscription : Hwang tien Shang-ti. Les tablettes des ancêtres de l'Empereur,

placées sur deux rangs, font face à l'Est et à l'Ouest ; devant chaque tablette sont déposées des offrandes.

On prépare, comme pour les repas domestiques, du millet gros et fin, du millet pétri et du riz ; on offre, sous forme de ragouts, des tranches de bœuf et de porc avec ou sans assaisonnement, puis du poisson salé, des tranches de lièvre ou de daim mariné, des oignons confits, des pousses de bambous, du persil et du céleri confits, du porc mariné et des vermicels.

Comme fruits, on offre des châtaignes, des prunes de sisuplus, et des noix ; comme grains, des galettes sucrées de farine de froment, de sarrasin.

Au premier rang sont placées trois coupes de Tsew, (la liqueur fermentée de la Chine) ; au second, un bol de soupe. Puis viennent disposés sur huit rangs vingt huit bassins de fruit, riz et autres céréales cuites, pâtisseries, etc.

Derrière, sont des offrandes de jade et de soie destinées à être brûlées et enfin une génisse entière avec un brasier de chaque côté pour brûler les offrandes.

Sur la seconde terrasse, à l'Est, est dressée la tablette du soleil, celle de la grande Ourse, des cinq planètes, des vingt-huit constellations et une autre pour toutes les étoiles. A l'Ouest sont les tablettes de l'esprit de la lune, des nuages, de la pluie, du vent et du tonnerre.

Parmi les offrandes aux esprits des étoiles, se trouvent un jeune bœuf, une brebis et un porc.

On brûle douze pièces de soie bleue en l'honneur du Shang-ti, trois de soie blanche pour les Empereurs, et dix-sept de soie jaune, bleue, rouge, noire et blanche en l'honneur des esprits des corps célestes, du vent et de la pluie.

On emploie des parfums composés de divers bois odorants réduits en poussière et ensuite façonnés en baguettes et en pastilles.

L'Empereur est vêtu de bleu, quand il adore le ciel, de jaune quand il adore la terre, de rouge quand il adore le soleil, de blanc quand il adore la lune.

Dans tous les cas, son costume pontifical porte les images du soleil, de la lune et des étoiles, symbolisant ainsi le Ciel dont l'Empereur reste le fils.

Revêtu des robes du sacrifice, l'Empereur allume l'en-

cens et le place dans les urnes. Il s'agenouille devant les tablettes de ses ancêtres pendant que 234 musiciens font résonner leurs instruments. Puis il se rend à la table où sont les offrandes de jade et de soie destinées à être brûlées et il présente ces offrandes. La musique joue l'air appelé : le chant de la paix universelle.

Après avoir présenté les coupes de nourriture placées devant les diverses tablettes, l'Empereur lit la prière placée sur une table consacrée à cet usage.

Dans le sacrifice de février, elle est ainsi conçue : « moi votre sujet, fils du ciel par droit héréditaire, ayant reçu d'en haut l'ordre vénéré de nourrir et consoler les habitants de toutes les régions, je suis rempli de sympathie pour tous les hommes et désire ardemment leur bonheur. »

« Aujourd'hui, voyant approcher le jour *Sin* et le labourage du printemps qui va avoir lieu, je lève avec ferveur mes regards vers vous dans l'espoir d'obtenir votre protection miséricordieuse. »

« J'amène mes sujets et mes serviteurs chargés d'abondantes offrandes de nourriture, sacrifice respectueux au Shang-ti (maître universel.) « J'implore humblement un regard d'en haut ; donnez-nous la pluie qui féconde tous les travaux des champs. »

Le reste de la prière est un panégyrique des empereurs décédés qui sont honorés en même temps.

L'empereur fait ensuite la seconde, puis la troisième présentation de la coupe de vin, pendant que la musique joue ; *le chant de l'excellente paix*, et le chant de *la paix harmonieuse* et qu'un chœur de 234 danseurs exécute des figures.

Puis on présente à l'Empereur la coupe de bénédiction, le mets de bénédiction. Il goûte au vin en se prosternant avec toute sa suite.

On emporte les viandes ; la musique joue : le chant de *la paix glorieuse*.

On rapporte l'esprit du ciel dans la chapelle de la Tablette au nord de l'autel.

Enfin on brûle au fourneau vert (autel de l'holocauste) en présence de l'Empereur, la tablette où est écrite la prière, la tablette d'adoration, l'encens, la soie et les viandes offertes au Shang-ti.

En même temps on brûle sur des brasiers préparés pour

cela, la soie, l'encens et les viandes offerts devant les tablettes des Empereurs.

Puis l'Empereur rentre au palais.

L'adoration à l'autel de la terre est analogue. Quand on célèbre le sacrifice, la tablette de l'esprit de la terre est placée sur la terrasse supérieure et fait face au Nord ; celles des Empereurs regardent l'Est et l'Ouest.

Sur la terrasse inférieure quatorze tableaux représentent les montagnes de la Chine et de la Mantchourie ; quatre tablettes figurent les rivières les plus saintes et les plus importantes de la Chine, et quatre autres les mers qui la baignent au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest.

L'enfouissement des soieries n'a lieu que dans le sacrifice à l'Esprit de la terre.

L'Esprit du ciel et celui de la Terre sont les seuls dont l'Empereur se dise le sujet dans ses prières.

Culte impérial des ancêtres.

Le culte impérial des ancêtres constitue une des parties les plus importantes de la religion officielle.

Le temple impérial des ancêtres, le grand Temple situé au Sud-Est de la porte principale du palais, est divisé en trois principales Tien ou Salles et plusieurs autres plus petites.

Le Tien d'entrée sert au sacrifice commun à tous les ancêtres qui a lieu à la fin de l'année ; dans le Tien du milieu sont les tablettes les plus importantes, chacune dans une niche ou châsse ; les Empereurs et impératrices sont placés par couples. Cette salle est consacrée à la célébration des sacrifices du premier mois de chaque saison. On y trouve des caisses de vêtements aussi bien que d'aliments et les autres objets usuels parmi les vivants, comme nattes, tabourets etc. ; on offre le tout en sacrifice, attendu, dit Confucius, que les morts ont tous les besoins des vivants.

En face de cette salle est une cour entourée de tous côtés de salles secondaires, renfermant les portraits des

personnages illustres que l'on invite aux banquets des sacrifices. Les parents occupent les petites salles à l'Est et les fonctionnaires fidèles celles à l'Ouest.

Outre les sacrifices trimestriels, il y a des sacrifices à l'occasion de tout grand événement.

Dans l'intérieur du palais Impérial, se trouve encore un autre temple dédié aux ancêtres de l'Empereur. En outre il y a un temple sur la tombe de chaque Empereur, ainsi que cela a lieu pour les sultans.

A Pékin le sacrifice aux dieux du sol (Shai) et du grain, fait partie du culte impérial. Les autels de ces esprits sont placés à la droite du palais dans une position symétrique à celle du temple des ancêtres.

L'Empereur fixe par décret le rang de prééminence des dieux et l'importance relative du culte qui doit leur être rendu, et ses décisions à cet égard sont aveuglément obéies. Il a suffi que Kwant le dieu de la guerre ait été par décret impérial en 1850 élevé au même rang que Confucius pour que ses temples soient devenus très nombreux en Chine.

Le peuple croit que l'Empereur a le pouvoir de donner à l'âme d'un mort un poste et des fonctions dans le monde invisible. Il accepte sans difficulté toute nouvelle divinité ainsi instituée et l'honore aussi volontiers que les vieilles auxquelles il était habitué.

Cela est arrivé récemment pour un héros tué dans la première guerre contre les Anglais. On lui rend un culte dans un temple qui lui est dédié à Shangai.

La plus haute récompense pour les héros ou magistrats morts dans l'exercice de leurs fonctions est, aux yeux de tous, l'attribution par l'Empereur de titres et de sacrifices divins.

Les dieux de l'État en Chine sont très nombreux ; chaque cité a sa divinité protectrice, les petites villes ont aussi leurs dieux tutélaires. Toutes ces divinités sont instituées par le Gouvernement ; ce sont des fonctionnaires éminents, des hommes illustres par leur vertu.

Des prêtres taouïstes sont chargés des temples des dieux de l'état, mais ce culte ne constitue qu'une partie secondaire de leurs cérémonies religieuses.

Nous avons donné quelque développement au culte impérial, parce que, outre son rôle politique évident et sem-

blable à celui de presque toutes les religions de l'antiquité payenne, ce culte est l'expression la plus haute et la forme la plus régulière, la plus avancée, de la religion des Esprits qui fut la croyance primitive de la plupart des asiastiques et est encore aujourd'hui la superstition populaire de presque tout l'Extrême Orient, et, jusqu'à un certain degré, des pays Musulmans.

Après le culte *Impérial* vient le culte mandarinique ou des génies tutélaires de la Chine que l'on fait remonter à l'avènement des Chang, 4783 avant Jésus-Christ.

L'autel consacré à ce culte et sur lequel on se borne à brûler de l'encens se nomme Than Shaï Bi Than ; Shaï est le génie tutélaire des Champs, Tsi celui des grains, l'ensemble désigne le sol de la Chine dont les Mandarins se prétendent les zélateurs patriotes. Nous avons vu que toute l'espérance de la population repose sur la culture.

Dans le voisinage de chaque ville chinoise se trouve un temple de l'Agriculture, dans lequel on voit une tablette de l'Empereur Shin nung. Il y en a encore un autre dédié aux esprits des montagnes et des rivières et à ceux qui protègent le grain. Aux premiers jours du printemps, les fonctionnaires visitent ce temple pour sacrifier devant les tablettes et labourer une petite pièce de terre attenante.

N'ayant point conçu le Dieu créateur, les Chinois en sont encore au naturalisme des génies bons ou mauvais, du vent, de la pluie, du tonnerre, des rivières et des montagnes. Ils ont la fête de la procession des Lupercales (les Rogations) celle des Larves ou dieux Pénates, celle des Vierges et des femmes vertueuses. Chaque village a son patron, un génie ou un sage auquel il rend un culte dont nous avons déjà parlé au titre IV et dont nous donnons la description détaillée au chapitre de la Cochinchine à la suite de notre « vie du Bouddha. »

Le culte le plus cher aux Chinois, après celui des ancêtres, est celui des sages ou des saints, surtout de Confucius et de ses principaux disciples. C'est là le véritable culte national, et il ne renferme rien qui ne puisse être admis par les autres religions.

3. Temples de Confucius.

Le caractère des temples de la religion de Confucius est le plus souvent funéraire, ce sont les demeures des esprits, génies ou âmes des morts. Le nom de la tablette *place de l'âme* suppose un esprit présent, *Chin*. Mais il faut remarquer que le mot *Chin* bien défini par l'usage que nous en avons indiqué au commencement de ce livre signifie *matière invisible*, en sorte que la conception chinoise des esprits est toute différente de la nôtre qui exclut l'idée de matière. Elle est identique à l'idée qu'avaient les Grecs et les Romains dans le culte qu'ils rendaient aux morts et aux ancêtres, aux Mânes et qui est tout à fait semblable à celui que leur rendent les Chinois depuis un temps immémorial « Se reporter à *la Cité antique* » de M. Fustel de Coulanges, chapitres I et II.

Dans chaque chef-lieu de district, il y a un temple de Confucius. Tous ces temples grands ou petits ont le même nombre de portes, de parties semblables et d'autels ; il suffit de décrire l'un d'eux comme type ; nous en prendrons un à Shangai.

On pénètre dans l'enceinte par trois portes à claire-voie faisant face au sud. Celle du Centre est la porte de l'Etoile Ling ; en tête de la porte de droite on lit l'inscription : « Sa vertu égale celle du Ciel et de la Terre » ; sur celle de gauche « sa doctrine surpasse celle des anciens et des modernes. »

En s'avancant, on rencontre d'abord un Etang demi-circulaire dont l'eau est considérée par les lettrés comme l'emblème de la pureté des doctrines du grand Maître. Un pont à trois arches est jeté sur cet étang et on croit que ceux qui le franchissent sont purifiés de toutes leurs taches. Il forme la tête d'une avenue, dans la direction du Nord, bordée d'autels élevés à la mémoire des « magistrats célèbres » et des « sages » de la localité et conduisant à une porte qui donne entrée dans une vaste cour entourée de petites salles ou portiques fermés. Au fond est le temple appelé : le Palais du grand et du Parfait.

La toiture inclinée est couverte de tuiles vernies et supportée par des piliers massifs de bois coloré en rouge.

On y voit d'abord trois tablettes, chacune avec une inscription ; celle du Centre « depuis que l'homme existe, il n'y a jamais eu de sage pareil » ; celle de droite : le Maître (l'enseignement) de toutes les générations, celle de gauche « l'Égal du Ciel et de la Terre. »

De chaque côté sont des autels dédiés aux plus célèbres de ses disciples : à l'Est ceux de Yenn tsee « l'autre saint » et de Tsseu Tsee (le descendant du saint) ; à l'Ouest ceux de Tseng-tsee l'adorateur du saint et de Meng tsee (le second saint). On les appelle les quatre assesseurs de Confucius.

À droite et à gauche sont de nombreux autels dédiés aux hommes les plus célèbres de l'antiquité qui ont suivi les doctrines de Confucius ; leurs noms sont inscrits sur des tablettes ; douze principaux ont le titre des douze Sages ; soixante-quatre, seulement celui de disciples.

Toutes les tablettes ont de deux à trois pieds de long et de trois à cinq pieds de haut. Elles sont en bois peint ou en belle laque rouge. Les lettres en relief sont dorées.

Parfois, mais rarement, dans divers temples, des statues représentant Confucius et ses disciples remplacent les tablettes. La préférence donnée généralement aux tablettes a eu évidemment pour but d'empêcher le culte de dégénérer en idolâtrie. Un édit d'un Empereur a proscrit ces statues.

Près du temple de Confucius est celui plus modeste dédié aux femmes vertueuses de la province. Devant chacune d'elles est placée une tablette où l'on brûle de l'encens dans certaines circonstances. Il existe quelquefois de pareils temples hors des villes.

Tout autour de l'enceinte, il y a de petits temples ; celui de l'Équité et des livres sacrés, celui de la littérature qui seul contient l'image du dieu, les autres ne renfermant que des autels et des tablettes, etc.

Le dieu de la guerre et Van chang le dieu de l'instruction ont partout des dévots. Le dernier est l'objet particulier des hommages des étudiants ; on croit qu'il prend leurs noms et les inscrit sur un livre de mémoire en leur donnant des Notes. Il est fameux pour ses qualités et ses œuvres littéraires et son amour de la vertu. Toutes les

grandes villes de la Chine ont des temples en son honneur. Il a pour dévots, outre les étudiants, des personnes de tout sexe et de tout rang.

Il y a à Canton dix temples du genre de ceux qui viennent d'être décrits.

4. Cérémonies en l'honneur de Confucius.

Chaque année, au printemps et à l'automne, Confucius est honoré dans tous ses temples, et des offrandes sont faites à ses mânes. La cérémonie a lieu dans tout l'Empire, le même jour, à la même heure, au lever de l'Aurore. Les offrandes sont constamment présentées à Pékin par l'Empereur et partout ailleurs par le Mandarin du grade le plus élevé.

La veille du jour de la cérémonie, un bœuf, neuf moutons et neuf porceaux sont introduits processionnellement dans le temple, escortés de mandarins, de musiciens, de porteurs de bannières, tous en habit de cérémonie. Le lendemain, après avoir été offerts aux Mânes de Confucius, les animaux sont immolés à l'abattoir le plus voisin. Ce détail prouve qu'ils sont la matière d'une offrande et non d'un sacrifice. Les corps, ceux des moutons dépouillés de leur laine, et ceux des bœufs et des porcs de leur peau, sont placés sur les autels, le bœuf sur celui faisant face à la tablette de Confucius, les autres animaux vis-à-vis des tablettes des principaux disciples ou parents.

Trente différentes sortes de fruits, de fleurs, de gâteaux, ainsi que dix-sept rouleaux de soie blanche sont également offerts à Confucius ; neuf de ces rouleaux sont placés sur une petite table dressée du côté Est du grand autel ; les huit autres sur une table semblable du côté de l'Ouest.

Ces deux tables reçoivent en outre trois pots d'encens, deux flacons de vin et vingt-quatre coupes pour libations religieuses. Cinq de ces dernières, les plus sacrées, de six à sept pouces de hauteur, sont en cuivre et montées sur trois pieds. Elles portent sur les côtés deux anses et deux

bas-reliefs représentant le fameux quadrupède que les Chinois appellent Kélin. Les autres coupes sont en porcelaine.

Près du grand autel, soixante-quatorze musiciens, porteurs d'instruments à vent, à cordes, et à percussion, très primitifs, accompagnent deux hymnes qu'on chante invariablement dans ces fêtes.

Sur les autels des quatre assesseurs sont déposés deux moutons et deux porcs avec vingt-cinq sortes de fleurs, de fruits et de gâteaux ; sur ceux des douzes Sages, un mouton, un porc et quatorze espèces de fruits et de gâteaux ; sur ceux des soixante-quatre *Ecoliers* (disciples) vénérables, deux moutons, deux porcs, et dix autres espèces de fruits, de fleurs et de friandises. Quand tout est ainsi préparé et que toutes les autorités civiles et militaires sont présentes, on donne l'ordre de commencer la cérémonie.

Aussitôt les assistants vont prendre place aux quatre angles du sanctuaire, la face tournée vers le grand autel, pendant que deux officiers vêtus de robes blanches, porteurs d'étendards et trente jeunes gens, tenant à la main de longues plumes de paon, vont occuper un kiosque en pierre qui s'élève à l'entrée du principal sanctuaire.

Alors le maître des Cérémonies adresse à la tablette qui représente le génie de Confucius, ces mots : « Reçois, Esprit ». Un autre maître de Cérémonies répond : « L'Esprit a reçu. »

Vient ensuite un héraut qui, après plusieurs génuflexions, dit : « Tu es grand, ô sage parfait, tes vertus et tes doctrines sont complètes. Nul ne t'a égalé. Tous les rois t'honorent ; tes doctrines, tes lois ont glorieusement triomphé. Tu es le modèle que prend cette assemblée ; avec une crainte respectueuse, nous faisons retentir nos gongs et battre nos tambours. »

En ce moment, les chanteurs font entendre un hymne qu'accompagnent les musiciens, pendant que les mandarins agenouillés se prosternent jusqu'à trois fois. Puis le fonctionnaire qui représente l'Empereur, entre dans le Sanctuaire par la porte de l'Est, se purifie en lavant ses mains dans un vase d'airain et se place devant l'autel, pour faire hommage à Confucius des offrandes. Il s'agenouille et se prosterne ; pendant qu'il est encore incliné,

un servant placé à sa droite lui tend un bâton d'encens enflammé qu'il élève au-dessus de sa tête et passe ensuite à un second servant qui le reçoit sur un brûle-parfums. L'Empereur ou son représentant répète la même cérémonie pour les quatre Assesseurs et les douze Sages. Cela fait, il repasse en s'inclinant devant la tablette de Confucius, sort du Sanctuaire et retourne au quadrangle du temple. Il s'y agenouille encore, ainsi que tous les mandarins présents, pendant que les chœurs chantent un hymne à Confucius. Il va jusqu'à neuf fois du quadrangle à l'autel, offrant alternativement des fruits, des fleurs, des soies, des viandes et du vin, mais toujours après les avoir tenus élevés au-dessus de sa tête pendant quelques instants. A la fin de la cérémonie, il s'incline une dernière fois et envoie un héraut lire à genoux devant l'autel de Confucius la prière suivante : (League, the religion in China).

Nous, au nom de Sa majesté l'Empereur, offrons un sacrifice¹ au philosophe K'ung, l'ancien Maître, le Sage parfait. O maître dont la vertu égale le Ciel et la Terre, dont la science embrasse *le passé et le présent*², qui as laissé les six classiques et donné les leçons pour toutes les générations !, dans ce second mois du printemps (ou d'automne), nous t'offrons pieusement un sacrifice. Nous t'associons dans notre pensée le philosophe Yen ton émule, Tseng le propagateur de ta doctrine, Tse-sze ton continuateur et Nang, ton second. *Puisses-tu jouir de nos offrandes !*

La prière sur papier jaune et en lettres rouges est ensuite jetée dans un brasier par le héraut ; c'est l'offrande la plus éclatante et suprême, en raison de la vertu que les Chinois attribuent aux papiers écrits. Puis chacun se retire.

¹ Le mot *Sacrifice*, n'a pas sans doute ici le sens indien ou payen d'holocauste pour nourrir celui auquel il est fait de la fumée de l'encens et de l'odeur des victimes ; à la rigueur cette supposition pourrait s'appliquer aux mânes ; pour les lettrés les plus éclairés il s'agit d'un simple hommage par l'offrande des objets réputés les meilleurs.

² Remarquons qu'il n'est pas question *d'avenir*, ni de rien de surnaturel.

Confucius reçoit encore d'autres témoignages de vénération ; une génuflexion est faite devant sa statue ou devant sa tablette, le premier jour de l'année, à l'anniversaire de sa naissance et le premier et le quinzième jour de chaque nouvelle lune.

Ce culte Confucéen est certainement très remarquable par sa simplicité et par sa nature exclusivement philosophique.

TITRE X

LA RELIGION POPULAIRE

Ce qui domine chez les Chinois c'est le culte domestique et de famille dans lequel chacune des trois religions est plus ou moins représentée. Le populaire prend part à toutes les fêtes quels qu'en soient le caractère particulier et la provenance ; les hommes ne voient guère dans les manifestations publiques qu'un spectacle plus ou moins émouvant ou divertissant ; les femmes ont en grande faveur tout ce qui tient au Bouddhisme et à son esprit. Les Bonzes ne figurent guère que dans les fêtes bouddhiques et les lettrés que dans les cérémonies officielles. En toute autre occasion, ce sont les prêtres Taouistes qui officient.

Les fêtes d'un peuple font bien connaître sa religion et même son caractère ; pour ce motif nous emprunterons aux Annales du Musées Guimet la description des fêtes annuellement célébrées à Amoy. Les fêtes annuelles ne peuvent que se ressembler dans toute la Chine.

1. *Premier semestre.*

La première fête est celle du Nouvel an.

Les préparatifs, les accessoires et le caractère de la fête sont les mêmes qu'en Europe. Les jeunes gens veillent

toute la nuit. Bien avant le lever du soleil, le chef de famille présente une offrande de trois bâtons d'encens au dieu du Ciel en les déposant dans le cendrier, puis une offrande semblable aux esprits du ciel, de la terre et de l'eau « les Seigneurs des trois mondes ».

On offre souvent, outre l'encens, des fruits et des pâtisseries ; on orne de fleurs la table qui sert d'autel et on y dépose un petit plat d'oranges.

On répète la même cérémonie les deux jours suivants et on la fait suivre chaque fois de l'explosion de pétards, fin obligée de toutes les fêtes.

On fait une offrande commune aux dieux domestiques ; ce sont, avec les dieux spéciaux à l'occupant de chaque maison, les quatre dieux communs à toutes les familles : la déesse de la grâce Kwan-Im-Pout-tso, le Saint prince Keh, le dieu de la terre et de la richesse et le Dieu de la cuisine. Lorsque ceux-ci sont tous les quatre réunis, ce qui n'a pas toujours lieu, la déesse de la grâce, occupe le fond du tabernacle ; devant elle prend place Keh avec le dieu de la richesse et celui de la cuisine à sa droite et à sa gauche, tous trois plus petits que la déesse de la grâce.

Quatrième jour du premier mois. Réception des dieux domestiques.

Des dieux domestiques sont censés revenus ce jour, de leur excursion au ciel où ils sont montés le 24^e jour du 12^e mois pour faire le service du dieu du Ciel et lui rapporter ce qui se passe sur la terre en général et en particulier chez ceux qui se sont placés sous leur garde dans leurs maisons.

La veille au soir on brûle de petits morceaux de papier sur lesquels sont figurés des chevaux, des voitures, des palanquins, des porteurs et de l'argent destinés aux dieux pour leur retour.

Le lendemain matin, le plus souvent de très bonne heure, on offre aux dieux arrivés un repas abondant préparé devant le tabernacle où sont leurs images.

Les dieux domestiques reçoivent des offrandes périodiques ; le matin du premier et du quinze de chaque mois on place devant leur autel trois tasses de thé avec des cierges et de l'encens allumés ; le soir du même jour, on brûle encore des cierges et de l'encens.

En outre, tous les soirs sans exception, on allume des cierges et de l'encens devant tous les dieux.

Soit avant, soit après les compliments du 1^{er} de l'an aux parents, on fait une dernière offrande devant les tablettes des ancêtres défunts.

Neuvième jour du premier mois. Fête du Ciel.

L'offrande domestique en l'honneur de l'esprit du Ciel pour son jour de naissance est une des plus considérables de l'année.

La veille très tard, on dispose sur une table dans l'appartement principal devant la porte de la maison une tête de porc avec toutes sortes d'objets propres aux offrandes ; au milieu de la table est l'encensoir flanqué de chandelier, et devant l'encensoir des tasses de thé. En outre on dispose sur la table les cinq offrandes de chair (tête et foie de porc, poule et canard grillés ou rôtis, tripes), des conserves de fruits secs fixées à des petits bambous, et derrière l'encensoir diverses espèces de tourtes et de gâteaux.

On y place aussi des gâteaux tortue et d'autres plats sans viande.

Après minuit, on fait venir, si l'on est riche, le prêtre taoïste pour qu'il invite le dieu du ciel par une certaine cérémonie. Quand elle est accomplie tous les membres de la famille, l'un après l'autre en commençant par le fils aîné, brûlent de l'encens, font une libation de vin et touchent le sol avec leur tête ; après quoi on se retire.

Quelquefois on fait entrer des joueurs de marionnettes ambulants ; les riches offrent souvent une représentation théâtrale.

Chaque famille rend aussi des honneurs quotidiens ou bihebdomadaires au dieu du ciel ; dans toute maison il y a une lanterne sur laquelle est écrit en lettres rouges « lanterne du ciel, » chaque soir on y allume une bougie.

Le dixième jour du premier mois, autrefois consacré à la Terre qu'on identifie avec un être humain, on invite et on traite ses gendres ; on leur offre des oranges, grenades, huîtres et cannes à sucre, emblèmes d'une nombreuse progéniture, de la concorde dans la vie commune et de la douceur de l'existence ; on fait des libations avec les coupes du mariage. Dans cette fête de famille les

places sont réglées non par l'âge, mais par la classe et le rang.

Le 13^e jour du 1^{er} mois : la première des trois fêtes de Kouan-ti dieu de la guerre (et aussi de l'éloquence). Ces trois fêtes ne présentent rien de particulier, on n'y fait que les offrandes communes à toutes les fêtes. Dans ces derniers temps le gouvernement impérial, en raison des circonstances, s'est efforcé de relever le culte du dieu de la guerre.

15^e du premier mois, fête des Lanternes.

La fête des Lanternes le 15^e jour du premier mois, clôt la série des fêtes du nouvel an ; c'est la fête du printemps par excellence. Ce jour de naissance « des seigneurs des trois mondes » appartient à leur culte, principalement à celui de l'esprit qui préside au pouvoir céleste. On offre des cierges et de l'encens deux fois par mois à ces dieux.

Les rues sont éclairées de feux et de lanternes-ballons comme nos villes dans les plus belles illuminations.

On illumine les temples avec des cierges qu'apportent les dévots et dont ils rapportent les bouts de reste après cinq jours. On fait, en l'honneur des idoles, des processions aux flambeaux plutôt carnavalesques que pieuses avec musique, bannières, torches et les idoles des dieux, garçons habillés en filles, masques de toutes sortes, grand dragon en toile, et sur le parcours, des « échafauds de mascarade » espèces de plateformes sur lesquelles on brûle de l'encens et où sont assis des garçons habillés en filles ou des jeunes filles en habits de fête.

On fait partir toutes sortes de feux d'artifices, entre autres le lion ou le tigre de feu. Celui-ci se fait d'une carcasse de bambou et de papier qui renferme une provision de pétards, « crâkers » ; on le traîne par les rues de telle sorte qu'il ait l'air de marcher, et en même temps le feu, accompagné de détonations, sort de toutes parts de son corps.

— Second jour du second mois, Déesse Terre.

La Déesse Terre qui est l'objet de cette fête est représentée dans chaque province par le sia ou dieu champêtre ou dieu du blé.

Presque toujours le culte du dieu tutélaire d'une contrée va de concert avec celui du dieu blé, tous deux provenant d'une divinité principale, la Terre.

Le peuple l'adore principalement en sa qualité de dieu de la Richesse, ou de dieu du bonheur : Il est aussi le dieu des voleurs.

3^e jour du second mois, fête des dieux des lettres.

Les dieux des lettres font partie du culte officiel.

Le premier est l'Empereur de la littérature, Wun Tchang, nom donné en Chine à une constellation voisine de la grande Ourse et même par quelques-uns à l' α de la grande Ourse qu'on appelle aussi Palais de la foire littéraire. C'est le patron des écoliers, des examens, et des récompenses scolaires. Des pagodes à trois étages nommées « pagodes des pinceaux littéraires » lui sont consacrées un peu partout, dans les provinces méridionales de l'empire. Ces pagodes sont très souvent consacrées en même temps au quatrième dieu des lettres Kouei Sing.

Le second est le philosophe Kouan, de l'époque des trois empires : c'est le patron de la littérature militaire.

Le troisième est le patriarche Lin « Génie — Patriarche du nom de la famille de Lou » l'un des huit génies de la secte du Tao, le patron de la littérature spécialement taoïque.

Le quatrième est Kouéi Sing, dieu Stellaire, considéré comme le satellite de Wan-Tchang parce qu'on lui assigne pour demeure le quarré de la grande Ourse. Comme « fantôme » de la grande Ourse on lui donne un visage horrible.

Le cinquième dieu des lettres est « l'habit rouge » né uniquement de la fantaisie des lettrés.

On voit ces cinq dieux, tous ensemble ou séparément ou diversement groupés, chez les gradués ou les candidats à un grade, et dans les Écoles ou autres lieux consacrés à la science. Chaque dieu a sa fête annuelle spéciale, où on lui fait une offrande de sucreries accompagnées de cierges, de papiers d'or et d'encens et où on donne congé aux écoliers.

19^e jour du second mois : fête de Kwan-Yin, déesse de la grâce divine.

C'est de toutes les divinités étrangères, celle dont le culte est le plus répandu en Chine. Elle y est presque exclusivement considérée comme une divinité féminine ; en cette qualité on l'honore comme une protectrice souveraine, une mère divine. Des légendes Chinoises la re-

présentent comme ayant en Chine précédé le Bouddhisme de plusieurs siècles. Il est présumable que les Bouddhistes ont identifié Avalokétsiwara ou sa doublure féminine avec une grande déesse chinoise depuis longtemps populaire.

Le jour de sa fête, on place « les plats d'offrande » ordinaires devant les dieux domestiques « au nombre desquels elle se trouve » et on présente l'offrande avec les cérémonies d'usage ; toutefois, on n'offre pas de chair à Kwan Yin parce que c'est une déesse bouddhiste, les pauvres se contentent de présenter l'offrande de sucreries.

En sa qualité de patronne des femmes mariées, les femmes d'Amoy jeûnent « à la façon bouddhique » en son honneur¹. Quelques-unes s'abstiennent dans ce but de toute nourriture animale tous les trois jours ou tous les 15 jours ou au repas de chaque matin ; d'autres jeûnent complètement le matin. Au dire des Chinois d'Anoï les femmes de cette ville ont beaucoup de dévotion à Kwan Yin ; soixante-dix pour cent d'entre elles jeûnent en son honneur, et beaucoup accompagnent le jeûne de purifications, de lectures pieuses et de prières. Les hommes abandonnent ces observances aux femmes qui les considèrent comme faisant partie de leurs devoirs domestiques.

Kwan Yin est aussi la patronne des filles publiques ; elles ne placent pas ses images dans leurs maisons, mais elles vont l'adorer dans quelqu'un de ses temples que l'on trouve dans toutes les villes chinoises.

Comme dieu domestique commun aux Chinois, Kwan Yin y est représentée dans l'attitude de la méditation, debout ou assise soit sur un nuage, soit sur une fleur de lotus avec une auréole autour de la tête. A côté d'elle devant ou derrière, dans les temples bouddiques, Loung-Nu tient à la main une grosse perle d'où jaillit une flamme lumineuse ; de l'autre côté, Chen Tsaï élève vers elle ses mains jointes pour la prière. Elle a à la main un rouleau de papier ou un livre, symbole des prières qu'elle a récitées ; ou bien quelquefois un rameau vert avec lequel

¹ Remarquons les mots entre guillemets dans cette ligne et dans une des précédentes ; elles prouvent que le culte de Kwan-Yin est pratiqué par la plus grande partie de la population bouddhiste ou non.

elle est censée faire des aspersiones du nectar divin dont les prêtres font en certaines circonstances des aspersiones dans l'air afin de désaltérer les esprits et les fantômes.

Souvent aussi on représente Kwan Yin assise sur un tigre.

PAQUES

Fête du printemps, grand dieu de la production

La coutumes des œufs de pâque existe aussi en Chine pour la fête du printemps.

15^e jour du 3^e mois.

Fête du grand Dieu, Patron de la production — ou grand Dieu, Patron de la vie ; sous cette désignation c'est une sorte d'Esculape.

Cérémonie du feu — « marcher sur le feu »

Prêtres, garçons à pieds nus, exorcistes, se trouvent dans le temple dès l'aube du grand jour. On allume une bûche. On transporte sur la place dans des palanquins les idoles appartenant au temple. Les garçons à pieds nus et les exorcistes à moitié nus se rangent des deux côtés du feu, et récitent leurs incantations. Un bruit infernal de tambours, de gangues et autres instruments, exalte la foule. Un prêtre taoïste, couvert d'une robe de cérémonie traînante, jette dans le feu un mélange de sel et de riz pour le purifier.

Quand le bûcher commence à s'effondrer, les exorcistes se plantent de courts couteaux dans les joues et dans la chair des bras et se jettent dans le feu ; les gongs montent au plus haut diapason et bientôt prêtres et garçons à pieds nus rejoignent les exorcistes. Un prêtre frappe de toutes ses forces le sol autour du feu avec une natte roulée, avec accompagnement de formules magiques afin de chasser les esprits accroupis autour du feu ; les assistants soulèvent sur leurs épaules les litières des idoles et forment une farandole qui traverse le feu à plusieurs reprises, jusqu'au moment d'organiser la grande procession qui doit parcourir le territoire du temple.

La procession est ouverte par une demi-douzaine de garçons pieds nus. Dans tout le cortège : une foule de dra-

peaux et de bannières sans ordre et une multitude de lanternes en plein jour ; des groupes de musiciens avec des manteaux rouges et des habits de fêtes ; des enfants à cheval ; des chariots ornés de verdure, portant des jeunes filles et des garçons habillés en filles, tous vêtus d'azur ; Puis des exorcistes s'infligeant toutes sortes de tortures, portant de grands serpents enroulés à leur corps et à leur cou, montrant toutes horreurs. Des gens portent sur des perches un long dais fait de planchettes réunies par des charnières et formant un immense scorpion ; la partie supérieure du dais est abritée sur toute sa longueur par une tente d'étoffe rouge sous laquelle sont assis des enfants et des jeunes filles habillées de blanc, etc.

4^e jour du 4^e mois, fête anniversaire de Bouddha.

3^e jour du 5^e mois, grande fête de l'été : des bateaux dragons.

Le dragon est censé procurer la pluie. La fête des bateaux dragons vient probablement de ce que le second mois chinois de l'été se distingue par sa sécheresse.

C'est surtout une fête nautique, la course des bateaux dragons, une sorte de régates. Quelques-uns des bateaux sont arrangés à la proue et à la poupe de manière à représenter des dragons ; la proue affecte la forme d'une tête à mâchoire béante et armée de dents coniques, qui ressemble à une tête de crocodile ; l'arrière est sculpté de façon à former une queue recouverte d'écailles qui s'enroule en se redressant. D'ordinaire les joueurs appartiennent à la plus basse classe.

La mer est couverte d'embarcations remplies de spectateurs dans leurs plus beaux habits.

La fête plutôt populaire que religieuse dure trois jours.

On porte aussi les bateaux-dragons processionnellement dans les rues avec bannières et musique.

6^e jour du 6^e mois, ouverture des portes du ciel.

C'est une offrande de gratitude pour la maturité imminente du blé et des fruits. On rend grâce à la Terre et on espère qu'elle bénira les fruits qui achèvent de mûrir.

13^e jour 5^e mois, seconde fête du dieu de la guerre. Représentations théâtrales dans ses temples.

13^e jour du 6^e mois. Fête du milieu de l'année.

On fait une offrande de farine de riz et aux dieux domestiques et aux ancêtres.

On honore surtout la « Mère-directrice de la Vie » Elle dispose des âmes qui sont rendues à la Terre en vertu de la transmigration ; elle détermine quel sera leur sort et le cours de leur vie. Elle a sous les ordres une légion d'anges gardiens féminins dont chacune est chargée sous son haut patronage de veiller au destin d'un enfant. Ces gardiennes dirigent et protègent les enfants jusqu'à leur seizième année et forment leur caractère d'après les intentions de la Mère directrice. A cause de cela, elles sont l'objet ainsi que la Mère directrice d'un culte spécial de la part des jeunes gens, des jeunes filles et des mères.

Un lit sert d'autel pour le jour de la fête de la gardienne. On offre du riz, des gâteaux et des légumes, mais pas de viandes parce que ces déités sont censées bouddhiques. On brûle du papier d'offrandes, particulièrement « des manteaux d'argent pour la Dame mère ». Ils représentent des vêtements que « la Dame Mère utilisera pour ses protégés.

La mère directrice est invoquée aussi comme patronne des sages femmes et des femmes enceintes ; on l'invoque et on l'honore dans mille circonstances.

On la représente d'ordinaire entourée de trente-six de ses auxiliaires portant généralement chacune un enfant dans ses bras.

Les femmes seules ont de la dévotion pour elle.

23^e jour du 5^e mois. Jour de naissance de Ma-tso-po patronne des marins.

A la suite d'un miracle qui sauva une flotte chinoise, un Empereur de la dynastie des Sung éleva Ma-tso-po au rang de déesse sous le titre de Notre-Dame de secours puissant ; l'empereur Wun lui décerna le titre de « Reine du ciel, protectrice de l'Empire et Gardienne du peuple qui douée d'un pouvoir et d'une bienveillance sans bornes accorde de tous côtés son secours.

Ma-Tso-Po signifie femme ancêtre. Elle a une grande popularité ; on trouve son image sur presque chaque vaisseau. Tous les matins et tous les soirs on brûle de l'encens et des cierges devant elle ; quand un navire doit prendre la mer, on lui fait une grande offrande à bord. Le jour de sa naissance, on décore de verdure les ports de mer, on fait jouer la comédie en son honneur sur les vaisseaux, et sur tous les bâtiments on célèbre une of-

frande. On lui rend des honneurs semblables le long des canaux et des rivières.

Les négociants qui trafiquent de marchandises emportées par mer lui rendent un culte ; de là vient qu'elle est aussi la déesse des marchands. Elle est encore la patronne des femmes en couche, et on l'invoque pour obtenir une postérité.

On la représente d'ordinaire debout sur les flots et sur les nuages et souvent avec une couronne, symbole de sa dignité de Reine du Ciel.

2. *Second semestre.*

Les 6 premiers jours du 7^e mois : sacrifices aux morts voir la fête des spectres affamés, page 139.

Septième jour du septième mois. Fête de la Tisserande, patronne des travaux féminins à l'aiguille.

Comme le dieu sidéral des lettrés, la « Tisserande » au culte de laquelle est consacré le soir du 7 du 7^e mois, a pour demeure un groupe astronomique formé par les étoiles α , ϵ et ζ de la lyre. Le culte des astres constitue un élément important de la religion des Chinois, depuis 18000 ans, selon le docteur Schlegel. La lyre et l'Aigle, ou la Tisserande et le Vacher, culminent presque en même temps et cette culmination de minuit, dans un âge extrêmement reculé, coïncidait avec le solstice d'hiver, époque du mariage périodique au sein de l'univers des principes mâle et femelle de la nature Yang et Yin ; par suite le peuple Chinois a imaginé que la Tisserande conçoit par les œuvres du Vacher, de sorte que les femmes l'honorent en qualité de déesse stellaire qui protège la vie conjugale.

Après le coucher du soleil, les femmes et les jeunes filles placent près de la porte d'entrée de la maison une table d'offrande chargée de toutes sortes d'objets de toilette féminins, afin que la déesse se présente à son époux aussi parée que possible. On y joint les offrandes accoutumées pour les divinités secondaires.

Les femmes et les filles rendent ensuite les hommages ordinaires et prient la déesse pour qu'elle accorde à

celles-ci un bon mari, à celles là des enfants, à toutes l'habileté dans leurs ouvrages.

La même fête se célèbre à peu près de la même manière au Japon.

3^e jour du 8^e mois. Fête du dieu de la cuisine.

15^e jour du 8^e mois, grande fête de l'automne.

On célèbre en l'honneur de la Terre la fête de la Moisson.

On expose les offrandes ordinaires devant le Tabernacle du dieu du sol et de la Richesse qui est le dieu domestique d'un nombre immense de familles. On joue un grand nombre de pièces de théâtre ; les Chinois les considèrent comme un divertissement pour les dieux aussi bien que pour eux-mêmes. A cette époque on ne peut pas entrer dans un seul village sans y trouver en train quelque représentation dramatique ; on se dispute les troupes de comédiens ambulants qui ne peuvent suffire à toutes les demandes.

C'est aussi le jour de la fête de la Lune, patronne du sexe féminin et emblème du mariage. On place dans la lune six êtres ou habitants mythiques :

1^o Le Vieux de la Lune ; il détermine dans la Lune les mariages qui auront lieu sur la Terre. Aussi est-il en grande faveur parmi les jeunes filles.

2^o La femme de la lune, Hungo-po qui a des attributs semblables à ceux du Vieux de la lune.

3^o Le « Crapaud de la Lune ». Dans l'ancienne Chine, comme dans notre Moyen âge, le Crapaud était un animal miraculeux ; aujourd'hui en Chine, un crapaud qui a atteint l'âge de trois mille ans se reconnaît aux cornes qu'il a sur la tête.

4^o Le Lièvre de la Lune. « Le lièvre est la quintessence de la Lune quand elle est claire ». Il conçoit en se léchant le poil ; il met bas en regardant la lune et vomit ses petits. — « Le lièvre de la lune, quand elle est claire, a la forme d'un lièvre. Ses pattes de devant sont longues de quelques pouces et celles de derrière de plus d'un pied. Sa queue est longue, blanche et recourbée. Il peut grimper et chasser. Il vient de la province de Chien-si.

Les taoïstes ont le lièvre de « jade », (le jade est la matière par excellence) qui, dans le miroir de « jade » préparait le breuvage « de jade » au moyen de la plante de l'immortalité qui croissait dans la Lune.

3° L'arbre de la Lune.

Les anciens Chinois croyaient que des arbres se trouvaient dans la Lune. Les taouistes et les bouddhistes ont admis l'existence dans la Lune d'un arbre miraculeux planant haut dans l'espace et prolongeant la vie ; on a fini par l'identifier avec le cassier « la principale de toutes les plantes médicinales » dont la médecine chinoise fait usage dans un nombre infini de cas.

Cet arbre est devenu pour les Chinois le symbole de la lune et en même temps de l'automne qui a toujours été consacré à cet astre. Les poètes en ont beaucoup usé ; les lettrés également ; ceux-ci disent « cueillir un rameau de cassier dans le palais du crapaud » pour : remporter le second prix, « le cassier est le signe de bonheur pour les lettrés de rang inférieur ».

6° Le bûcheron de la Lune (écrit du viii^e siècle).

« Il y a dans la Lune un cassier haut de 500 brasses. Dessous est un homme qui le frappe de la hache sans s'arrêter ; mais dès qu'il y a une entaille dans l'arbre, elle se referme. Cet homme, Wou-Kang, était du Chanssi ; comme il étudiait pour devenir génie, il commit une faute et il fut condamné pour punition à couper le cassier ».

Divination par la lune.

Les femmes croient que si, en contemplant la lune, elles y voient quelque chose, cela leur portera bonheur. Elles la consultent sur l'avenir en brûlant de l'encens devant le tabernacle du dieu ou de la déesse domestique.

Il y a mille manières de pronostiquer, l'avenir d'après la lune, non seulement pour soi individuellement, mais encore pour l'Empire tout entier.

9^e jour du 9^e mois. La fête des Cerfs-volants.

L'hiver.

Quinzième *jour* du dixième mois.

Troisième fête des seigneurs des trois mondes (comme les précédentes).

Onzième mois. Fête du Solstice d'hiver.

On fait une offrande de grâce aux dieux domestiques et

aux ancêtres pour les biens accordés aux hommes pendant les douze derniers mois. Les femmes enceintes pratiquent la divination au moyen des boules de farines. On offre aux dieux domestiques, en même temps que des boulettes de farine et des lingots, des figures en pâte de poules, de chiens et de pores en reconnaissance du profit qu'on tire de ces animaux. On fait aussi des offrandes à la parque et aux dieux de la Porte.

Vingt-quatrième jour du douzième mois. Voyage des dieux domestiques au Ciel.

On leur offre avant leur départ un repas comme à leur retour, à l'exception qu'une part est réservée au dieu de la cuisine et placée devant le foyer, sa résidence. On prépare ensuite tout ce qu'il faut pour le voyage de la manière que nous avons décrite pour le retour.

Vingt-neuvième ou trentième jour du douzième mois, fête de la clôture de l'année.

C'est pour les Chinois une fête importante. Elle s'ouvre par une offrande aux dieux domestiques, aux ancêtres, aux esprits de la Porte, à la mère Directrice et à ses mères ; c'est un acte général d'actions de grâce envers toutes les déités avec lesquelles la famille est en relation pour tous les bienfaits qu'ils lui ont accordés pendant l'année écoulée.

Beaucoup de Chinois font de ce jour leur jour de charité et d'étrennes.

C'est à la fin de l'année que les débiteurs doivent s'acquitter. Ils ont pour asile officiel contre les créanciers la place publique qui se trouve devant le dieu urbain patron de la ville, et pour spectacle les représentations théâtrales qui s'y donnent en plein air pendant toute la durée des six derniers jours de l'année. Tous les comédiens sont requis par les Mandarins pour ces spectacles gratuitement ou à peu près.

3. Cérémonies et superstitions communes.

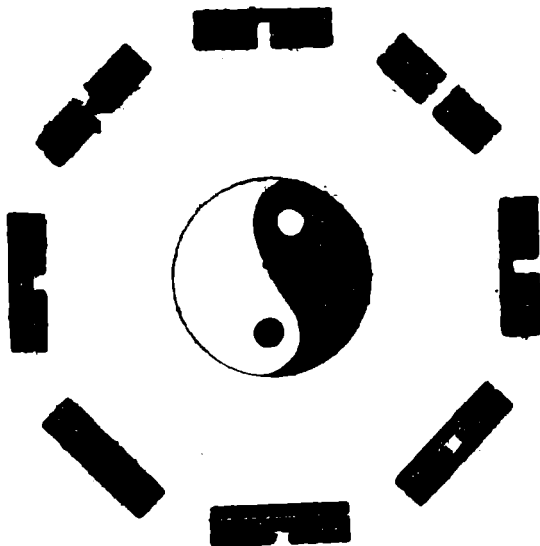
L'OFFICE TAOSÉIQUE

Pour la fête du ciel on célèbre toujours le tsio, mot que l'on traduit par : office taouique ».

On distingue plusieurs offices taouiques ; mais ils ne diffèrent que par les prières et non par le cérémonial. Ainsi il y a l'office « de pluie » pour rendre grâce de la pluie tombée ; l'office « de feu » pour préserver de l'incendie etc.

Sur la façade du temple, on a affiché des listes renfermant les noms de ceux qui ont souscrit pour la cérémonie. Quand celle-ci est achevée, on brûle l'affiche ; c'est une manière de l'adresser au dieu du ciel pour qu'il la lise.

Généralement l'office commence le matin de bonne heure. Les prêtres se mettent en marche vers le temple, couverts d'un long vêtement de soie rouge brodé avec du fil d'or et pendant jusqu'à terre, qui rappelle la chasuble. Le plus âgé, l'officiant principal, porte sur le dos, entre les épaules, le dessin représentatif du Tai-kih ou principe premier, entouré des huit diagrammes ou symboles fondamentaux de la cosmogonie et de la philosophie des Chinois que voici :



Les deux prêtres inférieurs qui accompagnent le prêtre principal portent sur le dos les caractères Chinois qui représentent le soleil et la lune. Chemin faisant les prêtres distribuent des amulettes et recueillent dans un panier porté derrière eux les prières et demandes au Dieu des souscripteurs. Quand il arrive au temple, le prêtre place ces papiers parmi les offrandes disposées à l'avance en grand nombre sur la table autel par les soins de l'administrateur du Sanctuaire.

L'office entier se divise en sept actes dont trois s'accomplissent le matin, trois l'après-midi, et un, le principal, au milieu du jour.

Le premier est « l'invitation du Dieu ». Elle consiste principalement en prières à voix haute et basse et chantées avec un accompagnement de musique et de tambour. L'un des prêtres inférieurs bat la mesure en frappant avec un bâtonnet sur une sphère en bois creuse.

Les prêtres tantôt s'agenouillent, tantôt se relèvent, sans interrompre des supplications très passionnées ; tantôt, sur la mesure de la musique, ils parcourent le temple et font le tour de la table des offrandes en exécutant des marches ondoyantes, allant et revenant en zig-zag, en rond. La mesure et la marche s'accélèrent peu à peu et les prêtres finissent par se mettre presque au trot, qu'ils interrompent de temps en temps pour prendre quelque repos en se dépouillant de leurs ornements sacerdotaux.

A un moment donné le principal officiant développe en s'accompagnant des incantations et des prières voulues, une longue liste des noms de l'administrateur du temple, des chefs, des dévots qui ont fourni les offrandes et des principaux souscripteurs, et à laquelle on joint quelquefois la mention générale des habitants du quartier. On lit ce document en présence des divinités et on invoque celles-ci en faveur des donateurs, puis on lit les prières ou demandes écrites recueillies ou apportées. Cela fait, les chefs du temple, qui étaient restés à genoux jusqu'à ce moment, se relèvent et (lorsqu'il s'agit de la fête du ciel) l'on procède à « la présentation des offrandes » qui, faite en l'honneur du ciel, s'accomplit quand il est le plus brillant, entre onze heures et une heure.

C'est le clou de l'office. Le prêtre principal, aux sous de la musique, prend un des plats, l'enlève comme pour

l'offrir au dieu du ciel, le passe à l'administrateur du temple qui répète l'acte, puis le repose sur la table. Tous les mets sont offerts successivement de la même manière. En même temps on récite ou chante, avec des mouvements et des gestes bizarres, les formules obligées.

Le reste du jour se passe en prières et en chants ; vers la fin on brûle un grand nombre de papiers d'offrande ayant pour la plupart l'apparence de petits paquets d'un doigt de long et d'une épaisseur de 1 à 2 centimètres. Enfin on fait un feu des gardes de l'entrée du temple, (mannequins à l'aspect terrible), des listes de souscription et des prières écrites ; le tout s'en va en fumée jusqu'au dieu du ciel.

Souvent on joue encore le soir la comédie dans l'avant-cour ou le voisinage de certains temples.

Pendant tout le temps consacré aux rites en l'honneur du ciel, les rues restent tendues d'un côté à l'autre de pièces d'étoffe de mille couleurs, ornées de figurines, de fleurs et d'inscriptions et entremêlées de lanternes brillamment colorées ¹.

Cérémonies qui se font dans les temples des dieux, les grands jours de fête des dieux qu'on y adore.

La veille de la fête, l'après-midi ou le soir, une douzaine de jeunes garçons qui servent d'acolytes dans les cérémonies religieuses et qui, comme tout le personnel attaché aux idoles, sortent de la lie du peuple, se rendent au temple du dieu. Ils portent les chapeaux de cérémonie coniques à franges rouges (officiels pour toutes les cérémonies chinoises) et des jaquettes de nankin jaune qui descendent jusqu'au dessous du genoux, les jambes et les pieds restant nus.

Chacun d'eux tient, passé sur quatre doigts d'une main ornée d'un mouchoir de couleur, un anneau de métal auquel sont assujettis des grelots en métal.

Ces garçons se rangent en double file le long des murs

¹ Généralement les lettrés n'assistent point à ces fêtes.

latéraux de l'édifice et récitent et chantent en mesure des prières et des formules magiques en agitant leurs anneaux qui rendent un petit son grésillant ; tous les quatre ou cinq mots, leur chef frappe un coup sur le gong.

Cette cérémonie s'appelle « bien disposer les généraux. » Ce sont les généraux d'innombrables soldats célestes représentés par les garçons à pied nus et que le Dieu est censé envoyer pour assister ses adorateurs pendant la cérémonie.

Le jour de la fête les garçons à pieds nus commencent dès le point du jour à réciter des incantations et des prières, et à chanter des hymnes en l'honneur du dieu, agitant leurs anneaux pendant que leur chef frappe le gong jusqu'au moment de porter processionnellement le dieu dans le temple de son ancêtre.

Sauf quelques détails, la cérémonie de la visite au dieu ancêtre est la même que celle qui a lieu lorsqu'on consacre un nouveau temple ; nous commencerons donc par décrire cette inauguration.

On conduit l'idole du nouveau temple dans un autre temple consacré à la même divinité, afin de lui faire recevoir une âme du dieu qui l'habite ; on prend quelque peu de cendre dans l'encensoir de l'ancien dieu ¹, on la rapporte sous un dais au retour de la procession qui est allée chercher l'âme de l'idole ².

On place en grande cérémonie l'image du nouveau dieu dans le temple nouveau et on termine l'inauguration du temple en déposant dans l'encensoir du dieu la cendre d'encens rapportée.

Reste la cérémonie « d'ouvrir les yeux » au dieu. On choisit un jour heureux. Le prêtre avec l'accompagnement obligé de pompe, de musique, de prières etc., marque

¹ On croit généralement en Chine que la cendre de l'encens brûlé devant une idole puissante a des pouvoirs miraculeux.

² Si l'on fait abstraction de l'idée de l'emprunt d'une partie de l'âme, qui est peut-être une pure supposition Européenne, on comprend très bien que la cession de l'encens symbolise la transmission par une idole à une autre du droit à l'adoration ou de la nature divine.

d'un point avec du sang ou du cinabre, les yeux, la bouche, le nez, les oreilles, même les mains et les pieds de l'idole.

Lorsqu'il s'agit d'un temple déjà inauguré, on rapporte également du temple ancêtre une provision nouvelle de cendres et des bâtons d'encens allumés. Dans le cours de la journée on célèbre l'office taoïque. On joue en l'honneur du dieu des pièces de théâtre sur la place qui est devant le temple, de sorte que d'ordinaire la procession à son retour y trouve déjà un grand rassemblement de curieux. Après midi, on organise d'ordinaire une seconde procession pour promener le dieu dans le ressort du temple avec un grand nombre de divinités de moindre rang. De cette sorte, les esprits malfaisants sont chassés de partout. Cela s'appelle « porter de l'encens en procession. »

4. Dieux des murailles et fossés.

On ne trouve guère les temples de ces dieux « pères des murailles et des fossés » que dans les villes administrées par des fonctionnaires impériaux, c'est-à-dire dans les chefs-lieux des provinces, des départements et des districts.

Leur nom général est « Temple des murailles et fossés. »

Chaque dieu urbain est généralement l'âme du premier ou du plus célèbre des magistrats qui ont administré la ville.

Le pape des Taoistes, à l'instigation du dieu du ciel, destitue de temps en temps quelque dieu urbain et nomme à sa place un mandarin décédé qu'il juge plus méritant. Mais il ne peut faire ce changement qu'avec l'autorisation préalable du ministre.

Chaque père des murailles et fossés a dans la Hiérarchie divine le même rang que, dans la Hiérarchie des fonctionnaires humains, le premier magistrat de la ville dans laquelle se trouve le temple du dieu ; il porte le même costume et les mêmes insignes et il a comme ce magistrat

ses supérieurs et ses inférieurs qui se correspondent dans l'ordre divin et humain.

Il est dans son ressort l'espion et le chargé de pouvoirs de Yama auquel il livre les coupables ; de cette sorte personne ne peut échapper à la justice infernale.

L'entrée du temple du dieu local porte cette inscription : « Le bien et le mal, la vérité et la fraude sont obscurs et confus dans ce monde, mais le ciel les distingue clairement ». Autour de la cour antérieure du temple, des sculptures représentent les subdivisions de l'enfer où des condamnés endurent les supplices les plus variés.

Juges, bourreaux et aides bourreaux sont vêtus comme les serviteurs de la justice terrestre.

Le visage de l'idole est pâle et émacié. Les yeux hors de la tête et de longs cheveux plats tombant sur les épaules, elle tire une langue rouge sang.

Près du dieu est l'image de son adjudant qui a souvent jusqu'à huit et dix pieds de haut, et est fort maigre.

Il porte un long vêtement blanc qui tombe jusque sur ses pieds, et est coiffé d'un chapeau conique ou d'arlequin étroit et très haut (on en voit de trois pieds de haut). Il tient un éventail d'une main et de l'autre une planchette pour y prendre des notes.

5. *Les épouvantails des fantômes.*

Les Chinois mettent devant ou sur leurs portes des dessins figurant des épouvantails contre les fantômes.

Une antique légende nous apprend que l'on considérait comme formant des objets d'horreur et de terreur pour les fantômes, outre les frères T'ou Yu et You Loui qui liaient et jetaient aux tigres les fantômes malfaisants :

Le pêcher sous lequel leur sentence se prononçait et les tigres les dévoraient ; le coq perché sur ce pêcher ; les cordes dont on les liait, et les tigres qui les dévoraient.

Le pêcher est le symbole et le remplaçant du suprême pouvoir qui chasse les démons.

Le premier chant du coq met en fuite les ténèbres et en même temps les fantômes noctivagues.

De toute antiquité, des images de tigres ont été placées aux portes comme épouvantails des fantômes.

Maintenant encore dans les villes chinoises, on les voit partout à l'entrée des temples et aux portes des demeures des mandarins.

Ce sont ou bien deux tigres en pierre, placés l'un à droite, l'autre à gauche de l'entrée principale, ou bien s'il s'agit de l'habitation d'un magistrat, des tigres peints en couleurs voyantes sur un mur blanc en face de l'entrée principale ou sur les portes elles-mêmes.

Dans toutes les circonstances où l'on redoute les puissances des ténèbres, le tigre remplit en Chine le rôle de conjureur. Les Chinois croient que les tigres sont habités par les âmes de ceux qu'ils ont dévorés.

TITRE XI

LES TROIS RELIGIONS ET LA CIVILISATION DE LA CHINE

1. *Eclectisme religieux.*

Les trois religions sont admises en Chine sur le même pied. C'est un adage Chinois que : « Elles ne sont qu'une seule religion. » En pratique elles se confondent, pour le peuple ignorant, dans un Bouddhisme grossier. Dans le cours ordinaire de la vie, en général Bonzes, Tao-ssé, lettrés s'accordent ensemble. Les livres les plus modernes de chaque secte sont éclectiques aussi bien que les temples. Tous les Chinois cultivés admettent à la fois avec un certain vague : les préceptes moraux et les rites recommandés par Confucius ; les moyens indiqués par les Lao-ssé pour prolonger la vie et pour concilier ou apaiser les esprits ; les peines et récompenses bouddhiques avec la croyance aux rédempteurs — enfin la Raison planant sur tout et à laquelle toute religion particulière doit-être subordonnée. Au-dessous des représentants officiels des trois sectes, c'est-à-dire des bonzes et des lettrés qui accentuent les différences et plaident chaque cause, le reste des classes cultivées est bouddhiste avec une certaine ferveur ; la foule immense est extrêmement ignorante et indifférente et obéit à l'impulsion reçue.

On peut voir dans les temples Bouddhistes et Taoistes

pêle-mêle les statues des chefs et des saints des deux sectes qui vénèrent aussi et en même temps les tablettes de Confucius et de ses disciples. Aux enterrements on appelle successivement les Bonzes et les religieux Tao-ssé pour les cérémonies funèbres.

Beaucoup de Confucéens ont quelque foi dans le bouddhisme et dans les idées hindoues sur la vie future ; ils se conforment aux cérémonies bouddhiques et les croient valables jusqu'à un certain point.

2. *Les mandarins et les lettrés.*

Les places et les emplois sont occupés par les lettrés, disciples de Confucius, — amateurs de poésie et de littérature, mais nullement portés aux recherches abstraites, prêtant leurs concours officiel au culte légal qui n'est pour eux qu'une vaine cérémonie.

On verra un Mandarin sacrifier aux ancêtres, se prosterner devant Confucius et les dieux allégoriques officiels, comme le dieu de la guerre, celui de l'instruction, le dragon de la pluie etc., puis adorer le dieu protecteur de la ville, vénérer les statues de Bouddha etc. Ce sont là des faits de tous les jours et on peut citer les plus hauts personnages, condamnant en public toute superstition et quelquefois superstitieux dans le privé, épicuriens avec mesure et tenant surtout à l'extérieur.

Les lettrés méprisent le développement populaire du Bouddhisme qui consiste dans le culte des images et dans l'achat à prix d'argent de la protection d'êtres invisibles, mais ils lisent avec intérêt ceux des ouvrages Bouddhiques qui ont quelque mérite philosophique ou littéraire.

Tout en restant fidèles à la philosophie de Confucius, ils étudient pour la profondeur de ses idées le Bouddhisme dont la vaste littérature est assez variée pour satisfaire tous les goûts. Pour la métaphysique, on cite le Kin-kang-King et le Lieng-Yen-King.

Joseph Eskins a traduit et publié le premier chapitre du dernier ouvrage. C'est une discussion métaphysique entre Bouddha et Ananda à l'occasion d'une chute du trop

tendre disciple par l'effet d'un charme. Malgré l'estime dans laquelle les lettrés Chinois tiennent cet ouvrage, nous n'y voyons que des subtilités transcendantes, sans intérêt moral, et qui, par conséquent, représentent une doctrine fort éloignée de l'enseignement de Çakyamouni.

Le Moyen âge Chinois avait réduit la providence à l'action spontanée d'une loi dont la création était le commencement automatique. Les auteurs chinois modernes, dit le Rd Eskins, sont revenus à une idée plus ancienne dans laquelle la personnalité de Dieu était admise.

Quoique ce système n'ait point d'opinion bien positive sur la création, il établit la providence de Dieu de manière à montrer que les anciens Chinois avaient des notions de l'Être divin bien plus avancées que celles de la plupart des peuples payens ¹.

Les auteurs chinois modernes, quand ils discutent si le dieu des classiques est un être personnel ou un principe posent les arguments : Un principe est-il susceptible de colère ? Peut-on dire qu'un principe approuve les actions des hommes et se plaît à leurs offrandes ? Et pourtant ces actes sont attribués à Dieu dans les livres classiques. Donc, pour eux, Dieu ne peut être un principe, il doit être une personne.

Telle est maintenant, dit Eskins, l'opinion de la classe la plus instruite des lettrés chinois, mais non de la masse des confucianistes ; la force d'inertie et d'immutabilité qui enchaîne la Chine les empêchera bien longtemps de l'adopter.

Gardien officiel des anciens livres et principalement de celui des Rites qui personnifie les traditions et les usages séculaires de la Chine, le corps des lettrés se considère comme l'âme de l'Empire dont le souverain est la tête. Les plus éminents d'entre eux ont seuls un patriotisme à toute épreuve et un caractère élevé ; mais cela suffit pour donner à la Chine une politique suivie et réellement nationale. L'éducation et l'esprit de corps donnent à tous de la dignité plutôt qu'une solide vertu. La probité et l'intégrité sont presque impossibles aux fonctionnaires Chinois.

¹ Dans son livre sur le Taoïsme (1892) M. de Rosny est d'un sentiment contraire ; ses études spéciales lui donnent beaucoup de compétence et d'autorité.

Les places, insuffisamment rétribuées, s'obtiennent par l'intrigue et par des présents. Il faut de l'argent pour vivre, pour se maintenir, pour avancer. De là, la nécessité de pressurer les administrés et de vendre la justice. On ferme les yeux sur la conduite des inférieurs, pourvu qu'elle rapporte. De là, la vénalité à tous les degrés de la hiérarchie ; elle n'a d'égale que le servilisme auquel il faut se plier, l'indépendance étant *trop dangereuse*, surtout vis-à-vis de l'Empereur, et le moyen de gouvernement étant la terreur et l'inquisition pour tous et par tous.

Ces vices ne sont point imputables à la doctrine morale de Confucius ni à la constitution du corps des mandarins et des lettrés, mais bien à l'état malheureux et arriéré de la Chine régie par des principes économiques erronés, comme l'a été l'Europe, il y a à peine quelques siècles, heureusement la lumière commence à se faire.

3. *Partis de la Vieille et de la Nouvelle Chine.*

Il existe en ce moment en Chine dans la classe officielle deux partis : celui de la Vieille Chine ou du statu quo, et celui de la Nouvelle-Chine. Ce dernier qui est égal en force au premier, consent à recevoir toutes les nouveautés utiles d'Europe et à modifier en ce sens les anciens usages ; à employer, tant qu'ils peuvent servir, les Etrangers ; enfin à conserver en Chine les missionnaires chrétiens. Tous les mandarins appartiennent plus ou moins à l'un des deux partis qui d'ailleurs ne diffèrent que sur les moyens, leur but commun étant de se passer le plus possible des étrangers et d'arrêter leurs progrès et leur envahissement sous toutes les formes. On a vu tout récemment arriver en Angleterre une flotille chinoise de commerce à vapeur y portant le thé et les autres matières que les Anglais viennent chercher en Chine. Cette opération commerciale, outre qu'elle est avantageuse, favorise les vues du Gouvernement pour éloigner les Européens en les constituant en Chine dans des conditions économiques mauvaises. Pour l'Empereur et les Mandarins c'est là un intérêt à la fois personnel et national ; per-

sonnel, car ils savent que leur pouvoir est miné par la connaissance qu'acquièrent les Chinois qu'il existe chez les Etrangers un régime politique et administratif bien meilleur que celui de l'Empire ; — National, car le développement des Anglais le long des côtes et des fleuves est un commencement de prise de possession ; leurs débuts dans l'Inde ont été plus humbles.

Le triomphe du parti de la jeune Chine est certain bien qu'il soit encore aujourd'hui le moins influent à la Cour ; car, à toute époque, les Empereurs ont accueilli les étrangers apportant des connaissances utiles. C'est d'ailleurs pour la Chine une question d'existence ; pour qu'elle ne soit pas à la merci des autres nations et des immenses insurrections qui la désolent périodiquement, il faut qu'elle s'élève beaucoup dans les arts de la paix et de la guerre. On a constaté partout l'aptitude merveilleuse des Chinois à s'approprier tous les détails techniques ; on ne peut donc douter qu'ils n'égalent notre civilisation, *dans tout ce qu'elle a de matériel*, dès qu'ils auront écarté les obstacles que la superstition et les préjugés mettent au progrès matériel.

4. *Avenir industriel, commercial et militaire de la Chine.*

La Chine possède, réunis dans les mêmes lieux, le minerai de fer, le combustible minéral et la main d'œuvre à vil prix, en quantités inépuisables. On ne peut que s'éfrayer de la concurrence que son industrie fera un jour à celle du reste du Monde. Il y a là en germe une révolution dont les conséquences sont incalculables.

Mais les armes de la Chine ne seront point redoutables comme son industrie. Sa marine militaire est bien entendue ; elle a des troupes exercées, mais encore insuffisantes pour résister à une armée Européenne et dont les qualités sont surtout défensives. Comme elle consacre à des préparatifs militaires la moitié des revenus de l'empire évalués à plus de 600 millions, elle aura des soldats nombreux, disciplinés et même solides, la guerre de 1860 a fait ressortir la ténacité et le courage des Chinois dans

certaines occasions ; mais, selon toute probabilité, elle manquera de généraux. L'initiative, la promptitude de décision, le génie des combinaisons savantes ou hardies, toutes choses essentielles pour la conduite des armées, ne sont point des qualités chinoises. Les mongols, il est vrai, en ont fait preuve autrefois, mais il faudra beaucoup de temps pour que les chefs possèdent la haute instruction spéciale nécessaire aujourd'hui. Jusque-là l'Empire devra forcément se borner à des opérations de guerre défensives. Comme il est impossible de transporter et de faire vivre au loin des armées trop nombreuses, le chiffre énorme de la population chinoise ne lui serait d'aucune utilité s'il entreprenait des conquêtes ou des invasions lointaines ; il pourra tout au plus convoiter les pays limitrophes de civilisation chinoise.

Mais si la Chine cessait de s'appartenir, si elle tombait aux mains d'une puissance Européenne, les immenses ressources qu'elle renferme, rendraient cette puissance prépondérante militairement et industriellement à un degré très dangereux ; pour que l'équilibre du monde ne soit pas détruit, il faut que la Chine conserve son indépendance qui a déjà reçu de rudes atteintes. La nécessité où elle s'est trouvée de recourir aux Européens de Shanghai et de Canton pour vaincre les Taïpingss et aux Russes pour dompter les Dzoungares, lui a enlevé encore plus de prestige et de puissance que l'expédition et le traité Anglo-français de 1860. Lorsque je voyageais dans l'Inde en 1863, les officiers et les fonctionnaires Anglais ne faisaient pas mystère des projets de l'Angleterre sur la Chine et de leur plan pour l'envahir progressivement. Lorsque j'objectais la rivalité de la Russie, ils répondaient que, depuis la guerre de Crimée, il n'y avait plus lieu d'en tenir compte. En effet, depuis lors, ils ont toujours agi d'après cette persuasion, soit en Europe, soit en Asie, notamment lors de la guerre Turco-Russe et dans les affaires de l'Afghanistan. C'est par là, selon nous, qu'il faut expliquer leur opposition très réelle quoique sourde à notre établissement dans le bassin du fleuve Rouge, une des principales voies de pénétration dans la Chine.

La proximité de l'Inde et de l'Australie les favorise singulièrement. Beaucoup de maisons de Calcutta ont des succursales en Chine, et l'Australie se croit appelée à la

suprématic dans les régions que baigne le Pacifique. Il n'y aurait pas lieu de s'inquiéter de cette prétention naturelle, si l'Australie se détachait de la mère-patrie, ce qui n'est pas encore prochain. Les Anglais possèdent Hong-Kong et autour une colonie très-étendue et en progrès rapide ; Shangai leur appartient presque en entier, car les concessions françaises et américaines sont bien loin d'avoir l'importance de la concession Anglaise. Ils règnent presque dans les 19 ports de mer ou de rivières ouverts au commerce extérieur avec leurs annexes, sans compter les villes d'escale comme Nganking, Tatoung, Hau Kouaou, Chazi, etc. Des terrains leurs sont concédés pour 99 ans pour demeures et construction de magasins, et la juridiction des consuls anglais s'étend à la fois aux Anglais et aux protégés.

Les trois quarts du commerce de transport leur appartient. Les Allemands qui faisaient beaucoup en 1872 ont perdu considérablement par la concurrence que les paquebots Anglais et Français ont fait à Hambourg.

Il semble que les Américains, absorbés par leur développement continental perdent de vue la Chine, probablement parce que l'Australie en est plus rapprochée que l'Amérique.

Ce qui est fort remarquable, ce sont des Chinois qui ont pris leur place. Ils s'emparent peu à peu du grand commerce et se lancent dans ces spéculations hardies ¹.

Les négociants en Chine sont, après les lettrés, l'élite de la nation ; et ceux qui sont établis à l'étranger dans l'Inde, l'Indo-Chine, la Malaisie, etc., possèdent d'immenses richesses ; bien différents des Européens qui s'expatrient pour faire fortune, ils sont plutôt une élite. D'ailleurs le Chinois même le plus humble réussit partout dans le commerce.

Se contentant d'un gain moindre que les Européens, plus patients et adroits dans la discussion des affaires, plus fidèles à leur parole, mieux servis par les intermédiaires du pays, plus solidaires les uns des autres, ayant déjà des correspondants de leur race presque partout, et

¹ Nous empruntons à M. Elisée Reclus une partie des renseignements qui suivent.

connaissant tous les lieux de production, les négociants chinois ont appris vite tous les mystères des banques avec billet à ordre, tous les secrets des comptoirs Européens et déjà dans plusieurs des ports que nous avons cités, c'est sous pavillon Chinois que se font toutes les expéditions.

Ils font des progrès rapides dans tous les genres de construction navale et disposent d'un nombre illimité d'excellents marins. Bientôt ils se chargeront de toutes les importations et exportations, et c'est leur moyen le plus efficace de résistance aux envahissements Anglais. Par là, ils ont déjà réduit énormément le développement des concessions et des établissements Anglais ; et ils ont même commencé à pousser leurs transports jusqu'en Angleterre. On peut dire que les vastes convoitises Anglaises sont maintenant déçues.

5. *Expansion des Chinois en dehors de la Chine.*

Du reste, en raison de l'exubérance de leur immense population, ils sont plus envahisseurs qu'envahis.

La loi Chinoise, pour faire prédominer l'expansion Chinoise et repousser les étrangers, met obstacle à l'émigration des femmes, interdit le mariage des Chinoises avec des étrangers, tandis qu'elle encourage celui des Chinois avec des étrangères. Dans tous les pays où les Chinois peuvent trouver femmes, l'immigration chinoise est rapide. Elle est entravée, mais non empêchée par les usages funéraires qui veulent que chaque Chinois soit enterré en Chine. D'après nos informations, cette mesure aurait pour but de maintenir le chiffre de la population et la dépendance des Chinois émigrés. M. Elisée Reclus l'attribue au sentiment pieux qui veut que les honneurs funèbres soient rendus par des fils, et nous apprend qu'il existe des confréries qui pourvoient aux frais du retour des morts dans leur famille. S'il en est ainsi, les émigrés qui se créent une famille dans un pays d'adoption n'ont aucun motif pour ne pas y rester.

Cela explique le fait qu'il y a 13 millions de Chinois habitant les provinces limitrophes en dehors de la grande

muraille ou les Etats voisins de type quasi Chinois, tandis qu'il n'y en a que de 3 à 4 millions dans le reste du monde.

Dans l'Indo-Chine, des colons Chinois descendent les fleuves qui prennent leur source dans l'Empire et d'autres les remontent venant de la mer.

Dans ces provinces et états, les Chinois qui apprennent sans difficulté les langues étrangères se marient facilement avec des femmes Indigènes. Le sang Chinois passe pour *un sang fort* ; ces enfants issus du croisement ont presque toujours le type sinique, sauf toutefois au Thibet, où s'observe le contraire pour unions entre Chinois et Thibétaines. Il existe à Paris un Chinois marié avec une Parisienne et dont les enfants ne se distinguent point des autres enfants de Paris. D'après Ratzel, dans de semblables unions, le mélange se fait au profit de la race la plus vigoureuse. Nous avons expliqué ailleurs que c'est généralement le père qui imprime le cachet à l'enfant ¹.

C'est ainsi que les émigrés Chinois forment à l'étranger des communautés durables, bien que celles qui sont lointaines, aujourd'hui s'accroissent peu. M. Elisée Reclus donne le curieux dénombrement de ces petites colonies. Les chiffres que nous avons été à même de contrôler nous paraissent faibles.

| | |
|---|---------|
| Russie, rive gauche de l'Amour (1869). | 10.580 |
| Japon et dépendances (1879). | 5.028 |
| Etats-Unis et Dominion (Canada), Guyane, petites Antilles | 125.075 |
| Amérique latine. | 195.000 |
| Australie, Tasmanie, Nouvelle Zélande et autres îles | |

¹ C'est la loi providentielle de l'amélioration des races inférieures par les races supérieures. Elle seule permet l'implantation des Européens ou de leurs descendants dans des pays non tempérés où ils ne pourraient, sans croisement, faire souche durable. La diffusion des Européens sur tout le globe pour y vivre dans l'aisance par leur intelligence, deviendra bientôt une nécessité économique. Le moment est proche où la main d'œuvre Européenne ne pourra plus, pour les travaux infimes, supporter la concurrence de la main-d'œuvre des races inférieures.

| | |
|--|-----------|
| du pacifique | 78.720 |
| Philippines | 250.000 |
| Possessions hollandaises (y compris Bornéo). | 325.000 |
| Presqu'île de Malaca, Singapore, Poulopinang, Birmanie | 180.000 |
| Annam, Cochinchine, Cambodge | 252.000 |
| Siam | 1.500.000 |
| Inde Anglaise; îles de l'Océan Indien | 150.000 |
| Afrique méridionale | 3.000 |
| Autres pays du monde | 1.000 |

Total en nombre rond 3 millions.

On ne signale ici que 10.000 Chinois dans l'Inde anglaise; il y a cependant des bazars chinois dans toutes les grandes villes de l'Inde et ils renferment tous d'immenses richesses.

Il en est de même en Birmanie, en Cochinchine, dans l'Annam, dans la presqu'île de Malaca, etc.

Les chiffres ci-dessus ne contiennent évidemment que les Chinois établis sans esprit de retour à l'étranger, et non ceux qui peuvent revenir en Chine; et même dans cette hypothèse, les chiffres ci-dessus sont trop faibles aujourd'hui au moins d'un quart, en raison des augmentations récentes.

Le mouvement qui emporte l'excédent de la population Chinoise vers les contrées riveraines de l'Océan pacifique est désormais irrésistible; on ne peut qu'en retarder ou en déplacer la marche. Même la Péninsule Arabique commence à recevoir des immigrants Chinois. Des mahométans Chinois font chaque année le pèlerinage de la Mecque et quelques-uns d'entre eux restent dans le pays. Dans tous les pays où les Européens ne peuvent être colons et où les Chinois viendront se fixer sans esprit de retour, nul doute qu'ils ne soient très bien accueillis et qu'ils ne contribuent très largement au peuplement, d'autant plus qu'ils sont, comme les nègres, indemnes des fièvres paludéennes.

Après l'Indo-Chine, citons l'Afrique centrale et Orientale et même tous les pays que la politique ou le commerce des Européens a intérêt à peupler et pour lesquels l'émigration Européenne est insuffisante bien que le climat ne la rende point impossible. La Chine, ayant tous

les climats, peut fournir des colons pour toutes les latitudes ¹. On doit penser que la loi et les coutumes chinoises sur l'émigration des femmes seront prochainement modifiées pour mettre fin aux nombreux infanticides de filles qui ont lieu dans les provinces pauvres de la Chine.

Le peuplement par des Chinois, des contrées lointaines obéissant à l'Europe offre ce grand avantage, c'est que les Chinois qui possèdent au plus haut degré l'esprit d'association pour leurs intérêts, et l'esprit communal, n'y mêlent pas la moindre parcelle d'esprit patriotique, ni aucun désir de se rattacher à la Chine et à l'Empereur céleste. Pour eux la politique est un simple rouage administratif; peu leur importe par qui il tourne; ils ne s'occupent que de la manière dont il fonctionne. Dans ce sens, comme dans celui des idées pacifiques, les Chinois sont plus avancés que l'Europe.

Il y a en Cochinchine, à 4 ou 5 lieues de Saïgon, une ville chinoise de 30.000 âmes, fort riche qui s'administre communalement elle-même.

Elle a demandé à payer sur son budget tous les travaux publics qu'il y a lieu d'exécuter, comme places, rues, ponts etc, à la seule condition qu'ils seraient exécutés par le service des Ponts et Chaussées de la Cochinchine.

6. *Travail de transformation de la Chine.*

L'exemple des grandes villes chinoises ainsi administrées et dotées de tous les travaux utiles ne peut qu'être connu des habitants de l'Empire et les frapper. Ils ne peuvent que comparer la condition des Chinois en Chine et hors de Chine.

Le séjour à l'étranger de tant de Chinois qui y transforment complètement leurs idées a certainement plus d'importance pour la rénovation de la Chine que la pré-

¹ Si nous voulions coloniser les parties hautes et tempérées du bassin du Niger moyen entre notre Sahara Algérien et le Niger, nous pourrions y appeler des Chinois en même temps que des Espagnols.

sence des étrangers dans le pays lui-même ; et on ne pourra éloigner ceux-ci qu'en développant l'expansion de la Chine vers l'extérieur. Observateurs patients, les Chinois retiennent tous les enseignements, tous les exemples.

Aujourd'hui la masse de la nation sait bien ce qu'elle doit emprunter à l'Occident et ne repousse rien pour cause de provenance. Contrairement à ce qui a lieu encore dans l'Inde et en Algérie, les malades accourent aux hôpitaux Européens et abandonnent les remèdes magiques. Il se forme des praticiens Chinois ayant fait des études sérieuses de médecine. Ils supplanteront les Taouïstes plus rapidement que ne pourront le faire les missionnaires protestants.

L'esprit d'association, les sociétés publiques ou secrètes pour toutes sortes d'objectifs entraîneront ou révolutionneront la Chine.

Des écoles Chinoises se sont élevées sur tout le littoral et les élèves comprennent tout.

Les Chinois se sont approprié des milliers de livres scientifiques malgré les difficultés de la traduction.

Des journaux fondés par des étrangers dans les villes ouvertes au commerce extérieur, ont beaucoup de lecteurs, lors même qu'ils ne s'occupent pas des affaires de la Chine. Le Chun pan, journal quotidien de Shangaï qui décrit les mœurs et les usages des nations d'outremer, a beaucoup de lecteurs.

La foule a reconnu que les Mandarins et les lettrés ne connaissent guère que des mots, que leur science des 5 classiques est creuse, que les étrangers, en étudiant peu, en apprennent bien plus.

Ne voulant point se laisser devancer par les Jésuites. le Gouvernement chinois a établi dès 1868 un bureau de traduction pour publier les principaux traités de sciences. Il a fondé à Pékin un collège administratif où l'on enseigne l'anglais, le français, le russe, l'allemand, et où des professeurs étrangers font des cours de physique, de médecine, de physiologie, d'astronomie et des conférences de législation comparée, assistés par des répétiteurs Indigènes. La Haute administration de l'Empire se recrute dans ce collège qui comptait une centaine d'élèves en 1876. Un édit récent a institué pour les sciences des exa-

mens qui confèrent aux diplômés les mêmes privilèges que les examens sur les classiques que subissent les lettrés.

Le Gouvernement chinois avait aussi fondé à Hartsford dans le Connecticut, un magnifique établissement où une centaine de jeunes Chinois, élevés à ses frais, devaient passer une quinzaine d'années à étudier les sciences et les arts industriels.

Il a dissous cette école trouvant que les élèves s'étaient trop républicanisés ; leur instruction doit s'achever en Europe. Il y a des écoles militaires spéciales, une de constructions navales, etc.

Les Chinois apprennent nos sciences et notre industrie plutôt comme des rivaux que comme des élèves. Ce sentiment les conduira sans doute plus loin qu'aucun autre n'aurait pu le faire.

L'impulsion donnée par le Gouvernement est bien au-dessous de la situation. C'est le minimum indispensable, mais la grande initiation viendra par l'imitation que les Chinois font ou feront hors de Chine ou dans les ports de l'Empire, des procédés d'art et d'industrie pratiqués par les étrangers.

Il se formera d'ailleurs dans le Haut Commerce une classe de financiers capables qui feront abandonner les fausses doctrines économiques de l'Empire et exécuter les grands travaux d'utilité publique avec les ressources mêmes de la Chine, et sans la livrer aux Compagnies Européennes de crédit ou de chemins de fer, avec l'imprudence qu'a montrée le Japon. Le revenu public en Chine est de 800 millions qui représentent bien trois milliards d'Europe.

Sans doute, le Gouvernement Chinois comprendra bientôt que protégée en dehors de la grande muraille par une ceinture d'Etats où elle règne et qu'elle peut continuer à rendre à peu près inaccessibles aux Occidentaux, elle a un intérêt stratégique de premier ordre à développer le réseau des voies de communication et surtout de chemins de fer dans l'intérieur de la grande muraille. Avec ce réseau elle trouverait, dans une population de quatre cent millions de Chinois qui ne manquent pas de courage, des ressources en personnel et en matériel qui la rendraient invincible dans une guerre défensive, qu'elle

pourrait d'ailleurs reporter en dehors de la Chine proprement dite, en mettant à profit les obstacles naturels qui l'entourent. Ce sont surtout les côtes qu'il lui faut défendre ainsi que l'ont prouvé la guerre anglo-française, et celle de la France contre la Chine pour la possession du Tonkin.

Sous ce rapport, elle est plus exposée aux coups de la Russie qu'à ceux de toute autre puissance, car les Etablissements maritimes Russes qui, partant de l'embouchure de l'Amour, se rapprochent constamment de la Chine, permettent à la Russie d'envoyer à volonté une flotte et une armée de débarquement près de Pékin. Il faut donc des chemins de fer à la Chine pour concentrer ses forces et livrer bataille à l'envahisseur. Il lui faut aussi fortifier ses capitales et les points stratégiques les plus importants. Elle a donc besoin de créer un corps d'Ingénieurs civils, militaires et maritimes; l'instruction scientifique s'impose à elle comme une nécessité, et cette instruction ne tardera pas à prendre le pas sur les études littéraires pour la plupart très vaines dont elle s'est contentée jusqu'aujourd'hui.

TITRE XII

LE MONOTHÉISME EN CHINE

1. De l'athéisme attribué aux Chinois.

A en croire seulement les sinologues, le Monothéisme serait tout aussi antipathique à la nature des Chinois qu'il est sympathique à celle des Sémites. Sauf Paul Antonini, tous les synologues prétendent que le nom de Dieu n'existe même pas comme racine dans la langue Chinoise. Les trois religions de la Chine sont athées.

Le spiritualisme de la Chine, si toutefois on peut donner ce nom à ses croyances, se réduit à l'idée grossière et confuse chez le plus grand nombre, de l'existence de l'âme et d'une certaine continuation après la mort de cette existence dans les Esprits. Le surnaturel n'est chez les Chinois que superstition. Manquant de cœur, ils ne peuvent avoir l'amour de Dieu comme les chrétiens ; dépourvus d'imagination, ils ne sont point susceptibles de la dévotion exaltée et sensuelle des Hindous Sivaïstes ou Krischnaïstes.

On ne saurait cependant admettre que le Chinois est, par nature, essentiellement antithéiste. Sans parler des objections philosophiques qui, dans tout esprit non athée, s'élèvent contre cette conclusion, l'histoire offre un trop grand nombre de Chinois Monothéistes pour qu'on puisse

attribuer à leur race l'absence complète du sens religieux. La tendance vers l'unité est naturelle à l'esprit humain en général et, universellement, elle conduit au dieu personnel, soit qu'on le considère comme foyer d'amour ainsi qu'en Occident, soit qu'on le regarde comme force et justice souveraine, point de vue que les Chinois admettent bien plus volontiers que les théories Indiennes brahmanistes et Bouddhistes de la métempsychose et de la rétribution future inhérente aux actes.

Ainsi que nous l'avons dit au titre V. M. d'Hervey de Saint-Denys, en fouillant et discutant le Chi-King et le Chou-King, ouvrages où Confucius a réuni les matériaux formant la doctrine et les croyances des anciens Chinois, déclare avoir trouvé l'immortalité de l'âme et un Dieu unique et omnipotent.

L'hymne aux ancêtres, antérieure de cinq siècles à Confucius, renferme deux passages exprimant que les ancêtres étaient associés à la gloire du maître du ciel, mais non confondus avec lui. Nous les empruntons à la traduction de l'hymne par le père Amyot ; (c'est l'Empereur qui parle à ses ancêtres) :

— « Je vois avec transport vos âmes immortelles
De délices toujours nouvelles
Gouter l'ineffable douceur » —

— « Vous descendez pour moi du séjour du bonheur. » —

Enfin, un dernier passage fait jouer au maître du ciel le rôle de dieu assistance et par conséquent providence.

« Du pouvoir le pesant fardeau
Me ferait trébucher sans cesse
Si le *ciel* ne daignait secourir ma faiblesse
Par un secours toujours nouveau. »

Ces citations ne sont qu'en apparence contradictoires avec ce que nous avons dit au chapitre II sur l'Animisme ; car cette dernière croyance n'est ni le matérialisme, ni l'athéisme, c'est seulement le premier degré dans le spiritualisme ; et on conçoit, qu'en Chine, l'élite de la nation, ses sages et ses chefs, se soient élevés assez rapi-

dement à un degré supérieur, tandis que le vulgaire restait presque matérialiste ¹.

2. *Les Juifs en Chine.*

Parmi les monothéistes de la Chine, nous citerons d'abord, mais seulement pour mémoire, les Juifs.

On lit dans les lettres Edifiantes que, en 1704, le père Cozani a trouvé dans la province de Honam des Juifs probablement talmudistes qui avaient une synagogue à Kaï fan fou, chef-lieu de cette province. Ils vinrent en Chine sous la dynastie des Han, c'est-à-dire de 206 avant J.-C. à 220 après J.-C. Ils rendaient des honneurs à Confucius comme à un sage.

Cela donne à croire qu'ils ont fait autour d'eux parmi les Chinois des prosélytes qui ont gardé leur vénération pour Confucius, de même que les Hébreux captifs avaient fait des prosélytes judaïsant sur la terre d'exil.

On prétend que, depuis lors, c'est la Chine qui a absorbé les Juifs et que des colonies qu'ils avaient à Pékin, à Nankin et à Ningpo se sont fondues soit avec le Mahométisme, soit avec la religion Nationale de la Chine. Ceux qui restent ne parlent que le chinois et leurs derniers rabbins, les Aouïtes, ne lisent plus que difficilement l'hébreu et le prononcent à la chinoise. Lorsque les Juifs Européens se mirent dernièrement en rapport avec eux, ils considéraient déjà la Mecque comme leur ville sainte; leurs coreligionnaires les ont sans doute ramenés à la

¹ M. de Groot (voir le tome 12^e des annales du musée Guimet) s'efforce d'établir que le Chang-ti, *le maître suprême* n'était que la personnification des empereurs les plus anciens de la Chine, tormant pour ainsi dire la tête des ancêtres pour les Empereurs postérieurs; et on ne saurait lui refuser une grande autorité comme synologue.

Toutefois le rôle que les plus illustres philosophes de la Chine attribuent *au Ciel* dans les événements politiques entraîne certainement l'idée d'un Dieu régulateur et justicier. Mentius dit que le ciel condamne les tyrans.

foi antique. On porte à 15 millions le nombre des Juifs plus ou moins chinoisés en Chine ¹.

3. *Les Musulmans.*

Le nombre des Mahométans en Chine est de 50 à 60 millions et peut-être du double. Ils sont en majorité dans la province de Kansou et forment le tiers de la population dans plusieurs districts des autres provinces du Nord. Leur influence s'accroît du concours des Musulmans limitrophes de la Chine, les Dzounganes et tous les autres Musulmans de la Dzoungarie, de Kouldja et du Turkestan Oriental.

On donne à tous les Musulmans Chinois le nom commun de Hoï-Hoï qui s'appliquait autrefois aux seuls Ouïgour. Le nom de Dzounganes qui signifie déclassés (Outlaws) n'est donné qu'aux Musulmans du Nord et du Nord-Ouest de la Chine. Les Mahométans du Yunnan fort nombreux et sans communications avec ceux du Nord s'appellent Panthès ².

Les Mahométans de la Chine ne forment point un seul groupe Ethnique particulier. Cependant, en Chine comme dans l'Inde, les Musulmans se distinguent à première vue, par leur force et la fierté de leur allure martiale. Grâce à leur esprit de solidarité, ils sont plus prospères que le commun des Chinois. Se conformant à une règle tracée par leurs mollahs, les riches marchands musulmans des provinces de Kansou et de Khansi paient un impôt progressif qui s'élève jusqu'aux deux cinquièmes du revenu et dont le produit est employé dans l'intérêt de la communauté Musulmane.

Ce fut, dans le VII^e siècle, sous l'Empereur Tai-Tsoung que les Musulmans firent dans le Nord de la Chine leur première apparition. Un parent du prophète vint alors

¹ On ne peut évidemment avoir qu'un chiffre très largement, approximatif.

² Voir la Géographie Universelle d'Amédée Reclus, 1881, à laquelle nous empruntons ces données.

s'établir à Singan-fou avec 3.000 immigrants qui furent bien reçus et autorisés à exercer leur culte.

Dans le même temps, d'autres Musulmans, venus sans doute par mer, pénétrèrent dans le Yunnan, et après s'y être établis restèrent en communication avec le reste de l'Islam ; dans cette province où l'instruction générale est plus forte que dans les autres de la Chine, on trouve des Indigènes capables d'interpréter et de commenter en chinois le Coran et les prières arabes.

Quant aux Hoï-Hoï du Nord, c'est par la Dzoungarie qu'ils communiquent actuellement avec les Mahométans de l'Occident.

Leur nombre s'accrut rapidement à partir de leur établissement, surtout par l'effet combiné de leur richesse et de la Polygamie, et ils conquièrent la prépondérance dans le Nord de la Chine. C'est là que se trouvent les deux villes de Salar et de Kinkhipar, foyers d'instruction religieuse représentant dans l'Empire Chinois la Mecque et Medine.

Quoique moins fanatiques que leurs coreligionnaires de l'Occident, les Hoï Hoï partagent leur esprit de prosélytisme. Ils se maintiennent distincts des Infidèles et leurs mollahs empêchent le mariage des filles Musulmanes avec les Mantchoux et les Chinois, tandis qu'ils encouragent l'achat de femmes Chinoises par les Mahométans. C'est le progrès des Musulmans par la chair correspondant au progrès chrétien par l'achat des enfants ; mais tandis que ce dernier est forcément très restreint, le premier s'opère sur une vaste échelle, puisque tout bon Musulman doit avoir autant de femmes qu'il peut en nourrir. On sait d'ailleurs que, au moins dans les pays d'agriculture ou d'existence pastorale, les femmes des Musulmans leur servent de domestiques intéressées à leur prospérité.

4. *Insurrection des Musulmans dans le Yunnan et le Nord de la Chine.*

Le premier soulèvement des Musulmans eut lieu dans le Yunnan. Alors les Mandarins fomentèrent un plan d'extermination générale. Un jour du mois de mai 1856, les Musulmans furent égorgés dans les endroits où ils ne se trouvaient point en force. Dans les autres lieux, ils résistèrent ; la guerre civile dura treize ans et se termina par le massacre de 30.000 Musulmans dans les rues de Tali-fou.

Les Musulmans du Nord de la Chine ne s'insurgèrent qu'en 1860. Dans les provinces de Khan-si et de Kan-sou, ils ne laissèrent rien debout et n'épargnèrent pas même les enfants et les vieillards. C'est par millions qu'il faut compter les victimes. Après quinze ans de luttes, la victoire resta aux armées impériales mieux organisées et mieux disciplinées que leurs adversaires.

Depuis lors les Musulmans évitent tout ce qui pourrait froisser les Mandarins et les lettrés. Leurs mosquées ne s'élèvent point au-dessus des Pagodes, on en compte un assez grand nombre, entre autres, trois à Canton. Par suite sans doute, de leurs unions avec les femmes Chinoises, ils ont adopté une partie des opinions et croyances Chinoises. Ainsi beaucoup ont adopté pour paradis les paradis passionnés de Bouddha. Dans l'occasion ceux qui sont fonctionnaires se soumettent aux cérémonies des rites.

Malgré leurs défaites, les Musulmans ont une grande puissance ; et des écrivains tels que Vasselief qui a résidé dix ans en Chine comme attaché à l'ambassade Russe, prédisent que, grâce à leur esprit de solidarité et à leur forte organisation communale, ils deviendront un jour les arbitres de l'Extrême-Orient. L'histoire témoigne de leurs progrès étonnants dans tous les pays où ils ont pu se développer indéfiniment par le commerce, l'agriculture ou les armes, comme aussi de leur décadence partout où ils ont été limités dans ce développement.

On a constaté qu'en général, dans les pays dont le cli-

mat porte aux plaisirs des sens, l'Islam se propage plus rapidement que le Christianisme ; dans l'Inde, des Anglais se sont faits Musulmans, sans doute par excentricité.

5. *Les Taïpings monothéistes.*

Nous avons vu que l'insurrection des Taïpings de 1848 à 1865 avait failli renverser la dynastie Mantchoue. Ils avaient une religion Monothéiste empruntée partie à l'Islam, partie au Christianisme. Leur chef se proclamait prophète et frère-cadet de Jésus-Christ. Il a eu pour adhérents un tiers environ de la population de la Chine.

6. *Tendances monothéistes dans le Bouddhisme.*

Ajoutons que les sectes Bouddhistes qui croient au Bouddha suprême, l'Adibudda ou l'Urbuddha, avec son paradis le ciel d'Occident, ou bien à Avalokiteswara avec les attributs de Siva, c'est-à-dire de l'Être suprême ou bien avec ceux de la grande miséricorde, la grande compassion, sous son nom féminin de Kwanon, croient au fond quoique sous une forme grossière, à un dieu unique, bonté infinie ; compassion infinie (comme celle du Sauveur), et c'est là évidemment en Chine, la foi générale des Bouddhistes, surtout des femmes, quoique ce ne soit peut-être pas la doctrine canonique.

Enfin le Christianisme a été assez florissant en Chine à certaines époques ; on cite le commencement du VII^e siècle et le milieu du VIII^e.

7. *Les Nestoriens.*

Nous avons vu que les Nestoriens s'y étaient introduits dans le VII^e siècle et avaient fait beaucoup de conversions

en prenant d'abord l'habit des religieux bouddhistes, puis celui des docteurs de l'École de Confucius. D'après une inscription gravée sur une pierre trouvée en 1628 près de Singan-fou, c'est en 625 que le missionnaire Syrien Olopen pénétra en Chine ; trois années après, il obtint la permission de bâtir une église à Singam. Le Christianisme se propagea rapidement dans l'Empire et quoiqu'il ait eu à souffrir des persécutions, surtout au milieu du ix^e siècle, il existait encore dans toutes les provinces de la Chine et principalement dans celles du Nord, lorsque Marco Paolo les parcourut.

Ce furent sans doute les communautés chrétiennes de l'Extrême-Orient qui donnèrent naissance à la légende du prêtre Jean, sorte de Roi-pontife chrétien que le Moyen âge plaça d'abord dans la Haute-Asie, puis en Ethiopie et qui probablement n'est autre que le Bouddha christianisé par l'imagination de quelque moine voyageur, peut-être d'un religieux bouddhiste égaré dans les pays chrétiens et converti au Christianisme.

L'Inscription de Singanfou, une des anciennes capitales de la Chine, est, partie en ancien chinois, partie en caractères Stranghelos dont se servaient les anciens Syriens. En voici les passages principaux :

« Sous le règne de l'Empereur Taïtsoung en l'année (635) arriva de Ta-thsin (l'Empire romain) un homme d'une grande vertu, nommé O-lo-pen. Il fut reçu à Singanfou avec un grand appareil. L'empereur fit traduire en chinois dans la Bibliothèque Impériale les saintes écritures. La cour le questionna et comprit que la religion était vraie et bonne. L'Empereur ordonna spécialement qu'elle fût publiée et divulguée, et l'an 12^e de Chimkuan (638 de J.-C.) il fit cet édit.

« La doctrine n'a pas de nom déterminé, le saint n'a pas de substance déterminée. Il institue les religions suivant le pays. Un homme d'une grande vertu, nommé O-lo-pen originaire du Ta-thsin a apporté de loin les écritures et des images et est venu les offrir dans ma suprême cour. En examinant avec soin le but et l'esprit de cette religion, on la trouve remplie de mystères excellents et adonnée à la paix et à la tranquillité. Si l'on considère attentivement le premier souverain qu'elle propose d'adorer et de révéler, c'est l'auteur de tout bien et l'institu-

teur de tout ce qui est nécessaire pour obtenir la félicité. Cette religion bannit entièrement de ses discours tout ennuyeux verbiage et toute affectation de grands mots. Sa doctrine admet toute imperfection pour la conduire à la perfection ; mais la perfection étant acquise, l'imperfection est oubliée, comme un pêcheur oublie sa nasse après avoir pris le poisson. Elle est profitable aux affaires et utile aux hommes. Il est expédient qu'elle fleurisse dans ce monde. Que les officiers que ceci regarde construisent sans différer un temple à la religion du royaume de Ta-thsin dans le quartier de la ville Y-nim-fam et qu'ils y établissent vingt-et-un prêtres. »

Après avoir cité cet édit, l'inscription ajoute :

« Koo-tsung, grand empereur (650), imita respectueusement ses aïeux. Il illustra, par une nouvelle augmentation de lumière, la religion du vénérable et vrai dieu et fit élever dans toutes les provinces des temples admirables. De plus, à l'exemple de son père, il éleva O-lo-pen en dignité et l'honora du titre de pontife de la religion gardienne du royaume. La religion se répandit dans les dix provinces ; la prospérité de l'état fleurit merveilleusement ; les temples remplirent toutes les villes et toutes les familles furent comblées d'une félicité admirable. »

L'Inscription rapporte ensuite que vers l'an 698, la religion chrétienne fut étrangement calomniée dans une province par les sectateurs de Fo (Buddha) et, l'an 712 par des lettrés inférieurs, mais que Lo-han chef des prêtres chrétiens et quatre de ses collègues relevèrent la religion abattue. Enfin Hi-ven tsoung, empereur d'une haute sagesse, ordonna à Nim hue et à quatre autres rois d'aller en personne visiter l'église des chrétiens et d'avoir soin qu'on y fit le service divin. Alors la religion qui avait été opprimée quelque temps, fut redressée comme auparavant et ses membres dispersés furent réunis.

Vient ensuite un sommaire de la doctrine chrétienne composé par le prêtre Kim-Him.

Après cet exposé, l'inscription ajoute que :

« L'an 744, il y eut un bonze ou prêtre du Ta-thsin nommé Kii-ho qui vint à la Chine saluer l'empereur. Celui-ci ordonna à sept prêtres chrétiens d'offrir ensemble avec Kii-ho les sacrifices chrétiens dans le palais de Him-Kim. Alors l'empereur fit suspendre une inscription

écrite de sa main à la porte de l'Église. C'est pourquoi toute la terre eut un grand respect pour la religion. Toutes les affaires furent parfaitement administrées et la félicité provenant de la religion fut profitable au genre humain.

L'Empereur Sou-tsong (fils du précédent 756), bâtit des églises chrétiennes dans cinq villes. Une grande prospérité survint et l'empire fut rétabli.

Le grand empereur Taitsoung II, tous les ans, le jour de Noël, donnait à l'Église des parfums célestes pour rappeler qu'il avait bien géré les affaires et les avait conduites à la fin désirée. Il distribuait à la multitude chrétienne des viandes impériales pour relever sa considération.

« Cette pierre, » conclut l'inscription, « a été établie et classée la 2^e année de l'Empereur Taitsoung (781). En ce temps là Nim-xou, seigneur de la loi, gouvernait la multitude des chrétiens dans la contrée Orientale. »

Les auteurs indigènes parlent de trois sectes étrangères qui auraient existé en Chine au VII^e siècle : les *Romains* (Ta-tsin), les Mani, les Mahométans. Les premiers étaient les chrétiens Nestoriens ; le mot Mani ne peut guère désigner que les Manichéens et l'histoire de l'Église nous apprend quelle énorme extension, ils avaient pris à cette époque ; leurs doctrines se rapprochent beaucoup de celles des Bouddhistes. Néander prétend que Manès a emprunté à ceux-ci une partie de son système.

Comme les autres Églises d'Orient, les Nestoriens perdirent peu à peu leur ardeur de foi et de prosélytisme ; leurs missionnaires cessèrent de visiter la Chine ; le nombre des convertis diminua peu à peu jusqu'au moment où ce qui en restait fut emporté par les troubles qui accompagnèrent l'expulsion des Mongols de la Chine au XIV^e siècle.

Les Ouigours, les Tartares et les diverses populations du Nord attachées au Nestorianisme se convertirent probablement vers l'époque de Tamerlan au mahométisme qui avait beaucoup emprunté aux Nestoriens ; les Dounganes dont nous venons de parler un peu plus haut sont probablement les descendants de ces convertis.

8. *Premiers missionnaires.*

Jean Carpin, franciscain polonais, pénétra en Chine le premier après les Nestoriens ; dans le courant du xii^e siècle Marc Paolo, Vénitien, et après lui, Nicolas et Mathieu Paolo de la même famille y firent deux voyages.

Des missions furent envoyées en Tartarie en 1246 par le pape Innocent IV et, plus tard par Saint-Louis.

A la fin du xiii^e siècle, un religieux franciscain, Jean de Monte-Corvino, arriva jusqu'à Pékin où il trouva un grand nombre de chrétiens Nestoriens. Il y baptisa lui-même plusieurs milliers de personnes, y éleva une église et convertit un prince de la dynastie Mongole qui régnait alors ; il fut institué archevêque de Pékin, en 1314, par le pape Clément V et eut pour successeur un religieux du même ordre qui avait quatre suffragants.

9. *Les Portugais.*

Depuis, on oublia en Europe l'existence de la Chine jusqu'au moment où les Portugais la découvrirent de nouveau. En 1517, Lopez de Goa, vice-roi des possessions portugaises dans l'Inde, fit partir de Goa sous le commandement de Fernand d'Andrada huit vaisseaux chargés de marchandises avec Thomas Pereira, revêtu du titre d'Ambassadeur auprès de l'Empereur de la Chine. Fernand d'Andrada fit un traité de commerce avantageux avec le vice-roi de Canton.

Thomas Pereira, parti pour Pékin, échoua dans sa mission, parce que, au moment où il arriva dans cette capitale, les Portugais venaient de commettre des violences à Canton ; il fut reconduit dans cette ville chargé de chaînes et y mourut en prison.

Mais quelque temps après, les Portugais prirent et détruisirent un pirate qui infestait les mers de Chine ; en reconnaissance de ce service, l'Empereur leur permit de

s'établir à Macao, mais avec des restrictions pleines de prudence et de méfiance. Il se fonda à Macao une Maison dont les missionnaires travaillèrent en Chine, au Japon, en Tartarie, en Corée, en Cochinchine. Le Jésuite Italien Ruggiero se glissa en 1581 dans la ville de Canton déguisé en Chinois. L'année suivante il était suivi par le père Matthéo Ricci du même ordre, très habile mathématicien, qui, après avoir couru mille dangers, et, grâce aux services qu'il rendit en réformant le calendrier, put s'établir à Pékin en 1582 et resta jusqu'à sa mort qui eut lieu en l'an 1610 où il avait atteint l'âge de 88 ans. Il laissa des collaborateurs qui continuèrent son œuvre ; et les successeurs de Saint François Xavier, apôtre du Japon, se joignirent à eux.

Pendant la conquête des Mantchoux (1644), la mission fut obligée de se disperser et de se cacher dans les provinces, les progrès de la prédication furent arrêtés et ne reprirent leurs cours qu'après que les troubles furent passés.

10. *L'empereur Kang-hi et les Jésuites.*

L'Empereur Kang-hi qui cultivait l'Arithmétique, la Géométrie et l'Astronomie, favorisa les missionnaires qui étaient de savants Jésuites et les employa, surtout dans le tribunal des Mathématiques ; par un édit de mars 1652, il leur accorda l'autorisation de prêcher leur religion.

Rendue au culte catholique après le traité de Tien-tsi vers 1858, elle a été remplacée par une autre, à cause de sa trop grande proximité du palais impérial.

En 1687 Louis XIV envoya une ambassade en Chine et l'Empereur de Chine envoya une ambassade à Paris. Le marquis de Louvois fit partir pour Pékin six missionnaires.

L'Empereur Kang-hi se déclara leur protecteur et fit bâtir à Pékin une belle Eglise qui a été fermée lors de la persécution, mais cependant conservée par respect pour l'inscription qu'y avait fait mettre Kang-hi pour consacrer le souvenir de sa donation. Elle a été rendue au culte

catholique solennellement après le traité de Tien-tsi et le général de Montauban avec son Etat-major a inauguré cette restitution.

11. *Eclipse du Catholicisme.*

Le successeur de Kang-hi se brouilla avec les catholiques, à cause du peu de tolérance de la cour de Rome pour le culte des ancêtres. Les Jésuites, mieux à même de juger la situation religieuse, avaient toujours su se rendre agréables à la cour de Pékin, On raconte qu'un empereur fut même sur le point de se convertir, ce qui aurait entraîné toute la Chine. Mais il avait une seconde épouse dont il était épris ; ce fut l'obstacle. Les Jésuites fermaient les yeux et avaient quelques condescendances, peut-être uniquement de forme, pour les usages et les traditions de la Chine, notamment pour le culte des ancêtres, les offrandes de fruits et de fleurs devant les tablettes de Confucius et des sages, et les cérémonies en l'honneur des mânes dans lesquelles ils s'efforçaient de ne voir que des témoignages de respect filial. Les Dominicains venus après eux pour la conversion de la Chine, et beaucoup plus rigoristes, entrèrent en lutte avec eux, comme ils l'avaient fait dans l'Amérique du Sud. Ils les dénoncèrent à Rome comme trop faciles et manquant à l'Orthodoxie. Les Jésuites furent condamnés par une bulle de Clément XI en 1715, comme ils l'avaient été dans l'Inde pour leur condescendance aux usages de l'Inde. Dans les deux pays le résultat fut fatal à l'œuvre de la conversion. En Chine la querelle entre les deux ordres religieux, et les exigences toutes nouvelles des missionnaires obligés de se conformer à la Bulle, firent prendre leur religion en doute et en aversion, et les refus essayés par l'Empereur aliénèrent la cour. De là une persécution et une situation que le père Attiret Jésuite, dans une lettre du 1^{er} novembre 1743 qui fait partie de la collection des lettres curieuses et édifiantes, décrit ainsi :

« Le dernier Empereur a chassé les missionnaires et il a confisqué leurs biens ; il n'a laissé que les Européens

de la capitale comme gens utiles à l'état par les mathématiques, les sciences et les arts. L'Empereur régnant a laissé les choses sur le même pied. »

• Plusieurs des missionnaires chassés sont rentrés secrètement dans les provinces ; de nouveaux venus les ont suivis en assez grand nombre. Ils s'y tiennent tous cachés le mieux qu'ils peuvent et cultivent les chrétientés, ne faisant guère leurs fonctions que la nuit. »

« Nous sommes avoués dans la capitale ; nos missionnaires y exercent leur ministère librement. Nous avons ici trois églises, une aux Jésuites français et deux aux Jésuites portugais, italiens, allemands. Il y a dans Pékin un très grand nombre de chrétiens qui viennent en toute liberté aux Eglises. »

Mais on ne laisse cette liberté que, parce que l'Empereur sent qu'il a besoin des missionnaires. Ceux qui sont dans les provinces n'y sont pas tellement cachés qu'on ne pût les découvrir si on voulait, mais les mandarins ferment les yeux, parce qu'ils savent sur quel pied nous sommes à Pékin. »

Peu après, fut supprimée la société de Jésus à la charge de laquelle on mettait, en Europe, plusieurs actes funestes, tels que la dispersion de Port-Royal, la Révocation de l'Edit de Nantes, mais qui, dans les missions, a toujours rendu et rend encore aujourd'hui les plus signalés services. Ce fut un rude coup pour les missions catholiques, les seules qui existassent alors, et surtout pour celles de la Chine ¹. En 1773, la congrégation des missions étrangères fut chargée par le Saint-Siège et par la cour de France, de remplacer les Jésuites en Orient et en

¹ Le révérend Eskins, missionnaire protestant en Chine, s'exprime ainsi, au sujet des Jésuites : Les missionnaires Jésuites, jeunes hommes animés d'un noble zèle et d'un généreux esprit de sacrifice, n'ont jamais été dépassés par aucun ordre de missionnaires en science profonde et en dévouement à leur religion et à leur ordre. Le caractère des convertis à la communion romaine en Chine paraît être supérieur aujourd'hui à ce qu'il est dans l'Inde ; on en trouve un grand nombre qui connaissent bien les doctrines et l'histoire du christianisme, tandis que les Catéchumènes catholiques romains de l'Inde sont en général fort peu instruits.

Chine ; mais, peu après, éclata la révolution française qui bouleversa toute l'Europe. Ne se recrutant presque plus de missionnaires dans l'Occident, le Christianisme s'éteignit presque dans l'Extrême-Orient. Les peuples de ces contrées n'ont point la force, ni surtout la chaleur d'âme de ceux de l'Occident. En Europe, la persécution élève les cœurs et retrempe les caractères ; en Asie, au contraire, elle les abat ; elle a anéanti le Bouddhisme dans l'Inde, et le Christianisme en Chine et au Japon.

La faiblesse d'esprit et de caractère des Hindous (les brahmes exceptés), ne permet point en général aux missionnaires d'en faire des catéchistes, des collaborateurs. Au contraire, parmi les Chinois et les Japonais, ils ont pu former des propagateurs et des confesseurs de la foi chrétienne dont quelques-uns même, surtout au Japon, ont subi le martyre volontairement. Mais le sang de ces martyrs n'a pas été une semence féconde de nouveaux chrétiens. Le Bras séculier a toujours, dans ces contrées, triomphé de toute résistance religieuse. A toute époque on a vu les Mandarins Chinois se permettre tout envers le culte, ouvrir ou fermer à volonté les temples de toute secte, introniser ou détronner des idoles, renvoyer à la vie privée les bonzes et marier les bonzesses avec les premiers venus. Ce sont là des actes de tous les jours et qui paraissent simples et naturels en Chine, tandis qu'ils sembleraient exorbitants en Europe. A tort ou à raison, les Missionnaires sont persuadés qu'en écartant de l'Inde les Brahmes et de la Chine les Bonzes, il serait possible d'amener les populations au Christianisme moitié par autorité, moitié par enseignement. On sait, qu'il y a peu d'années, le Gouvernement Japonais avait formé le projet d'arrêter, en puisant à toutes les sources, la meilleure religion possible et de la faire régner, ne doutant nullement de son acceptation.

12. Récents progrès des Catholiques.

La persécution, barrière insurmontable dans ces contrées, a sévi officiellement en Chine jusqu'au traité de Tien-tsin en 1860 qui stipule toutes garanties en faveur des missionnaires et des chrétiens ; mais elle a continué d'une manière non officielle jusqu'en 1892 à l'aide de l'excitation de la populace soufflée d'une manière occulte par les mandarins. Aujourd'hui, elle paraît avoir cessé généralement presque partout, au moins provisoirement. Les ambassadeurs et les consuls font respecter la vie des missionnaires et leurs biens. Mais l'obstacle principal aux progrès du Christianisme en Chine, c'est le prosaïsme des Chinois et leur indifférence en matière de religion. C'était du moins le sentiment du père Huc qui voyageait en Chine en 1842. Il fait remarquer que les jeunes Chinois dont les missionnaires font des catéchistes après les avoir élevés, ont fort peu de zèle, et il ajoute que le nombre des conversions n'est guère plus grand à Canton et dans les cinq autres ports où les Européens sont protégés que dans les autres villes de la Chine. Il raconte qu'un Chinois instruit et honnête auquel il parlait de la vie future voulait bien admettre ce dogme, mais à la condition de ne s'en préoccuper nullement dans la vie présente ; car, disait-il « celui qui, dans ce monde, s'arrange pour un autre, ressemble à un homme qui voudrait traverser une rivière ayant un pied sur un bateau et le second pied sur un autre. Infailliblement, il se noierait. »

Cependant, le nombre des catholiques qui n'était, lors du voyage du père Huc, que de 320.000 en Chine, en Mongolie et au Thibet, est aujourd'hui de plus de 800.000 en Chine seulement et près de 3 millions pour l'Empire Chinois. C'est peu pour une population de 400 millions d'âmes, mais c'est déjà un progrès marqué. Il y a 23 évêques et 470 prêtres français et italiens, assistés de plusieurs centaines de catéchistes Indigènes. La plupart des missionnaires s'accoutument peu à peu à leur

nouveau milieu et se naturalisent presque Chinois. C'est sur ceux-ci que repose l'avenir du Christianisme en Chine puisque la suspicion et le préjugé Chinois contre les étrangers n'a plus de raison d'être contre eux. Quelques-uns, tout en gardant les principes de l'Occident, s'éprennent de la civilisation Chinoise et peuvent servir de lien entre les deux civilisations. Les Jésuites ont commencé à jouer ce rôle. Ils ont de magnifiques établissements à Shangai et à Canton. Ils se font remarquer par leurs études et leur science approfondies de l'histoire de la Chine et par leurs connaissances en mathématiques pures et surtout appliquées. Sur toutes ces matières, ils publient en chinois des livres fort utiles et très goûtés ; ils donnent largement et gratuitement à tous l'instruction à tous les degrés ; enfin ils préparent aux examens ; dernièrement un de leurs élèves a obtenu le grade de lettré, ce qui a été presque un événement. Leur objectif principal est la conversion des hautes classes.

La plupart des conversions par les autres missionnaires se font dans les dernières classes que leur pauvreté dispense de l'accomplissement des rites funéraires. C'est par des œuvres d'utilité générale, telles que celle de la S^{te}-Enfance et les secours distribués aux nécessiteux dans les calamités publiques, plus encore que par la prédication qu'ils augmentent le nombre des néophytes.

Citons comme exemple l'affreuse famine de 1878 où l'on vendait la chair humaine en plein marché, malgré les efforts des mandarins qui punissaient de mort les meurtriers et les vendeurs. Les parents se nourrissaient du corps de leurs enfants morts et inversement. Les missionnaires durent alors consacrer toutes leurs ressources à nourrir les chrétiens. En temps ordinaire, ils les emploient surtout à acheter des enfants.

Avec cent francs donnés à nos baptiseurs, dit Monseigneur Perrocheau, nous pouvons régénérer trente ou quarante enfants dont les deux tiers vont au ciel. Remarquons ici, en passant, l'ardeur avec laquelle partout les missionnaires catholiques s'efforcent de baptiser des infidèles *in articulo mortis*. Ce trait qui paraîtra singulier à première vue à quelques personnes peu initiées aux mobiles religieux, est une preuve frappante de leur charité et de leur humilité. Une âme envoyée au ciel a pour eux

un prix inestimable : l'augmentation du nombre des fidèles qui pourrait leur donner personnellement plus de satisfaction, en a un moindre.

Les mandarins voient de bon œil l'œuvre de la Sainte Enfance parce qu'elle est dans l'esprit de la loi Chinoise sur les adoptions, qu'elle soulage des misères et même empêche des infanticides.

Les missionnaires catholiques craignent d'avoir les bonzes pour adversaires d'autant plus déclarés que le nombre des conversions sera plus grand, bien que dans celles ci on compte relativement beaucoup de bonzes. Pour les religieux bouddhistes, ce n'est point affaire de doctrine ou d'antagonisme personnel ; c'est la lutte pour l'existence, attendu que les Chinois devenus chrétiens cessent de « remplir leur écuelle. »

Déjà les lettrés, en ridiculisant les croyances et les pratiques bouddhistes, ont tari en partie la source des aumônes ; lorsqu'elle le sera complètement, il n'y aura plus de religieux bouddhistes et par suite, plus de Bouddhisme. L'opposition des bonzes Chinois au Christianisme sommeille encore aujourd'hui et cela tient peut-être à ce que la plus haute et la plus basse classe auxquelles se sont adressées plus particulièrement, comme nous l'avons vu, les missionnaires catholiques, sont presque indifférentes aux religieux Foistes, la première en raison de son scepticisme, la dernière à cause de sa pauvreté. Mais les Lamas, beaucoup plus fervents, se montrent hostiles, surtout au Thibet où le droit de *prières* est une sorte de dîme légale en faveur des lamasseries, et où les nouveaux chrétiens comme autrefois au Japon, ont renversé les statues de Bouddha. Au Thibet comme au Japon, la persécution eût peut être été évitée, si les missionnaires catholiques avaient connu le fonds de la doctrine Bouddhique qui est l'absence d'adoration ; s'ils avaient su que ce qu'ils appellent les Idoles Bouddhiques sont : ou bien des représentations sans caractère vraiment religieux de déités très secondaires ; ou bien des statues de Bouddhas ou de saints chers aux fidèles Bouddhistes dont il aurait fallu respecter les sentiments à cet égard. Aujourd'hui que la religion de Bouddha est bien connue, surtout des protestants, il y a tout lieu de penser qu'on ne retombera plus dans la même faute. Ceux-ci se proposent de discréd-

diter les bonzes en attaquant le célibat religieux et cette tactique a beaucoup de chances de succès en Chine.

13. *Missionnaires protestants.*

Les Missionnaires protestants qui ont beaucoup écrit sur le Bouddhisme Chinois, pensent tirer un grand parti de la préparation que la Chine a reçue par lui aux idées de rédemption, de miséricorde, de rétribution des actes dans la vie future et à la pratique des œuvres de piété. Ils font remarquer qu'il ne reste plus à y ajouter que l'idée bien nette d'un dieu personnel et moral, d'une providence.

Comme le Christianisme relève la femme socialement et surtout moralement, bien plus encore que le Bouddhisme *Chinois*, ils s'efforcent, non sans quelque succès, de convertir les femmes qui sont l'élément croyant du Bouddhisme et qui ont un certain rôle et une assez grande influence dans l'élite des Bouddhistes.

Les protestants font une propagande active. L'aide de la société Evangélique de Londres et des autres sociétés semblables d'Allemagne et d'Amérique assure à leurs missionnaires de grands moyens pécuniaires qui sont les plus efficaces en Chine, pendant que l'influence de ces sociétés dans leur pays obtient des gouvernements une protection réelle de leurs personnes et de leurs biens. Comme le gouvernement Chinois ne peut avoir deux poids et deux mesures, les Missions Catholiques se trouvent, du même coup, protégées. Il ne paraît pas qu'il y ait en Chine, entre les missionnaires catholiques et protestants, cette lutte qui existe dans l'Inde. L'esprit rationaliste des Chinois doit les porter plus naturellement au protestantisme, surtout au protestantisme libéral qui est le Christianisme moins la révélation. Toutefois les Chinois ont une prévention contre les missionnaires Anglais et Américains, deux nations qui leur vendent de force l'opium et dont ils redoutent l'ambition.

Un édit Impérial dit dans la Gazette de Pékin : « Deux sortes d'étrangers ont la prétention de régénérer la Chine :

les uns nous disent d'aimer notre prochain comme nous-mêmes ; et les autres nous vendent des fusils qui nous permettent de le tuer de loin sans danger pour nous-mêmes. »

De l'aveu du missionnaire le Révérend Eskins, l'Angleterre a la plus grande part du mépris que les Chinois ressentent contre ceux qui apportent chez eux l'opium, et les missionnaires Anglais auront de la peine à réussir tant que l'opium sera préparé sous la direction immédiate du gouvernement de l'Inde. D'un autre côté les missionnaires catholiques, presque tous français, ont été fort maltraités depuis le commencement de la guerre du Tonkin.

Les missions protestantes n'ont commencé qu'en 1842 après le traité de Nankin et seulement dans les cinq ports que le Gouvernement Chinois ouvrit alors au commerce Européen. Depuis 1860 leurs missionnaires se sont graduellement répandus dans toutes les parties de l'Empire excepté dans le Thibet et le Turkestan Oriental.

Au nombre de 250, presque tous Anglais ou Américains, et assistés de plus de 600 aides Indigènes, les pasteurs ont fondé une vingtaine d'hôpitaux et près de 350 écoles comptant environ 7.500 élèves. Le nombre des Chinois protestants était de 50.000 en 1878 ; il doit avoir doublé.

Les missionnaires protestants, dans leurs publications, disent que la citadelle à emporter, c'est l'Ecole de Confucius personnifiée par les Mandarins et les lettrés. Ceux-ci sont hostiles à l'Evangelisation et aux missionnaires, surtout à cause de leur provenance Européenne.

Ils y voient une préparation à l'occupation étrangère et leur crainte des convoitises anglaises est justifiée par les antécédents de la Grande Bretagne dans l'Inde et même en Chine.

Elle s'achemine à la prise de possession du pays par l'occupation, à titre de concessions, le long du littoral et des fleuves, de territoires destinés d'abord à recevoir des comptoirs et des établissements Anglais. Elle s'efforce aussi de créer une navigation fluviale entre Calcuta et Pékin, embrassant le Brahmapoutra et le Fleuve Jaune dont les sources sont presque de niveau avec des lacs sur un plateau qui forme la ligne de faite entre l'Inde et la Chine. A défaut de cette ligne, elle en essaie une autre, par la Birmanie, empruntant l'Irravady.

La guerre de 1860 à laquelle nous avons pris part si impolitiquement, le sac de Pékin et l'incendie du palais d'été, n'ont pu que laisser de profonds ressentiments dans la classe patriotique et dirigeante des mandarins et des lettrés. Ce n'est que par crainte, et seulement en apparence, qu'ils observent les traités de Tien-tsi et du Tonkin et il faut s'attendre qu'ils en éluderont par tous les moyens l'exécution. D'ailleurs la Chine, par sa population exubérante qui déborde les frontières de l'Empire, dispute l'Annam à la France, le Turkestan à la Russie, le Thibet occidental et la région Himmalayenne à l'Angleterre et les Iles du Pacifique aux Etats-Unis d'Amérique et à l'Australie. N'est-il pas naturel qu'elle soit en garde contre les missionnaires, surtout contre les missionnaires Anglais si souvent représentés et peut-être avec raison comme les auxiliaires de la politique de leur pays !

Ces derniers sont les seuls qui puissent leur être suspects à cet égard ; car dans tout l'Occident, l'Angleterre exceptée, il y a peu d'entente, au moins pour le moment, entre la religion et l'état, et la Chine ne peut l'ignorer ¹.

14. *Le Christianisme et les lettrés.*

D'ailleurs la cour et les mandarins ne tarderont pas à reconnaître, qu'en ce qui concerne la Chine, les missions pèsent bien peu dans la politique générale aujourd'hui subordonnée aux grands intérêts commerciaux et appuyée par des engins et des moyens de guerre formidables. Ce n'est pas la propagande religieuse, qui mettra jamais l'Empire en péril s'il sait, par des traités de commerce bien combinés, maintenir l'équilibre entre les puissances Européennes qui le touchent, et en même

¹ La situation de l'Annam a rendu en dernier lieu la Chine plus hostile au Catholicisme et plus favorable au Bouddhisme. Le père Jésuite Parennin a écrit dernièrement dans les Lettres Edifiantes : « On ne voit partout que bonzes et pagodes que l'Empereur a encore bien plus multipliés que ses prédécesseurs. »

temps organiser à l'intérieur des moyens de défense suffisants ; armée, chemins de fer, places fortes. Les Chinois ont déjà vu que la concurrence par le commerce et la navigation maritime, leur servira à arrêter les progrès des Anglais chez eux, mieux que tout autre moyen.

Ils s'apercevront aussi que l'absence de prosélytisme dans ce qu'on appelle les trois religions de la Chine, et le manque de foi des Chinois dans la métempsykose bouddhiste, le seul dogme qui puisse suppléer jusqu'à un certain point à celui d'un dieu personnel rémunérateur des œuvres, vont laisser toute la lutte pour la conquête religieuse, aussi bien en Chine que dans l'Inde et en Afrique, se continuer exclusivement entre le Christianisme et l'Islam, les deux grandes religions monothéistes. Nombreux, riches et actifs, les Musulmans s'accroissent à la fois par la propagande de chaque fidèle et par le rapide développement de leur population. Le gouvernement Chinois est impuissant à arrêter cet envahissement. La propagande chrétienne peut seule, avec les ressources qu'elle tire d'Europe et d'Amérique, disputer le terrain aux Mahométans. Or, les chrétiens sont des sujets toujours soumis, lors même qu'on les proscriit, et ils apportent avec eux la bienfaisance, la civilisation et la science. Les Musulmans, au contraire, ont pour cortège l'insurrection, la violence, l'esprit de guerre et de conquête, le luxe et la corruption des fonctionnaires, le despotisme presque divinisé, en un mot tout ce qu'il y a de plus contraire aux besoins, au tempérament et aux traditions de la Chine. Les lettrés peuvent être conduits un jour, par nécessité politique, à opposer le Christianisme à l'Islamisme contre lequel le Bouddhisme refroidi et discrédité n'est aujourd'hui qu'une trop faible barrière. Alors ils seront, pour le Christianisme, ce qu'ils étaient pour le Bouddhisme sous la dynastie des Sung, des philosophes admirateurs de sa morale et de sa science religieuse, des politiques respectant et encourageant la foi dans les masses et, en même temps, des libre-penseurs (dans le sens large du mot) adhérant peut-être, au fond les uns au positivisme français et au Darwinisme, les autres au spiritualisme indépendant, mais s'en tenant pour leur conduite et leur doctrine publique à la morale élevée de

Confucius, à sa théorie facile et conciliante du juste milieu, au bon sens pratique et prosaïque.

Ils resteront ainsi fidèles au génie et aux antiques traditions de la Chine jusqu'à ce que ses institutions disparaissent englouties par une tourmente sociale ou par une invasion étrangère. Mais c'est uniquement par le relèvement intellectuel et moral de la masse de la population que le principe de la solidarité humaine dominera en Chine *effectivement* et non pas seulement *nominalement*, comme cela a lieu aujourd'hui. Ce relèvement suppose une transformation dans le mode d'apprendre et d'enseigner, dans la langue et l'écriture. Il faut que la science des choses remplace la science des mots et des sentences philosophiques qui, jusqu'aujourd'hui a été à peu près la seule possédée par les lettrés. Déjà les Chinois voient que cette science est creuse et que les étrangers, en étudiant beaucoup moins, apprennent beaucoup plus. La révolution est déjà en partie faite dans les esprits ; la misère publique peut un jour la faire passer dans les faits ¹. La classe des commerçants serait alors substituée à celle des lettrés pour le gouvernement, comme en Europe la bourgeoisie l'a été à la noblesse. Tout l'avenir est dans les progrès que la classe riche fera en instruction et en influence. Ces progrès seront lents parce que les commerçants Chinois sont habitués à se désintéresser de la politique. Le corps des lettrés a d'ailleurs tout intérêt à isoler le plus possible les Chinois des étrangers et des chrétiens dont l'exemple ruine leur prestige de savoir et de sagesse. C'est sans doute à cet intérêt autant qu'à leur patriotisme qu'il faut attribuer la lutte sourde ou ouverte des mandarins et des lettrés contre les chrétiens soit en Chine, soit en Annam, lutte qui s'est traduite si souvent par le meurtre et la dévastation.

¹ La misère publique est grande malgré le bas prix des subsistances à cause de l'exiguité des salaires. Un porteur de palanquin est payé 0 fr. 50 comme dans l'Inde.

DEUXIÈME PARTIE

LE THIBET ET LE LAMAISME

DEUXIÈME PARTIE

Le Thibet et le Lamaïsme.

TITRE PREMIER

LE THIBET

1. *Exposé préliminaire.*

L'empire Chinois comprend en dehors « du Royaume du milieu » des contrées plus vastes dans leur ensemble que la Chine proprement dite : la Mantchourie, le Thibet, le plateau de Kukunor, la Mongolie, le Bassin du Tarim, la Dzoungarie; les Hautes vallées inclinées à l'Ouest vers le Balkach. Naguère l'Annam et la Corée étaient ses tributaires, au moins pour la forme. Les Chinois constituent les $\frac{9}{10}$ de la population du Siam. Ces divers pays se distinguent nettement entre-eux par l'orographie, le sol et les mœurs des habitants ; mais ils ont, ainsi que le Japon, un fonds commun avec la Chine : la religion Bouddhique et une forte empreinte de Confucianisme, c'est-à-dire de civilisation et d'organisation chinoises. On peut les considérer comme formant avec elle un monde à part, le monde de la Chine.

La religion a eu une influence prépondérante sur tous les événements qui se sont accomplis dans ces pays ; par suite, leur histoire se confond avec celle des diverses

formes du Bouddhisme dont la plus remarquable est le Lamaïsme. Héritier du Bouddhisme indien du Nord, celui-ci a développé jusqu'à la dernière limite tous les éléments religieux qu'il contenait, y compris ses emprunts malsains faits à la dernière période du Brahmanisme. Tandis que, à Ceylan et dans l'Indo-Chine, le Bouddhisme restait presque exclusivement une morale religieuse, c'est-à-dire une morale ayant pour sanction la vie future, dans l'Empire Chinois en dehors de la grande Muraille, le Lamaïsme tirait les conséquences les plus extrêmes des doctrines Indiennes : les peines et récompenses de la vie future ; la rémission des péchés par la confession et la prière ; l'incarnation, la rédemption, les pouvoirs surnaturels des incarnés, des rédempteurs, des saints, des génies ; le célibat religieux à l'état d'institution sociale et politique ; toutes les pompes du culte ; enfin la manifestation du sentiment religieux à tout instant et en tout lieu. Le Christianisme mis hors ligne, la transformation, *par des développements successifs*, du Bouddhisme en Lamaïsme est certainement l'évolution religieuse la plus marquante qui se soit produite dans le monde et le sujet d'études le plus intéressant pour la science des religions.

Nous allons faire l'histoire de cette évolution en décrivant, à mesure qu'elles viendront en scène, les diverses contrées qui en furent le théâtre.

2. *Coup d'œil général sur le Thibet.*

Le Thibet, le plus vaste plateau de la terre, dont l'altitude dépasse partout celle du Mont Blanc, 4.000 mètres, occupe à peu près la moitié du vaste demi-cercle de montagnes qui se développe avec un rayon de 800 kilomètres à l'Ouest de la grande muraille depuis les premiers promontoires mongols du Thian Chan jusqu'aux brèches de l'Himalaya Oriental par lesquelles le Tsangho, le Salouen et le Mékong s'échappent vers l'Océan Indien. La haute chaîne du Kouentun borde le Thibet du côté du bassin du Tarim, une des cavités les plus marquées du globe, qui occupe la seconde moitié du demi-

cercle des massifs déchiquetés où naissent les vallées de Ladak et de Kachemir au Nord-Ouest. Le Thibet s'élargit au sud et à l'Est entre le Kouentun et l'Himalaya et domine avec eux à la fois le bassin du Tarim, la vallée de l'Indus et toutes les autres régions environnantes. Il est constitué dans plus de la moitié de son étendue par des bassins fermés qui renferment des lacs et des marécages, restes probables de fleuves ou de lacs intérieurs gigantesques qui déversaient par les brèches des chaînes bordières. Dans beaucoup de parties, c'est un immense dépôt lacustre dans lequel les eaux se creusent des lits et des ravins qui atteignent jusqu'à 500 mètres de profondeur. Au sein du plateau s'élèvent, comme des îlots, des montagnes qui dépassent sa surface de 3 à 4.000 mètres. Il y a 1.200 kilomètres entre les massifs qui dominant à l'Ouest les Hautes terres du Thibet et le rebord ébréché qui les limite à l'est ; c'est du côté de l'Ouest ou de l'Inde que l'accès du plateau est le plus difficile. L'âpreté des gorges, l'étendue des forêts, le manque de population et tout récemment le mauvais vouloir des autorités chinoises arrêtent les voyageurs et prolongent l'isolement politique du pays.

La partie de cette région dans laquelle naissent le Satledj et le Tsangho, deux des principaux cours d'eau du Thibet, est un des pays sacrés des Brahmmes et des Bouddhistes. C'est le Gang-dij-ri, le Mont Blanc de l'Himalaya, que les pèlerins viennent contempler de Hurdwar, lieu saint à partir duquel le Gange entre dans les plaines. Le plus haut sommet de la chaîne que les Hindous nomment Kailaça, le paradis, couronne une masse pyramidale isolée, le Mont Merou des Hindous et des Bouddhistes, but d'un pèlerinage continuel et au pied duquel a été construit dès le 11^e siècle avant J.-C. le premier couvent bouddhique du Thibet.

Le Gange et l'Indus naissent des deux côtés d'un double rempart de montagnes de moins de 100 kilomètres d'épaisseur, et le Satledj et le Tsangho dans deux dépressions intermédiaires creusées dans ce rempart.

Le Thibet dont la superficie est à peu près double de celle de la France peut se diviser en trois parties bien distinctes entre elles par la topographie, la Flore et la Faune : le sud auquel appartiennent les hautes vallées des

bassins supérieurs de l'Indus, du Satledj et du Brahmapoutra ; l'Est ou région des montagnes qui prolonge ses terrasses au loin dans la Chine proprement dite ; enfin la partie Nord. C'est un plateau massif en forme de table, bordé au Nord par la Chaîne du Kuen Luen la plus haute de l'Asie, au Sud par la chaîne Nord des Himmalayas qui alimente les affluents supérieurs du Brahmapoutra ; enfin à l'Ouest par le retour vers le Nord de la chaîne des Himmalayas.

Entre ces trois chaînes jusqu'aux sources du fleuve jaune, Hoang-ho, le plateau septentrional du Thibet a une étendue de 2 à 3.000 kilomètres de l'Est à l'Ouest et de 4.000 kilomètres du Nord au Sud, et une altitude variant seulement entre 3.500 et 3.750 mètres. Toutes les petites chaînes de l'intérieur du plateau forment des ondulations parallèles dirigées de l'Est à l'Ouest dont tous les cols sont d'un accès facile par des pentes douces.

On y trouve très peu de formations rocheuses, mais presque partout des conglomérats de débris, produit des intempéries et où dominant les schistes argileux, les calcaires et les grès. Les neiges éternelles ne recouvrent que des groupes isolés ; elles commencent à l'altitude de 5.200 mètres du côté du Nord et de 5.700 mètres du côté du midi.

La plupart de ces plis montagneux forment des bassins fermés qui, presque tous, renferment des lacs dont les eaux sont salées en raison de leur stagnation et des détritiques de toute nature qui s'y accumulent.

Le climat est affreux ; la température varie entre $- 35^{\circ}$ et $+ 8^{\circ}$. L'air est constamment bouleversé par des ouragans de vent, de poussière et de sable qui éclatent surtout la nuit avec une extrême violence, principalement au printemps.

L'atmosphère est sèche pendant l'automne, l'hiver et le printemps ; elle est humide en été. L'automne est la meilleure saison : les ouragans y sont relativement rares.

La végétation est très pauvre ; point d'arbres, seulement des broussailles et un maigre gazon le plus souvent poudreux et pénétré de sable apporté par les ouragans.

Il y a un très petit nombre d'espèces de plantes et d'animaux ; mais les mammifères terrestres s'y trouvent par millions à l'état sauvage, le plus souvent en troupeaux de

plusieurs centaines de têtes. La présence accidentelle de l'homme dans ces parages inhabitables ne leur cause aucun trouble. Le plus grand nombre est formé de Yaks, beaucoup d'ânes ou d'antilopes. Il y a une quantité prodigieuse de lièvres, de renards, de chiens sauvages et de serpents, ainsi que de grands oiseaux de proie. Les ours y sont nombreux.

Le climat et la nature physique qui viennent d'être décrits rendent inhabitable le haut plateau du Nord du Thibet. Comme aucune culture n'y est possible, des Nomades seuls peuvent y vivre et encore très difficilement, à cause de la violence des intempéries, et du manque de bons pâturages et de matières pour le chauffage. Il n'y existe que deux petites hordes, l'une à l'Est et l'autre à l'Ouest du plateau, quelques nomades sur la route de L'hassa à Ladak et une petite population fixée aux bords d'un lac qui cultive l'orge à l'altitude de 3.000 mètres.

Les deux autres parties du Thibet, le Sud et l'Est, possèdent : outre des mines de métaux précieux, surtout d'argent, très riches et très nombreuses et les minerais qu'on tire des cours d'eau, un certain nombre de petites plaines cultivées, avec des hivers doux et des étés tempérés et qui produisent même du vin et des figes. Ces lieux privilégiés ont été pris pour la résidence des chefs ecclésiastiques et pour l'emplacement des couvents où les pèlerins se rendent en foule pendant la bonne saison. Avec leurs temples et leurs tours, ils paraissent de petits paradis terrestres.

Il y a aussi de magnifiques forêts d'arbres résineux et, dans beaucoup de terrains, on cultive l'orge noire, la principale ressource du pays.

Les villages, composés en moyenne d'une douzaine de familles, se sont établis dans les plaines et sont séparés souvent par un jour de marche dans les parties les plus peuplées.

3. Races, costumes, classes.

Bien que, dans beaucoup de provinces, surtout dans les provinces limitrophes, les Thibétains soient fort mélangés et variables, on rapporte la grande masse de la population à un même groupe de la race dite mongole.

Taille moyenne, épaules et poitrine larges, gros bras, gros mollets, mains et pieds de forme élégante et fine; grande bouche à lèvres minces; nez plat dont la racine est profondément creusée entre deux yeux petits, noirs, un peu bridés par les paupières, quelquefois un peu inclinés à la chinoise, les pommettes saillantes, front droit, massif et souvent bombé au-dessus des tempes, la tête présentant un carré long qu'encadre une longue chevelure noire pendant sur les épaules, le visage se rétrécissant au menton, la barbe et les cils courts et sombres, le teint généralement brun, mais passant par toutes les nuances, depuis le blanc le plus délicat chez les riches jusqu'au jaune cuivré chez les bergers exposés aux intempéries.

La race des Bods qui fait le fonds de la population du Thibet, de la Mongolie, de la Birmanie et de l'Annam, peut-être d'une partie de celle de l'Inde, et qui se confond probablement dans les peuples Scythes des auteurs anciens, se distingue des Chinois par un tempérament plutôt vif que flegmatique, par un esprit moins fin, mais plus droit, et par une assez grande sensibilité naturelle qu'étouffe trop souvent une condition misérable; enfin, par de grandes dispositions à la foi et à la piété naïves, à l'adoration, à la manifestation continuelle du sentiment religieux. Elle s'élève par la chaleur de l'âme, bien au-dessus du réalisme chinois, mais non jusqu'à l'idéal et au sentiment artistique des Occidentaux. Les caractères principaux et les meilleurs se retrouvent surtout en Mongolie; ils ont été altérés au Thibet, en dehors des régions pastorales, par la civilisation, surtout par la civilisation chinoise.

Les Thibétains sont hospitaliers, aisés et francs dans leur accueil, bien qu'on ne puisse leur accorder une loyauté et une probité à toute épreuve, ce qui est très rare

en Orient. Leur plus grande qualité est une inaltérable gaieté. Ils aiment la musique, les jeux, les spectacles et surtout la danse toujours accompagnée de chants populaires dont le répertoire est très vaste et très varié. Le Thibétain chante toujours.

Le Thibétain rit, plaisante volontiers et souvent d'une manière spirituelle ; il a, dit M. l'abbé Desgodins, quelque chose de l'esprit français.

Actuellement il est très ignorant ; il méprise même l'instruction *qui ne remplit pas le ventre*¹ mais on peut l'instruire facilement ; quelques générations suffiraient pour transformer la nation. « un pieux Thibétain » dit l'abbé Desgodins « envoyé au Séminaire Chinois de Tchen-fou sur la frontière du Thibet, y a appris le Chinois, fait ses classes de latin, sa philosophie, sa théologie et a toujours été un des meilleurs élèves de cet établissement. »

« J'ai fait l'Ecole à plus de cent enfants » ajoute l'abbé, « et je ne les ai pas trouvés moins intelligents que nos petits paysans de France, j'en ai même rencontré un certain nombre qui étaient remarquables². »

Le Thibétain des pays cultivés de la partie Sud qui se croit bien supérieur aux pasteurs du Nord, est esclave des grands, obséquieux envers ses égaux, despote à ses inférieurs, vindicatif avec dissimulation et cruauté, menteur par intérêt et voleur quand il peut, avide d'argent et ayant emprunté aux Chinois toute leur astuce commerciale, mais non leur industrie, ni surtout leur esprit de combinaison.

Les Thibétains souffrent facilement le froid, la fatigue, la faim, la soif, mais s'ils trouvent une bonne compensation à ces privations, ils en profitent largement.

Leur défaut le plus apparent, comme celui de toute la race des Bods est une incurable malpropreté et une absence complète de soins hygiéniques.

La partie essentielle du costume des hommes est la tchou pa, espèce de robe de chambre en peau de mouton dont la laine est tournée vers l'extérieur. Les riches et les

¹ Ils ont emprunté aux Chinois cette sorte d'adage.

² Les Annamites élèves du Lycée d'Alger, ne se montrent inférieurs en rien à leurs camarades. (On se rappelle que la race des Bods s'étend fort loin dans l'Indo-Chine).

Mandarins la doublent de soie ou de drap rouge à l'intérieur. Elle descend jusqu'au genou et est croisée par devant et relevée de manière à former autour des reins un énorme bourrelet qui sert de sac de voyage.

Partout où l'on n'a pas, comme à L'hassa, adopté la mode d'une longue queue, le Thibétain laisse pendre sa longue chevelure sur ses épaules avec une tresse par derrière. Quand il ne va pas tête nue, il porte sur l'oreille gauche et assujetti par un cordon noué sous le menton un chapeau trop étroit pour que la tête puisse y entrer. Ce chapeau fait de feutre blanc est recouvert en partie d'étoffes de diverses couleurs ; c'est presque le chapeau français de forme basse à très larges bords.

De grandes bottes de diverses couleurs et un grand sabre dirigé en travers sur le ventre complètent le costume qui donne au Thibétain, avec ses caractères physiques et son air frondeur, la tournure d'un barbare, surtout quand il rejette une manche de sa tchou-pa sur le dos et que son bras nu se balance vigoureusement même pendant les plus grands froids. Toutefois le chapelet bouddhique qu'il porte constamment nuit un peu à l'effet guerrier.

Les ornements communs aux deux sexes sont :

Une boîte reliquaire en argent suspendue au cou par une courroie ; des boucles d'oreilles, grands anneaux d'un pouce et demi de diamètre et de la grosseur d'une petite plume portant une pierre précieuse ; enfin des bracelets généralement gros et sculptés, représentant souvent un serpent dans la tête duquel est enchâssée une pierre précieuse.

Les Thibétains emploient à faire ces ornements tous les morceaux d'argent qu'ils peuvent se procurer.

Le costume des femmes se compose :

D'une longue pièce d'étoffe de laine de diverses couleurs, plissée et cousue par un côté à une ceinture de toile, de manière qu'en réunissant les deux extrémités par devant et en les croisant un peu, cela fasse jupon ;

D'un gilet sans manche dont le bas est tenu juste au corps par le cotillon.

Quelquefois d'une camisole à manches par dessus le gilet. A défaut de ce vêtement, on voit que les femmes supportent énergiquement les intempéries.

Les cheveux sont réunis en une seule tresse qui pend

sur le dos. Du côté de L'hasa, les femmes portent une couronne en coquillages, quelquefois en argent. Elles sont souvent obligées de porter un masque ou un enduit pour protéger le visage contre les intempéries, surtout contre la violence du vent.

Il n'y a de caravansérails, ou d'hôtels que sur la grande route de Pékin à L'hasa. Les voyageurs s'abritent sous la tente ou dans les maisons qui ne refusent jamais l'hospitalité, mais souvent ne peuvent offrir tout le nécessaire. Il est regrettable que le Lamaïsme n'ait pas emprunté au Brahmanisme ses chaudières ; l'obstacle a sans doute été dans la vaste étendue et le peu de population des contrées. Il entre d'ailleurs dans la politique de la Chine de ne pas favoriser le voyage. Cela ne peut changer que par l'action de l'Europe.

Dans la population on peut distinguer ; 1° les chefs et employés civils, 2° les religieux, 3° le peuple qui habite les hauts plateaux et dont la richesse consiste en pâturages et en troupeaux, 4° le peuple des villages qui vit dans les vallées chaudes et profondes, seules susceptibles d'agriculture. Il y a en outre beaucoup de mendiants et de voleurs de grand chemin ou brigands parmi lesquels on trouve jusqu'à des Lamas sans doute en rupture de vœux.

Le territoire appartient en entier au Dalaï Lama, les cultivateurs ou pasteurs ne sont pas des usufruitiers. Des corvées sans mesure imposées par des fonctionnaires et des expropriations pour dettes usuraires réduisent souvent un chef de famille à la condition de Tchong-long, mendiant légal. Dès lors il ne peut plus posséder ; il est obligé de se faire vagabond ou de vivre sous la tente, et d'aller mendier au moins plusieurs fois par an, dans les lieux qui lui sont assignés par l'autorité. Si riche qu'il soit redevenu, il ne peut se dispenser de cette formalité, sorte de flétrissure contre ceux qui ont cessé de cultiver. Ces Tchong-long sont bien nombreux et forment presque un corps dans l'état.

Au Thibet tout le monde se mêle de commerce et en fait un peu de tout, le plus souvent sans avoir de spécialité. Les Thibétains vendent en plein air et dans leurs maisons. A part dans les grandes villes, les seules boutiques que l'on rencontre sont tenues par les Chinois, en

sorte qu'on pourrait croire à tort que ceux-ci tiennent tout le commerce du pays. Le pasteur et l'agriculteur, auxquels les taxes civiles et religieuses prennent à peu près tout, sont obligés d'emprunter leurs moyens d'existence au commerce et surtout à l'industrie des transports auxquels ils emploient leurs animaux. L'esprit d'association si vivace en Chine manque à peu près complètement au Thibet, par suite les Thibétains doivent être à la merci des Chinois pour toutes les opérations de quelque importance.

Le plus grand obstacle au développement de la richesse publique est le prix élevé de l'argent. Le taux ordinaire de l'intérêt est de 24 à 25 p % et celui des céréales de 30 à 36 p % ; il y en outre les intérêts des intérêts. Souvent les débiteurs s'enfuient ; quand ils emmènent leur famille, elle grossit la classe des Tchong-long. Quand ils l'abandonnent, elle est vendue avec tout ce qu'ils possèdent ; les garçons peuvent échapper à la servitude en s'attachant à l'état religieux ; tout esclave qui est admis comme religieux devient libre par cela même. Nous avons vu qu'en Birmanie, on n'est au contraire ordonné phon-gye qu'à la condition d'être absolument libre de sa personne.

4. Mœurs et coutumes.

Au Thibet, la femme n'est point séquestrée ; elle va et vient en toute liberté ; elle vague à ses occupations de ménage ou de commerce, se livre à l'agriculture, fait, sans être surveillée, de longs voyages à pied ou à cheval, soit qu'elle soit fille ou mariée ; elle va partout, loge partout, en n'importe quelle compagnie, sans que personne le trouve mauvais. Comme d'ailleurs l'œuvre de chair n'est point un péché ou une tache aux yeux des Bouddhistes et comme en outre au Thibet les pères et les maris n'attachent qu'un faible prix à l'honneur de leurs filles et de leurs femmes, la femme Thibétaine se donne très facilement, non par faiblesse de caractère, timidité ou mollesse comme l'Indienne, mais par passion, par légè-

reté, par vanité ou pour se distraire ¹. Elle sera même, à l'occasion, très empressée à rechercher et à tenter. Elle a des amants dès qu'elle est nubile. Les enfants qu'elle peut avoir ainsi restent chez ses parents ². Cela ne nuit point à son mariage, au contraire ; l'épouseur a ainsi la preuve qu'elle ne sera point stérile, cas très commun au Thibet à cause de la dissolution des mœurs. Les maris se prêtent volontiers leurs femmes réciproquement et les prêtent à leurs hôtes. En général, c'est une politesse de pourvoir aux plaisirs de ceux-ci, ainsi que cela a lieu chez quelques peuplades de l'Afrique et de l'Océanie. Le célibat est très rare en dehors de l'état religieux, mais le mariage se contracte assez tard entre 30 et 35 ans pour les hommes et vers 25 ans pour les femmes.

La monogamie est le cas le plus ordinaire ; on regarde comme des époux très vertueux ceux qui se font la promesse de n'avoir des rapports qu'ensemble, mais cette promesse est très rare.

Il n'y a empêchement au mariage que dans la ligne directe et dans la ligne collatérale entre frères et sœurs, tantes et neveux.

Le fils du plus jeune frère ou du cousin ne peut épouser la fille de son frère aîné ou d'un cousin de branche aînée ; dans ce cas, ce serait comme épouser sa tante. Rien n'empêche que le même homme n'épouse la mère d'abord et les filles ensuite.

Il y a en outre la polygamie qui est aussi légale ; les riches ont autant de femmes qu'ils peuvent sous le nom de secondes femmes. Ceux qui ne sont point riches prennent quelquefois pour femmes plusieurs sœurs. Rien n'empêche un homme d'épouser en même temps la mère (veuve) et les filles (veuves). On dépasse rarement le nombre de quatre femmes. Il n'y a point de harems, comme chez les Turks, mais seulement, comme chez les Arabes, des femmes dont le travail et les soins sont utilisés, à moins que le mari ne soit très riche.

La polyandrie est assez répandue ; une femme a pour maris trois ou quatre frères ou des proches, qui font

¹ La dévotion chez les hommes et la passion chez les femmes, c'est l'inverse de ce qui a lieu généralement en Occident.

² Le même usage existe à Tahiti.

entre eux cette convention principalement pour ne point diviser les biens. Cet état est reconnu par la loi. Turna cite un ménage parfaitement heureux de six frères. Une femme qui dirige bien un pareil ménage, reçoit un nom d'éloge. Les enfants se partagent à l'amiable entre les maris. Cela ne donne point lieu à difficulté.

Le concubinat est considéré par l'autorité aussi bien que par l'opinion publique comme un état parfaitement honorable dès qu'il prend un caractère permanent.

Il n'est pas question du libertinage privé et passager qui est universel.

Tous ces usages indiquent bien moins des penchants vicieux qu'une absence de délicatesse et de dignité personnelle, résultat d'une civilisation encore grossière.

En principe, on ne demande pas pour le mariage le consentement d'une fille en puissance de parents ou d'une famille. Mais ce consentement est tacite parce que la fille sait toujours ce qui se passe dans les conseils de famille et, en raison de la liberté dont elle jouit, elle connaît ou est à même de connaître son futur et est connue de lui. Si elle ne consentait pas, elle déserterait, et cela arrive quelquefois. Par exception, dans les familles princières, les mariages se concluent sans la participation des deux intéressés, parce qu'elles vont chercher au loin un gendre ou une bru de leur rang. Dans aucun cas, le pouvoir civil ou religieux n'intervient dans les mariages ni les unions quelconques.

Les veuves se remarient toujours quand elles sont jeunes et elles ont plein pouvoir pour disposer d'elles-mêmes soit pour le mariage soit pour tout autre acte. Elles ne sont soumises à aucun contrôle ni aucune critique pour leur conduite et sont recherchées quand elles ont quelque bien. La demande en mariage peut venir soit de la famille du gendre par l'intermédiaire d'un homme, soit de celle de la jeune fille par une médiatrice. La famille qui demande, fait alors connaître la qualité et la quotité des présents qu'elle consent à donner à *la famille* à laquelle elle s'adresse.

Ces présents consistent en général pour les riches en une certaine somme d'argent, quelques champs, des esclaves, des têtes de bétail et un certain nombre de cruches de vin, le tout pour la famille ; et en un trousseau

neuf, ou emprunté pour le jour de la fête, pour la fille ou le gendre demandé. Celui-ci ou celle-ci devra faire partie et même prendre le nom et même les titres de la famille qui a fait la demande et chez laquelle se font les nocces.

Les objets offerts à l'occasion d'un mariage portent le nom de cadeaux et non de prix convenus, mais ils n'en sont pas moins réglés d'avance et exigés. Dans les familles pauvres, ils consistent seulement en quelques ustensiles de ménage, une ou deux têtes de bétail et un peu de vin.

Le plus souvent, c'est la fille qui est achetée, quelquefois c'est le garçon. En général, c'est l'intérêt bien plus que l'affection qui détermine les unions.

Le mariage se conclut en buvant du vin que l'on verse aux parents, ainsi qu'aux fiancés s'ils sont présents.

Les nocces consistent en un repas copieux, terminé par des danses et des souhaits de prospérité.

C'est la femme qui fait tous les travaux de la campagne, le labour excepté, et tout le petit commerce y compris les achats. « Une femme entendue, hardie de caractère, forte de corps est, » dit l'abbé Desgodins, « un vrai trésor matériel pour un chef de famille qui, se reposant sur elle de tout l'intérieur, ne s'occupe que du commerce extérieur, des affaires publiques, s'il est employé, et des procès, ou bien passe une grande partie de son temps dans l'oisiveté. Les femmes des employés ont même une certaine influence par le plus ou moins d'ascendant qu'elles exercent sur leurs maris. Toutes les femmes sont reçues parfaitement dans toutes les réunions publiques et privées, mais elles se tiennent à l'écart des hommes qui affectent un mépris théorique pour « l'être inférieur », nom thibétain de la femme. Elle ne mange guère avec son mari qu'en famille, jamais avec les invités ; alors il y a table pour les hommes, et les femmes sont dans un coin de la salle. Cependant cette règle est beaucoup moins rigoureuse au Thibet que dans la Chine et dans l'Inde.

Le divorce est permis, mais il est très rare avec les premières femmes ; il est plus commun avec les secondes femmes. Le concubinage est une union qui se dissout très fréquemment. Si le mari est venu s'installer chez la femme, c'est elle qui le chasse en cas de désaccord grave.

Il n'y a point de prostitution publique excepté à L'hassa et dans les villes qui sont sur la route de la Chine.

On rencontre de temps en temps des familles entières ou des réunions de famille qui parcourent le pays sous le nom de Rig pa, dansant, chantant et faisant des tours de force et de jonglerie, quelques-uns imités des jongleurs Indiens. Leurs représentations sont toujours publiques. Les assistants paient ce qu'ils veulent, à moins qu'ils n'aient été invités par quelque chef ou riche qui désire amuser le public et alors paie la troupe. La plupart du temps, ces Rig-pa ne sont que des concubinaires simples ou à titre permanent. Les Rig-pa et les danseurs et chanteurs publics se permettent souvent quelques poses et des dialogues fort indécents pour réveiller l'attention et la gaieté de leur public. Parmi les danses populaires, il y en a peu de crûment lascives, beaucoup par allusion. Les danses publiques en elles-mêmes sont modestes, mais comme elles ont lieu toujours pendant la nuit, on ne garde aucune retenue aux alentours.

Il n'y a point d'exhibitions obscènes, comme dans l'Inde, ni de livres libertins.

Les vices contre nature sont extrêmement rares, sauf « peut être » parmi les Lamas.

Les sentiments de famille sont au Thibet meilleurs qu'en Chine, moins bons qu'en Birmanie. Généralement les parents aiment et soignent bien leurs enfants quand ils sont petits. Il n'y a point d'infanticides comme en Chine mais l'avortement est très fréquent ; on accuse les Lama, médecins d'y aider beaucoup en raison du grand nombre de Lamas auteurs d'une paternité qu'ils ont intérêt à cacher. L'éducation morale et l'instruction des enfants sont très faibles. Les enfants aussi aiment assez leurs parents tant qu'ils en ont besoin ; mais dès qu'ils sont un peu grands et surtout dès qu'ils ont goûté des plaisirs charnels, ce qui arrive de très bonne heure, ils deviennent très indépendants, insolents, et sans affection surtout envers la mère qu'ils craignent moins.

Tant qu'elle a assez de forces pour suffire à sa rude besogne, on la laisse se soigner comme elle veut ; mais si la maladie ou la vieillesse l'en empêchent, mari et enfants lui font trop sentir qu'elle est une bouche inutile.

Malheureusement, il n'y a pas que le Thibet qui offre un si triste exemple.

Le peu d'égards que l'on a au Thibet pour la femme âgée doit avoir pour cause la dissolution des mœurs, c'est un adage Thibétain que « personne ne connaît son père ».

Il est vrai qu'on trouve cette même ironie aux premiers âges chez des peuples qui traitaient les autres de Barbares. Nous voyons dans l'Odyssée, Télémaque, *sous l'inspiration de Minerve*, accueillir Ulysse par ces mêmes paroles comme étant l'expression de la sagesse antique.

Cependant l'incertitude de la paternité devrait plutôt fortifier le sentiment filial envers la mère ; nul doute que cela n'ait lieu dans les familles aisées au Thibet comme dans les autres pays bouddhistes.

Par l'effet de la dissolution des mœurs et du monachisme, la stérilité est très commune au Thibet et la population n'augmente pas.

Le Mahométisme n'est représenté au Thibet que par la colonie Kachemirienne de L'hassa qui se livre exclusivement au commerce et ne fait point de prosélytes. Ces Musulmans sont fort recommandables par leur probité et leur moralité. Ils se considèrent comme bien supérieurs physiquement et moralement aux Thibétains et ne se marient qu'entre eux. Le père Huc se loue beaucoup des procédés de leur chef à son égard pendant les épreuves que les Lazaristes ont eu à subir à L'hassa. Ces Mahométans de race Aryenne font, pour la tolérance et l'humanité, contraste avec leurs coreligionnaires Sémitiques ou Touraniens.

L'état-major Russe, sans avoir de données certaines, évalue la population du Thibet à 6 millions d'habitants, soit 4 personnes par kil. quarrés en moyenne ; mais cette population est répartie très inégalement.

TITRE II

LE BOUDDHISME JUSQU' AUX MONGOLS ET A LA RÉFORME DE TSONG-KAPA

1. *Etablissement du Bouddhisme au Thibet.*

D'après les légendes, le Thibet aurait été d'abord peuplé par des singes. Comme il n'y a pas de singes aujourd'hui au Thibet, M. Stanislas Julien explique cette tradition par une ressemblance que plusieurs voyageurs ont trouvée aux Bod avec les singes. C'est peut-être là l'origine des singes du Ramayana qui seraient des descendants de Bod venus dans l'Inde.

Le premier roi Thibétain, dont le nom signifie « celui qui règne sur les Nus » résida à Jarlung. Sous un de ses descendants, vers l'an 250 avant J.-C., le Bouddhisme fit sa première apparition dans le Thibet où pénétrèrent quelques Biskous Nomades venus de l'Inde. Sa plus ancienne forme paraît être représentée par la secte des Peun-bo qui, comme tous les Bouddhistes en dehors du bramaisme, n'avait pas d'organisation hiérarchique. Les Peun-bo subsistent encore quoique fort altérés par le mélange des sectes postérieures et réduits numériquement, peut-être par des persécutions. C'est la secte qui se rapproche le plus du Christianisme qu'une partie de ses membres a déjà embrassé.

Le Bouddhisme fut établi officiellement au Thibet par le roi, grand conquérant, Strong Etsan-SSban. L'an 632 de notre ère, (date de la mort du Prophète), il envoya dans l'Inde son ministre et confident (que l'on considère comme une incarnation du Bodhissattva Mandschucris) avec seize compagnons pour s'instruire dans le Bouddhisme. Il esquisssa l'alphabet Thibétain sur le modèle de l'écriture sacrée de l'Inde.

Les Thibétains écrivent horizontalement de gauche à droite; ils ont deux sortes d'écritures; une capitale et l'autre cursive (voir Théodore Pavie, le Thibet et les Etudes Thibétaines, revue des deux mondes T. XXI page 41).

Les deux ouvrages les plus importants qui furent portés au Thibet sont le Samatog ou la Casette et le Mani Kanbun. Le premier est un compendium de la morale Bouddhiste et paraît avoir été originairement un Code Civil et même un Code criminel. Il contient 46 paragraphes: les 10 vertus, les 10 péchés, les 10 commandements, enfin 16 prescriptions sur les devoirs civils des sujets.

Le Mani Kambun, au contraire, est un Sutra appartenant au Tantrisme; le plus renommé de toute la collection du Tandjour. Il s'attribue lui même à la révélation du Bouddha Amitaba et de son fils Padmapani ou Avatokileswara le patron du Thibet, qui, d'après la croyance populaire, s'est incarné à perpétuité dans le Dalai-Lama par un rayon de lumière. C'est le livre d'enseignement dogmatique universellement adopté au Thibet et le plus répandu dans toute l'Asie Centrale. On y trouve l'original de la formule: Om mani padmé oum dont Schlaggenweit a donné une version aujourd'hui universellement adoptée. Adoration! le joyau dans le lotus, ainsi-soit-il! La première statue d'Avalokétiswara, dite existante par elle-même, fut érigée par le roi Srong Tsan ban po qui la fit venir de l'extrême Sud, sans doute de Ceylan. Avakitoleswara a été pris pour patron du Thibet, sans doute parce que le Bouddhisme y fut apporté par des religieux venant du Nord de l'Inde où Avokiteleswara était fort honoré, comme nous l'avons vu dans le voyage de Hiouen-Tsang.

La conversion du Thibet fut continuée successivement par les deux épouses du roi des Dara Ekan blancs et verts. La première était Bribsun, fille du roi du Nepaul, probablement tributaire du Thibet; elle en fit venir les écrits sa-

crés. La seconde Ven Tsching était la fille de l'Empereur de Chine dont le roi avait conquis la main par ses victoires ; elle apporta des livres et des statues bouddhiques. Ces reines fondèrent les deux premiers couvents bouddhistes.

Le roi fut, à tous égards, un grand civilisateur. Il prescrivit : les devoirs envers les parents, l'assistance aux vieillards et aux infirmes, la sobriété, l'humanité envers les ennemis, la probité dans les transactions, la pudeur et la modestie.

Kri Srong, son 5^e successeur qui régna de 740 à 786 après J.-C., fut contraire au Bouddhisme dans son âge mûr et le favorisa dans sa vieillesse.

Il fit venir de l'Inde un grand nombre de docteurs, entre autres le Bodhisattwa Çanta Raxita.

Il fit construire, avec le monastère de Bsamn Jafs, un grand temple qu'on considéra comme une merveille et qui est un mélange des styles thibétain, hindou et chinois.

Il reconnut le bouddhisme comme religion d'état ; c'est de lui que date le premier établissement du Lamaïsme.

Il envoya des Thibétains dans l'Inde pour étudier ; ceux-ci de retour formèrent des élèves et, avec leur aide, entreprirent une traduction en Thibétain des livres sacrés du Bouddhisme écrits en sanscrit. Elle ne fut terminée que sous les successeurs du Roi. Le principal traducteur fut Padma Sambava, originaire d'Oudiana où le Bouddhisme était fort infecté de sivaïsme.

Le roi Kri Strong fut, à cause de sa sagesse, honoré comme une incarnation du Bodhisattva Mandschukri. Vint ensuite l'infidèle glang ther, persécuteur de la religion, le Julien l'Apostat du Thibet.

Le Lamaïsme fut proscrit pendant près de 80 ans sous ce roi et ses successeurs. Sa restauration complète et définitive n'eut lieu qu'en 971.

De 971 à 1389, les sectes religieuses et surtout les schismes monastiques se multiplièrent sous divers noms jusqu'au nombre de 18 principales qu'on a appelées les sectes rouges pour les distinguer des Guélong de la réforme de Tsong-ka-pa reconnue comme la religion officielle par la dynastie Mantchoue, la dynastie actuelle.

Le Pandit Attisha fonda beaucoup de monastères au

xiii^e siècle. Il appartenait à une école qui répudiait le Ci-vaïsme. C'est de celle qu'il fonda que sortit le réformateur Tsong-ka-pa. La hiérarchie ecclésiastique se fortifia alors et grandit rapidement. Il s'établit des couvents et des sectes possédant de grands biens, qui étaient de véritables fiefs, car alors les populations faisaient partie de la propriété au Thibet.

Peu après, les deux grands Lamas de Ssa Sskja et de Brigund se disputèrent la suprématie et en vinrent aux mains. L'Empereur de Chine pris pour arbitre, se prononça pour le premier, bien qu'il eût été défait ; et, depuis, la dignité de grand Lama resta dans sa famille, ou du moins à ses successeurs à Ssa-Sskja.

On voit par là que les divers monastères et les différents dignitaires religieux s'étaient mis au-dessus de tous les pouvoirs et que les grand Lamas de Ssa Ssjka qui revendiquaient une suprématie sur les autres chefs de couvents, en obtinrent la confirmation par l'intervention de l'Empereur de la Chine.

A part cela, il n'est point acquis que la Chine ait eu quelque suprématie effective sur le Thibet avant Mongka et Chubilai Chagan.

En même temps la Hiérarchie religieuse s'organisa d'une manière toute particulière.

Les Religieux venus de l'Inde prirent vis-à-vis des Bod grossiers et faciles à gouverner une position plus haute que celle qu'ils avaient occupée dans l'Inde où ils avaient des rivaux et des antagonistes.

L'établissement de la hiérarchie lamaïque fut sans doute une extension de la juridiction des Grands Gourous brahmaniques que nous avons décrite.

Cette juridiction divisa le territoire en un certain nombre de circonscriptions pareilles à des diocèses. Comme il existait alors au Thibet une sorte de servage de la glèbe ou du moins de la tente, les donations de grandes terres, faites, soit aux lamasseries soit aux gouroux, entraînaient la possession des habitants de ces terres soit pasteurs, soit agriculteurs. C'est ainsi que les chefs de couvents ou de circonscriptions religieuses devinrent au Thibet, comme au Moyen âge, possesseurs féodaux ou princes temporels, puis à la chute de la royauté, des princes souverains. Il est très probable d'ailleurs que les Thibétains confèrent

d'eux-mêmes et volontairement à leurs chefs spirituels la direction de leurs affaires temporelles, ce qui leur assura la suprématie.

L'ancien Lamaïsme établit, avec des restrictions et des conditions, l'hérédité sacerdotale. Les princes spirituels, à la manière des Brahmanes, se mariaient et restaient mariés jusqu'à ce qu'ils eussent un fils, de telle sorte que les hautes charges ecclésiastiques étaient, au moins en partie, héréditaires.

Cette organisation tout à fait contraire à la conception que Bouddha avait eue de la vie religieuse, montre que le Lamaïsme ancien était un mélange de Shamanisme, de Sivaïsme et de Mysticisme ou Tantrisme.

La réforme de Tsong-Ka-pa originaire de la Mongolie fut donc une véritable restauration, ou si l'on aime mieux un retour au Bouddhisme tel qu'il existait avant ses compromissions avec le Brahmanisme dans le Nord, et qu'il s'est conservé dans le Sud de l'Inde jusqu'à son extinction, à Ceylan, en Birmanie, et même en grande partie en Chine.

Le nom de *secte de la Vertu* que Tsong-Ka-pa adopta paraît à la fois emprunté à la phraséologie morale Chinoise dans le but de plaire à la Chine, et choisi pour bien caractériser la réforme comme portant principalement sur les mœurs et sur les œuvres.

Lorsqu'il pénétra du Nord de l'Inde dans le Thibet, le Bouddhisme du Nord était arrivé au Mysticisme (magie) et au Tantrisme imprégné de Civaïsme ; lesquels n'étaient tous deux qu'un recul vers le Brahmanisme poussé à ses conséquences dernières.

Arrivant au Thibet ainsi altéré, il y fit, sans difficulté, des concessions au Shamanisme, culte des esprits qui régnait dans toute la Haute Asie, depuis la Sibérie dont on le prétend originaire et où il existe, dit-on, encore aujourd'hui. Ce compromis introduisit dans le culte une part pour les esprits et pour le feu cher aux Shamanistes et donna une large place à l'exorcisme et à la magie.

La couleur rouge qu'adoptèrent les religieux bouddhistes au lieu de la jaune qu'ils portaient dans l'Inde, fut sans doute avec le nom de Lamas un emprunt au Shamanisme adorateur du feu.

2. *Le Tandjour, le Kandjour et les Praçangas.*

Le Thibet n'eut d'abord que la science Indienne ; toutes les traductions du sanscrit furent réunies dans deux compilations, le Kandjour ou les commandements, et le Tandjour ou la doctrine. Cette division paraît correspondre à la division des livres brahmaniques, la révélation et la tradition. Ces deux collections sont répandues dans toute l'Asie Centrale. Elles comprennent les Praçangas.

3. *Le Tandjour et les écoles bouddhistes au Thibet.*

Le Tandjour comprend toute la science de l'époque qui ne pouvait être rapportée spécialement au Bouddha ; entre autres matières, la logique, la rhétorique, la grammaire sanscrite. Tous ces traités forment 225 volumes. Il y a en outre la collection des Bom ou Cent mille, vaste compilation d'histoires des principaux personnages de la religion Bouddhique, semblable à notre fameuse collection de la Vie des Saints. On pourrait probablement y trouver, comme dans celle-ci, des renseignements précieux pour l'histoire et la géographie anciennes. — Les Thibétains ont de plus des traités spéciaux de diverses sciences et enfin les chants populaires. Ils chantent toujours, en travaillant, en voyageant et même en dansant.

La langue parlée diffère de la langue écrite en sorte quela plupart des Thibétains lisent sans comprendre.

Leurs Bibliothèques sont des édifices rectangulaires qui ressemblent beaucoup aux temples.

Le Kandjour est considéré comme la parole de Bouddha ; il comprend 108 volumes, Koros dit Cent, classés en 8 divisions ; 1, discipline. 2, sagesse transcendante ; 3, la Sangha association des Bouddhas ; 4, le joyau ou amas de joyaux sublime ; 5, les soutras ou aphorismes dont le plus renommé est le Mané Kamboun ; 6, les traités de la déli-

vance, 7 et 8 les Tantras et les charmes (Mysticisme)¹.

Nous allons resumer ce qui, dans le Kandjour, présente le plus d'intérêt au point de vue doctrinal.

Les Lamas admettent les Praçangas, un des systèmes des Madeiamika, comme expliquant seuls pleinement et véritablement la pensée de Bouddha. Cette École, dont Bourdapalipta commentateur des œuvres de Nagardjuna et d'Areiaçanga est regardé comme le chef, a adopté les 17 livres des Pradjanaparamita et beaucoup d'autres du grand véhicule à l'exclusion toutefois de ceux des Yogatcheria qu'ils combattent. Contrairement à ceux-ci, les Praçanga attribuent à l'enseignement de Bouddha deux

¹ La première division contient des détails intéressants sur la vie du Bouddha, sur l'établissement de l'ordre religieux et la confession bouddhique. En voici quelques-uns :

Çakyamouni.

Vol II. Çakyamouni accepte l'invitation d'Arma Skyong, riche courtisane qui résidait dans un parc hors de la ville, et reçoit d'elle pendant 15 jours l'hospitalité avec ses disciples.

Vol III. Sa-gama une dévote à Bouddha ; lui fait don de pièces de coton afin que ses religieux ne se baignent pas nus.

Il fait des concessions à ses religieux épuisés et découragés dans une famine.

Il dévoile l'imposture d'un astrologue.

La Confession Bouddhique.

XII. L'homme intérieur. — Devoir de se rappeler toute faute ou péché commis et de se confesser à un religieux. — Amendement de soi-même. Délai fixé par la congrégation pour le repentir.

XIII. Le changement de soi-même. — Repentir, comment on obtient le pardon des religieux.

XIV. Négliger ou abandonner la fête de la confession ; la dégénération et la corruption des religieux sont décrites dans plusieurs passages.

Religieux.

XV. Règles pour le logement et le coucher.

XVI. Sur les disputes et querelles entre religieux, etc.

sens : le sens direct (que nous appellerions judaïque) et le sens oblique, c'est-à-dire, qu'il faut lire entre les lignes. Ils soutiennent que tout ce dont l'existence n'est point absolument certaine n'est que nominal, une illusion, comme la corde que, dans l'obscurité, nous prenons pour un serpent.

Les Praçanga prétendent qu'ils diffèrent de tous les autres systèmes dans les points suivants :

1. Ils admettent l'existence *conditionnelle* des objets extérieurs, c'est-à-dire, leur existence en tant que notions, mais non en tant que réalités absolues. Ils reconnaissent au contraire l'existence absolue de l'Alaya ¹ dont il est question dans beaucoup de Sutras, mais obliquement.

2. Entre les deux *non moi* (le matériel et le personnel), il n'y a pas de différence, leur essence commune étant le Vide. Les Praçanga admettent que c'est la notion du moi qui produit les trois poisons ; la passion, la colère et l'ignorance ; tandis que d'après les autres écoles elle ne produit que l'ignorance.

3. Sans la raison suprême, la bodhi, que l'on obtient en parvenant à l'état de Bouddha, il n'y a point de connaissance infaillible ; l'homme n'est qu'erreur.

4. Appercevoir grossièrement par la simple contemplation les seize aspects des quatre vérités, n'est pas le privilège exclusif des saints. Les autres le peuvent aussi ; mais la simple notion de ces 16 aspects ne suffit pas pour entrer dans le chemin de la perfection, il faut encore l'intuition du Vide (défini comme nous l'avons vu ailleurs, le Counéata, espace immatériel.)

5. Les trois temps existent ; le passé comme causalité du présent, l'avenir comme son effet ; Bouddha n'a pas ordonné de rejeter ce qui, dans le monde externe, est accepté quand cela est d'accord avec le bon sens, le sens de tous, par exemple la croyance à ce qui nous apparaît (on distingue ici entre la « *notion* » du monde qui est admise

¹ C'est la doctrine de la secte Hosso du Japon. Il n'y a rien en dehors de la pensée ou connaissance. Il y a huit espèces de connaissances ; la dernière qui contient toutes les autres est l'Alaya Vyjnara, ou mode produit par elle ou son émanation. Elle est donc le sujet absolu, le moi de Fichte. (Voir dans la suite de cet ouvrage, au Japon, la secte Hosso.

comme nominale, quoiqu'elle ne contienne pas en elle-même la réalité absolue, et « la condition » du monde qui n'est pas admise parce qu'elle est en contradiction avec le bon sens.)

6. Rejetant les livres des Yogatchéria, les Praçanga ne reconnaissent point ce qui se voit comme une réalité substantielle (vidjana).

7. Deux espèces de Nirvana sont propres aux Bouddha ; le Nirvana avec un reste et le Nirvana sans reste. Dans le premier les vanités (l'ignorance et l'illusion) ont disparu ; mais il y a encore l'influence des passions qui n'existe pas dans le dernier.

8. Le dernier point qui est considéré comme le plus important est un système particulier de négation des deux extrêmes, l'existence et la non existence. (*Par le moyen de la négation de la fin de l'être dans une suite d'apparitions conditionnelles, on nie aussi la fin du non être qui ne se trouve point dans le Paramarta* (la doctrine).

Pour expliquer cette phrase ; il faut se reporter aux démonstrations infiniment étendues par lesquelles les Praçanga établissent le *non moi* et nient que quoi que ce soit puisse se former de soi-même.

Ainsi que nous l'avons vu, certaines écoles bouddhistes admettent deux non moi : le nom moi de la nature et le non moi de l'homme ; le dernier, selon elles, est la conséquence du premier. Ils croient prouver le *non moi* (la non réalité) de la nature ou des objets par des raisonnements tels que ceux-ci !

« Si la plante est venue par elle-même, d'elle-même, ce n'est pas un composé ; mais il est certain qu'elle est un composé ;

« S'il existait en nous quelque chose d'absolu, la faculté d'entendre serait aussi la faculté de voir et parce que les sens de l'ouïe et de la vue devraient se confondre dans une seule identité ;

« Ce qui est commun (ou un) ne saurait appartenir en propre à plusieurs, car il est un et indivisible, et tel qu'on devrait supposer le moi s'il existait. — Si la plante avait une existence substantielle, elle n'aurait pas besoin de renaître puisqu'elle se contiendrait elle-même en elle-même.

« Si quelque Shanda (élément), par exemple la sensa-

tion, a une existence propre, un autre Shanda, par exemple la forme, doit avoir aussi une existence propre ; alors la forme ne pourrait nous parvenir par la sensation, puisque la forme et la sensation, toutes deux substances, seraient égales, indépendantes et nullement liées ». Ces quelques citations nous donnent une idée des subtibilités sans nombre, sans fin et insaisissables de la Scholastique bouddhiste.

Bouddha, disent les Praçanga a montré le chemin pour les Paradis par les œuvres et la pratique des vertus ; et celui pour la délivrance, par le perfectionnement de l'intelligence. De là la division des êtres en trois classes.

La première comprend le commun des hommes qui s'efforce d'obtenir le Paradis ;

A la seconde appartiennent les Hinyanistes qui suivent le Petit Véhicule pour entrer dans le Nirvana par les œuvres et la méditation ;

Enfin au plus degré sont les Mahayanistes qui se livrent à la contemplation pour devenir des Bouddhas.

Il y a une autre classification des Ecoles bouddhistes qui s'applique surtout à la Chine et au Japon.

1° La terre pure ; on obtient le Paradis par la foi et la confiance dans l'Amitabha Bouddha.

2° Chemin milieu ; l'état de Bouddha s'obtient en travaillant pour soi et pour les autres ;

3° Contemplation ; l'éclairement se produit par l'intuition et la contemplation.

Les séjours de récompense ou sièges au-dessus de celui de l'homme sont, chez les Thibétains, en harmonie avec les Sutras développés et différents de ceux que nous avons indiqués dans la vie de Bouddha d'après les Sutras simples ou les plus anciens ; on y reconnaît beaucoup de concessions au brahmanisme.

On admet au Thibet que la partie supérieure du Mont Mérou est divisée en vingt-quatre étages.

Au premier, sont des génies de l'atmosphère, sans doute ceux de la croyance populaire au Démonisme que les missionnaires bouddhistes auront, par compromis, assimilés aux Yakschas des Soutras, soumis au pouvoir de Bouddha ou même de ses religieux.

A leur tête et quelquefois à leur place, on met les Maharadjas, les quatre grands rois qui commandent aux

génies secondaires et dont les palais regardent les 4 points cardinaux.

Au second : les 33 dieux qui, dans le système brahmanique, font marcher l'Univers ; ou bien les Garoudas.

Au troisième : les Yamas « ceux qui sont exempts de combats » ; ils mesurent leurs jours et leurs nuits sur l'épanouissement des feuilles de lotus, quelquefois, à leur place, on met les Nagas.

Au quatrième sont les Tuchitas ou dieux (devas) satisfaits qui figurent chez tous les Bouddhistes. C'est le séjour de tous les Bodhi-Sattvas destinés à devenir des Bouddhas. Le Bouddha Gautama y a demeuré et maintenant Maitréya y préside.

Au cinquième étage sont les dieux (dévas) qui trouvent leur volupté dans leurs transformations miraculeuses ; au sixième sont ceux qui agissent sur les transformations des autres et peuvent les modifier : *prodigiorum virtute eminentes*. Il y a une autre définition des 5^e et 6^e étages, plutôt brahmanique que bouddhiste : Le 5^e est la demeure des êtres « qui jouissent constamment de plaisirs provenant d'eux-mêmes » ; le 6^e, celle des êtres « dont la félicité provient des autres. »

Les habitants du 6^e ciel sont aussi appelés Maras ; ce sont les dieux des désirs sensuels. Leur chef est Mara, le tentateur perpétuel désigné aussi sous le nom de Kama. Il est supérieur à tous les dieux des mondes des sens, même à Sakra ou Indra ; on l'a quelquefois mais à tort, nommé le satan Bouddhiste. C'est plutôt un dieu supérieur dont le pouvoir consiste à exciter les désirs charnels.

Région de la vraie forme (Rupa). Dans les étages au-dessus du sixième, il n'y a plus ni distinction de sexes, ni désirs sensuels, on suppose que l'on arrive à cet état par la Dyana ou l'exercice de la méditation mystique abstraite.

C'est pour un Bouddhiste accompli l'exercice religieux par excellence ; le dévot qui le pratique pleinement à l'un quelconque de ses quatre degrés ne peut plus renaître que dans un ciel au-dessus du sixième.

Le premier degré du Dhyâna consiste dans la concentration (Dharana) de l'esprit, en même temps que la pensée s'arrête complètement sur un objet unique, de manière à obtenir une joie extatique et la sérénité.

Au second degré on concentre l'esprit (ou l'âme) sur lui-même avec une intensité telle que la faculté de pensée elle-même est paralysée et qu'il ne reste plus qu'une joie extatique et la sérénité.

Au troisième degré, il ne reste qu'une sérénité parfaite.

Le quatrième degré est un état anesthésique d'indifférence absolue et de torpeur, dans lequel il n'y a ni la pensée, ni aucune joie ou sérénité dont on ait conscience. On l'appelle aussi samadhi. Les dévots qui la pratiquent ne se font pas brûler et leurs tombes se nomment samadhs (extase). On croit généralement dans l'Inde et au Thibet qu'un homme dont le corps est spiritualisé (anesthésié) par une abstraction intense (Dyana) ne meurt jamais, dans le sens de subir corruption, dissolution. Quand on le suppose mort, il est (pense-t-on) dans un état de transport extatique ou léthargie qui peut durer des siècles, et en conséquence on enterre généralement son corps dans une attitude assise.

Il ne faut pas contondre ces quatre degrés de la Dyana avec les quatre grandes réflexions ou méditations et les cinq contemplations (voir plus loin) qui sont moins abstraites et ont les objectifs plus terrestres.

Continuons l'énumération des cioux superposés :

Viennent d'abord les sièges ou dieux de la première contemplation :

Au 7^e étage, les Brahmas Kaiykas « ceux qui forment la suite de Brahma ; au 8^e les ministres de Brahma ; au 9^e ceux qui composent l'assemblée de Brahma ; au 10^e les grands Brahmas.

Les livres Népalais suppriment l'assemblée de Brahma. Ils rappellent à chaque page l'existence d'un Brahma unique, sous le titre : « Brahma, le souverain des êtres qui souffrent. »

Les cioux de Brahma proviennent évidemment du Bouddhisme Indien du Nord, probablement du Népal. Ainsi que les cioux précédents, ils montrent les concessions au moins de forme que le Bouddhisme a faites au Brahmanisme populaire et les transformations qu'il a fait subir aux caractères divers des dieux Indiens pour les introduire dans son Panthéon.

Les trois sièges au-dessus appartiennent aux dieux lu-

mineux de la seconde contemplation, éclat ordinaire, grand éclat, éclat infini. Ce sont les régions de la vraie lumière spirituelle.

Puis viennent les trois sièges de la troisième contemplation : pureté limitée, grande pureté, pureté absolue.

Dans les huit séjours de la quatrième contemplation sont les dieux sans nuages, ceux qui naissent de la pureté, ceux qui ont les grandes récompenses, ceux qui n'ont point de préoccupations, ceux qui sont exempts de chagrins, ceux qui ont la vue parfaite, ceux qui ont une belle apparence, enfin les dieux aux beaux visages ou les plus élevés.

Vient enfin la région des êtres *sans forme*, Arupa-loka. C'est la demeure des êtres les plus subtils, qui sont de pures abstractions comme les Dyani Bouddhas. Elle se divise en 4 étages, de spiritualité ou plutôt de métaphysique de plus en plus raffinée. Le plus élevé se compose d'êtres qui ne sont *ni conscients ni inconscients*. C'est le comble ! La région Arupa ne se trouve que dans le Bouddhisme mystique ; elle ne figure pas sur la liste des cieux du Thibet.

Les sièges des désirs et de la concupiscence sont encore l'objet des aspirations et des espérances des laïques qui forment la classe de la première capacité.

Quant aux religieux, aux hommes du second et du troisième degré de capacité, ils ont perdu de vue à peu près le Nirvana où ils pensent qu'il n'y a plus aucune conscience de l'existence, et par conséquent les degrés pour y atteindre ; ils s'efforcent d'obtenir le Sukhavati, le ciel d'Occident par des moyens beaucoup plus rapides que les offrandes et les mortifications et qui consistent en des invocations et la dévotion aux Bouddhas et spécialement à Amitabha, le Bouddha à l'éclat incommensurable.

Le sukhavati est un paradis dont les habitants tous du sexe masculin et sans passions, sont exaltés dans la dévotion par le beau chant des oiseaux, et reçoivent la nourriture et le vêtement par le simple désir. Ils sont dans la voie pour arriver sans obstacle, à l'état de Bouddha. Ils prennent toutes les formes pour descendre sur terre comme bienfaiteurs sans être sujets à la renaissance. Dans le Bouddhisme Japonais nous donnerons des détails beaucoup plus amples sur le Sukhavati.

Il est aussi question dans le Kandjour, d'Adi-Bouddha, « le Bouddha primordial » primitif, unique, dont les innombrables Bouddhas ne sont qu'une émanation ou manifestation.

Voici les mentions que Kosma de Koros fait soit de l'Adi-Bouddha, soit de ce qui peut en être considéré comme l'équivalent ¹.

— Le premier être moral. — Identité de tous les Bouddhas avec lui. — Le Bouddha primordial et suprême (Paramadhi Buddha) ².

L'Être suprême ou la cause des causes. — La Nature ou Essence divine, identité de l'âme humaine avec elle. — L'existence de Dieu être suprême. Union avec Dieu. — L'être suprême, union mystique avec l'Être suprême. C'est l'âme suprême qui parle dans Rgyud XX I^o. La suprême intelligence à laquelle il faut être uni et qui parle dans Rgyud XXI I^o, est Vajrasattva ; elle est aussi appelée Pradhâna et Purusa, noms qui semblent des doctrines étrangères au système Tantrique associées plus ou moins logiquement et étroitement à celles qui lui sont propres.

4. *Mysticisme.*

Dans le petit comme dans le grand Véhicule, on trouve : le Chamata ou la concentration de l'esprit sur un seul point et le Vaipachéiana travail analytique qui conduit à l'intuition du Vide ou à la vue du Bouddha avec les signes caractéristiques.

La réunion du Chamata et du Vairachéiana jusqu'à une complète unité est un exercice laborieux auquel se livrent les mystiques.

Le grand Véhicule contemplatif contient en outre la

¹ Analyse du Kandjour par Léon Feer, vocabulaire, annales du musée Guimet.

² Comme l'Adi Bouddha est considéré surtout comme lumière suprême, et comme son apparition dans l'Inde est relativement moderne, Eytel le regarde comme une conception gnostique que le Népaül a empruntée à la Perse dont il est voisin.

doctrine de la toute-puissance des Daranis (mantrans).

Chaque être, chaque notion est exprimé dans ces formules et quiconque les possède, soit en les récitant, soit en les lisant, acquiert pouvoir sur cet être et obtient ces notions sous une forme algébrique ¹.

Cette croyance repose sur l'idée formulée dans le *Mimansa* que le nom écrit ou parlé forme l'essence ou la substance de la chose, de telle sorte que, *par le nom*, on peut commander à l'Être dont le nom est lu ou prononcé. C'est ainsi qu'est appelé le cœur du Tathagatha, des Bodisattvas, etc.

Cette superstition, très générale en Chine, est un héritage évident des mantrans brahmaniques.

Les Darani, comme tout ce qui s'est introduit du Brahmanisme dans le Bouddhisme, sont compris dans ce développement dans lequel s'est formé le Tantrisme. Avec eux, s'introduisirent les Moudras, autre symbole brahmanique. Lorsqu'on ne peut se procurer la matière des offrandes que l'on voudrait faire, on peut la remplacer par de certaines positions des doigts, parce que tous les sujets sont égaux entre eux.

Celui qui s'occupe d'enchantements doit être d'une pureté notoire, il doit posséder des notions claires sur l'essence des sujets et être arrivé à l'extase par la contemplation.

Dans les Tantras, Chamata et Yipachéiana figurent ensemble comme l'union de l'intelligence et de la pratique, ou du Bonheur et du Vide : « L'accord du corps, de l'âme et de la parole, élève l'homme à un degré supérieur. L'esprit se livre à la contemplation de quelque Bouddha, le corps en figure l'attribut par des Moudras et la langue récite le Darani ou parole du Bouddha. Par là on s'harmonise peu à peu avec le Bouddha, on se régénère en lui, on se divinise ², enfin on obtient le Ciddi supérieur et l'on atteint le but que l'on poursuit.

¹ La secte Singon qui représente le mysticisme au Japon a hérité de cette doctrine. Voir son exposé dans la dernière partie de cet ouvrage, le Bouddhisme Japonais (Le Japon).

² On retrouve ce langage et ces procédés dans les ordres religieux mystiques de l'Islam qui paraissent les héritiers du mysticisme bouddhique. (Voir notre mémoire sur les Origines

Aux yeux de l'École mystique, ce procédé est beaucoup plus prompt que tous ceux enseignés par le Petit et le Grand Véhicule. La conquête de la Bodhi du Bouddha, accomplie par les procédés des écoles antérieures, peut durer plusieurs siècles ; par le moyen des enchantements on l'obtient quelquefois en une seule renaissance.

Le Bouddhisme thibétain a adopté complètement cette croyance qui ne s'était introduite dans le Bouddhisme Indien du Nord que postérieurement à la conversion de la Chine. Dans le Soutra de Badrapala, qui fait partie du Kandjour, nous en trouvons une application au Bouddha Amitaba ; (elle s'applique aussi à d'autres Bouddhas ou dieux et aux Bouddhas mythologiques).

« On se figure par l'esprit et comme une vision, ce Bouddha avec son royaume céleste : d'abord le sommet de la tête, les cheveux, le front, les sourcils et jusqu'au nombril ; puis la lumière dardée séparément de chacune des parties de son corps ; puis le cœur et en tout vingt-huit représentations ¹. On peut aussi se procurer la vision du Bouddha en regardant son maître ou Gourou comme un Bouddha, c'est là encore un emprunt au Brahmanisme ; ces respects que l'on a pour le Gourou au Thibet sont prescrits presque littéralement par la loi de Manou.

La méditation qui repose sur les signes authentiques de tous les objets, se nomme la méditation sur Bouddha.

Le Badrapala soutra donne aussi des prescriptions pieuses : contempler la contingence de toutes choses, le non moi, la souffrance ; *honorer et faire honorer Bouddha ; réciter des prières, chanter les mérites du Bouddha, ses signes particuliers et ses marques ; par la contemplation du cœur de Bouddha on aura la réflexion sur la grande miséricorde et sur les souffrances de l'enfer* ². La nature du Tathâghata

et tendances diverses des ordres religieux musulmans de l'Algérie) Annales de l'Extrême Orient.

¹ Nous savons que le Brahme, dans le Sandia, se divinise en Vichnou.

² Ce qui est souligné se lit sans beaucoup de différences dans certains livres chrétiens de piété mystique et se retrouve littéralement chez les mystiques musulmans.

est cachée dans tous les êtres, de même qu'un enfant chéri est conservé dans les entrailles d'une pauvre mère.

Le Bouddha nouçmritti soutra donne les règles de la contemplation :

1. Contempler la fausseté des cinq aveuglements ou les chaînes : la colère, la souffrance, l'ignorance, l'avidité, la passion.

2. S'exercer sur le Chanata ou le Vipachéiana.

3. Réfléchir sur les trois espèces de vides, sur les quatre degrés, sur les deux routes, les 37 articles, les dix biens ; sur les douze puissances de Bouddha, ses 10 épithètes, ses signes particuliers et ses marques ; sur les six pénétrations et les cinq vertus ; arriver à la conviction que les Shandas (éléments) quoique divers de formes, ne sont pas autre chose que le Tathâghata ; que l'incomparable Bodhi ne s'acquiert ni par le corps ni par l'esprit, mais qu'elle n'en est point non plus séparée.

4. Il faut écarter la notion du moi (l'idée).

Le makhaçamaia Soutra considéré comme le représentant du Mysticisme nous montre Bouddha se transportant dans un édifice de la grandeur de mille mondes avec un cortège innombrable dont font partie Mandjuckri et d'autres Bodhisattvas sous la forme féminine ; en toussant il appelle à lui les hommes et les esprits : quelques Bodhisattvas plongés dans la contemplation font venir le roi des Démons (lisez Esprits) et l'engagent à prier Bouddha de prêcher.

D'après l'Ecole mystique, Bouddha et même les Religieux peuvent prendre les êtres malfaisants tels que les Racksasas, les enchaîner par des conjurations, les convertir et alors leur faire jurer de ne faire tort à personne ; c'est là-dessus qu'est fondée la conjuration actuelle des esprits, la prière pour la pluie, la guérison des maladies, etc.

Pour la doctrine mystique, il n'est point d'ennemi ; elle conduit constamment le démon devant Bouddha et lui fait rendre un hommage volontaire ou forcé de la doctrine du maître. Les Soutras montrent toujours la subordination des démons à la religion. Ils sont nombreux ainsi que leurs chefs ; les uns se convertissent, les autres restent hostiles.

Les légendes contenues dans le Makhaçamaia Soutra se

terminent souvent par des *prédications*. Le héros de la légende deviendra Bouddha dans des circonstances qui sont indiquées ; cela s'appelle : « recevoir la prédiction » ce qui est caractéristique dans le mysticisme ; tandis que le Bouddhisme primitif fait tout dépendre des seuls efforts personnels, le mysticisme attribue une influence prépondérante à la bénédiction dont la notion est étroitement liée à celle de la prédiction.

Bouddha prêche sur la confession ; le Makhamia revient souvent sur ce sujet ; c'est un des points fondamentaux du Mysticisme qui s'est efforcé de réchauffer le Bouddhisme glacé par l'anéantissante doctrine des Pradjanaparamita.

Puis Bouddha confie le monde et la conservation de la doctrine aux quatre Matraradjas (grands rois des quatre points cardinaux) et aussi aux Dewas, aux Nagas et aux Assouras qui se sont repentis en entendant sa prédication. C'était évidemment une manière de colorer une concession faite aux superstitions populaires.

Le soutra « sur les Dix Roues » enseigne qu'il ne faut pas mépriser un religieux qui a violé ses vœux, s'il a la faculté contemplative. La contemplation est ainsi mise au-dessus de la moralité, ce dogme est accepté aujourd'hui au Tibet ¹.

Des soutras donnent les noms des Bouddhas, des Bodhisattva et des Pratiéka Bouddhas jusqu'au nombre de 11000. Il est très vraisemblable que ces noms sont ceux des saints personnages qui ont existé autrefois ; quelques soutras joignent aux noms des Bouddhas les Darani qui en représentent le cœur. D'autres décrivent les vies des Bouddha à venir. L'un d'eux enseigne que pour mériter de renaître auprès de Maitréya, il faut contempler dans une vision unique la trinité d'Abida, de Mandchukri et de Kchitigarba qui, originellement, a joué pour la délivrance des êtres animés le rôle qui a été attribué ensuite à Avekitoleswara.

Viennent ensuite des soutras qui mettent les Bodisattvas au niveau et même au-dessus des Bouddhas et qui prennent un grand nombre de Bouddhas magiques pour des Bouddhas réels.

¹ Il l'est également par les ordres religieux mystiques de l'Islam et par des mystiques espagnols.

5. *Les Darani.*

La collection des Daranis forme le 1^{er} tome du Kandjour Thibétain. Leur objet avoué est de conjurer les dangers et de calmer les frayeurs superstitieuses¹. Il y a beaucoup de petites légendes dans ce sens. On peut considérer comme des Daranis les diverses dénominations ou épithètes des Bouddhas et des Bodhisattvas et celles des monuments. La vertu mystique de celles-ci procure l'aide de celui qui est dénommé soit oralement soit par écrit ; l'entretien des monuments religieux et les processions autour d'eux ont la même propriété. Certains Daranis couvrent les monuments et les idoles.

Avec eux apparaissent dans la théorie des conjurations, les sacrifices expiatoires (Bala) pour éloigner les mauvais esprits. C'est principalement là-dessus qu'est fondée la cérémonie des funérailles. Les conjurations et les Moudras détruisent l'enfer qui peut-être attend le mort ; on invoque les Préta et on les fléchit ; on évoque les péchés du défunt et on les annule ; on fait paraître ses bonnes œuvres, on prépare le breuvage qu'on verse dans la gorge du défunt ouverte par les Moudras et les Daranis ; on lui donne la consécration des trois joyaux.

Par là on lui procure une meilleure renaissance et on prépare en lui un homme religieux dans la vie future. Comme cérémonial c'est presque le retour au Brahmanisme ; comme doctrine, c'est tout le contraire du dogme de Bouddha sur l'influence absolue et exclusive des mérites et des démérites. Mais en même temps, c'est la tendresse pieuse et compatissante de presque toutes les religions, pour les morts.

Le soutra tantrique de la conservation ajoute que si l'homme n'a été ni bon ni mauvais, comme il ne renaîtra

¹ Ne pouvant empêcher le peuple de croire aux Esprits et aux démons et aux charmes, le Bouddhisme a pris le parti de lui donner des remèdes imaginaires pour des maux imaginaires.

nulle part, son âme restera dans la tombe (cela paraît une interpolation chinoise); en cas contraire, il ira au ciel ou dans l'enfer.

Il ajoute encore que notre monde étant corrompu, on doit désirer renaître dans les autres mondes et particulièrement dans le royaume d'Amitabha. Les vœux et les prières procurent la renaissance dans les régions pures du monde de Bouddha; mais l'aumône au nom d'un défunt réduit sa peine, et celui qui la fait, a la septième partie de cet avantage, si l'on donne en entier la fortune particulière du défunt, on peut le sauver de l'enfer (il faut se rappeler que les enfers bouddhiques ne sont que des purgatoires¹).

Pour que les Daranis opèrent, il faut qu'ils soient récités ou lus un grand nombre de fois. C'est pourquoi cette récitation ou cette lecture a été remplacée au Thibet et en Mongolie par la roue à prières.

Il y a tout un système pour assurer l'efficacité des Daranis.

Celui qui y a recours doit croire aux trois joyaux, brûler des aromates, donner une place dans son cœur aux Bouddhas et Bodhisattvas. — Enfin on dresse des autels autour des Daranis. Dans ces conditions, les Daranis deviennent presque des formules de prières et la croyance à leur efficacité n'est plus que l'exagération de la croyance à l'efficacité de la prière. En fait, dans tout ce qui précède et dans ce que nous verrons de la dévotion des Thibétains, il y a à peu près confusion entre les Daranis et les prières.

Après avoir vu les objets dans les noms, puis les noms dans les lettres, on a attribué aux lettres une valeur substantielle et un pouvoir mystique.

L'usage des chapelets pour compter les répétitions des

¹ Il y a dans l'ensemble une ressemblance incontestable entre ces croyances et les croyances catholiques. Il faut remarquer toutefois que, d'après ces dernières, ce sont les prières, les mortifications etc. des vivants, bien plus que les aumônes, qui servent pour les âmes du purgatoire et que les souffrances que s'impose un dévôt catholique à l'intention des âmes du purgatoire sont comptées à celles-ci avec un énorme coefficient en leur faveur; par exemple une année de cilice du dévôt réduira de mille années le supplice du feu des âmes châtiées.

prières ou des formules rentre dans cet ordre d'idées, les nombres ayant été considérés comme pouvant remplacer les prières ou formules comptées ou censées l'être.

Dans la contemplation des Daranis ou des lettres qui représentent la substance d'un Bouddha ou d'un Bodhisattva, on doit se figurer le voir sur son propre cœur, ou sur le nombril ou une autre partie du corps.

Le Darani *qui protège le Royaume*, fait dire Bouddha plongé dans le Çanadi :

« C'est dans notre esprit qu'il faut chercher le corps de l'Omniscience ; la raison qui sait tout est aussi engendrée par l'esprit. L'esprit est de même nature que le vide (couniata espace immatériel). Il en est de même de la Bodhi et du Darani.

« L'exercice du Çanadi est accessible à tous, même aux insensés qui ont commis les cinq péchés irrémissibles et aux Tchandalas (tous exclus par le petit Véhicule).

« La miséricorde des deux Véhicules inférieurs (petit et moyen) ne va que jusqu'à l'épiderme, celle des Bodhisattvas (grand Véhicule) entre dans la chair, celle du Ta-tagatha (contemplatifs et mystiques) pénètre jusqu'à la moelle des os.

« Le Bodhisattwa (religieux du grand Véhicule) a quatre ornements : les vœux, la contemplation, la raison et le Darani qui renferme en lui mystiquement les 6 paramitas. »

6. Prières dans le Lamaïsme.

Les livres du grand Véhicule et du Mysticisme sont imprégnés du dogme d'une charité illimitée des Bodhisattvas pour l'homme. On y adresse souvent des prières, dans le strict sens du mot, aux Bouddhas mythologiques habitant les différentes régions au de-là de la terre et l'on recommande de réciter ces prières *pour annuler les péchés et arriver à la délivrance*.

Telle est, dit Schlagenweit, l'opinion générale des Tibétains sur les prières ; on voit que le but des prières est le même que celui de la plupart des nôtres. Toutefois il

ajoute : « cette opinion est fondée sur la croyance à l'efficacité des incantations », tandis que, chez nous, elle repose sur la foi en Dieu et en la puissance des intercesseurs invoqués. Il y a donc à la source de la prière une erreur, mais l'intention reste pieuse.

D'autres prières sont, suivant leur forme, des louanges, des hymnes ou des invocations dans lesquelles le nom du dieu invoqué est mentionné « om-vajrapani, oum », — ou bien omis comme dans la formule Sixsyllabique. Schlagenweit donne la traduction d'une prière adressée aux Bouddhas de la confession dont voici la première partie :

J'adore les Tathagattas des trois grandes périodes qui résident dans les quatre parties du monde, les dompteurs de l'ennemi, les Bouddhas très purs et parfaits, tous et chacun. Je leur offre et confesse mes péchés.

Je me réjouis sur la cause de la vertu, je tourne la roue de la doctrine, je crois que le corps de tous les Bouddhas n'entre pas dans le Nirvana ¹.

Les causes de la vertu s'arrêteront jusqu'à l'obtention d'une grande perfection.

J'adore le Tathâgata, le vainqueur de l'ennemi, le très pur, l'accompli Bouddha Nam etc. — le reste comme ci-dessus pour les Tathagathas.

J'adore le Tathagata Yon — qui a le corps d'un fils de dieu et — et ainsi de suite pour les 36 Bouddhas.

Cet écrit a le pouvoir de brûler et de détruire l'enfer, etc. (suit l'énumération de tous les pouvoirs de l'écrit).

Cet écrit lavera tous les êtres animés de tous les péchés qui ont été accumulés.

Voici la seconde partie :

Enchâssé dans le livre sacré à l'époque où se prononcent les bénédictions ;

Dans cette période de détresse et de misère où beaucoup d'êtres vivants souffriront et soupireront pour la délivrance, ces bénédictions procureront de grands avantages aux pécheurs. Elles effaceront les péchés provenant de dissentiments entre les religieux qui habitent la Lamasserie.

¹ Le corps dans lequel le Bouddha s'est dévoué à faire le bien de l'humanité meurt avec lui et n'entre pas dans le Nirvana.

Si on les récite le 8, le 15 et le 30 de chaque mois, elles purifient certainement des 5 grands crimes et de tous les péchés et délivrent des 6 enfers.

Par ces invocations tous les êtres deviennent parfaits dans les deux collections, ils seront purifiés de leurs péchés et obtiendront la dignité de Bouddhas accomplis. »

Suit un Darani dont l'effet est de procurer des indulgences à ceux qui sont exilés dans ce monde pour avoir manqué de respect et de reconnaissance pour leurs parents ou pour les saints Lamas fondateurs de la Religion.

Tous les péchés contractés en détruisant la vie ; ensemble, tous ceux accumulés dans les vies antérieures, les péchés de mensonge, d'envie, de la méchanceté qui procède de l'esprit, tous ces péchés sont abolis par cette sublime doctrine.

« Sages très parfaits, soyez gracieux et cléments, si je n'ai pas rendu exactement les lettres de l'alphabet ! » Que cette feuille soit louée ! qu'elle puisse gagner la délivrance de tous les péchés. Fait en deux jours. »

On voit combien le mysticisme avait changé l'inflexible doctrine de la rétribution fatale enseignée par Bouddha ; son excuse est dans la cruauté des supplices infernaux et dans l'obligation du repentir et du ferme-propos qu'il impose au pécheur avec la confession.

On a donné plus spécialement de nom de Mysticisme à l'Ecole ou secte qui, vers le x^e siècle de notre ère, a introduit la doctrine de l'Adi-Bouddha et des Dyani Bouddha et qui forme la transition au Tantrisme. Elle a quatre dogmes.

I. Il y a un premier principal Bouddha qui n'a ni commencement ni fin ; aucun des Bouddhas humains n'est devenu du premier coup un Bouddha ; et le Sambho Kaya ou le corps de la béatitude des Bouddhas, a existé de toute éternité et ne périra jamais ; chaque Bouddha lorsqu'il enseigne se manifeste à la fois dans les trois mondes : dans le monde du désir sous la forme humaine ; dans le monde des formes comme comme Dyani-Bouddha ; dans le monde des êtres incorporels, il n'a ni nom ni forme. Les Dyani-Bouddhas ont la faculté de créer (ou tirer d'eux-mêmes) par la vertu de la Dhyana (contemplation) un fils également céleste, un Dhyani Bodisatva (de la contemplation) qui, après la mort d'un Bouddha humain,

est chargé de continuer son œuvre jusqu'à l'apparition d'un nouveau Bouddha humain.

II. Il y a 4 degrés dans la contemplation (se trouve dans les ordres mystiques de l'Islam).

III. La récitation des Daranis procure l'assistance des Bouddhas et des Bodhisattvas.

IV. Si, à la récitation des Daranis on joint les rites magiques, la moralité et la contemplation, on acquiert des pouvoirs surnaturels.

Les rites et formules de cette secte ont une analogie extraordinaire, avec le Schamanisme des Sibériens et sont presque identiques au Rituel tantrique des Hindous. Elle se confond donc pratiquement avec le Tantrisme.

On a prétendu qu'une communauté de Bouddhistes au Thibet, les Mahalmas, avaient acquis des corps astraux, distincts de leurs corps ordinaires, qui s'élèvent dans l'air etc. Mais les Bouddhistes reconnaissent qu'ils n'ont pas encore une sainteté assez haute pour posséder de tels pouvoirs.

7. Les Tantras.

Le mysticisme que nous venons d'exposer et qui est la religion du Thibet, n'est plus le Bouddhisme humain primitif, la simple morale qu'avait prêchée Çakia Mouni, mais il donne satisfaction au besoin de piété, de charité et de théisme qu'éprouvent tous ces peuples, à l'exception *peut-être* des Chinois.

La morale occupe moins de place, mais elle n'est pas absente, car beaucoup de vertus morales et religieuses sont prescrites ou recommandées et il y a toujours des punitions et des récompenses dans la vie future pour les actes bons et mauvais.

C'est dans les Tantras qui sont répandus seulement au Nepaul et au Thibet, que la pureté du Bouddhisme primitif est le plus altérée. Le culte de divinités secondaires bizarres ou terribles s'y allie à un système monothéiste, à la théorie du Bouddha suprême et des Bouddhas et Bodhisattvas surhumains. Les Tantras tracent minutieusement les règles du culte à rendre à tous ces personnages. La

plupart sont des recueils d'instructions pour apprendre le tracé des cercles et autres figures magiques détestinées à recevoir les images des divinités, les offrandes qui les rendent favorables pour obtenir des biens temporels et immédiats, les prières et les hymnes qu'on chante en leur honneur, enfin des formules magiques ou charmes que l'on suppose avoir été composées par ces divinités dont ils portent ordinairement le nom et qui préservent des plus grands périls.

Les Tantras renferment les éléments les plus divers : Les Bouddhas, Bodhisattvas etc., y compris l'Adibouddha des théistes ; des spéculations métaphysiques très abstraites ; le culte idolâtrique des Saktys ou énergies femelles des dieux brahmaniques, des six Bouddhas, et même d'Adibouddha. Ces Saktys y occupent plus de place que les éléments réellement bouddhiques.

Le Sivaïsme, par l'austérité de ses ascètes, par sa prétention à une rigidité et à une pureté beaucoup plus grandes que celles des Vichnouvistes, par ses croyances presque monothéistes, (Siva était appelé Issouara l'être suprême), enfin par ses gourous qui, Sudras pour la plupart, ne s'appuyaient pas sur les Védas, avait de nombreux points de contact et d'accord sympathique avec le Bouddhisme développé et devenu aussi presque monothéiste. Les deux doctrines n'avaient rien d'absolument contradictoire et l'une pouvait s'ajouter à l'autre comme la théodicée s'ajoute à la morale et vice versa.

Mais on ne saurait considérer cette réunion des croyances bouddhiques et des pratiques Sivaïstes comme une fusion des deux systèmes religieux ; ce sont simplement des rites Sivaïstes que des bouddhistes, sans renoncer à leur foi et à leur philosophie, ont consenti à pratiquer parce qu'ils leur promettent le bonheur en ce monde. Le Bouddhisme primitif, sans la doctrine ésotérique que les Ecoles modernes ont prêtée à Bouddha, n'étant qu'une simple morale n'excluait ni n'admettait nécessairement aucune religion ; seulement Bouddha avait, autant qu'il l'avait pu, prémuni ses disciples contre la superstition.

Nous avons vu Aréiaçanga commencer une sorte d'alliance entre le Sivaïsme et le Bouddhisme ; elle ne se consumma que dans les Tantras bouddhiques dont la plupart s'inspirèrent des Tantras brahmaniques. Cependant Cosma de

Coros cite divers Tantras bouddhiques qui, d'après lui, sont fort beaux et donnent une haute idée de ce que les anciens pensaient de l'âme humaine et de Dieu ¹.

On reproche au Bouddhisme d'être tombé très bas au Thibet et d'admettre, outre les superstitions des Tantras, d'autres venues de la Chine et surtout provenant du Schamanisme. Il est certain que la croyance aux esprits, on pourrait dire la religion des esprits, y règne dans le peuple beaucoup plus que le bouddhisme ; comme le peuple a toujours été et est encore aujourd'hui extrêmement ignorant, il est probable qu'il en a toujours été ainsi.

Les Tantras remplissent 90 tomes du Kandjour Thibétain.

Le Darani, ainsi que nous l'avons vu, est très spécial et très laconique ; le Tantra, au contraire. Il y entre la contemplation, la répétition, les Moudras. Dans celui qui les applique, il faut les hautes spéculations et une haute moralité afin qu'il soit un vase épuré.

La consécration magique est indispensable ; il faut, au préalable : examiner le lieu sur lequel l'enchantement doit s'accomplir et les rapports entre le maître et le disciples ; puis tracer le Mandala, cercle qui protège contre les esprits et les charmes hostiles ; enfin dresser l'autel pour offrir les sacrifices et disposer auprès, des vases remplis de blé et d'eau aromatisée avec différentes fleurs. Cela fait, on procède à la cérémonie de la consécration. Puis le consacré se livre à la contemplation. Le Tantra décrit les Mandalas, les autels, les sacrifices. etc. L'accomplissement approche.

Enfin le consacré atteint le but désiré. Alors viennent les cérémonies finales.

Telle est la tenue générale des Tantras ; mais ils varient beaucoup suivant les Bodhisattvas auxquels ils sont consacrés et suivant le but à atteindre.

Quelquefois on ne veut obtenir que l'un des pouvoirs suivants : le transport surnaturel, les pilules de longévité ou d'immortalité, la pierre philosophale, la faculté de se rendre invisible, celle d'être invulnérable.

¹ D'autre part Monseigneur Bigandet signale de très belles descriptions des Paradis Bouddhiques. Il serait digne de nos savants Bouddhistes de Paris de traduire en un volume les plus beaux morceaux de cette haute littérature bouddhique.

D'autrefois on a en vue la supériorité dans le monde, comme régner sur les esprits, vaincre ses ennemis, gouverner les éléments ; ou bien on a un objectif religieux, comme de faire apparaître quelque Bodhisatva ou quelque Bouddha pour recevoir de lui l'explication de quelque difficulté.

Enfin l'objet principal d'un soutra tantrique est souvent, comme dans l'Apouttarajouga, d'atteindre par la magie, plus promptement qu'en suivant la voie de l'un des deux Véhicules le terme auquel ils conduisent.

L'homme peut, par une incantation qui a complètement réussi, se diviniser dans la vie présente. Il lui suffit, lorsqu'il a choisi une divinité pour guide dans la consécration, de se figurer lui-même sous la forme de celle-ci et entouré de tout son cortège ordinaire, et d'identifier par l'imagination son corps, sa parole et son esprit avec le corps, la parole et l'esprit de cette divinité. Par là on s'identifie avec elle au point qu'on devient soi-même une divinité, qu'on s'élève jusqu'à la demeure qu'elle habite et qu'on est ainsi délivré de toute renaissance.

Ceci n'est que la reproduction exacte de ce que dit Manon au sujet de l'identification du Brahme ascète avec Brahma pour obtenir la délivrance finale.

Les formes que les Tantras prescrivent de suivre varient avec les personnages auxquels on s'adresse, Mandjoukri, Avalokiteswara, Vradjapamani, etc. Chacun d'eux a ses Mandalas, sa consécration, sa contemplation. En outre ces personnages figurent dans les Tantas sous des formes bien plus variées et plus singulières que dans les Soutras, et qui trahissent leur origine Brahmanique. Il y a un Avalokiteswara à onze têtes, un autre à mille mains et à mille yeux etc. ; il y a un Kaïagriva l'incarnation du courroux, un Yamantaka forme d'Yama ; à toutes ces formes correspondent des particularités dans la consécration et dans les autres cérémonies.

Dans le Tantra Coupakhoupapitchcha, le Bodisatwa Vadjarapani, reconnu pour protecteur de la doctrine mystique, expose à un autre Bodisatwa comment on peut obtenir la Cidi ou vertu surnaturelle but de l'incantation.

8. *La Cidi.*

Il faut : se mettre d'abord dans les meilleures dispositions morales et religieuses, n'avoir confiance ni dans les hérétiques ni dans les démons ni dans les Esprits ¹ ; Avoir un excellent guide spirituel (Atcharéia) ², se raser et se laver tous les jours trois fois par jour, faire des sacrifices selon ses moyens, prendre pour l'opération un assistant pourvu des qualités exigées, choisir un emplacement favorable. Les lieux les plus propices sont ceux autrefois honorés par la présence de quelque bouddha, bodhisattwa ou chravaka. Il faut préférer le bord de quelque rivière ou de quelque montagne, loin du bruit, des obstacles et des bêtes fauves ; on reconnaît aussi le voisinage dans les mêmes vues.

Le choix fait, on bêche la terre jusqu'à la profondeur d'une coudée ; on nettoie le sol parfaitement ; on répand dessus de la terre propre, on y élève une cabane et on y place les idoles d'une certaine manière.

Comme l'incantation résulte d'un mode particulier de lire les conjurations, on a des chapelets de 108 grains faits exprès. Comme les Daranis qui ne se composent chacun que de quelques vers doivent être répétés un très grand nombre de fois, par exemple cent mille, chaque fois que l'on répète la conjuration, l'esprit doit être absorbé par la vision de la divinité qui préside à l'opération ; pour combattre la distraction, on doit donner toute son attention aux moudras ; quand on a surmonté l'avidité, la sottise, la colère, etc., il faut méditer sur la souillure, la miséricorde, les douze Nidanas, etc.

¹ Il est remarquable que les Bouddhistes appellent les Brahmanistes, seulement *des Hérétiques* et non *des Infidèles*. Ils se considéraient donc comme les rejetons d'une souche commune. Il est remarquable aussi que les démons et les Esprits soient tenus en même mépris que les Hérétiques.

² Ce précepte prouve que la direction de conscience était en grande estime chez les Bouddhistes du Nord comme elle l'est aujourd'hui chez les Thibétains ; tous ceux qui le peuvent entretiennent un Gourou ou directeur de conscience.

Pendant la conjuration, on tient à la main un sceptre (Vadjra) d'une matière déterminée par le but que l'on poursuit, et qui écarte les démons ennemis. L'Atcharéia fait au roi des enchantements, une offrande de fleurs, de parfums et d'aliments à laquelle succède une offrande de vin, de viande et de fruits confits pour les Esprits et la lecture des conjurations destinées à les éloigner. Cette cérémonie dite du Mandala a aussi le pouvoir d'annuler tous les crimes et de grandir les vertus.

C'est alors que se fait le Khoma (holocauste). On pétrit avec de l'huile des grains de froment et de sésanne, depuis 4 jusqu'à 10.000. On les presse sur des planchettes de 3 centimètres de long et de un centimètre d'épaisseur. Le fourneau formé d'un mélange de terre et de chaux a, suivant le but que l'on se propose, la forme d'un nénuphar, d'un triangle, d'un carré ou d'un cercle.

Si, après tout cela, le Cidi n'est pas obtenu, il faut prier avec ferveur ; la divinité apparaît alors en songe et indique les obstacles à écarter.

Certains signes favorables, des songes, etc. annoncent l'approche du moment du Cidi ; pendant cette période, on continue les dévotions, les exercices ; enfin on reçoit le Cidi, c'est-à-dire qu'on obtient : la réalisation de l'objectif que l'on a en vue ; soit, si l'on est éminent, la qualité de Ritchi avec les pouvoirs qui y sont attachés : se rendre invisible, prendre une forme subtile, se mouvoir dans l'air, avoir une longue vie, etc., *voir malgré les obstacles, lire dans les pensées d'autrui, retrouver le passé* ¹.

Les prescriptions à observer pour obtenir le Cidi sont si minutieuses que l'insuccès peut toujours être attribué à quelque oubli ou quelque omission.

A la fin de son exposé Vadjarapani convient qu'il ya des religieux et des laïques qui n'admettent pas cette doctrine sur les conjurations, qui lui attribuent une origine diabolique et qui le regardent lui-même comme un descendant de la race maudite des Yakchas.

¹ Les facultés soulignées sont celles qu'on attribue aujourd'hui aux somnambules et au magnétisme animal. Les voyageurs qui, comme Schlagenweit, ont vu les Bouddhistes, avouent qu'ils sont beaucoup plus forts sous ce rapport que nos magnétiseurs les plus puissants. C'est une remarque que nos missionnaires ont faite depuis longtemps au Tonkin.

On voit par là que les conjurations n'ont jamais fait partie obligée et essentielle du credo Lamaïque. La réforme de Tsong-ka-pa leur a porté un coup mortel ; aujourd'hui, ainsi que nous l'apprend M. l'abbé Desgodins ¹, les Lamas qui s'y adonnent sont complètement discrédités ; déjà, lors du voyage du père Huc, ils n'avaient qu'un rôle infime ; les hauts dignitaires religieux n'avaient pour eux aucune considération et ne les regardaient que comme une concession faite à la superstition.

¹ Nous saisissons cette occasion pour exprimer publiquement à Mr l'abbé Desgodins notre bien vive reconnaissance des renseignements qu'il nous a fournis sur le Thibet avec une libéralité d'autant plus méritoire, qu'au moment où nous les lui avons demandés, il préparait sans doute déjà la publication qu'il a faite sur le Thibet.

TITRE III

MONGOLS ET RÉFORME DE TSONG-KA-PA, JUSQU'À LA DYNASTIE MANTCHOUE

1. *La Mongolie et ses habitants.*

L'histoire civile et religieuse du Thibet, comme celle de la Chine est liée à celle de la Mongolie et de la Mantchourie qu'on réunissait autrefois sous la dénomination commune de Tartarie. Aujourd'hui on ne donne plus le nom de Tartares aux Mongols ni à leurs voisins les Mantchoux, si ce n'est d'une manière toute générale. On ne l'applique plus, comme nom spécial, qu'à des populations de Souche Turque, en Sibérie, dans le Thian-chan et le Pamir, en Turkestan, dans le Caucase, dans la Russie d'Europe et jusqu'en Crimée. Ces populations sont remarquables par leur respect de la parole donnée et des droits de l'hospitalité.

On divise les Mongols en Orientaux ou Mantchoux, limotrophes de la Chine et en Occidentaux ou Mongols proprement dits.

Ceux-ci s'étendent entre le 75° et le 118° degré de longitude de Paris, et entre les 38° et 50° degrés de latitude septentrionale. Leur nombre est évalué au minimum à 4 millions au maximum à 10 millions, pour une superficie plus que une fois et demie celle de la France. Il n'y a point eu de recensement sérieux.

La Mongolie et le désert de Gobi forment un vaste plateau s'élevant graduellement du Sud Ouest au Nord Est et légèrement creusé dans sa partie médiane autour de son axe. Son altitude moyenne est de 800 mètres à l'Ouest et de plus de 1200 mètres à l'Est ; il est bordé de chaînes et de massifs de montagnes sur tout son pourtour, excepté à l'Ouest où la Mongolie s'ouvre vers les défilés Dzoungares et vers le bassin fermé du Tarim.

Des bassins lacustres occupent tous les fonds du plateau compris dans le vaste quadrilatère de l'Altaï Mongol. La plus grande partie des plaines mongoles et Doungares sont des terrains monotones d'argiles jaunes ou rougeâtres n'ayant d'autre verdure que celle de maigres arbrisseaux ; des peupliers et des trembles bordent les eaux courantes.

Mais ce qui différencie la Mongolie de la Chine, bien plus que le sol et les reliefs, c'est son climat, très pénible à cause de la rigueur des hivers, aggravée par le terrible vent du N. O, surtout à cause des écarts considérables de la température pendant la durée de 24 heures. On cite le 16 mars 1872 où la température a monté jusqu'à 20° à l'ombre et est descendue la nuit jusqu'à — 48°. A Ourga, capitale de la Mongolie du Nord, la plus grande chaleur a été de 34° comme dans le midi de l'Europe, mais le plus grand froid a été de — 48°.

Les vents du Nord-Est venant de l'Océan polaire, les seuls qui apportent de l'humidité, se brisent contre le versant septentrional des Monts Altaï qui les arrête ; le versant du sud, c'est-à-dire la Mongolie, reste sans végétation.

On distingue la Mongolie *intérieure* qui est devenue presque chinoise et la Mongolie *extérieure* beaucoup plus vaste, c'est là qu'il faut rechercher les mœurs et le caractère propre fort altérés ailleurs par l'envahissement de la population chinoise.

D'une manière générale on divise les populations mongoles en : Mongols Orientaux ou Kalchas qui confinent la Russie ; mongols occidentaux ou Elot et Mongols Sibériens ou Bouriates aujourd'hui soumis à la Russie. Mais la seule division réelle, dit M. Elisée Reclus est celle des « bannières ». Suivant les combinaisons diverses et éphémères des guerres ou des alliances, les tribus des huit

drapeaux s'associent en confédérations plus ou moins puissantes. Tous les Mongols valides font, fictivement, partie de la cavalerie de la Chine, mais on pourrait tout au plus en réunir la 10^e partie.

Les Mongols n'ont point de lieu national ; ils ont un sentiment commun de haine contre les Chinois ; mais énervés par le Bouddhisme, ils ont perdu les qualités guerrières de leurs ancêtres, ainsi que le montrent les dernières pages de leur histoire.

C'est chez les Kalchas que le type primitif paraît s'être le mieux conservé. Il diffère sensiblement du type dit Mongol des Ethnologistes ; le teint est brun sans nuance jaune ; les yeux ne paraissent point obliquer, les paupières sont ouvertes. Mais le Khalka a, comme le Chinois, la figure plate et large, les pommettes saillantes, la chevelure noire, la barbe peu fournie. Il se rapproche beaucoup du Turkoman qui ne se distingue de lui que par un teint à peu près blanc et par un nez retroussé.

Les Mongols sont en général de taille moyenne et de constitution vigoureuse. Habités à subir les brusques variations de température et en braver les extrémités, ils supportent sans peine des fatigues auxquelles des Européens ne pourraient résister, et jusqu'à 45 heures de cheval ou de chameau. Mais ils n'ont pas l'habitude de la marche et la considèrent comme une honte.

De nombreuses tribus mongoles se laissent refouler vers le désert plutôt que d'adopter le genre de vie des Chinois ; c'est ce que nous voyons en Algérie où les Arabes fuient le voisinage des colons. Les alliances avec les Chinois sont regardées comme un déshonneur. Malgré cela, il y a beaucoup de métis dans toutes les tribus. C'est dans la Mongolie du Nord seulement que l'ancienne inimitié a conservé toute son énergie ; A cause d'elle, la Russie s'annexera, quand elle le voudra, ce pays qui lui est limitrophe. Il est remarquable que ni les peuples Bouddhistes ni les peuples Musulmans ne redoutent au point de vue religieux le Czar Blanc. Il faut l'attribuer à la fois à la tolérance du gouvernement impérial et à l'estime dans laquelle des peuples guerriers tel que les Turkomans, les Tartares etc. tiennent les Russes comme puissance militaire au service de laquelle ils entrent volontiers. D'après le récit de nos missionnaires qui

ont pu pénétrer chez eux en 1842, (Père Huc, voyage en Tartarie et au Thibet) les Mongols ont l'âme essentiellement pieuse et religieuse ; ils vivent dans ce monde comme des passagers, la vie future les occupe sans cesse. Ils ne cultivent pas la terre, ils ne bâtissent pas de maisons, ils se regardent partout comme des étrangers qui ne font que paraître. La cause première de ces habitudes et même, en partie du moins, de ces sentiments, doit être la nature du pays. Comme beaucoup d'autres contrées, la Terre des Herbes se prête, infiniment mieux à la vie pastorale qu'à l'agriculture. En admettant même que celle-ci n'y soit pas impossible (nous avons vu que le Thibet ne produit que de l'orge), en raison de la nature du sol et surtout du climat, elle doit y être excessivement pénible et ingrate : La vie nomade doit certainement plaire infiniment plus que des établissements sédentaires à des hommes toujours à cheval. Mais ce genre d'existence ne peut faire vivre qu'une population très limitée. Il fallait donc à la Tartarie ou un écoulement de sa population au dehors tel que ces migrations armées qui ont ravagé l'Asie sous la conduite de Gengiskan et de Tamerlan, ou des mœurs qui restreignent le développement de la population,

2. *Influence du Bouddhisme, mœurs, coutumes et superstitions.*

Le Bouddhisme a résolu ce problème et par là il a épargné au monde le retour de ces invasions qui l'ont désolé et qui, poussant tous les peuples comme une perturbation pousse les vagues de l'Océan, ont causé d'immenses ruines. Le renouvellement périodique de ces débordements aurait certainement submergé la civilisation et il aurait eu lieu infailliblement si les peuples de la Haute Asie qui ont embrassé le Bouddhisme s'étaient faits musulmans ; car alors le Prophète aurait compté 300 millions de Sectateurs de plus, puisque les peuples voisins se sont convertis à l'Islam malgré les efforts des missionnaires Nestoriens pour les amener au Christianisme. De là un accroissement considérable des forces de l'Islam qui, même restreint aux

Tures, a mis l'Europe en péril. On a vu dans l'Inde avec quelle rapidité s'accroissent les populations musulmanes lorsqu'elles sont en progrès soit par la conquête soit par le commerce ; par l'adoption du Mahométisme, toute la Haute Asie serait devenue un réservoir inépuisable d'émigrations armées contre l'Occident, c'eût été l'invasion des Barbares à l'état permanent ¹.

Outre que le Bouddhisme est une religion de paix et de douceur, il est contraire au développement de la population. Tel qu'il est compris et pratiqué en Mongolie et au Thibet, il en empêche l'accroissement. Sans parler de la polyandrie et de la polygamie qui, dans un pays pauvre, ont en grande partie les effets du célibat et concourent à l'étendre, en Mongolie, dans presque toutes les familles, à l'exception de l'aîné qui reste *homme noir* (laïque, par opposition aux religieux qui prennent la robe jaune ou rouge), les autres enfants mâles sont lamas, non par inclination ou vocation, mais par la volonté de leurs parents qui leur rasant la tête ou laissent croître leurs cheveux suivant le choix qu'ils ont fait. Cela rappelle notre ancien régime qui vouait au célibat religieux ou militaires tous les enfants des familles nobles, sauf l'aîné. En grandissant, les jeunes Tartares s'habituent à l'état auquel on les a destinés et une certaine exaltation religieuse, dit le père Huc, finit par les y attacher fortement.

D'après le même auteur, les Lamas en Mongolie, forment le tiers de la population. Si l'on admet que la moitié se compose de femmes, le nombre des Lamas serait, d'après cela, double de celui des hommes noirs ou laïques.

Le gouvernement Chinois encourage l'état de Lamas en Mongolie et au Thibet par des largesses et des fondations en faveur des lamasseries, tandis qu'il le combat en

¹ Dans le Nord de l'Afrique, deux générations ne s'étaient pas écoulés depuis la conquête, que le kalife fut informé qu'il fallait cesser de demander le tribut parceque tous les enfants nés dans cette région étaient Mahométans et parlaient l'Arabe.

Avec la polygamie, on peut prélever sur un pays musulman de très forts contingens en hommes sans qu'il y paraisse au bout d'une génération.

Chine par des édits assez souvent répétés. On prétend, dit le père Huc, que c'est pour diminuer le plus possible la population Mongole et Thibétaine. Cela est évident et la politique Chinoise atteint ainsi un double but : Remplacer autant que possible sur le sol les Tartares par des Chinois ; éteindre en eux l'esprit guerrier qu'y entretiennent les souvenirs de Gengiskan et Tamerlan toujours vivants dans la Terre des Herbes. Il suffirait d'un appel du Guison Tamba (Lama Roi) pour entraîner presque tous les Mongols.

Soumis à une discipline et une hiérarchie à la fois théocratique et aristocratique, toujours armés et à cheval, ils se forment facilement en troupes nombreuses rapidement réunies. La cavalerie Mantchoue est la meilleure troupe de l'armée Chinoise ; elle a mis un instant en péril l'armée anglo-française en 1860 (voir la relation du général de Montauban, comte de Palikao).

Les Mongols qui n'appartiennent pas à des familles princières sont serfs, non de la glèbe, mais de la tente si l'on peut s'exprimer ainsi. Le propriétaire a sur eux droit de vie et de mort, mais les rapports sont pleins d'humanité. Les serfs ont leurs familles séparées, souvent leurs troupeaux en propre et sont nomades comme leurs maîtres. Si un maître met à mort un serf, il est jugé lui-même et peut être condamné.

Les jeunes serfs qui se font Lamas deviennent libres de ce seul fait.

L'herbe est une chose commune, comme l'eau, l'air, etc. Ainsi les pâturages appartiennent à tous ; mais tous ne possèdent pas de troupeaux.

Lorsqu'on se rencontre, la première politesse est de demander des nouvelles du bétail.

Simple, crédules, maintenus dans l'ignorance par leur genre de vie et sans doute aussi par la politique Chinoise, les Mongols n'ont aujourd'hui aucune habileté pour le calcul et les opérations commerciales. Les Chinois en profitent pour les exploiter indignement ; ceux qui font ce métier sans vergogne s'appellent eux-mêmes des mangeurs de Tartares. La politique Impériale et l'astuce chinoise ont si bien opéré en Mantchourie que cette vaste contrée est aujourd'hui entièrement transformée. Les Chinois s'y sont emparés du commerce et de l'agriculture,

achetant les pâturages et les remplaçant par des champs cultivés et des villages.

Excellents cavaliers, chasseurs et tireurs très habiles, les Mantchoux dépossédés ne sont plus que des soldats de la Chine qu'ils ont conquise.

Les mœurs des Mongols sont une conséquence soit de la religion, soit de la nature du pays.

Les Mongols se marient très jeunes ; contrairement à ce qui a lieu dans les autres pays bouddhistes, les deux futurs ne se connaissent pas au moment du mariage. On achète la fille à son père ; le marché conclu, celle-ci reste dans sa famille jusqu'aux noces. Tous les invités font au nouveau couple des dons en bestiaux. Une députation vient *enlever* la fiancée pour la conduire chez son beau-père. Pendant que les Lamas réunis en chœur chantent les prières, elle se prosterne devant l'image de Bouddha, puis vers le foyer, et enfin devant le père, la mère et les autres plus proches parents du futur qui accomplit de son côté les mêmes cérémonies. Vient ensuite le festin des noces, etc.

La pluralité des femmes est pratiquée généralement en Mongolie. La première épouse est toujours la maîtresse de maison et du ménage. Les petites épouses lui doivent respect et obéissance, et leurs enfants n'ont pas les mêmes droits que les siens.

Comme le célibat des femmes n'est point admis, sauf pour l'état religieux qu'embrassent quelques-unes, surtout les veuves, mais en trop petit nombre pour former des communautés, les petites épouses sont une conséquence du célibat des Lamas. Elles sont d'ailleurs, comme en Algérie, très utiles comme servantes intéressées à la prospérité commune de toute la famille.

Sous l'influence des Mantchoux fervents Bouddhistes, la Monogamie tend à s'établir dans la Mongolie comme en Chine partout où les conditions économiques ne s'y opposent pas.

Le divorce est très fréquent chez les Mongols. Sa cause la plus ordinaire est l'incompatibilité d'humeur. Il est toujours une perte pour celui qui renvoie une fille à son père ; celui-ci ne reçoit ni ne demande aucune explication ; il remarie ou plutôt il revend sa fille à bref délai.

Comme dans les autres pays bouddhistes, les femmes sont bien traitées en Mongolie et ont de l'indépendance. Elles sortent en toute liberté, font des courses à cheval et se visitent de tente à tente. Elles ont un aspect et un costume viril ; elles portent de longues bottes en cuir et une longue robe verte ou violette serrée aux reins par une ceinture ; quelquefois, par dessus la robe, un petit habit, ou, si l'on aime mieux, un très long gilet.

Funérailles. — Partout où les Mongols sont mêlés aux Chinois, on suit pour les funérailles les usages de la Chine qui sont conformes aux nôtres. Dans le désert, parmi les Nomades, on se contente de transporter les cadavres sur le sommet des montagnes ou dans le fonds des ravins où ils sont dévorés.

Les familles riches font quelquefois brûler leurs morts. Pour le grand Lama, on réduit en poudre déliée et on pétrit, avec de la farine, en gâteaux, les ossements retirés du bûcher. On porte ces gâteaux en grande pompe dans une tournelle édiflée à l'avance pour cette destination pieuse. On rencontre un grand nombre de ces petites tours funéraires sur le sommet des montagnes et aux environs des lamaseries ; car, souvent, le même mode de sépulture est employé pour les Lamas.

Comme tous les peuples convertis au Bouddhisme, les Mongols ont gardé leurs anciennes superstitions, le démonisme et le culte du feu, que l'on trouve à l'origine de toutes les sociétés antiques. (Voir la cité antique de M. Füstel de Coulanges).

L'animisme ou démonisme paraît avoir été la religion première de tous les peuples de race Touranienne ; c'est la croyance spontanée à l'existence d'âmes ou d'esprits dont les plus puissants, ceux dont l'homme à l'état de nature se sent le plus dépendant, sont seuls mis au rang d'êtres divins et deviennent les objets de l'adoration.

Ces âmes ou esprits attribués d'abord aux morts et à des objets matériels déterminés, ont été ensuite, comme agents occultes d'effets inexplicés, conçus comme parcourant la terre et l'air et apparaissant aux hommes soit spontanément, soit par l'effet d'une conjuration magique.

Cette croyance, en se resserrant, conduit d'abord au polythéisme, et celui-ci à son tour mène au monothéisme ;

elle a subsisté chez beaucoup de peuples même parvenus à ces deux conceptions, et elle a diminué alors singulièrement l'empire des dieux ou de l'être suprême, ainsi que nous le voyons encore aujourd'hui dans toute la Haute Asie.

Cette religion des esprits a donné souvent un corps de prêtres fétichistes ou magiciens, plus rarement un culte. Elle n'a pas de rapports avec la moralité et très peu avec la vie future. C'est chez les Finnois qu'elle a eu le plus de développement, Les Esprits qu'ils adorent se distinguent par l'étendue de leurs pouvoirs magiques. Au-dessus de tous se placent le Ukko, le grand-père, le créateur Luoya, et la divinité par excellence Yumala ; tous les enchanteurs ou esprits lui obéissent et invoquent son concours.

Si on ajoute au Démonisme l'adoration du feu et des astres, on a le Schamanisme des Sibériens et des anciens Mongols.

L'animisme avec la divinisation du foyer domestique et du ciel paraît avoir été la religion première de la Chine.

L'adoration des astres commune à tous les peuples Nomades et Pasteurs, tels que les Chaldéens, les Mongols etc., se réduit à celle du ciel personnifié, chez la plupart des peuples agriculteurs comme les Chinois.

L'ancienne religion des Mongols était à la fois le culte de la nature (physiolatrie) et celui des esprits (démonisme), c'est-à-dire l'adoration des puissances et forces naturelles personnifiées.

Comme la plus haute puissance de la nature, les Mongols honoraient le ciel ; dans leur langue, le céleste et le divin se confondent. Après ou avec le ciel venaient le soleil, la lune, les étoiles ; puis les montagnes, la mer, les fleuves et les éléments.

Les Mongols croyaient, avec tous les peuples de l'extrême-Orient, au pouvoir des esprits ou démons (génies) sur la marche des phénomènes naturels, sur le bonheur et la santé des hommes et du bétail. Leurs prêtres (Kami, même nom qu'au Japon) s'occupaient de conjurations et d'exorcismes, de divers augures tirés du vol des oiseaux et des victimes, notamment de l'homoplate d'une brebis qui devait être présentée au feu d'une manière particulière. Ils prédisaient le temps qu'il fera.

Les esprits des ancêtres étaient, à ce qu'il paraît, les dieux du foyer domestique, les gardiens de la tente et du troupeau ; on leur faisait des sacrifices et on leur en fait encore aujourd'hui.

Les Mongols, déjà avant leur grandeur, avaient été en contact avec d'autres cultes ; d'abord avec celui du feu. De là vient qu'ils honoraient et honorent encore le feu au-dessus de tous les éléments sous le nom de Chormusda qu'ils assimilent au ciel ou aux dieux du ciel avec lesquels ils confondent Indra. Ce nom vient sans doute du Perse Ahura Mazdas.

Sans doute les Mages leur avaient apporté le culte du feu confondu avec l'idée d'un être suprême sous le règne de la dynastie des Sassanides.

3. *Les dynasties Mongoles de la Chine.*

Dès le v^e et le vi^e siècle de notre ère, il y avait dans l'Asie Centrale des missions assez nombreuses de Nestoriens. Elles pénétrèrent en Chine. La dynastie mongole de Karaft avait été très anciennement convertie au christianisme. Déjà depuis un siècle le Bouddhisme avait conquis les états voisins, et florissait dans le royaume de Kasi, dans le Kara Kitaï, les Uïguren ; dans ces deux derniers et chez tous les peuples turcs il existait simultanément avec l'Islam et le christianisme Syrien ¹.

Tchingis Chagan (Gengiskan) fut le 20^e souverain de la seconde dynastie des Empereurs Mongoles et eut pour capitale Karakoroum.

Tamerlan qui était de la même dynastie transporta la capitale à Samarkande. Les incursions des Mongoles s'étendirent alors presque à tout l'ancien monde. A la cour de leurs empereurs se trouvaient réunis les ambas-

¹ Avant la conquête Mahométane, le Christianisme Syrien (Nestoriens) était aussi étendu et aussi vivace que le Christianisme grec et latin. Il distinguait, en Jésus-Christ, la nature humaine de la nature divine. Marie était la mère de l'homme et non pas de Dieu.

sadeurs de toutes les nations ; c'est ainsi que l'Europe de cette époque se mit en rapport avec l'Asie, alors beaucoup plus avancée qu'elle en civilisation. Les Mongols furent alors le trait d'union entre l'Orient et l'Occident qui lui emprunta la boussole, la poudre et l'imprimerie.

Lorsque les Mongols atteignirent leur apogée sous Tschingis Chagan, les prêtres des religions rivales s'efforcèrent naturellement de les convertir et surtout leur chef et sa famille.

Le conquérant n'avait qu'un dogme qu'il poussait jusqu'au fanatisme : « Le ciel, ou le dieu du ciel lui avait donné à lui et à sa race l'empire du monde. »

Il admettait un dieu suprême et sans doute unique, mais il le confondait avec sa propre personnalité ; il était dieu dans le ciel et Chagan sur la terre. Mais la forme du culte lui était indifférente. Chaque peuple, chaque individu devaient avoir toute liberté à cet égard. C'est une règle de conduite qu'il a léguée à ses successeurs dans son testament.

Ceux-ci étaient, aussi bien que lui, trop arriérés encore pour ne pas croire à la magie. Ils savaient aussi le parti que la politique peut tirer de la religion. Leur indifférence dans cette matière dura deux âges d'homme.

L'Empereur Mongka Chagan pratiquait tour à tour et quelquefois dans le même temps les religions chrétienne, musulmane et bouddhiste. Il disait que chacune de ces religions avait reçu une révélation recueillie dans ses livres sacrés. Il mit en présence et en lutte de dispute dans un tournoi théologique les prêtres des quatre religions pour juger et décider quelle était la meilleure. Il fut plus irrésolu après qu'auparavant, et il déclara qu'il reconnaissait un seul dieu et différentes manières de le servir. Toutefois la dynastie protégea le Bouddhisme ; sans doute parce que c'était après le grossier Schamanisme, la religion la plus répandue dans l'immense empire Mongol et la plus accommodante. Les lamas firent de grands progrès dans la faveur des souverains et obtinrent d'eux beaucoup de charges temporelles et spirituelles.

La politique de ménagement pour ces quatre religions dura autant que l'unité de l'Empire Mongol. Lorsqu'il se divisa en quatre royaumes, trois se déclarèrent pour

l'Islanisme ; Chubilaï, qui eut la Chine et la Mongolie et qui fut le Charlemagne de l'Extrême-Orient, afin d'adoucir et de civiliser les Mongols et surtout de rattacher à son empire le Thibet déjà lamaïste, adopta le bouddhisme en lui associant ce qui, dans le Schamanisme, constituait les croyances populaires. C'est ainsi que le Lamaïsme reçut du Schamanisme la conjuration des esprits de la même manière que le Bouddhisme avait, dans l'Inde, reçu du Civaïsme, le Tantrisme.

Le missionnaire Maffio Paolo rapporte que les Bakschi Thibétains (religieux) étaient parmi les prêtres faisant partie de la cour du grand Empereur Chubilaï les plus habiles dans l'art infernal, au point qu'ils évoquaient à leur gré la pluie et l'orage, qu'ils remplissaient sans les toucher, de lait et de vin, les vases à boire de l'Empereur, qu'ils volaient dans l'air de dix pas à sa rencontre, etc. Lorsque Maffio Paolo demanda à Chubilaï pourquoi il ne se convertissait pas au Christianisme, celui-ci répondit :
» Parce que les prêtres chrétiens ne font pas des miracles comme les payens. »

On voit par là que Maffio Paolo et les Nestoriens admettaient que le don des miracles avait été réservé à Jésus-Christ et à ses apôtres comme indispensable seulement pour le premier établissement du Christianisme¹. C'est le principe qu'a posé Pascal. Si tous les Jansénistes y avaient été fidèles, on n'aurait pas lu dans Paris, sur le théâtre d'un prétendu miracle, ce placard sarcastique :

De par le roi défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

La réponse de Chubilaï à Maffio Paolo, en supposant qu'elle soit d'une exactitude avérée, ne pouvait indiquer le véritable motif de sa préférence ; il était trop éclairé pour se décider par des raisons semblables ; il l'était d'ailleurs assez pour ne pas comprendre que le christianisme est au moins aussi civilisateur que le Bouddhisme ; mais il voyait le Bouddhisme déjà fort répandu en Chine

¹ Mahomet, élève des moines Nestoriens, déclare dans le koran qu'il n'a pas de pouvoirs miraculeux.

et dominant au Thibet, tandis qu'il restait encore au Christianisme à en faire la conquête. Comme tout politique, il voulut s'appuyer sur ce qui était fermement établi plutôt que sur ce qui était en perspective ¹. D'ailleurs le Bouddhisme qui avait régné dans une grande partie de l'Asie avant l'Islam imprégnait l'air pour ainsi dire, et on n'échappe point à l'influence du milieu. Jamais une armée Mongole n'avait encore pénétré dans le Thibet défendu par ses rochers et ses neiges ; les chefs et dignitaires lamaïques et les communautés religieuses y avaient acquis un grand pouvoir temporel et spirituel. C'était seulement en s'alliant avec eux que la Chine pouvait exercer sur le Thibet une influence nécessaire à sa sécurité.

On avait fait, d'après le sanscrit, un alphabet Thibétain; on composa aussi un alphabet Mongol, ce qui contribua beaucoup aux progrès du Bouddhisme en Mongolie. Enfin Chubilaï fit faire une révision des écrits Bouddhiques.

Jusqu'aujourd'hui l'histoire se tait sur le Lamaïsme depuis l'élévation du Lama Phaggs-spa au sommet de la Hiérarchie. Probablement les chefs du Monastère de SSa-SSkja étaient les chefs spirituels et les princes temporels du Thibet, tributaires de la Chine à ce dernier titre, au moins nominalemeut sous les successeurs de Chubilaï jusqu'au commencement de la dynastie des Ming. La Mongolie suivit l'exemple et subit l'entraînement du Thibet.

4. *Les Ming et la Réforme de Tsong-ka-pa.*

Les Ming s'efforcèrent de conserver en entier l'héritage de la dynastie Mongole des Yen, d'assujettir la Mongolie par les armes et d'enchaîner à la Chine par des présents et des honneurs, les Lamas du Thibet. Au lieu de concen-

¹ Annales de la Chine. « L'empereur Chubilaï voyant ces vastes contrées lointaines, inaccessibles, avec des habitants farouches et guerriers entreprit d'adoucir ces peuples avec leurs usages mêmes. »

trer, comme on l'avait fait auparavant, le pouvoir religieux et politique dans la famille de SSa-SSkja, elle s'attacha à grandir les dignitaires religieux du second rang et à diminuer, autant que possible, le pouvoir religieux central : à diviser pour régner.

C'est dans cet ordre d'idées que se firent toutes les modifications du Lamaïsme, sous l'Empereur Jong lo et les autres Ming.

Les Ming avaient compris que l'hérédité dans une famille de Souverains, même religieux, ferait nécessairement du Thibet une monarchie indépendante. Il fallait donc abolir l'hérédité naturelle des chefs ecclésiastiques. C'est ce que fit la réforme de Tsong-ka-pa.

L'influence politique et religieuse de la Chine suffirait, à la rigueur, pour expliquer cette réforme. Celle-ci avait reçu le Bouddhisme de l'Inde avant que le Tantrisme s'y fût introduit. Le célibat y était de rigueur pour les bonzes et ils s'occupaient peu de magie ; la religion y était au point du développement du grand véhicule qui a précédé le mysticisme et qui a pour interprète le Lotus de la Bonne Loi, le Nénuphar Blanc. On sait que ce livre est encore aujourd'hui le catéchisme bouddhiste de la Chine. Or, c'est précisément à ce point que Tsong-ka-pa, d'après tout ce qu'il appert, s'est efforcé de ramener le Lamaïsme.

Il est le fondateur d'une nouvelle secte dite de la vertu. Ce nom seul indique qu'il tenait un compte très grand sinon exclusif des œuvres, contrairement à la doctrine de la foi et à celle de la contemplation.

Le signe distinctif de cette secte est la couleur jaune du costume religieux ; comme cette couleur était celle du Bouddhisme Indien et du Bouddhisme Chinois, elle indique un retour au moins au point que nous avons défini. La plus grande réforme disciplinaire est la règle absolue du célibat pour les religieux, tandis que certaines sectes rouges permettaient et permettent encore aux religieux le mariage, à la manière des Brahmes.

Tsong-ka-pa est vénéré en Mongolie et au Thibet presque à l'égal de Çakiamouni.

Comme lui, il a sa légende. Quand vint le temps marqué pour sa naissance, à Ando dans le pays des Kalchas, sa mère fut renversée par un tourbillon et tomba le ventre contre une inscription de la Loi ; ce fut ainsi qu'il fut

conçu. Il vint au monde avec une barbe et des cheveux blancs ; à trois ans il renonça au monde, et de ses cheveux qu'on coupa alors, naquit le rameux arbre dont les feuilles sont chargées de caractères thibétains qui se forment d'eux-mêmes et que le père Huc affirme avoir distingués, attribuant ce prodige au diable.

Ce fait peut s'expliquer par le travail de quelque insecte. L'Eumolpe de la Vigne est connu aussi sous le nom vulgaire de diablotin et d'écrivain. Ce nom lui vient de ce que, pendant l'été, l'insecte, s'attaquant au parenchyme des grandes feuilles, y fait dans tous les sens des découpures irrégulières, bizarres même qui rappellent un peu les anciennes écritures. Ces découpures sont ordinairement droites, mais comme elles vont dans diverses directions, il arrive souvent que, par leur réunion, elles forment des V, des A, des L, des I, des N, etc., lettres qui justifient bien le nom qu'on a donné depuis longtemps à cet insecte.

Un Lama savant, venu de l'Ouest, *au long nez*, (ce qui veut dire Européen) passa plusieurs années avec lui, et, aussitôt après sa mort, Tsong-ka-pa prêcha sa réforme. A L'hasa il proclama la nécessité d'améliorer le culte et la discipline. Le grand Lama le manda près de lui pour le réprimander, et, sur son refus de venir, il se rendit vers lui pour le remettre dans la bonne voie.

Dans une conférence publique et solennelle, Tsong-ka-pa prit avantage de ce que son antagoniste, par un mouvement instinctif, écrasait entre ses doigts un pou sous son aisselle et le confondit comme manquant aux préceptes de Bouddha. Le grand Lama céda à son vainqueur et la réforme ne rencontra plus d'obstacle.

L'an 1419 Tsong-ka-pa entra dans le Nirvana après être devenu un Bouddha. Son corps se conserve inaltérable, suspendu, comme celui du prophète à Médine¹ dans le couvent de d Ca-le-Dh.

Telle est la légende. Voici maintenant l'histoire.

Tsong-ka pa étudia *non seulement à L'hasa*, mais encore dans tous les autres foyers de science lamaïque. Encore tout jeune, il fouilla à fond et s'appropriâ toutes les par-

¹ Nous doutons fort que les Musulmans instruits admettent cette légende.

ties et branches de la Loi et toute la scholastique bouddhiste avec ses dépendances, la Médecine, l'Astrologie, la Magie et tous les systèmes philosophiques. Il prit les plus hauts grades dans toutes les facultés. Il vécut ensuite en ermite dans le pays de Dags-po (vulgo Takpo) dans le sud du Thibet avec ses huit disciples qu'il instruisit. Enfin, il retourna à L'hasa où il se mit à enseigner publiquement et à prêcher sa réforme oralement et par écrit. Des milliers d'étudiants accoururent de toutes les parties du Thibet pour l'entendre. Dans l'année 1407 à 1409 de notre ère, il s'établit sur une montagne dans le voisinage de la Capitale et y fixa sa résidence dans le couvent Galdan (joie du ciel), le couvent métropolitain de la loi Jaune dont il fut le premier chef. Comme le nombre de ses adhérents augmentait toujours, deux autres grands couvents furent fondés immédiatement, près de L'hasa par lui ou ses successeurs. Comme tous les chefs d'École Bouddhistes, il fut éclectique et conciliant dans le dogme, tout en étant sévère pour la discipline.

Le grand docteur a laissé quatre ouvrages principaux très volumineux qui ont une autorité presque canonique pour ses adhérents. Le plus célèbre est le Lamirion, *un degré pour avancer*. Il se divise en trois parties : le chemin du petit du moyen et du grand homme. C'est la théorie éclectique que nous avons déjà vue de trois credo superposés suivant le degré de capacité des fidèles, et correspondants aux trois Véhicules : Les hommes de capacité vulgaire doivent croire qu'il y a un dieu, ou âme suprême et une vie future et que l'on recueille dès cette vie, au moins pour une grande partie, le fruit des œuvres et actes que l'on y a accomplis. (Petit Véhicule).

Ceux de capacité et moralité moyennes doivent croire en outre : que tout composé est périssable, qu'il n'y a point de réalité dans les objets, que toute imperfection est douleur et que la délivrance de la douleur et de l'existence corporelle est le bonheur ou la béatitude finale (moyen véhicule).

Ceux de la plus haute capacité doivent savoir en outre : que depuis le dernier objet matériel jusqu'à l'âme suprême, rien n'existe par soi-même ; on ne peut pas dire que quoique ce soit doive toujours durer ou bien cesser absolument, mais que chaque chose existe par une liaison de

dépendance ou de causalité (rapport obligé de précédence ou de succession faisant loi) (doctrine des Pradjana-Paramita).

Quant à la pratique, la première classe se borne à l'exercice des dix vertus ; la seconde s'efforce *en outre* d'exceller dans la moralité, la méditation, l'ingénuité ou la sagesse ; la 3^e classe doit, *en outre*, exercer les dix vertus transcendantes ¹.

La première classe n'a en vue qu'une heureuse transmigration : la renaissance dans l'état de devas, hommes ou Assouras ;

La 2^e classe espère le Suckhavati, paradis d'Amitaba ;

La 3^e classe aspire à devenir, un jour plus ou moins éloigné, des Bouddhas accomplis.

On trouve une division semblable quoique moins précise entre les séries des paradis Birmans.

Contrairement à ce qu'avait enseigné d'abord le Grand Véhicule, la secte jaune admet que les Laïques ne peuvent arriver directement à l'état de Bouddhas accomplis, ils ne font que se préparer à acquérir cette faculté.

Se fondant sur la transmigration, le Réformateur renouvela les prescriptions du Brahmanisme pour le respect de la vie des êtres animés. C'est pour cela que les Lamas évitent généralement d'écraser les insectes et même de tuer leurs pous.

Il prescrivit des dispositions pour entretenir dans les Lamasseries le zèle et l'habitude des travaux de l'esprit, proclamant le principe que la science religieuse est inépuisable ; il fonda sur le degré d'instruction l'avancement dans la hiérarchie religieuse ; ce qui, ainsi que nous l'avons vu n'a pas lieu en Birmanie ni à Ceylan. Il prescrivit aussi aux Lamas de porter dans les Lamasseries certains insignes réservés dans le sud pour les cérémonies.

Il remit en vigueur l'usage pour les femmes de se couvrir le visage d'un vernis, usage qu'a décrit un auteur du temps de S^t Louis.

Enfin il introduisit des modifications dans les Rites. C'est en Chine surtout qu'on peut voir les changements qu'il a opérés, en comparant les rites que suivent les re-

¹ On trouve dans les ordres religieux de l'Islam une classification semblable entre les initiés à des degrés différents.

ligieux bouddhistes dans les provinces du Kan-sou, de Chan-si et de Pi-tché-li qui ont adopté la réforme, avec les rites anciens que les Bonzes ont conservé dans le reste du « Royaume du Milieu. »

En Chine, on distingue des autres Bonzes, les Lamas jaunes qui suivent la réforme. Les deux sectes, après de longues luttes ont fait la paix. Les Bonzes et les Lamas se regardent comme formant une seule famille, malgré les différences qui les distinguent ; les Lamas sont en général plus fervents.

Ce qui prouverait que Tsong-ka-pa s'est inspiré directement de la science Bouddhiste Indienne, peut-être de Ceylan et non de la Chine, ce sont ses efforts pour combattre la Magie autant qu'il le pouvait sans se mettre en complet désaccord avec les livres canoniques. Il fit une distinction entre la Magie blanche ou les prescriptions du codex ancien, et la magie Noire, celle dans laquelle entraient les Manipulations Schamaniques ou les arts des Charlatans, la Nécromancie, la Sorcellerie, l'Alchimie et les Jongleries des Lamas qui soufflaient du feu avec la bouche, avalaient des couteaux, s'ouvraient le ventre etc ; les Lamas rouges pratiquaient et pratiquent encore avec beaucoup de succès ces exercices ; les jaunes méprisent ces charlatans.

On lit dans Vei-Hang thu Schy L. C. v 241 : Si des Lamas, pour tromper le peuple avalent des épées ou vomissent du feu, le Dalai Lama les punit.

Le père Huc a donné *De visu*, la description de ces jongleries.

Ceux de ces arts, particulièrement la sorcellerie, qui ne sont pas permis aux Lamas jaunes et dont la foule ne peut ni ne veut se passer, ont dans les grands couvents jaunes un représentant qui appartient à la secte rouge. Il habite une place particulière dans les dépendances du couvent et peut se marier.

Ce fut sans doute Tsong-Ka-pa qui prescrivit aux religieux une retraite annuelle ; cet ancien usage bouddhiste n'existait pas au Thibet parce qu'il n'y a pas une saison particulière de pluies. Ce fut aussi lui qui institua la fête des prières du premier de l'an (voir la description de la fête des fleurs Titre.)

Il revint ainsi à l'ancienne coutume et règle bouddhiste

de se réunir pour le culte, la dispute scholastique, le partage des aumônes ; et à l'ordre de Çakyamouni d'avoir de grandes assemblées du peuple à l'instar de celles annuelles ou quinquennales de la délivrance dont nous avons décrit l'une, celle qui a été donnée par Citaditya roi du Kanyakoubja Canodje, Inde Centrale, à Prakeya près du Confluent du Gange et de la Jumma d'après le récit de Hiouen-Tsang qui y assistait.

Le père Huc pense que Tsong-Ka-pa a emprunté au *Lama au long nez*, les cérémonies et ornements qui sont communs en assez grand nombre au Catholicisme et au Lamaïsme Koëppen et les autres auteurs protestants pensent que ces ressemblances sont antérieures à Tsong-Ka-pa.

L'abbé Desgodins objecte que, s'il en était ainsi, on trouverait des représentations de ces ornements et cérémonies dans les peintures et sculptures des temples bouddhistes exécutées antérieurement à la réforme de Tsong-Ka-pa, ce qui n'a pas lieu. Cette objection pourrait prouver que les ornements sont postérieurs à Tsong-Ka-pa, mais non qu'ils remontent à lui. On trouve les mêmes ressemblances très frappantes en Birmanie pour les habits sacerdotaux.

MM. de Bunsen et Emile Burnouf pensent que les ornements et symboles chrétiens viennent de la Perse et de l'Inde. Leurs démonstrations et rapprochements sont fort ingénieux. Mais les ressemblances n'indiquent pas nécessairement une communauté d'origine ; elles prouvent seulement l'identité des conditions dans lesquelles elles se sont produites. Les mêmes ornements et habillements peuvent avoir été adoptés dans plusieurs lieux sans communications entre eux, naturellement, par l'effet de circonstances et de besoins semblables. Qui empêche d'admettre, par exemple, que le Pallium, la Dalmatique, le Pluvial sont des vêtements dont des religieux ou prêtres de plusieurs religions ont eu besoin, suivant à peu près le même modèle, pour leurs voyages ou pour d'autres buts dans des pays divers mais ayant des saisons analogues. La ressemblance dans les symboles peut provenir d'une tendance générale de l'imagination à emprunter à la nature certaines figures qui la frappent partout. Tsong-ka-pa est sorti de l'École de Ka-dam-pa fondée par Brom Bakschi disciple d'Atishas, qui s'appuie sur les Sutras plus que sur les Tantras, mais il s'efforça de réunir sous

la robe jaune les membres de toutes les Ecoles. Lui et ses successeurs y ont si bien réussi que le nombre des Lamas rouges est actuellement faible au Thibet.

Tchong-ka-pa a été canonisé. Le plus souvent, on le représente comme une incarnation d'Amithaba, ou bien aussi de Mandjoukri et de Vashrapani réunis ensemble ou bien de Machakala (peut-être Makaulan). Comme conséquence on dut lui prêter plusieurs naissances dans l'Inde et au Thibet. Il y a à St-Pétersbourg plusieurs biographies des vies antérieures de Tsong ka pa ; une entre autres où il aurait été Subuthi disciple de Çakiamouni.

Sa statue se trouve souvent dans les temples Lamaïques ayant à sa droite celle du Dalai Lama et celle du Grand Lama Rin po Tsha à sa gauche. Il tient dans ses mains jointes pour la prière, deux fleurs de lotus dont l'une contient dans son calice un petit cierge et l'autre un livre ; son nom spirituel est en sanscrit *sumaticriti le sage illustre*. Tsong-ka-pa était le contemporain de l'Empereur Jonglo qui en 1406 lui décerna, dit-on, le titre de Roi de la grande magnifique loi, bien que sa juridiction ne s'étendit probablement encore qu'aux trois grands couvents qu'il avait fondés près de la Capitale et à quelques autres en province. La Chine dut évidemment lui donner tout l'appui qu'elle put ainsi qu'à ses partisans. On dit aussi que l'Empereur donna le titre de rois à huit Hiérarches Thibétains qui étaient les huit apôtres formés par Tsong ka pa.

Au bout de deux siècles, sa réforme était prédominante au Thibet et dans la Haute Asie, bien qu'elle n'ait jamais été universellement adoptée et qu'il soit resté partout des dissidents.

Suivant une tradition, Tsong-ka-pa se désigna pour successeurs deux de ses disciples et leur ordonna de toujours renaître surnaturellement. Telle est l'origine reçue des deux grands Lamas jaunes le Dalai-Lama (Océan de sagesse) qui réside à L'hasa et le Rin-po-tshe, (bijou de lumière) qui habite Kra Schiss Lun po (Tatchi tnn-po) dans l'arrière Thibet ¹. Lorsque l'un deux a un successeur, ce-

¹ L'hasa se trouve du côté du Thibet qui confine au bassin supérieur du Brahmapoutra le plus grand affluent du Gange ; les géographes n'ont pas encore absolument établi que la rivière de Lassa ne fait point partie de ce bassin. L'arrière Thibet confine à la Chine.

lui-ci est consacré et ordonné par l'autre Grand Lama qui est en exercice jusqu'à ce qu'il quitte son enveloppe mortelle. Cette institution peut ne pas remonter jusqu'à Tsong-ka-pa, bien qu'on donne la liste de ses successeurs, mais elle a dû suivre immédiatement le triomphe officiel sinon général de la secte au Thibet, car elle servait la politique de la Chine, et en même temps elle était le seul moyen de concilier le principe de l'hérédité des grands Lamas avec le célibat qui leur est imposé.

3. *Les Chubilgans, les deux grands Lamas et le Guyon Tamba.*

Ce système dut, par la force des choses et de la logique être étendu aux autres princes Lamaïques dont l'hérédité naturelle était supprimée. De là les Chubilgans.

Quand l'âme d'un haut dignitaire lamaïque a abandonné son corps, elle passe immédiatement dans celui d'un enfant qui, à l'âge de un, deux ou trois ans, se déclare ou est reconnu être la renaissance du décédé, son incarnation.

De même que l'institution des deux Grands Lamas incarnés empêchait l'établissement d'une monarchie théocratique, celle des Chubilgans empêchait ou détruisait une aristocratie princière théocratique.

Le Grand Véhicule avait admis dans ses développements que les Bodhisattvas, même dans le ciel en attente de leur mission sur la terre, pouvaient s'incarner dans un but de miséricorde, d'enseignement, etc. ; on avait même attribué aussi la faculté d'incarnation temporaire dans des buts semblables aux Buddhas avec un reste ou sans reste. De là, le passage était facile à l'incarnation continue des Bodhisattvas ou saints dans un but de protection.

Cette idée de protection couvrait parfaitement le but politique qui était de conserver d'une manière presque impersonnelle le pouvoir suprême, le souverain et les biens temporels qui y avaient été attachés par institution

théocratique, et aussi de la même manière le pouvoir et les biens des princes ou Hiérarques du Lamaïsme.

Tout en conservant leur personnalité immuable dans les Hautes régions, les Bodhisattvas peuvent, comme nous l'avons vu, s'incarner en même temps dans plusieurs corps par des rayons de lumière issus d'eux-mêmes.

Les Dyani Bouddhas, au moins dans la croyance Lamaïste, ont la faculté de descendre dans un corps humain non seulement par leurs fils émanés, les Dyani Bodhisattvas (Bodhisattvas de la contemplation), mais encore directement par émission ou rayonnement.

Cette incarnation est toute autre que la simple renaissance dans le cercle de la transmigration ; c'est un fait surnaturel, privilège exclusif des âmes déjà sorties du cercle de la transmigration. La définition thibétaine de cette sorte d'incarnation, le mot mongol *Chubilgan* est la traduction du mot sanscrit Nirmana (métamorphose magique) (Koeppen). Cette théorie ne commença à avoir cours dans la théologie et la doctrine bouddhique qu'au VII^e siècle de notre ère. Hiouen Tsang n'en cite qu'un seul exemple, celui de l'auteur du Jogaçastra qui fut honoré comme une incarnation du Bodhisattva Maitrèya.

Les Bouddhistes paraissent avoir fait grand usage de cette théorie dès leur début au Thibet qui y était préparé par le culte des esprits, notamment par la croyance aux unions charnelles des esprits et des corps. Cette disposition devait porter les religieux venus de l'Inde à présenter aux Bods si amateurs de surnaturel, leurs saints et eux-mêmes comme des incarnations de génies bienfaisants.

C'est ainsi que, dans le Thibet d'abord, puis dans la crédule Mongolie, les observateurs éminents des préceptes, les propagateurs du Bouddhisme, les savants, les rois et les chefs zélés pour la foi furent donnés comme des incarnations des saints Bouddhistes. C'est ainsi que les trois rois (désignés comme Tschakavartins) qui avaient le plus aidé à l'introduction du Bouddhisme dans le Thibet furent donnés pour des Chubilgans (incarnations) d'Avalokiteswara, de Mandschueri et de Viradaschrapani ; l'inventeur de l'Alphabet Thibétain pour un Chubilgan de Mandschukri, le linguiste et traducteur Pagur Vairotschana pour un Chubilgan d'Ananda. Les chefs de la secte

de Ssa Sskja pa, bien qu'ils eussent l'hérédité naturelle, furent regardés comme des incarnations de Mandschucri ; cette conception d'une suite d'incarnations d'un même saint par hérédité renferme en germe la transmission. Chubilganesque non interrompue ; on pouvait d'ailleurs, pour les besoins d'une situation, la faire sortir, sans transition, de la théorie de l'incarnation *ad libitum* des Bodhisattvas. On n'en avait pas moins déjà dans le dernier fait d'une succession continue un formel précédent. On ne trouve toutefois une nouvelle application de l'invention qu'au xv^e siècle ; d'abord aux deux grands Lamas de la secte jaune et plus tard à tous les hauts dignitaires Lamaïques qui portent le titre de Chubilgans. Plus tard enfin on donna aux autres dignitaires de second ordre le nom de Chutuktus ou incarnés, nés de nouveau, (wiedergeboren Lassen) ; ils sont considérés comme de simples incarnations de quelque bodhisattva qui vient travailler au salut des êtres, dans une seule existence d'homme

Le Pan tsch-hen est considéré comme le fils gnostique, l'émanation du Bouddha céleste Amitabha, et le Dalai Lama comme l'incarnation du Bodhisattva Avalokiteswara qui est, comme nous l'avons vu, le fils et le disciple d'Amithaba.

En conséquence, le premier a un plus haut rang spirituel ; il est le Buddha incarné de la contemplation, le Gourou Précieux, mais son domaine terrestre est très restreint.

Comme Avaloketiswara (chef suprême) est le représentant de Çakiamouni, le protecteur spirituel des êtres animés, le Régent du Lamaïsme pendant l'âge actuel du monde, le patron du pays du Nord et principalement du Thibet dont la conversion est son ouvrage, le Dalai Lama a un pouvoir plus relatif aux créatures, plus pratique et plus politique et s'appelle *le Roi précieux* par antithèse au *Gourou précieux* : et son domaine, sa juridiction sont infiniment plus étendus que ceux de son collègue.

Le nombre des incarnations du premier était de 10 en 1846 et la première ne remonte pas jusqu'à la mort de Tsong-ka-pa ; le nombre des incarnations du Dalai Lama est de 13 à 14, malgré quelques interrègnes et remonte jusqu'à la mort de Tsong-ka-pa.

En 1470 tous deux ont reçu de l'Empereur de Chine un diplôme et un sceau.

Le premier Dalai Lama est probablement un neveu du réformateur, consacré en 1473 sous le règne du premier roi Bouddhiste du Thibet. Pendant 50 ans d'apostolat, il travailla énergiquement à fortifier et étendre la secte de la vertu. On fonda sous lui beaucoup de lamaseries de la secte, notamment le célèbre monastère de Kra-Schiss Lhunpo qui a été jusqu'aujourd'hui le centre du Lamaïsme dans l'arrière Thibet et la résidence du second Grand Lama. Il est probable que l'institution du Pan-tsch-hen comme patriarche de l'arrière Thibet date de cette fondation. D'après une tradition, la secte jaune, dans la guerre qu'elle eut à soutenir contre les sectes rouges peu après la mort de Tsong-ka-pa, prirent la capitale du Sud-Ouest du Thibet; mais Koeppen rapporte plutôt cet événement à une guerre postérieure qui eut un caractère plus politique que religieux. La première est la seule guerre de religion à laquelle le Bouddhisme ait donné naissance.

Il y a bien eu, surtout au Thibet, d'autres luttes armées entre Bouddhistes, mais elles n'ont eu que peu d'importance, au moins celles qui ont eu la religion pour motif.

Hien Tsong, le 8^e Ming, envoya aux deux chefs de la secte Jaune des diplômes et un sceau pour les élever au-dessus des huit chefs diplômés par l'Empereur Yong lo comme Chutuktus et princes de la précieuse Loi. Ce fut sans doute à l'occasion de la guerre contre les rebelles à la limite Nord du Thibet; ce serait environ un demi-siècle après la mort du Réformateur.

Depuis lors les deux grands Lamas paraissent avoir tous porté le titre de Roi. Le titre mongol de Dalai ne pouvait exister à cette époque où il n'y avait aucun rapport entre le Thibet et la Mongolie; il ne fut porté qu'au moment où les Mongols entrèrent dans le sein du Lamaïsme.

Le second des successeurs de Tsong-ka-pa, régna de 1476 à 1540; il organisa les couvents et le clergé, fonda, dit-on, le système de l'hérédité Chibilganesque, sépara pour l'administration le temporel du spirituel, créa un ministre des finances, etc.

L'Empereur Vu Tsong de 1506 à 1520 le manda à Pékin.

Sur son refus de s'y rendre, il envoya contre lui une petite armée qui fut battue par les Thibétains.

Le grand Lama de la troisième incarnation (la mer de vertu) consolida la suprématie du grand Lama de L'hassa et soumit les Mongols à son sceptre spirituel.

Refoulés par les Chinois dans le pays des Herbes, les Mongols avaient, pendant deux siècles, usé leur énergie guerrière dans des combats contre tous leurs voisins y compris les Chinois et entre eux-mêmes. Ils s'étaient divisés dans la polyarchie. Il y avait notamment entre ceux de l'Ouest et ceux de l'Est une séparation qui donna lieu à beaucoup de conflits sanglants. En même temps ils étaient retombés dans le Schamanisme et n'avaient retenu que fort peu de Bouddhisme. C'est de leur seconde conversion que date leur histoire authentique.

Deux lamas Thibétains, enlevés par Chung-tacschi et Allan Chagan, deux princes souverains de la Mongolie, dans leurs incursions sur le Thibet, et emmenés en captivité ramenèrent les Mongols à l'ancien Bouddhisme et Allan Chagan, d'accord avec son allié, résolut d'envoyer une ambassade au Bodhisattva Chongschin (Avalokites-souara).

La légende raconte que, sur le conseil des Schamanes, Altan Shagan, pour se guérir d'une maladie, faisait, à chaque pleine lune, éventrer un homme pour mettre ses pieds dans ses entrailles chaudes. Un jour qu'il était dans cette situation, il vit dans le ciel une figure blanche qui le menaçait à cause de ce crime ; les deux captifs lui apprirent que cette figure était celle du Grand Lama de L'hassa ; ce fut alors qu'il se convertit.

En réalité, les deux princes Mongols sentirent qu'ils avaient tout intérêt à s'unir au Thibet pour défendre avec lui leur indépendance contre la Chine.

A la demande de l'ambassadeur d'Altan Chagan, le Grand Lama de L'hassa se rendit en 1577 près de lui.

A la première entrevue, adoptant la méthode qu'employait Bouddha pour faire ses conversions, il révèle au prince son passé Chubilganesque ; il lui apprend qu'il a été autrefois le prince Chubilaï dans la famille des Tchinggs, qu'alors il a été l'ami du Grand Lama lui-même dans son incarnation de cette époque, et qu'il a reçu de

lui un sceau précieux et un autographe jaune, ce qui l'a élevé à la perfection spirituelle la plus haute.

Lorsque le temple sur le bord de la mer bleue (Kukunoor) fut terminé, il y eut une grande fête religieuse où se rendit une foule immense et où Altan Chagan, sa famille, ses vassaux et ses alliés rentrèrent dans le sein de la religion lamaïque.

Ss et Sen Chunhtaïdischi prince des Ordos (mongols Occidentaux) y tint à peu près ce discours :

« Nous avons oublié nos devoirs spirituels et temporels ; esclaves du péché, nous versions le sang et nous mangions la chair des êtres vivants ; à partir d'aujourd'hui, les flots orageux de cette rivière de sang doivent se changer en une rivière de lait.

« Nous abolissons la coutume d'immoler des chevaux et des chameaux sur la tombe d'un chef de famille suivant les facultés du décédé et de les enterrer avec lui, le bétail, qui servait à cet usage, sera donné aux religieux ¹.

« Pendant les fêtes annuelles et mensuelles, la mise à mort du bétail et la chasse seront interdites.

Toutes ces propositions concertées à l'avance entre Altan Chagan et le Grand Lama furent acclamées et admises comme lois.

On convint aussi que les religieux seraient partagés en quatre classes correspondant aux quatre classes de la noblesse mongole, que tous seraient exemptés de l'impôt et du service militaire, ainsi que de toutes autres charges, et que tout religieux incontinent serait immédiatement chassé.

La dernière règle prouve qu'alors, plus encore qu'aujourd'hui, les religieux bouddhistes au Thibet et en Mongolie enfreignaient pour la plupart leur vœu de chasteté ;

¹ A cette époque on immolait encore des hommes sur la tombe des grands, comme chez les anciens Mongols. On peut lire dans le voyage du père Huc la description d'un cortège d'enfants entourant le corps d'un prince. On avait fait mourir ces enfants sur place par un procédé qui ne causait aucune altération de leurs traits et de leurs formes et qui les conservait indéfiniment ensuite dans toute leur fraîcheur. Le père Huc rapporte, par oui-dire, que cet usage existe encore ; il est vraisemblable qu'il avait ou qu'il a cessé, car les autres voyageurs n'en font aucune mention.

et cela s'explique à la fois par leur destination forcée à l'état religieux pour toute la vie et par le genre d'existence à peu près laïque que menaient le plus grand nombre qui n'avaient guère de religieux que le nom et la robe. Nulle part les couvents bouddhiques ne sont des cloîtres, ce sont plutôt des centres de population religieuse analogues aux agraras ou villages de brahmes qui, évidemment, en ont été le point de départ ; car, aujourd'hui même, les grandes pagodes de l'Inde sont de véritables villes de Brahmes. Lorsque j'ai visité celle de Seringam qui a sept enceintes, on m'a affirmé qu'elle contenait 40.000 Brahmes.

En Mongolie et au Thibet la rareté et la pauvreté des habitants ne permettait qu'un petit nombre de grandes Lamasseries et surtout d'ermitages isolés, car les ermites n'auraient pu subsister en mendiant leur nourriture. Il a fallu que les lamas fussent, pour la plupart, mêlés aux laïques et se livrassent au travail.

Le partage des religieux en classes correspondantes à celles de la noblesse en faisait un corps hiérarchisé d'après la naissance et constituait le Lamaïsme en une institution d'état, une aristocratie religieuse. C'était tout le contraire de l'esprit du Bouddhisme primitif. On voit, déjà, ce qui ressortira bien mieux encore par la suite, que le Lamaïsme n'a été que le Brahmanisme organisé politiquement et modifié dans ses dogmes presque uniquement par l'adoption des principes et des sentiments de justice et de charité qu'avait proclamés le Bouddha ; il peut se définir : un Brahmanisme d'Etat avec la morale et le célibat religieux du Bouddhisme.

Les dispositions indiquées ci-dessus et d'autres empruntées au Thibet ou déjà édictées autrefois en Mongolie par Chubilai furent mises en vigueur sous le titre : Ordre légal de la doctrine des dix œuvres méritoires.

Le Chagan donna au grand Lama le titre de Dalai Lama (prêtre tenant le spectre de diamant) et celui-ci donna à Chagan le titre de Tschrawartin des trois mille roues d'or tournantes. On y ajouta de part et d'autre mille autres honneurs et mille vœux pour la religion.

C'est ainsi qu'Altan Chagan devint un protecteur de la religion Lamaïque, zélé, actif, libéral, bien plus puissant et résolu que les Ming incrédules qui prétendaient toujours à la souveraineté du Thibet.

Il établit dans sa capitale la résidence d'un haut dignitaire Lamaïque pour lequel le Dalai Lama lui laissa un Chubilgan de Mandchukri.

A sa mort qui eut lieu en 1583, le Dalai Lama fit une seconde tournée en Mongolie pour consolider son œuvre. Il avait de bonnes raisons pour préférer l'amitié des Mongols à la faveur de l'Empereur de la Chine. Celui-ci, pour le ménager, lui envoya le titre qu'avait porté Chubilai.

Pour s'attacher les Mongols, le concile Thibétain fit incarner le quatrième Dalai Lama, sous le nom d'*Océan de mérites* dans le sein de Dara Chatan, l'épouse d'un petit-fils d'Altan Chagan.

Il resta en Mongolie jusqu'à l'âge de 4 ans et il fut ensuite conduit à L'hassa et là initié aux mystères de la religion et enfin ordonné par le R t z potschen. Il mourut à 28 ans.

En 1604, deux ans après son intronisation, pour satisfaire les Mongols qui voulaient un patriarche, le Chubilgan, mer de pensées, fut établi comme représentant du Bouddha en Mongolie. Sa résidence fut fixée définitivement dans la grande Lamasserie de Kurren où il vit encore aujourd'hui après de nombreuses renaissances. Il a dans la Hiérarchie Lamaïste le premier rang après les deux grands Lamas du Thibet dont il est indépendant. Il porte le titre de Guyon Tamba ou Lama-Koi. Il est à la fois le souverain temporel et le chef religieux de la partie du pays des Kalchas qui environne la grande Lamasserie. Celle-ci se trouve au commencement d'une immense forêt qui s'étend jusqu'aux frontières Russes. 30.000 Lamas y vivent sur le flanc d'une grande montagne devant laquelle coule le fleuve Thoula, à travers une plaine incessamment couverte de tentes de toute grandeur qui abritent des pèlerins venus pendant toute l'année de tous les points du Thibet et de la Mongolie pour faire leurs dévotions au Lama Koi. Les Kalchas ont encore trois autres chefs souverains.

Vers 1842 un Guyon Tamba escorté de 3.000 Lamas rendit visite au fils du ciel à Pékin. Il mourut aussitôt après son retour et les Kalchas sont persuadés que l'Empereur lui avait fait prendre un poison lent.

Il y a d'autres Lamasseries dont les grands Lamas sont

aussi souverains. Ils se remplacent comme les grands Lamas de L'hassa.

Le Dalai Lama de la cinquième incarnation, le *sage droit*, est le plus célèbre des Dalai Lama par ses entreprises politiques.

Vers l'an 1580, peu après que le Dalai Lama de la troisième incarnation eut proclamé Altan-Chagan Tschakravartin, Chovang Namgyall, un descendant réel ou prétendu de l'ancien roi Kchri be Tsan po fut chassé de L'hassa où il voulait faire triompher ses droits et s'enfuit à Ladag qui le reconnut pour roi. De là il conquiert une partie du Thibet Oriental. Son fils Namya Namgyall qui lui succéda en 1600 fut défait et pris par Ali mir souverain Musulman du Baltistan dont l'armée détruisit les Lamasseries, les temples et les statues de Bouddha et brûla ou jeta dans l'Indus les livres saints. Mais, peu près, le vainqueur se réconcilia avec le vaincu, lui donna sa fille en mariage et le rétablit sur son trône. Le fils né de cette union, Singge Namgyall lui succéda en 1620, s'affranchit par une guerre heureuse de la suzeraineté du grand Mogol, reconquit toutes les provinces qui avaient obéi à ses ayeux et marcha sur L'hassa dont il ne s'éloigna qu'au prix d'une riche rançon, et en conservant ses prétentions au trône.

L'Empire Mongol de l'Inde s'était étendu rapidement ; le Grand Ackbar avait conquis le Kachemir. Les Mongols enserraient de tous côtés le Thibet qui commençait à regretter de s'être jeté entre leurs bras.

Les sectes rouges attachées à la Chine dominaient par le nombre dans le sud. Une sorte de Maire du Palais qui, sous le nom de SS-Depa ou intendant, administrateur, gouvernait au nom du Dalai-Lama, s'efforçait de le réduire au rôle d'un roi fainéant. Sous l'impulsion de la cour de Pékin dont le 3^e Dalai-Lama s'était affranchi par son alliance avec les Mongols, les grands (laïques) du Thibet aspiraient à ressaisir le pouvoir et à rétablir un royaume du Thibet indépendant ; ils étaient appuyés par l'opposition Nationale contre les Mongols et leurs alliés de L'hassa et par celle de la Robe rouge contre la Robe jaune.

Vers l'an 1640 la dynastie des Ming touchait à sa fin. Les Mantchoux réunis aux Mongols Orientaux faisaient

des progrès de plus en plus grands en Chine, et en 1634 leur chef Taïtsung se proclama Empereur. Les partis en lutte au Thibet cherchèrent tous deux appui près de lui.

Mais les Kalchas qui soutenaient le parti du Dalaï Lama n'ayant pu s'entendre avec les Mantchoux, celui-ci recourut contre le g-Tsan-po de Ladag ennemi de la religion, aux Mongols de l'Ouest qui n'ayant point pris part à la conquête de la Chine avaient toute liberté d'action.

Ces peuples qui sont venus en contact avec les Européens sous le nom de Kalmouks ou Tongoutes ne formaient sous Gengiskan et ses successeurs, avec les Mongols de l'Est qu'une seule nation ; mais ils en avaient été séparés depuis le xiv^e siècle par des luttes sanglantes ; en 1640 ils habitaient les pays qui longent la Mer bleue près des Ordos et s'étaient étendus dans la Dsungarie. Ils étaient en général très attachés au Lamaïsme jaune qu'ils avaient reçu à la fin du xvi^e siècle sous le iv^e Dalaï Lama d'origine Mongole. Déjà ils étaient régis par le *Livre de la Loi Kalmouk*, encore en vigueur aujourd'hui, où l'on reconnaît d'une manière manifeste l'introduction des préceptes et de la Hiérarchie Lamaïques dans l'ancien droit Mongol et qui est édicté au nom de Çakiamouni et de Tsong-Ka-pa. Ils étaient déjà les fidèles les plus dévoués au Dalaï Lama et ils ont conservé cette foi, jusque dans l'exil où ils étaient séparés de lui par d'énormes distances et par de nombreuses populations chrétiennes et Musulmanes.

L'appel du Dalaï Lama qui venait d'être défait plusieurs fois par le parti opposé, fut entendu surtout par les clans les plus au sud et les plus rapprochés de L'hassa, les Choschot de Kukunoor.

Guschi, un des princes des Tongoutes, le 3^e des tigres (c'est ainsi qu'on a nommé les cinq frères conquérants dont le père n'avait que 5000 sujets), gagna à la cause du Dalaï-Lama, le puissant Chungtaïdshi chef des Dzungares et, avec ce renfort, il entra dans le Thibet à la tête d'une forte armée.

Le g. Tan. po fut battu, assiégé, et pris dans sa capitale, et mis à mort en 1643. Il avait eu des alliés dans la secte rouge et aspirait à la souveraineté ecclésiastique rouge ou jaune, en même temps qu'à la souveraineté temporelle.

Après la Victoire, Guschi Khan proclama le Dalai Lama souverain temporel du Thibet et tous les princes Kalmouks le reconnurent pour leur souverain temporel et spirituel. De son côté, Le Dalai Lama donna au vainqueur le titre de Dharma-Radja, roi de la Loi, et la possession d'une partie du Nord et du Centre du Thibet où il s'établit avec ses hordes pour être toujours à portée de secourir le Dalai Lama à L'hasa. Lui-même occupa avec ses Kalmouks les plus fidèles le pays de Dam à 8 jours de marche de L'hasa non loin de Nagtschu (l'eau noire), sorte de station pour les Caravanes qui vont de Pékin à L'hasa où on retrouve dans la langue et les usages beaucoup de traits Kalmouks.

En même temps, on agrandit la situation du SS Depa. Il devint l'Administrateur de tout le Thibet. Sous le titre de Régent, il eut toute la direction temporelle, nomma les Ministres et eut la préséance sur tous les grands, même sur le prince des Kalmouks, l'épée du Lamaïsme.

De là le renouvellement de l'ancien Dualisme qui tantôt avait servi, tantôt avait combattu l'influence étrangère. Il est dans la nature de ce système d'engendrer des conflits, et il s'en éleva entre le Régent et le Protecteur militaire du Dalai Lama.

Pour montrer qu'il avait l'autorité des anciens rois, le Dalai Lama construisit sur le mont Potala pour sa résidence et celle de ses successeurs jusqu'aujourd'hui, une magnifique lamasserie contenant 10.000 chambres pour les Lamas qui pouvaient former une sorte de garnison et qui ont pris quelquefois les armes.

TITRE IV

LE THIBET DEPUIS L'AVÈNEMENT DE LA DYNASTIE MANTCHOU JUSQU'À NOS JOURS

1. *La Mantchourie.*

Nous venons de voir apparaître dans cette histoire les Mantchoux ; c'étaient alors des peuples chasseurs et pasteurs qui habitaient la partie N. E. de l'Asie, vaste région à l'Est de la Mongolie à laquelle Méadows assigne une superficie de 950. 000 kilomètres carrés et attribue une population de 12 millions d'habitants soit 13 habitants par kilomètre carré le triple de ce qu'elle était avant l'envahissement des Chinois qui en forment aujourd'hui les onze douzièmes. Comprise entre 40 et 54 degrés de latitude nord et 115 à 127 degrés de longitude de Paris, la Mantchourie est bordée au Nord et au N. E, par le fleuve Amour et son affluent l'Ousouri, au Midi par le golfe Phou Hai et la Corée, à l'Orient par la mer du Japon, à l'Occident par la barrière de pieux (palissade) de saules aujourd'hui en ruines sur la frontière chinoise) et un embranchement du Sackhalien Oulaï.

Ce territoire présente deux versants opposés de chaque côté de la longue arête des Montagnes Blanches qui a de 3 à 4 mille mètres d'altitude : le versant Nord s'incline vers l'Amour qui se jette dans la mer d'Okholsk ; le ver-

sant Sud écoule ses eaux aux golfes de Liatoung et de Corée.

La Mantchourie a des déserts, des prairies, des régions champêtres, de belles forêts. Celles-ci dominent dans le Nord ; dans le sud c'est la culture. Grâce à son climat tempéré et à sa fertilité, la Mantchourie méridionale a une grande variété de produits agricoles ; l'orge, le maïs le millet, une espèce d'indigotier qu'on devrait essayer en Algérie ; le cotonnier, enfin la vigne dont on ne voit les ceps qu'en été ; ces cultures, ainsi que les espèces d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes basses donnent aux campagnes une physionomie qui rappelle l'Europe.

Il y a beaucoup de fauves et une vie animale très active dans l'air, dans les eaux et sur terre. La chasse est considérée comme un acte religieux et des populations entières vivent uniquement de poisson.

Les oiseaux dont les espèces sont analogues aux nôtres sont fort nombreux, surtout les chanteurs qui sont représentés par de grandes volées. D'innombrables corbeaux entourent les demeures comme dans l'Inde, et y sont aussi familiers et aussi respectés. Les Mantchoux croient qu'en eux résident les âmes de leurs ayeux et leur offrent des sacrifices quotidiens bientôt dévorés.

Les Mantchoux se distinguent par leur affabilité et leur politesse envers les Étrangers.

Ils sont pour la plupart monogames et ont propagé ces mœurs en Chine et en Mongolie.

Depuis l'avènement de la dynastie Mantchoue au trône de Pékin, tous les Mantchoux sont soldats, et l'empereur fournit aux frais de leurs mariages et de leurs funérailles.

A l'exception de quelques tribus Toungouses qui errent au bord des fleuves, il n'y a plus aujourd'hui de Nomades en Mantchourie et les habitants se classent non d'après la race, mais d'après la religion. Les Mahométans qui, en certains endroits, forment le tiers de la population, habitent pour la plupart des villages ou quartiers séparés et constituent de véritables clans qui, tout en étant de race chinoise ne semélangent point avec leurs autres compatriotes, ce qui est un danger pour le gouvernement Chinois ; aussi celui-ci ménage-t-il beaucoup ces Musulmans.

Le mélange des races a produit une population plus

grande et plus forte que celle de la Chine Centrale, Chinois et Mantchoux se ressemblent tellement que les gens du pays seuls savent les distinguer.

Les Mantchoux parlent tous chinois, et les mandarins Chinois apprennent tous le mantchoux comme langue savante.

2. *Les Mantchoux jusqu'à l'Empereur Kanghi.*

Les Mantchoux chasseurs et pasteurs, cavaliers nomades comme leurs congénères, les Mongols, avaient fait irruption hors de leurs forêts et de leurs défilés pour fonder de grands empires à l'Ouest et au sud, la première fois sous le nom de Kitans au commencement du x^e siècle à la chute de la dynastie chinoise des Thang et la seconde fois au xii^e siècle sous le nom de Jutschi et sous la conduite du Khan (Kir) Altan Chanan dont la puissance fut brisée par Tschinggis (Gengiskhan) et anéantie par le fils de ce dernier Octaï ; enfin sous le nom de Mantchoux qui fournirent à la Chine sa dynastie actuelle.

Lorsque leur chef Taïtsung eut réuni sous sa domination toutes les hordes, même celles qui, comme les Kalchas, avaient été jusque-là le bouclier de la Théocratie, les Hiérarques du Thibet n'osèrent pas se tenir à l'écart de leur tout puissant voisin. Les Kalchas dont ils avaient demandé le secours contre le Tsan po Chan ne voulurent point l'accorder sans en référer au préalable à Taïtsung. Cette déclaration les détermina à envoyer à celui-ci une ambassade avec une lettre qui lui conférait le titre de Mandschucris. Il accepta le titre et devint dans la Hiérarchie Lamaïque un Chubilgan du Bodhisattva Mandschucris.

L'ambassade revint avec des envoyés de Taïtsung qui apportèrent au Dalaï Lama le titre de Vadschradhara Bodhisattva. En même temps, l'Empereur écrivit une lettre autographe à Guschi Chan et invita le Tsang po chan à laisser en paix le peuple qui suivait la loi de Bouddha. Il n'envoya pas de secours effectifs, mais peut-être écrivit-il, de sa main aux Ordos de Kukunoor pour les inviter à assis-

ter le clergé jaune. C'est alors que Guschi Chan vainquit le Tsan po Chan en 1643.

Dans les années suivantes Pékin fut pris et Schun tshi proclamé empereur de Chine. Depuis lors, l'alliance entre les Empereurs et les Lamas se resserra. Tous les trois ans ils échangeaient des compliments et des présents. En 1651, quand la Chine fut complètement soumise aux Mantchoux, le Dalai Lama, invité par l'Empereur, passa tout un hiver à Pékin. Tous deux se caressaient et s'efforçaient de se gagner et de se satisfaire réciproquement. L'Empereur savait qu'il n'avait aucun moyen de soumettre les Mongols dont le secours lui était indispensable pour conserver la Chine.

Le Dalai Lama de son côté comptait sur la crédulité et la simplicité des Mantchoux si faciles à soumettre au joug religieux, et voyait en eux une seconde dynastie des Yen qui abandonnerait tout aux Lamas en Chine sans se mêler sérieusement des affaires du Thibet qu'il continuerait à mener à l'aide des Kalmouks tant qu'il pourrait se passer de l'Empereur. Les annales de la Chine prétendent que le Bouddha vivant avait fait acte de soumission à l'Empereur; la chronique lamaïque affirme tout le contraire. Il était à craindre que les Empereurs de la dynastie Mantchoue ne devinssent, avec le temps, des Chinois sans foi, les bonzes devaient l'empêcher autant que possible. Schymtschi, malgré le crédit qu'avait pris sur lui le Jésuite Adam Shall qu'il avait autorisé, une année avant le séjour du Dalai Lama, à édifier à Pékin une église chrétienne, était surtout par l'influence de sa mère et de son épouse favorite, resté un fervent bouddhiste; il établit beaucoup de bonzeries, fit prendre la robe jaune à sa cour et la prit lui-même. Il mourut à l'âge de 24 ans de désespoir de la mort d'un de ses amis extrêmement attaché au bouddhisme, dans une sorte de folie religieuse.

Il eut pour successeur son fils Kanghi si renommé en Europe. C'était un grand politique et un philosophe; il n'accorda jamais aux bonzes la moindre influence politique. Chan Guschi était mort en 1656, après avoir par dévotion abdiqué en faveur de son fils Dajan Chan auquel succéda en 1670 son fils Dalai Chan.

Le second régent temporel du Thibet se révolta contre son souverain spirituel; il fut fait prisonnier, sans doute

avec l'aide des Kalmouks, et détenu dans une forteresse. Son successeur, auteur estimé en médecine, en Astronomie, en chronologie et qui était réputé fils naturel du Damaï Lama Ngag, tint en haleine par ses intrigues pendant un quart de siècle l'Empereur de Chine et remplit une grande partie de l'Asie, de troubles, de guerres et de sang.

Le général Chinois Usankuu, qui avait appelé les Mantchoux en Chine pour combattre les bandes révoltées contre la dernière dynastie, fut l'instigateur d'une contre-révolution. Pendant que son fils retenu en otage à la cour était à la tête d'une conspiration à Pékin, il souleva le Sud de la Chine.

Du côté du Nord, les Mongols au nombre de 100.000 marchèrent contre Pékin sous la conduite du prince Satichar descendant de Tschingis et de Chubilaï Chagan.

Kang-hi à force de promptitude et de talents militaires triompha de tous ses ennemis.

Le régent et les Lamas du Thibet avaient trempé dans la révolte des Mongols, à la fois pour conserver ou conquérir leur indépendance et par haine contre un Empereur philosophe qu'ils n'avaient plus aucun intérêt à ménager ; Kan-hi en avait la certitude et il envoya à L'hassa une note très accentuée à ce sujet.

3. *Galdan et les Dsoungares.*

En 1682, le Dalaï Lama mourut ; d'accord avec les plus hauts dignitaires civils et ecclésiastiques, le Régent cacha sa mort au peuple en publiant qu'il était plongé dans l'extase au fond de son palais. On sait que, d'après la dogmatique bouddhiste, cet état peut durer un temps infini, plus long même que la durée d'une vie ou de plusieurs vies. Le pouvoir spirituel et temporel continua à être exercé en son nom.

Le but du régent était de conserver le pouvoir suprême pour la réalisation de ses projets qui embrassaient la moitié de l'Asie.

Le régent avait pour complice Galdan, prince de la

Dsoungarie, ambitieux, entreprenant, brave, plein de ressources, mais sans scrupule ni moralité, et adonné au vin, Galdan aspirait à fonder un puissant empire ; le Régent voulait s'affranchir de l'Empereur de Chine ; chacun d'eux considérait l'autre comme un instrument pour arriver à ses fins particulières.

L'histoire des Dsoungares commence à Charuchulla qui ne fut pas le premier de leurs Khans, mais fonda leur indépendance et introduisit parmi eux le Bouddhisme. Son fils et successeur Bagatur Chungtaidschi mourut en 1665 après avoir étendu sa domination, jusqu'aux monts Altaï ; après lui le trône fut occupé successivement par ses deux premiers fils Senga et Galdan. Né en 1642, Galdan ou le Khan chutkutku entra dans l'état religieux ; il étudia à L'hassa et obtint à la cour du Dalaï Lama la dignité de Chutuku et plus tard celle de Changtaïdschi ; appuyé par l'influence religieuse de Dalaï Lama, il dépouilla son oncle auquel obéissait une partie de la Dsungarie et soumit les Hordes Kalmoukes entre Saissang Noor et Kuku Noor. Des milliers de Kalmouks, avec leurs chefs, se réfugièrent sur le territoire de la Chine. L'Empereur Khang-hi alors hors d'état de combattre Galdan, lui envoya des présents. Celui-ci se tourna alors contre les Mahométans de la petite et de la grande Buccharie, soumit Hamo, Turfan, Kaschgar, Taskend, Samarkande, Bockara etc., en tout 1.200 villes au témoignage de Kang-hi.

Mais son principal effort fut dirigé contre les Kalchas, la branche la plus nombreuse, la plus puissante et encore aujourd'hui la plus indépendante des Mongols orientaux.

En 1638, ils étaient devenus les vassaux ou plutôt les alliés des Mantchoux. Kang-hi se les était attachés encore davantage en réunissant les partis qui les divisaient et se combattaient. On pouvait craindre qu'ils ne tombassent dans la dépendance de la Chine comme leurs congénères du sud ; si, au contraire, on les gagnait ou les soumettait, on pourrait, avec leur aide, rétablir le grand empire des Mogols (de Gengiskan) et conquérir la Chine. C'était l'ambition de Galdan.

Le pays des Khalchas était et est encore divisé entre plusieurs Khans. Le plus puissant de beaucoup était le Chutuktu Dscher Thur Dampa Taranatha, frère de Tuschetu Khan.

A ce moment le second patriarche incarné de la Mongolie songeait à se rendre indépendant du Dalai Lama.

Sassaktu qui était gagné par Galdan demanda son aide et celui du Dalai Lama contre Tuschetu Kan et son orgueilleux frère spirituel qui, avec l'aide des belliqueux Kalmouks, l'avaient attaqué alors et avaient tué un frère de Galgan. Celui-ci avec 30.000 hommes entra dans leur pays, mit tout à feu et même les Lamasseries. Le Chuktutu et Tuschetu khan se réfugièrent en Chine avec 600 Lamas et 20.000 hommes et se mirent sous la protection de l'Empereur.

Cet événement au commencement de l'été de 1688, fut l'occasion du premier traité de paix et de délimitation entre la Chine et la Russie, qui, depuis le milieu du xv^e siècle, s'était avancée depuis la Sibérie jusqu'au fleuve Amour et avait construit au point le plus septentrional de ce fleuve le fort Albassin. Les Chinois prirent le fort et amenèrent la garnison forte de 450 hommes à Pékin où leurs descendants forment encore une communauté chrétienne.

Le fort fut relevé, puis repris, et à ce moment, Galdan poursuivant ses conquêtes s'approcha des frontières Russes et chercha à nouer alliance avec la Russie. La Chine, pour empêcher cette alliance, conclut avec la Russie un traité de paix le 7 septembre 1689.

En 1728 fut conclu un nouveau traité en vertu duquel la Russie envoie tous les 10 ans à Pékin une ambassade qui a augmenté beaucoup les connaissances de l'Occident sur l'Orient et principalement sur le Bouddhisme.

L'Empereur Kan-hi accorda la protection aux Kalchas réfugiés, leur donna des territoires et en fit des sujets de la Chine.

Il entra en négociations avec Galdan. Celui-ci demanda qu'on lui livrât les deux chefs ennemis comme meurtriers de son frère. L'empereur refusa et sollicita l'intervention du Dalai Lama ou plutôt du Régent qui naturellement soutint son allié et fit entendre à l'Empereur que la seule condition de paix était de livrer les deux ennemis. alors les armes durent décider. Galdan défit une première armée chinoise, mais il fut battu par une seconde, et forcé à une paix dont les seules conditions furent qu'il n'entreprendrait rien contre les Khalchas et les autres Mongols pla-

cés sous la protection de l'Empereur de Chine. L'Empereur mit cette trêve à profit pour réunir les princes des Kalchas à une fête à Tolon Noor où il déploya toute la pompe possible pour éblouir les Mongols et se les attacher, pendant que Galdan s'efforçait de conclure une alliance avec la Russie. Enfin l'Empereur de Chine fit marcher contre lui trois armées comptant ensemble, y compris les servants, un million d'hommes qui devaient traverser le Sud de la Mongolie et le désert de Gobi pour opérer contre Tula et Kerlon. L'Empereur conduisait en personne l'armée du centre. Celle de l'Ouest atteignit et battit Galdan qui ne se releva jamais de ce coup ; l'année suivante 4 armées envahirent son pays, la Dsoungarie ; il fut battu et mourut, probablement empoisonné.

De L'hassa on avait favorisé autant que possible Galdan et on s'était efforcé de réunir tous les Mongols contre la Chine. L'Empereur en acquit la certitude un peu avant sa mort, et refusa à l'automne de 1696 de recevoir, à Pékin, l'envoyé du Régent de L'hassa. Il lui déclara qu'il savait très bien que, depuis longtemps, l'âme du Dalaï Lama avait changé de corps. Il lui remit pour le régent une lettre pleine de reproches et lui enjoignant de laisser le Pan tche rin po tsche venir à Pékin suivant l'invitation qu'il lui avait adressée ; au cas où cet ordre ne serait pas obéi, il marcherait sur L'hassa avec quatre armées.

Ne recevant point de réponse satisfaisante, Kang-hi se mit en marche sur Ning-hia. Le régent effrayé lui écrivit alors : que le Dalaï Lama mort depuis 16 ans avait donné l'ordre de cacher sa mort pendant 16 ans et qu'il avait laissé pour l'Empereur un paquet qui ne devait être ouvert que dans le dixième mois après sa mort (mort du régent) et qui contenait une lettre avec une image de Bouddha ; il le pria de la tenir cachée jusqu'à la mort du Dalaï Lama. L'Empereur satisfait de la soumission du régent lui répondit : Je ne désire point révéler tes secrets ; je suis convaincu qu'à l'avenir tu te tourneras vers le mieux, que tu redoubleras de dévouement et de zèle et que tu obéiras à mes ordres. On fit au Dalaï Lama de magnifiques funérailles ; cette fête s'est conservée à L'hassa.

Son successeur de 13 ans montra des dispositions si vicieuses qu'un concile de Lamas réuni par ordre de l'Em-

pereur et des princes Kalmouks, déclara que l'âme du Bodhisattva avait quitté son corps et n'y avait laissé qu'une créature pécheresse. Mais comme le régent le protégeait, on n'osa pas proclamer sa déchéance. Alors Guschi Khan, le roi de la Loi (Kalmouk) marcha contre le régent, le défit et le mit à mort. Après un combat où les Lamas ses partisans furent vaincus, le Dalai Lama subit le même sort en 1705 ou 1706.

Le vainqueur avait agi de concert avec l'Empereur qui lui envoya un sceau d'or avec le titre de *Soutien et pacificateur de la Religion*. D'accord avec lui, il plaça sur le trône du Bouddha un Lama du couvent de la montagne de fer, un des trois pics du Potala.

Vers cette époque (1707) la mission des Capucins vint à L'hassa et commença à ouvrir à l'Europe la langue et la littérature du Thibet.

On n'était point habitué à voir un adulte choisi pour Dalai-Lama ; la croyance populaire lui opposa un enfant qu'on crut reconnaître pour le véritable incarné. Mais, sur l'ordre de l'Empereur de Chine, il fut interné dans le voisinage de Sining-fou en Chine.

Sur ces entrefaites, Tsaghan Azatpan, prince de la Dsoungarie qui s'était révolté contre son oncle Chaldan et l'avait vaincu, vint attaquer le Thibet et la Chine. Il voulait empêcher les Kalmouks de tomber comme les Mongols de l'Est sous la domination Chinoise. Il attira le Lat san Kan à une entrevue et le retint prisonnier.

Avec l'alliance des 32 princes de la Mer Bleue (Kuku noor) il mit deux armées en campagne ; l'une marchant sur le Sining fou pour délivrer le prétendant Dalai Lama, prisonnier de la Chine ; l'autre sur le Thibet. La première échoua complètement ; la seconde, après des alternatives de succès et de revers s'empara de la Lamasserie où était le Dalai Lama régnant. Lat San Khan fut mis à mort à Potala et le 7^e Dalai Lama fut renvoyé du trône pontifical de L'hassa à son couvent. Il ne restait plus aux Lamas du Thibet, ses partisans, qu'à séparer complètement leur cause de celle des Dsoungares et à se jeter dans les bras de la Chine.

4. *Assujétissement du Thibet par les Empereurs de la dynastie Mantchoue.*

L'Empereur Kang-hi jugea le moment favorable pour assujétir le Thibet. Il envoya en 1718 une armée Chinoise qui fut battue; mais l'année suivante, les Dsougares assaillis à la fois par quatre armées essayèrent plusieurs défaites et furent contraints d'évacuer le Thibet. En 1720 cent mille Chinois et Mantchoux avec trente mille Mongols s'emparèrent de L'hassa.

De ce moment date la domination réelle des Empereurs Mantchoux sur le Thibet. Kang-hi, pour donner satisfaction aux Mongols, appela au siège du Bouddha le prétendant renfermé à Sining fou et mourut deux ans après en 1722.

La lutte de la Chine contre les Dsougares continua. C'était une lutte à mort, car la possession de la Dsoungarie avait pour la Chine une importance capitale, comme clef du passage en tête de la grande route entre la Chine et l'Occident¹.

Jong-Tshing, fils et successeur de Kang-hi n'aimait et ne comprenait que les institutions et ce qu'il croyait être les intérêts de la Chine. Il détestait et persécutait les chrétiens et méprisait les Bouddhistes. Il fut assassiné en 1727, peut-être avec la complicité de son fils aîné et à l'instigation du corps Lamaïque qui ne lui pardonnait pas l'asservissement de la terre Sainte du Thibet, la profanation de la ville sainte, la destruction et le pillage des lamasseries. Il est resté le summum odium des Lamas.

L'année suivante, une révolte éclata à L'hassa. Victorieuse d'abord, elle fut vaincue par une armée Chinoise aidée d'une partie du Thibet, et les choses furent rétablies conformément à la volonté de l'Empereur qui établit un pro-lama ou chef exerçant l'autorité religieuse pendant la minorité du Dalai Lama.

En 1724, année où fut conclue la paix entre la Dsoungarie et la Chine, ce pro-lama mourut, probablement

¹ Se reporter à « l'Inde avant le Bouddha Cha. II page 42.

empoisonné ; et alors on laissa le Dalai Lama retourner à L'hasa pour y reprendre ses fonctions spirituelles.

Il y trouva les rênes de l'empire que la Chine exerçait sur le Thibet serrées bien plus qu'avant la conquête. Deux résidents Chinois demeuraient à L'hasa, où, pour les appuyer, on avait laissé une partie de l'armée Chinoise. Les Thibétains restèrent en paix depuis 1736 jusqu'à 1795, 15^e année du règne de Khian-lung.

Photomaï qui avait eu le titre de Roi du Thibet était mort en 1746 et avait été remplacé par son fils Gjurnam Gjal. Celui-ci projeta de rendre l'indépendance au Thibet avec l'aide des Dsougares. Les Résidents Chinois, au courant de ses projets, l'invitèrent à une conférence et le firent poignarder sous prétexte de punir la mort de son frère. Une révolte suivit ce meurtre ; les deux Résidents et tous les Chinois demeurant à L'hasa furent massacrés.

La Chine envoya une forte armée ; mais ce fut surtout par la diplomatie qu'elle triompha. Malgré sa raideur habituelle, l'Empereur Kian Lung qui alors avait sur les bras une autre guerre, voulait à tout prix la paix avec le Thibet. Il voyait clairement que les troubles du Thibet provenaient de la séparation établie par son père entre les pouvoirs temporel et spirituel. On convint d'abolir le titre de Régent et de remettre toute l'autorité temporelle au Dalai-Lama qui nommerait les Ministres. Mais, en même temps, on établit à poste fixe et permanent deux Résidents Chinois, on augmenta l'armée Chinoise, et tous rapports durent cesser entre les Thibétains et les Dsougares. En d'autres termes, tout le pouvoir politique fut transféré aux Résidents.

Affaiblis par des dissensions, les Dsougares devinrent, peu d'années après, la proie des Chinois. Ils furent d'abord, vers 1757, vaincus et soumis ; puis ils se révoltèrent. L'Empereur alors ordonna de les exterminer. Un million de Kalmouks périrent ; 20.000 familles se sauvèrent sur le territoire Russe ; il ne resta presque rien de la nation ; le pays devint une solitude. Cet événement clot la conquête de la petite Boukarie. Ce fut en même temps, la soumission définitive du Thibet, car le Dalai-Lama avait perdu dans les Dsougares les derniers peuples guerriers qu'il pouvait opposer à l'Empereur de Chine.

Vingt ans après, le Dalai-Lama trouva à la ruine des Dgoungares une compensation, bien faible, il est vrai, dans le retour des Kalmouks qui, autrefois, avaient émigré sur le Volga. Ces peuples qui avaient pris le nom de Torgotes, avaient, bien qu'isolés très loin du Thibet, conservé leur foi et leurs rapports religieux avec le Dalai-Lama. Ils étaient menacés dans leur religion, et de plus l'état de servage et le joug de l'administration Russe leur étaient insupportables à tous. Ils espéraient que, s'ils retournaient dans leurs steppes, on leur donnerait, outre leurs anciens pays de parcours, ceux des Dzungares anéantis. Le 5 janvier 1777 ils partirent au nombre de quatre cent mille formant vingt mille familles, emmenant leurs troupeaux. Après avoir couru mille dangers et perdu le quart des leurs par les difficultés de la route et la lance des Cosaques mis à leur poursuite, ils arrivèrent, sept mois après leur départ, dans la Dsoungarie et dans leur ancienne patrie où l'Empereur de Chine leur accorda tous les secours et toutes les terres nécessaires. Le Dalai-Lama fut encore plus satisfait que l'Empereur, c'était une force qui pourrait l'aider un jour à résister aux empiètements de l'autorité Impériale. Une multitude d'autres Mongols, chassés de leur patrie par les Chinois ou fuyant leur contact et leur civilisation, s'associèrent aux Kalmouks lors de leur retour et s'établirent avec eux sur les territoires libres. Un demi-million d'hommes repeupla ainsi l'espace qui s'étend du lac de Balkach au désert de Gobi ; toutes les religions et toutes les races Nomades s'y étaient donné rendez-vous.

5. *Les Anglais au Thibet.*

En 1772, le Radjah du Boutan s'était, par ses agressions, attiré sur les bras les Anglais et avait subi une défaite. Craignant, pour son trône, il avait sollicité l'intercession du Pan-tsheen Tescho, grand Lama de l'arrière Thibet, celui-là même qui avait fait un voyage à Pékin et qui représentait selon les uns la sixième et selon d'autres la neuvième incarnation de Tsong Kapa. Le Pan-thseen écrivit

au Gouverneur général, le fameux Warren Hastings dont le procès nous rappelle celui de Verrés. Celui-ci en prit occasion pour nouer des relations avec lui et lui envoya Sir George Bowl qui séjourna près de lui tout l'hiver de 1744 à 1745. Cet anglais a déclaré, dans une correspondance spéciale inédite, qu'il ne lui avait jamais trouvé un seul défaut. Ce Pan-thseen r. p. she, sur les instances réitérées de l'Empereur Khian Lung, partit pour Pékin en juillet 1779. Son voyage fut triomphal. Il fut admirablement reçu à Jehol par l'Empereur qui vint au-devant de lui avec toute sa cour, puis continua son voyage, sorte de pèlerinage aux tombeaux de ses ancêtres. Le grand Lama se rendit directement à Pékin où il s'établit dans la Lamasserie de Khuangsse. Il y fut comblé d'honneurs et de visites. Les fêtes recommencèrent à la rentrée de l'Empereur à Pékin. Le saint homme dut même bénir les Favorites, séparé d'elles par un rideau transparent et tenant les yeux baissés à terre.

Il mourut subitement. Au Thibet on croit qu'il fut victime d'un empoisonnement prémédité par l'Empereur, à cause des rapports qu'il avait noués avec Warren Hastings.

En 1782, son âme s'incarna dans un enfant auquel on donna pour Régent le frère du grand Lama mort, personnage qu'on avait gagné à Pékin par des présents. Warren Hastings envoya auprès du nouveau grand Lama un ambassadeur, le savant Turner qui le trouva le plus bel enfant du monde. A sa majorité, il fut inauguré en grande pompe par tout le personnel religieux de L'hassa.

Il a vécu jusqu'à un âge très avancé, a été aussi honoré que son prédécesseur et a nourri de vastes desseins.

Peu après son inauguration, sa résidence fut pillée par les Gorkas. Ce peuple guerrier de montagnes s'était emparé du Nepaul et de sa capitale Katamandu, avait formé une armée à l'Européenne ayant des armes à feu, avait soumis ou rendu tributaire tout le sud des Himmalayas entre Tistha et Saddalhs et créé un État entre les possessions anglaises et chinoises. Selon la version la plus probable, ils furent après la mort du grand Lama Tescho à Pékin, appelés dans le Thibet par les récits merveilleux sur les richesses en métaux de ce pays que leur fit un frère cadet du grand Lama qui s'était réfugié chez eux emportant une partie des trésors laissés par le défunt.

L'Empereur Khian lung envoya contre eux une armée de 70.000 hommes qui les défit dans deux sanglantes batailles à Tingri Meïdan et dans le défilé de Coti. Ils durent subir les conditions imposées par le vainqueur, entre autres, celles d'être tributaires de la Chine et de lui livrer le Sikkhin. Cet événement assura définitivement la suprématie de la Chine au Thibet et lui permit de soustraire la Mongolie à toute influence étrangère. Elle établit alors, tout le long de la frontière du Nepaul, du Bengale et du Boutan, un cordon de stations et de postes militaires qui ferma complètement l'accès du pays en deça. Il fut interdit à tout Européen de pénétrer dans le Thibet par l'Est et le milieu de la chaîne des Himmalayas. Même défense fut faite aussi aux Fakirs Indiens que l'on considérait comme pouvant être des envoyés ou des espions des Anglais. Cette interdiction a toujours été maintenue depuis lors, nos missionnaires eux-mêmes n'ont pu pénétrer dans le Thibet par l'Inde ; M. l'abbé Desgodins a fait pendant plusieurs années des efforts et des tentatives qui n'ont pas abouti.

Ainsi s'évanouit l'espoir des Anglais de conclure avec le Thibet un traité de commerce qui aurait pu leur ouvrir les portes de la Chine. La cour de Pékin fut très mécontente de leur conduite pendant cette guerre et de la prétention qu'eut lord Cornwallis de s'interposer entre les belligérants, alors qu'il était très vivement sollicité par le Dalai-Lama de combattre les Gorkas. Aux yeux de l'Empereur, les Anglais étaient des alliés secrets des rebelles ; on assurait qu'on avait vu des uniformes anglais dans leur camp. C'est pour cette raison que l'ambassade de lord Macartney qui, l'année suivante, (septembre 1793) vint à Jéhol, n'obtint aucun résultat.

La science doit à cette guerre le premier mémoire sur le Nepaul qui jusqu'alors était resté inconnu de nous. Il fut rédigé par le savant Kirkpatrick envoyé dans cette vue par le Gouverneur général de l'Inde. On pût aussi se procurer ou faire rédiger un compendium statistique très exact sur le Thibet, œuvre d'un ancien intendant de l'armée chinoise.

Cette guerre resserra encore les liens qui enchaînaient le clergé lamaïque à la Chine. La force militaire chinoise fut augmentée dans le Thibet ; on fit une nouvelle répar-

titution des dignités temporelles et spirituelles. Les Résidents Chinois intervinrent dans les principales affaires de l'état et surtout dans la nomination des ministres et des principaux fonctionnaires civils qui jusque-là avaient été des créatures ou même des parents des grands Lamas.

Le mode de désignation du nouvel incarné fut aussi changé. Jusque-là on avait tenu grand compte à L'hasa des indications que le défunt, dans son testament, laissait sur le lieu, la famille etc. où il renaîtrait, et de la consultation de l'Augure officiel (le Tschaï-tsong). De cette manière le choix dépendait des hauts dignitaires religieux. L'Empereur décida qu'à l'avenir, la désignation des incarnations chubilganesques aurait lieu par le tirage au sort entre plusieurs aspirants, réunissant les signes et les caractères voulus.

Toutefois le 8^e Dalai-Lama fut acclamé par le peuple d'après des signes certains et accepté par l'Empereur de Chine. Ce fut sans doute pendant sa vie que les Anglais prirent aux Gorkas (guerre de 1814 à 1816) toutes leurs possessions, ce qui annula l'effet des victoires Chinoises et rendit les maîtres de l'Inde très populaires à L'hasa où l'on nourrissait l'espoir de s'appuyer un jour sur eux contre les Chinois. A la fin de cette guerre, des Anglais de Ladak pénétrèrent jusqu'à L'hasa et s'y établirent comme négociants en 1819.

Il y eut un interrègne pendant lequel l'Empereur de Chine et le clergé Lamaïque ne purent s'entendre pour le choix d'un Dalai-Lama.

Jusqu'en 1844 le Roi de la Loi gouverna pour des Dalai-Lama mineurs dont trois périrent avant d'avoir atteint leur majorité. Le premier fut étranglé ; le second écrasé par la chute du plafond de sa chambre ; le troisième empoisonné. Craignant un sort pareil pour le quatrième, les quatre ministres, de concert avec le R. p. k. l. p, firent parvenir à l'Empereur Tso kouang une lettre signée d'eux tous où ils accusaient le Roi de la Loi de ces attentats.

L'Empereur envoya à L'hasa le fameux Ki-shan un des hommes d'état les plus éminents de la Chine, que le père Huc nous fait bien connaître. Quatre serviteurs du Roi de la Loi, mis à la question, avouèrent ce que l'on voulut. lui-même n'attendit pas la torture pour faire des aveux.

Il fut condamné à un bannissement perpétuel sur le fleuve Amour. Les lamas de son parti prirent les armes à L'hassa pour sa défense ; mais il ne voulut point se mettre à leur tête et ils furent réduits par les troupes Chinoises et Thibétaines.

On remplaça le Roi de la Loi exilé, par un Chubilgan de 18 ans. Le plus ancien des quatre ministres gouverna pendant la minorité du Chubilgan et du Dalai-Lama. Ce dernier né en 1837 fut intronisé en 1857.

6. *La confrérie des Kélan. — Les Russes.*

Pendant tous ces troubles l'influence et la popularité du Pan tscheen R. p. t, le seul chef effectif de la Religion au Thibet, grandirent beaucoup. Dans sa verte vieillesse, il s'occupait non seulement de choses spirituelles, mais encore d'armes, de chevaux ; il semblait se préparer à un nouveau rôle pour sa première renaissance.

Il a fondé l'ordre des Kélan dans lequel on enrôle tous les pèlerins qui viennent à Krashiss-Lu, résidence du R. Pan tschen, R. p. t. Ce qui caractérise cet ordre, c'est leur foi à la prédiction suivante :

« La première renaissance du Pan tschen (R. p. tschen),
« aura lieu dans le Thian-shan-pe-lu (montagnes célestes)
« en Dsoungarie. Pendant qu'il se tient là dans l'attente
« des grands événements qui doivent arriver, la religion
« de Bouddha vit dans le cœur de ses fidèles et l'associa-
« tion des kelan en est l'âme. Dans ces mauvais jours, les
« Chinois envahiront le Thibet et s'efforceront de détrôner
« le Dalai-Lama. Il y aura contre eux un soulèvement
« général dans lequel tous seront, en un seul jour, égorgés
« dans toute l'étendue du Thibet. »

« L'Empereur s'emparera du Thibet qui sera noyé dans
« le sang. Mais alors le Pan tschen ri potshe se révélera.

« Il appellera à lui la confrérie des Kélan dans une
« plaine de la Dsoungarie. Là se réuniront les vivants et
« les morts qui ressusciteront à cette occasion ».

« A la tête de cette formidable armée, le Pan tschen
« battra les Chinois et conquerra le Thibet, la Chine, la

« Mongolie et même la Russie, et il fera régner sur tous les peuples le Lamaïsme et la loi de Bouddha ».

Cette prophétie repose sur le dogme bouddhiste de la restauration de la loi par des Bouddhas successifs. On connaissait déjà au siècle dernier, en Europe, cette croyance des Bouddhistes à un Messie qui devait venir dans cinq ou six cents ans. Le fondateur de la confrérie des kélan s'est borné à rapprocher quelque peu l'époque de son apparition pour l'appropriier aux circonstances présentes.

Il faut avouer que ce Messie Mongol n'a pas tous les caractères de douceur pacifique d'un Bouddha. Cela prouve que le Bouddhisme qui a humanisé les anciens Bod, n'a pas éteint leur énergie originelle. C'est ce que l'on constate aussi dans la Birmanie et l'Annam où les descendants des Bod sont très braves à l'occasion quoique difficiles à plier à la discipline militaire.

La Dsoungarie n'a pas attendu pour se soulever la venue du Messie Bouddhiste. La différence des races et des religions et l'oppression Chinoise y ont amené de nouveaux massacres.

Vers 1855, les populations agricoles du bassin de l'Ili, composées de Dzoungares Mahométans et de colons Mongols se sont révoltés et en 1865 ont massacré tous les Chinois venus comme colons pénitenciers ou militaires, et les Mantchoux ; la population était réduite de deux millions à un million, 390.000 habitants, lorsque les généraux Chinois remirent le Kouldja aux Russes qui vinrent à leur secours, et, par l'occupation d'Ourga capitale des Kalkhas, empêchèrent un soulèvement général des Mongols, etc.

Cette occupation n'a pu que grandir énormément le prestige déjà ancien du *Tsar blanc* au Thibet, dont une partie se donnera à lui quand il voudra. En s'avancant de proche en proche dans le Thibet, la Russie menacerait l'Inde très sérieusement et il serait difficile aux Anglais de lui résister, s'ils n'avaient par dans toute la région montagneuse entre la Russie, la Chine et l'Inde, une population dévouée, pour une partie d'origine Européenne, et, pour le reste, Européanisée, c'est-à-dire obéissant à l'Impulsion Anglaise.

Par le traité de 1881 qui restitue le Kouldja à la Chine,

la Russie s'est réservé un territoire de refuge pour les Dzoungares et les Tarantchi à l'extrémité N. O. du pays en tête de l'unique ouverture entre les masses des Thian Chan et de l'Altai, la grande voie de communication naturelle entre le bassin du Tarim (côté de la Chine) et celui de la mer Caspienne (Russie), c'est à-dire entre la Chine et l'Occident, voie qui devra nécessairement suivre le chemin de fer de Calais à Shanghai. C'est ainsi que la Russie s'est assuré pour son commerce et ses armées ce débouché, le plus important du vieux continent au point de vue de l'avenir.

Son projet du grand Central Asiatique part d'Ekaterimbourg, se dirige sur Troïtsk, Omsk, Sempalatinsk, et Kouldja et se prolonge jusqu'à la vallée supérieure de l'Illi. C'est la région la plus riche du monde en gîtes métallifères et en terrains houillers. Du cours supérieur de l'Illi, la voie contournerait au Nord la Mongolie pour prendre la grande route des Caravanes qui de Kiarta conduit en Chine. A partir du Kouldja inclusivement, elle traverserait des pays Bouddhistes. Ce ne serait point la route commerciale vers le *centre de la Chine* ; celle-ci suit une *autre* direction ; mais la première, outre qu'elle livrerait à la Russie une grande partie du commerce de *l'Empire Chinois*, faciliterait singulièrement les envahissements de cette puissance jusqu'à la Chine proprement dite. Pour elle, ce n'est qu'une question de patience et d'opportunité. De ce côté elle n'a en face d'elle que la Chine qui pourra la combattre par l'expansion de sa population et par ses armées. Celles-ci seront vaincues quand la Russie le voudra ; quant à la population chinoise elle n'est point un obstacle à une domination étrangère, puisque hormis les lettrés, les Chinois sauf les Mandarins, sont absolument dénués de patriotisme ; au contraire, les Russes en sont remplis au point que, chez le peuple, le patriotisme se fond avec la religion ; et que toute la haute classe est pénétrée de l'idée Pan-slaviste. L'expansion de la race slave vers l'extrême Orient est irrésistible ; et comme l'Eglise Russe n'est point animée d'un esprit de prosélytisme intolérant, les peuples de la Haute-Asie, les Musulmans eux-mêmes, ne redoutent point la domination russe.

Les progrès de la Russie du côté de la Chine ne seront

donc retardés que par les embarras qu'elle aura sur ses autres frontières vers lesquelles se porte actuellement toute son ambition. Elle semble comprendre que, partout, elle a intérêt à attendre et à se fortifier ; mais elle n'est point maîtresse des événements du côté de l'Occident, et ce côté absorbe presque toutes ses ressources.

Dans les projets russes, à la ligne principale du grand central asiatique, se rattacherait une ligne d'Orembourg à Tackend qui, par les vallées de Tokmak et de Verboje irait rejoindre Kouldja.

La ville de Tackend deviendrait un centre de premier ordre par les ramifications qu'elle enverrait : d'une part, sur Khokand, Andidjan, Kachgar, Yarkand ; de l'autre sur Samarkande, Boukara et Balk, trois contrées qui forment déjà partie du Turkestan Russe, ou dont la Russie poursuit aujourd'hui l'occupation. Ce dernier embranchement irait presque jusqu'à la frontière de l'Afghanistan, et, dans sa partie extrême, emprunterait le chemin par lequel Alexandre a pénétré dans l'Inde. Le réseau qui aurait Orembourg pour point de départ, mettrait dans les mains de la Russie toute l'Asie centrale jusqu'aux frontières de l'Inde et de la Chine ; il semble qu'un résultat aussi vaste et aussi infaillible doive fournir pour longtemps un aliment suffisant à son ambition.

La voie de pénétration dans l'Inde pour la Russie est le Transcaspien qui part de l'angle Sud-Est de la mer Caspienne, longe la frontière persane, traverse le désert de Bokhara et aboutit à (Samarkanda) et à Merv. De là il pourra, par les vallées de l'Atreck et du Héri-round non loin d'Hérat, se diriger sur le Kandahar d'où un passage des plus faciles donne entrée dans les vallées du Bas Indus et ensuite du Gange. A partir d'Hérat, il n'y a plus d'obstacles naturels. Les Anglais qui le savent font converger sur Kandahar leurs voies ferrées de ce côté de l'Inde pour être à même d'y concentrer rapidement toutes leurs forces.

7. *Pouvoir temporel et spirituel au Thibet.*

Bien que les Lamas aient complètement la Mongolie et le Thibet entre leurs mains, par la religion, par la possession de la propriété mobilière et immobilière et par l'exploitation sous toutes les formes de la crédulité populaire, le souverain réel de ces contrées est l'Empereur de la Chine. En réalité, rien ne se fait d'important sans son approbation, quoique ce soit sous le sceau et l'autorité apparente des grands Lawas que paraissent les actes du pouvoir : comme la nomination des employés, la préparation, la promulgation et l'exécution des lois.

Les deux représentants de la Chine au Thibet sont deux grands mandarins (Taschin) de même rang, sans doute pour se contrôler réciproquement. Ils doivent toujours opérer en commun. Leur inspection s'étend non seulement aux choses apparentes, mais encore à tout ce que leur recommande, la cour de Pékin. On ne les laisse comme résidents que pendant quelques années afin qu'ils ne puissent contracter aucun lien dans le pays, ni y subir aucune influence. Ils ont sous leurs ordres les troupes Chinoises stationnées dans le Thibet, en même proportion numérique et en état aussi misérable que celui où elles ont été jusqu'à ces derniers temps dans le reste de la Chine. On sait qu'elles s'améliorent beaucoup aujourd'hui grâce à l'instruction que leur donnent des officiers Européens et à un armement qui vient d'Europe.

La plus forte moitié du Thibet proprement dit, obéit spirituellement et temporellement au Dalai-Lama qui prend le nom de Joyau. Du côté de la Chine, sa juridiction s'étend jusqu'à la frontière.

Les Mongols du N.-E. ou moyen Thibet et du Kham ne lui sont point soumis temporellement, mais ils obéissent au Résident de L'hassa. Son autorité religieuse qui n'est guère qu'un prestige, s'étend à toute l'Asie Touranienne sauf à la Chine et à l'arrière Thibet qui reconnaît la suprématie spirituelle du Pan tschen rin po tshe. A part sa dépendance de la Chine, le Dalai-Lama a le pouvoir absolu, il réunit le législatif et l'exécutif. Toutefois,

comme sa spiritualité ne lui permet point de s'occuper d'affaires temporelles, il les abandonne au Roi de la loi, au Régent. « Il règne, mais il ne gouverne pas. »

Il nomme, avec l'approbation de l'Empereur ou des résidents, le Roi de la Loi ou Régent et les ministres. Le Régent doit toujours être un Incarné, (un deux fois né suivant le langage de Manou.) Il a aussi le titre de Joyau et l'immovibilité. Une lutte entre ces deux personnages nécessairement rivaux ne peut se terminer que par la mort ou la séquestration de l'un d'eux. De là la fin tragique déjà citée de trois Dalai-Lama consécutifs. Quelquefois le Régent partageant ce sentiment naturel est, au fond, très opposé aux Chinois. Au Thibet comme en Mongolie, il a fait souvent des efforts en faveur de l'indépendance nationale, mais il est obligé de plier devant les Résidents. Il est réduit à mettre son espoir dans l'avenir. C'est ce qui appert du récit du père Huc expulsé de L'hassa malgré le régent, par la volonté des résidents Chinois.

Au-dessous du Régent, sont les ministres choisis sur une liste de candidats ; ils sont révocables par le Dalai-Lama sur la proposition du régent. Chacun d'eux a la direction de l'une des provinces de l'état du Dalai-Lama. Quand le Dalai-Lama et le Régent, n'ont, ni l'un ni l'autre, atteint leur majorité, ce qui arrive souvent, le premier ministre gouverne, comme il est arrivé lors de la catastrophe de 1844. La nomination des autres employés, chefs de bureaux, directeurs des administrations, chefs de grandes et petites circonscriptions, bourgmestres ou maires etc. appartient au premier Ministre.

Les employés sont non exclusivement, mais de préférence, pris parmi les Lamas ; quelques petits emplois seulement paraissent héréditaires dans certaines familles.

Tous les trois ans, des envoyés portent à l'Empereur les présents et les hommages du Dalai Lama.

Voici comme on procède aujourd'hui à la désignation du Dalai-Lama : Quand le Dalai-Lama s'est dépouillé de son enveloppe humaine, on cherche de suite son incarnation nouvelle. Il y a dans le pays un redoublement de dévotion et de manifestations pieuses. Tout le public est averti des caractères physiques auxquels une incarnation, un Chaldéron doit être reconnu.

Le Chaldéron doit être de bonne famille et descendant

de la Race Arienne, toutes les statues du Bouddha ont le type Aryen.

Il doit avoir les 32 signes du grand homme :

1. Sa tête couronnée par une protubérance du crâne.
2. Ses cheveux qui tournent vers la droite, bouclés, d'un noir foncé et brillant comme la queue du paon ou le colyre aux reflets variés.
3. Le front large et uni.
4. Entre ses sourcils une laine ayant l'éclat de la neige et de l'argent.
5. Les cils comme ceux de la génisse.
6. L'œil d'un noir foncé.
7. Quarante dents égales.
8. Serrées.
9. Parfaitement blanches.
10. Le son de la voix de Brahma,
11. Le sens du goût excellent.
13. La mâchoire du lion.
14. Les bras égaux et ronds.
15. Les sept protubérances sur les mains, les pieds, les bras, etc.
16. L'entredeux des épaules couvert.
17. La peau fine et couleur d'or.
18. Ses bras, lorsqu'il est debout, lui descendent jusqu'au genou.
19. La poitrine d'un lion.
20. La taille comme la tige du Niagrôdha (le figuier indien).
21. Ses poils naissent un à un.
22. Ils sont tournés vers la droite à leur extrémité.
23. Ce qu'il faut cacher est rentré et caché.
24. Cuisses parfaitement rondes.
25. Jambe du roi des gazelles ou de l'antilope femelle.
26. Les doigts longs.
27. Le talon développé.
28. Le coup de pied saillant.
29. Les pieds et les mains douces et délicates.
30. Les doigts de ses pieds et de ses mains sont unis par une membrane jusqu'à la première phalange.
31. Sous la plante de ses deux pieds deux roues belles, lumineuses, blanches, ayant mille raies fixées dans un moyeu et dans une jante.
32. Pieds unis et bien posés.

Le Chaldéron doit avoir aussi les 80 signes secondaires du Bouddha :

1. Les ongles bombés.
2. De la couleur du cuivre.
3. Lisses.
4. Les doigts arrondis.
5. Beaux.
6. Effilés.
7. Les veines cachées.
8. La cheville cachée.
9. Les articulations solides non apparentes.
10. Les pieds égaux.
11. Le talon large.
12. Les lignes de la main lisses.
13. Semblables, régulières ;
14. Profondes.
15. Non tortueuses.
16. allongées.
17. Les lèvres rouges comme le fruit du Vimba.
18. Une voix dont le son n'est pas trop élevé.
19. La langue douce, délicate et couleur de cuivre rouge.
20. Sa voix douce et belle a le son du cri de l'éléphant ou du nuage qui tonne.
21. Les organes sexuels complets.
22. Les bras longs.
23. Ses membres brillants sont vêtus.
24. Doux.
25. Grandes.
26. Exempts d'abattement.
27. Sans saillies.
28. Parfaitement achevés, solides.
29. Bien proportionnés.
30. Rotule du genou, large, développée et parfaitement pleine.
31. Membres arrondis.
32. Parfaitement polis.
33. Réguliers.
34. Le nombril est profond,
35. Pas de travers.
36. Conduite pure.
37. Comme le bœuf il est agréable de tous points.
38. Il répand autour de lui une lumière parfaitement pure qui dissipe les ténèbres.
39. Démarche lente de l'éléphant.
40. Héroïque du lion.
41. Héroïque du taureau.
42. La démarche de l'oie.
43. Il marche en se tournant vers la droite.
44. Flancs arrondis,
45. Polis,

46. Pas de travers.
47. Il a le ventre en forme d'arc.
48. Corps exempt de tout ce qui pourrait le ternir et de toutes taches noires.
49. Dents canines arrondies.
50. Dents pointues.
51. Dents régulières.
52. Nez proéminents.
53. Yeux brillants.
54. Purs.
55. Souriants.
56. Allongés.
57. Grands.
58. Semblables aux pétales du nymphéa bleu.
59. Sourcils égaux,
60. Beaux,
61. Réunis,
62. Réguliers,
63. Noirs.
64. Les joues pleines,
65. Égales,
66. Sans aucune imperfection.
67. Il est à l'abri de l'injure et du blâme, à cause de la perfection de sa personne.
68. Sens parfaitement domptés.
69. Organes accomplis.
70. Face et front en harmonie.
71. Tête bien développée.
72. Cheveux noirs,
73. Égaux,
74. Bien arrangés,
75. Parfumés,
76. Pas rudes,
77. Pas mêlés,
78. Réguliers,
79. Bouclés,
80. Ses cheveux représentent la figure du Srivatsa, du Svas tika, du Wandyavartta et du Vardhamana.

Trois sujets sont reconnus authentiquement par les Etats lamaïques à leurs signes et par quelques épreuves. On citait celle-ci qui est peut-être passée de mode ; « on présentait au candidat une clochette comme étant celle qui avait appartenu au Dalai-Lama décédé. Il devait deviner le piège et s'écrier : qui a pris ma clochette ?

Ensuite les dignitaires Lamaïques se renferment dans le

grand temple de L'hassa et y passent 7 jours en jeûne et en prières ; puis ils procèdent à la désignation du Chaldéron par la voie du sort en présence des délégués de l'Empereur de Chine.

Le Thibet est divisé en un certain nombre de principautés qui sont en même temps spirituelles et temporelles. Elles sont régies par des Chutuktus qui résident dans les premières lamasseries des provinces et qui tiennent leur investiture du Dalaï-Lama, leur chef temporel et en même temps le premier dignitaire ecclésiastique. Eux-mêmes occupent le premier rang comme Lamas dans leurs principautés.

Viennent ensuite les supérieures incarnés ou non-incarnés des lamasseries de second et de 3^e ordre, Chutuktus ou simples m'Kamos. Quelques-uns sont chefs temporels de circonscriptions territoriales et alors ils relèvent du pouvoir central du grand Lama et sont classés comme des fonctionnaires de divers grades et classes suivant leur mérite et leurs services. Le chef ou Maire d'une ville ou d'un village, employé du gouvernement et nommé par lui est communément le premier Lama ou un des plus anciens de la localité.

Beaucoup de parties du Thibet isolés ou inaccessibles ont des chefs temporels fort indépendants qui s'inquiètent assez peu de l'Empereur et du Grand Lama.

Les Résidents Chinois confèrent particulièrement des affaires du Thibet Central et de l'Avant Thibet avec le Dalaï-Lama ou le Régent et leurs conseils, et avec le Pan-tschen et son cabinet des affaires du Thibet.

Dans tout le Thibet, l'impôt est perçu en nature et porté dans les magasins publics. Il est très lourd à cause de la multitude des parasites ecclésiastiques et des édifices religieux à entretenir et à embellir. En outre, les habitants des localités voisines des routes ont l'obligation de fournir gratuitement aux employés de l'état des bêtes de transport pour eux et leurs convois.

Les lois pénales sont très sévères et même cruelles ; la torture est appliquée par les Juges Lamaïques comme par les juges Chinois.

Comme en Chine, il y a des supplices lents et cruels pour les voleurs de grand chemin, pour les criminels d'État, etc.

Ces peines sont encore aggravées par les confiscations. Le Thibet en est encore à la barbarie du Moyen âge.

8. *L'hasa, capitale religieuse et les pays Lamaïstes.*

La capitale L'Hasa, la cité des esprits, située sur le bord d'une rivière qui coule soit dans un bassin fermé, soit dans une vallée affluente du Brahmapoutra, (la question est encore indécise) est la Rome du Lamaïsme, la ville du monde où il y a le plus d'ecclésiastiques, le lieu de pèlerinage le plus fréquenté après Benarès et la Mecque, le rendez-vous général pour la religion et le commerce de tous les peuples de race touranienne.

L'imprimerie y a un énorme développement.

A L'Hasa tous les jours, à la tombée de la nuit, tous les habitants indistinctement se réunissent dans les principaux quartiers et sur les places publiques. Lorsqu'ils se sont groupés suivant leur âge et leur sexe, tout le monde s'accroupit par terre et on commence à chanter lentement et à demi-voix des prières dont le ton s'élève peu à peu. L'ensemble de ces concerts dans toute la ville produit une harmonie immense et solennelle. Peut-être n'existe-t-il nulle part une manifestation religieuse aussi spontanée, universelle et imposante et qui inspire autant la piété. Ce témoignage rendu par le père Huc prouve que les Thibétains ont un sentiment réel et naturel de piété, quelle que soit la source à laquelle ils le puisent.

La prière que les Thibétains chantent dans leurs réunions du soir varie avec les saisons de l'année. Celle qu'ils récitent sur leur chapelet est toujours la même : Om mani padmé oum.

Pendant les fêtes du nouvel an L'hasa est envahie par des bandes innombrables de Lamas venus de toutes parts pour rendre hommage au Dalai-Lama et faire un pèlerinage à la lamasserie de Morou qui sert de modèle, et de règle pour l'ordre et la propreté.

L'hasa, rendez-vous de tous les hommes de prière, est considérée comme le foyer d'où la lumière ravivée autrefois par le voisinage du Nepaul et de l'Inde est censée

rayonner dans toute l'Asie bouddhiste, sauf l'Indo-Chine.

En 1842 le Régent disait aux Lazaristes arrivés jusqu'à L'hasa :

« Les religieux, les hommes de prières, étant de tous
« les pays, ne sont ignorés nulle part ; c'est la doctrine
« de nos livres saints où il est écrit « la chèvre jaune est
« sans patrie et le Lama n'a pas de famille ¹. » L'hasa
« étant le rendez-vous et le séjour spécial des hommes de
« prières, ce seul titre devrait toujours vous y faire trou-
« ver liberté et protection. »

Ce régent s'opposa tant qu'il put à l'expulsion des Lazaristes exigée par les résidents Chinois, et favorisa leur prédication. Il paraissait désirer vivement des relations avec l'Occident et même avoir compris que le Christianisme remplacerait avec avantage pour le pays le Lamaïsme qui le réduit par l'exagération du célibat religieux, à une impuissance que la Chine s'efforce de maintenir. Son successeur, le régent actuel, paraît suivre, d'accord avec le Dalai-Lama, une politique habile qui consiste à payer la Chine d'apparences et à rattacher au pouvoir central de L'hasa tous les pays actuellement partagés entre l'influence de la civilisation et de la domination chinoises et celle du gouvernement Thibétain. Aujourd'hui les missionnaires catholiques sont persuadés qu'il leur est opposé, mais ce n'est probablement qu'un malentendu que les Chinois ont sans doute aggravé et qui devrait disparaître par des rapports directs avec les Lamas, tels que ceux qu'a eus le père Huc. Il faudrait surtout éviter toute profanation des objets du culte Lamaïque par les nouveaux chrétiens.

Les Chinois disent ironiquement de L'hasa « que c'est la ville des lépreux, des chiens, et des femmes. » Les lépreux y affluent, sans doute pour mendier ; les chiens y abondent comme *croque-morts* ; et les femmes, à cause de l'état général des mœurs au Thibet et du grand nombre d'étrangers qui séjournent à L'hasa.

¹ Si l'on demande à un Lama de quel pays il est, il répond ; je n'ai pas de patrie, mais je passe mes jours à telle lamasserie. Le bouddhisme était donc bien *Universel*. En effet, c'était la morale et si l'on veut la discipline religieuse, sans lien absolu au dogme et à la théodicée.

Le Boutan reconnaît la suprématie religieuse du Dalai-Lama quoiqu'il appartienne à la secte rouge ; son chef le Dharma Radja était, avant la conquête anglaise, à la fois prince temporel et spirituel. Le nombre des religieux y compris les Nones était, il y a 20 ans, d'environ 10.000 sur 50.000 familles.

Dans le Sickim il y a plus de 20 Lamasseries et de 1000 Lamas. Le chef religieux est un fils du roi (non incarné.)

Il y a peu de couvents de femmes et les Nones sont exclusivement des parentes du roi.

Les Lamasseries et les temples ne sont pas comparables pour l'éclat à ceux du Thibet et du Boutan, mais ils possèdent de grands biens.

Pour toute affaire religieuse d'importance, on recourt au Dalai-Lama.

Les Lamas riches peuvent se marier ; les Lamas pauvres instruisent les enfants.

La Polyandrie y est inconnue.

Le Népaül a reçu le Bouddhisme avant le commencement de notre ère, sans doute de la mission du roi Açoka. Il y florissait dans le VII^e siècle, mais déjà altéré par une invasion des Radjapoutes Brahmanistes. Cette altération a continué et le Bouddhisme du Népaül que nous fait connaître M. Hogson diffère essentiellement de toutes les autres formes du Bouddhisme, même du Lamaïsme le plus chargé d'empiétements et de rites Civaïstes. Le Brahmanisme et le régime des Castes y dominant.

A l'Est du Népaül la ligne de faite des Himmalayas forme la séparation entre le Bouddhisme et le Brahmanisme.

Tout le haut Kunnaor qui obéit aux Anglais suit le culte Lamaïque compliqué de Brahmanisme et du régime des Castes qui y existe en même temps que la Polyandrie et le célibat religieux. Les Lamas rouges et jaunes y vivent en paix côte à côte, reconnaissant tous la suprématie du Dalai-Lama et du Pan tschen rin potse.

Le Kunnaor a des Lamasseries grandes et nombreuses, relativement à sa pauvreté et à sa stérilité. A sa tête se trouve un grand dignitaire incarné, un Chubitgan. A Kanum, le Benarès du pays, il y a une Lamasserie renommée où Alexandre de Ksoma a achevé ses études Thibé-

taines. Comme conséquence de la Polyandrie, il y a une infinité de Nones qui vivent à la campagne chez leurs parents qui sont dans une sorte de servage des Lamasseries.

Le Ladag avait conservé le Bouddhisme jusqu'en 1846, tandis que les pays voisins au Sud, à l'Ouest et au Nord, le Cachemire, le Kaferistan, le Punjab, Balk, la petite Bucharie avaient passé au Brahmanique, à la religion des Sicks et surtout à L'Isanisme. Mais le partage de 1846, en livrant une partie du Ladag aux Musulmans, y a porté un coup terrible au Lamaïsme et obligé la moitié des religieux à s'enfuir au Thibet. Sur une population d'une centaine de mille âmes, il reste une dizaine de mille de religieux des deux sexes vivant pour la plupart mêlés aux Laïques. Quelques Lamasseries forment des villages, notamment celle de Lamma Yurra sur l'Indus. Koepfen reconnaît l'influence heureuse du Bouddhisme en comparant les Bouddhistes de l'Himalaya aux Himmalayens non Bouddhistes. Les premiers sont bien supérieurs en civilisation, en moralité, et surtout en industrie. Ils sont réputés pour leurs connaissances en métallurgie et leur habileté dans l'emploi des métaux. Le même auteur fait une remarque analogue au sujet des Mongols Bouddhistes et non Bouddhistes. On ne saurait mettre en doute l'impartialité de ce témoignage ; car, de même que tous les auteurs protestants, Koepfen est défavorable au Lamaïsme à cause de son monachisme.

La Dzoungarie, l'Ili septentrional, le Kouldja sont à peu près exclusivement Lamaïstes. Il en est de même des Bouriates sur le lac Baïkal et des Kalmouks des bords du Volga, les uns et les autres sujets Russes.

Les Kalmouks ne sont Bouddhistes que depuis le xviii^e siècle. Leur chef spirituel nommé par le Gouvernement Russe est le Grand Lama de toute la Horde. Ils n'ont que des Lamasseries et des temples nomades sous des tentes. Chaque Lamasserie renferme deux sortes de tentes : les unes, demeures des Lamas ; les autres consacrées au culte. On reproche à ces Lamas de se mêler de tout et de vouloir tout envahir.

L'exemple des Kalmouks du Volga montre que, le jour où la Russie prendra possession de la Mongolie ou de la Corée, il lui sera facile de s'attribuer la nomination des chefs Lamas dans ces pays, et leur acceptation comme

représentants du Tzar Blanc proclamé le Protecteur suprême du Bouddhisme, aussi bien que de la Religion Orthodoxe. Comme il y a une grande ressemblance dans la forme entre l'église Russe et l'église Bouddhiste, et comme les grands principes, la glorification et l'intercession des saints, la rédemption, l'incarnation, la charité, voir même l'unité de Dieu (dans le Bouddhisme actuel) sont communs aux deux religions, il est probable que les progrès des Russes et de la civilisation y aidant, le Lamaisme se transformera de lui-même en Christianisme dans ce pays une fois soumis à la Russie.

TITRE V

Le Bouddhisme Thibétain actuel.

1. Objets du culte.

Contrairement aux autres formes du Bouddhisme, le Lamaïsme a un culte extrêmement chargé de tout ce qui, partout ailleurs, entre dans le culte. Comme cette tendance ne vient point de la Chine et très peu de l'Inde, on doit la considérer comme une disposition naturelle aux races Touraniennes ou Mongoles. Le développement donné dans l'Inde au culte par les Brahmes, seuls survivants des Ariens dans cette contrée, a été évidemment une concession faite par ceux-ci aux mêmes dispositions dans la population Hindoue en grande partie d'origine Touranienne.

Les Thibétains rendent, à tout ce qui est réputé saint, même avant la mort, des honneurs et un respect religieux qui sont une sorte de culte et qui engendrent un sentiment pieux dans la masse de la population. Ce culte s'adresse d'abord à *Çakia le tout-puissant*, comme pour la plupart ils appellent *Çakiamouni*¹, puis aux cinq Dyani

¹ Ce fait constaté par Koëppen prouve, avec beaucoup d'autres, la foi des Thibétains en un dieu personnel ou à peu près, dont l'attribut dominant est la compassion sans cesse agissante. Ce n'est point un créateur, c'est le conservateur, le soutien, le

Bouddhas notamment à Amitabha, aux plus vénérés parmi les Bouddhas prédécesseurs de Çakiamouni et parmi les Bodhisattvas, les Prateyéka Bouddhas, les Çrawakas. On honore principalement. Tsong-ka-pa, Nagardjuna, Atisha et Brom Bakshi, les deux apôtres et patrons du Thibet, enfin les incarnés et même tous les supérieurs religieux ; on s'agenouille devant tous comme étant les représentants visibles du Bouddha.

Fort au-dessous des Bouddhas et Bodhisattvas sont les dieux qui se sont introduits dans le culte Lamaïque. Ils sont invoqués et honorés par des offrandes comme dispensateurs des biens terrestres, comme protecteurs de la doctrine et du corps religieux, comme vainqueurs des démons ennemis. En vertu de la Théorie de l'émanation et de l'incarnation, ils participent, dans une mesure inférieure, de la nature des Bouddhas.

Ils sont originaires de l'Inde et peuvent se grouper en deux classes : 1° Ceux qu'on n'admet guère qu'au titre cosmologique ou qu'on a placés dans les sièges passionnés. Parmi les dieux cosmologiques, il faut compter aussi les rois gardiens acceptés par transaction avec le Démonisme, ce sont les grands rois des Esprits Dragsheds dont l'un Vaïçavana est le prince des Yakshas, le roi de la richesse : 2° Ceux que l'on a fait entrer dans le système de rétribution des mérites et démérites. On a pris Indra et Brahma pour les mérites en raison du grand rôle que le premier a dans les Vedas et de leur intervention dans les Sutras Bouddhiques. Yama est le grand justicier et a pour assistants : Jamantaka son bourreau et tout le Pandémonium Civaïste ; huit divinités manifestations diverses de Çiva ; les représentations de *Mahakala le Grand Roi*, un des noms de Çiva ; Vadschrapani, le porteur de l'éclair, à l'occasion roi des Yakshas et enveloppé de flammes comme les monstres Civaïstes — cependant honoré aussi comme un saint et placé à côté de Avalokitessouara et de Mandchoukri.

Le rôle que l'on prête aux Dragshads dans le Lamaïsme a été évidemment imaginé pour guérir le peuple de la

bienfaiteur du monde des êtres vivants ; c'est ainsi que Brahma est défini plus loin, le souverain *des êtres qui souffrent* ; c'est un exemple des transformations que le Bouddhisme a fait subir aux dieux Hindous,

crainte superstitieuse des mauvais esprits, dans l'impossibilité où l'on s'est trouvé de détruire la croyance en ces esprits. Les Lamaïstes ; dit Schlagenweit, croient que les dieux (Lha Thibétain esprit, équivalent de deva sanscrit) sont des incarnations et des multiplications de l'intelligence suprême qui se communique en parcelles lumineuses à une infinité d'êtres qui doivent aider les hommes à parvenir à la délivrance. Malgré cette multiplicité de dieux, ajoute Schlagenweit, les Lamas soutiennent hautement que le Monothéisme est le caractère réel du Bouddhisme ¹.

C'est exactement ce que nous ont soutenu, en ce qui concerne les Brahmanisme, les Hindous instruits. La concordance des témoignages et appréciations du père Huc, d'Hogson, de Koeppen, de Schlagenweit, sur la croyance monothéiste des Lamaïstes, prouve que Tsong-Ka-pa a enseigné une théodicée peu différente de celle des Brahmes, mais qui, fondue avec la miséricorde Bouddhiste a fait de l'Être suprême presque une providence.

Les déités thibétaines ont leurs noms d'adoration et leurs domaines respectifs bien tranchés. Il y a des déités mâles et femelles ; celles-ci sont les épouses des mâles dont elles partagent les attributs et les pouvoirs, ou bien elles ont des facultés qui leur sont propres. Telles sont les Samvaras et les Hérukas génies femelles qui figurent dans beaucoup de tableaux religieux.

Les mauvais esprits ont des noms qui désignent leur hostilité contre l'homme, tels que Da (ennemi), Geg démons ; les plus redoutés sont les Lamayins et les Dudpos. Les Lamayins comprennent les Yaksas, Nagas, Racksasas, etc.

Parmi les mauvais esprits on remarque ceux qui causent une mort prématurée. Par suite de cette mort, l'âme reste entre la mort et la renaissance, sans aucune forme, en punition de ses péchés. Ces spectres apparaissent quelquefois aux hommes comme des squelettes ; cette apparition porte malheur et quelquefois occasionne la maladie et la mort.

¹ Mais c'est un Monothéisme particulier dans lequel Dieu, sous le nom soit d'Adibuddha soit d'Amithaba Bouddha, est le conservateur, le régisseur le soutien du monde des êtres vivants par sa compassion sans bornes.

Les Daranis et certaines offrandes empêchent ces apparitions. Les *Dudpos*, assistants du juge des morts Sjinje, ont aussi le rôle de démons tentateurs.

Les dieux et les génies sont continuellement occupés à combattre les mauvais esprits ¹. C'est la spécialité des *Dragshads* qui sont toujours en fureur contre eux. L'un d'eux nommé « le père embrassant sa mère » a aussi le pouvoir d'absoudre les pécheurs qui se repentent prosternés devant son image. On le représente dans une position singulière avec une femme enlacée tendrement autour de son corps.

Il y a des légendes sur les dieux et déesses qui combattent les mauvais esprits. Ainsi que nous l'avons dit, ces dieux et déesses paraissent être brahmaniques. *Lhama* (sanskrit *kaladévi*), *Tsangpa* (*Brahma*), *Chakdor* (*Vradjapani*). Ces légendes sont ou remplacent des légendes brahmaniques.

Le lamaïsme a fait de ses saints ou déités des représentations en quantité prodigieuse. On les retrouve partout innombrables, dans les temples, dans les maisons particulières et en plein air, et sur toutes les couvertures et frontispicés des livres sacrés. C'est une conséquence de ce dogme que toute représentation devient, par la consécration, l'objet représenté lui-même, en sorte que s'adresser à l'image ou à l'original, c'est la même chose.

Les lamas ont le monopole de la fabrication de ces représentations pour laquelle il faut suivre des règles particulières connues d'eux seuls et de l'observation desquelles dépend leur vertu ou efficacité. Les objets plastiques sont innombrables aussi bien que les peintures et les dessins.

Ils sont, pour la plupart, faits de pâtes moulées, très rarement en métal, souvent aussi en beurre. Ces derniers sont placés devant les images sacrées jusqu'à ce que le beurre se corrompe, puis rejetées. La finesse des statues et des bas-reliefs est surprenante. Dans les dessins et dans les sculptures, il y a une foule de signes symboliques.

Les types diffèrent complètement, suivant qu'ils représentent des Bouddhas, des Bodhisattvas, des religieux et des

¹ C'est la lutte entre *Ozmud* et *Arimane* — entre le bon ange est le tentateur.

Dragshads. Les Bouddhas qui sont des hommes, mais du type le plus parfait, ont toujours des traits doux et souriants ; il en est de même de Maitréya.

Sur la tête, ils ont souvent un ornement conique.

Les Dyani-Bouddhas ont le teint blanc, rouge, vert ou bleu. Ils ont un œil sur le front, l'œil de la sagesse. — Dans les images de Padmapani où il y a un grand nombre de mains, cet œil est aussi figuré sur la paume de ces mains.

Tous les Bouddhas portent l'écharpe ou cordon religieux qui embrasse le corps en passant sur l'épaule gauche, et au-dessous de l'épaule droite avec un bout qui revient au-dessus de l'épaule droite. Dans les images anciennes, la tête a une auréole représentant une feuille de l'arbre bodhi (banyan) ; dans les figures modernes l'auréole a toujours la forme circulaire.

La main droite est toujours vide ; dans la main gauche, il y a souvent l'écuelle aux aumônes. La posture ordinaire est celle d'un homme assis, les jambes croisées et les plantes des pieds levées. C'est l'attitude de la méditation.

Toutes les fois que le Bouddha est au centre d'un tableau, il repose sur « le throne des lions ». Ce sont huit lions dont deux seulement sont vus de face.

Les Bouddhas, Boddhisattvas, etc., — ont le type Aryen tant pour la figure que pour le corps.

Chaque Bouddha ou Bodhisattva a ses animaux particuliers qui le caractérisent dans les tableaux. — Généralement Çakyamouni a deux paons.

Les Boddhisattvas soit humains, soit Dhyani, ont l'air souriant et une auréole. Leur chevelure est souvent relevée au-dessus du front en forme de cône avec des rubans dorés ; mais ils n'ont pas le trône des lions ni l'écharpe. Ils reposent sur un lothus sortant de l'eau épanoui.

Ils ont à la main un objet représentant leurs fonctions ; ainsi Manjudkri dieu de la sagesse a un livre et une épée, Padmapâni une fleur de Lotus qui figure sa naissance du calice de cette fleur.

Tous les lamas Thibétains représentés ont des chapeaux pointus. Ils ont le type Thibétain, ainsi que les Dragsheds et les Génies.

Les Dragshedds ont un air terrible et le teint souvent noir. Le troisième œil a son grand axe vertical.

Quelques-uns ont des figures ou des corps fantastiques. L'auréole est remplacée par les flammes de la destruction. Ils sont presque nus ; une peau de tigre attachée au cou tombe derrière leurs épaules et leur sert de coussin ; ils portent un collier de crânes humains et des anneaux aux mains et aux pieds.

Les Dragsheds représentés debout, ont les jambes dans la position du combat ; les pieds souvent sur des corps humains, quelquefois sur des animaux, chevaux ou lions, chameaux, yacks, cerfs et même crocodiles (mais jamais sur des éléphants ; ils sont de couleurs souvent différentes de la couleur naturelle.

Ils ont aux mains des armes ou instruments qui figurent leur pouvoir sur les esprits ; l'un d'eux est le vase à boire formé d'un crâne humain rempli de sang où la déesse Lhama boit le sang de son fils. — De pareils crânes servent comme vases d'offrandes dans quelques cérémonies religieuses.

Il y a encore :

Le Zagpa « le piège » pour prendre les démons ;

Le Dorje en sanscrit Vardja (diamant). Il se compose de huit cerceaux métalliques réunis de façon à former deux ballons ayant pour axe central un bâton cylindrique dont les pointes dépassent les anneaux. Il y a aussi des Dordjes à un seul ballon ou demi Dordjes.

Le Phourbon « le clou » ; ils sont ordinairement trois réunis en un triangle et attachés à un manche qui se termine par un demi Dordje.

Le Bechon « la massue au bâton pesant » bâton à peu près de la hauteur d'un homme, avec le Trident, Tsesoum, à un bout et un demi-Bordje à l'autre.

Les Lamaïstes considèrent la confession avec repentir et ferme-propos comme le moyen le plus efficace pour obtenir la rémission des péchés et ensuite une heureuse transmigration.

Les personnages réputés avoir le plus de pouvoir pour procurer cette absolution sont 35 Bouddhas qui ont précédé Çakiamouni, et les esprits saints considérés comme leurs égaux tels que les Hérukas, les Samvaras, etc. Dans les tableaux qui renferment ces 35 Bouddhas, appelés les Bouddhas de la confession, Çakiamouni est au centre et les autres ne figurent que comme des satellites, dont le

principal est « sa révérence » Tsong-Kapa. Au-dessous du trône se trouve la déesse Lhamo escortée du dieu de la longévité et des quatre grands rois gardiens.

Cérémonies particulières pour obtenir l'assistance des dieux.

Dans la plupart des cérémonies, la présence d'un Lama est ou obligatoire ou très utile pour en assurer ou en augmenter l'efficacité, et cette assistance est très coûteuse. On peut s'en passer pour les libations usuelles aux génies personnels, à ceux de la maison ou de la campagne et en l'honneur desquels on renverse un peu de nourriture ou de boisson, ou bien on remplit les vases à offrandes placés devant leurs images avant de manger ou de boire soi-même. L'aide des Lamas n'est pas indispensable pour assurer l'efficacité des Daranis et il n'en est pas besoin pour élever des pavillons à prières et faire des offrandes aux lieux consacrés que l'on rencontre en voyage.

1. *Rite Doudjed.*

Ce rite dont le nom signifie « préparer » (les vases) a pour but la concentration des pensées, ou la méditation profonde. On place devant soi un vaisseau en forme de vase appelé « le vase entièrement victorieux » qui figure l'abstraction de l'esprit de tous les objets environnants, et un vaisseau plat « le vase des œuvres, » la perfection dans la méditation abstraite. On pose ces vases, non sur la terre nue, mais sur une étoffe ou un papier où est dessiné un cadre appelé « Octogone ; » on remplit les vases d'eau parfumée au safran et on entrelace autour des bandelettes aux cinq couleurs sacrées ; on y met aussi des fleurs ou de l'herbe Kousa. Le dévot fixe sa vue sur ces deux vases, pensant aux avantages qu'il tirera de la méditation ; ce qui le porte à une profonde concentration de l'esprit.

Le cadre octogone est divisé par des ornements figurant des nuages en neuf compartiments sur chacun des-

quels est inscrit le nom d'un Dakini ou Yogini, celui « du chef des Dakinis » sur la case centrale. Les Dakinis (on les a vues dans le brahmanisme sous le nom de Yoginis) sont des Esprits féminins innombrables animés d'une grande bonté pour les humains. Leur chef la Bogda (divine) Dakini est Sakti de Vadjaradhara et partage ses pouvoirs.

2. *Holocauste.*

Semblable au Homa brahmanique, l'holocauste est censé procurer le bonheur, l'opulence et le pouvoir — purifier les péchés et garantir contre « la mort prématurée » et les maux qui s'en suivent. Nous en avons déjà parlé au n^o 5 du titre II.

Un lama revêtu d'une grande robe de la couleur du fourneau et brochée de nombreux symboles de l'élément gravé sur la plaque du fonds, dispose les offrandes désignées sur une table latérale en prononçant des prières qui commencent par le nom de l'élément ; il les met dans le fourneau par petites quantités à la fois et il entretient le feu en versant de l'huile parfumée avec deux cuillers de cuivre. La cérémonie porte quatre noms, suivant le but de sa célébration.

1. Thibai Chinsreg « sacrifice de paix » pour garder des calamités, famine, guerre, etc. ; pour combattre les effets des mauvaises influences « et effacer les péchés » Sur le fonds du fourneau carré est marqué le signe « Lam » Symbole de la terre.

On célèbre cet holocauste généralement après le décès d'une personne ; on suppose que les péchés du défunt sont réunis dans le fourneau par la vertu des Daranis que prononce le Lama et par le pouvoir de Melha « le seigneur des génies du feu » et qu'ils sont anéantis par la combustion.

2. « Le riche sacrifice » pour obtenir une bonne récolte, la richesse ; sur le fonds du fourneau hémisphérique est figuré le mot « Yam » symbole de l'air.

3. « Le sacrifice pour le pouvoir » procure pouvoir et succès à la guerre. Le fourneau rouge et circulaire (forme du Lotus) porte sur son fonds le symbole de l'eau « Ram. »

4. « Le cruel sacrifice » contre la mort prématurée. Sur le fond du fourneau triangulaire et noir est gravé le mot Ram, le symbole du feu.

5. On invoque aussi Loungta, « le cheval aérien, le cheval du Vent » qui traverse instantanément d'immenses espaces. Il est le symbole de l'harmonie. Il enlève aux constellations et aux planètes hostiles à l'homme leur influence nuisible.

6. Le talisman Changpo « garde protecteur » protège les hommes contre les entreprises des démons et donne la force de résister à leur tentation ; dans la zone entre deux circonférences concentriques sont inscrits les noms des ennemis ; en dehors sont figurés un homme et une femme, les mains de l'un attachées par une chaîne aux pieds de l'autre.

3. Cérémonies.

Les prières et les offrandes pour obtenir l'assistance d'un Dragshed se suivent dans un certain ordre :

1. Produire l'éminente intelligence », cérémonies glorifiant le dieu imploré et énumérant ses attributs.

2. « Rites. » Description de la région où le dieu habite.

3. « Sacrifice » Déposition des offrandes sur l'autel.

4. « Repentir, confession » prières implorant la rémission des péchés.

5. « Satisfaire. » La présentation des objets. Le mode, consiste à consacrer aux dieux les objets qui, dès lors, ne peuvent plus servir aux usages particuliers.

Les offrandes sont quelquefois des animaux vivants et des armes ; l'un des principaux objets est une flèche à laquelle sont attachées des bandelettes de soie aux cinq couleurs sacrées, un disque de cuivre appelé « Miroir » sur lequel sont inscrites cinq syllabes mystiques et des plumes mêlées de bandes de papier sur lesquels on écrit certains charmes.

Quand l'acte d'invocation est terminé, on enfonce la flèche dans le sol verticalement ; les astrologues seuls peuvent la retirer de cette position.

4. *Invocation à Nagpo Chenpo en tournant la flèche.*

Nagpo Chenpo assure le succès des entreprises et protège contre l'hostilité de tous les mauvais esprits. La cérémonie « tourner la flèche » sert aussi à faire découvrir les auteurs d'un vol.

Le Lama supérieur fait d'abord, au son d'une musique bruyante, une lecture sur la puissance de Nagpo Chenpo et des Daranis qu'il a enseignés ; ensuite il menace les Esprits malins de la colère de Nagpo s'ils tentent de troubler la cérémonie ; enfin il passe à un novice une flèche longue et pesante, garnie de plumes, de bandelettes de soie et de morceaux de papiers couverts d'invocations à Nagpo Chenpo. Le novice fait tourner la flèche par un mouvement habilement dissimulé, en sorte que les spectateurs croient que la flèche tourne d'elle-même et que c'est elle qui donne l'impulsion au novice qui tourne à son tour ; c'est quelque chose comme nos tables tournantes.

Lorsque la flèche s'arrête après plusieurs heures, tous les démons sont expulsés. Si la cérémonie avait pour but la découverte d'un vol, la direction indiquée par la pointe est celle où il faut chercher le voleur.

5. *Cérémonie Yangoung (assurer le bonheur).*

On demande la fortune à Dzambhala, le dieu de l'opulence. On se sert d'une flèche semblable sauf quelques légères différences à celle de la cérémonie précédente.

Dans la période de destruction de l'Univers, cette cérémonie sera plus fréquente que les actes pieux qui procurent la remission des péchés.

Dzambala a pour monture un lion blanc à crinière verte ; dans sa main droite, il tient une bannière flottante qui symbolise la victoire. Il est ordinairement entouré de huit autres dieux qui donnent aussi la fortune.

6. *Edifices religieux, lamasseries, etc.*

Les principaux monuments religieux du Thibet sont les lamasseries parmi lesquelles il faut distinguer les lamasseries ordinaires et les grandes lamasseries. Les unes et les autres ont leur entrée vers l'Est ou le Sud ; dans ce dernier cas qui est général en Mongolie, on se propose d'éviter le vent du Nord. La porte d'entrée est de 2^m. au moins au-dessus du sol avec un perron qui y conduit.

Les lamasseries se composent quelquefois d'une grande maison à plusieurs étages, mais le plus souvent de bâtiments isolés réunis dans une commune enceinte. Le rez-de-chaussée n'a point de fenêtres et sert de magasin. Il est un peu plus large que les étages ; ceux-ci ont des balcons et des fenêtres fermées non avec des verres mais avec des rideaux.

Une lamasserie ordinaire, c'est-à-dire, qui ne sert point d'université, renferme, outre les maisons des lamas : 1^o le temple ou les temples ; 2^o la bibliothèque ; 3^o les cuisines, les greniers et les écuries.

Les écuries servent au bétail appartenant à la lamasserie ; les greniers reçoivent les revenus en nature de la communauté, les dons en céréales et grains, les approvisionnements. Les cuisines servent à préparer les aliments qui sont fournis aux Lamas certains jours désignés ; la bibliothèque est souvent une annexe du temple. Nous n'avons donc à décrire que le temple et son annexe la bibliothèque. La description, que nous donnerons plus loin de quelques lamasseries particulières, suffira pour la connaissance de ces sortes d'établissements.

Nous allons donc décrire les temples et ensuite tous les autres édifices religieux.

Le temple lamaïque présente à peu près la même disposition que le temple brahmanique. Le plan qui comprend quelquefois un portique en tête a la forme d'un rectangle dont les côtés sont dirigés vers des points cardinaux et dont le frontispice regarde le même point cardinal que la porte de la lamasserie. Souvent le rectangle est flanqué de trois côtés de chambres latérales, ce qui lui

donne la forme de la croix, et entouré d'un portique ou d'un treillis qui se relie au toit prolongé en saillie sur les murs latéraux.

Il y a trois entrées, la principale au front et deux latérales, jamais au fonds. L'intérieur est divisé en trois parties principales : le vestibule, le corps du temple et le sanctuaire.

Les murs du grand quarré long qui forment le corps sont en terre battue ou en briques crues, blanchis à la chaux et couronnés par une longue corniche en bois richement peinte.

Il n'y a que peu ou point de fenêtres ouvertes dans ces murs. Le jour pénètre dans le temple par la porte d'entrée et surtout par le haut par une claire-voie très élevée ou impluvium au-dessus d'une nef centrale qui s'élève en coupole et est couverte ainsi que l'impluvium d'un toit orné de trois pyramides. Les pyramides et le toit qui sont dorés font distinguer de loin le temple. Entre la claire-voie et le mur d'enceinte, il y a une terrasse bordée d'un singulier parapet. Sur la corniche qui couronne les murs d'enceinte sont empilés, en forme de garde-fou, de petits branchages très serrés et dont toutes les extrémités bien unies sont peintes d'un fond rouge et de dessins de diverses couleurs, ce qui fait un assez bel effet de loin. A chaque angle du bâtiment et au milieu des deux longues faces s'élèvent sur le mur des tourelles surmontées d'étendards qui sont de deux espèces ; les uns sont de longues perches auxquelles est attachée dans la longueur une grande pièce de toile couverte de sentences bouddhiques ; le vent, en les agitant, récite une prière perpétuelle, c'est le Lader. D'autres sont de longs pieux, munis en haut d'un cylindre d'étoffe noire sur laquelle se détachent des bandes blanches qui forment entre elles des croix ; on les nomme Guiel tsen ou étendard royal. Le Thibet est le pays des drapeaux, des bannières, des banderolles ; de même qu'en Birmanie on les voit flotter au-dessus des temples d'aussi loin que l'œil peut les apercevoir. La terrasse, la claire-voie et le toit central ou coupole, sont soutenus par un système de charpente reposant sur de nombreuses colonnes qui divisent généralement l'édifice dans le sens transversal en trois parties parallèles à la longueur et une coupole centrale. Ces colonnes sont vernis-

sées, leurs chapiteaux bien sculptés sont peints de couleurs éclatantes mêlées de dorures. Dans les grands temples il y a sur les grands côtés du rectangle des chambres annexes pour la conservation des livres et des meubles sacrés.

Le vestibule se compose ordinairement de plusieurs pièces, quelquefois ouvertes sur le devant, distribuées des deux côtés de l'entrée et où sont les 4 rois des Esprits, Maharadjas, en statue ou en peinture pour gardiens. A leur place ou à côté d'eux sont les célèbres machines à prières.

Une porte conduit du vestibule dans le corps du temple, assez semblable à nos églises gothiques.

A l'extrémité du vaisseau, en face de l'entrée, au Nord en Mongolie, à l'Ouest au Thibet, se trouve comme dans les temples brahmaniques, le sanctuaire, c'est une chapelle séparée de la nef seulement par un rideau. Là trône, sous un baldaquin doré, au milieu d'autres statues de saints, la statue principale, habituellement Çakiamouni ou bien la trinité lamaïque toute entière, Bouddha, Avalokitessouara et Mandschukri. Le trône est richement orné de bas reliefs peints. Au pied de ces statues se trouve l'autel ou, pour parler plus proprement, la table aux offrandes, où se brûlent les parfums et les lampions au beurre. De chaque côté de cette table sacrée sont les reliquaires ou petits temples en miniature où sont conservées des reliques qui restent toujours ainsi exposées à la vénération publique.

L'estrade où sont les grandes statues est continuée des deux côtés tout le long des murs du temple jusqu'à la porte d'entrée par une estrade plus étroite et plus basse sur laquelle reposent des saints du bouddhisme y compris les bouddhas, bodkisattvas etc., et les déités dont nous avons parlé.

Il n'y a point de bancs transversaux dans le temple, mais seulement quelquefois des bancs ou divans longitudinaux. Quand les Lamas doivent se réunir pour prier en commun, chacun apporte sa petite table à thé, son tapis et son livre et l'on se range en deux chœurs se faisant face l'un à l'autre dans le sens de la longueur de l'édifice, de chaque côté de la porte jusqu'au fond du temple ; les chefs de la lamasserie occupent des coussins un peu plus

élevés près des grandes statues. Les simples religieux ont leur place marquée par leur grade d'examen.

Le portique ou Véranda fermé ou non à claire-voie autour du temple, laisse un étroit passage que les pèlerins et les dévots suivent un à un pour faire le tour du temple en récitant sur leurs chapelets le Om mani padmi Omn et en faisant en même temps tourner les roues à prières fixées sur le côté.

A l'intérieur des temples, les murs sont généralement peints à la fresque, quelquefois entourés de tapis, et toujours couverts de nombreuses armoiries et images soit peintes, soit sculptées ou ouvragées. On y voit, au moins dans les temples les plus beaux et les plus riches, non seulement les images des nombreux Bouddhas et bodhisattvas, des dieux bienfaisants ou punisseurs, des lamas canonisés ou incarnés, — mais encore des représentations des légendes et des récits de la vie de Çakiamouni, de ses naissances antérieures dans des corps d'animaux, de ses douze actions, des différents chemins et séjours de la transmigration, des paradis, des enfers, de l'ensemble de l'univers mystique, des conceptions dogmatiques et métaphysiques, comme des vertus innombrables d'un bouddha, des douze racines ou causes de l'existence (Nidanas). Ajoutez à cela des ornements en or, en argent et autres métaux, les tapis, drapeaux, écharpes ¹.

En admirant l'ornementation des grands temples lamaïques, Georgi constate que les dessins y manquent de correction, ainsi que nous l'avons signalé dans les peintures et sculptures brahmaniques.

Les piliers, les murs, les toits, même les parterres sont peints régulièrement.

¹ Georgi. Opera omnia sculpta atque ceelata auro, ubique, argenteoque collucent. Picturarum sylva tam densa ac spissa est ut parietum tegumenta vel in abdito quovis ardicularum secessu, aliud nihil ab imo ad summum oculis intuentium exhibeant quam sparcissima Çakya mysteria aliorumque Thibiticorum numinum fabulas, vividis sanè coloribus *sed abnormi pencillo* expressas. Lacunaria et inter columnia velis ornantur pretiosis ac splendidissimis. — Similia sunt quæ ad columnas quadratas et ad parietes ex alto suspensa, sive in crispas utrinque deducta undatim defluunt ut divorum imaginibus formosa et elegantia sorta componant.

Remarquables par la couleur, les peintures sacrées manquent de dessin, de perspective, et souvent de goût à cause de la bizarrerie des sujets représentés ; mais les œuvres isolées offrent d'heureuses exceptions ; le père Huc en décrit une très belle.

Les lamas sont les seuls artistes ; beaucoup sont habiles sculpteurs ; les fonderies de quelques lamasseries pour les dieux, les objets sacrés, etc., peuvent rivaliser avec les meilleures de l'Europe ; les Népalais sont les meilleurs métallurgistes de l'Orient.

Le plus souvent le temple d'une lamasserie renferme la Bibliothèque ; tantôt elle se trouve à l'étage supérieur des petites chambres latérales ; tantôt elle forme une galerie supérieure du vestibule dans l'intérieur de la pagode.

Quelquefois la bibliothèque forme un bâtiment séparé du grand temple ; c'est alors une construction carrée avec un étage plus étroit que le rez-de-chaussée. Celui-ci forme un petit temple distribué à peu près comme le grand. A l'étage se trouve la bibliothèque, rangée contre les murs sur toute leur hauteur dans de petits casiers de 0^m, 15 de hauteur et 1 mètre de profondeur qui renferment chacun un seul volume de 0^m, 50 à 0^m, 80 de longueur sur 0^m, 10 et 0^m, 12 de largeur et composé de cent à deux cents feuillets épais réunis entre deux planches liées par une courroie. A cause de la grosseur des caractères, du papier et des planches, chaque volume, quoique énorme, contient peu de matière. La bibliothèque ne renferme le plus souvent que le Kandjoui, le Tandjoui et les Bom. Les volumes ne sortent de leurs rayons que deux ou trois fois par an, au moment des prières communes suivies de processions où chaque lama porte un ou deux volumes selon sa force musculaire ou sa dévotion. Le reste du temps ils dorment sous la poussière. Pour les prières particulières chaque lama a son volume ou sa petite collection. Chaque famille aussi a quelques livres de piété dont elle ne fait pas grand usage ; le seul livre qu'on lise est une sorte de roman historique en trois volumes, sur les guerres qui ont eu lieu au Thibet à une époque qui n'est pas très éloignée, notamment sur la conquête Chinoise ; ce qui ne doit pas entretenir des sentiments d'affection pour la Chine,

Il n'y a point d'écoles élémentaires dans les lamasseries.

Ce n'est qu'exceptionnellement que les temples ont cette magnificence que vante Georgi, leur mode grossier de construction indique une grande simplicité et une grande infériorité par rapport à ceux de la Birmanie.

Outre les temples des lamasseries, il y a des chapelles de prières aux abords de chaque lamasserie, aux carrefours et dans les campagnes.

Comme les lamasseries sont toujours séparées du commun, il faut des lieux de prières en dehors. Ce sont de petits temples dont la distribution ressemble à celle des grands, mais dont l'extérieur est bien moins imposant et moins riche. Ainsi, ils n'ont ni claire-voie, ni dôme doré, ni pyramides. Le plus souvent, c'est tout simplement une vaste et haute chambre avec porte-cochère, ayant de chaque côté des chambrettes pour les gardiens, le tout couvert d'une terrasse et précédé d'une cour fermée ou ouverte. Ces temples ruraux généralement entourés de grands arbres ont un aspect assez pittoresque. Ils ne peuvent passer pour des églises de villages, mais plutôt pour des lieux de pèlerinage où peuvent facilement se rendre les villages voisins et les voyageurs. (Desgodins, mission du Thibet), *Chortens ou Kienting*. Ils remplacent au Thibet les stoupas. Shlagenweit en donne la description suivante :

Un Chorten se compose d'un cube en maçonnerie sur lequel repose une coupole renversée, formant la partie essentielle ; dans cette coupole est creusé un escalier qui conduit à la place pour les offrandes. La coupole est couverte soit d'un cône en pierre soit d'une pyramide en bois surmontée d'un disque horizontal et d'une pointe en forme de poire, ou bien d'un croissant supportant une sphère avec la poire au-dessus.

La sphère est très grosse, creuse ; on y renferme des livres, un peu d'argent, des objets de piété, des armes, etc. De cette boule sort une longue poutre fixée dans la base cubique, peinte en rouge et grossièrement sculptée, terminée invariablement par un croissant renfermant une petite boule. Les Chortens sont censés renfermer des Reliques de Bouddha ou des saints.

Il y en a de fort grands dont la base a 7 à 8 mètres de

côté. Les petits ont de 3 à 4 mètres. On en fait le tour ou l'on passe dessous la coupole pour acquérir des mérites.

Ce type est adopté exclusivement dans le Bouttan et le Sikkim ; on le trouve partout au Thibet, mais non exclusivement. Il y a aussi des Chortens en forme de tours, de pyramides, etc.

Chaque famille a, sur son toit, sa petite pyramide tronquée de 0^m, 80 à 1 mètre de hauteur, avec base carrée de 0^m, 40 à 0^m, 50 de côté. Elle est formée d'un châssis en bois terminé par une corniche, rempli de pierre et de boue, et blanchi à la chaux. Au-dessus est un faisceau de jeunes bambous, d'ajoncs et d'autres branches fichées dans la base et auxquels sont suspendus des morceaux de toile de diverses couleurs couverts de sentences bouddhiques. C'est là que repose le génie tutélaire de la maison. Aussi, au pied de cette pyramide, se trouve toujours un petit fourneau où, chaque matin, un habitant de la maison doit venir brûler des branches de cyprès en guise d'encens et réciter en chantant quelques formules de prières, afin d'obtenir un heureux jour.

Song-sa. Le sommet du monticule le plus voisin d'une lamasserie ou d'un village est toujours consacré au même usage. Le vent, en emportant la fumée, répand les prières et les mérites sur une vaste étendue de pays. Parfois il y a dans ce lieu un petit bouquet d'arbres sacrés ou une petite pyramide semblable à celle des maisons avec un foyer dans la base, le plus souvent, ce n'est qu'un simple amas de pierres. Au moment où l'on brûle les branches odorantes, les lamas ou les sorciers laïques qui président à la cérémonie sont assis et lisent des livres en battant du tambour ; les hommes du peuple qui accompagnent tournent autour du foyer en poussant de grands cris et tirant des coups de fusil, pour écarter les mauvais génies.

Les *Manis* ou pierres nobles sont propres au Lamaïsme et ne sont connues qu'au Thibet et dans l'Himalaya ; ce sont des bornes, des murs, des massifs de maçonnerie et même des colonnes sur lesquelles on grave la formule mystique et que l'on place dans les lieux du plus facile accès et les plus fréquentés. Ils ont quelquefois 10 à 20 pieds de haut, 6 à 12 de large et une longueur de 1000 pas. Ils sont alors parallépipédiques et couverts, sans par-

ler des inscriptions, de bas reliefs et de statues de saints et enfin dominés par des tours pyramidales.

Communément ces *pierres nobles* sont d'un type fort simple auquel on donne le nom particulier de Do-bong 100.000 pierres. Il consiste en un prisme à base carrée d'un mètre au plus de hauteur, fait au pourtour de grosses pierres non taillées et à peine reliées par de la boue et, dans l'intérieur, d'un mélange de boue et de pierres.

Au-dessus du prisme sont deux larges gradins en retraite couverts de plaques d'ardoise sur chacune desquelles est gravée en caractères de 0^m, 30 de hauteur l'une des lettres de la formule sainte. Ces pierres rangées en ordre forment la formule entière, qui est ainsi répétée des dizaines et des centaines de fois sur le même Do-bong. Parmi ces pierres, on en trouve aussi qui sont couvertes de petits caractères de 0^m, 03 à 0^m,04 seulement; ce sont des pages entières de livres qui ont été ainsi gravées. On trouve aussi des images de Bouddha représenté sous plusieurs formes et entouré de fleurs symboliques. Souvent les grandes lettres et les images de Bouddha sont peintes de vives couleurs sur un fond blanc qui recouvre le reste de la pierre. A l'entrée et à la sortie des villages ces Do-bong se trouvent réunis sur une même ligne au nombre de 4, 5, 10 sur les routes qu'ils indiquent fort bien. Ils sont généralement espacés à de petites distances. On doit par respect passer d'un certain côté du Do-bong.

Ce sont quelquefois des lamas pauvres, le plus souvent des mendiants qui gravent ces pierres à vil prix.

Il y a une autre espèce de Do-bong plus simple encore, on ne le trouve qu'au sommet des montagnes et des monticules, au milieu de la route où il forme quelquefois obstacle. Il est composé uniquement de pierres ordinaires, généralement assez petites, ramassées par les voyageurs le long de la montée pour être jetées sur les autres en arrivant au sommet. Cela est considéré comme un acte méritoire de piété et de mortification.

On sait que l'on inscrit sur tous les rochers la fameuse formule; on connaît les moulinets à pierre mus par l'eau et par le vent, et les cylindres à prière que font tourner les dévots. Chaque tour équivaut à une récitation des prières ou daranis inscrits sur le cylindre. Les ponts de

corde pour le passage des rivières et des torrents ont donné l'idée de ponts de prières perpétuelles. Ce sont de fortes cordes en bambou tressé qui traversent une vallée d'une montagne à l'autre où elles sont fixées fortement à des troncs d'arbres ou de solides pieux. Elles sont élevées au-dessus du fonds de la vallée de 10 à 18 mètres, suivant les accidents du terrain. Tout le long de la corde sont attachés des morceaux de toile grossière sur laquelle sont imprimés des caractères thibétains. Le vent en les agitant récite les prières.

Mentionnons encore *les arbres de bénédiction*, mâts ou longues perches sur lesquels est l'inscription : Om mani padmé oum.

Ainsi, en tout lieu et en tout temps, le Lâmaïste est entouré d'objets consacrés à la prière et qui le rappellent à la pensée du salut. Malheureusement à cette pensée se mêle pour les ignorants, qui sont en si grand nombre, l'idée superstitieuse de la lutte contre les mauvais esprits dont ils ont plus peur que du péché en lui-même.

Un sentiment moins susceptible d'adultération superstitieuse est le culte ou la vénération pour le Bouddha entretenue par ses statues et images.

Ces images sont reproduites en nombre incalculable dans les Tsa-tri. Ce sont des cubes, cônes, ou médaillons en terre glaise bien pétrie et pressée dans un moule en cuivre fondu, puis séchées au soleil sans être cuites et passées à la chaux. Elles ont de 6 à 7 centimètres de hauteur avec 3 ou 4 centimètres de diamètre ou de côté. Bouddha est représenté en miniature sur la partie supérieure ou sur les faces. Le dévot qui en fait les frais, les établit à l'entrée ou au milieu du village sous un hangar qui porte le nom de Tsa-kong, maison à Tsa.

Les monuments religieux les plus remarquables se trouvent à L'hassa. Au centre de la ville s'élève le Mourou, la *maison des offrandes*, gigantesque lamasserie disposée autour d'un temple, le plus ancien de L'hassa, le St-Pierre du Lamaïsme.

Devant la porte monumentale de la lamasserie qui fait face à l'Est, se dresse l'obélisque au pied duquel a été conclu le traité de paix et d'amitié entre la Chine et le Thibet.

Au pourtour, il y a beaucoup de bâtiments accessoires

ou annexes, des magasins, des salles d'études, etc. Aux étages supérieurs sont les demeures des plus hauts fonctionnaires de l'Etat. Il y a aussi le palais du Gouvernement qui contient les Ministères et forme la Résidence du Régent. C'est là que, dans toutes les grandes occasions, se réunissent avec le Dalai-Lama, les Résidents Chinois qui habitent un de ses palais dans la principale rue de L'hasa.

Le tout est entouré d'un mur d'enceinte sur lequel s'élèvent un grand nombre de stoupas ou tours bouddhistes qui, comme le grand temple, sont couvertes de plaques dorées. Aucune femme ne peut demeurer la nuit dans cette enceinte ; cette défense se retrouve dans beaucoup de lamasseries.

La partie centrale du temple faisant suite au vestibule a la forme d'une basilique et est divisée par des colonnes fort admirées en trois vaisseaux dirigés suivant la longueur et deux vaisseaux en travers.

Le vaisseau longitudinal du milieu ou suivant l'axe (la nef), reçoit le jour d'en haut par une claire-voie en creux. La lumière, qui pénètre ainsi, se répand dans tout le temple qui n'a pas de fenêtres latérales.

Chacun des vaisseaux latéraux (bas-côtés), est flanqué de chapelles et niches transversales.

Les deux vaisseaux transversaux forment le fond du temple et sont séparés des vaisseaux longitudinaux par une grille ou treillis en argent. C'est dans les cérémonies ordinaires la place des religieux inférieurs.

Du vaisseau transversal le plus reculé à l'Ouest, un escalier conduit au sanctuaire. En montant, on voit sur la gauche, derrière une grille formée de barres d'argent, des plaques d'argent massif enchâssées d'innombrables pierres précieuses et couvertes de représentations tirées de la dogmatique et de la mystique bouddhique : la cosmogonie bouddhique, le cercle de la transmigration avec les différents séjours et sièges, etc.

L'escalier débouche dans un vaisseau transversal qui a autant de colonnes que les deux inférieurs ensemble et qui forme le vestibule du sanctuaire. Ce dernier est un carré dans les côtés sud et nord, duquel débouchent deux chapelles. Au milieu du carré est la place d'un au-

tel que l'on ne dresse cependant que dans certaines occasions¹.

Sur le côté ouest du quarré, au fond du sanctuaire et du temple s'ouvre la Chapelle carrée qui contient la statue du Bouddha. Dans celle-ci, à droite de la statue, s'élèvent le trône du Dalai Lama et de l'empereur de Chine, tous deux très hauts, très richement ornés et sur lesquels sont cinq coussins pour les plus hauts dignitaires lamaïques. A côté, se trouve le trône à peu près pareil du Pan tschan rin po'thsa. Ensuite viennent, suivant leur rang, les sièges des Chutuktus et autres incarnés (deux fois nés). Les in Khan po's (lettrés), et tout le haut clergé non incarné ont leurs sièges dans le vestibule du sanctuaire.

Symétriquement au trône du Dalai Lama, du côté opposé, est le siège du *Roi de la Loi*, moins élevé que ceux des grands Chubilgans, mais plus haut que tous les autres ; derrière sont les sièges des Ministères au niveau de ceux des Lamas ordinaires. A l'extrémité ouest de la Chapelle du fond se trouve le grand autel qui présente plusieurs tables ou paliers étagés. Le plus haut est occupé par des statuette en or et argent massif de dieux et de saints ; sur les plus bas, comme toujours sur les autels bouddhistes ; il y a des lampes, des boîtes à encens, des coupes pour les offrandes, des cônes de pâte et de beurre. (Le beurre est un souvenir brahmanique). Derrière une grille d'argent dorée s'élève la colossale statue du Bouddha Çakiamouni richement dorée. C'est, dans la pensée des croyants, la plus grande, la très sainte statue existant par elle-même que le roi Srong b Tsan ss Gann a élevée là-même.

Il y a un nombre infini d'autres statues dans une salle particulière qui prend le nom de « Statues des déesses » : entre autres celles des personnages historiques qui ont bien mérité de la Religion, comme le pieux roi et ses deux épouses qui ont été canonisées, puis celle de l'envoyé qu'il fit partir pour la Chine pour en rapporter les statues et les livres saints, et ceux des pèlerins Chinois, notamment Houen-Tsang maître dans la Loi. Ce temple

¹ Il est impossible de ne pas voir dans les dispositions qui précèdent une imitation des Eglises Chrétiennes, sans doute de celles qu'ont eues les Nestoriens dans la Chine.

renferme une foule de choses précieuses et saintes que l'on expose, tous les ans, au commencement du 4^e mois chinois.

A quelques centaines de pas se trouve une autre grande Lamasserie dont le nom signifie : Tombeau de la princesse (chinoise) Ventsching. Le temple a trois étages superposés et magnifiquement dorés. La principale statue après celle de Çakiamouni est celle de son plus jeune frère Nanda, considéré comme celui qui a le plus de pouvoir pour effacer les péchés. Les lamas, qui y demeurent, s'appliquent particulièrement à amortir leurs passions par le spectacle d'objets obscènes et dégoûtants. Dans cette vue, leur temple possède une représentation plastique de 32 positions pour l'union charnelle, devant laquelle ils font leurs exercices spirituels. Ce sont, sans doute, les 32 positions enseignées dans le Calampagam, livre des Sciences d'amour, encore aujourd'hui fort en honneur dans l'Inde même parmi les brahmes ; et leur représentation fut originairement un emprunt peu chaste fait au civaïsme et auquel, sous l'influence de la réforme de Tsong-ka-pa, on a donné plus tard un emploi exclusivement mystique. Cela rappelle, mais avec infiniment moins de naïveté et de charme, quelques sculptures de nos cathédrales gothiques et le premier péché (*il primo peccato*) du dôme de Milan. Nous avons vu plus haut que cette pratique entrerait dans le Mysticisme bouddhique, ce qui explique le texte suivant de Georgi (223) : *Non semel della Penna di Belli Lhamam deprehendit en cœnobio qui defixis intentisque oculis consanguineam puellam contemplabatur. Ubi vero se obtulit occasio, de hujusmodi contemplationis genere sciscitatur hominem. At ille « abi », inquit, « exotice, santa perfectionis nostræ mysteria, nec capis, nec capere potes.*

Ce qui confirme cette explication, c'est qu'on fait dans cette lamasserie des cours de magie et qu'on y passe des examens pour acquérir le grade de docteur des exorcismes ou conjurations. On y suit la règle du chinois Mahajana Hoschang qui, au VIII^e siècle, sous le roi Khri Strong, propagea beaucoup le Bouddhisme. D'autres lamasseries sont attachées à la même règle.

Tout près et au Sud-Est de la Lamasserie de Potala, résidence du Dalai Lama, se trouve une grande lamasserie,

la plus ancienne du Thibet, réputée le Boulevard de la Secte Rouge à laquelle elle est restée toujours attachée.

On compte dans le district de L'hassa jusqu'à 30 grandes lamasseries dont les trois principales renferment près de 15.000 Religieux. L'une d'elles est appelée le couvent des Mongols. C'est là que les Lamas Mongols viennent faire leurs études.

Dans les provinces de Kham et Tsang, il y a 80.000 religieux entretenus aux frais de l'Etat.

Sur la route de la Chine (Koëppen), on rencontre trois grandes lamasseries dont la principale est celle de Tsambo, capitale de la province de Kham qui a, pour souverain temporel, le supérieur de cette lamasserie. Celle-ci, par exception, est un véritable couvent où résident 2.000 religieux.

Il y a aussi une grande lamasserie sur la route du Népaül. Un grand nombre de lamasseries ordinaires des deux sexes sont répandues de L'hassa au Népaül.

A trois jours de marche de L'hassa et à un jour de Kounboun, on rencontre dans une île formée au confluent de plusieurs fleuves, un très beau Couvent de Nones où réside une Chutuktissine, une incarnée, qui se rend quelquefois processionnellement à L'hassa où on lui rend de grands honneurs.

Au Thibet et en Mongolie, ce sont presque exclusivement des veuves qui embrassent l'état religieux ; probablement celles qui ont été stériles dans un premier mariage, car les autres se remarient très vite.

Les couvents de femmes au Thibet et en Mongolie sont presque toujours au pied des montagnes, dans des vallées désertes. C'est là un choix fort judicieux pour empêcher la médisance.

Bien que cloîtrées, les Religieuses peuvent recevoir le jour la visite des hommes, mais jamais la nuit. L'infraction à la règle du célibat est punie par l'expulsion du couvent. Si le complice est un religieux et s'il n'est point profès, ni la Religieuse, ils doivent se marier ensemble. En cas de refus, le Religieux reçoit la bastonnade publiquement. C'est du moins la règle plus ou moins bien observée.

Le costume des religieuses est le même que celui des Lamas.

Sur les bas-reliefs de Santchi qui donnent la plus fidèle représentation du costume religieux, le manteau des Nones, de même que celui des hommes, laisse découvert le sein droit. Il ne faut pas y voir une indécence, mais plutôt une marque de la supériorité attribuée à l'état religieux. Dans les idées Indiennes, les femmes qui en raison de leur caste (infime), vont les seins nus, les voilent *par respect pour un supérieur* quand elles sont en sa présence, et le nombre de ceux auxquels ces femmes doivent le respect est très grand.

La lamasserie la plus renommée du Thibet pour les études depuis la réforme de Tsongkapa est celle de Khoumboun, la seconde capitale religieuse du Thibet dans le pays d'Ando habité par les Thibétains Orientaux, pasteurs nomades à l'instar des Mongols. D'après le témoignage des frères Capucins au commencement du XVIII^e siècle, on confiait l'éducation des Dalaï Lamas mineurs aux Lamas de Khomboun réputés alors les plus avancés en spiritualité, les plus profonds et les plus savants de tout le Thibet, y compris même la Capitale.

Les lamas sont censés étudier toute leur vie ; néanmoins, ils sont divisés en quatre facultés :

Celle de mysticité, qui comprend les règles de la vie contemplative et les exemples des Saints ;

Celle de lithurgie ; celle de Médecine comprenant la pharmacopée. Les lamas médecins étudient et apprennent par cœur le traitement de telles maladies ; ils pratiquent la saignée et emploient des ventouses : ils examinent avec beaucoup d'attention l'urine des malades ; celle de magie :

Les lamas magiciens occupent une place à part et presque à l'extérieur des Lamasseries comme les dieux gardiens et les Dragsheds dans les temples. Ils appartiennent à la Secte Rouge, peuvent se marier et sont regardés comme des gens exerçant un métier plutôt que comme des religieux.

Les ouvrages qui servent à l'enseignement des prières forment treize catégories qui sont comme autant de degrés dans la hiérarchie. Le rang de chaque religieux et la place qu'il occupe au chœur, dépendent de la série à laquelle il est arrivé. On voit de vieux Lamas au dernier rang et de très jeunes aux premiers.

Les examens pour les divers grades se passent devant

le grand Lama de Koumboun qui est un Chubilgan, un Bouddha vivant ; ils consistent uniquement dans la récitation par cœur des livres assignés.

Les cours se font dans une enceinte à ciel ouvert où les étudiants réunis sont exposés à toutes les intempéries.

Des lamas censeurs, armés d'une barre de fer avec laquelle ils frappent quelquefois, font observer le silence. Après que quelques lamas ont récité la leçon, le professeur donne des explications sur le texte. On termine par une thèse ou controverse qu'un étudiant désigné à l'avance soutient sur tout sujet même puéril qu'on lui propose, de *omni re scibili*. Le vainqueur est porté en triomphe sur les épaules du vaincu.

A certaines époques de l'année, le grand Lama supérieur vient donner des explications officielles des textes sacrés ; ces commentaires font autorité.

Des lamas satellites armés d'un gros fouet font la police dans les rues de la lamasserie qui, comme la plupart des Lamassries n'est pas un couvent. Des lamas juges connaissent des affaires graves de discipline. La faute la plus dégradante, la plus irrémissible est le vol. Le larcin le plus petit, le plus insignifiant est puni de l'expulsion et de la marque au fer rouge sur le front et les deux joues.

C'est là encore un trait de différence à remarquer entre les Religieux bouddhistes du Nord et ceux du Sud de l'aire géographique embrassée par le Bouddhisme. Pour ceux du Sud, la faute la plus grave est la fornication dont ne s'abstiennent guère les Lamas.

Les règlements interdisent aux Lamas l'usage de l'ail, de l'eau-de-vie et du tabac à fumer. Il paraît que beaucoup d'entre eux transgressent en cachette ces défenses. Bien qu'ils soient soumis à une même discipline, on ne peut dire que les Lamas vivent en communauté comme les moines chrétiens ; on trouve parmi eux tous les degrés de richesse et de pauvreté ; leur temps et leurs occupations ne sont point réglées uniformément comme ils le sont dans nos couvents.

On a vu du reste, dans la vie du Bouddha, que l'ordination n'entraîne point de vœux perpétuels, ni même temporaires, mais seulement certaines prohibitions sous peine d'exclusion. Le vœu d'obéissance, le plus dur peut-être pour le moine et pour le prêtre catholique, n'aurait

même pas de sens pour le religieux bouddhiste qui obéit à des règles et non à des supérieurs et dont la liberté et l'indépendance d'esprit sont à peu près illimitées. Il est vrai que tous les trois mois, l'administration de la Lamasserie fait indistinctement à tous les Lamas qui y sont attachés, une distribution de farine qui est loin de leur suffire. On partage aussi entre les Lamas les offrandes volontaires des pèlerins qui se rendent en très grand nombre à Koumboun ; mais comme les parts sont proportionnées aux grades, les Lamas de dernier ordre n'ont pas le nécessaire.

Il en est qui nourrissent des vaches et vivent de leur produit ; d'autres ont des métiers et confectionnent tout ce qui appartient au costume des Lamas ; d'autres sont marchands, industriels ; d'autres enfin, impriment ou transcrivent des livres lamaïques. Une grande imprimerie est attachée à la Lamasserie. Il y a des lamas bouviers qui parcourent les campagnes, pour ramasser la fiente de vache ou de chameau, laquelle sert de combustible.

La lamasserie d'été ayant été menacée d'une attaque de brigands, tous les lamas de Koumboun prirent les armes pour la repousser ¹.

Tous les lamas attachés à la lamasserie doivent porter les habits sacrés : la robe rouge, la petite dalmatique sans manches et laissant le bras à découvert, l'écharpe rouge et la mitre.

Le 28 de chaque mois se fait la cérémonie des prières nocturnes, instituée pour chasser les démons qui désolaient le pays, causant des maladies aux bestiaux et jetant le désordre partout. « Aujourd'hui que les démons ont disparu, on y croit à peine », dit le père Huc, « et les Bouddhistes instruits expliquent que les démons n'apparaissent qu'aux mauvais Lamas ».

Evidemment, on ne maintient cette fête que pour ménager la superstition populaire. Grâce au système de commissions pratiqué par le Bouddhisme, la religion du

¹ Ainsi que l'indique son nom, cet établissement est une succursale où un certain nombre de Lamas viennent passer l'été à la campagne. Elle avait été assignée pour habitation à la mission des Lazaristes, Huc, Gabet, etc. pendant leur séjour à Koumboun en 1842.

peuple au Thibet est restée la croyance aux génies bien plus qu'elle n'est devenue la foi dans les trois Joyaux.

Cette fête est d'un bel effet ; à une certaine heure de la nuit les Lamas apparaissent sur les terrasses illuminées d'innombrables lanternes rouges et chantent quatre mille ensemble, avec accompagnement de trompettes et de conques marines.

Il y a aussi la fête des voyageurs. Les lamas se rendent sur les terrasses et passent la nuit à réciter des prières (daranis protecteurs des voyageurs) et à lancer des chevaux en papier dans toutes les directions. Cet envoi est censé procurer aux voyageurs les chevaux dont ils auront besoin en route pour arriver à destination. C'est une manifestation, une expression figurée de vœux charitables pour des hommes exposés à de réels périls.

En Mongolie, les lamasseries sont toutes construites en terre ou en pierre, les maisons des plus pauvres lamas seulement sont en terre ; mais elles sont toujours si bien blanchies à la chaux qu'elles ne contrastent pas avec les autres.

Les temples ont assez d'élégance et beaucoup de solidité, mais ils paraissent toujours écrasés. Aux environs de la lamasserie s'élèvent, avec profusion et sans ordre, des tours ou des pyramides élancées reposant généralement sur des bases relativement très larges.

Les temples ne se rattachent à aucun ordre d'architecture. C'est toujours un bizarre système de baldaquins monstrueux, de pérystiles à colonnes torsées et d'interminables gradins. Au fond, à l'opposé de la porte d'entrée, est la table d'offrandes, espèce d'autel en bois ou en pierre en forme de cône renversé qui supporte des statues de Bouddha de grandeur colossale, presque toujours assises.

Les statues reçoivent des offrandes perpétuelles de lait de beurre, de vin Mongol et de petit millet. Aux extrémités de chacun des gradins de l'autel sont des cassolettes qui brûlent nuit et jour des plantes aromatiques. Au-dessus de la tête des statues, de riches étoffes de soie chargées de clinquant et de broderies d'or forment comme de grands pavillons d'où pendent des banderoles et des lanternes en papiers peint ou en cire fondue.

La doctrine religieuse que le père Huc prête aux lamas les plus instruits du Thibet est celle du premier Vedanta (nom dualiste), l'émanation ; en remplaçant le mot de Brahma par celui de Bouddha, avec l'incarnation en plus, « Bouddha est éternel, ses manifestations aussi sont éternelles, mais en ce sens : qu'il y en a eu et qu'il y en aura toujours, bien que, prises à part, toutes doivent avoir un commencement et une fin. »

Si le père Huc a bien compris les Lamas, on doit admettre que le Lamaïsme est revenu complètement à la théodicée brahmanique. Sa supériorité reste uniquement dans l'addition de la morale bouddhique. Nous avons déjà vu d'ailleurs que telle est aussi la religion de la plupart des Bouddhistes du Nepaul, pour qui l'Adibuddha est l'être suprême.

Cette conception de la divinité prête évidemment beaucoup moins au développement des sentiments religieux et de la piété que celle du Dieu absolument personnel, providence, infinie bonté, justice infinie.

Toutefois pour le commun des fidèles qui sentent plus qu'ils ne raisonnent, le Bouddha considéré comme la source de tous les êtres pour lesquels il est animé d'une compassion sans bornes, présente à peu près la même idée que celle du Dieu providence, de notre père qui est dans le ciel. Considéré comme ayant vécu sur la terre et même y vivant de nouveau par des manifestations sans fin dans lesquelles il sert aux hommes de précepteur et de modèle de magnanimité et de sainteté, il offre presque l'image du Christ. D'après le père Huc, les Lamas Thibétains disent « que Bouddha prend un corps humain et vient habiter parmi les hommes afin de les aider à acquérir la perfection et de leur faciliter la réunion à l'âme universelle. C'est donc le Brahma absolu, avec l'idée Vichnouviste des incarnations, née de la nécessité de mettre en rapport l'homme contingent avec l'être absolu, et modifiée par le Bouddhisme dans un sens de bonté et de miséricorde où, pour nous servir du langage chrétien, dans un sens de rédemption. Les Bouddhas et Bodhisattvas donnant leur sang pour le soulagement des êtres, quelquefois les plus féroces, ne sont-ils pas à un certain degré des rédempteurs ? *La délivrance finale* des Brahmes et des Bouddhistes et *la délivrance finale universelle à la*

fin des temps, des Mazdéens ont paru aux théosophes aryens nécessaires pour concilier soit l'absolu divin, soit la justice divine avec des attributs de bonté et de miséricorde qui s'imposent à notre cœur et à notre foi.

Cette bonté, cette miséricorde sont des qualités entièrement relatives, toutes humaines, susceptibles comme les quantités d'augmentation et de diminution ; le juste et l'infini qui s'imposent à notre esprit sont absolus. Quel sera le trait d'union entre ces contraires qui semblent s'exclure ? pour les Brahmes, ce fut l'incarnation, pour les Bouddhistes, l'incarnation et la rédemption ; pour les Mazdéens, le péché originel qui se trouve dans leurs légendes et la conversion finale d'Ahriman et de tous les pécheurs après l'expiation des péchés et la purification des souillures.

De toutes ces conceptions théosophiques, celle du Bouddhisme Thibétain telle qu'elle a été expliquée aux Lazaristes par les Lamas les plus instruits est celle qui se rapproche le plus du Christianisme. En tenant compte des différences qui résultent du génie des races, des précédents et des milieux ambiants, on s'explique que le Bouddhisme ait produit au Thibet un état religieux et social assez semblable à notre Moyen âge.

Partout les Lazaristes ont trouvé en 1842 chez les Lamas le meilleur accueil, la plus obligeante hospitalité et non seulement la tolérance, mais le désir sincère de s'éclairer au sujet de la religion et d'apprendre sans parti pris, ainsi que cela est prescrit aux religieux Bouddhistes. Ils doivent étudier les religions étrangères dans cet esprit. Au reste, à toute époque, et dans tous les pays où la lutte religieuse n'avait pas dégénéré en violences réciproques, les missionnaires catholiques ont été accueillis avec distinction et sympathie par les Religieux Bouddhistes aux yeux desquels est sacré l'état d'hommes de prières observant le célibat. Pour les Orientaux, le célibat est le caractère essentiel de l'état de clerc et le plus haut titre à la considération ¹.

¹ Manou, v. 56. Ce n'est pas une faute de se livrer à l'amour dans les cas où il est permis ; mais s'en abstenir est très méritoire.

L'idée de l'excellence de la continence, née dans l'Inde, a imprégné tout l'Orient, et ensuite le Christianisme. Aujourd'hui que la religion et la civilisation vont de l'Occident à l'Orient, à l'inverse de ce qui a eu lieu dans l'antiquité, le célibat des prêtres est le plus haut titre de recommandation du Catholicisme en Orient et sera sans doute une des causes pour lesquelles il remplacera dans leur berceau les religions Indiennes.

C'est seulement une question de temps, pour l'Inde et l'Indo-Chine déjà enlacés de toutes parts par la civilisation Européenne.

Les pays Lamaïstes où le Monachisme, en se développant démesurément, a perdu une partie de la rigueur de ses règles, au point que les Lamas rouges sont mariés, passeront facilement à la Religion Orthodoxe, lorsque les Russes leurs voisins, déjà attendus, en prendront possession. Cette religion, d'ailleurs, a des moines aussi bien que des prêtres mariés.

Grâce au parti à la fois très habile et très libéral qu'avaient pris les Lazaristes de porter le costume Lamaïque (1842), ils reçurent les visites des Lamas les plus éminents ; entre autres celle d'un vénérable Guison-Tamba d'Ourga qui connaissait déjà le Christianisme par ses rapports avec les Russes. Il témoigna le plus grand respect pour eux et pour nos Livres saints. Gagnés par ses manières et ses paroles toutes sympathiques, nos Missionnaires se seraient laissés aller à l'aimer, s'ils n'avaient cru trouver dans l'expression de ses yeux quelque *chose de diabolique*. C'était peut-être quelque singularité physique, comme les linéaments que le père Huc a vus sur l'arbre aux mille caractères thibétains, né à Koumboun de la chevelure de Tsong-ka-pa.

Les lamasseries les plus célèbres visitées par les Lazaristes en 1846 sont en Mongolie, celles de la Ville Bleue, de Tolon Noor et de Ci-ho-cal.

Dans la ville Bleue, capitale de la Mongolie du Sud, résident environ 25.000 Lamas attachés à cinq grandes Lamasseries qui en comptent chacune près de deux mille et à d'autres Lamasseries moindres. Il y a en outre,

Les Mazdéens enseignent tout le contraire.

C'est vraisemblablement une question de climat.

dans la ville, un nombre incalculable de Lamas venus pour s'occuper de commerce et de maquignonage. Dans la Lamasserie principale dite des Tours, réside un grand Lama Chubilgan, second patriarche de la Mongolie ; il occupe la place où trônait autrefois le Guison Tamba avant le transfert de sa résidence au grand Kourren.

Les lamas qui affluent de tous les pays Mongols dans les lamasseries de la Ville Bleue s'y fixent rarement. Après avoir pris leurs degrés dans ces sortes d'universités, ils s'en retournent chez eux, car ils aiment mieux les petits établissements qui se trouvent disséminés en grand nombre dans la Mongolie et où ils sont plus libres. Quelquefois ils résident dans leur propre famille, occupés comme les autres membres à la garde des troupeaux. C'est la classe des Lamas à domicile ; ils n'ont guère de religieux, dit le père Huc, que leurs habits, jaune ou rouge.

Il y a encore la classe des Lamas nomades qui vont de Lamasserie en Lamasserie et s'arrêtent chemin faisant dans toutes les tentes qu'ils rencontrent et où on leur donne toujours l'hospitalité. Ils parcourent tous les pays Bouddhistes et même l'Inde et le Turkestan. Ils forment ainsi un lien entre ces différents pays, comme les Pèlerins le faisaient au Moyen âge entre les Chrétiens et comme le font aujourd'hui les Pèlerins de la Mecque entre les Musulmans.

Les lamas réputés habiles comme médecins ou diseurs de bonne aventure gagnent de l'argent, mais comme ils sont fort dépensiers, bien peu deviennent riches.

A Tolon Noor (en Mongol cent huit couvents) sont d'immenses ateliers qui envoient dans tous les pays bouddhistes, des statues, des cloches et divers vases employés dans les cérémonies bouddhiques. Le père Huc y vit une statue colossale de Bouddha en métal, composée de pièces portées par des chameaux et qui devaient être soudées ensemble au lieu de destination.

Les lamas lui parurent peu instruits et peu au-dessus du vulgaire pour la pureté de leurs croyances. Leur doctrine semblait toujours indécise et flottante au milieu d'un vaste panthéisme dont ils ne pouvaient se rendre compte. Les disciples des Lamasseries, lorsqu'on leur demandait quelque explication, se rejetaient sur les Maï-

tres, les Maitres sur les grands Lamas, et ceux-ci s'avouaient des ignorants par rapport aux Saints des lamasseries fameuses du Thibet. Quand on leur exposait le Christianisme, tous, sans discuter, disaient : « La doctrine vient de l'Occident (de l'Inde), nous n'avons pas ici toutes les prières ». Il n'y avait pas dans toute la Mongolie une seule lamasserie de quelque importance dont le supérieur ne fût venu du Thibet. Tout lama qui était allé à Lhasa était considéré comme y ayant acquis des lumières presque surnaturelles.

7. *Cérémonies lamaïques.*

Dans les lamasseries qui suivent bien leur règle, ce qui n'est pas le cas le plus général, les religieux se réunissent trois fois par jour le matin, à midi et le soir, pour des prières en commun auxquelles les laïques ne prennent pas part.

A l'appel d'une conque marine qui s'entend de fort loin, ils se rassemblent dans la grande cour intérieure avec le chapeau et le manteau de cérémonie. Quand le supérieur a pris place sur son siège, ils se prosternent chacun trois fois devant lui et vont prendre sur les nattes ou divans la place qu'assigne à chacun son rang ; ils restent assis les jambes croisées, toujours tournés en chœur, c'est-à-dire face à face. Après une courte récitation de prières ou de formules, commence une psalmodie sur un ton grave et mélodieux de versets métrés et cadencés.

La psalmodie thibétaine n'est pas à deux chœurs ni sur le recto tono comme celle qu'on entend parfois dans nos églises chrétiennes ; les religieux lisent en même temps des paroles, le plus souvent différentes, afin de multiplier les prières et leur efficacité, mais dont le rythme est le même, sur un ton saccadé intermédiaire entre le chant et la lecture.

Dans certaines occasions, les tambours et les cymbales accompagnent en marquant la mesure. Si le rythme vient à changer, la cadence de la récitation et la mesure changent aussi. Chacun des trois offices quotidiens ordinaires

ne dure guère qu'une demi-heure. A certains repos, des religieux musiciens exécutent une musique lente, à sons profonds, bien supérieure à la musique Hindoue actuelle. Bien qu'elle n'ait pas beaucoup de mélodie, elle a une certaine harmonie et un certain rythme. Son mérite fort contesté varie très probablement beaucoup avec la situation et l'importance des lamasseries.

Les instruments sont surtout bruyants; en voici l'énumération : une conque marine. — Une grande trompette très longue, très lourde au point qu'on peut à peine la porter dans les processions, elle est généralement faite avec des os. — La grosse caisse de la religion, tambour de 0^m,60 à 0^m,80 de diamètre et de 0^m,20 seulement de hauteur, couvert en peau de chèvre, et très retentissant — De grandes cymbales. — Des sifflets en zinc ou en corne, en ivoire, en bois et en cuivre. — Enfin la clochette semblable à la nôtre et sur laquelle sont tracés des caractères mystiques formant ou représentant des daranis. On sait que les initiales suffisent pour cela.

Les jours fériés qui sont au nombre de quatre par mois au Thibet et de trois en Mongolie et qui sont obligatoires pour les laïques, on ne mange que du miel et on ne boit que du thé ; beaucoup de dévots même jeûnent complètement. Mais on ne s'abstient point d'occupations ni surtout de distractions mondaines, car les Thibétains n'aiment point passer toute une journée en prières et sans mouvement. Mais les religieux restent plus longtemps dans les temples ; ils y accomplissent la cérémonie du Tuisol pour laver les péchés et font leur confession d'une manière plus solennelle. Les temples sont bien ornés, les tables d'offrandes sont couvertes de figures allégoriques honorant la souveraineté, la sagesse et les vertus de Bouddha.

Quelquefois les exercices religieux et le jeûne sont prolongés les jours suivants par les plus fervents dévots religieux et laïques ; en général, les laïques se contentent de se prosterner devant les images des dieux particuliers et de répéter plus de formules que dans un jour ordinaire.

Comme tous les autres Bouddhistes, les Lamaïstes n'admettent point le sacrifice ; ils offrent comme dons méritoires sur les saintes tables, des céréales, du miel,

du thé, du lait, du beurre et d'autres produits végétaux.

Les dons les plus usités sont de petites pyramides de pâte, de riz, d'argile (Tsa) et beaucoup d'encens, surtout sous la forme de ces petits bâtons thibétains, si connus sous le nom de bâtons à parfums, ou bien des herbes odoriférantes.

L'encensoir est tout à fait semblable à l'encensoir catholique.

Il y a aussi l'offrande par le feu analogue au homa brahmanique ; elle se trouve dans quelques cérémonies, principalement dans la pratique des incantations et est réputée procurer tous les biens possibles.

Le chant et la prière commencent dès le matin ; ils sont naturellement plus solennels, se renouvellent plus souvent et durent plus longtemps que les jours ordinaires.

On commence par l'acte de foi aux trois Joyaux ; puis viennent, avec des intervalles, des cantiques, des hymnes, des chœurs, etc.

Les laïques ne prennent aux cérémonies qu'une part passive. Ils regardent et écoutent ; récitent, à voix basse, des lèvres, ou mentalement des prières ou formules telles que les formules du Recours, *la promesse*, les cinq péchés à éviter ; ils envoient des millions de Oum mani padmè Oum, dans la direction de l'Est à l'Ouest ; ils s'inclinent devant chaque porte trois ou neuf fois en l'honneur des trois joyaux ; puis ils s'avancent jusqu'à la table sainte pour y placer les offrandes. Là ils s'agenouillent, frappent la terre avec la tête et les mains, et, dans cette posture, reçoivent la bénédiction du Lama supérieur. Dans l'offrande du blé, l'assiette qui figure le mont Mérou est remplie de grains de blé que l'on fait sauter en l'air. Ensuite on partage entre les fidèles l'eau sainte et les grains bénis ; on chante des litanies et on termine la fête par la cérémonie du Tuisol : c'est la prière de la bénédiction du saint bain, le plus sacré des rites Lamaïques.

Le Tuisol.

A minuit tout est disposé devant le temple et à l'intérieur pour commencer cette prière à un signal donné.

Chacun se tient la tête découverte, les mains jointes et élevées, les yeux fixés à terre. Un certain nombre de religieux désignés pour assistants ou officiants se lèvent et commencent le chant et la prière. L'officiant principal enveloppé d'un nuage d'encens et de parfums élève en l'air le miroir qui contient les images de Çakia-mouni. Un assistant tient le *Bumba*, petit vase de métal semblable à un pot à thé ; un 2^e, le *mandal*, assiette à cinq saillies en relief figurant le *Mérou* et les quatre parties du monde ; un 3^e, le bassin appelé *Darma* et d'autres objets sacrés. Les prières et la musique montent l'esprit des fidèles à un haut degré d'exaltation spirituelle. Par intervalles le premier assistant fait couler de son *bomba* sur le miroir, l'eau saturée de miel et de safran, tandis qu'un autre essuie de temps en temps le bord du miroir avec de la soie. L'eau versée sur le miroir, tombe de là sur le *mandal* et ensuite est reçue dans le bassin *Darma* qu'on tient au-dessous ou qui repose sur un trépied. Alors un assistant enlève tous les vases et un autre les tient tous élevés. L'eau étant écoulée, on rassemble le miel dans un autre *Bomba* et un autre assistant en présente à chaque fidèle, chacun le reçoit en priant, le touche avec la langue et s'en frotte le front, le crâne et la poitrine.

On voit que cette cérémonie est une purification en commun qui remplace dans le *Lamaïsme* la communion des chrétiens. Peut-être l'idée générale en a-t-elle été empruntée à la messe des missionnaires *Nestoriens* ; peut-être dérive-t-elle, ainsi que le partage entre les fidèles de l'eau sainte et des grains bénis, de cette sorte de communion arienne qui, suivant *M. Emile Burnouf*, terminait le sacrifice védique dans la première patrie arienne, ou bien du partage qui se faisait dans l'*Ariavarta*, sur les bords des cinq rivières, des chairs des victimes. Peut-être enfin cette idée de partage, de communion entre les fidèles réunis pour un même acte religieux, est-elle

venue spontanément et tout naturellement à plusieurs cultes séparément ; Sans imitation, ni communication, les mêmes causes, les mêmes circonstances produisant les mêmes effets.

8. *Fêtes annuelles, pèlerinages.*

Fêtes annuelles.

Le Bouddhisme a emprunté au Brahmanisme ses trois grandes fêtes annuelles ;

1° *La fête du nouvel an.* Les lamaïstes comme les autres bouddhistes la célèbrent en commémoration de la victoire de Çakyamouni sur les six Tirthyas (par des prodiges) et en général comme la fête du triomphe de la religion, sur l'erreur et l'incrédulité. Elle dure quinze jours. C'est l'époque des souhaits et des cadeaux, des prières et des processions, des festins, des danses, des illuminations, des représentations mimiques et dramatiques sous la direction et avec l'intervention des religieux, que les Lamas appellent : la bénédiction de l'instruction et enfin le carnaval.

Dans la nuit, entre l'ancien et le nouvel an, a lieu à L'hassa dans la Lamasserie de Mouru la représentation dite l'Eviction des esprits.

L'action se passe entre les Dragsheds, les hommes qu'ils défendent contre les mauvais esprits et les mauvais esprits.

Naturellement ce sont les Lamas qui ont le beau rôle, celui des Dragsheds qu'ils représentent sous des masques d'une grandeur énorme et d'un aspect féroce. Les mauvais esprits représentés par des novices ou des laïques ont aussi des masques très grands, mais bleus ou noirs et des habits rembourrés qui les empêchent de sentir les coups qu'on leur porte. Le groupe des hommes a des masques qui leur donnent une figure ordinaire.

On commence par réciter des hymnes et des prières avec accompagnement d'une musique assourdissante. Les acteurs sont sur le théâtre. Les Dragsheds au centre un peu en arrière ; et, au fonds de la scène, les hommes à

droite, les mauvais esprits à gauche. Chacun des trois groupes exécute des danses isolément ; puis un homme et un démon s'avancent l'un vers l'autre. Le mauvais esprit s'efforce, par un discours insinuant, de décider l'homme à commettre une transgression morale ou religieuse. L'homme d'abord résiste, puis mollit peu à peu. Il va céder, lorsqu'arrivent d'autres hommes qui le dissuadent. Ils n'y parviennent qu'avec beaucoup de temps et de grands frais d'éloquence et rendent grâce aux Dragsheds de ce succès en leur attribuant tout l'honneur de la victoire remportée.

Alors tous les Dragsheds se précipitent du fonds du théâtre, accablent les mauvais esprits d'une pluie de flèches et de mousquetterie ; les hommes se joignent à eux avec des bâtons qu'ils ont tenus jusqu'à ce moment cachés sous leurs vêtements. Les mauvais esprits s'enfuient et sont poursuivis jusqu'à ce qu'ils se soient échappés dans des cachettes impénétrables.

Le drame terminé, tous les acteurs, Dragsheds, hommes, et mauvais esprits s'en vont en chantant des vers en l'honneur des Dragsheds vainqueurs.

Ce spectacle qui, aujourd'hui, nous paraît enfantin, a été sans doute institué pour guérir les Thibétains de la peur des mauvais esprits.

Nous voyons dans l'histoire de la Chine que les premiers empereurs chinois, pour atteindre le même but, avaient créé toute une hiérarchie de bons esprits vainqueurs des mauvais. Les Dragsheds sont sans doute entrés dans le Lamaïsme au même titre et pour le même motif.

La première heure de l'année sonne au milieu de tout l'éclat et du bruit d'une fête de nuit. Toutes les affaires sont suspendues pendant trois jours.

Le second jour le Dalai-Lama donne un grand festin pendant lequel des charlatans Chinois et Thibétains font leurs tours et de jeunes garçons exécutent des danses guerrières devant les convives.

Sur les places publiques sont des spectacles de jongleurs.

Le jour suivant on montre la *danse des esprits mis en fuite comme nous l'avons vu*. Un arlequin monte au haut d'une longue corde tendue dans une direction oblique à l'horizon et s'y laisse glisser.

Vient ensuite le grand Jubilé établi par Tsong-ka-pa comme nous l'avons dit, sur le modèle des « anciennes assemblées de la délivrance. »

Tous les religieux du domaine temporel du Dalai-Lama, s'y rendent ainsi que des fidèles des parties les plus lointaines du Thibet. Il y a beaucoup de tumulte et même des querelles sanglantes.

Outre les adorations et les offrandes, on fait de grandes et brillantes processions aux lieux saints, notamment aux couvents de Mo-ru et de Gha-Grang où le Dalai-Lama envoie sa bénédiction du haut d'une estrade.

Le quinzième jour, la fête des fleurs clôt la série des fêtes du nouvel an.

On donne ce nom à des représentations d'objets religieux et profanes parmi lesquels tous les peuples asiatiques paraissent avec leur physionomie et leurs costumes particuliers ; personnages, vêtements, ornements, paysages, tout est en beurre. Les lamas les plus habiles dans cet art pétrissent dans l'eau et modèlent les objets, d'autres y mettent les couleurs. On établit les figures en plein air devant les divers temples et on les éclaire par de magnifiques illuminations. Ce sont des bas-reliefs de dimensions colossales représentant divers sujets tirés de l'histoire du Bouddhisme et où domine toujours la figure parfaitement reconnaissable du Bouddha. Les figures, dit le père Huc, sont animées et les costumes, surtout ceux en pelletterie, parfaitement représentés ; il y a aussi des oiseaux, des animaux et des fleurs.

Ainsi, pendant ces fêtes du nouvel an, non seulement dans la capitale du Lamaïsme, mais encore dans toutes les contrées où il règne, jusque dans les lieux où le culte a le plus de simplicité, on prie beaucoup, particulièrement, dit Koeppen, « *pour les âmes des hérétiques et des non croyants ;* » (les hérétiques sont les Indiens Brahmaïstes).

On fait beaucoup de musique bruyante et de pèlerinages. — Mais aussi on danse, on mange et on boit beaucoup, sans parler de ce qui doit être passé sous silence. — Ce sont là deux traits caractéristiques du Lamaïsme et peut-être des races Touraniennes. Ils dénotent une assez bonne nature.

2^o *La fête de la conception ou de l'incarnation de Çakia-*

mouni. C'est la plus ancienne fête bouddhique ; on l'a fait coïncider avec la fête naturaliste du commencement de l'été. En Thibet, en Chine et en Mantchourie, comme autrefois dans l'Inde, elle a lieu de la nouvelle à la pleine lune d'avril ; en Mongolie, c'est au mois de juin.

La caractéristique de la fête sont les processions et le jour principal est le dernier, celui de la pleine lune. Cette fête correspond à la fête catholique des Rogations et à la fête payenne des Lupercales.

3° *La fête de l'eau ou la bénédiction de l'eau* en août ou septembre au commencement de l'automne. On peut à peine la regarder comme une fête religieuse ; toutefois elle ne laisse pas d'avoir une signification bouddhiste. Au Thibet et dans le Boutan elle dure 20 jours. Dans cette période, les Lamas vont en procession aux cours d'eau et aux lacs et les consacrent par des bénédictions et des offrandes jetées dans leur lit. Des huttes et des tentes sont dressées sur leurs bords, les gens se baignent ou boivent de l'eau pour laver leurs péchés. C'est une fête de purification et d'expiation. Malgré cela, elle se termine par des danses, des jeux et des mascarades. Comme elle a lieu la nuit et que les deux sexes s'y rendent en état de complète nudité pour le bain et les divertissements, les plaisirs charnels y jouent un très grand rôle.

A l'ancienne fête bouddhiste de la fin de la saison des pluies ou de la retraite qui coïncide avec le retour de Çakyamouni du ciel du Toucita où il était allé convertir sa mère, correspond une fête Lamaïste qui est surtout la fête des Morts, ou plutôt celle de l'Ascension du docteur Tsong-ka-pa au ciel du Tucita d'où il a prédit ce jour-là mille prospérités au peuple du Thibet qui le saluait avec des flambeaux. Les Thibétains célèbrent cette fête par des illuminations, le 25 de leur dixième mois. On élève des estrades que l'on couvre de lampes ; le soir de la fête, on porte en procession la statue de Tsong-ka-pa et on allume les lampes. La manière dont elles brûlent présage bonheur ou malheur¹.

Aux grandes fêtes annuelles correspondent de grands

¹ Cette fête correspond (sans doute) à celle des lanternes en Chine.

jeûnes pendant lesquels les dévots et les religieux ne mangent que du riz, des fruits, du beurre, du fromage, du thé et du miel.

Outre ces grandes fêtes principales et générales, les Lamaïstes ont un nombre infini de fêtes locales. Il y a à L'hassa ; la fête du feu, sans doute une répétition de celle de l'Inde ; la fête des démons où on les chasse, ce qui donne lieu à beaucoup de mascarades ; la fête du printemps, etc.

Les lamas ont su attacher le peuple par ce culte animé, bruyant, imagé, où beaucoup est donné aux sens. Les plaisirs que l'on goûte dans les sièges passionnés et qui sont représentés dans les temples par la peinture, sont pour le commun des laïques un attrait analogue au Paradis de Mahomet : « *Semper in amplexibus et illecebris absque consummatione* ». A part cela, la décence est observée dans ce culte.

Si l'on ajoute à cela le mélange intime d'un grand nombre de religieux avec la population et les rapports de tous les individus et les familles pour le culte privé et pour les cérémonies et les besoins des époques marquantes de la vie dans lesquelles les lamas interviennent comme représentants de Bouddha, ou encore comme exorcistes, devins, astrologues et médecins, on comprendra parfaitement la popularité et le prestige du Lamaïsme.

Pèlerinages.

Les pèlerinages aux grandes lamasseries, aux grands lamas vénérés, aux lieux particulièrement saints, sont relativement aussi nombreux que dans l'Inde et dans la Chine ; ils ont le même caractère qu'en Chine, c'est-à-dire souvent autant de plaisir et de curiosité que de piété. Beaucoup de pèlerins font des vœux de jeûnes, mortifications, pénitences, etc., comme les pèlerins hindous, mais jamais de mutilations, de tortures personnelles, ni de quoi que ce soit, qui soit contraire à l'humanité ou à la décence. Celle-ci est scrupuleusement observée dans

toutes les fêtes bouddhiques, malgré le tumulte de ces fêtes et la dissolution générale des mœurs. Ce n'est que dans quelques représentations scéniques de bas étage, qu'il peut se produire des allusions ou des gestes grossiers.

Un des vœux les plus ordinaires est de faire le tour d'une lamasserie, chargé de livres de prières ; les prières sont censées être récitées par cet exercice.

9. *Culte privé.*

Les Thibétains et les Mongols sont, en général, très religieux et très crédules, ils attribuent au surnaturel un empire sur tout le cours de la nature. Ils ne font jamais rien dans une circonstance extraordinaire sans recourir à la prière et aux hommes de prières.

Dans le pays de la neige et la Terre des herbes, la prière privée est incessante. On prie en se levant, en se couchant et presque toute la journée, sauf quelques pauses pour les repas. On murmure constamment le Om mani Padme Oum. Cette prière interrompt même les éclats de joie et les élans de douleur. Dans beaucoup de familles, les membres se réunissent pour prier en commun tous les jours, le matin, à midi et le soir. Leur piété est bien plutôt d'adoration et de manifestation extérieure que de méditation ou de recueillement. La prière qu'ils récitent sur leur chapelet est toujours la fameuse formule à six syllabes. Les caravanes, les troupes de voyageurs ou de soldats, la font entendre en concert. Le nombre des Om mani padmé oum qui est lancé dans les fêtes est effrayant. Ajoutez-y les prières par des machines qui se sont multipliées à l'infini, aussi bien pour les laïques que pour les religieux ; celles par les livres portés sur les bras ou le dos, soit dans les processions, soit en faisant le tour des lamasseries, ce qui est une dévotion particulière ; celles comptées sur les chapelets innombrables à 108 grains en bois, en noyau de prunier sauvage, en osselets, en corail, en ambre jaune, en argent pour les simples fidèles ou religieux, en perles et en pierres précieuses pour les princes et les grands lamas. Tout

thibétain ou Mongol, si pauvre qu'il soit, a dans sa maison ou sous sa tente un autel où il fait journellement son offrande et où il accomplit son adoration. Beaucoup aussi ont un directeur de conscience ; et ceux qui sont assez riches entretiennent pour eux seuls un confesseur. C'est le gourou thibétain, bien connu, qui est souvent aussi un instituteur ou un précepteur, ou un pandit.

Les lamaïstes sont donc revenus au *gourou* brahmanique, mais en faisant de lui, ainsi que de la confession, le même usage que les catholiques. Cela se conçoit, puisqu'ils ont les mêmes idées que ceux-ci sur l'efficacité de la confession.

D'après les vues du Bouddhisme sur l'existence, on devine qu'il ne doit intervenir que très sommairement pour la consécration de ses différentes phases. Le lamaïsme occupe au point de vue de la divinisation, de l'éloignement des mauvais esprits et du rachat des péchés, une place à part dans le Bouddhisme ; de là quelques pratiques différentes où en surcroît dans le culte privé.

On baptise entre le 3^e et le 10^e jour après la naissance. Le clerc plonge trois fois l'enfant dans un bassin, lui donne un nom et lui dit son horoscope. On note exactement le jour et l'heure de la naissance ; ce sont des renseignements pleins de signification pour les Lamas astrologues qui suivent pendant toute sa vie l'enfant baptisé.

Lorsque l'enfant marche et parle, il y a une sorte de confirmation du baptême que renouvellent même quelquefois des adultes. La mère conduit l'enfant au prêtre qui prononce une prière pour une longue et heureuse vie, lui coupe quelques cheveux et lui attache au cou un sachet rempli de daranis pour servir d'Amulet contre la maladie, l'hérésie, les mauvais esprits ; en un mot, contre tout mal.

Dans le mariage, les Lamas n'ont qu'un rôle : dire si le jour de la naissance de la fiancée est dans un rapport favorable ou contraire avec le jour de la naissance du fiancé, et, dans ce dernier cas, par quelles cérémonies le malheur peut être détourné — dire quel jour il faut choisir pour le mariage d'après les pronostics astrologiques — Pendant la noce, bénir l'union par la prière et des thurifications.

Funérailles. Parmi les modes de sépulture usités en

Mongolie, le plus en honneur au Thibet est celui par les chiens. Les chairs sont jetées à ces animaux, puis les os broyés dans des mortiers forment avec du miel des gâteaux qu'on leur jette également. On nourrit dans certaines lamasseries des chiens sacrés qui n'ont d'autre emploi que de manger les restes des religieux. Ce mode de sépulture remonte à une très haute antiquité, il est mentionné par Hérodote et par Cicéron.

Les funérailles d'un laïque finissent généralement par la combustion du corps, sur un autel de forme cubique ; au Thibet où le bois fait défaut, il arrive souvent que beaucoup d'ossements ne sont pas consumés ; on les recueille alors soigneusement avec les cendres.

On ne brûle pas les corps des Lamas ; on les dépose sur le sol dans l'attitude de repos (ils ne sont pas tout à fait assis), les genoux rapprochés du menton et tout le corps attaché aussi serré que possible ; quelquefois on les renferme dans un sac de toile.

Pendant la durée de la combustion et de la sépulture, on lit des prières et on pratique diverses cérémonies ; on présente des offrandes au dieu du feu, Melha ; on accomplit aussi le Zibaï chinsreg pour le rachat des péchés du défunt (voir page).

Avant la sépulture, on en achète l'emplacement au « seigneur du sol », Sadag, réputé ainsi que les démons qui lui obéissent, nuire par méchanceté innée au défunt dans son existence future et aux parents survivants dans la vie présente. Les astrologues sont les intermédiaires obligés de cet achat dont ils reçoivent le montant ; lors qu'ils l'ont touché, ils expulsent Saday et les autres démons par une conjuration.

La sépulture dans l'eau est considérée comme *portant malheur*. Il n'y a que les indigents qui s'y résignent. Il est probable qu'on l'interdira quelque jour comme on l'a interdite dans l'Inde, il y a quelques années, pour raison de salubrité.

L'enterrement proprement dit, n'est point usité, bien que l'on recouvre les cadavres non brûlés ou les restes de la combustion d'une épaisse couche de terre ou de pierres, sorte de tumulus marquant le lieu de la sépulture.

Ces usages funéraires issus du mépris des Bouddhistes « pour ce triste corps » ne comportent guère de cérémo-

nie religieuse. Malgré cela, les cas de mort sont la source la plus abondante des revenus pour les religieux par le désir qu'ont les proches de procurer au défunt une bonne renaissance. Quand tous les moyens temporels et spirituels ont échoué contre une maladie, on appelle le Lama pour prier au lit de mort, pour placer son corps dans la position la plus propice et surtout pour noter exactement l'heure de la mort. Aussitôt qu'elle a eu lieu, le religieux arrange avec ses doigts la tête du mort, la presse, la tire, la remue, jusqu'à ce qu'il en sorte un bruit ou un son qu'on puisse entendre, ou bien fait une incision ou une fracture au crâne pour obtenir une fissure ¹. Par là, il dégage l'âme du corps. Il indique les rites à accomplir, le mode de sépulture à choisir, le lieu pour les funérailles, son orientation, le jour et l'heure. Tout cela dépend d'un grand nombre de combinaisons astrologiques, surtout de l'époque de la naissance et de la mort du défunt ; et ces combinaisons, les religieux seuls les connaissent.

Le plus important ce sont les prières pour les morts en vue d'abrégéer les peines des purgatoires, etc. Elles durent chez les plus pauvres, quelques jours, chez les riches, sept semaines ou 49 jours, période pendant laquelle l'âme reste dans les tourments, à moins toutefois que tout le bien du défunt ne soit donné à la lamasserie, auquel cas, il est immédiatement délivré. L'efficacité des prières dépend du plus ou moins de pompe et de ferveur que déploient les lamas en proportion des dons qui leur sont faits.

Pour les princes, les prières durent un an et on cède aux Lamas très souvent tout le bétail et tous les objets en argent. L'usage le plus constant est d'abandonner aux Lamas tous les effets à l'usage personnel du défunt.

Généralement, chaque lamasserie a un ressort sur lequel elle a le droit de prières. Souvent ce droit est une véritable redevance exigible des laïques du ressort qui ne peuvent se refuser à payer sinon à entendre certaines prières tarifées et dites publiquement. Il arrive aussi que

¹ Cette pratique est empruntée au Brahmanisme (voir l'Inde après le Bouddha.)

des dévots invitent spontanément les Lamas à venir les faire chez eux.

Pour cette cérémonie, volontaire ou non, les Lamas se rendent avec pompe dans leur plus beau costume au lieu désigné.

Une estrade est préparée pour servir de table d'offrandes et chargée des offrandes ordinaires, et en outre d'un grand plat contenant des figurines en pâte. En avant est un réchaud allumé ; de chaque côté du réchaud, des tapis, et, devant chaque tapis un gros volume posé sur une petite table longue, très basse. Enfin, deux ou trois tambours, chacun maintenu verticalement par un cercle épais et creux de paille ficelée dans lequel il s'emboîte sans que le son soit gêné. Celui qui bat un tambour le soutient aussi de sa main gauche au moyen d'une petite courroie cousue sur un bord ; l'unique baguette est formée d'une tige flexible de rotin, courbée en demi-cercle et ressemblant à une grande faucille ; elle est garnie à une extrémité d'une pomme de chiffons recouverts de cuir. Enfin, il y a une grosse sonnette à droite du Lama président, et des cymbales près de ses deux voisins.

Les prières commencent vers 11 heures, et durent toutes jusqu'au soir, sauf trois interruptions pour les repas. Quelquefois elles durent plusieurs jours. C'est l'exacte répétition de l'office ordinaire que nous avons décrit.

Au coucher du soleil a lieu l'expulsion des esprits mal-faisants et l'offrande par le feu qui fait obtenir tous les biens.

Le lama président, la mitre en tête, le livre des prières et daranis aux mains, se place au fond de l'estrade ; des deux côtés, sont les musiciens en demi-cercle ; le réchaud attisé projette une grande flamme. Les hommes de la maison et les voisins invités se rangent en bataille sur le bord du toit de la maison, le sabre à la main ou le fusil chargé et la mèche allumée, au bras ; de jeunes garçons dont l'un porte un grand sac et une chaîne parcourent la maison et les maisons voisines pour chercher et enchaîner les mauvais esprits.

Le président agite sa sonnette, tous les instruments jouent et tous les assistants poussent des cris. — Puis le président accompagné seulement des tambours et des

cymbales récite les exorcismes sur un ton plus rapide, plus accentué, avec de grands éclats de voix par intervalles. A certains moments fixés par le rituel, on lui présente une des assiettes de l'estrade et il en jette peu à peu le contenu dans le foyer. Alors recommencent la musique et les cris rendus plus assourdissants par les détonations des fusils. Suit une nouvelle psalmodie assez courte ; la combustion d'une nouvelle assiette et un nouveau tapage, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ne reste plus sur l'estrade que le grand plat contenant les figurines en pâte. C'est le moment solennel. Tous se levent et les lamas se forment en procession pendant qu'un domestique emporte rapidement le réchaud dans un champ voisin où il allume un petit bûcher.

En tête de la procession marchent les lamas musiciens, puis viennent les autres lamas ; au milieu d'eux, le maître de la maison porte le plateau et le président ferme la marche. La foule des dévots ou curieux va se ranger près du bûcher vers lequel se dirige la procession. Le cortège arrivé, le président récite les dernières formules et jette les figures en pâte dans le bucher ; à ce moment, les instruments de musique, les détonations font le plus grand bruit possible ; c'est la conclusion.

Une ou deux fois l'année, la cérémonie des prières publiques se fait dans le temple de la lamasserie. Ces prières générales durent plusieurs jours et tous les lamas y sont convoqués. Le grand nombre de voix et d'instruments rendent la psalmodie plus solennelle. La procession finale se fait avec grand appareil et régularité, L'abbé Desgodin, auquel nous avons emprunté les détails qui précèdent, a donné de visu la description d'une de ces processions composée de 2.000 lamas.

« En tête marchaient douze lamas de haute taille faisant l'office de suisses. Puis venait une longue file de religieux du dernier rang, pauvrement vêtus, portant chacun sur leur dos un gros volume. Suivaient un grand nombre de lamas en habit ordinaire, le casque en tête ; après eux plusieurs centaines de lamas revêtus d'ornements de soie. Entre les files, étaient portées sur des brancards, sous des ombrelles rouges ou des dais, des reliques ; devant chaque reliquaire marchaient deux ou quatre lamas revêtus de beaux ornements qui se retournaient de temps en

temps pour encenser les reliques. La procession qui faisait le tour de la lamasserie au son des trompettes, des tambours, des cymbales et de quelques chants très tristes dura de deux à trois heures. Le peuple, qui ne se lasse jamais de ces fêtes extérieures, s'était porté en foule et se prosternait devant les reliques et les Bouddhas vivants. »

7. Organisation lamaïque.

1. Ecoles ou sectes du Lamaïsme.

Il y a aujourd'hui au Thibet neuf sectes bouddhistes principales :

1. Les Peun-bo, la plus ancienne, celle du Boutan, de Guari Khoroum et de Ladak. Ils ont leurs livres particuliers et observent les anciens rites apportés par les premiers missionnaires bouddhistes venus de la Chine (rouge).

2. Les Urghyen-pa (disciples d'Urghyen ou de Padma Samba dans les provinces limitrophes de l'Inde) aussi très anciens ; différent des précédents par l'adoration de l'incarnation d'Amitaba en Padma Sambava (rouges), probablement ils ont reçu le Bouddhisme du Nepaul.

3. Les Kadampa, secte née en 1002, petit véhicule.

4. La Sakyapa, rouge.

5. Les Galdanpa (du monastère de Galdan), c'est la réforme de Tsong-ka-pa.

6. Les Kargyutpa (croyants à l'efficacité des préceptes), petit véhicule, (jaune).

7. Les Karmapa (croyants à l'efficacité des œuvres) paraissent à peu près identiques aux Karmika du Nepaul (jaune).

8. Les Brigung-pa (du monastère de Brigung, Thibet Oriental) comme les Galdan-pa, jaunes.

9. Les Brug-pa adorent ou honorent le tonnerre, adonnés au Mysticisme Tantrique.

On cite encore les Bonpas qui professent un mélange

de Shamanisme et de Bouddhisme, la croyance aux esprits et à la magie et les pratiques morales.

Bien plus encore que par le dogme, ces sectes se distinguent entre elles par des différences dans les cérémonies et les signes extérieurs et surtout par les intérêts matériels qui leur sont propres et par leur dévotion particulière au Chubilgan chef Lama de la secte.

Au reste aucun Grand Lama n'a, vis-à-vis des autres Lamas de situation inférieure, une autorité dogmatique absolue, comme celle du pape et des conciles dans l'Eglise catholique. Une pareille autorité serait tout à fait contraire à l'esprit universel du bouddhisme qui, en matière de foi, est, comme le Brahmanisme, l'indépendance de chaque collectivité religieuse et la liberté d'interprétation pour tous. Le lien qui unit les chefs spirituels d'ordres divers aux deux Grands Lamas et aux patriarches, n'est point la subordination religieuse, c'est un culte de vénération et presque d'adoration, une déférence très étendue, une foi dans la supériorité de leurs lumières presque illimitée de la part des ignorants, c'est-à-dire de la presque totalité des bouddhistes, clercs aussi bien que laïques. Chaque secte a son chef ou supérieur spirituel parfaitement indépendant des autres et du Dalaï-Lama. Sous ce rapport et sous celui de la liberté du dogme, tous les Bouddhistes se rapprochent beaucoup plus des protestants que des catholiques. Sans doute le Dalaï-Lama de L'hassa a une considération beaucoup plus grande, mais cela tient à sa situation officielle, à sa reconnaissance civile par le Gouvernement Chinois comme chef de la secte Impériale. Cette apparente suprématie cesserait peut-être, si la dynastie Mantchoue descendait du trône de Pékin. Il faudrait plutôt considérer les chefs divers des sectes bouddhiques, comme des *supérieurs généraux* d'ordres religieux non réunis ensemble par le lien commun *d'un pape* supérieur à tous ; et encore ce seraient des supérieurs uniquement pour le prestige et le rang, et non pour une autorité disciplinaire régulière.

Contrairement à l'Eglise catholique où les ordres religieux ne sont, par rapport au clergé séculier, que des auxiliaires subordonnés, l'organisation lamaïque est exclusivement monastique et elle absorbe une fraction considérable, du tiers au quart de la population, tandis qu'en

Europe, le monachisme est une exception, un refuge pour des âmes à part ¹.

Le chef d'une secte a bien une certaine juridiction sur les Lamasseries qui y sont attachées, mais elle est bien plus honorifique que réelle. Il reçoit des hommages, des adorations, quelques présents, [surtout à sa naissance, à son installation et à sa mort, mais il n'a que fort peu d'ordres à donner. Chaque lamasserie s'administre à peu près comme elle l'entend en suivant les règles générales de la secte, sans passer par une filière hiérarchique qui relie la tête aux membres comme celle des provinces et des royaumes des ordres religieux chrétiens. Il n'y a d'exception que pour certaines lamasseries récentes qui se constituent comme les filles des lamasseries dont elles sont une colonie.

2. Grades dans le corps lamaïque.

Les Incarnés, Grands Lamas, Chubilgans ou Chutuktus ne sont point les supérieurs des lamasseries où ils résident. Ils y ont la préséance, mais non la présidence ou l'autorité administrative. Leur rôle se borne à recevoir les hommages des fidèles et à faire par là venir les offrandes au couvent. Lorsqu'ils ont obtenu les grades dont il va être parlé, ce qui est le cas ordinaire, ils peuvent aussi présider les cérémonies publiques et faire les offrandes.

Ils sont plus recherchés parce que le peuple leur croit plus de mérites qu'aux supérieurs qui possèdent seulement les grades sans l'incarnation.

¹ Tous les hommes, à un instant donné, ont ressenti cet attrait mystérieux et puissant vers la solitude (De Montalembert: les moines d'Occident).

« Le cloître n'est-il pas le seul refuge possible pour certaines existences tourmentées par le chagrin ou la passion ? Un couvent bouddhique n'a-t-il pas ouvert sa porte à Vasavadatta, cette courtisane frappée par la loi ? Que devenait Rancé si la Trappe n'eût enseveli à jamais ses désillusions ? Et La Vallière elle-même n'a-t-elle pas oublié sous le cilice que Louis XIV ne l'aimait plus ? (M^{me} Mary Summer, les religieuses Bouddhistes).

Au-dessous des incarnés sont les gradés qui eux aussi n'ont qu'un titre honorifique, un rang de préséance, tant qu'ils ne sont point fonctionnaires d'une lamasserie. Nous allons donner les grades en commençant par les plus bas pour en faciliter la définition.

1° Les novices. Le Lamaïsme divise le noviciat en deux degrés : le premier est celui de frère laïque ou étudiant ; il évite les cinq gros péchés et à cause de l'habit religieux qu'il porte et de l'éducation qu'il reçoit, il est voué presque certainement à l'état religieux. Ordinairement le novice ou Penguion est sous la conduite de quelque ancien qu'il a choisi lui-même dans la lamasserie ; il n'y a pas d'écoles générales de novices.

La rumeur publique accuse les précepteurs de faire de ces enfants les sujets d'une débauche horrible. Schlagemveir leur reproche d'être fort durs à l'égard des novices.

Le second degré de noviciat est l'assistant, ou le diacre.

2° Viennent ensuite les Tchra-pa ; on donne ce nom à tous ceux qui, ayant fini leur noviciat et étant ordonnés, n'ont pas obtenu de titres littéraires. Ils n'ont jamais qu'un rôle inférieur et gagnent leur vie comme ils peuvent. Ils forment la grande masse des religieux.

3° Au-dessus sont les Guésa appelés ailleurs *Tamguiongs*. Ils sont allés à L'hasa et ont payé 150 fr. environ ce titre pour lequel on n'exige aucune connaissance littéraire.

4° Les *gués longs* appelés aussi *gué-duns*, sont retournés à L'hasa, y ont étudié pendant plusieurs années, doivent savoir lire et un peu écrire ; ont donné de 1.000 à 2.000 fr., ont passé un examen et ont reçu leur titre qui leur confère le droit de présider aux prières et de faire les offrandes.

5° Les *mkhanpo tse* ; le maître, l'enseigneur. C'est le *Lama proprement dit* qui a passé bon nombre d'années à L'hasa. Il doit pouvoir lire, *ad aperturam libri* et expliquer le gros sens de ce qu'il a lu. Il a donné de 3.000 à 5.000 fr. et reçu le titre de Lama ou *Mkhanpo tse*.

Il y a un degré supérieur, celui de K'abss Tschu, qui s'obtient en donnant la preuve dans un examen public que l'on a compris les dix livres les plus importants d'instruction de la religion et que l'on peut interpréter

chaque passage qui est proposé. Ceux qui ont ces titres sont très peu nombreux.

D'après l'abbé Desgodins, à Tcha monto, sur 3.000 religieux, il y en avait à peine une dizaine qui eussent obtenu le titre de Lamas; à Bathang, sur 1.500, seulement 4 ou 5. Telle est la proportion.

Par une erreur qui se comprend, les Européens ont donné le nom de Lamas à tous les religieux du corps Lamaïque, dont le nom générique véritable est Tchra-pa. Les autres titres à partir de Gué-sa sont des grades littéraires et les deux derniers seulement donnent le droit d'exercer certaines fonctions religieuses, comme la récitation des prières, la présentation des offrandes, notamment de celle du feu.

Quoique les Guélong et les Lamas jouissent de certains privilèges honorifiques et de certaines exemptions de charges, ils ne sont rien dans l'administration des Lamasseries à moins que l'élection ne les désigne pour quelque fonction.

6° Au-dessus du K'ab ss b Tschu qui est le magister particulier, dont la science et l'enseignement sont restreints, il y a le K'ab-jamas pa, docteur ou magister universel qui correspond à notre docteur en théologie. C'est le plus haut titre universitaire ou académique. Avec ce diplôme, on peut enseigner publiquement la loi et prétendre aux plus hauts emplois ecclésiastiques.

7° Au-dessus, comme considération religieuse, est le prince de la loi le Tschoss p Dsche et au-dessus de ce dernier le pandit. Ce ne sont point des grades académiques, mais des degrés de sainteté et de science fort estimés.

Les premiers sont souvent comme coadjuteurs dans les petites lamasseries ou à la tête des hordes nomades sur la recommandation ou désignation des grands Lamas.

Dans toute lamasserie, il y a une hiérarchie *administrative* constituée par une élection qui se renouvelle tous les trois ans. Les électeurs sont tous les religieux de la Lamasserie, les éligibles sont ceux qui ont la capacité et en outre pour les postes les plus élevés certains grades ou titres :

Les fonctionnaires de la Lamasserie qui forment le conseil d'administration sont :

1° Le Keng-bo ou supérieur général, au temporel et au *spirituel*. Dans les grandes lamasseries il doit avoir le titre de Lama ; dans les autres, celui de Gué-long ou de Gué-sa seulement. On le désigne en raison de sa capacité administrative et de son influence. Il n'est point rééligible.

2° Le *Gué-Keu* ou préfet de discipline monastique. C'est lui qui est chargé de faire observer les règles ; mais celles relatives à la continence sont devenues lettre morte ; les murs de clôture de la plupart des lamasseries sont tombés et les femmes y pénètrent à toute heure du jour et de la nuit.

3° Le Gué-chi en même temps professeur de la loi et père ou directeur spirituel, chargé de prêcher une retraite aux religieux chaque année, de leur rappeler leurs devoirs et de les exciter à la pratique des vertus bouddhiques. Il paraît qu'aujourd'hui il est peu écouté.

4° Le *On dzé* ou chef de chœur qui dirige la psalmodie et les cérémonies dans les réunions générales.

5° Les *Chian dze* ou économistes chargés de faire valoir les bien-fonds et l'argent, de traiter les affaires commerciales, de percevoir les revenus de toute nature, en un mot de toute la partie économique. Ce sont exclusivement des intendants ; ils ne s'occupent que du matériel et ont une responsabilité pécuniaire.

On accuse les lamas de ruiner le pays par une usure effrénée et impitoyable à intérêts composés.

Les Chian-dze ont sous leurs ordres : les Gaz peuns chefs de caravane de commerce, les tchreu peuns chargés des bêtes de somme, les neun peun qui veillent sur les troupeaux ; eux aussi sont pécuniairement responsables : etc.

Ainsi que nous l'avons indiqué, chaque lamasserie a une juridiction religieuse locale qui lui a été assignée ou qu'elle a achetée et dans laquelle elle exerce le *droit de prières*. Tout le territoire du Thibet est ainsi partagé ; c'est là un grand obstacle à la prédication de l'évangile, prédication qui nuit aux intérêts matériels des Lamas, et des Lamasseries ¹. Comme, en outre, l'Etat est seul pro-

¹ Après avoir écouté avec faveur les Lazaristes, les Lamas leur disaient : Que deviendrons-nous si vos prières remplacent les nôtres ?

priétaire des terres et les cultivateurs seulement usufruitiers, les missionnaires ne peuvent acquérir des terres pour fonder des établissements durables ou des chrétiens ; ils ne peuvent même occuper des lieux incultes ou déserts autrement qu'à titre de locataires.

3. *Costume et insignes religieux.*

Le costume religieux se compose : 1° d'un vêtement de dessous ou chemise ; 2° d'une sorte de gilet ; 3° d'un manteau ou par dessus, serré à la taille par une ceinture ; 4° de l'écharpe croisée ; 5° de la dalmatique, large pallium de couleur éclatante, qui tombe de l'épaule gauche jusqu'aux genoux et laisse découverts l'épaule droite, le bras droit et le sein droit.

La troisième pièce est la robe habituelle de tous les jours avec laquelle le lama va dans les rues, etc.

La quatrième est l'insigne de l'état religieux, on ne doit jamais paraître en public sans le porter.

Les mêmes vêtements sont portés par les hauts dignitaires y compris le Dalai-Lama. Celui-ci ne paraît jamais en public qu'en costume complet, en pallium avec le bras droit nu.

Le novice et le diacre portent seuls des culottes.

Le Gué-long en porte tout au plus quand il est à cheval, les incarnés n'en portent point.

La couleur des vêtements sinon exclusive, au moins dominante est le rouge. Dans l'église réformée l'écharpe est toujours rouge.

Les lamas comme les autres religieux bouddhistes se rasent les cheveux et la barbe ; cependant, en dehors du Thibet et de la Chine, ils portent un peu de barbe en collier.

Les premiers religieux bouddhistes n'avaient aucune coëffure ; cette règle n'a pu être conservée dans les pays très froids. Dans le Lamaïsme, la coëffure sert à distinguer les sectes et même les grades dans une même secte.

La coëffure rouge qu'a adoptée Tsong-ka-pa ressemble à une mitre ou plutôt à l'ancien bonnet de grenadier

prussien, qu'on voit figurer dans les batailles du premier empire. Celle du grand Lama a des ailes qui couvrent les joues et même s'abattent sur les épaules.

Dans certaines cérémonies, il porte une sorte de diadème avec cinq pointes dont chacune représente un des cinq Dyanis Buddhas. A l'intérieur du diadème une petite coëffure conique couvre le crâne, on place une couronne de cette espèce sur la tête du supérieur d'une lamasserie lors de son installation.

Dans les cérémonies, les hauts dignitaires développent beaucoup de pompe et sont même surchargés de bijoux. En dehors des cérémonies, la coëffure ordinaire est une calotte semblable à celle des cardinaux romains.

Les religieux du Thibet et de la Mongolie portent des chaussures à cause de la rudesse du climat et du sol. Le grand Lama se montre pieds nus dans quelques cérémonies.

Les lamas ne portent point la patta à la main, mais à la ceinture ou au bras. A côté est placée une petite bouteille avec de l'eau.

Dans les cérémonies, les lamas portent avec eux la clochette ou le sceptre.

La clochette tantôt intervient dans les cérémonies et les conjurations avec le sceptre ou crosse, tantôt accompagne les chants et les prières, tantôt marque ou remplit les pauses. Le sceptre, arme d'Indra, est le symbole de la fermeté inébranlable dans la loi contre les tentations.

Outre les roues à prières et les chapelets, il y a les boêtes à amulets ou talismans qui consistent en médaillons, figurines et formules de conjuration.

On ne trouve le trident Civaïste qu'aux mains des moines rouges ; c'est une preuve de plus que la réforme de Tsong-ka-pa a été dirigée contre le Civaïsme et la Magie.

4. *Modèles et moyens d'existence des Lamas, leurs qualités et leurs défauts.*

Au Thibet et au Boutan, les religieux n'ont pas besoin d'aller mendier ; car les lamasseries possèdent la plus grande partie des terres avec un grand nombre de sujets ; la plupart des emplois publics sont confiés à des religieux.

La règle des lamasseries est la même que celle de tous les pays bouddhiques ; le Pratimauk est le livre de discipline, en quelque sorte le bréviaire des Lamas.

La règle de pauvreté souffre beaucoup d'exceptions ; celle de chasteté est très mal observée, surtout en dehors des lamasseries. On accuse les religieux des lamasseries de sodomie et l'on prétend qu'ils se justifient en disant qu'il n'y a point de mal, puisque Bouddha n'en a point parlé. Nous repousserions ces accusations avec dégoût, si nous ne connaissions point les vices de l'Orient et de l'antiquité et tout ce que l'oisiveté engendre de honteux.

Pour des motifs politiques, le Dalai-Lama permet le mariage à quelques religieux, membres de familles princières.

Les revenus des Lamasseries, en terres et argent, s'accroissent du produit : de la vente des grades, des entreprises commerciales, des offrandes volontaires, de la rémunération tarifée des rites sacrés, et des quêtes.

On quête principalement à l'époque de la moisson, on envoie dans les villages des lamas qui demandent du grain.

Les offrandes les plus considérables sont celles faites aux lamas incarnés ou dans les fêtes annuelles.

Au Thibet et surtout en Mongolie, lorsqu'il s'agit d'établir une nouvelle Lamasserie, on quête au nom du vieux Bouddha pour la réalisation du projet et on récolte toujours les fonds nécessaires ; les Mongols et même les Thibétains, comme les Hindous, sont toujours disposés à donner pour tout ce qui a trait à la religion, ce qui prouve la sincérité de leurs sentiments pieux, plus ou moins éclairés.

Dans la Mongolie et principalement en Chine où les lamasseries n'ont de revenus que ceux provenant des fondations privées ou des allocations de l'Empereur de Chine, les Lamas ou autres religieux Bouddhistes doivent recourir pour vivre à l'aumône et à quelques autres moyens dont nous avons déjà donné ou dont nous allons compléter l'émunération.

Un certain nombre de lamas vivent dans des ermitages sur toute la surface du Thibet, mais leur nombre est bien faible, comparativement à celui des autres.

La médecine est exercée exclusivement par les Lamas qui ont pris leurs grades dans les Lamasseries ; nous avons déjà dit quelle est leur science.

Le lama, appelé près d'un malade, doit d'abord expulser le mauvais esprit qui, d'après la superstition universellement répandue, réside toujours dans la partie malade. Il emploie des pilules dont les ingrédients sont exclusivement végétaux, et, à défaut de ces pilules, des papiers consacrés sur lesquels est la formule de leur composition ; ces papiers, d'après la théorie des daranis, font le même effet. Le lama ordonne ensuite des prières qui sont plus ou moins longues suivant les ressources du malade, parfois une simple formule d'exorcisme ; quelquefois le lama se contente de dire qu'il faut attendre avec patience que le malade guérisse ou succombe suivant l'arrêt prononcé par Hormousta, (le dieu de la médecine et aussi de la modestie).

Le plus souvent, après les prières et les incantations, quand le lama a eu recours à celles-ci, il forme un animal avec de l'argile ou de la mie de pain pressée dans un moule en bois ; il invite le mauvais esprit à abandonner la forme de brute qu'il a prise et à entrer dans la représentation de cette forme, et pour l'y forcer il trace autour de celle-ci des cercles magiques en récitant des formules magiques. Lorsque l'esprit a été ainsi renfermé, le lama lit des passages de certains livres et remet l'animal moulé au patient pour le brûler ou l'enterrer. On répand aussi des images de cet animal dans les diverses parties de la maison, et on les y laisse jusqu'à la fin de la maladie. Si le malade succombe, sa mort doit être considérée comme la punition de quelque faute commise dans une existence antérieure, fatalité à laquelle rien ne pouvait

le soustraire. Le Charlatanisme a réponse à tout et la superstition, créance à tout.

Si le malade est riche, le Lama médecin fait venir d'autres Lamas, quelquefois même, le Lama supérieur, comme pour les prières dites publiques, et on accomplit des rites lugubres et effrayants ; par exemple, pendant que l'on récite les prières ou formules magiques, on exécute avec accompagnement d'une musique assourdissante, des danses frénétiques autour d'un grand mannequin en osier rempli d'herbes sèches qui représente le démon de la maladie et que l'on brûle comme conclusion de l'exorcisme.

Quelquefois le Lama exige un cheval et un costume complet, comme indispensables pour le combat contre le démon ; les supérieurs blâment ce mode d'exploitation qui ne profite qu'au médecin, mais ils pratiquent largement la spoliation des familles par l'abandon des héritages aux lamasseries sous forme, soit de testament, soit de renonciation des proches du défunt pour l'exempter du purgatoire.

On reproche aux religieux du Thibet de grands défauts : 1^o l'orgueil ; depuis le dernier novice jusqu'aux plus grands Lamas, chaque religieux se croit un homme supérieur, devant lequel tous doivent s'incliner et ramper. Leur appellation G. au signifie homme supérieur ; ils ne pratiquent nullement l'humilité. Il est difficile que formant à peu près exclusivement les classes des hommes d'une capacité moyenne supérieure, les religieux ne pensent pas d'eux-mêmes beaucoup de bien.

2^o Leur rapacité. Par l'usure à gros intérêts composés, ils sont parvenus à accaparer une grande partie de la richesse publique, monnaie, meubles et immeubles tous exempts d'impôts et de corvées. Tenant cette fortune entre leurs mains, ils sont devenus presque exclusivement les banquiers du pays, les plus gros commerçants, les prêteurs de céréales, de vivres, etc. C'est la situation qu'ont aujourd'hui les Brahmes dans l'Inde, mais qu'ils n'occupent pas à eux seuls, comme les Lamas au Thibet. Malgré les dispositions de la loi Chinoise dont ils sont justiciables et les rares protestations du gouvernement Thibétain lui-même, ils exigent les intérêts des intérêts et sont impitoyables envers leurs débiteurs et vont jusqu'à la violence.

Ils pèsent ainsi lourdement sur le peuple qui commence à s'éloigner d'eux.

3° Leur amour de la domination. Quoique, en droit, le gouvernement ne soit pas ecclésiastique et que le corps religieux n'ait aucune autorité civile ou politique, ils s'imposent partout, en tout et toujours de manière à gêner, contrecarrer ou réduire les magistrats toutes les fois qu'ils auraient à agir contre les Lamasseries ou contre les religieux en particulier, ou même contre les laïques qui se sont placés sous leur protection et leur constituent une sorte de clientèle. Bien des chefs et magistrats civils commencent à trouver cette ingérence intolérable. C'est du reste, pour le corps des religieux, un moyen de popularité et peut-être un lien de solidarité nationale, le seul qui puisse exister au Thibet.

4° Leur ignorance religieuse et littéraire dont nous avons déjà parlé.

5° Le désordre de leurs mœurs. Les supérieurs ont perdu jusqu'à l'espoir de pouvoir faire rentrer les Lamas dans la règle.

6° Ils manquent souvent de la douceur bouddhique. Il faut l'attribuer au sang des Bod qui coule dans leurs veines et à l'état arriéré de civilisation du Thibet qui, ainsi que nous l'avons dit, en est encore au Moyen âge. Pour faire payer leurs dettes, ils recourent souvent aux armes plutôt qu'aux tribunaux. Il y a bien des faits de mutilation exercée par eux de leur propre autorité pour punir des fautes d'insubordination dans les couvents ou envers des ennemis ou des rivaux. L'histoire des lamasseries contient beaucoup de luttes armées, soit contre des ennemis du dehors, soit contre des lamasseries ou des sectes opposées surtout par les intérêts.

Leurs qualités sont, outre celles propres au caractère Thibétain, l'hospitalité facile et expansive, la tolérance, une bienveillance générale et charitable, la solidarité entre eux et avec le peuple.

Peut-être à aucune époque de leur histoire, dit l'abbé Desgodins, les lamasseries du Thibet n'ont été aussi multipliées, aussi peuplées, aussi riches et aussi puissantes que de nos jours. Dans les voyages, on passe presque chaque jour, tous les deux jours au moins près d'une la-

masserie. Les lamasseries de mille Lamas et plus sont fréquentes.

En 1720, un catalogue des lamasseries indiquant le nombre des religieux pour chacune a été dressé. Aujourd'hui, tous ces nombres sont dépassés. Dans certains pays où dominant surtout les sectes anciennes dont quelques-unes permettent le mariage, presque toute la population est lamaïque. Dans l'Est et aux environs de la capitale, le dixième de la population totale est composée de religieux.

Actuellement, toutes les lamasseries sont devenues des monts de piété, des banques usuraires et des centres de commerce pour tout le pays, à bien peu d'exceptions près. Le pays, c'est-à-dire toute la société civile, s'appauvrit en proportion de l'accroissement de la fortune des lamasseries.

En droit, les lamasseries ne sont rien dans le pays, excepté dans de très rares principautés indépendantes du gouvernement civil de L'hassa et soumises directement à l'Empereur de Chine qui a établi le supérieur du couvent chef civil de la principauté, et dans d'autres principautés très anciennes. Mais, en fait, les lamasseries imposent presque toujours leur volonté aux chefs et aux mandarins laïques. Il suffit qu'un accusé se fasse le Go-ta (protégé) d'une Lamasserie pour que le représentant de l'autorité légale n'ait presque plus de prise sur lui, ou bien qu'il soit forcé de juger en sa faveur pour ne point être disgracié. Il n'est presque point d'affaire privée ou publique où les lamas ne viennent proposer leur médiation, c'est-à-dire imposer leur volonté. Dans leurs querelles intérieures ou avec le peuple, les lamasseries se rendent justice à elles-mêmes, par les armes, sans même daigner prévenir l'autorité locale qui laisse faire par impuissance ou connivence.

5. *Science des Lamaïstes.*

Les Lamas sont les gardiens et les distributeurs de la science en même temps que les agents du culte.

La langue thibétaine est au Lamaïsme, ce que le latin est au catholicisme. Pour le culte et les monastères, elle est employée aussi en Mongolie, en Mandchourie et en Chine. Les textes thibétains sont les seuls canoniques.

La science Lamaïste est toute formulée, toute d'érudition, nullement d'investigation. Elle se compose d'une foule de commentaires, de traités de théologie, de philosophie et de grammaire considérés comme canoniques ; et en outre, pour la plus grande partie, d'une sorte de science ou de littérature profane comprenant la médecine, l'astronomie ou plutôt l'astrologie et même l'histoire dans laquelle apparaissent très souvent la théogonie et le merveilleux bouddhiques.

Le Thibet, est comme la Chine, le pays des livres, l'imprimerie y a été introduite deux cents ans avant sa découverte en Europe. Mais cette masse d'écrits presque tous anciens, ne prouve pas le développement intellectuel. Plus de 10.000 livres Thibétains, outre que les volumes ne contiennent que fort peu de matière, ne renferment que des prières, des miracles et de la magie.

En outre la presque totalité n'est pas comprise par la masse des lecteurs.

La théologie savante des Lamas se résout en une littérature de tradition populaire pour la consolidation de la foi, l'instruction et la sanctification du peuple : Des sentences, des légendes, des récits de voyages de religieux, des prières vides de sens d'une vertu particulière, des promesses ou prédictions miraculeuses, des formulaires pratiques pour les conjurations et les exorcismes, des spéculations astrologiques. Tous les livres sont ensevelis dans la poussière des bibliothèques des Lamasseries. On ne fait guère usage que des figures magiques, des exorcismes et de l'astrologie que Schlagenweit nous a fait connaître par des descriptions et des figures fort intéressantes auxquelles nous engageons fort notre lecteur de se reporter.

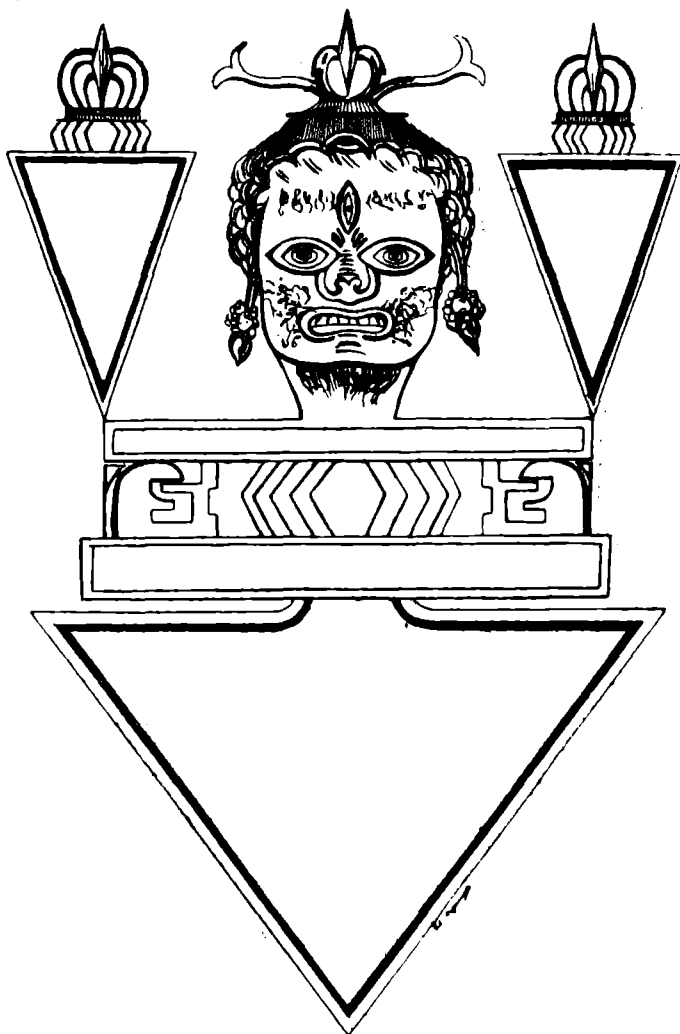
Il y a des talismans composés de dessins magiques, figures de géométrie, poissons, divinités femelles, oiseaux, amphibiens, animaux fantastiques, pénitents ou dieux avec des figures d'animaux et des montures extraordinaires dont le livre de Schlagenweit reproduit les dessins. Nous citerons entre autres le Phurbu, triangle sur papier en-

chanté qui a le pouvoir de protéger contre les mauvais esprits ¹.

Les Lamas astrologues, mettent toute leur science et tous leurs soins à la préparation des calendriers thibétains qui renferment surtout des indications fastes ou néfastes, des éléments pour les horoscopes et les opérations magiques, etc.

Outre ces calendriers, il existe des tables fort étendues et très compliquées au moyen desquelles les astrologues déterminent le caractère bon ou mauvais d'un jour, la

¹ Nous reproduisons ici le Phurbu comme spécimen des dessins donnés par Schlagenweit. Ces dessins très curieux sont repro-



duits dans les annales du musée Guimet avec la traduction par M. de Milloué de l'ouvrage de Schlagenweit « le Bouddhisme au Thibet. » Tout ce qui suit est emprunté à cette traduction.

résidence des esprits ou dieux dans le moment que l'on considère, etc. — Les déités et les esprits bons et mauvais sont censés voyager et changer de résidence à chaque saison. De là une science pour l'astrologue, afin de déterminer leur présence ou leur absence sur un point donné.

Schlagenweit donne les tables dont l'usage est défini par les titres suivants :

1. Tables pour indiquer les périodes favorables et défavorables.

2. Tables de direction pour déterminer vers quelle partie de l'horizon l'homme doit se tourner pour prier, et quelle direction doivent avoir ses pieds quand il va sortir pour une affaire importante : la Tortue carrée ; la Tortue circulaire, etc. (Comme beaucoup de Brahmanistes, beaucoup de Bouddhistes croient que l'Univers repose sur la Tortue).

3. Tables de la destinée, consultées en cas de maladie.

4. Tables de mariage pour reconnaître les chances de bonheur que présente une alliance proposée.

5. Tables de compliments avec beaucoup de figures et de sentences.

Des tables semblables servent pour rédiger le calendrier thibétain. Les unes et les autres sont accompagnées de dessins nombreux et très développés renfermant beaucoup de représentations, surtout d'animaux.

Le commencement de la première table est formé par les combinaisons des cinq éléments et des douze animaux cycliques avec leurs couleurs.

Les éléments et leurs couleurs sont : Bois, vert — Feu, rouge — Terre, jaune — Fer, blanc — Eau, bleu.

Les animaux cycliques sont sous la forme humaine, debout et revêtus d'habits religieux, mais avec la tête d'un animal. En voici le tableau :

| Nos | NOM DE L'ANIMAL | COULEUR DE LA TÊTE | COULEUR DE LA ROBE | COULEUR DE LA CEINTURE |
|-----|-----------------|--------------------------|--------------------------|------------------------------|
| 1 | le rat | bleu | vert | vert |
| 2 | le bœuf | jaune | vert | bleu |
| 3 | le tigre | vert | rouge | vert |
| 4 | le lièvre | vert | rouge | jaune |
| 5 | le dragon | jaune | jaune | vert |
| 6 | le serpent | rouge | jaune | bleu |
| 7 | le cheval | rouge | blanc | blanc |
| 8 | la brebis | jaune | blanc | rouge |
| 9 | le singe | blanc | bleu | vert |
| 10 | l'oiseau | blanc | bleu | bleu |
| 11 | le chien | jaune | vert | blanc |
| 12 | le porc | bleu | vert | rouge |

2^e Table. — Tortue carrée.

Au centre d'un carré se trouve une tortue, autour de la tortue les douze animaux cycliques; dans les autres divisions du carré les symboles du soleil, de la lune et des planètes.

3^e Table. — Soixante figures humaines sont dessinées sur deux rangs; on jette sur elles des grains ou de petits cailloux, d'après la disposition desquels on prédit le développement et le résultat final de la maladie.

L'ordre de succession de ces figures et de leurs accessoires est :

PREMIÈRE LIGNE

1. Une femme avec un crochet.
2. Une femme avec une cuillère.
3. Un homme avec un tison.
4. Un Lama, une cruche d'eau sur le dos.
5. Une femme à l'agonie.

6. Un homme les mains vides.
7. Un Lama avec un chapeau garni de jaune.
8. Une femme tenant un poigard.
9. id. une cognée.

SECONDE LIGNE

10. Un Lama tenant un vase.
11. id. un livre de la main gauche.
12. Une femme tenant un vase.
13. Une femme les mains levées pour prier.
14. id. une cruche d'eau sur le dos.
15. Une femme avec du fourage dans la main.
16. Un Lama avec un bâton sacré.

Un rectangle est divisé en 24 cases cotées avec les 24 premiers chiffres ; on remarque surtout les cases suivantes :

N^{os} 1, 2, 3, 4, remplis des figures des 12 animaux cycliques par groupes, disposés de telle sorte qu'un animal est monté par trois autres. — 5, deux arbres conifères. — 6, des édifices inondés. — 11, un arbre avec la sentence : « l'arbre de vie sera brisé maintenant ou plus tard ». Même sentence pour : 13 l'arbre couleur de turquoise. — 14 l'arbre qui accomplit tous les souhaits. — 15 les maisons et clôtures illustres.

Le n^o 12 porte la sentence : « l'arbre d'or sera brisé maintenant. »

Le n^o 16 la sentence : « Maintenant ou plus tard les yeux de là mort s'arrêteront sur vous. » Avec ce n^o 16 la mort du malade est certaine.

4^e Tables de mariage.

La principale est un carré divisé en exagones de deux grandeurs par de petits rectangles portant les chiffres romains de I à X. Chaque sous division est un trapèze qui porte l'un des chiffres arabes de 1 à 9.

Les parents des fiancés jettent un grain sacré ; le chiffre arabe de la figure sur laquelle s'arrête le grain donne la réponse.

Si les éléments sous lesquels les fiancés sont nés ne s'accordent pas, c'est un présage de discordes et de querelles.

Une autre table renferme, assemblés par couples pour

deviner la possibilité d'aversion, les 12 animaux cycliques.

5^o Table de divination.

La planche XXXVII du Tom III, annales du musée Guimet, donne environ 75 figures très variées, animaux, hommes, dieux, armes, éléments d'architecture. Il y a en outre une table de nombres qui correspondent à 63 noms ou sentences réunies dans une liste ; en voici quelques-uns :

1. « La chaire céleste, elle est vide ou elle ne l'est pas. » — 2. Un lion. — 8. Le paon sur un lion ; c'est le symbole du trône des lions. — 10. Un chapelet de grains symbolisant des crânes humains. — 16. La pourbou. — 23. Deux instruments astrologiques. — 25. Le Trident symbole du pouvoir sur les démons. — 28. Les murs d'un édifice religieux. — 30. Un Lama. — 32. Un prêtre Bon tenant un glaive et un bouclier. — 33. L'excellent cheval (Loungta, cheval aérien) et l'homme partiront-ils dans des directions différentes ? — 38. Deux souliers sur le penchant d'une colline. — 43. Eau, la source de l'univers sera-t-elle desséchée ou non ? » — 51. Le miroir magique apparaîtra-t-il ou non ? — 56. Trois vases à offrandes sur une table. « Les piliers de la foi bouddhique et les mille offrandes seront-ils dispersés ou non ? » — 61. « Le génie blanc de l'excellente terre sera-t-il desséché ou non ? » — 63. Une conque avec laquelle les Lamas sont appelés à la prière.

Outre les livres imprimés, les Thibétains ont encore beaucoup de manuscrits que leurs auteurs sans doute n'ont pu faire imprimer. Peut-être pourrait-on y puiser une notion exacte du génie de la langue et de la littérature thibétaine que les traductions du sanscrit ne peuvent nous procurer. Aujourd'hui ces manuscrits coûtent cher. C'est un aliment réservé aux érudits de l'avenir. Il est probable qu'on y trouverait beaucoup de documents précieux qui jetteraient un grand jour sur l'histoire politique et religieuse de tous les peuples auxquels s'étend aujourd'hui le Lamaïsme, histoire dont les détails nous échappent, et dont, par conséquent, les grandes lignes ne sont pas encore complètement fermes.

8 Instruction religieuse des Laïques.

Les systèmes Vaïbaschika, Sautrantika, Yogartcheria et Madhyamika sont connus d'une partie du petit nombre de gens instruits que renferme le Thibet; mais la plupart ne les connaissent que de nom et préfèrent, comme plus facile, la lecture des Tantriques. Les Thibétains connaissent assez bien le dogme des trois véhicules qui leur est enseigné dans des compendium thibétains, appelés Lamrim, et dont le plus célèbre est celui de Tsong-ka-pa dont nous avons parlé. La thèse commune de ces livres est que Bouddha a émis des dogmes pour trois degrés de capacité.

On a résumé la religion pour le peuple dans un sommaire ainsi conçu :

1° Prendre refuge seulement dans Bouddha ;

2° Prendre dans son esprit la résolution de s'efforcer d'atteindre le plus haut degré possible de perfection, *afin d'être uni à l'intelligence suprême* ;

3° Se prosterner devant l'image de Bouddha, l'adorer ;

4° Lui faire des offrandes (dont on a le détail ailleurs) ;

5° Faire de la musique, chanter des hymnes, proférer les louanges de Bouddha, de sa personne, de sa doctrine, de son amour, de sa miséricorde, de ses perfections, de ses attributs, de ses faits et gestes pour le bien de tous les êtres animés ;

6° Confesser ses péchés d'un cœur contrit, en demander pardon et faire un ferme propos ;

7° Se réjouir des mérites moraux de tous les êtres animés et souhaiter leur délivrance ;

8° Prier et supplier tous les Bouddhas aujourd'hui dans ce monde de tourner la roue de la loi (c'est-à-dire d'enseigner la doctrine et de ne pas abandonner ce monde trop tôt, mais d'y rester pendant plusieurs âges ou Kalpas (Schlagenweit the Buddhism in Thibet).

Ce sommaire est le document le plus propre à nous éclairer sur la nature réelle du sentiment religieux chez les Lamaïstes.

Si on substituait au nom de Bouddha celui du Christ

dans tous les articles, sauf les nos 2 et 8, on aurait des préceptes chrétiens.

Le n° 2 est essentiellement brahmaniste ; mais son sens indien n'est compris évidemment que par des gens instruits ; pour le commun, il signifie seulement pratique de la vertu pour être réuni à Dieu ; c'est à peu près le sentiment du commun des chrétiens chez lesquels on trouve beaucoup d'expressions telles que celles-ci : se donner à Dieu, aller vers Dieu, etc. Par la *communion*, Dieu descend dans l'âme chrétienne, qui le possède tant qu'il n'en est pas chassé par le péché.

Cette union qu'indique le nom de l'acte sacramentel est une sorte d'incarnation, quelquefois passagère et toujours renouvelable.

L'article 8 est essentiellement et exclusivement bouddhique, mais il n'a trait qu'à l'enseignement de la religion et non à la piété et au sentiment religieux ; il pourrait être rattaché aussi à l'amour du prochain.

En somme la piété Lamaïste diffère fort peu de la piété chrétienne, au moins comme précepte. Les différences en fait doivent tenir à l'infériorité de la race et surtout de l'état de civilisation.

Tout le peuple, tout laïque se range de lui-même dans le dernier degré de capacité et limite ses vertus et ses aspirations à celles de ce degré ; il travaille à acquérir des mérites pour obtenir la récompense de ses actes, dès ce monde d'abord et ensuite une heureuse transmigration et les délices des paradis passionnés ; surtout il craint le mal et les tourments que les mauvais esprits, les démons peuvent lui faire endurer dans ce monde et dans l'autre.

Les dix défenses ou commandements qu'il doit observer sont les suivants : 1° ne pas tuer les êtres vivants ; 2° ne pas prendre ce qui ne nous a pas été donné ; 3° ne pas commettre d'actions impures ; 4° ne pas dire des choses vaines, inutiles ; 6° s'abstenir de médisances ou de malédictions ; 7° de paroles déshonnêtes ; 8° ne pas penser à nuire aux autres ; 9° ne pas désirer le bien d'autrui ; 10° ne pas regarder les choses impures.

Ces prohibitions sont comprises dans les 6 derniers commandements de Dieu, donnés dans le catéchisme catholique.

Le 2^e commandement : « Dieu en vain tu ne jureras ni

autre chose pareillement », ne pouvait exister chez les Bouddhistes. Leurs principaux serments se font : par le Ciel Bleu, par Bouddha, par le grand Lama, par ma tête. Mais, de même que tous les Orientaux et aussi les Arabes, ils se parjurent avec une prodigieuse facilité.

En général, les Thibétains et les Mongols sont fort ignorants. L'abbé Desgodins cite ce fait : « Dans tout le pays de Bathang, sur une population de 35 à 45 mille âmes, comprenant 4.000 religieux, on citait seulement deux ou trois religieux et autant de laïques capables d'écrire une lettre sans faute d'orthographe et de donner quelques raisons de leur religion. Jamais les Lamas n'instruisent le peuple, la plupart ne le pourraient pas, car ils apprennent à lire sans comprendre et à écrire des sons plutôt que des mots.

On doit conclure de cette ignorance et de la légèreté d'esprit des Thibétains que leur dévotion a plus de surface que de profondeur. Cela n'exclut pas une certaine ferveur, ainsi qu'on le voit chez les Musulmans d'Algérie qui sont fanatiques bien que fort ignorants.

D'après les détails donnés sous le titre V, nulle part l'étude et l'art des choses occultes n'ont été poussés aussi loin qu'au Thibet. Aussi est-il aujourd'hui le siège principal d'une société secrète qui étend ses ramifications sur tout l'Orient (lire le chapitre III, du livre XI de notre Inde après le Bouddha.) Elle prétend expliquer tous les faits et les pouvoirs anormaux par *l'Akas*, agent occulte plus subtil et plus puissant que l'électricité.

Il serait à désirer que cette société, au lieu de partir d'un principe unique dont elle a seule le secret, étudiât au grand jour et scientifiquement les phénomènes anormaux bien constatés, comme le font en France et en Angleterre des physiologistes et des philosophes éminents dont les *Annales des sciences physiques* nous font connaître les travaux. Nous sommes encore peu avancés dans l'explication rationnelle d'un certain nombre de faits dits surnaturels dont il faut rechercher l'origine dans l'état psychologique des êtres qui les ont accomplis, ou en ont bénéficié ou en ont été les témoins. A cet égard, le Thibet offre aux vrais savants un vaste champ de curieuses investigations. L'histoire du surnaturel et celle des facultés des mystiques gagneraient infiniment à une pareille étude.

TITRE VI

LE LAMAÏSME ET LE CHRISTIANISME

Le Christianisme a envoyé plusieurs fois des apôtres au Thibet : d'abord, en 1316, la frère Minime Odorico di Perdemona ; puis en 1642, le Jésuite Andréa qui pénétra jusqu'à la ville de Tha-sang dans le Haut-Sud, où il fut parfaitement accueilli par le Radja du pays. Ce prince lui promit de se convertir et lui donna pour le provincial de l'ordre qui résidait à Agra, une lettre dans laquelle il s'engageait à bâtir des Eglises. Andréa retourna l'année suivante au Thibet et y séjourna au moins une année. Il mourut, dit-on, empoisonné à Coa. Les événements politiques qui enchaînèrent ensuite le Thibet à la Chine ne permirent pas au Radja de donner suite à ses projets auxquels se mêlait probablement la politique.

On voit apparaître ensuite Gueber et Dorville jésuites en 1665, Desidore et Freyre de 1716 à 1729, enfin Orazio della Penna et ses compagnons capucins de 1727 à 1760. Ce sont les seules dates que l'on cite ; mais il est très probable qu'avant le frère Odorico et après lui, jusqu'à l'arrivée des 2 jésuites, les missionnaires catholiques se succédèrent au Thibet. A cette époque, le Gouvernement Thibétain laissait pénétrer librement les étrangers, surtout les religieux, par les brèches des bords du plateau et les cols Himmalayens que la Chine tient rigoureusement fermés aujourd'hui.

En 1845 et 1846, le père Huc et quelques autres Laza-

ristes pénétrèrent par la Chine et la Mongolie dans le Thibet.

A partir de ce moment, l'histoire du Christianisme au Thibet devient exclusivement française ; les Missionnaires sont tous des français et en même temps des écrivains qui ont avancé la science géographique. Le Père Huc a publié une relation de son voyage qui renferme des renseignements fort intéressants sur l'état social et surtout religieux de ces contrées. Il avait pris le costume des Lamas, affirmant par là sa profession d'homme de prières, sans déguiser pour cela sa qualité de missionnaire français ou catholique.

Dans ces conditions, il obtint partout respect et protection et visita la plupart des Lamasseries où il reçut l'accueil le plus bienveillant et le plus hospitalier. Il séjourna plusieurs mois dans la grande Lamasserie de Kounboun et aussi à L'hassa.

Tout en regrettant que la plupart des Lamas manquassent d'instruction, il rend hommage à l'esprit de tolérance et même de confraternité qu'il a rencontré chez eux à tous les degrés de la hiérarchie, à leur bonne foi et à leur désir sincère de l'éclairer ; parmi les nombreux détails qu'il donne à cet égard, les plus caractéristiques sont ceux de la visite que leur fit par curiosité le Guison-Tamba, patriarche de la Mongolie qui était descendu dans le même hôtel qu'eux. Après avoir feuilleté leur bréviaire, il le porta solennellement à son front en disant : « C'est votre livre de prières... Il faut toujours honorer et respecter les prières », puis il ajouta : « Votre religion et la nôtre sont opposées. » « Oui, répondirent les missionnaires, le but de nos voyages, nous ne le cachons pas, est de substituer nos prières aux vôtres. » « Je le sais, dit-il en souriant, et depuis longtemps. » Nous avons vu qu'il est voisin de la frontière Russe. Il demanda des explications sur les nombreuses gravures du bréviaire et quand on lui eut raconté le crucifiement, il remua la tête en signe de compassion et porta ses deux mains jointes au front. En quittant les missionnaires, il leur dit : « Il importe peu que vous soyez d'un pays ou d'un autre, puisque tous les hommes sont frères. Seulement, en Chine, il ne faudra pas dire qui vous êtes ; les Chinois sont soupçonneux et méchants et ils pourraient vous nuire .»

Les Lazaristes avaient arrangé leur maison à L'hasa pour y dire la messe. Ils y reçurent de nombreux et assidus visiteurs qui écoutaient avec ferveur leurs instructions et qui, lors de leur départ exigé par les deux Résidents chinois, se réunirent hors de la ville en un groupe comprenant beaucoup de femmes qui leur fit des adieux très chaleureux.

La courtoisie dans la discussion et la tolérance sont des qualités communes à toutes les Ecoles religieuses de provenance Hindoue et leurs docteurs ne s'écartent de l'impartialité philosophique que lorsqu'ils croient leurs intérêts matériels en péril. Les Bouddhistes vont plus loin ; comme les Chrétiens, ils comprennent les hérétiques et les infidèles dans leurs prières publiques — et, de plus, il leur est prescrit d'étudier les autres religions. — Tous les peuples pieux ont un respect particulier pour quiconque, même avec une autre foi, est revêtu d'un caractère religieux ; les Bouddhistes accordent surtout ce respect à ceux qui se vouent au célibat et à la pauvreté.

Le séjour des Lazaristes ne laissa de traces au Thibet que dans la mémoire du Régent leur protecteur, mais il fit connaître beaucoup le Thibet et la Mongolie en France et décida les catholiques à faire de nouvelles tentatives. M. Renou, envoyé avec M. Fage par les missions étrangères, jeta les yeux sur Bonga, lieu perdu dans le Tsarong et qui, à cause de son éloignement de tout poste militaire, n'avait jamais attiré l'attention de la Chine où il y avait alors une persécution. A l'insu des Mandarins, il obtint en 1854 du Régent du Thibet, le même que celui dont nous venons de parler, la concession à perpétuité, moyennant une redevance annuelle, de cette vallée étroite et inculte d'une longueur d'environ 6 lieues. On sait que nos missionnaires dans ces contrées se transforment en Chinois, en Thibétains, etc. au point d'être méconnaissables. Ainsi transformés et n'étant même pas connus pour être des Européens, les deux prêtres réunirent autour d'eux quelques Chinois et quelques Thibétains émigrés et achetèrent des esclaves pour travailler aux défrichements et aux constructions ; puis ils fondèrent un orphelinat et installèrent le culte dans cette petite colonie devenue chrétienne. A la fin de septembre 1858 et au commencement d'octobre suivant, une bande de brigands

détruisit l'établissement. M. Renou le releva et menacé en 1860 d'une nouvelle attaque, il dut chercher pour lui et ses orphelins un refuge à une distance de deux jours de marche.

Alors venait d'être signé entre l'Angleterre et la France d'une part, et la Chine de l'autre, le traité de Tien-tsin, qui stipulait, pour les sujets chinois, la liberté de professer la religion chrétienne, et pour les missionnaires Européens le droit de la prêcher à la seule condition d'être munis de passeports délivrés par leurs consuls. Mgr Thomine Demazure chargé de la mission du Thibet de 1865 à 1875 obtint pour lui et quatre missionnaires des passeports à destination du Thibet. Parmi eux se trouvait l'abbé Desgodins à qui la science géographique est redevable de travaux très estimés, et dont le frère a publié, en 1872, d'après ses lettres, une histoire très intéressante de la mission du Thibet de 1855 à 1870.

Parti de France pour l'Inde en 1855, l'abbé Desgodins fit pendant trois ans, conformément à ses instructions, tous les essais et efforts possibles pour pénétrer, à travers les Himmalayas, jusqu'au Thibet, afin d'éviter l'énorme détour de la Chine. N'ayant pas réussi, il dut en 1859 se résigner à prendre le chemin ordinaire par Canton.

Le 5 août 1861, Messieurs Renou et Desgodins partirent pour L'hasa afin d'obtenir des autorités thibétaines, justice et restitution de Bonga. Ils n'étaient déjà plus qu'à 250 lieues de L'hasa, quand des délégués de l'Empereur de Chine les arrêtèrent et les firent reconduire à Bonga qui venait d'être rendue à la Mission.

En 1863, l'établissement de Bonga restauré, était un centre de propagande chrétienne, et plusieurs villages voisins s'étaient convertis. Dans l'un d'eux, les habitants refusèrent à deux Lamas collecteurs de payer le prix des prières qu'ils venaient lire, la dîme ordinaire. Les missionnaires soutinrent les habitants dans ce refus qu'ils croyaient fondé et ceux-ci ayant pris possession de la lamasserie et de la pagode qui se trouvaient dans le village, les missionnaires transformèrent la première en presbytère et la seconde en église, pensant qu'elles étaient, comme c'est l'ordinaire en Chine, la propriété de la commune. Malheureusement, par ce refus d'une redevance

légalement due et cette occupation d'édifices lamaïques qui n'avait pu avoir lieu sans quelque profanation commise par les habitants sur des statues de Bouddha vénérées dans tout le Thibet, c'était, sans que les missionnaires emportés par leur zèle y eussent songé, la guerre avec le Lamaïsme Thibétain et un prétexte donné à l'autorité chinoise pour refuser, en alléguant ce conflit, l'application du traité du Tien-Tsin, au Thibet, qui n'y est point explicitement et textuellement mentionné.

A partir de 1863 jusqu'à la fin de 1864, diverses bandes qu'on suppose envoyées de L'hassa ravagent et ruinent successivement les villages chrétiens du Tsarong et l'établissement de Bonga. L'abbé Desgodins est presque assommé, des Chrétiens sont tués, les missionnaires sont chassés et obligé de repasser la frontière voisine entre la Chine et le Thibet.

Ils adressèrent des réclamations aux deux Résidents Chinois de L'hassa, très probablement les complices, sinon les instigateurs des violences commises. Ceux ci répondirent par une fin de non recevoir et par la négation des faits les plus avérés. Nous citons leurs réponses, comme exemple de l'astuce chinoise : « Les contrées Thibétaines sont consacrées aux supplications et aux prières. La religion jaune est fondée sur la justice et la droite raison ; elle est adoptée depuis un grand nombre de siècles ; on ne doit donc pas prêcher dans ces contrées une religion étrangère. Nos peuples ne doivent avoir aucun rapport avec les hommes des autres royaumes ».

« En outre, les habitants du Tsarong et du Menkong ont dit positivement aux prédicateurs de la religion chrétienne qu'ils eussent à se retirer de leur pays. D'où il est advenu que les deux Excellences Tin et Pi (Mgrs Biez et Desgodins) ont donné eux-mêmes un témoignage écrit par lequel ils reconnaissent n'avoir perdu ni hommes, ni objets ; des faits qui ont précédé et suivi, ils ont également présenté deux écrits signés de leurs noms en lettres de leurs pays ; d'où il résulte que cette affaire est terminée depuis longtemps. »

« Vous vous plaignez surtout du meurtre de l'un des vôtres et de l'incendie de vos propriétés, les grands officiers Thibétains répondent qu'il n'y a jamais eu dans leur pays des hommes capables de ces excès. »

« Cependant nous avons ordonné de nouveau aux ministres (ces mêmes officiers Thibétains) de bien prendre leurs informations. »

« Comme nous désirons que vous ayez, sans délai, connaissance de ce qui se passe, nous vous avons adressé cette lettre. »

Les Missionnaires durent se retirer à Tassien-lou, dans une province limitrophe du royaume de L'hasa administrée directement par la Chine bien qu'habitée par des Thibétains. Ils y recueillirent leurs chrétiens chassés de Bonga et des lieux environnants et continuèrent dans leur refuge l'œuvre de la propagation de la foi. Un décret de la sacrée Congrégation de la propagande a distrait, des missions du Su-tchuen et du Yunnan pour les conférer à la mission du Thibet, les territoires sur lesquels s'exercent aujourd'hui leurs efforts apostoliques. La mission centrale fonde des établissements agricoles qui deviennent autant de chrétiennetés.

La France qui, depuis 1870, évite toute complication extérieure n'a point pris fait [et cause pour les missionnaires du Thibet. Avant 1870, elle avait fait en Corée, à la suite de l'affreux massacre des missionnaires français dans cette presqu'île, une démonstration qui intimida un instant la Chine et lui arracha quelques satisfactions; mais les événements de 1870 empêchèrent qu'il en résultât rien de durable.

Le Gouvernement chinois connaît nos revers et nos embarras et les rivalités des puissances étrangères; il ne nous redoute point et ce n'est pas sur nous qu'il compte pour un appui contre des Rebelles comme celui qu'il a obtenu de l'Angleterre en 1865-66 et plus tard de la Russie. Il continue, en ce qui nous concerne, sourdement sa politique d'éloignement des étrangers, soit pour éluder à l'intérieur l'application du traité de Tien-tsin, soit pour paralyser nos progrès dans l'Annam et au Tonkin. La Chine n'a point renoncé définitivement à ces deux provinces. En outre la situation du Tonkin, limitrophe à la fois de la province de Canton et du Yunnan où les Anglais voudraient dominer, gêne singulièrement ceux ci dans la poursuite de leurs desseins. La présence dans le Yunnan thibétain de missionnaires français pouvant nous renseigner sur ce qui se passe de ce côté de la

Chine, soit pour le commerce, soit pour la guerre, inquiétait Anglais et Chinois. Aussi vers le milieu de l'année 1888, tous leurs établissements ont été détruits avec la connivence mal déguisée du gouvernement impérial.

La conquête du Thibet par le Christianisme ne peut servir que les intérêts politiques et commerciaux de l'Angleterre dont le Gouvernement est en outre obligé de donner satisfaction aux vœux de la Société Evangélique de Londres. C'est de lui seul que peut venir une intervention efficace en faveur des Missions Chrétiennes.

Les Anglais ont déjà essayé plusieurs fois de se mêler aux affaires du Thibet, soit à l'occasion des Bouddhistes, comme nous l'avons vu sous la Vice-Royauté de Lord Varren Hastings, soit à l'occasion des Missionnaires catholiques. Ils ont même commencé une instruction au sujet des affaires de Bonga, sans doute pour faire admettre dès maintenant en principe et un jour exiger l'application au Thibet du traité de Tien-Tsin. Ils ont tout intérêt à y pénétrer avant que les Russes, qui peuvent y accéder par l'Est, y aient pris une situation prépondérante, menaçante pour l'Inde. Le jour où les circonstances le leur permettront, ils feront certainement ouvrir à leur commerce cette vaste contrée riche en métaux, en forêts et en chutes d'eau. Alors s'établiront avec eux au Thibet l'industrie, les habitudes et les besoins de la civilisation qui entraîneront la cherté des aliments. Le travail et la lutte pour l'existence s'imposeront à toute la population, qui, en outre, sera transformée par l'immigration Européenne et Chinoise. Ce sera la mort du Lamaïsme qui ne peut subsister qu'avec le régime économique et social tout à fait exceptionnel qui existe aujourd'hui.

Ainsi que nous l'avons vu, on trouve dans le Bouddhisme Thibétain la croyance à un dieu éternel l'Ur-Bouddha, à la Trinité, puisque chaque Bouddha a un fils par émanation, et en même temps un sosie en dehors du monde des formes — à l'incarnation — à la rédemption. tous les Bouddhas étant des rédempteurs — au paradis et au purgatoire — à la miséricorde infinie, renfermée soit dans le cœur du Bouddha, soit dans celui de Kwanon, la personnification féminine d'Avalokiteswara dont le culte en Chine et au Thibet ressemble à celui de la Vierge Marie — à l'absolution des péchés par la foi, la confession et le

ferme propos ; à leur rachat par des œuvres pies et des dons.

On y trouve encore la musique, la sculpture et la peinture dans le culte ; le célibat religieux ; la direction de conscience ; la cérémonie du tuisol qui ressemble à la fin d'une messe ; les jeûnes, les processions, l'eau bénite et les exorcismes ; le culte des saints et les litanies ; les retraites spirituelles, le chapelet, les bénédictions données par les Lamas en étendant la main droite sur la tête des fidèles, l'office à deux chœurs, la psalmodie, l'encensoir soutenu par des chaînes et pouvant s'ouvrir à volonté ; et jusqu'aux ornements et costumes sacerdotaux du Catholicisme, la crosse, la mitre, le chasuble, la dalmatique, enfin la chape ou pluvial, que les hauts Lamas portent en voyage et lorsqu'ils accomplissent quelque cérémonie hors du temple.

Ces mille traits communs aux deux grandes religions Aryennes, ont été une mine inépuisable pour la polémique religieuse sur la question d'antériorité et d'origine.

Il eut été plus philosophique d'en conclure que les mêmes causes tant extérieures que psychologiques ont conduit le Thibet et l'Occident à des résultats semblables. Ce qui est certainement acquis, ce que les écrivains les plus opposés dans tout le reste, le père Huc, Koëppen, les frères Schagenweit, etc., s'accordent à dire, c'est que les Bouddhistes instruits se prétendent tous monotheïstes et que les Lamas ont perdu une grande partie de leur prestige par la dissolution de leurs mœurs et l'accaparement de la richesse du pays.

Le Bouddhisme du Thibet, à part la métaphysique indienne sur la transmigration et le vide qu'à peine un très petit nombre de docteurs croient comprendre, ne diffère du Christianisme que par le règne des Lamas parasites ; le peuple du Thibet, trop ignorant pour avoir des convictions bien fixes, et qui n'est point comme les Mahométans, saisi par une idée très simple, est tout préparé à recevoir les croyances de l'Europe en même temps que son industrie, ses lumières et ses mœurs. On peut prévoir, du reste que l'Angleterre s'emparera de cette contrée d'abord par son commerce et son industrie, puis par une conquête pacifique ou armée. Cette conquête facile à faire et à conserver, puisque les Thibétains détestent les

Chinois, lui assurera la possession, sans augmentation sensible de frais d'occupation, de tous les pays montagneux le long de la frontière de l'Inde : de la Chine, et le Cachemire, le Sickhin, le Boutan, toute la région des Himmalayas.

La population de ces pays est vigoureuse et énergique et fournirait, au recrutement de l'armée Anglaise de l'Inde, des éléments suffisants en nombre et en qualité pour lui permettre de lutter un jour sans désavantage contre la Russie, ce qui ne lui serait guère possible avec les Cipayes actuels levés dans les plaines de l'Inde. D'ailleurs l'Angleterre ne peut, en raison du climat, qu'occuper l'Inde actuelle militairement et administrativement, sans la coloniser et par conséquent sans y prendre racine. Or l'histoire démontre qu'une telle situation prend toujours fin, soit par la révolte des Indigènes, soit par une conquête étrangère. Mais le haut pays ambiant au Nord et au Nord Ouest qui, avec le Thibet, a une étendue plus grande que la moitié de l'Europe, et une population clairsemée, est susceptible de recevoir de 10 à 50 millions de colons, en grande partie Européens. Ce nombre ne paraîtra pas exagéré si l'on songe que le Cachemire, le Punjab, le Nepaul, le Boutan, le Sickhin, Lagdag, la région Himmalayenne en grande partie, et la Birmanie appartiennent déjà à l'Angleterre et enfin que l'Afghanistan est entre ses mains.

Avec l'Inde, ces pays s'ils étaient peuplés pour la 10^e partie d'Européens, formeraient un Empire inattaquable.

Il suffirait d'ailleurs de quelques millions de colons Européens pour les transformer tout d'abord. Ainsi qu'on l'observe en Algérie, les conditions de la colonisation dans un pays qui possède déjà une population agricole sont tout autres que dans une contrée déserte ou à peu près, comme les Etats-Unis. Le colon algérien trouve dans les ouvriers Indigènes des auxiliaires à bas prix qui le dispensent d'une grande partie de travaux manuels et lui laissent beaucoup de temps pour la direction intelligente. On a calculé en Algérie qu'avec un Européen pour cinq indigènes, le pays peut être bien tenu dans la main des Européens travaillant comme les cultivateurs aisés de France et que les Indigènes, dans ces conditions, sont rat-

tachés économiquement et politiquement à un ordre de choses qu'ils ne songent plus à troubler. Les Thibétains, comme les Arabes de l'Algérie, sont un peuple plutôt guerrier et chasseur que sédentaire. La proportion des indigènes substituer par rapport aux colons pourrait être bien plus forte s'il s'agissait de peuples plus fixes comme ceux de la Haute-Asie, et de pacifiques Bouddhistes au lieu de Musulmans. Elle pourrait être tout ce que l'on voudrait, s'il s'agissait d'émigrés chinois qu'on ferait venir soit comme coolies temporaires, soit mieux encore comme colons définitifs. Bientôt le Gouvernement Chinois permettra, sans doute l'expatriation définitive des habitants des provinces affamées par la surabondance de la population ou par des sécheresses, la diffusion de la race chinoise devant servir singulièrement le commerce extérieur de la Chine.

6. Avec des Chinois et des Européens de toutes les parties de l'Europe, principalement des Irlandais auxquels elle ferait des avantages suffisants, l'Angleterre pourrait rapidement peupler toutes les contrées montagneuses de l'Asie qui entourent l'Inde et qui, pour la plupart, sont fertiles et d'un climat agréable ; on cite comme délicieux entre tous celui de la vallée de Caboul. C'est de cette manière que déjà aujourd'hui les Anglais s'étendent rapidement autour de Singapoor et dans la presqu'île de Malaca et qu'ils se proposent de s'établir à Bornéo. Ils auront ainsi partout une population docile.

Ce résultat sera hâté considérablement par les croisements de races pour lesquels les peuples qui viennent d'être énumérés et les Anglais de basse classe eux-mêmes n'éprouvent aucune répugnance. Déjà il s'est créé dans l'Inde une classe de métis Anglo-Hindous, les Eursiens, assez nombreuse pour tenir une grande place dans les villes et diriger un grand nombre d'exploitations dans les campagnes. Elle a beaucoup des qualités de la race Anglaise et est très dévouée à l'Angleterre¹. Elle n'est point portée en général aux travaux manuels, mais

¹ Elle est supérieure dans les provinces du Nord et du Nord-Ouest à sa similaire dans le Sud de l'Inde où les femmes de la Caste la plus infime sont les seules qui consentent à avoir des relations avec les Européens qui sont considérés comme impurs.

cela n'est point, dans les circonstances exposées ci-dessus, un obstacle absolu à la colonisation. Elle supporte d'ailleurs tous les climats. La grande qualité de tous les métis, c'est qu'ils forment immédiatement une population acclimatée, tandis qu'il faut des siècles pour l'acclimatement des races immigrantes qui souvent même finissent par disparaître. On doit considérer les peuples de l'Occident comme pouvant améliorer par leur croisement ceux de l'Orient plutôt que comme devant les remplacer. A cet égard, il en est des hommes comme des végétaux, et on ne conteste par la supériorité des mulâtres sur les nègres.

Avec son sens pratique, l'Anglais reconnaîtra bientôt qu'il lui faut entrer dans cette voie pour conserver le sceptre de l'Asie.

Aujourd'hui le Thibet est complètement fermé par la Chine, non seulement aux Missionnaires chrétiens, mais encore à tous les étrangers.

La Mantchourie, déjà envahie à peu près complètement par la population et la civilisation chinoises, partagera les destinées politiques et religieuses de la Chine ; la société des Missions étrangères y a un évêque et plusieurs prêtres.

Quant à la Mongolie, elle n'est point, comme le Thibet, fermée aux étrangers, et les Missions étrangères y ont un évêque et des prêtres qui y font des progrès.

Les Mongols sont méprisés des Chinois et même des Thibétains, à cause de leur ignorance et de leur grossièreté, peut être à cause de cet air de bonhomie naturelle qui les distingue des autres Asiatiques. Elisée Reclus nous apprend qu'ils ont perdu leurs qualités guerrières, et que tout dernièrement ils ont fui devant de misérables hordes de Dzoungares. Mais cela peut n'avoir été que l'effet d'une panique.

La Mongolie occidentale est musulmane et il s'y trouve encore beaucoup de tribus sauvages et guerrières qui ne sont point bouddhistes ; ces tribus et les Musulmans menacent constamment la Chine, tandis que les Mongols Orientaux qui confinent le Turkestan Russe sont tout disposés, par haine des Chinois, à se jeter dans les bras des Russes. Sans doute, dans un avenir qui n'est pas très éloigné, l'Empire Russe englobera toute la Mongolie qui

lui fournira une bonne cavalerie ; alors, tout ce qui n'est point musulman ou catholique en Mongolie passera à la religion orthodoxe. Les missionnaires catholiques pensent qu'une nation Européenne qui ferait régner l'ordre en Mongolie ou au Thibet, et qui y apporterait l'industrie, la civilisation et la lumière, amènerait facilement à sa religion le peuple fatigué des Lamas et déjà imbu de toutes les idées chrétiennes. Les Lamas qui ne trouveraient pas d'autres moyens de subsister se convertiraient probablement les premiers et deviendraient des prêtres ou du moins chrétiens. Toutefois, un certain nombre parmi les Bouddhistes instruits du Thibet pourront, par un sentiment pieux pour le Bouddha, conserver le Bouddhisme en le transformant en une philosophie spiritualiste ou religieuse fort élevée ; ce sera la morale et la charité avec Bouddha pour instituteur et modèle et le dieu personnel, providence pour couronnement : une sorte de secte unitariste où le nom de Bouddha sera substitué à celui du Christ.

Il semble au premier abord que le monde chinois doive par sa force d'inertie et par sa masse (450 millions de Chinois) immobiliser encore pendant plusieurs siècles tout ce qui l'entoure. Mais on oublie : que l'Angleterre compte plus de deux cent millions de sujets Asiatiques, de civilisation Aryenne ; que la Russie, a cent millions de citoyens ou sujets d'origine Aryenne, que les Etats-Unis suivent de près la Russie et que tous ces grands états possèdent des richesses agricoles et industrielles à peu près illimitées ¹. La population de la Chine est déjà très dense ; elle ne pourra augmenter qu'à la condition d'être entraînée dans le mouvement et le développement industriels des grandes nations Européennes ; et alors la civilisation de l'Occident règnera dans le monde entier.

La France (ou pour parler d'une manière plus générale, la race latine) ne peut jouer un rôle considérable qu'en Afrique. Il est fort désirable qu'elle s'y porte et qu'elle n'en soit point écartée. Quoiqu'il arrive à cet égard, elle doit voir d'un œil favorable les autres nations civiliser et

¹ La population de la Russie double en cinquante ans ; celle des Etats-Unis, plus rapidement. Quel sera l'équilibre du monde au milieu du xx^e siècle ?

peupler les contrées qui sont hors de sa portée. Outre que ses sentiments humanitaires le lui commandent, elle en profitera dans une mesure assez large ; ce seront de nouveaux débouchés pour les vins de France et les articles de Paris. Ce seront de nouveaux parvenus de la fortune qu'attirera et souvent fixera Paris, la capitale intellectuelle du monde, die Weltstadt, comme l'appellent, même encore aujourd'hui, les Allemands.

On a dit que notre ambassadeur en Chine n'a point insisté pour obtenir satisfaction des violences commises à Bomba, parce qu'il a craint de fournir aux Anglais un motif ou un prétexte pour intervenir au Thibet. Si cela est vrai, nous pensons qu'il a fait fausse route, qu'il a suivi des errements étroits et surannés dont la France doit, plus que toute autre nation, désirer l'abandon dans les rapports internationaux.

Au reste l'expansion des Anglo-Saxons dans tout le monde, de même que celle de la France en Afrique, n'est point celle d'une seule nation ; on devrait l'appeler l'expansion des races Aryennes. En Algérie les Français sont presque en minorité par rapport aux autres résidents d'origine Européenne, et les Anglais aussi bien que les Américains reçoivent à bras ouverts tous les émigrants. On peut dire que les trois gouvernements, ont simplement dans le développement Européen une initiative et une tutelle que les autres états ne pouvaient point prendre dans la même mesure. Cette situation leur impose des sacrifices considérables en hommes et en argent sans la certitude d'une compensation, au moins pour la France. Les nations colonisatrices sont dans une voie providentielle, et on ne saurait assez louer le roi des Belges qui a pris une initiative généreuse et fait des efforts personnels considérables pour l'Afrique centrale, montrant à tous la route à suivre et un noble exemple à imiter.

L'EMPIRE CHINOIS

LE BOUDHISME DU NORD

PREMIERE PARTIE

La Chine historique, sociale et religieuse

- Titre I. — Coup d'œil général sur la Chine.** 1
1. Géographie. — 2. Ethnographie. — 3. Caractères moraux. — 4. La famille, condition des femmes. — 5. Etat social. — 6. Pénalité légale.
- Titre II. — La Chine avant l'introduction du Bouddhisme.** 24
1. La Chine jusqu'à l'an 600 avant J. C. — 2. Lao Tseu. — 3. Confucius. — 4. Meng Tseu. — 5. Les Taoistes et les Lettrés.
- Titre III. — Depuis l'introduction du Bouddhisme en Chine jusqu'au pèlerinage d'Hiouen-Tsang dans l'Inde** 55
1. Importation en Chine et traduction des livres bouddhistes de l'Inde. — 2. Succès et revers du Bouddhisme jusqu'à Boddhidharma. — 3. Boddhidharma et son école ou école du cœur du Bouddha. — 4. Chikāi et son école, les trois voies, le vide. — 5. Continuation de la lutte entre les trois religions. — 6. Cons-

titution de la Chine en un seul état. Dynasties des Souï et des Thang.

Titre IV. — Développement du Bouddhisme Chinois depuis Tiouen-Tsang jusqu'à l'introduction du Lamaïsme à l'avènement de la dynastie du Mongole

75

1. Les Pelerins chinois dans l'Inde. — 2. Faveur du Bouddhisme sous la dynastie des Tsung ; son influence sur la littérature de la Chine et réciproquement ; réactions contre lui. — 3. Ecoles dérivées de Nagardjuna. Secte de Lin-tsi ; sa predominance. — 4. Nouvelles luttes et mouvement intellectuel du Bouddhisme jusqu'à la dynastie mongole. — 5. Additions faites à la religion officielle sous la dynastie des Sung.

Titre V. — La Chine depuis l'introduction du Lamaïsme

101

1. Dynastie mongole des Yen. Le Lamaïsme modifie les mœurs et combat les superstitions Taosséistes ; excès des Lamas, réaction contre eux. — 2. La dynastie chinoise des Ming favorise les lettrés. — 3. Secte du Wu-wei Kiau (du nonagir). — 4. Réaction mongole, constitution de la propriété et de l'Agriculture. — 5. Dynastie Mantchoue, guerre de 1839 avec les anglais. Révolte des Taipings. Guerre de 1858 avec l'Angleterre et la France. Causes de révolutions politiques en Chine.

Titre VI. Edifices religieux ; culte Bouddhiste

120

1. Monuments religieux de la Chine, temples des ancêtres. — 2. Temples bouddhistes. — 3. Représentations bouddhiques ; sens qu'on doit leur attribuer. — 4. Temples et couvents de Pu-to. — 5. Cérémonies bouddhiques, obsèques. — 6. Fêtes bouddhiques en Chine, fête des spectres affamés. Dieu de la cuisine.

Titre VII.— Etat actuel du Bouddhisme en Chine.

144

1. Foi des Bouddhistes, la compassion divinisée. —

2. Paradis du Ciel d'Occident. — 3. Bienfaisance des Bouddhistes. — 4. Ordre religieux. — 5. Edits limitant le nombre des Bonzes.

Titre VIII. — Le Taoïsme de nos jours ou Taosseïsme 159

1. Croyances actuelles. — 2. Chef des magiciens. — 3. Taosseïsme populaire. — 4. Le Feng-Shui. — 5. Les superstitions Taosseïstes et les missionnaires protestants.

Titre IX. — La religion officielle 173

1. Education publique. — 2. Culte officiel, impérial, mandarinique et des villages. — 3. Temples de Confucius. — 4. Cérémonies en l'honneur de Confucius.

Titre X. La religion populaire ; Dévotions, pratiques et fêtes. 190

Titre XI. Les trois religions et la civilisation de la Chine 210

1. Éclectisme religieux. — 2. Les Mandarins et les Lettrés. — 3. Partis de la vieille et de la nouvelle Chine. — 4. Avenir industriel, commercial et militaire de la Chine.

Titre XII. — Le monothéisme de la Chine . . . 224

1. De l'Athéisme attribué aux Chinois. — 2. Les Juifs. — 3. Les Musnlmans. — 4. Insurrection de ceux-ci dans le Yunnan. — 5. Les Taissungs. — 6. Tendances monotheïstes dans le Bouddhisme. — 7. Les Nestoriens. — 8. Premiers missionnaires catholique. — 9. Les Portugais. — 10. L'empereur Kan-hi et les jésuites. — 11. Eclipse du Catholicisme. — 12. Récens progrès des catholiques. — 13. Missionnaires protestants. — 14, Le Christianisme et les Lettrés.

DEUXIÈME PARTIE

Le Thibet et le Lamaïsme

- Titre I. — Le Thibet** 249
1. Exposé préliminaire. — 2. Coup d'œil général sur le Thibet. — 3. Races, costumes et classes. — 4. Mœurs et coutumes.
- Titre II. — Le Bouddhisme jusqu'au Mongols et à la réforme de Tsong-ka-pa** 264
1. Etablissement du Bouddhisme au Thibet. — 2. Le Tanjoua et les premières écoles bouddhistes du Thibet. — 3. Le Mysticisme. — 4. Les Daranis. — 5. Prières dans le Lamaïsme. — 6. Les Tantras. — 7. La Cidi.
- Titre III. — Mongols et réforme de Tsong-Kapa-jusqu'à la dynastie Mantchoue** 294
1. La Mongolie et ses habitants. — 2. Influence du Bouddhisme ; mœurs, coutumes et superstitions. — 3. Les dynasties Mongoles de la Chine. — 4. Les Ming et la réforme de Tsong-kapa. — 5. Les Chubilgans, les deux grands Lamas et le Guyon Tamba.
- Titre IV. — Le Thibet depuis l'avènement de la dynastie Mantchoue jusqu'à nos jours** 325
1. La Mantchourie. — 2. Les Mantchoues jusqu'à

l'Empereur Kang-ti. — 3. Galdan et les Dsoungarer. —
4. Les anglais au Thibet. — 5. La confrérie des Ke-
lan, les Russes. — 6. Pouvoir temporel et Spirituel
au Thibet. — 7. L'Hassa capitale religieuse et les
pays Lamaïstes.

Titre V. — Le Bouddhisme thibétain actuel. . . 355

1. Objets du culte. — 2. Cérémonies particulières
pour obtenir l'assistance des dieux. — 3. Edifices reli-
gieux, lamasseries etc. — 4. Cérémonies lamaïques.
— 5. Fêtes annuelles, pèlerinages. — 6. Culte privé. —
7. Organisation Lamaïque. — 8. Instruction religieuse
des Laïques.

Titre IV. — Le lamaïsme et le christianisme . . 423

